

Histoire de la marine de tous les peuples depuis les temps les ...

A. Du Sein

HISTOIRE

LA MARINE

OUS LES PEUPLES

LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS

R A. DU SEIN

A L'ÉCOLE NAVALE IMPÉRIALE

ME PREMIER



HISTOIRE

DE LA MARINE

DE TOUS LES PEUPLES

TOME I

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

HISTOIRE

DE LA MARINE

DE TOUS LES PEUPLES

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS

PAR A. DU SEIN

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NAVALE IMPÉRIALE

TOME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1863

AVANT-PROPOS.

Des écrivains de mérite, auxquels on ne saurait refuser un juste tribut d'éloges, présentent habilement dans leurs ouvrages le magnifique tableau de la vie des peuples; mais, uniquement occupés de la politique, des sciences, des lettres, des arts, des luttes acharnées soutenues par les différentes nations pour conquérir de nouvelles provinces ou repousser l'invasion étrangère, ils indiquent à peine les grands événements dont presque toutes les mers du globe ont été le théâtre depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours. Consultant plus notre zèle que nos forces, nous avons essayé de combler une si regrettable lacune. Ce travail, fruit de plusieurs années d'études et de nombreuses recherches, est principalement destiné à la jeunesse; nous espérons toutefois qu'il sera utile encore à ceux qui déjà versés dans la connaissance de l'his-

toire voudraient rassembler leurs souvenirs et fixer particulièrement leur attention sur les faits maritimes.

Obligé de nous tenir enfermé dans d'étroites limites, nous avons dû toujours renoncer aux détails et sacrifier à la rapidité du récit les charmes de la narration.

HISTOIRE

DE

LA MARINE.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

DU NAVIRE.

C'est dans l'antiquité la plus reculée qu'il faut chercher la naissance de la navigation, justement considérée comme le plus utile de tous les arts. On a prétendu que Noé parcourut la Méditerranée avec ses trois fils; cette opinion ne paraît point appuyée de preuves suffisantes, et les descendants de Japhet, qu'Horace appelle, dans ses odes, *audax Japeti genus*, furent probablement les premiers navigateurs. Mais quelle a été l'origine du navire?

Arche de Noé, le plus ancien navire connu. — Bien que l'arche de Noé n'ait pas été construite pour voguer, mais seulement pour flotter, on peut cependant la considérer comme le plus ancien navire connu. Ce bâtiment, selon la Genèse, avais trois cents coudées de longueur, cinquante de largeur et trente de hauteur, ce qui paraît d'abord insuffisant pour contenir tout ce qui a dû nécessairement être renfermé dans l'arche, et cette proportion inégale a fait révoquer en doute l'autorité de la relation de Moïse. Celse, philosophe épicurien, qui a été réfuté par Origène, s'en est moqué, et l'a nommée l'*arche d'absurdité*. Certains écrivains modernes ont aussi commenté le texte sacré pour en tirer des

conclusions ridicules; mais les plaisanteries ne sont pas des raisons. Pour résoudre la difficulté, il s'agit d'abord de déterminer l'espèce de coudées (1) dont Moïse a voulu parler. Les uns, avec Origène et saint Augustin, pensent que par ces coudées il faut entendre les coudées géométriques des Égyptiens. Cette supposition est évidemment erronée, car on ne saurait admettre que l'arche avait deux mille sept cents pieds de longueur, ce qui, joint aux autres dimensions, lui eût donné une capacité énorme et tout à fait superflue, tant pour les espèces d'animaux qui devaient y être renfermées que pour les provisions destinées à leur nourriture. D'autres, avec le père Buteo (Jean Borrel, savant mathématicien du seizième siècle) et Kircher, supposent la coudée de la longueur d'un pied et demi.

Le Pelletier de Rouen, Graves, Cumberland (2), Newton (3) donnent à la coudée hébraïque la même longueur qu'à l'ancienne coudée de Memphis, c'est-à-dire vingt pouces et demi environ.

Soit qu'on adopte l'opinion du père Buteo et de ceux qui l'ont suivie, soit qu'on préfère celle de Le Pelletier, les dimensions de l'arche prises suivant ces différentes mesures donnent une capacité suffisante pour loger commodément non-seulement les hommes et les animaux, mais encore les provisions nécessaires.

En effet, l'arche, qui était divisée en trois étages, contenait d'après Moïse, outre les huit personnes composant la famille de Noé, une paire de chaque espèce d'animaux impurs et sept (4) d'animaux purs (c'est-à-dire qu'on pouvait offrir en

(1) La coudée des Juifs était, selon Josèphe, de vingt-quatre doigts, ou de six spithames orientales, et les Talmudistes remarquent que la coudée hébraïque était plus grande d'un quart que la coudée romaine. — Louis Capel dit que trois espèces de coudées étaient en usage chez les Hébreux : la grande, de trois pieds, la moyenne, d'un pied et demi, et la petite, de quinze pouces, et le savant hébraïsant pense que c'est la grande coudée qui est employée dans les dimensions de l'arche.

(2) *Traité des Poids et des Mesures des Juifs*.

(3) *Description du Temple de Jérusalem*.

(4) C'est l'opinion de Josèphe, de la plupart des Pères et de presque tous les commentateurs. L'hébreu dit *duo* une seule fois et non pas *duo duo*, deux à deux,

sacrifice), avec leur provision d'aliments pour un an. Du premier coup d'œil cela paraît impossible; mais si l'on calcule, on trouve que le nombre des espèces d'animaux n'est pas si grand qu'on se l'était d'abord imaginé. « On ne connaît « guère, dit dom Calmet, que cent trente espèces de qua« drupèdes, environ autant d'oiseaux et quarante espèces « de reptiles. On ne compte que six espèces d'animaux plus « gros que le cheval, et il y en a peu qui lui soient égaux, « les autres sont beaucoup plus petits. En sorte que tous les « quadrupèdes, en ajoutant encore trois mille six cent cin« quante brebis pour la nourriture des animaux carnassiers, « ne devaient pas occuper plus d'espace que cent vingt bœufs, « trois mille sept cents brebis et quatre-vingts loups. Quant « aux oiseaux, il y en a peu qui soient plus gros que le « cygne, et presque tous le sont moins. Le nombre des rep« tiles n'est pas grand; la plupart sont petits; il y a un « grand nombre d'espèces qui peuvent vivre longtemps « dans l'eau, et qu'il ne fut pas nécessaire de faire entrer « dans l'arche. »

Budé a calculé que tous les animaux qui étaient dans l'arche ne devaient pas tenir plus de place que deux cent six bœufs. Puis, après avoir établi en principe que quarante livres de foin suffisent ordinairement à un bœuf pour sa nourriture journalière, et qu'une coudée solide de foin pressée comme elle l'est dans les greniers pèse environ quarante livres, il prouve que le second étage de l'arche ayant cent cinquante mille coudées solides pouvait contenir beaucoup plus de foin qu'il n'en fallait pour nourrir deux cent six bœufs pendant un an.

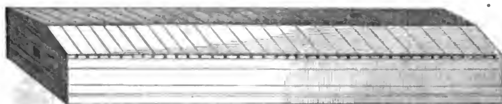
L'évêque Wilkins fait un calcul à peu près semblable. Il pense que tous les animaux carnassiers équivalent par leur

comme le mettent le Samaritain, les Septante et la Vulgate, ce qui fait une différence considérable; car ces textes semblent dire qu'il entra dans l'arche deux couples d'animaux impurs et sept couples d'animaux purs, au lieu que l'hébreu dit seulement que Noé fit entrer deux animaux impurs et sept animaux purs, ou qu'il fit entrer les animaux purs par sept et les impurs par couples, ce qui revient au même.

volume à vingt-sept loups et tous les autres à deux cent huit bœufs. Il ajoute mille huit cent vingt-cinq brebis pour la nourriture des premiers; il compte cent neuf mille cinq cents coudées de foin pour celle des seconds, et il prouve que les deux premiers étages étaient plus que suffisants pour les contenir.

Le père Buteo prend la coudée de dix-huit pouces, et trouve que toute la capacité de l'arche était de quatre cent cinquante mille coudées ou six cent soixante-quinze mille pieds. Le savant religieux accorde pour nourriture dix moutons chaque jour aux animaux carnassiers, qu'il représente par quatre-vingts loups : il fallait donc trois mille six cent cinquante brebis pour un an; mais comme ce nombre diminuait de dix par jour, il ne le compte que comme un nombre fixe de mille huit cent vingt; il établit ensuite que les animaux qui vivent d'herbes, de graines ou de fruits, sont égaux à cent vingt bœufs et à quatre-vingts moutons, d'où il conclut que Noé avait à nourrir un nombre d'animaux équivalant à cent vingt bœufs et dix-neuf cents moutons.

M. Le Pelletier, qui donne à la coudée vingt pouces et demi, suppose que l'arche était un bâtiment de la figure d'un parallélipipède rectangle, dont il divise la hauteur en quatre étages; il donne trois coudées et demie au premier, sept au second, huit au troisième, six et demie au quatrième, et il laisse les cinq coudées qui complètent les trente de la hauteur pour les épaisseurs du fond, du comble et des trois ponts



(Fig. 1.)

ou planchers des trois derniers étages. Le premier de ces étages aurait été le fond (la carène), le second pouvait servir de grenier ou de magasin, le troisième pouvait contenir les étables et le quatrième les volières. Mais la carène ne comptant point pour un étage et ne servant que de réservoir d'eau douce, l'arche n'avait réellement que trois étages.

Il vient d'être dit plus haut que Le Pelletier, d'accord sur ce point avec Graves (1), donne à sa coudée vingt pouces et demi ; or, en calculant sur cette base, qui paraît juste, l'arche devait avoir cinq cent douze pieds $\frac{32}{89}$ de longueur, quatre-vingt-cinq pieds $\frac{35}{89}$ de largeur et cinquante et un pieds $\frac{21}{89}$ de hauteur. Toute la capacité du vide de cet immense navire donnait donc trois cent cinquante-sept mille six cents coudées cubes (2) hébraïques.

L'Écriture dit que Noé construisit l'arche, et ne parle que de lui ; c'est qu'en hébreu comme en français BATIR et CONSTRUIRE se disent également et de celui qui met en œuvre et des ouvriers qui travaillent. D'ailleurs la construction de l'arche et le déluge sont des faits incontestables. L'histoire, la tradition, les fables même viennent confirmer le récit de Moïse. Des hommes illustres par leur science, tels que Lardner, Addison, Grotius, le père de Colonia et tant d'autres ont réuni dans leurs remarquables ouvrages les nombreux témoignages rendus à la révélation par l'antiquité profane. On est surpris et entraîné, dit Joseph de Maistre, par l'universalité de la croyance au déluge. Cette croyance s'est conservée en Chine et parmi les sauvages de l'Amérique. Dans les livres sacrés des Indiens, écrits dans une langue morte depuis plus de deux mille ans et livrés à la curiosité européenne par la savante Compagnie de Calcutta, on trouve avec étonnement Noé, le déluge universel, l'arche, la montagne, la colombe, comme on les trouve dans Lucien (*De Deâ Syriâ*), qui n'avait jamais entendu parler de la langue sanscrite, dans Ovide,

(1) Graves, professeur d'astronomie à l'université d'Oxford, dans un voyage qu'il fit en Égypte, prit sur les étalons du Caire la mesure du *dérac* égyptien, qui est précisément la coudée de l'ancienne Memphis. Ce dérac comparé à nos anciennes mesures par Le Pelletier était long de vingt pouces ou presque vingt pouces et demi.

(2) On ne sait quelle est l'espèce de bois qui servit à la construction de l'arche. L'Écriture l'appelle *gopher ;* mais les interprètes donnent à ce mot des significations différentes. Les uns disent que c'est le pin, les autres l'érable, quelques-uns le cyprès, d'autres, enfin, le cèdre. Il est probable, dit le père Fournier, que le mot *gopher* ne s'applique pas à une seule, mais bien à différentes espèces de bois, qui durent nécessairement être employées par Noé.

qui n'avait certainement pas lu la Bible et qui cependant écrivait :

Omnia pontus erant, deerant quoque littora ponto.

Mais pour trouver l'origine du navire faut-il remonter jusqu'à l'arche de Noé? Nous ne le pensons pas. Cette construction, merveilleuse pour l'époque, est un fait exceptionnel. Noé agissait sous l'inspiration divine, dit l'évêque Wilkins, et Voltaire, dont le témoignage ne saurait être suspect en cette matière, considère le déluge et tout ce qui s'y rattache comme un des plus grands miracles par lesquels Dieu ait manifesté sa puissance (1).

Les livres saints, nous l'avons déjà dit, ne font mention d'aucune expédition maritime entreprise par les fils de Noé. C'est donc assez longtemps après le déluge, et à une époque qu'on ne saurait déterminer, que les hommes, avec leurs seules lumières et dans les limites de leurs forces, cherchèrent les moyens de s'aventurer sur les flots.

Origine probable du navire. — Les commencements de la navigation furent probablement les mêmes partout, et des inventions analogues correspondirent aux mêmes besoins. On naviguait certainement sur la côte ouest de l'Europe, tout autour de l'Afrique et de l'Asie, quand Tyr ou la Lydie imagina de copier jusqu'à un certain point le cygne, dont les pattes sont de véritables avirons, les ailes des voiles à demi ouvertes au vent. Mais chaque peuple navigateur s'est fait une tradition appuyée par les plus illustres recommandations, poétiques et historiques. D'après Ethicus Hister, la Lydie vit naître les premiers inventeurs des vaisseaux; Tibulle et Pom-

(1) « Nous commençons par déclarer que nous croyons le déluge universel, « parce qu'il est rapporté dans les saintes écritures hébraïques transmises aux « chrétiens. Nous le regardons comme un miracle, parce que tous les faits où « Dieu daigne intervenir dans les sacrés cahiers sont autant de miracles. » — Puis, après avoir cherché à démontrer l'impossibilité physique d'un déluge universel par des voies naturelles, après avoir affirmé que l'arche n'aurait pu contenir tous les animaux et leur nourriture, Voltaire s'écrie : « Donc l'événement du déluge « est un miracle, et le plus grand qui ait jamais manifesté la puissance de l'éternel « Souverain de tous les globes. » (*Dictionnaire philosophique.*)

ponius Mela attribuent à Tyr l'audacieuse idée de confier au vent le sort aventureux du premier navire ; Dionysius Punicus fait honneur aux Égyptiens de cette glorieuse tentative; Hésiode veut que les premiers bâtiments aient été construits dans l'île d'Égine; Thucydide les fait corinthiens.

Pline dit que le roi Erytra (fils de Persée et d'Andromède) monta le premier sur des radeaux pour traverser la mer Rouge, que Jason construisit les premiers navires longs, que Damastez inventa les galères, Typhis (pilote du navire Argo) le gouvernail, Anacharsis les harpons, que les Coptes se servirent les premiers de la rame, les Athéniens des mains de fer, les Tyrrhéniens de l'ancre; mais Pausanias attribue l'invention de l'ancre à Midas, fils de Gordius. Quoi qu'il en soit, on peut supposer que partout l'idée première fut la même, que partout un riverain de la mer imagina pour se soutenir sur l'eau de monter sur le tronc d'arbre qu'il voyait flotter. Bientôt, entraînant vers le rivage son précieux appui, il remarqua sans doute qu'il parvenait à le mouvoir avec plus de facilité dans le sens de la longueur; puis pour le pousser dans cette direction il sentit la nécessité de se faire un point d'appui dans l'eau, au moyen d'une planche posée dans le sens de la largeur. Ensuite, après avoir creusé son tronc d'arbre et s'être assis au fond pour se soustraire au contact de la mer, il dut poser la planche sur le bord du canot ainsi formé, puis l'allonger pour qu'elle pût atteindre l'eau, et c'est ainsi que fut inventée la rame. La plupart des peuples sauvages se sont arrêtés à ce point. Mais comme les perfectionnements et les développements de la navigation sont en rapports directs avec ceux du navire, comme il est nécessaire de connaître les moyens d'action dont pouvaient disposer les parties belligérantes, pour apprécier les faits maritimes des différentes époques, il est utile d'indiquer les additions successives qui ont transformé le tronc d'arbre creusé en un vaisseau de ligne.

Le soutien qu'offrait à l'homme une pièce de bois l'engagea bientôt à doubler ce pouvoir, en réunissant deux troncs d'arbre, et l'on ne tarda pas à perfectionner ce système. Après avoir placé un rang de poutres serrées l'une

contre l'autre et jointes par des chevilles, on posa sur cette couche et en travers, des poutres de même dimension, mais écartées l'une de l'autre, et, perpendiculairement à cette seconde couche, un lit de planches sur lesquelles le navigateur devait se trouver un peu plus à l'abri des vagues. On boucha par des planches longitudinales les extrémités des creux formés par l'écartement des poutres du second rang; en allongeant cette espèce de radeau (1) on le rendait susceptible de porter une grande charge, et l'on put remplir les vides de munitions de guerre et de bouche; enfin, l'on donna une forme plus aiguë aux extrémités destinées à fendre la mer. Tels étaient à peu près les premiers bâtiments qui transportèrent les Grecs en Asie, lors du siége de Troie.

Cependant la construction du navire avait fait chez les Égyptiens de plus rapides progrès, puisque sous *Sésostris* (1500 ans av. J.-C.) le radeau allongé était déjà devenu le

(1) Dans la suite, on fit d'autres espèces de radeaux sans bois et sans planches. Ils étaient formés avec des vessies enflées, des outres, des peaux cousues remplies d'air. C'est sur des radeaux de cette espèce qu'Annibal fit passer le Rhône à une partie de ses troupes. Alexandre se servit du même moyen pour faire passer à son armée l'Oxus et le Tanaïs (Tite-Live, liv. XXI; Quinte-Curce, liv. VII). Que sont ces faibles essais à côté des gigantesques radeaux du moyen âge ! Il y en avait sur le Rhin composés de sapins destinés à la mâture, de chênes, de madriers de même bois, qui portaient quinze maisons, dix nacelles chargées d'ancres, de sondes, de cordages, et mille rameurs; ils avaient huit pieds de profondeur dans l'eau, soixante-dix pieds de large et environ neuf cents pieds de long, c'est-à-dire la longueur de dix maîtres sapins de la Murg attachés bout à bout. Autour du train central, et amarrés à son bord au moyen d'un tronc d'arbre, qui servait à la fois de pont et de câble, flottaient, soit pour lui donner la direction, soit pour amoindrir les périls de l'échouement, dix ou douze petits trains d'environ quatre-vingts pieds de long. Il y avait dans le grand radeau une rue qui aboutissait d'un côté à une vaste tente, de l'autre à la maison du patron, espèce de palais de bois. La cuisine fumait sans cesse, une grosse chaudière de cuivre y bouillait jour et nuit. Soir et matin, le pilote criait le mot d'ordre et élevait au-dessus du train un panier suspendu à une perche; c'était le signal du repas, et les mille travailleurs accouraient avec leurs écuelles de bois. Ces trains consommaient en un voyage huit foudres de vin, six cents muids de bière, quarante sacs de légumes secs, douze mille livres de fromage, quinze mille livres de beurre, dix mille livres de viandes fumées, vingt mille livres de viandes fraîches et cinquante mille livres de pain. Ils amenaient un troupeau et des bouchers. Chacun de ces trains représentait environ deux millions de francs. On ne les conduisait que difficilement à travers les coudes, les entonnoirs, les chutes, les tourbillons et les serpentines du Rhin; aussi les naufrages étaient-ils fréquents.

vaisseau long, muni de nombreux rameurs, portant à l'avant et à l'arrière des plates-formes pour les combattants, et ayant un mât avec une voile carrée, tissée de diverses couleurs et couverte d'emblèmes sacrés. Du temps de Sésostris les navires égyptiens portaient donc une voile : les bas-reliefs dont ce grand conquérant fit orner les pylônes de son palais le prouvent d'une manière irrécusable; mais il est assez difficile de dire quel a été l'inventeur de la voile.

Invention de la voile. — Les Grecs attribuent l'invention de la voile à Dédale, Pline en fait honneur à Icare, Diodore à Éole (1), que pour cette raison on appela le dieu des vents; mais ils n'appuient leurs assertions d'aucune preuve sérieuse; d'ailleurs Dédale et Icare vivaient 1432 ans avant J.-C., Éole environ 1100 ans, époques postérieures au règne de Sésostris.

Savérien, dans ses *Recherches philosophiques sur l'origine et les progrès de la Construction des Navires des anciens,* explique une médaille qu'il croit avoir été frappée au sujet de l'origine de la voile. Sur cette médaille on voit une femme debout à la proue (2) d'un navire; elle tient avec ses deux mains élevées et étendues son voile de tête, qui semble flotter au gré du vent. Un génie paraît descendre d'un mât placé au milieu du navire, après y avoir attaché une voile à une vergue surmontée de deux palmes. Un autre génie est debout derrière la poupe de ce navire montrant d'une main la voile; sur la poupe un troisième génie sonne de la trompette, et en dehors un quatrième tient un luth.

Voici l'explication que Savérien donne de cette médaille :

« On lit, dit-il, dans la dix-septième épître du livre V de « Cassiodore qu'Isis ayant perdu Osiris, qu'elle aimait tendre« ment, se proposa de mettre tout en œuvre pour retrouver « son époux. Après l'avoir cherché sur terre, elle voulut encore

(1) Éole régnait sur les îles Vulcanies, depuis Éolides, situées entre l'Italie et la Sicile.

(2) D'après Plutarque, Isis, montée non sur un navire d'une certaine importance, mais sur un bateau de papyrus, alla chercher le corps d'Osiris dans un pays marécageux.

« visiter les mers, et elle s'embarqua sur le premier bâtiment « que le hasard lui fit rencontrer. Son courage et son amour « lui donnèrent d'abord assez de forces pour manier de « lourdes rames; mais enfin, épuisée par ce rude travail, « elle se leva indignée contre la faiblesse de son corps, et « laissa flotter son long voile, que les vents gonflèrent aus- « sitôt. — Or, ajoute Savérien, c'est précisément Isis qui « est représentée sur la médaille dont il s'agit. Par ce gé- « nie qui descend du mât on a voulu indiquer que le voile « d'Isis a donné lieu à l'usage de la voile. — Le génie qui « montre cette voile avec la main signifie quel est le su- « jet de remarque de la médaille. — Le génie sonnant de « la trompette annonce et publie cette importante décou- « verte; celui qui tient un luth rappelle les instruments « au son desquels on faisait voguer les rameurs. — Enfin, « les deux palmes que l'on voit au haut du mât sont le « signe de la victoire qu'à la faveur des voiles l'audacieux « navigateur remporte sur la fureur des mers. »

Cette explication de Savérien est sans doute fort ingénieuse, et elle a au moins l'avantage de faire remonter l'invention de la voile à une époque antérieure au règne de Sésostris.

Plus tard, marchant sur les traces des Égyptiens, les Phéniciens et les Grecs continuèrent à perfectionner les bâtiments. Jusque-là les vivres étaient mis à l'abri, mais les hommes n'avaient d'autre place que le dessus du navire; c'est en Ionie qu'on imagina de couvrir d'un plancher les bancs des rameurs (1).

(1) A la poupe des galères était élevé un plancher. Sa construction ne fut pas toujours la même dans tous les temps, et l'étendue en était plus ou moins grande selon l'importance du navire. Dans les premiers âges de la navigation ce plancher ne se fit qu'aux deux extrémités, c'est-à-dire à la poupe et à la proue, comme le remarquent Pline et Thucydide; plus tard il fut continué sur toute la longueur des vaisseaux de guerre. Cependant, d'après Polybe, César, Tite-Live et Diodore de Sicile les unirèmes, les birèmes, les trirèmes furent quelquefois exceptées de cette règle commune. Ce plancher était plus élevé à la poupe et allait toujours en s'abaissant vers la proue. Cette manière de construire avait son utilité dans la marine des anciens, parce que le plus grand avantage qu'ils tiraient de leurs

Vaisseaux longs et vaisseaux ronds. — De tout temps on a distingué deux sortes de vaisseaux; les uns pour la charge, qui n'allaient qu'à la voile et que Tite-Live, César, Polybe et tous les auteurs anciens nomment *onéraires;* d'autres qui étaient longs et voguaient à force de rames.

Vaisseaux longs allant à la rame. — L'invention des birèmes et des trirèmes remonte à la vingtième olympiade (600 ans av. J.-C.); celle des galères à cinq rangs de rames, au règne de Denys, tyran de Syracuse (environ 405 ans av. J.-C.). Les antiquaires se sont beaucoup occupés de la véritable signification des mots *birèmes, trirèmes, quadrirèmes, quinquérèmes*, etc., et les ont interprétés de différentes manières. — Ces divergences d'opinion ont donné lieu à une célèbre discussion, et Montfaucon, dans la deuxième partie du tome IV de son *Antiquité expliquée*, a fait un rapport exact de cette savante dispute.

Opinions diverses sur les rangs de rames. — Les uns ont estimé le nombre des rangs par celui des rames, c'est-à-dire qu'une galère de trois, de quatre, de cinq, de six, de sept, de huit, de neuf et de dix rangs avait, selon eux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf et dix rames de chaque côté.

D'autres ne distinguent point le nombre des rangs de celui des rames dans chacun des trois ordres de rameurs; ainsi, dans une quinquérème, d'après leur système, on disposait de chaque côté cinq rames pour les thalamites, qui occupaient la partie du vaisseau la plus voisine de l'eau; cinq rames pour les thranites, qui étaient placés sur les bancs les plus élevés; cinq autres rames pour les zygites, qui remplissaient l'espace intermédiaire.

D'autres encore prétendent que la multiplicité des rangs doit se prendre du nombre des rameurs sur chaque rame.

Enfin, bon nombre d'antiquaires ont considéré les rangs dans une ancienne galère comme autant d'étages de rameurs

navires de guerre consistait dans la force et dans l'usage de l'éperon; il était donc nécessaire que la proue fût plus basse que le reste du vaisseau, afin que son bec frappât au moins à fleur d'eau les navires ennemis.

élevés par ordre les uns sur les autres, en sorte qu'une *quinquérème*, une *octirème*, une *décemrème* auraient eu cinq, huit et dix ordres de rameurs rangés sur autant d'étages différents.

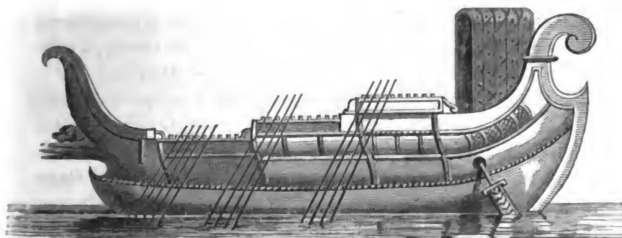
Opinion des PP. de Châles et Sanadon. — La première de ces opinions, qui a été adoptée par le P. Claude-François de Châles et par le P. Sanadon (*Journal de Trévoux*, septembre 1722), ne peut être soutenue que bien difficilement. En effet, Photius, dans sa *Bibliothèque de Memnon* (ouvrage dans lequel il porte son jugement sur un grand nombre d'auteurs et sur cent quatre-vingts livres, dont il cite des fragments considérables), fait mention d'une *octirème* qui avait huit cents rameurs de chaque côté. Or, si les anciens en désignant leurs galères sous le nom de *trirèmes*, de *quinquérèmes*, d'*octirèmes*, etc., n'avaient eu égard qu'au nombre des rames, le navire dont parle Memnon n'aurait eu que huit rames de chaque côté, et il faudrait répartir cent hommes sur chacune des huit rames pour avoir les seize cents rameurs qui composaient la chiourme de cette galère. — D'après le témoignage de Plutarque et d'Athénée, le fameux vaisseau construit pour Ptolémée Philopator avait quarante rangs et quatre mille rameurs; cet énorme bâtiment n'aurait donc eu que quarante avirons de chaque côté et cinquante rameurs sur chaque aviron! — Pline rapporte qu'une *quinquérème* de Caïus César portait quatre cents rameurs. Si les rames se prenaient pour les rangs mêmes, cette galère n'aurait eu que cinq rames de chaque côté et quarante rameurs pour une seule rame. Comment admettre qu'on pouvait placer un si grand nombre de rameurs sur un seul aviron!

Les défenseurs de la seconde opinion placent les thranites sur la poupe, les thalamites à la proue et les zygites entre ces deux extrémités. Les *unirèmes*, d'après eux, n'avaient de chaque côté qu'un banc de thranites, un des zygites et un de thalamites, et une seule rame par banc; — les *birèmes* avaient deux rames par rang, six de chaque côté, tant pour la classe des thranites que pour celles des zygites et des thalamites, et en supposant cinq hommes à chaque aviron, ces

navires comptaient soixante rameurs; — les *trirèmes* avaient trois rames à chaque rang, neuf de chaque côté, ce qui donnait quatre-vingt dix-rameurs, en supposant toujours cinq hommes à chaque aviron. Ce qui vient d'être dit des *birèmes* et des *trirèmes* doit s'entendre, toutes proportions gardées, des *quinquérèmes*, des *hexérèmes*, des *décemrèmes*, etc. Les partisans de ce système prétendent expliquer ainsi plusieurs passages des écrivains anciens.

Opinion de Deslandes. — Deslandes n'admet que les trirèmes à trois ponts, ou trois étages avec dix bancs par étage; « mais ces trois ponts, dit-il, n'occupaient pas « toute la longueur du navire : le premier, qui était le « moins élevé et contenait les thalamites, s'étendait de« puis la proue jusqu'au mât, le second depuis le mât jus« qu'au château d'arrière; c'était le milieu du bâtiment, « l'endroit de sa plus grande largeur et où se trouvaient « les zygites; le troisième pont enfin, qui était réservé aux « thranites, comprenait le château d'arrière et toute la « poupe, où étaient les chambres de réserve et les loge« ments des officiers.

« On pouvait, ajoute Deslandes, partager chaque étage en



(Fig 2.)

« deux ou trois gradins, qui s'élevaient très-peu les uns au« dessus des autres et ne changeaient rien à l'essentiel de la « construction des étages proprement dits. On pouvait ne « partager ainsi qu'un seul étage, ou deux seulement, ou les

« trois ensemble : ce qui a fait croire qu'il y avait des galères « à cinq, six, sept, huit et neuf rangs de rames; mais effecti- « vement elles n'avaient que trois étages. »

Opinion de Joly de Maizeroy. — Le traducteur des *Institutions militaires de l'empereur Léon*, de Maizeroy, expliquant un passage de Végèce, pense, comme Deslandes, que les trirèmes étaient les véritables navires de guerre des anciens, et que par les différentes coupes des étages on portait les galères jusqu'à neuf rangs de rames sans que pour cela il y en eût plus de trois l'un au-dessus de l'autre. « Pour élever, « dit-il, la galère au rang d'une quadrirème, on donnait « au tillac assez de hauteur pour qu'on pût prolonger au- « dessous les bancs des zygites. Cette partie du pont était « plus haute que l'autre de deux ou trois pieds; il ne s'agissait « donc que d'augmenter cette hauteur jusqu'à quatre pieds « et demi ou cinq pieds, ce qui était très-aisé. La galère pa- « raissait alors avoir quatre rangs de rameurs, deux à la « poupe et deux à la proue, quoiqu'en réalité il n'y eût « toujours que trois rangs. — Lorsqu'on voulait faire une « quinquérème on disposait trois rangs à la poupe et deux à « la proue; s'agissait-il d'une galère à six rangs, on formait « à la poupe et à la proue trois rangs l'un sur l'autre. — « Pour la septirème le pont était partagé en trois parties : « à celle de la proue il y avait deux rangs de rames, à celle « du milieu trois, et à celle de la poupe deux. — Par le « prolongement d'un rang d'en bas vers a poupe il était fa- « cile d'en faire une octirème. La novemrème devait aussi être « partagée en trois parties ayant chacune trois rangs de « rames superposés. En évaluant la hauteur de chaque étage « à quatre pieds huit pouces, la novemrème n'avait que « quatorze pieds d'œuvres mortes vers la proue et dix-huit « vers la poupe. Les plus longs avirons n'auraient donc pas « eu plus de quarante pieds de longueur. Mais la rame est « un levier dont l'eau est le point d'appui; le bâtiment est « le poids et le rameur la puissance. Plus le poids est près « de la puissance, moins celle-ci agit. Pour qu'elle le fasse

« avec succès, il faut que son degré de force soit en raison de « l'éloignement du point d'appui au poids; on mettait donc « plusieurs hommes aux grandes rames. »



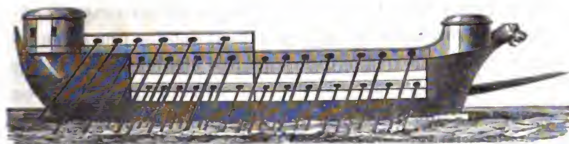
(*Fig.* 3.) Birème.



(*Fig.* 4.) Trirème.



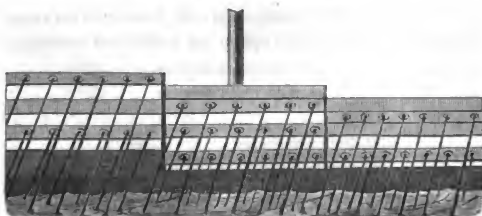
(*Fig.* 5.) Quadrirème.



(*Fig.* 6.) Quinquérème.



(*Fig.* 7.) Hexerème.



(*Fig.* 8.) Septirème.

Les défenseurs du système des étages surperposés s'appuient aussi sur le témoignage des anciens. Lucien parle en effet d'un navire dont les hautes rames atteignaient la mer de fort loin, « *Summis longe petit æquora remis.* » — Thucydide (liv. I[er]) dit que les thranites avaient une paye plus forte que les zygites et les thalamites, parce que leurs rames étaient plus longues et par conséquent plus difficiles à manier. — Pausanias dans les *Attiques* fait mention d'une grande galère de Délos qui avait neuf rangs de rameurs plus élevés les uns que les autres. Arrien affirme que la longueur des ramesétait proportionnée à l'élévation des rameurs au-dessus de l'eau. — Or, ces auteurs ne se seraient pas exprimés de cette manière si les rames avaient été disposées sur une même ligne dans la longueur du vaisseau. Aussi plusieurs hommes sérieux conviennent-ils de bonne foi qu'on ne peut donner une autre interprétation aux écrivains qui viennent d'être cités, sans forcer le sens naturel des mots ; seulement, ils restreignent plus ou moins le système des rangs étagés et distribués obliquement en forme de rampe, ainsi que l'indique le modèle suivant :



(*Fig.* 9.)

Opinion de Jean Scheffer et de l'abbé Fabretti. — Ainsi, Jean Scheffer et l'abbé Fabretti n'admettent que seize rangs de rames, Paulmier de Grentemenil (*Exercitationes in auctores græcos*) que neuf, Isaac Vossius que sept, l'abbé Luchesini, dans ses Annotations sur Démosthène, que cinq, Joseph Scaliger que trois.

Opinion du P. de La Maugeraye. — Quant aux partisans du système des étages, sans restriction, et parmi lesquels on peut citer le P. de La Maugeraye (*Journal de Trévoux,* octobre 1722), ils prétendent que l'application en est possible, même pour un vaisseau de quarante rangs, pour celui de Ptolémée Philopator; et voici comment ils croient le prouver. Cette galère, qui a été décrite par Plutarque et par Athénée, avait quatre cent vingt pieds de longueur sur cinquante-sept de largeur; sa hauteur à l'avant était de soixante-douze pieds, et à l'arrière d'environ quatre-vingts. — Chaque rang horizontal, disent les défenseurs du système, avait dix rames. Elles étaient situées dans la même ligne, à la distance de trente-sept pieds et demi les unes des autres; les dix rames occupaient donc le long du vaisseau trois cent soixante-quinze pieds d'espace. Chaque rang étant de dix rames, on comptait au juste quatre cents rames dans les quarante rangs pris ensemble; il y avait cinq rameurs à chaque rame, ce qui faisait deux mille rameurs d'un côté et deux mille de l'autre. — L'élévation d'un rang au-dessus de l'autre était de sept pouces et demi, d'où il résulte que le quarantième rang n'était élevé au-dessus du premier que de vingt-quatre pieds et demi. — En ajoutant à ces vingt-quatre pieds et demi quatre pieds et demi que le premier rang avait au-dessus de l'eau, il résulte que le quarantième rang était à vingt-neuf pieds au-dessus de la surface de la mer; la partie de la rame qui était dans l'intérieur du vaisseau était longue de neuf pieds trois pouces, celle qui était hors du navire avait environ quarante-huit pieds de long. Qu'on se figure un triangle rectangle dont un côté soit perpendiculaire à l'horizon et l'autre horizontal. Si la sous-tangente est de quarante-huit

pieds et le côté vertical de vingt-neuf, le côté horizontal aura plus de trente-huit pieds. Ainsi les rames du quarantième rang pouvaient atteindre l'eau à une distance horizontale de trente-huit pieds au moins. Pour s'en convaincre, il suffit de remarquer que la hauteur du rang le plus élevé au-dessus de l'eau est égale au côté vertical du triangle, et que la longueur de la partie extérieure de la rame représente la base du même triangle. Par conséquent le côté horizontal de trente-huit pieds marque la distance requise depuis le quarantième rang jusqu'à la mer.

Pour que ces rameurs ainsi disposés par étages ne s'embarrassent pas dans l'exercice de la rame, les partisans du système supposent que les bancs des rameurs étaient situés le long d'une rampe, de telle sorte que l'intervalle d'un banc à celui qui le suivait en montant donnât sept pouces et demi de distance. Il en était ainsi de tous les autres bancs qui se succédaient de bas en haut jusqu'au quarantième rang, c'est-à-dire jusqu'à la hauteur de vingt-quatre pieds et demi. Chaque banc était placé à trois pieds neuf pouces plus en arrière que celui qui le précédait. Ce rapport de distance ne variait pas depuis le premier rang jusqu'au quarantième, qui se trouvait plus reculé en arrière que le premier de cent quarante-six pieds trois pouces. Pour bien comprendre la forme de cette rampe, il faut encore s'imaginer un triangle rectangle dont le côté vertical soit de vingt-quatre pieds et demi, distance du premier rang au quarantième, et le côté horizontal de cent quarante-six pieds trois pouces; la base de ce triangle donnera la rampe en question. De plus, si après avoir divisé la ligne horizontale du triangle rectangle en plusieurs parties égales de trois pieds neuf pouces chacune, on élève des perpendiculaires par ces points de division et par les extrémités du côté horizontal, ces perpendiculaires se rencontreront dans les points de la base où les bancs des rameurs devaient être placés.

Puisque l'on comptait dix rames dans un rang horizontal, chaque côté du vaisseau de Ptolémée Philopator avait dix rampes, chaque rampe était composée de quarante bancs et

chaque banc donnait place à cinq rameurs. Une seule rampe contenait donc deux cents rameurs ; ce qui faisait deux mille rameurs pour les dix rampes d'une part, et le même nombre pour les dix autres rampes pratiquées de l'autre côté du navire. — De la disposition des bancs le long d'une rampe, il devait résulter que les dix premiers en remontant n'avaient point de rameurs au-dessous d'eux, mais le onzième banc répondait verticalement au premier banc de la rampe suivante, le douzième au second, et ainsi de suite jusqu'au quarantième banc, qui répondait perpendiculairement au trentième de la rampe qui suivait immédiatement. — Depuis le trente-et-unième jusqu'au quarantième, la rampe suivante n'avait point de bancs perpendiculaires au-dessus d'elle. — Ainsi, il n'y avait que quatre bancs en ligne directe. Par exemple le premier de la quatrième rampe, le onzième de la troisième rampe, le vingt-et-unième de la seconde rampe et le trente-et-unième de la première rampe formaient une ligne verticale. Il en était de même du second banc de la quatrième rampe, du douzième de la troisième rampe, du vingt-deuxième de la seconde rampe, du trente-deuxième de la première rampe, et ainsi de suite jusqu'au dixième banc de la quatrième rampe, qui répondait perpendiculairement au vingtième de la troisième rampe, au trentième de la seconde rampe et au quarantième de la première rampe.

D'après les défenseurs du système des rampes, les rangs considérés selon leur situation perpendiculaire étaient donc au nombre de cent ; ils n'avaient entre eux que trois pieds neuf pouces de distance, et chacun de ces rangs verticaux contenait quatre bancs élevés les uns au-dessus des autres de six pieds trois pouces. Tous ces bancs perpendiculaires donnaient quarante rangs parallèles à l'horizon et distants les uns des autres de sept pouces et demi.

Les rameurs assis sur des bancs disposés de la sorte appuyaient leurs rames de manière qu'elles n'étaient point parallèles à l'horizon. La partie qui était dans l'intérieur du navire s'élevait au-dessus de la ligne horizontale, et la partie qui était à l'extérieur s'abaissait au-dessous de cette même

ligne. La longueur des rames dans le rang le plus élevé était de cinquante-sept pieds (1). La partie placée dans l'intérieur du navire avait neuf pieds de long et la partie placée hors du navire quarante-huit; l'une était donc à l'autre comme 3 est à 16. Par conséquent l'extrémité de la partie qui se trouvait à l'intérieur du navire ne pouvait s'élever d'un pied que l'extrémité de la partie qui se trouvait en dehors ne s'abaissât de cinq pieds un tiers. Ainsi lorsque les rames étaient au repos, appuyées sur les rameurs, l'extrémité de la rame à l'intérieur du navire était à trois pieds au-dessus de la ligne horizontale, tandis que l'autre extrémité s'abaissait de seize pieds au-dessous de la même ligne, et son éloignement de la surface de l'eau était de treize pieds. — Dans cette position, la rame se trouvait éloignée du banc supérieur de plus de quatre pieds. Mais si à l'intérieur de la galère on élevait l'extrémité de la rame de quatre pieds, l'autre extrémité s'abaissait de dix-huit pieds et plongeait dans l'eau à une profondeur de plus de cinq pieds. — Les rames du rang inférieur étaient moins longues que celles du rang supérieur; elles touchaient donc l'eau à des distances inégales du vaisseau, et les quatre rames qui se suivaient en ligne perpendiculaire étaient assez éloignées les unes des autres pour ne pas s'embarrasser dans leur mouvement. La partie de la rame placée hors du navire diminuait à chaque rang de quatre cinquièmes de pied, de sorte que les rames les plus courtes n'avaient que seize pieds de longueur, tandis que les plus longues avaient cinquante-sept pieds, ainsi qu'il a déjà été dit.

Opinion de M. Barras de La Penne. — M. Barras de La

(1) Comment cinq hommes pouvaient-ils mettre en mouvement des rames de cinquante-sept pieds? Les défenseurs du système répondent à cette objection que ces rames allaient toujours en diminuant de grosseur depuis le bord du vaisseau jusqu'à leur extrémité supérieure, qu'elles perdaient ainsi beaucoup de leur pesanteur, et que d'ailleurs, selon le témoignage d'Athénée, l'intérieur de la rame était chargé d'une masse de plomb, en sorte que la partie qui était à l'intérieur du navire et celle qui était à l'extérieur, se trouvant ainsi équilibrées, il n'en coûtait aux rameurs qu'un effort très-médiocre pour balancer autour d'un point d'appui deux poids d'une égale pesanteur.

Penne (1), premier chef d'escadre de galères du roi Louis XV, et juge compétent en cette matière, considère le système des rampes, même des rampes mathématiques appuyées sur des triangles rectangles, comme tout à fait impossible, et il pense que les auteurs auraient été bien embarrassés s'ils avaient dû passer de la théorie à la pratique.

Cependant, convaincu que par le terme *ordines* on ne peut entendre que des degrés de rameurs placés sur toute la longueur du bâtiment, en descendant de la coursie jusqu'aux bords du navire, et que vingt rameurs ainsi placés sur une même rame, de chaque côté, ont donné lieu aux anciens de dire que Ptolémée fit construire un vaisseau à *quarante ordres, c'est-à-dire à quarante rangs de rameurs* sur toute la largeur du bâtiment, M. Barras de La Penne adopte les proportions données par Athénée (2) à la galère de Philopator;

(1) Basé sur ce principe que l'excessive longueur d'une galère ralentit sa marche mais ne l'empêche pas de naviguer, tandis que l'excessive hauteur la rend impropre à la navigation, M. Barras de La Penne n'admet les rangs superposés ni pour les navires de vingt, trente, quarante raongs, ni pour ceux de trois, quatre, cinq rangs.

(2) Voici la description qu'en fait Athénée, da'près Calisthène. Philopator fit construire un vaisseau de quarante ordres, long de deux cent quatre-vingts coudées, large de trente-huit, d'un bord à l'autre. Sa hauteur jusqu'à l'acrostolium était de quarante-huit coudées, et de cinquante-trois depuis le dessous de la poupe jusqu'à la partie que la mer baigne. Ce bâtiment avait quatre timons de trente coudées de long. Les rames des thranites, qui étaient les plus longues, avaient trente-huit coudées. Pour donner un équilibre à la partie intérieure de ces rames et en rendre le maniement plus facile, on les avait laissées plus épaisses et l'on avait mis du plomb à leur genou. Cette galère avait une double proue et sept becs (ou éperons), dont l'un était plus long et plus gros que les autres; il y en avait aussi quelques-uns aux endroits que l'on nommait épotides (poutres latérales de l'éperon à la proue). Elle avait douze enceintes, chacune de soixante coudées. La symétrie de ce vaisseau était parfaitement belle, et ses ornements admirables. Il y avait à poupe et à proue des figures d'animaux, dont les plus petites étaient hautes de douze coudées, et partout on voyait de superbes peintures. Tout ce bâtiment, depuis la partie où les rameurs étaient placés jusqu'à la quille, était orné de sculptures où étaient représentées des demi-piques entourées de feuilles de lierre. Les agrès étaient aussi d'une grande magnificence. Quand ou voulait armer cette galère, on y mettait quatre mille rameurs et quatre cents hommes destinés à diverses manœuvres. (Athénée, liv. V.)

Ptolémée Philopator fit aussi construire la Thalamègue, destinée à naviguer sur le Nil : cette galère n'avait ni la forme des vaisseaux ronds ni celle des navires longs; c'était une sorte de palais flottant, magnifiquement décoré.

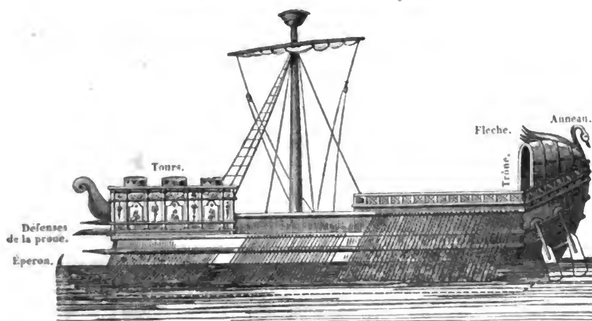
mais il place les ordres de rameurs, thranites, zygites et thalamites, sur la longueur du navire, et il pense qu'en procédant de cette manière on peut facilement construire la galère décrite par Athénée. — M. de La Penne partage donc la longueur totale de la galère (280 coudées = 420 pieds = 136 mètres 43 centimètres) en trois parties; il place sur chacune des deux parties de l'avant trente rames de chaque côté et quarante (de chaque côté) sur celle de l'arrière; il sépare ces parties par un intervalle de cinq pieds et élève chacune de trois pieds au-dessus de l'autre, ce qui distingue les trois espèces de rameurs, de sorte que l'ordre des thranites (dont les rames avaient 57 pieds de longueur) placé sur l'arrière est le plus élevé, celui des zygites, qui est au milieu, se trouve à trois pieds plus bas, et enfin l'ordre des thalamites, qui est à la proue, trois pieds plus bas que celui des zygites. Afin de laisser l'espace nécessaire au mouvement des rames, le savant chef d'escadre met trois pieds de distance d'un banc de rameurs à l'autre, ce qui donne une longueur de trois cents pieds, auxquels il ajoute dix pieds (5 pour chacun des intervalles qui séparent les ordres). — Or, le vaisseau de Ptolémée Philopator avait quatre cent vingt pieds de long; il reste donc cent dix pieds pour les espaces de l'avant et de l'arrière, de la proue et de la poupe. La largeur d'un bord à l'autre (38 coudées ou 57 pieds) donne un espace suffisant pour placer quarante rameurs, puisqu'au dix-huitième siècle les bancs sur lesquels étaient assis cinq et six rameurs, dans les galères ordinaires, n'avaient que sept pieds de longueur. « Enfin, dit M. Barras de La Penne, après avoir exposé son système et l'avoir appuyé de fort bonnes raisons, on voit que de cette manière il serait facile de construire un tel bâtiment, qu'il pourrait naviguer, tandis que la machine de bois inventée par les auteurs des rampes pourrait peut-être flotter si elle était bien lestée, mais ne serait nullement propre à fendre l'eau, sa forme, son gabarit ne convenant pas à la navigation. »

Dans le navire construit d'après le système de M. Barras de La Penne, on ne voit rien en effet qui ne soit praticable et qui ne convienne à la construction ancienne et moderne. — On

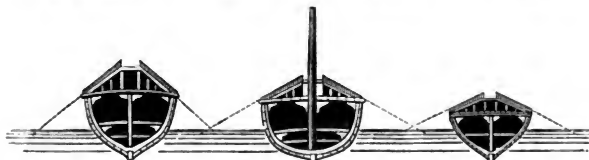
y trouve quarante files de rameurs, de cent hommes chacune, placées sur toute la longueur du bâtiment, et cent rangs, de quarante rameurs chacun, sur toute sa largeur, ce qui fait bien le nombre de quatre mille rameurs dont ce bâtiment était armé, au rapport d'Athénée.

GALÈRE DE PTOLÉMÉE PHILOPATOR.

(D'après le système de M. Barras de La Penne.)



(*Fig.* 10.) Thalamites. Zygites. Thranites. Timons.



(*Fig.* 11.) Coupe de l'ordre des Thranites. Coupe de l'ordre des Zygites. Coupe de l'ordre des Thalamites.

Opinion de l'amiral Thévenard. — Les systèmes qui viennent d'être exposés ont encore été plus ou moins modifiés dans quelques-uns des nombreux écrits qui traitent de la marine des anciens.

Le vice-amiral Thévenard pense que le banc et la rame, en fait de galères, doivent se prendre pour une même chose. « Les « anciens, dit-il, faisaient divers ordres d'avirons, avec un

« espace entre eux, et chaque rang était composé de plus ou « moins de rames, suivant la grandeur du navire. »

« Les vaisseaux romains prenaient leur désignation de « force du nombre des rangs d'avirons, et non pas du nombre « des bancs ou rames ; et les Grecs désignaient le nombre de « rames, sans faire mention, pour l'ordinaire de rangs ou « ordres. Les trirèmes des anciens avaient donc trois rangs de « rames ; les liburnes, qui suivaient les galères pour porter les « avis promptement, avaient deux rangs de rames ; les mo- « nères n'avaient qu'un seul rang ; les quinquérèmes avaient « cinq rangs. »



(*Fig.* 12.) Trirème, 3 rangs.



(*Fig.* 13.) Monère, un rang.

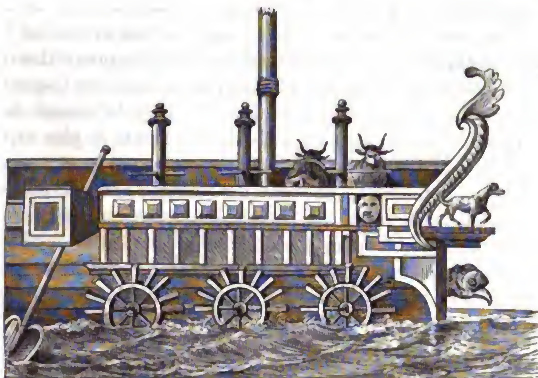


(*Fig.* 14.) Quinquérème, 5 rangs.



(*Fig.* 15.) Liburne, 2 rangs.

Stevechius donne la description de liburnes d'une construction bien différente. De chaque côté de cette espèce de navire il y avait, selon le savant commentateur de Vegèce, trois roues à palettes, que faisaient tourner des machines mises en mouvement par des bœufs ou par des hommes vigoureux.



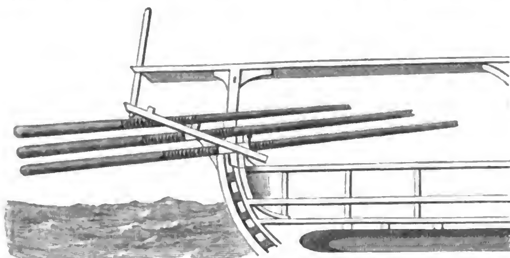
(*Fig.* 16.) Liburne à roues.

Opinion de M. Pacini. — M. Pacini, qui dans son intéressant ouvrage sur la marine a aussi traité le sujet qui nous occupe, donne à la trirème antique une hauteur de quatre pieds. « Les bancs des rameurs, dit-il, longs de six pieds, « étaient établis à cette hauteur; à un pied et demi en « dedans du bord, sur les bancs, courait dans toute la lon-« gueur du bâtiment une poutre de six pouces carrés ; sur « une fourche placée sur cette poutre s'appuyait une rame « de chaque banc manœuvrée par un homme assis ou « debout, le plus éloigné du bord. Sur cet apostis (1) ve-« naient s'enter des pièces de bois de trois pieds de long, fai-« sant saillie au dehors (les baccalats); au milieu et à l'extré-« mité de ces pièces de bois étaient établis deux apostis

(1) Large plateau de bois, d'environ un pied d'épaisseur, courant le long de la bande et formant le plat-bord de la galère.

Pantero-Pantera, dans son *Vocabolario Nautico,* définit ainsi les Apostis : Posticci sono legni che vanno d'un capo à l'altro della galea, sopra i quali si posano i remi. Ces longues et fortes tringles de bois sur lesquelles étaient plantés les scalmes ou tolets étaient portées par les baccalats que, Pantero-Pantera définit aussi avec la plus grande exactitude : « Baccalari sono legni conficcati sopra la coperta della galea che si porgono fuori soprà il mare. »

« parallèles au premier; un deuxième rameur, assis sur le « même banc, à côté du premier, appuyait son aviron sur le « second apostis; un troisième rameur, assis plus près du bord, « toujours sur le même banc, appuyait sa rame sur l'apostis « placé à l'extrémité des baccalats. L'aviron de chacun des « rameurs passait sous l'apostis de son voisin le plus rap-« proché du bord. Pour que chaque rame pût se redresser « horizontalement, les baccalats devaient aller en relevant de « six pouces, de façon que chaque apostis fût de trois pouces « plus haut que l'autre, en même temps que, pour faciliter « les mouvements simultanés des rameurs, le banc, au lieu « d'être exactement en travers du navire, obliquait en avan-« çant son extrémité intérieure d'environ un pied et demi.



(*Fig.* 17.)

« Ainsi, dans la trirème que nous représentons, le bâtiment « étant vu directement par le travers, les trois rames de « chaque banc ne se confondent cependant pas ensemble. — « L'intervalle d'un banc à l'autre était de trois pieds.

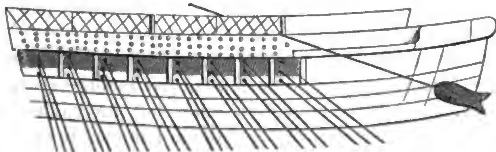
« En prolongeant les baccalats, ces supports des apostis, « sur lesquels sont établis les rangs de rames, on peut aug-« menter le nombre de ces derniers. En continuant les bancs « des rameurs en gradins, sur les premiers apostis, on obtien-« drait un armement à cinq, six, sept et huit rangs de rames; « ce dernier, l'octirème, nécessiterait neuf pieds de baccalats, « dont l'obliquité réduirait la saillie à huit pieds seulement. « Les rames du dernier rang ayant moins de vingt-huit

« pieds de longueur seraient encore maniables pour un « homme vigoureux. »

M. Pacini, tout en reconnaissant que *certains textes obscurs d'auteurs anciens* parlent d'un plus grand nombre de rangs de rameurs, affirme que l'octirème était un navire déjà très-considérable, et il en conclut que l'amour du merveilleux et l'exagération naturelle aux méridionaux ont donné naissance à des fables qui nous ont été transmises par des écrivains étrangers à la marine. Les textes dont parle M. Pacini sont loin d'être obscurs, et, comme on l'a vu, la description d'Athénée a été prise au sérieux par M. Barras de La Penne, qui certes n'était pas étranger à la marine. M. Pacini semble aussi oublier qu'il y a une distinction très-importante à faire entre les navires des anciens qui étaient destinés à tenir la mer et ceux qui, ne s'éloignant jamais des côtes, n'étaient que des palais flottants (1). Ces derniers étaient construits pour la pompe seulement, *magis ad vanitatem quam ad usum,* selon l'expression du traducteur de Plutarque.

Trirèmes à trois rangs superposés. — Quelques auteurs, enfin, pensent que dans les trirèmes seulement les trois rangs de rames étaient superposés : la colonne Trajane, disent-ils, et d'autres monuments anciens, viennent appuyer notre opinion. D'après l'étude de plusieurs marbres, peintures et autres pièces antiques, ils font la trirème dans le genre de celle que nous reproduisons ci-dessous et qui est tirée du magnifique ouvrage de David : *Antiquités d'Herculanum.*

(1) Les plus grands navires dont il soit fait mention dans les écrits des anciens sont : la galère construite par ordre de Sésostris (Diodore de Sicile, liv. Ier, chap. IV) ; la galère de Hiéron, dont Archimède donna le plan et qui fut construite par Architas le Corinthien (Athénée, liv. VI) : la galère de Ptolémée, dont il a déjà été parlé ; le navire avec lequel l'empereur Caligula fit le tour de l'Italie : ce vaisseau était construit en bois de cèdre, sa poupe, recouverte d'ivoire, était enrichie d'or et de pierreries ; la galère royale de Démétrius ; la régale de Persée, roi de Macédoine, et que montait Paul Émile victorieux lorsqu'il revint à Rome.



(*Fig.* 18.)

Mais ici la colonne Trajane ne prouve rien, car ce fut après la bataille d'Actium, livrée trente-et-un ans avant la naissance de N.-S. J.-C., qu'on abandonna la construction des trirèmes, parce qu'on avait reconnu la supériorité des liburnes (1). Or, Trajan est mort l'an 117 de l'ère chrétienne, et la colonne érigée en son honneur n'a été terminée que sept ans après sa mort; les trirèmes et les birèmes qu'on voit sur cette colonne ne sont donc pas des navires représentés tels qu'on les construisait à l'époque de Trajan, puisqu'il y avait plus de cent ans qu'on ne se servait plus de trirèmes : ce sont des navires de fantaisie.

Il faut remarquer encore que Plutarque, Arrien, Appien, Pausanias, Pollux, Tacite, Dion, Végèce, Zosime, Hesychius, Silius Italicus, ont tous écrit après la bataille d'Actium, et par conséquent à des époques où les trirèmes n'étaient plus en usage; donc ce qu'ils ont dit des galères, bien qu'ils se soient énoncés comme les anciens, ne peut s'appliquer à des navires construits avec divers ordres de rames. Ces auteurs n'avaient jamais vu de trirèmes, et dans la description des galères dont on se servait de leur temps ils n'ont pu entendre par les termes *ordines remorum* que des rangs de rameurs.

Virgile qui peint la marine de son temps et qui emploie toujours le mot propre, nomme deux fois les birèmes et jamais les trirèmes. Il dit, il est vrai au Ve livre de l'Énéide :

(1) Les *liburnes*, navires construits d'abord pour la course par les pirates illyriens, ou libyens, comme le dit Atticus, devaient être légers, faciles à emporter avec l'aviron, peu élevés par conséquent au-dessus de l'eau ; ils ne pouvaient avoir deux étages de rameurs.

Triplici pubes quam Dardana versu impellunt, terno consurgunt ordine remi » ; mais ce passage, souvent mal interprété, doit être ainsi traduit : La jeunesse troyenne l'ébranle (la Chimère) par trois coups de rames successifs, entre lesquels se font entendre trois acclamations. (Voir le mémoire n° 8 de l'*Archéologie navale*, de M. Jal, et son *Virgilius nauticus*.)

Nous croyons avoir exposé les différents systèmes sur la construction des navires anciens; nous nous inclinons humblement devant les opinions de tant d'hommes distingués par leur science ; le sentiment de notre infériorité nous empêche de porter un jugement, et nous ne pouvons qu'exprimer le regret que pour l'architecture navale l'antiquité profane ne nous ait pas laissé un *Vitruve*.

Il nous reste encore à faire connaître les constructions navales du Bas-Empire et des époques suivantes; mais pour ne pas dépasser les limites que nous nous sommes tracées, nous ne parlerons que des principaux navires.

Bas-Empire. Moyen âge. — Pendant les premiers siècles de notre ère, les grandes constructions navales furent totalement abandonnées ; cependant on y revint vers le cinquième siècle, et bientôt les *dromons*, les *chelandes*, les *pamphiles* battirent les flots de leurs rames superposées.

DROMONS.

Procope, d'Hugot, Isidore, et après eux Scheffer et du Cange, pensent que le dromon était d'abord un navire long et rapide, qu'on employait pour le transport des dépêches. — Colcheus (dans la Vie de Théodoric) nous apprend qu'au cinquième siècle il y avait des dromons, bâtiments de guerre et de charge. — L'empereur Maurice, qui écrivait au sixième siècle un traité *De l'Art militaire*, parle de dromons comme de navires légers et essentiellement faits pour le combat. — L'empereur Léon, qui vivait trois cents ans après Maurice, dit, dans son traité de *Tactique* (chap. XIX, *de Naumachiâ*, article IV), que la construction des dromons doit être d'une force

raisonnable, afin que, légers à la course, faciles à emporter avec la rame, ils soient en même temps solides et capables de repousser l'ennemi; puis il ajoute, art. VII et VIII, que tout dromon doit porter deux rangs de rames, l'un supérieur, l'autre inférieur; que chaque rangée doit avoir au moins vingt-cinq bancs pour asseoir les rameurs, que le nombre des rameurs (qui étaient en même temps soldats) doit être de cent, en comprenant les deux rangs. Outre ces dromons à vingt-cinq avirons par bande et par rang, l'empereur Léon (art. IX) parle de dromons plus grands et portant deux cents hommes, plus ou moins, selon l'opportunité des temps et des lieux, ayant cinquante hommes dans le rang inférieur et cent cinquante sur le pont, tous armés pour le combat. — Sous le règne de Constantin Porphyrogénète, fils et successeur de Léon, le dromon avait pris des proportions beaucoup plus grandes, puisqu'on trouve dans le livre II de l'ouvrage *De Cirœmoniis aulæ byzantinæ*, écrit par Constantin lui-même : « Le dromon doit avoir trois cents hommes, dont soixante-« dix soient seulement soldats, et les autres deux cent trente « essentiellement rameurs, mais pouvant se battre au be-« soin. »

Dans les plus grands dromons, au moment du combat, on hissait à la moitié de la hauteur du mât, au moyen de drisses solides, un château mobile, une sorte de plancher établi sur des poutres et garni tout autour d'un parapet de planches. — Au neuvième siècle, *dromon* était le nom générique des navires à rames armés pour la guerre, comme *galère* le fut aux quatorzième et quinzième. Les principales variétés du dromon étaient le *chelande*, le *pamphile*, le *dromon* à un seul rang de rames.

LE CHELANDE.

Le chelande était un grand navire, qui devait son nom à la tortue, peut-être parce que son château, élevé, arrondi et prolongé vers la poupe jusqu'au mât, donnait à sa proue l'air d'une tortue défendue par sa carapace. Le che-

lande avait deux rangs de rames, l'un immédiatement au-dessus de l'autre ; à chaque étage, cinquante rames, cinquante rameurs au rang le plus rapproché de la mer, et cent au rang supérieur. — Les rames que faisaient mouvoir les nageurs d'en bas, placés très-près de l'eau, étaient légères et longues de douze à quinze pieds ; celles d'en haut, qui avaient cinq pieds environ d'élévation de vogue au-dessus des autres, maniées par deux hommes vigoureux, avaient vingt-cinq pieds de long. — Le chelande, plus grand que le dromon ordinaire, pouvait être long de cent cinquante pieds, haut de quinze, large de vingt-quatre. Quand le chelande mêlait sa forme à celle d'un autre navire, quand il devenait chelande-pamphile, par exemple, son armement variait suivant sa grandeur ; quelquefois il avait cent cinquante nageurs et cent rames ; quelquefois il n'avait que cent vingt nageurs ; quatre-vingts rames, quarante en haut, quarante en bas, et deux hommes à celles de l'étage élevé.

LE PAMPHILE.

Le pamphile appartenait, ainsi qu'il a été dit, à la famille des dromons; comme eux il avait deux étages de rameurs, mais il était moins grand. Il est difficile de déterminer à quelle époque on commença à se servir des pamphiles. — Végèce ne parle que des liburnes; mais cela ne prouve pas que la marine du quatrième siècle ne connaissait pas d'autres bâtiments. — Il est certain qu'au neuvième siècle les pamphiles n'étaient pas des navires nouveaux, et l'empereur Léon en parle dans son livre *Des Tactiques*. — Il est certain aussi que du neuvième au treizième siècle le pamphile n'a pas cessé de se montrer sur la Méditerranée, toujours navire de guerre et à rames, puisqu'en 1284 les Génois envoyèrent contre les Pisans huit pamphiles avec des caravelles. — Au milieu du quatorzième siècle, on voit encore le pamphile en usage dans la marine génoise, mais non pas comme bâtiment essentiellement militaire. — D'après *don Antonio de Capmany*,

dont on ne saurait mettre en doute la science et la sagacité, le pamphile n'aurait disparu qu'au commencement du seizième siècle. — Au temps de Constantin Porphyrogénète, il y avait trois espèces de pamphiles, ou du moins trois armements différents pour ces navires à rames. Le plus petit n'avait que cent vingt hommes, le moyen cent trente, et le plus grand cent soixante. Le pamphile à cent vingt hommes était comme le dromon à un seul rang de rames.

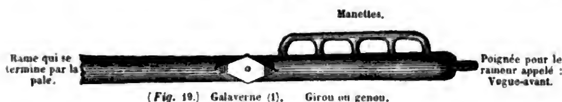
Tels étaient les plus grands navires à rames; nous avons maintenant à parler des galères.

GALÈRES.

Les galères subtiles avaient vingt-six rames de chaque bord, quelquefois vingt-cinq seulement. Cependant, un des manuscrits Colbert fournit une pièce qui se rapporte à un armement fait par Philippe de Valois, en 1335, pour un voyage à Rhodes que devait entreprendre l'amiral de France Hue Quieret; or, dans un détail de cette convention est stipulé l'armement d'une galère à cent seize avirons.

A la fin du dix-septième siècle, les galères françaises avaient ordinairement cent cinquante pieds de long et trente de large, vingt-cinq bancs de rameurs de chaque bande. Les bancs étaient longs de dix pieds et placés entre eux à la distance de quatre pieds. Tous les galériens étaient enchaînés six par banc; les rames avaient cinquante pieds de long (1); elles étaient équilibrées sur l'apostis de telle sorte que la partie de la rame qui était dans la galère, et qui était longue de treize pieds, pesait autant que celle qui était en dehors et qui était longue de trente-sept pieds. Comme il était impossible de manœuvrer les rames en y appliquant immédiatement les mains, à cause de leur grosseur, on y mettait des manettes de bois.

(1) Hobier ne leur donne que quarante pieds six pouces; et d'après d'autres auteurs elles n'auraient eu que trente-quatre pieds neuf pouces.



(*Fig.* 19.)

TRAVAIL DE LA CHIOURME.

La chiourme était composée de trois classes d'individus : forçats, esclaves, bonevoglies, distingués par des signes particuliers auxquels on les pouvait reconnaître. Les forçats ne sortaient jamais de la galère; on ne leur ôtait la chaîne que lorsqu'ils avaient fini le temps de leur peine. — Leur devoir était de ramer, de coudre les voiles, les tentes et les habits de la chiourme. Ceux qui n'avaient que de courtes condamnations à subir rendaient de médiocres services; mais ceux qui étaient condamnés pour un long temps ou pour la vie réussissaient très-bien tant à la rame qu'aux autres travaux qu'on leur imposait. Pantero-Pantera voulait qu'on les prît par la douceur et qu'on les traitât bien : « *Devono esser accarezzati e ben trattati.* » — Une année suffisait pour les accoutumer aux fatigues et aux incommodités de la galère, et ils vivaient ensuite assez longtemps. — Ils avaient la tête et la barbe entièrement rasées; on leur donnait trois onces de biscuit par jour et de la soupe quand ils étaient dans le port; à la mer, ils n'avaient de soupe que de deux jours l'un; on ne leur donnait que de l'eau pour boisson. Ils recevaient la ration de viande et de vin quatre fois par an : à *Noël*, à *Pâques*, à la *Pentecôte* et au *Carnaval*.

Les esclaves étaient des Maures, des Turcs et des nègres qu'on faisait prisonniers ou qu'on achetait. Les Maures étaient les meilleurs; les Turcs proprement dits étaient moins bons rameurs et moins capables de supporter la fatigue que les Maures; les noirs ne rendaient que de très-mauvais services. — Les esclaves, outre le service de la rame, étaient chargés d'aller chercher l'eau, le bois et tout ce qui, de terre, devait être transporté à bord des galères; ils aidaient aussi à a

(1) Garniture de la rame au tolet, ou scalme.

maistrance dans ses travaux. — Les esclaves se reconnaissaient par la touffe de cheveux qu'ils portaient au sommet de la tête, d'ailleurs entièrement rasée ; ils étaient vêtus et nourris comme les forçats.

Les *Bonevoglies* (galériens volontaires) étaient ou des forçats qui, après avoir fini leur temps, restaient encore à la chaîne quand ils n'avaient pas pu payer à l'État les amendes auxquelles ils avaient été condamnés et qu'ils acquittaient par un certain temps de galères, ou des vagabonds aventuriers qui vendaient leur liberté pour vivre.

Les plus nombreux et les meilleurs étaient espagnols et napolitains. — Les bonevoglies faisaient un bon service. Quelquefois on les armait au moment du combat, et ils prenaient bravement part à l'action. — On les déferrait le jour et on les laissait aller dans la galère avec une seule manille au pied ; mais ils ne descendaient jamais du navire que sous bonne garde, et le soir on les remettait à la chaîne. Deux bonevoglies ou deux esclaves servaient de valets à l'argousin ou alguazil (c'est ainsi qu'on nommait le gardien de la chiourme). Chaque escadre avait un argousin major qui avait autorité sur tous les autres argousins des galères.

On avait l'habitude de vêtir la chiourme d'une manière uniforme et à la même époque. — Quant aux bonevoglies, ils économisaient sur leur solde pour se vêtir comme le reste des galériens. — On donnait à chaque homme deux chemises, deux paires de caleçons de toile, une camisole de drap rouge ou d'une autre couleur, un bonnet rouge, et tous les deux ans une capote de gros drap brun, descendant jusqu'aux pieds. — Les hommes s'enveloppaient dans ce vêtement pendant la nuit, et n'avaient pour lits que leurs bancs.

Des trois classes de galériens on choisissait, sur chaque galère, deux hommes de haute taille, bien portants, robustes et meilleurs rameurs que tous les autres ; ils se plaçaient au banc de l'arrière le plus rapproché de la *spale* (1), et à cause

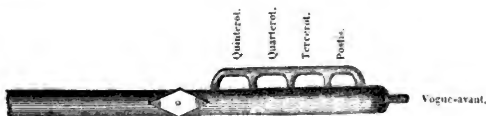
(1) Spale, espace compris entre la poupe et les bancs des premiers rameurs de l'arrière.

de cela étaient appelés espaliers. Le meilleur des deux s'asseyait au côté droit, l'autre à la bande gauche ; ils réglaient le mouvement de la vogue, chose importante pour la marche de la galère.

On choisissait encore dans la chiourme deux autres hommes pour le dernier banc de la proue, qui se nommait la conille. — Les conilliers donnaient le mouvement de scie à la vogue.

La vogue était le mouvement donné de l'arrière à l'avant par les avirons ; la scie, le mouvement de l'avant à l'arrière pour faire reculer le bâtiment.

Tous les rameurs qui étaient assis près de la coursie et maniaient la poignée de la rame étaient appelés *Vogue-avant ;* ils dirigeaient l'aviron et enduraient la plus grande fatigue. Ils commandaient à tous les rameurs de leur banc. Le rameur assis à côté du *vogue-avant* s'appelait *postis*, l'autre *tercerot*, le quatrième *quarterot*, le cinquième *quinterot*, et ainsi de suite, selon l'ordre qu'ils occupaient pour le maniement de la rame.



(*Fig.* 20.)

La galère n'allait pas toujours avec le complet de sa chiourme. Dans les cas pressés, dans les manœuvres qui précédaient le combat, tous les avirons nageaient ensemble ; mais d'ordinaire les galériens ramaient seulement par *tiers*. La galère, partagée par la longueur de son jeu de rames en trois parties ou quartiers, étant alternativement nagée par le quartier de poupe, par le quartier du milieu, par le quartier de proue. — Crescentino fait remarquer avec raison que c'est abusivement qu'on appela quartiers ce qui aurait dû être appelé *tiers*. — Quelquefois deux des quartiers ou *tiers* voguaient ensemble, et le troisième levait les rames. Quand un ordre devait être transmis à la proue, l'espalier de la

bande droite le recevait d'abord ; puis cet ordre était répété de *vogue-avant* en *vogue-avant* jusqu'au *conillier* de son côté, qui le passait au conillier de gauche, lequel le faisait redescendre jusqu'à l'espalier de la bande gauche.

Les trompettes, ordinairement au nombre de huit, étaient pris dans la chiourme. — « Beaucoup d'hommes de la chiourme « travaillaient à faire des chaussettes, des chemises, des dés, « des cure-dents et autres choses semblables qu'ils pouvaient « vendre. Ils employaient ces bénéfices à se procurer des « vivres en supplément à leur ration, qui ne suffisait pas à « soutenir des corps que tant de fatigues accablaient. » (Pantero-Pantera, *Armata navale.*)

La chiourme était plus ou moins nombreuse, selon les espèces d'entreprises auxquelles les navires à rames devaient être employés. Pour le transport d'une armée de siége ou d'occupation, les galères ne recevaient ordinairement que trois hommes par rame, parce que ces bâtiments n'ayant point à chercher et à poursuivre des escadres, il était inutile qu'ils eussent une grande rapidité de course et d'évolution. Lorsqu'il s'agissait d'aller surprendre un lieu pour s'en emparer ou pour le ravager, les galères recevaient une chiourme plus considérable. Les galères subtiles ordinaires de vingt-cinq ou vingt-six bancs avaient alors cinq hommes par rame ; les galères bâtardes, plus lourdes et plus longues, bien qu'elles eussent le même nombre de bancs, étaient armées de six hommes par rame de l'espale au milieu, et de cinq du milieu à la proue. Les galères capitanes, qui d'ordinaire étaient plus grandes que les autres, recevaient six hommes par rame dans toute leur longueur. D'après Hobier, l'armement le plus ordinaire en France au dix-septième siècle, pour les galères à vingt-cinq rames par bande, était de cinq hommes par rame de la poupe à la proue. — Quant aux galères armées pour le combat, elles ne devaient avoir que quatre hommes par rame. En effet, il était important qu'une chiourme trop nombreuse n'encombrât pas les deux côtés du navire, car il fallait réserver une place suffisante pour les soldats, puisque c'était d'eux que devait dépendre la victoire.

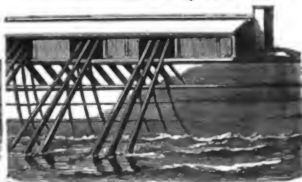
GALÈRES A ZENZILE (XVe SIÈCLE).

Les galères à zenzile avaient plusieurs rames par banc, et M. Jal, qui nous sert de guide dans toute cette partie de notre travail, pense avec raison que dans les galères à zenzile du quinzième siècle l'obliquité des bancs (1), par rapport à la longueur de la coursie, devait être en relation avec le nombre de rames qui avaient à trouver leur place dans le sabord de nage. Ainsi, l'obliquité de trois pieds devait suffire au banc qui devait porter deux rameurs, maniant chacun un aviron; elle devait être de cinq pieds pour que trois pussent y trouver place, de huit pieds pour quatre rameurs, de dix pieds pour cinq. Le sabord de la galère à zenzile munie de quatre rames par banc devait être large de quatre pieds et demi environ; l'intervalle entre chacun de ces sabords devait être de quatre pieds (2).

Zenzile à deux rames par banc.



Zenzile à trois rames par banc.



(*Fig.* 21.)

L'armement à trois rames par banc était d'usage à Venise au quinzième siècle et au commencement du seizième. — Au quatorzième siècle les galères génoises, vénitiennes, castillanes à cent rames étaient armées à zenzile et avaient

(1). Dans les galères des quinzième, seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, les bancs des rameurs n'étaient point perpendiculaires à la coursie et à l'apostis; ils leur étaient obliques.

(2) En France, au dix-septième siècle, la galère senzile n'avait quant à l'organisation des rames aucun rapport avec la galère du quinzième siècle. C'était une galère ordinaire, ainsi nommée du mot espagnol *sensillo*, pour la distinguer d'une réale ou d'une galère patronne.

généralement dix-sept bancs de chaque côté et trois rames par banc. Ces dix-sept bancs étaient complets à la bande droite, seize seulement l'étaient à la bande gauche, un banc restant libre pour le fougon (la cuisine).

Au commencement du seizième siècle, Faust construisit à Venise une *quinquerème* armée à zenzile. Elle avait vingt bancs de chaque côté et deux cents rames groupées par cinq sur chaque banc. L'emplacement des rames, dans cette quinquérème, occupait une longueur de deux cents pieds ; en ajoutant trente pieds pour les quartiers de poupe et de proue, la longueur totale du navire était de deux cent trente pieds ($74^m\,71^c$). — Mais c'était une galère d'une grandeur tout à fait exceptionnelle ; elle excitait l'étonnement et l'admiration du peuple ; le sénat la nommait *raro legno!* — Du reste, la grande galère de Faust était rarement armée ; on la réservait, avec les galères à quatre rames, pour les occasions importantes, parce qu'elle portait beaucoup d'artillerie.

GALÉASSES.

Vers le milieu du seizième siècle, un ingénieur vénitien, François Bressan, construisit des bâtiments à rames approchant davantage de la forme des vaisseaux à voiles et pouvant porter beaucoup d'artillerie ; on leur donna le nom de *galéasses* (1). Ces navires n'armaient qu'un rang d'avirons et n'étaient pas à zenzile ; une seule rame avait remplacé les rames légères, et deux, trois, quatre et même huit hommes, agissant sur ce levier gros et long, s'asseyaient sur le banc devenu moins oblique.

Les galéasses avaient trois mâts et des voiles latines ; mais elles étaient plus longues, plus larges et surtout plus hautes que les galères. Les nobles vénitiens seuls avaient le droit de les commander, et encore s'obligeaient-ils par serment à ne pas refuser de combattre, avec une seule galéasse, contre cinq galères ennemies. Les galéasses de Bressan formèrent

(1) Les grosses galères, ou galéasses du quatorzième et du quinzième siècle, n'avaient que de lointains rapports avec celles de Bressan.

l'avant-garde de la flotte chrétienne à la bataille de Lépante.

Les galéasses, dit *Pantero-Pantera,* étaient armées d'environ soixante-dix pièces d'artillerie.

En France, dans l'Océan, des galères moins fines de forme que les subtiles ordinaires, sans avoir la grandeur des galéasses vénitiennes, furent cependant qualifiées du même nom.

Au dix-septième siècle, on ne construisit que fort peu de galéasses; du reste, à cette époque, ces navires perdirent le lourd accastillage de poupe qu'ils avaient eu au seizième siècle.

BATIMENTS A RAMES INFÉRIEURS AUX GALÈRES.

Les principaux navires à rames inférieurs aux galères étaient les *galiotes,* les *ramberges,* les *brigantins,* les *frégates,* les *saëtties,* les *fustes.* Les *galiotes,* que Winesalft (*Richardi regis Iter*) nomme galions, avaient à la fin du douzième siècle un seul rang de rames; elles étaient légères à la course, vives dans la manœuvre et faciles à manier, à cause de leur peu de longueur; elles portaient le feu grégeois, moyen de destruction que leur rapidité rendait très-dangereux pour les nefs pesantes et les grosses galères qu'elles combattaient. Les galiotes portaient deux cents hommes; leur longueur était de cent vingt à cent vingt-cinq pieds; les plus grandes avaient vingt-trois avirons de chaque bord, quatre-vingt-douze rameurs et cent hommes d'armes remplaçant les rameurs au besoin; les plus petites n'avaient que dix-sept bancs (1).

Les *ramberges* étaient anglaises, et entraient rarement dans la Méditerranée. — Un passage de Martin du Bellay, relatif aux combats livrés par l'amiral d'Annebaut à la flotte anglaise devant l'île de Wight, en juillet 1545, nous fait connaître les ramberges. « Il y a, dit l'historien, une espèce de « navire particulière dont usaient nos ennemis, en forme plus

(1) Les galiotes de seize à dix-sept bancs avaient deux hommes par rame; celles de dix-sept à vingt-deux bancs avaient trois hommes par rame.

« longue que ronde, et plus étroite beaucoup que les galères, « pour mieux se régir et commander aux courantes qui sont « ordinaires en cette mer : à quoi les hommes sont si duits, « qu'avec ces vaisseaux ils contendent de vitesse avec les ga- « lères, et les nomment *ramberges.* » — Ces navires étaient pourvus de rames comme les galères avec lesquelles ils luttaient de vitesse.

Les *brigantins* étaient inférieurs à la galiote ; comme elle, ils appartenaient, par leur construction, leur forme, leur armement, à l'espèce galère. Au seizième siècle, le *brigantin* bordant de huit à seize avirons par bande, avait une couverte et une seule voile. C'était un petit navire commerçant, actif, allant rapidement d'escale en escale porter ses marchandises, pour faire une concurrence utile aux grandes galères et surtout aux lourdes nefs. La couverte du brigantin était un plancher au-dessus de la sentine et ne ressemblait pas à celle de la galère, sous laquelle il y avait des chambres ; de petites soutes occupaient l'emplacement des chambres et servaient de magasins pour les vivres et les munitions. Tous les matelots du brigantin étaient soldats, et cachaient leurs mousquets chacun au-dessous de sa rame.

Ce fut vers la fin du quatorzième siècle que la petite galiote prit le nom de brigantin. Froissart parle « d'une manière « de vaisseaux courants, lesquels on nomme brigantins ». — Aujourd'hui, dit M. Jal, le brigantin est un petit brig portant deux mâts verticaux et un mât de beaupré ; et sur ces bas mâts, des mâts de hune et des mâts de perroquet.

Il n'y a pas de navire français auquel on donne le nom de brigantine. Brigantine est anglais, et brig est son abréviation ; M. Casimir Delavigne s'est donc trompé, comme le fait très-bien remarquer le savant auteur cité plus haut, quand il a dit :

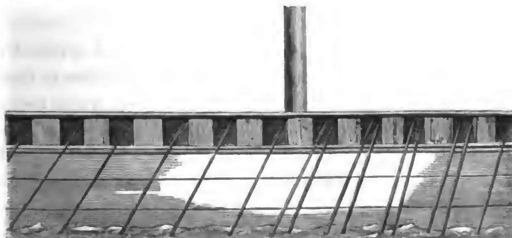
> La brigantine
> Tourne et s'incline, etc.

La *frégate* au seizième siècle était inférieure au brigantin ; elle lui ressemblait par la construction, par la voilure,

par la mâture et par l'armement à rames. — Quelquefois la frégate n'avait pas de couverte, pas d'apostis pour ses avirons, qui étaient rangés sur le plat-bord, de six à douze à chaque bande; elle n'avait pas non plus de parois pour abriter les hommes qui nageaient à découvert comme dans une embarcation ordinaire.

Les *saëtties* étaient de petits navires sans couverte, qui bordaient ordinairement vingt-quatre avirons, douze de chaque côté. — Les saëtties, propres aux explorations le long des côtes, dans les criques, dans les rivières, devaient être légères; elles tiraient peu d'eau, leur longueur était de cinquante à soixante pieds environ. Elles étaient en usage dans la Méditerranée dès le onzième siècle. — Mais au seizième, plus de rames pour la saëttie; au lieu d'une voile unique, trois voiles hissées à trois mâts; elle n'est plus ouverte, elle a un pont; ce n'est plus cette barque d'embuscade et de course portant peu d'hommes et point de lourds fardeaux; elle peut prendre un chargement de six cents salmes de blé.

Les *fustes*, souvent citées par les auteurs de la fin du moyen âge, étaient, dit Baïf, « une espèce de bâtiment armé d'avirons « ainsi distribués : un à chaque banc de l'avant, de la proue « au mât, deux à chaque banc de l'arrière, du mât à la « poupe. »



(*Fig.* 22.)

Les fustes étaient donc à zenzile par derrière, et par devant à rames légères et uniques. De cette manière, en supposant la fuste à vingt bancs par bande et le mât placé au

onzième banc à partir de la poupe, le navire pouvait avoir soixante-deux avirons, au lieu de quarante; c'est-à-dire que sans s'alourdir beaucoup il gagnait un tiers en force d'impulsion. Ce navire était très-apte au service d'exploration pour lequel on l'employait ordinairement.

Ces divers navires à rames n'étaient guère en usage que dans la Méditerranée; les bâtiments à rames, dans l'Océan, avaient des formes bien différentes. — Les plus remarquables étaient ceux des pirates normands.

Navires normands. — Tacite, dans sa *Germanie*, en parlant des Suiones, décrit leurs vaisseaux; « ils diffèrent, dit-il, des « vaisseaux romains en ce qu'ayant une proue à chaque « extrémité, ils ont au front un éperon toujours prêt à l'a- « bordage. Les Suiones ne vont pas à la voile et n'attachent « point leurs rames en ordre régulier sur les côtés de leurs « navires, mais ils ont des rames libres, comme on en voit « sur quelques rivières pouvant agir d'un côté ou de l'autre, « au besoin. » — Plus tard, les Normands se servirent de la voile.

Saxo-Grammaticus et Trofées, historiens danois, le premier du douzième siècle et le dernier du dix-septième, parlent de quelques grands navires dont ils ont pris les noms aux chroniques, aux Sagas des Scandinaves; ce sont les *drakars*, les *snekkars*, les *tranes*.

Le *drakar* était un dragon, c'est-à-dire qu'au sommet de sa proue était une figure de dragon, et que dans sa forme allongée quelque chose prêtait à la comparaison qu'un peuple poëte pouvait faire de ce bâtiment de guerre avec un grand serpent. L'extérieur de ce navire était probablement recouvert d'écailles peintes; sur les côtés étaient dessinées des ailes, sur son avant et à fleur d'eau des pattes garnies de griffes; sa poupe se redressait en forme de queue tordue ou droite.



(*Fig.* 23.) Drakar.

Tous les *drakars* n'étaient pas de la même grandeur. Sturlœson parle du dragon d'Olaf, premier roi de Norvège (fils de Trygve, 994), comme du géant des vaisseaux scandinaves. Ce navire, construit par le charpentier Thorberg; pouvait être long comme les grandes galères (1) du seizième siècle; il avait trente-quatre rames de chaque côté.

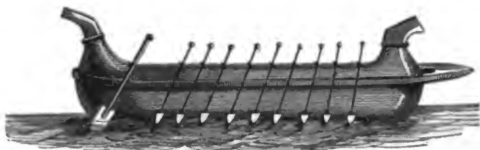
Le *snekkar* (vaisseau serpent) était une variété de l'espèce *dragon*. Il avait vingt bancs de rameurs, dit M. Depping : on peut donc le comparer à une galiote ordinaire des seizième et dix-septième siècles. Sa forme différait peu de celle du dragon. Il était moins long, moins large et moins haut que ce dernier.

Outre les *drakars* et les *snekkars*, les Normands avaient aussi de petits navires nommés *holkers* et que de plus grands embarquaient sans doute. — Ces petits navires étaient toujours nécessaires pour aller du vaisseau à terre et pour la piraterie que les Normands exerçaient sur tous les rivages, dans tous les fleuves, partout où il y avait un cours d'eau qui pût les conduire à une riche terre. Ainsi quand, en 845, les Normands vinrent avec cent vingt navires pour remonter la Seine jusqu'à Paris, leurs plus grands vaisseaux restèrent sans doute dans les eaux d'Harfleur ou de Rouen, et leurs bateaux avec des navires d'une certaine grandeur,

(1) Les galères à vingt-six avirons seulement avaient cent trente pieds et demi de longueur.

remontèrent le fleuve, dévastant tout sur les deux rives.

D'autres vaisseaux avaient des ceintures de fer terminées à l'avant par un éperon.



(*Fig.* 24.) Navire garni d'une ceinture de fer.

Les Normands avaient aussi le ***chameau***, navire propre aux rencontres militaires. Ce qui le distinguait, c'était la double bosse que portait sa couverte et une combinaison de plis, d'ouvertures ou creux affectant la forme de pots ou de marmites, obliquement rangés pour recevoir les bouffées du vent et les renvoyer dans l'air, bruyantes comme les éclats du tonnerre (1). Les tubes pratiqués dans les grands cuirs qui couvraient le pont et les bosses du chameau, étaient obliques, c'est-à-dire placés relativement au vent, comme une clef forée sous la lèvre de celui qui veut la faire siffler; ils étaient médiocrement grands, pour que, dans certaines conditions de l'atmosphère, les cris sortant de ce bizarre jeu d'orgues fussent aigus et perçants. Tout ce bruit n'avait d'autre but que d'effrayer le marchand timide sur lequel courait le pirate.

Pour aller au combat, les Normands couvraient leurs navires d'enseignes aux couleurs éclatantes; ils en entouraient le bord supérieur, les créneaux et les châtels, d'écus d'or et de boucliers peints en rouge, resplendissant au soleil. C'était faire le pavois, la *pavesade*.

Les vaisseaux normands combattaient de front, serrés les uns contre les autres. Quelquefois on attachait ensemble les proues de quelques navires, pour former des groupes qui ne se pussent désunir et fussent dans le combat comme des

(1) C'était une sorte de batterie acoustique.

villes mouvantes, allant à l'aviron ou à la voile attaquer les vaisseaux ennemis, ou manœuvrant pour repousser leurs attaques.

Après le premier choc, l'ordre de bataille était rompu, et au tir éloigné des flèches, au jet des pierres, succédait l'abordage. Les navires s'accrochaient alors avec des grappins et lançaient des poutres liées ensemble avec des crochets de fer, espèce de bélier fait autant pour ouvrir le vaisseau ennemi, par les coups qu'il lui portait, que pour lui tuer beaucoup de monde. Souvent aussi on cherchait à blesser le vaisseau ennemi, à le désemparer de son gouvernail, de ses voiles, de ses avirons, à lui faire au flanc ou à la proue un de ces larges trous qui le mettaient en danger de couler bas.

NAVIRES RONDS.

Outre les bâtiments à rames dont il vient d'être parlé, et qui étaient spécialement réservés aux combats, il y avait encore au moyen âge, comme dans les temps anciens, des navires ronds, allant seulement à la voile et principalement destinés au transport des troupes, des munitions et des marchandises. C'étaient les *nefs*, les *carraques*, les *galions*, les *caravelles*. — Lors de l'invention de la poudre à canon, ces navires prirent aussi part aux luttes maritimes. Alors les nefs armèrent le dessous de leurs châteaux de coulevrines, de bombardes, de canons, les uns battant à l'extérieur dans toutes les directions, les autres plongeant dans l'intérieur du navire pour chasser l'ennemi qui s'en serait emparé. — En 1410, un constructeur français nommé Descharges imagina d'ouvrir dans les flancs du navire, entre les deux couvertes ou planchers, et le long des corridors, des embrasures ou sabords par lesquels on fit passer la bouche des canons. Les divers étages des châteaux d'avant et d'arrière furent percés de la même manière.

Nefs et sélandres. — Les nefs et les sélandres (1) qui en

(1) Il n'y avait pas de bien grandes différences entre les sélandres et les nefs. Seulement les sélandres étaient mâtées beaucoup moins haut; comme les nefs, elles

différaient peu, étaient les plus grands navires ronds du temps de saint Louis. — Il y avait des nefs à trois ponts, et qui étaient munies de trois et de quatre mâts verticaux, le plus grand à l'avant, les autres de plus en plus petits. — Saint Louis revint de Terre Sainte sur une nef qui portait huit cents personnes, et Joinville, qui rapporte le fait, ne prend pas la peine de remarquer que le navire était très-grand. — Les statuts de Marseille parlent de navires pouvant transporter mille personnes, comme d'un fait qui n'avait rien d'exceptionnel. — Dans le récit que Villehardouin nous a laissé de la conquête de Constantinople, il dit que sept mille hommes d'armes furent embarqués sur cinq nefs; il devait donc y avoir quatorze cents hommes sur chacun de ces navires, en supposant qu'ils fussent tous de la même grandeur. Villehardouin parle de ces nefs comme de bâtiments ordinaires, et ne se récrie nullement sur leur grandeur inusitée. Le quatorzième et le quinzième siècle eurent de grandes nefs comme le douzième et le treizième. Un statut de Gênes, de 1441, statut qui est une sorte de code maritime, où se trouvent réunies les rédactions des statuts du siècle précédent, ainsi que celle du statut de 1403, fait mention de nefs ou coques du port de vingt mille cantares (1,500 tonneaux puisque le cantare génois était de 150 livres).

Carraques. — Les carraques, portugaises d'origine, étaient de gros bâtiments ronds, plus étroits par le haut que par le bas. — Les carraques étaient en usage à Venise au quatorzième siècle. La Chronique du roi don Pedro, chap. IX, raconte en effet que sept galères castillanes croisant dans les eaux de Minorque, en 1359, prirent une carraque vénitienne près de l'île de Cabrera, et la menèrent à Carthagène. Cette carraque avait trois couvertes ou ponts *tres cubiertas*). Au seizième siècle ces navires étaient encore en usage, puisque le gouvernement français loua dix carraques génoises destinées à faire partie de l'armée navale que Claude d'Anne-

portaient des chevaux, avaient des chambres de proue et de poupe, un château, deux mâts et deux gouvernails de côté.

baut réunissait dans les ports de la basse Seine pour aller combattre les Anglais; mais la plupart de ces carraques se perdirent, faute de pilotes, à l'entrée du fleuve. A cette époque la France avait aussi des carraques; celle que, par excellence, on appelait le *Carraquon*, prit feu, étant encore à l'ancre, et périt dans les flammes. Ce *Carraquon* passait pour le plus beau navire et le meilleur voilier de la rivière du ponant; il était du port de huit cents hommes et avait cent pièces d'artillerie de tous calibres, pour armement de guerre. — Le père Fournier dit qu'on construisait en Portugal à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième des carraques du port de 1,500 à 2,000 tonneaux. Une des carraques françaises qui eurent le plus de réputation à la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième fut *La Charente*. « Elle était armée de douze cents hommes de « guerre, sans les aides, et de deux cents pièces d'artillerie, « desquelles y en avait quatorze à roues, » dit Jehan d'Authon, au chap. III de la troisième partie de ses Chroniques, chapitre consacré au « gros navigage que le roi mit sur mer « (en 1501) pour aller guerroyer contre les Turcs qui étaient « en Grèce. »

Galions. — Les galions étaient des navires allongés et munis d'abord d'une rangée d'avirons; mais on supprima bientôt les rames, et le nom de *galion* fut conservé par les Espagnols et par les Portugais aux bâtiments armés en guerre qui rapportaient les tributs de leurs possessions d'outre-mer.

Les plus petits galions avaient ordinairement deux couvertes, les plus considérables en avaient trois. Ils portaient de deux à cinq mille salmes; il y en avait pourtant de beaucoup plus grands et qui portaient jusqu'à douze mille salmes. Crescentino fait mention d'un galion construit à Naples pour le roi d'Espagne, par Pietro Veglia, et qui était d'une grandeur extraordinaire.

Au quinzième siècle et au commencement du seizième, le galion n'était pas moins en usage dans le nord que dans le midi de l'Europe. Le fragment suivant de la Chronique de

Jehan d'Authon le prouve suffisamment : « Et ce fait, avec « grand nombre de Flamands et Allemands, bien garni de « finances, se mit sur mer (l'archiduc), tirant vers la terre « d'Espagne, et par quelque temps lui et ses gens eurent « vent à gré; mais à l'approche d'Espagne, leur vint une « fortune de mer (coup de vent) tant impétueuse, que tout « son navigage fut soudainement séparé et éparti, les uns « d'un côté, les autres d'autre, desquels périrent par nau- « frage trois navires et grand nombre de galions, où noyè- « rent de trois à quatre mille hommes, et est à savoir que la « plupart d'iceux furent par tempête reculés jusques à la « côte d'Angleterre, où le dit archiduc et ceux qui étaient en « son navire cuidèrent tous périller, etc. »

Caravelles. — Les caravelles (1) étaient équipées en forme de galères; leur poupe était carrée, elles n'avaient point de hunes. Ces navires avaient le bord assez haut au-dessus de l'eau pour être rangés parmi les vaisseaux de haut bord. — Les caravelles sur lesquelles s'embarqua Colomb n'étaient donc pas des barques non pontées, comme l'ont prétendu certains biographes, mais des bâtiments solides et capables de porter assez de vivres pour quatre-vingt-dix hommes environ. D'ailleurs l'expérience que Colomb avait des choses de la mer l'avait certainement guidé dans le choix qu'il avait fait des caravelles, car on ne lui avait nullement imposé telle espèce de navire plutôt que telle autre. « Je vins, dit-il, à la « ville de Palos, où j'équipai trois vaisseaux très-convenables « pour une pareille entreprise. »

ORDRE DE BATAILLE.

L'ordre de bataille pour les nefs variait suivant l'occurrence. Quand elles devaient combattre à l'ancre, il était tout naturel qu'elles eussent une disposition autre de celle qu'elles prenaient quand elles avaient à se battre sous voiles.

(1) Il n'est fait mention nulle part de caravelles antérieurement au treizième siècle. C'est surtout au quinzième siècle et au seizième qu'on voit la caravelle fréquemment nommée dans les documents historiques.

Dans l'antiquité ainsi qu'au moyen âge on préféra l'ordre de front à tout autre pour les vaisseaux ronds. « Quant à l'or-« donnance des vaisseaux ronds, dit Pantero-Pantera, celle « qui les range sur un seul front étendu fut toujours regardée « comme la meilleure par tous les plus habiles praticiens de « la marine, non-seulement parce qu'elle occupe un grand « espace et que la flotte ne peut être attaquée par le flanc, un « seul navire pouvant recevoir le choc, mais encore parce « que sous l'influence d'un même vent toute l'armée peut « se porter à la fois contre l'ennemi. Elle ne pourrait le faire « si elle était rangée en demi-lune, parce que, les nefs des « deux cornes n'ayant pas le cap dans la même direction que « l'escadre de la bataille (du centre) et les proues se trouvant « opposées les unes aux autres, le même vent ne pourrait « servir les cornes et la bataille dans l'attaque d'une flotte « ennemie qu'on voudrait envelopper. Lorsqu'une armée na-« vale se prépare au combat, il faut, si les vaisseaux ronds « sont nombreux, que ceux de chaque escadre suivent leurs « chefs et soient répartis selon leurs qualités particulières. « Au besoin, on pourra permettre que les vaisseaux s'entre-« mêlent (grands avec petits) quand ils seront de la même « corne ou du corps de bataille.

« Quand l'armée sera considérable, le front sera très-« étendu, et l'amiral, qui doit être au centre, ne pourra donner « des ordres à toute sa flotte; il mettra alors les navires les « plus grands et les plus forts sous les ordres de chefs expé-« rimentés. Les navires les mieux armés seront placés aux « flancs; les vaisseaux les moins forts resteront sous le vent. « — On doit encore faire en sorte que dans l'ordre de ba-« taille les vaisseaux ronds se tiennent éloignés les uns des « autres d'une distance égale, seulement à trois ou quatre fois « la largeur d'une nef; cet espace est à la fois nécessaire et suf-« fisant pour que sans se gêner lesdits vaisseaux puissent « manœuvrer pendant l'action. — On s'arrangera pour que « dans la mêlée un seul vaisseau n'ait jamais affaire à deux « ennemis, et l'on gardera en réserve quelques navires, hors « de la ligne de bataille, afin que pendant le combat ils puis-

« sent aller porter du secours à ceux qui en auraient be-« soin. Les petits navires ne doivent jamais prendre place « sur le front de bataille, mais rester derrière la ligne prin-« cipale, soit au centre, soit aux deux cornes. Comme ce sont « des bâtiments légers et agiles, ils se porteront facilement « où le besoin les appellera; ils inquiéteront l'ennemi, le « harcéleront quelque vent qu'il fasse, et pendant le com-« bat lui feront beaucoup de mal sans porter de trouble dans « la ligne. »

« S'il arrive qu'une flotte de vaisseaux ronds prévoie qu'elle « sera attaquée en calme par une armée de galères, elle « devra mettre promptement à la mer ses chaloupes et ses « petites embarcations, qui remorqueront les bâtiments aux-« quels elles appartiennent et travailleront à les rapprocher « d'un centre commun. Ensuite, chacun des navires ralliés « se mettra en ligne de flanc, présentant le travers à l'en-« nemi, afin de le tenir à distance avec l'artillerie. »

Mais si l'on mettait les gros navires en avant de l'armée légère lorsqu'il faisait calme ou que le vent était en poupe, dans les circonstances défavorables on reléguait ces châteaux flottants dans une position où ils ne pouvaient gêner la manœuvre des navires à rames; quelquefois même on les mettait dans la ligne des galères, quand ils étaient peu nombreux, quand le vent n'était pas trop fort, et quand ils étaient assez bien armés pour servir, par la hauteur de leurs batteries, à la défense des bâtiments de bas-bord près desquels ils se trouvaient placés.

Lorsqu'on combattait près de terre, on avait bien soin que la corne la plus rapprochée du rivage serrât la côte d'assez près, pour ne pas laisser passage à l'ennemi entre la terre et la flotte.

Quant aux galères, on les rangeait en demi-lune (1), parce que portant, pour ainsi dire, le vent en main, selon l'expression de Pantero-Pantera (*portando esse il vento*

(1) L'ordre demi-circulaire était une tradition de l'antiquité : on en retrouve la trace dans le deuxième livre de Thucydide.

si puo dire in mano a suo piacere), puisqu'elles naviguaient à la rame, elles pouvaient, par diverses routes et dans un même temps, aller attaquer de front et sans obstacle le corps d'armée de la flotte ennemie, et, avec les cornes droite et gauche, le prendre en flanc, l'envelopper et se retirer de la mêlée, si le danger devenait trop grand.

Les armées navales composées uniquement de bâtiments à rames étaient ordinairement divisées en quatre escadres : le *corps de bataille*, la *corne droite*, la *corne gauche* et le *corps de réserve* ou *arrière-garde*. Avant le combat, quand les galères mettaient, comme on disait, les *armes en couvertes*, c'est-à-dire faisaient ce qu'on appelle sur nos vaisseaux le branle-bas de combat, on élevait des espèces de retranchements, dont les traverses en bois consistaient en quelques rames attachées ensemble et fixées par des amarrages aux filarets des pavesades, qu'on avait garnies, ainsi que les rambates (1), de toiles doubles entre lesquelles étaient entassés de vieux cordages, des balles de laine, les tentes d'erbage, les matelas, les capotes de la chiourme, enfin tout ce qui pouvait contribuer à amortir l'effet des projectiles ennemis.

Les galères employées aux siéges des villes fortes ne présentaient point leur travers aux remparts armés d'artillerie. Elles combattaient l'éperon au mur, et tiraient tout le parti possible de leurs coursiers et de leurs pièces moyennes.

Voici, d'après Girolamo Cataneo, quel était l'armement en artillerie d'une grosse galère : à la proue, un canon de 50 ; à chacun de ses côtés, deux coulevrines, dont une dans la direction du bossoir ; sur les côtés de la proue, deux *fauconneaux* de 3, un monté sur des fourchettes ; et sur le petit mur qui sépare la vogue de la palmette, un *passe-volant* de 16, porté par les fourchettes de la coursie ; à la pogge (côté droit du

(1) Les rambates étaient à la proue ; c'étaient deux élévations égales, parallèles, jointes l'une à l'autre et sur lesquelles pendant la navigation montaient les mariniers pour le service du trinquet. Au moment du combat, les rambates, qui remplaçaient les tours des galères antiques, étaient le poste des soldats. L'artillerie était placée sous ces constructions, dans une espèce de petit rempart. Au quinzième siècle les galères n'avaient pas encore de *rambates*.

navire, tribord), un *pierrier court* de 30; de chaque bord, un ou deux canons de 20. — Dans la galerie de poupe, un faucon de 6; au fougon (cuisine), un *sacre* de 12, sur fourchettes; à la poupe, un autre *sacre* de 12, sur affût sans roues; enfin aux carnals (à l'endroit où étaient accrochées les poulies basses de ce palan), deux *aspics* de 12 pour saluer, et pour le combat au besoin.

Treize pièces d'artillerie suffisaient d'ordinaire à l'armement d'une galère subtile : *un canon* de 50 ou *une coulevrine* de 30; *un faucon* de 6; *trois faucons* de 3; *deux pierriers* de 14, et *six pierriers* de 12.

PLONGEURS.

Au moyen âge, comme dans les temps anciens, les plongeurs jouaient quelquefois un rôle important dans les guerres maritimes. — Les célèbres plongeurs de l'antiquité demeuraient fort longtemps sous l'eau, où ils entraient d'ordinaire la bouche pleine d'une gorgée d'huile qu'ils rejetaient goutte à goutte; quelques-uns, au rapport de Thucydide (liv. VII), allèrent scier une palissade que les Syracusains avaient plantée dans l'eau pour se garantir de l'attaque des vaisseaux ennemis. Arrien (livre II) parle de plongeurs allant couper les câbles des navires attachés à leurs ancres. — Hérodote cite un certain Scyllias de Scioné comme le plus habile plongeur de son temps.

Jusqu'à la fin du moyen âge, les plongeurs eurent toujours la plus grande réputation. — Au seizième siècle ils rendaient encore d'importants services. Pendant le siége de Malte par Mustapha-Pacha, en 1565, le grand maître La Valette, craignant une attaque que les Turcs projetaient contre la Sanglea, fit établir une palissade de la pointe de la Sanglea au Corradino. Mustapha ne pouvant aller avec des embarcations armées affronter ce rempart, donna l'ordre à sa brigade de plongeurs de faire, la hache à la main, ce qu'avaient fait d'autres plongeurs contre la palissade des Syracusains. Les Turcs obéirent, mais avant d'arriver au retranchement planté

dans la mer, ils furent soudainement attaqués par des plongeurs maltais. Alors s'engagea une horrible lutte, chacun des combattants se soutenant d'une main sur l'eau et frappant de l'autre avec la hache. Après une résistance de plusieurs minutes, les Turcs furent contraints de prendre la fuite, ayant perdu la moitié des leurs.

PEINTURE APPLIQUÉE AUX NAVIRES (1); DEUIL.

La peinture fut de tout temps appliquée aux bâtiments comme ornement et comme moyen de conservation. La décoration extérieure des navires égyptiens admettait les couleurs brillantes; le jaune, le vert, le rouge, le noir étaient les tons le plus généralement usités pour la peinture du corps des bâtiments de toutes grandeurs et de leurs mâtures. Au treizième siècle comme dans l'antiquité, les navires étaient peints de différentes couleurs. Le caprice des patrons décidait sans doute du choix de ces peintures; il paraît cependant que certaine couleur était quelquefois adoptée par une nation et que les navires s'en paraient généralement. Au seizième siècle, le rouge prévalut à Gênes comme à Venise, et l'on voit dans presque toutes les peintures maritimes de cette époque le vermillon empourprer la robe des nefs et des galères.

Mais aux jours de deuil ces brillantes couleurs disparaissaient, et les navires se couvraient de noir. — Ainsi, les six

(1) La peinture employée par les anciens était une sorte d'encaustique; elle servit d'abord pour l'ornement des vaisseaux de guerre et plus tard pour les bâtiments marchands.— Pline nous l'apprend lorsqu'il fait l'énumération des couleurs qui peuvent s'employer avec la cire : « Les couleurs, dit-il, qui aiment « surtout à se mêler avec la craie et refusent de servir d'enduit à la fresque « sont : la pourpre, l'indicum (bleu), l'azur, le melinum (jaune foncé), l'orpiment (jaune clair), et la céruse. La cire, au contraire, prend aisément ces « couleurs pour l'encaustique, genre de peinture tout-à-fait opposé à la fresque, « mais fort employé à l'ornement des vaisseaux. »

Les poëtes font également mention de cet usage ou de l'emploi de cette peinture. Ovide dit, en parlant du navire qui portait la statue de Cybèle à Rome : « Et la poupe du vaisseau représente la mère des dieux peinte en couleurs em- « ployées par le moyen du feu. » (De Caylus, *Mémoire sur la Peinture à l'encaustique.*)

galères françaises qui faisaient partie de la flotte chargée de conduire en Espagne François I[er] après la bataille de Pavie étaient en deuil ; on en trouve la preuve dans le passage suivant d'un journal catalan de l'époque, le *Dietari trienni* : « En « aquest dia, entre les sis e set ores apres mig jorn, arribaren « en la platja de la present ciutat de Barchna (Barcelone) « lo molt Ill. S[or] don Charles de la Noy, vis rey de Napols e « capitan general del victorios exercit del Emperador y Rey « N[re] S[or], y en sa companya lo molt magnifich et valeros « capitan alarcon ab XXI galeres de lesquels las XV eren de « sa Mag[t]. molt armades y ornades, e les sis eren del Rey « de França ab los palaments (rames) banderes e tendals « (tentes) negres en senyal de dol y tristicia, per quant los « dits S[rs] Capitans portaven presa la persona del Rey de « França en la galera capitana. » (Jal, *Archéologie nav.*)

Pendant longtemps, au dix-septième siècle, on vit dans les eaux de Livourne la capitane des chevaliers de Saint-Étienne porter autour de sa poupe une large raie noire, emblème du deuil que portait l'ordre pour la perte qu'il avait faite dans un combat contre les Turcs de sa galère capitane. Ce demi-deuil avait succédé à un deuil plus complet : avant la simple raie noire qui attristait les magnifiques ornements de la poupe, cette poupe tout entière avait été peinte en noir.

Il serait facile de multiplier les citations ; nous ne le ferons pas, pour ne pas tomber dans des longueurs que nous voulons éviter. Nous avons indiqué, le plus brièvement possible, ce qu'il nous a paru nécessaire de connaître sur l'origine probable du navire, sur les vaisseaux de l'antiquité et du moyen âge ; nous n'ajouterons plus que quelques mots.

Le dix-septième siècle vit opérer de grands changements dans l'architecture navale comme dans l'armement et dans la tactique. *Le Souverain des mers,* vaisseau anglais lancé en 1637, et *la Couronne,* vaisseau français son contemporain, résumaient dans leur construction les progrès de l'art maritime à cette époque. Au commencement du dix-huitième siècle, les vaisseaux perfectionnés cherchèrent à présenter au vent une plus grande surface de voiles, afin d'acquérir le

maximum de vitesse dont ils étaient susceptibles. Enfin, de nouvelles modifications furent sans cesse apportées avec succès à la construction des navires, et les efforts réunis d'hommes laborieux et intelligents qui se sont guidés sur les progrès de la science nous ont donné le formidable trois-ponts de 120 (1).

Mais l'art ne s'en tint pas là. Il importait, en effet, de pouvoir remplacer au besoin la voile, essentiellement subordonnée au caprice du vent, par un nouvel instrument de combat à peu près libre dans ses allures. La vapeur, indiquée comme moteur par Denis Papin en 1707, appliquée à la navigation en 1772 et en 1783 par Jouffroy, triompha enfin avec Fulton en 1807. Mais tant qu'on n'a eu que l'appareil à roues, en soi très-vulnérable, la vapeur ne pouvait être considérée que comme une force auxiliaire; pour pouvoir l'appliquer aux bâtiments de guerre, il a fallu l'invention de l'hélice, qu'on n'a d'abord adoptée que pour des navires inférieurs; enfin, en 1850, on a trouvé le vaisseau de ligne à hélice, qui peut certainement être regardé comme une des plus belles créations du génie moderne.

Cependant, après tous ces perfectionnements successifs la galère antique, jadis supplantée par la voile, reparaît de nos jours dans des conditions nouvelles, et cer-aines constructions, encore en voie d'expérimentation, nous ramènent en quelque sorte au point de départ, c'est-à-dire aux navires éperonnés des anciens.

(1) Il y avait anciennement de très-petits trois-ponts.

MARINE ÉGYPTIENNE.

Coup d'œil sur l'histoire d'Égypte. — L'Égypte fut un des premiers pays du monde à se civiliser. — Ménès, le plus ancien roi de cette contrée dont l'histoire fasse mention, régnait vers l'an 2000 avant J.-C. A cette époque, et longtemps encore après Ménès, l'Égypte était divisée en plusieurs États distincts, qui avaient chacun des princes indépendants. Ainsi de Ménès jusqu'à Mœris trois cent trente rois formant dix-huit dynasties régnèrent simultanément pour la plupart dans Thèbes, This, Éléphantine, Memphis, Héraclée, Diospolis, Xoïs et Tanis. A partir de la 18ᵉ dynastie, l'Égypte se trouva réunie sous un seul gouvernement. — *Sésostris*, l'un des plus grands conquérants de l'antiquité, fut le premier roi de la 19ᵉ dynastie, et ses successeurs jusqu'à la 24ᵉ firent élever ces temples, ces pyramides et ces obélisques dont plusieurs sont encore debout.

L'Égypte fut ensuite gouvernée par des princes éthiopiens; vers l'an 713 av. J.-C. Séthos, prêtre de Vulcain, chassa les étrangers; mais son règne fut suivi d'une anarchie universelle, qui dura jusqu'à l'an 671 avant J.-C. — Douze des principaux Égyptiens se partagèrent alors le territoire de l'Égypte, y fondèrent douze États distincts, et régnèrent ainsi pendant quinze ans. Enfin, Psammétique, l'un d'eux, finit par régner seul, et fut le fondateur de la 26ᵉ dynastie. — Sous Psamménit, dernier roi de cette dynastie, Cambyse, roi des Perses, soumit toute l'Égypte; devenue province persane, elle se révolta trois fois, mais elle finit toujours par être remise sous le joug.

Alexandre s'empara ensuite de l'Égypte, et y bâtit Alexandrie. Après sa mort (323 ans av. J.-C.), l'un de ses généraux, Ptolémée, fils de Lagus, en eut le gouvernement; mais en 308

il prit le titre de roi, et sa postérité, connue sous le nom de dynastie des Lagides, régna jusqu'à l'an 29 av. J.-C.

Après la bataille d'Actium, Auguste réduisit l'Égypte en province romaine, et la fit gouverner par un préfet. — L'an 364 de J.-C. elle fut attribuée à l'empire d'Orient, dont elle fit partie jusqu'au commencement du septième siècle. Les Perses s'en emparèrent alors, et l'occupèrent un instant. Elle fut ensuite soumise aux califes de Bagdad, puis aux califes fatimites. En 1171, le califat des fatimites fut détruit par l'ayoubite Saladin, chef d'une dynastie nouvelle, qui, en 1254, fut remplacée par les Mamelouks. Ces derniers formèrent deux dynasties ; ils furent à leur tour assujettis par le sultan ottoman Sélim Ier, et depuis ils restèrent sous la dépendance de la Porte.

L'expédition dirigée par Bonaparte donna un moment les Français pour maîtres à l'Égypte, et en 1801 elle rentra sous la loi des Turcs, qui la firent administrer par un pacha. De 1806 à 1849 elle fut gouvernée par Méhémet-Ali, qui extermina les Mamelouks et joua le rôle de souverain indépendant (*Bouillet*).

L'Égypte, qui communique avec la Méditerranée par le Nil et avec l'océan Indien par la mer Rouge, peut commercer avec toutes les nations de l'univers ; mais elle a été longtemps sans jouir des avantages de sa situation.

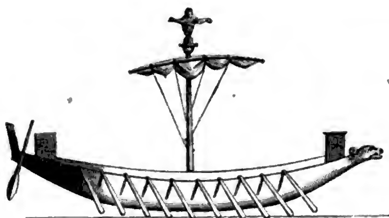
Les Égyptiens eurent d'abord une grande aversion pour la mer, qu'ils confondaient dans leur haine avec Typhon, le plus grand ennemi d'Osiris, et ils regardèrent pendant longtemps les navigateurs comme des impies. Cependant ils finirent par comprendre que le commerce fait la grandeur des nations. Ils fondèrent des colonies sur les rivages de la Méditerranée et du Pont-Euxin, puis transportèrent en Grèce leurs marchandises et leurs produits.

Les rois d'Egypte favorisèrent plus ou moins la marine, suivant leurs inclinations. Osiris, l'un des plus anciens, fit des expéditions lointaines ; il passa l'Hellespont, soumit les Thraces, établit Macédon, son fils, dans la province qui depuis fut appelée Macédoine, et donna l'Attique à Triptolème.

Sous les premiers successeurs d'Osiris, fort peu connus d'ailleurs, les expéditions maritimes paraissent avoir été totalement abandonnées; cet abandon s'explique suffisamment par l'aversion qu'après la fin tragique d'Osiris les Égyptiens eurent pour la mer, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Cependant on peut affirmer que dès le quinzième siècle avant J.-C. la marine égyptienne avait déjà une grande importance.

Ramsès-Sésostris. (An du monde 2513; av. J.-C. 1491.) — Ramsès-Sésostris équipa une flotte de quatre cents navires. Ces bâtiments pouvaient avoir 38m 98c de longueur et 5m 19c de largeur d'après ce que nous fait connaître le bas-relief dont Sésostris fit orner à Thèbes le pylones de son palais, afin de perpétuer le souvenir des victoires de la flotte égyptienne. La proue de ces navires était allongée et terminée, non par une pointe aiguë, mais par une solide tête de lion, qui devait briser plutôt que percer le navire qu'elle frappait.



(*Fig.* 23.)

Ancre. — On n'aperçoit dans ces bâtiments aucun objet qu'on puisse prendre pour une ancre. On doit cependant supposer que les galères qui couvraient la mer Rouge et allaient porter la terreur parmi les peuples de l'Inde avaient un moyen de se tenir mouillées un peu au large de la côte, qu'il ne leur était pas toujours facile d'approcher. Probablement que de grosses pierres ou des masses de métal, dit M. Jal, faisaient

l'office que depuis a rempli l'ancre à une et à deux pattes. Ces pierres devaient être d'un volume proportionné à l'effort que pouvait faire le navire dans des circonstances données. L'assertion de M. Jal est appuyée par des faits. Ainsi, Arrien, dans son périple du Pont-Euxin, dit qu'il a vu dans le temple d'une déesse, près des bords du Phase, de très-vieux fragments d'une ancre de pierre, qui était l'ancre du navire *Argo*.

Quand on n'employait pas une masse de pierre ou un lingot de fer, on se servait de paniers remplis de gros cailloux ou de sacs pleins de sable. — L'historien des expéditions d'Alexandre, ce même Arrien, cité plus haut, dit que Cratès fit mettre sur l'avant de chacun des navires des ouvrages de vannerie ayant la forme pyramidale, remplis de roches et de cailloux. — L'empereur Léon recommande, chap. XX de sa *Naumachie*, de ne pas négliger, dans les lieux où le sable est commun, et quand il faut mouiller souvent, d'avoir toujours prêts à être jetés à la mer, en guise d'ancre, des sacs pleins de sable et de gravier.

Ces exemples prouvent que l'ancre fut longtemps une masse agissant seulement par son poids, et que, même quand le fer se courba pour mordre la terre d'une dent aiguë, on ne négligea pas l'emploi de l'ancre primitive.

Quant aux qualités des vaisseaux égyptiens au temps de Sésostris, il est impossible de les apprécier, faute d'éléments nécessaires. Hérodote, dit liv. IV, § 96 : « Dans les longs jours « un vaisseau fait soixante-dix mille orgyies et soixante mille « par nuit. » — Vingt-quatre heures d'une marche continue dans les circonstances ordinaires, mais favorables, représentaient donc cent trente mille orgyies. — La marche moyenne d'un navire était, à ce compte, de 5,417 orgyies environ par heure. Or, d'après les calculs de Larcher, l'orgyie avait $1^{m}\,84^{c}$. Le vaisseau faisait par conséquent à l'heure $9,678^{m}$. La lieue marine de 20 au degré valant $5^{kil.}\,5,556$, le vaisseau parcourait une lieue trois quarts environ ($9^{kil.}\,72^{d}$) par heure. — Mais Hérodote écrivait plus de mille ans après la mort du grand conquérant égyptien, et ce qu'il dit des navires de son

temps peut-il s'appliquer aux vaisseaux avec lesquels Sésostris se rendit maître des îles de la mer Rouge, de toutes les villes situées sur les côtes et étendit ses conquêtes jusqu'aux rivages indiens?

Sésostris avait dans la Méditerranée une autre flotte, qui soumit à son empire les Cyclades, l'île de Crète et la Phénicie. Pour marquer sa reconnaissance aux dieux de la mer, il fit construire un vaisseau doré en dehors, argenté en dedans, et le consacra à la divinité qu'on adorait à Thèbes.

Vers ce même temps, la colonie que Cécrops amena d'Égypte fonda en Grèce douze villes, ou plutôt douze bourgs, dont il composa le royaume d'Athènes.

Danaüs, frère de Sésostris, se rendit dans le Péloponèse sur un vaisseau (1) long, le premier qu'on vit paraître en Grèce, car on ne s'y servait encore que de radeaux, et s'empara du royaume d'Argos, fondé près de quatre cents ans auparavant, par Inachus (fils de l'Océan selon la fable, c'est-à-dire venu par mer de la Phénicie en Grèce).

Néchao. (An du monde 3388; 616 av. J.-C.) — Après la mort de Sésostris la marine fut entièrement négligée en Égypte jusqu'au règne de Néchao. Ce prince fit construire un grand nombre de vaisseaux, et l'on voyait encore du temps d'Hérodote les ports dans lesquels il mettait ses flottes en sûreté. Comme il aimait les découvertes, il fit partir d'habiles navigateurs phéniciens, avec ordre de faire le tour de l'Afrique, d'entrer à leur retour par les Colonnes d'Hercule dans la mer Septentrionale (Méditerranée) et de revenir de cette manière en Égypte. Les Phéniciens, s'étant donc embarqués sur la mer Érythrée (mer Rouge), naviguèrent dans la mer Australe. Quand l'automne était venu, ils abordaient à l'endroit de la Libye où ils se trouvaient, et semaient du blé; ils attendaient ensuite le temps de la moisson; et après la récolte ils se remettaient en mer. Ayant ainsi voyagé pendant deux

(1) Ce navire était conduit par 50 rameurs; il servit de modèle aux ouvriers grecs. (Hérodote, liv. II; Strabon, liv. VIII.)

ans, la troisième année ils doublèrent les Colonnes d'Hercule, et revinrent en Égypte. (Hérodote.)

Apriès. (An du monde 3404; 600 av. J.-C.) — Psammis régna après Néchao, et ne fit aucune expédition maritime; mais Apriès, qui lui succéda, envoya une puissante flotte contre l'île de Chypre; il fit aussi la guerre aux Phéniciens, attaqua par terre et par mer la ville de Tyr, et s'en empara.

Amasis. (An du monde 3435; 569. av. J.-C.) — Amasis, meurtrier d'Apriès, lui succéda au trône; mais la marine était déjà devenue moins puissante, puisque Amasis se trouva dans la nécessité de demander des vaisseaux à Polycrate, tyran de Samos, pour faire la guerre aux Lacédémoniens, qu'il vainquit dans plusieurs rencontres.

Conquête de l'Égypte par Cambyse, puis par Alexandre. (525 av. J.-C.) — Sous le règne de Psamménit, successeur d'Amasis, l'Égypte fut soumise par Cambyse. Devenue province persique, elle prit part aux expéditions maritimes des rois de Perse, jusqu'à l'époque où elle fut conquise par Alexandre le Grand (331 av. J.-C.).

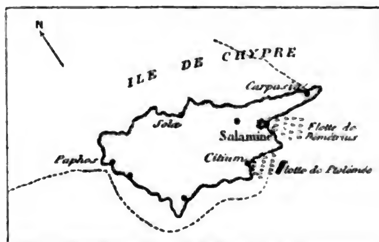
Dynastie des Lagides. — Huit ans après, le royaume d'Égypte fut reconstitué par Ptolémée, ainsi que nous l'avons déjà dit au commencement de ce court aperçu, et sous la dynastie des Lagides la marine et le commerce arrivèrent à un haut degré de prospérité.

Ptolémée Ier. — Ptolémée Ier pendant la guerre qu'il eut à soutenir contre Antigone, en 309, fit un grand armement maritime pour venger les revers que ses généraux avaient éprouvés en Cilicie.

Il se mit en mer au printemps, s'empara de Phasélis en Pamphylie, et, côtoyant la Lycie, se rendit maître de Xanthe, de Caune, de Mynde, et remit sous son obéissance l'île de Cos, qui lui fut livrée par Ptolémée, neveu d'Antigone.

Peu de temps après, des députés de la Grèce étant venus

prier le roi d'Égypte de passer en Europe, il fit voile vers les Cyclades, et prit Andros. Il s'avança ensuite jusqu'à l'isthme, et Sicyone, Corinthe, Mégare lui ouvrirent leurs portes. — Puis il parcourut tout le Péloponèse; mais bientôt, mécontent des Grecs qui ne lui fournissaient pas les vivres et les subsides promis, il laissa des garnisons à Corinthe ainsi qu'à Sicyone, et partit pour l'Égypte. Il n'y demeura pas longtemps en repos. Antigone ayant donné l'ordre à Démétrius, son fils, d'abandonner la Grèce pour attaquer l'île de Chypre, ce jeune prince vint débarquer à Carpasia, soumit facilement les villes voisines, et, fier de ses succès, se dirigea vers Salamine, où Ménelaüs (1) avait des forces considérables. Celui-ci marcha contre Démétrius, lui livra bataille, fut repoussé, et se vit obligé de chercher un asile dans Salamine, que l'ennemi assiégea bientôt par terre et par mer. Ptolémée Ier vint au secours de la place; il avait cent quarante vaisseaux à quatre et à cinq rangs de rames, et deux cents bâtiments de transport chargés de troupes. Il parut d'abord dans la rade de Paphos, qui se rendit à la première sommation; bientôt il fut devant Citium, à 200 stades (8 lieues 1/2) de Salamine.



(Fig. 26.)

Il avait envoyé par terre des émissaires pour porter l'ordre à son frère de sortir du port lorsque le combat serait engagé

(1) F. Ménélaüs, frère de Ptolémée.

et de venir le rejoindre avec tous ses vaisseaux. Cependant Démétrius à l'approche de l'ennemi avait pris ses dispositions; non moins impatient de combattre que Ptolémée, il avait laissé Antisthène avec quinze navires pour contenir la flotte assiégée, et avec les cent huit bâtiments qui lui restaient il était allé jeter l'ancre à une petite distance de l'ennemi.

Bataille de Citium. (307 av. J.-C.) — Le lendemain, au point du jour, Démétrius rangea son armée en bataille; sept galères phéniciennes à sept rangs de rames et trente quadrirèmes athéniennes formaient l'aile droite commandée par Médius; Hégésippe d'Halicarnasse et Pleistias de Cos dirigeaient la droite; les navires légers étaient au centre, sous les ordres de Thémison de Samos et de Marsias.

Ptolémée avait espéré pouvoir entrer dans le port par surprise; mais voyant approcher l'ennemi, il se prépara à le bien recevoir. Il laissa en arrière les bâtiments de charge, donna le commandement de la droite et du centre à ses meilleurs officiers, et prit celui de la gauche, où se trouvaient les navires de haut-bord.

Bientôt les deux armées en vinrent aux mains; pendant longtemps elles combattirent avec un égal avantage. Démétrius fit des prodiges de valeur, et enfonça l'aile droite des Égyptiens. Ptolémée mit en fuite les forces qui lui étaient opposées; mais il fut obligé de se retirer, laissant à l'ennemi quarante navires de guerre et cent bâtiments de transport. Ce fut en vain que les galères salaminiennes parvinrent à triompher d'Antisthène et à sortir du port; elles arrivèrent trop tard, l'affaire était déjà décidée, et elles n'eurent rien de mieux à faire que de rentrer. (Diodore liv. XX.) Selon Plutarque, presque toute la flotte égyptienne aurait été prise, Ptolémée se serait enfui à Citium et peu de jours après en Égypte, avec huit vaisseaux seulement.

La victoire de Démétrius fut suivie de la reddition de Salamine; cette place fut remise au vainqueur avec son port et les soixante galères qui s'y trouvaient.

L'année suivante Ptolémée repoussa la formidable expédi-

tion qu'Antigone dirigea contre l'Égypte, et dès lors les deux rivaux ne se firent plus la guerre avec autant de fureur. Ptolémée ne chercha pas à recouvrer la Phénicie et les provinces qu'il avait perdues en Syrie; Antigone ne songea plus à porter ses armes en Égypte. Pendant deux ans ils ne firent aucune entreprise l'un contre l'autre. Ptolémée, tranquille dans ses États, se borna seulement à secourir, en hommes et en vivres, Rhodes, assiégée par le redoutable Démétrius. — Sans ces secours les habitants de Rhodes n'auraient pu opposer la glorieuse résistance qui a rendu si célèbre le siége qu'ils soutinrent alors. (Voir *Marine des successeurs d'Alexandre.*)

Les Rhodiens, reconnaissants, accordèrent de grands honneurs à Ptolémée. Ils envoyèrent une ambassade solennelle au temple de Jupiter Hammon pour consulter l'oracle et lui demander s'il ne convenait pas de révérer Ptolémée comme un Dieu. La réponse ayant été affirmative, ils dédièrent un temple et plusieurs autres édifices publics au monarque égyptien. Ils lui décernèrent aussi le surnom de *Soter*, sauveur, que l'histoire lui a conservé (Diodore, Pausanias, Champollion-Figeac, Saint-Martin). Depuis la mort d'Alexandre, l'Égypte n'avait connu que Ptolémée; il avait été son maître et son protecteur; déjà père du peuple, il en devint le roi, et rattachant à la mort même d'Alexandre l'origine d'un pouvoir dont cette mort avait été la source, il se considéra comme roi depuis cette époque mémorable, et l'année où il prit la couronne fut comptée comme la vingtième de son règne.

Ptolémée partit ensuite de l'Égypte avec une armée nombreuse, et s'empara des principales villes de la Syrie et de la Célésyrie. Sidon lui résista, et il en faisait le siége lorsque, sur la foi d'un faux rapport annonçant qu'Antigone vainqueur s'avançait vers la Syrie avec des forces considérables, il fit avec les Sidoniens une trêve de cinq mois, laissa des garnisons dans les villes qu'il avait soumises et rentra précipitamment en Égypte. (Diodore de Sicile, livre XX.) Après la bataille d'Ipsus, Ptolémée s'assura la possession de la Phénicie et de la Célésyrie, que ses troupes occupaient en partie depuis près d'une année, remit la Cyrénaïque sous son obéissance, et re-

conquit une portion de l'île de Chypre. Il envoya ensuite une flotte de cent-cinquante voiles, commandée par Patrocle, au secours d'Athènes, assiégée par Démétrius; mais ces forces étaient de beaucoup inférieures en nombre à celles de l'ennemi, qui était maître de la mer, et cette tentative n'eut aucun succès; Patrocle dut se retirer, et Athènes tomba au pouvoir de Démétrius (296 av. J.-C.).

Lorsque, plus tard, ce même Démétrius réunit une armée de cent-dix mille hommes et près de cinq cents vaisseaux, Ptolémée, qui avait fait alliance avec Lysimaque et Séleucus, parut dans les mers de Grèce avec une flotte nombreuse, et tint en échec les forces navales du roi de Macédoine.

Ptolémée s'efforça de réaliser les vues d'Alexandre sur Alexandrie; il fonda la puissance de cette grande cité, et lui donna une grande importance en lui ouvrant les plus fructueuses voies commerciales avec le monde entier. — Par ses ordres les astronomes secondèrent, éclairèrent les navigateurs, et il reste encore quelques-unes des observations faites à Alexandrie par Timocharis, notamment celles de plusieurs étoiles principales et des pléïades, dans les années 295, 294, 283 avant l'ère chrétienne.

Tour du Phare. — Ptolémée donna l'ordre à Sostrate de Cnide d'élever dans l'île de Pharos, qui fut réunie à Alexandrie par un môle de sept stades (1,300 mètres), une tour en pierres blanches et à plusieurs étages, au sommet de laquelle on devait entretenir la nuit des feux pour guider les vaisseaux et leur faciliter l'entrée du port. Cette tour, dont la construction ne fut terminée qu'au commencement du règne de Philadelphe, prit le nom de *Phare*, et ce nom fut donné depuis à tous les édifices du même genre. — Chaque étage de ce phare, qui avait, dit-on, mille coudées de haut, allait en se rétrécissant, et était entouré d'une galerie prise sur la fabrique de dessous. Des escaliers habilement construits conduisaient dans de nombreux appartements; des bêtes de somme pouvaient y monter, tant les pentes étaient artistement ménagées. — Au douzième siècle de notre ère, il restait encore cent cinquante coudées

des constructions du Phare; aujourd'hui on n'en voit plus de traces.

Ptolémée ne fit la guerre que pour la défense et la prospérité de l'Égypte. Il savait la puissance des sciences, des lettres et des arts sur la grandeur des empires; il les appela de toutes les régions où ils florissaient. — Il ouvrit son palais aux savants, aux philosophes, aux poëtes, et fit amasser par eux une immense bibliothèque.

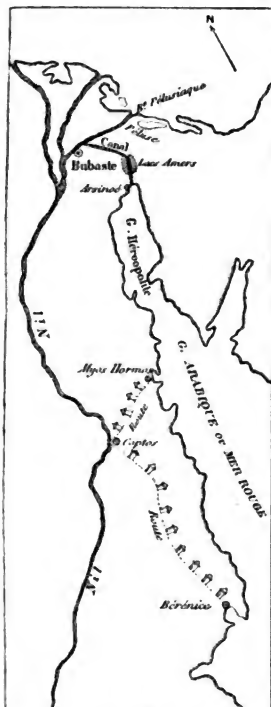
Pour assurer à sa famille la jouissance d'une couronne qu'il avait conquise par sa valeur et méritée par sa sagesse, Ptolémée, déjà très-avancé en âge, voulut de son vivant placer lui-même son successeur sur le trône qu'il se décidait à quitter. Il abdiqua en faveur du second de ses fils, et mourut deux ans après cette abdication (283 av. J.-C.).

Ptolémée Philadelphe. (285-247 av. J.-C.) — Ptolémée Philadelphe (qui aime ses frères) ne justifia pas ce surnom; il fit mettre à mort Argæus, le plus jeune de ses frères, accusé de conspiration; Méléagre, qui était en Chypre, éprouva le même sort pour avoir poussé à l'insurrection les habitants de cette île. Ptolémée Philadelphe suivit la sage politique de son père; il protégea avec la même ardeur les sciences, les arts, le commerce, et contracta de puissantes alliances. Il attacha toujours à la marine la plus grande importance.

Il entretenait dans les ports de sa domination, dit Athénée (liv. V), trois mille vaisseaux, parmi lesquels on comptait: deux galères à trente rangs de rames, une à vingt rangs, quatre à quatorze rangs, deux à douze rangs, quatorze à onze, trente à neuf, trente-sept à sept rangs, cinq à six, dix-sept à cinq; de plus un grand nombre de quadrirèmes, de trirèmes et de navires marchands. Saint Jérôme ne lui donne que quinze cents vaisseaux longs, qu'il appelle liburnes, et mille bâtiments de charge.

Philadelphe favorisa particulièrement les explorations et les découvertes maritimes. Il envoya aux Indes Denis et Mégasthène, deux savants dont les relations de voyage furent pendant longtemps très-estimées. — Son amiral, Timosthène,

et plusieurs autres officiers remontèrent le Nil jusqu'à une très-grande distance dans le sud, pour reconnaître les productions



(Fig. 27.)

du sol, les forces ainsi que les mœurs des barbares et les ressources commerciales de toutes ces régions inconnues. En deux mois, Timosthène parvint jusqu'à Méroé, et Aristocréon alla plus loin encore, en tournant vers l'occident.

Sous les anciens rois, un canal unissait la mer Rouge avec la Méditerranée; Ptolémée le fit dégager des sables qui l'obstruaient, et le mit en état de recevoir des bâtiments chargés; de sorte que sans transbordement les marchandises de l'Inde pouvaient arriver dans les ports de la Méditerranée.

La largeur de ce canal était de cent coudées, sa profondeur suffisait pour un vaisseau de charge (Strabon, liv. XVII). Il s'étendait depuis les environs de Bubaste, où il se jetait dans la bouche Pélusiaque du Nil, jusqu'aux lacs amers, qu'il traversait, et communiquait avec la mer Rouge. Ptolémée fit construire Arsinoé assez près de l'entrée du canal dans le golfe Héroopolite (1).

(1) On a mis en doute si ce canal a jamais été navigable, parce qu'en effet la navigation a dû y présenter des difficultés nombreuses; mais les autorités historiques sont formelles à cet égard. — L'existence de ce canal comme ayant servi à la na-

Les habitants de la haute Égypte ne pouvaient tirer que peu d'avantages de cette grande communication commerciale. Philadelphe fit tracer par ses soldats deux routes qui conduisaient à travers le désert, depuis Coptos jusqu'aux ports de Myos-Hormos et de Bérénice sur la mer Rouge. Ces routes étaient garnies de bâtiments disposés de distance en distance pour les stations des voyageurs, avec des citernes et des puits creusés à de très-grandes profondeurs.

Ptolémée ne chercha pas à fonder des colonies sur la côte orientale du golfe arabique, mais par son ordre ces côtes furent reconnues, mesurées, explorées, décrites, et des relations commerciales furent établies avec les habitants.

Philadelphe augmenta de beaucoup la bibliothèque d'Alexandrie; mais il ne se borna pas à rassembler une multitude de livres, il combla aussi de faveurs tous les hommes de mérite.

Il resta longtemps étranger aux événements politiques qui agitaient alors la scène du monde; cependant lorsque Sparte et Athènes, liguées contre Antigone Gonatas (qui avait envahi la Grèce), demandèrent des secours à l'Égypte, Ptolémée envoya une flotte sous le commandement de Patrocle, homme de mer d'une grande réputation. L'amiral égyptien conseilla aux Athéniens, assiégés par le roi de Macédoine, de faire une sortie, tandis que lui-même il attaquerait les assiégeants du côté de la mer. Ce sage conseil ne fut pas suivi, et Patrocle, qui ne pouvait agir seul, se trouva dans la nécessité de se retirer

vigation résulte d'abord du passage de Strabon que nous avons cité. — Diodore, qui a parcouru l'Égypte un peu avant Strabon, parle de ce canal d'une manière encore plus positive : « On a fait, dit-il, un canal de communication qui va de la « bouche Pélusiaque à la mer Rouge. Néchao le commença, Darius roi de Perse « en a continué le travail, Ptolémée II a achevé l'entreprise; il fit mettre dans « l'endroit le plus favorable du canal des écluses très-ingénieusement construites, « qu'on ouvre quand on veut passer et qu'on referme ensuite très-promptement. » Pline (liv. VI) nomme ce canal *navigabilis alveus*. — Les auteurs arabes disent que sous le calife Omar le canal fut rouvert et qu'on rétablit la navigation. Leur témoignage est confirmé par la narration du moine Fidelis, dans le livre *De Mensura orbis Terræ* de Dicuil. Ce dernier fait se rapporte à l'an 762 de l'ère vulgaire.

sans avoir été fort utile aux Athéniens, si l'on en croit Pausanias.

Plus tard, Philadelphe eut à soutenir des guerres, et contre Magas, son frère utérin, gouverneur de la Cyrénaïque, et contre le roi de Syrie; mais la marine n'y joua qu'un rôle très-secondaire.

Philadelphe mourut l'an 247 avant l'ère chrétienne. Théocrite, dans sa dix-septième idylle, exalte la puissance de Ptolémée II et la prospérité de l'Égypte sous son règne : « Poëtes, « s'écrie-t-il, que le nom de Ptolémée embellisse le début et « la fin de vos vers! Ptolémée est le plus grand des hommes. « — Des chantres fameux ont célébré les exploits des anciens « héros, pour moi je consacre mes faibles talents à la gloire « de Ptolémée.......... Oui, le père des dieux lui-même a pris « soin des destinées de ce vertueux prince, et le haut degré « de gloire où il est parvenu annonce que dès son enfance « il fut aimé du souverain maître du monde. — L'opulence « et la prospérité l'accompagnent; son empire s'étend au loin « sur la terre et les mers; d'innombrables nations cultivent « à l'abri de son sceptre des champs fertiles, favorisés encore « par la rosée du ciel; mais aucune de ces régions n'égale la « richesse et l'abondance de l'Égypte.......... Quel prince a « jamais réuni sous sa domination un plus grand nombr de « villes toutes peuplées d'habitants industrieux? Qui pour- « rait compter les cités florissantes qui obéissent au puissant « Ptolémée (1)? Il règne sur ces riches contrées que le soleil « éclaire de ses premiers rayons et son empire s'étend jus- « qu'aux extrémités de la brûlante Éthiopie.......... Le vaste « Océan est couvert de ses flottes invincibles; la terre, la mer « et les fleuves, tout rend hommage à l'heureux Ptolémée; ja- « mais sous son règne un ennemi téméraire n'osa passer le Nil « et porter la désolation dans les villages de l'Égypte; jamais « pirate s'élançant sur le rivage ne vint fondre à main ar- « mée sur les troupeaux du paisible Égyptien. »

(1) Dans le texte il y a deux vers où le nombre de ces villes est porté à trente-trois mille trois cent trente-neuf. C'est une de ces exagérations familières au langage poétique.

Ptolémée III, Évergète. (247-222 av. J.-C.) — Sous Ptolémée Évergète (le Bienfaisant), l'Égypte devint à son tour conquérante. Séleucus, roi de Syrie, avait fait assassiner Bérénice, sa belle-mère, qui était sœur de Ptolémée. Ce dernier pour la venger se mit en campagne avec une puissante armée et une flotte nombreuse destinée à seconder les opérations militaires. Il entra en Syrie, envahit toutes les régions situées en deçà de l'Euphrate, où toutes les villes embrassèrent son parti; il soumit la Cilicie, l'Ionie, la Pamphilie; il passa ensuite l'Euphrate, et conquit la Mésopotamie, la Babylonie, la Susiane et la Médie. Rappelé dans son royaume par des dissensions domestiques, il rapporta de son expédition un immense butin et ramena son armée en Égypte. Mais il laissa de fortes garnisons dans la Syrie, ainsi qu'à Séleucie, qui était encore occupée par les troupes égyptiennes lorsque plus tard Antiochus le Grand fit la guerre à Ptolémée Philopator.

Après le départ d'Évergète, Séleucus équipa une flotte pour soumettre les villes qui l'avaient abandonné; ses vaisseaux furent détruits par la tempête, mais les villes d'Asie rentrèrent d'elles-mêmes sous son obéissance.

Séleucus, se croyant alors assez fort, poussa la guerre avec vigueur contre le roi d'Égypte, et fut vaincu : Ptolémée rentra dans la Syrie, envahit la Phénicie, prit Damas et plusieurs autres villes. Forcé de se retirer vers Antioche, Séleucus fit offrir à son frère Antiochus la souveraineté des provinces de l'Asie, situées au delà du Taurus, à la condition qu'il joindrait ses forces aux siennes pour résister au roi d'Égypte. Ce dernier ne voulant pas avoir deux ennemis à repousser à la fois, conclut une trêve de dix années avec Séleucus.

Pendant les guerres qui agitèrent alors l'Asie, Ptolémée Évergète, tranquille sur le trône, donna tous ses soins à l'administration intérieure de ses États.

Il fixa son attention sur les établissements commerciaux et militaires que Philadelphe avait fondés sur la mer Éythrée (mer Rouge), et chargea Simias, l'un de ses principaux officiers, de visiter les régions maritimes de l'Arabie et de l'Éthiopie.

Ptolémée III sut conserver à la cour d'Alexandrie toute la splendeur dont elle avait brillé sous les règnes précédents. Il rechercha les livres avec passion, et les fit acheter à tout prix; il combla d'honneurs et de récompenses Aristille, Conon, Timocharis, qui avançaient l'étude et la science des astres, et Aristarque (1), qui donna pour cette étude des méthodes dignes du suffrage des plus habiles. Ptolémée encouragea et honora aussi les poëtes : Lycophron, Callimaque, Apollonius eurent part à sa faveur.

Ptolémée IV, Philopator. (222-205 av. J.-C.) — Ptolémée IV, Philopator, ainsi nommé par antiphrase, car il fut accusé d'avoir causé la mort de son père, était assez jeune quand il prit les rênes du gouvernement. Il augmenta la marine créée par ses prédécesseurs. Il avait deux flottes, l'une dans la mer Rouge, l'autre dans la Méditerranée, et l'on vit sous son règne des vaisseaux d'une grandeur prodigieuse. Outre la galère à quarante rangs de rames décrite par Athénée et par Plutarque (*voir* chapitre préliminaire), on remarquait encore dans la flotte de la Méditerranée, deux galères à trente rangs, une à vingt rangs, quatre à quatorze rangs, deux à douze rangs, quatorze à onze rangs, trente à neuf rangs, trente-sept à sept rangs, cinq à six rangs, dix-sept à cinq rangs. Il y avait en outre beaucoup de quadrirèmes, de trirèmes et un grand nombre de petits navires. — Philopator fit aussi construire la thalamègue destinée à naviguer sur le Nil; ce bâtiment n'avait ni la forme des vaisseaux ronds ni celle des vaisseaux longs; c'était une espèce de palais flottant. (Athénée, liv. V, en donne la description.) Une armée navale si formidable mettait le commerce à couvert de toute insulte, et tenait en respect les provinces de l'Asie Mineure.

Dans la guerre que Ptolémée IV eut à soutenir contre Antiochus au sujet de la Célésyrie, de la Phénicie et de la Judée, la flotte égyptienne, commandée par Périgène, rendit d'im-

(1) Aristarque soutenait le mouvement de la terre, et cette opinion l'exposa à une accusation d'irréligion.

portants services et combattit avec avantage les forces navales du roi de Syrie.

Philopator, toujours soumis aux volontés de ses favoris, ne sut rien faire par lui-même; loin d'imiter les trois grands princes qui avaient occupé avant lui le trône d'Égypte, il ne songea qu'à jouir de leurs travaux, et se livra sans frein à tous ses goûts pour les plus honteuses dissolutions. Il mourut peu regretté. Les guerres presque continuelles qu'il eut à soutenir, les désordres intérieurs du palais mirent fin à la succession des règnes glorieux dans la famille des Ptolémées.

Son successeur, Ptolémée V, surnommé Épiphane (l'Illustre), bien qu'il n'ait rien fait pour mériter ce titre, fut aussi le jouet de ses ministres. Une guerre malheureuse avec Anthiochus signala sa minorité; la révolte de Lycopolis, les projets ambitieux de Scopas, de Dicéarque, d'affreux désordres à Saïs, à Nancratis et dans plusieurs autres villes, ensanglantèrent le reste de son règne. Il mourut empoisonné.

Ptolémée VI (Philométor), qui lui succéda, n'avait que cinq ans lorsqu'il monta sur le trône; sa mère, Cléopatre, tint d'une main ferme les rênes du gouvernement, et sut défendre l'Égypte contre les agressions d'Antiochus.

En 170, Ptolémée fut pris par les Syriens, resta quatre ans prisonnier, et régna ensuite conjointement avec son frère Évergète II. Attaqué de nouveau par Antiochus, il dut son salut à la protection du peuple romain.

Ptolémée VII (Évergète II), qu'on appelait communément le Malfaisant, ne se distingua que par ses extravagances, et se rendit tellement odieux qu'il fut obligé de s'éloigner d'Alexandrie. Les talents de son général Hégéloque et les troubles de la Syrie favorisèrent son retour. Il mourut l'an 117 avant J.-C.

Voyages d'Eudoxe de Cyzique. — Sous le règne d'Évergète II, un certain Eudoxe, de Cyzique, chargé par ses compatriotes de se rendre aux jeux Corinthiens, pour y offrir en leur nom des sacrifices et des libations à Neptune, vint jusqu'en Égypte. Curieux de connaître toutes les particularités de ce pays, et d'ailleurs homme assez instruit, il se fit recommander au roi ainsi qu'à ses ministres, pour obtenir les moyens de re-

monter le Nil. Dans le même temps, le hasard voulut que des garde-côtes amenassent à la cour un indien : Ils disaient l'avoir trouvé sur un navire, seul et demi-mort, mais ne comprenant pas son langage ils ignoraient qui et d'où il était. On lui fit apprendre le grec, et il raconta qu'après s'être embarqué sur les côtes de l'Inde il s'était égaré dans sa route, et que tous ses compagnons étant morts de faim, il avait pu seul aborder en Égypte. Il ajouta que si on voulait le laisser partir, il montrerait la route de son pays aux pilotes qu'on embarquerait avec lui.

Eudoxe fut du nombre de ceux que choisit Ptolémée. Il partit avec différents objets destinés à faire des présents aux habitants des régions qu'il allait visiter, reçut en échange des pierres précieuses, et revint en Égypte. Il croyait avoir fait un grand profit, mais son espoir fut trompé; Évergète s'appropria tout ce qu'il avait rapporté. (Strabon, liv. II.)

Il semblerait, d'après cette relation, que vers la fin du règne d'Évergète II la route des Indes n'était pas encore connue des Grecs d'Alexandrie, tandis qu'elle était fréquentée plus de cent cinquante ans avant Eudoxe; que les marchandises arrivées à Bérénice, sur le golfe Arabique, étaient transportées à Coptos par un chemin que Philadelphe avait fait tracer exprès, et que de Coptos elles descendaient à Alexandrie, d'où elles étaient expédiées dans tous les ports de la Méditerranée. Évergète n'avait donc nul besoin du secours de cet Indien, qui connaissait si peu la route qu'il s'était égaré dans le golfe Arabique.

Après la mort de Ptolémée, Cléopatre, qui s'était emparée du souverain pouvoir, fit repartir Eudoxe pour l'Inde avec plus de marchandises qu'il n'en avait emporté la première fois. A son retour, les vents le portèrent au-dessus de l'Éthiopie. Abordé en des lieux inconnus, il donna aux habitants, qui l'accueillirent avec bienveillance, des vivres, des figues sèches, du vin, et recueillit par écrit quelques mots de leur langue. De plus, ayant trouvé une pièce de bois qui formait un bec-de-proue (ἀκρόπρωρον) sur lequel était sculptée la figure d'un cheval, et qu'on lui dit être le débris d'un navire venu d'Occident, il l'emporta, et reprit sa route.

Lorsqu'il arriva en Égypte, où Cléopatre ne gouvernait plus, l'autorité ayant été remise à son fils (Ptolémée Lathyre), il fut encore dépouillé de tout ce qu'il avait. Mais le bec de proue lui était resté; il le fit voir à des pilotes phéniciens de Gadès (Cadix), et ils dirent que c'était certainement celui d'un navire de leur port (1) qui avait tenté de s'avancer au delà du

(1) Les commerçants de Gadès armaient de gros bâtiments; mais les moins riches en avaient de petits, qu'ils nommaient chevaux, parce qu'une tête de cheval

Lixus, sur la côte occidentale de l'Afrique, et dont on n'avait plus entendu parler.

Eudoxe conclut de son entretien avec les pilotes de Gadès que la navigation autour de l'Afrique était plus facile qu'on ne pensait, et il résolut de tenter le voyage. Plein de cette idée, il retourna dans son pays, d'où il se remit bientôt en mer avec ce qu'il possédait. Il passa d'abord à Dicéarque (Pouzzoles), puis à Massilia (Marseille), et courut ainsi la côte jusqu'à Gadès.

Partout il fit sonner bien haut le gain infaillible que devait produire son entreprise, et de cette manière il trouva des fonds pour armer un grand bâtiment et deux petits navires (littéralement, deux epholces : ἐφολκια δύο) semblables aux lembes (1) des pirates.

Il partit plein de l'espoir d'un heureux succès, et prit le large se dirigeant vers le sud. Après une longue navigation, son équipage, fatigué, l'obligea de changer sa route, et de quitter la haute mer pour se rapprocher de la terre vers laquelle ses vaisseaux étaient poussés par les vents d'ouest. Cette manœuvre les précipita dans le péril qu'Eudoxe voulait éviter; ils furent jetés à la côte par la violence des courants, et le plus grand des navires échoua sur un banc de sable, où il demeura engagé.

Eudoxe eut le temps de sauver la cargaison et même une partie du bois; il s'en servit pour construire une barque de la grandeur d'un *pentécontore* (navire à cinquante rames). Ayant ainsi réparé son désastre, il continua sa route, et arriva jusqu'à un lieu habité par des hommes qui parlaient la même langue que celle dont il avait précédemment recueilli quelques mots lorsque la tempête l'avait jeté sur la côte orientale de l'Afrique. Et il en inféra que tous les Éthiopiens, tant ceux des deux bords opposés de l'Océan que ceux du milieu des terres, devaient avoir le même idiome (2).

Le naufrage d'un des vaisseaux en forçant Eudoxe à séjourner sur la côte lui avait fait perdre la saison favorable, et la diminution de ses vivres ne lui permettait pas d'en attendre le retour. Il abandonna donc son voyage aux Indes, et revint en Mauritanie. Il vendit ses navires, se rendit

en ornait la proue. Ils s'en servaient pour aller pêcher sur les côtes de la Mauritanie. — La petitesse de ces navires, dit Bougainville, ne doit pas nous porter à croire qu'ils ne pouvaient faire le tour de l'Afrique. En 1539 on vit quelque chose de plus extraordinaire. Diego Botelho, Portugais, s'étant embarqué, lui sixième, à Goa, sur une petite flûte pontée, se rendit à Lisbonne, où il arriva après une navigation de neuf mois.

(1) Les lembes (λέμβοι) étaient des navires fort légers, mais qui avaient parfois trente rames, et plus.

(2) « Cette remarque était fort juste, dit Bougainville, car, malgré la différence « des dialectes, on aperçoit dans le langage des nègres un fonds commun et grand « nombre de mots semblables, surtout pour les noms de dignités. »

auprès de Bogus (1), et lui conseilla d'envoyer une flotte vers les lieux qu'il venait de visiter. Mais les amis du roi furent d'un avis contraire ; ils lui firent craindre pour la sûreté de ses États, s'il arrivait qu'on en apprît la route à des étrangers.

Peu après, Eudoxe découvrit que, sous prétexte de lui confier à lui-même l'exécution de son projet, on avait résolu de le jeter dans quelque île déserte. Alors il se sauva sur les terres des Romains, d'où il repassa en Ibérie.

Il arma de nouveau, à Gadès, un navire rond, propre à tenir le large, et un autre long, à cinquante rames, pour reconnaître les côtes. Il prit avec lui des maçons, des charpentiers, se munit d'instruments de labour, ainsi que de graines, et recommença son voyage, résolu, si la navigation se prolongeait jusqu'à une saison trop avancée, d'hiverner dans une île dont il avait remarqué la position pendant sa dernière traversée, d'y semer, d'y faire la moisson et de se diriger ensuite vers les Indes (2).

Tel est le récit de Possidonius, rapporté par Strabon (liv. II), et dont ce célèbre géographe cherche à montrer l'absurdité. Il traite Eudoxe comme Hannon, ce dernier comme Pythéas; il s'efforce de décréditer ces audacieux marins, ces infatigables chercheurs, pour s'armer de ces imputations vagues contre Ératosthène, dont il attaque partout la géographie. — C'est que Strabon, qui regardait Homère comme le premier des géographes pour la certitude et l'étendue des connaissances, avait adopté sur la cosmogonie une hypothèse contredite par les faits, et qu'il voulait la soutenir à quelque prix que ce fût. — Aussi fait-il comme tous les hommes systématiques, il nie tout ce qu'il ne peut ramener à ses principes.

Cette relation des voyages d'Eudoxe faite par Possidonius n'offre rien que de très-vraisemblable, comme le dit avec raison Bougainville, mais on en trouve une autre bien diffé-

(1) Les noms de Bogus et de Bocchus ont été communs à plusieurs souverains de la Mauritanie Tingitane et de la Mauritanie Césarienne. — Le Bogus dont il est ici question possédait le territoire qui a formé le royaume de Fez, aujourd'hui province de l'empire du Maroc.

(2) « Voilà, dit Possidonius, jusqu'où j'ai pu suivre Eudoxe. — Quelle a été la « fin de son voyage ? C'est probablement à Gadès qu'on a pu le savoir. » — Aucun écrivain ancien ne nous a raconté ce qu'ignorait Possidonius ; quant au voyage précédent, comme rien n'indique qu'après avoir fait route à l'est, Eudoxe ait tourné vers le sud, il est probable qu'il alla tout au plus jusque dans le golfe de Guinée.

rente dans Pomponius Méla, qui l'a extraite d'un ouvrage de Cornélius Népos, que nous n'avons plus.

D'après cet itinéraire, Eudoxe, fuyant la colère de Lathyre, roi d'Égypte, sort du golfe Arabique, passe en vue de côtes désertes et escarpées, au delà desquelles il trouve des peuples muets, qui ne peuvent se faire entendre que par des signes, qui ne connaissent pas le feu, et sont si émerveillés des flammes qu'on fait luire à leurs yeux, qu'ils veulent les saisir.

Tels sont les détails donnés sur les côtes méridionales de l'Afrique depuis les environs du cap Guardafui jusqu'au point où Eudoxe doit reprendre le Périple d'Hannon pour continuer sa route vers la Méditerranée. — Pas une observation nautique ! pas une description de lieu; pas un mot des changements que le navigateur aurait dû remarquer dans l'aspect du ciel, ni dans la durée de son voyage, ni des moyens qu'il prit pour se procurer des vivres, le long de ces contrées sauvages et inconnues. Cependant ces circonstances, faciles à décrire, pouvaient seules répandre quelque vraisemblance sur une navigation si longue, partie la plus intéressante du voyage, et qu'Eudoxe avait le plus d'intérêt à faire connaître, puisque ces côtes étaient précisément celles qu'il pouvait prétendre avoir découvertes : aussi Gosselin pense-t-il avec raison qu'Eudoxe n'a pas fait le tour de l'Afrique. Mais revenons au texte de Méla.

Notre voyageur trouve ensuite un vaste golfe, et dans ce golfe une grande île, peuplée de femmes dont le corps est velu ; puis il remarque au delà du golfe une montagne élevée, toujours embrasée, que les Grecs appellent le Char des Dieux. A une certaine distance de cette montagne il aperçoit, sur une longue étendue de côtes, des collines verdoyantes, d'immenses prairies, habitées probablement par des satyres, car il n'y voit ni habitations, ni culture, ni rien qui indique la présence des hommes. Pendant le jour, c'est une vaste solitude où règne le plus profond silence ; pendant la nuit y brillent une multitude de feux épars comme si une armée en occupait toute l'étendue ; le bruit des tambours, des cymbales, le son des flûtes se fait entendre au loin. — Après avoir parcouru cette côte merveilleuse, Eudoxe trouve des Éthiopiens, et sur les confins de leur territoire, un promontoire nommé la Corne ou le Cap du Midi.

Toute cette narration n'est que la copie du Périple d'Hannon, dont l'ordre est renversé. (Voir *Marine carthaginoise.*)

Après la Corne du Midi, Eudoxe reconnaît une côte qui s'incline à l'occident : la première partie est habitée ; celle du milieu est déserte ; en certains endroits elle est brûlée par les ardeurs du soleil, ailleurs elle est couverte de sable, plus loin elle est infestée de serpents. Près du rivage brûlé sont les îles qu'habitèrent les Hespérides ; dans le milieu des sables s'élève l'Atlas. — Au nord de la région des serpents, Eudoxe trouve les Himantopodes, ensuite les Pharusii, puis les Nigrites, les Gétules et enfin la Mauritanie.

Ce récit de Cornélius Népos n'est qu'un tissu de fables, parmi lesquelles on retrouve quelques vérités empruntées à Hérodote et au Périple d'Hannon.

Sous les successeurs de Ptolémée Lathyre, les turbulences de la cour s'introduisirent dans la nation, les sources de la prospérité publique diminuèrent, et dès lors se développèrent ces germes de décadence qui, grandissant sans cesse, mirent l'Égypte à la discrétion de l'ambition romaine. Cependant, malgré les désordres d'une administration dévastatrice, malgré les luttes intestines qui affaiblirent le royaume, le matériel naval conserva toujours une véritable importance, puisqu'à la bataille d'Actium la flotte d'Antoine était composée en grande partie de navires égyptiens magnifiquement équipés. (Voir *Marine romaine*.)

MARINE PHÉNICIENNE.

Coup d'œil sur l'histoire des Phéniciens. — La Phénicie ne forma pas d'abord un État constitué; elle comprenait seize tribus, qui descendaient de Chanaan, petit-fils de Noé. Les noms de ces tribus désignaient le génie, le lieu de l'habitation et les occupations particulières de ceux qui les portaient. D'après Trogue-Pompée, ce peuple, qu'un tremblement de terre avait obligé à quitter sa patrie, aurait habité les marécages de l'Assyrie avant de venir s'établir sur les côtes de la Méditerranée.

Des révolutions dont les détails ne sont pas connus changèrent plus tard la face du pays de Chanaan (1), qui forma un royaume dont le premier roi fut Abibal, contemporain de Saül. La royauté fut détruite après la prise de l'ancienne Tyr par Nabuchodonosor II, et on y substitua le pouvoir des suffètes, qui eut peu de durée. Cinq cent cinquante-quatre ans avant Jésus-Christ, les Tyriens, qui avaient fondé une nouvelle ville dans l'île qu'Hiram avait réunie au continent, rétablirent le pouvoir monarchique, et se reconnurent tributaires du roi d'Assyrie. Enfin, lorsque les Perses renversèrent l'empire d'Assyrie, les Phéniciens rendirent à Cyrus des hommages semblables à ceux qu'ils avaient rendus aux derniers monarques de Babylone; mais ils conservèrent une certaine indépendance, puisque plus tard, par le refus de leurs vaisseaux, ils mirent Cambyse dans l'impossibilité d'entreprendre une expédition qu'il voulait diriger contre les Carthaginois.

(1) Les Egyptiens ont donné les premiers le nom de Phéniciens aux habitants appelés Chananéens par les auteurs sacrés.

Les Phéniciens sont considérés comme les plus audacieux et les plus habiles navigateurs de l'antiquité. Ils étaient, en effet, parfaitement placés pour se livrer au commerce maritime; des ports commodes présentaient un abri sûr à leurs vaisseaux, et le mont Liban leur offrait pour les construire tous les bois nécessaires.

Leurs premiers essais de navigation ne furent pas toujours heureux. Dans un des fragments des *Antiquités phéniciennes* de Sanchoniathon, que l'on retrouve dans Eusèbe et dans Porphyre, il est fait mention d'une flotte composée de petits navires et de radeaux qui, n'ayant pu tenir la haute mer, alla échouer contre le mont Cassios. Mais ce mauvais succès ne découragea pas les premiers navigateurs phéniciens, car à une époque très-reculée, d'après Festus et Bochart (Phaleg et Chanaan), on les voit construire des vaisseaux de guerre sous le nom d'*Arco*, et sous celui de *Gaulos*, des navires de transport.

Avant la fondation de Sidon, les Phéniciens ne naviguaient que de jour; lorsque cette ville fut devenue l'entrepôt de leur commerce, ils s'enhardirent, et les Sidoniens, dit Strabon, osèrent les premiers franchir le sein des mers sur la foi des étoiles. En effet, les Phéniciens connaissaient la Grande-Ourse et l'appelaient Pharashad (Indication), parce que cette constellation indiquait la route à leurs navigateurs (Buxtorf). — Quand l'étude de l'astronomie se perfectionna chez eux, ils reconnurent que le Pharashad n'indiquait pas le nord avec assez de précision pour empêcher les erreurs de leurs marins; alors ils s'attachèrent à observer la constellation de Cynosure (Petite-Ourse), qui occupe un champ moins étendu et varie moins dans sa situation. — Thalès de Milet, originaire de Phénicie, porta plus tard cette astronomie nautique aux Grecs, qui la transmirent aux Romains. Il est probable que les anciens Marseillais adoptèrent la méthode phénicienne, et Pythéas paraît en avoir fait usage dans ses longs voyages.

Tant que les Phéniciens dominèrent seuls sur les mers, ils ne cachèrent point le succès de leurs découvertes; mais lorsque des puissances rivales commencèrent à s'en alarmer, ils enve

loppèrent des voiles du mystère toutes leurs expéditions maritimes. S'ils remarquaient, dit Strabon, qu'un vaisseau étranger les accompagnait et semblait diriger sa marche sur la route qu'ils suivaient, ils ne manquaient pas de s'en débarrasser ou de le tromper, quelquefois au risque de perdre leur navire et même la vie. Afin de dégoûter les autres peuples de la navigation, ils faisaient souvent le métier de pirates, ou bien encore, lorsqu'ils étaient les plus forts, ils feignaient de prendre ceux qu'ils rencontraient pour des ennemis, et les attaquaient. — Quand ils se rangeaient en ordre de bataille, les gaulos, placés à une petite distance les uns des autres, formaient les deux ailes, et les bâtiments de guerre étaient au centre.

Les villes de la Phénicie que le commerce rendit les plus florissantes et les plus célèbres furent Sidon et Tyr; cette dernière occupa le premier rang, et devint la résidence des rois. Ces deux villes étaient les plus riches de tout l'Orient. Le faste et la pompe de leurs palais avaient passé jusque dans leurs vaisseaux : les bois les plus précieux et les plus rares étaient employés à leur construction; les bancs des rameurs étaient revêtus d'ivoire; les pavillons étaient d'étoffes brodées, et les voiles de pourpre.

Ézéchiel (chap. XXVII) annonçant la ruine de Tyr fait de cette cité une peinture magnifique :

« Tyr, dit le prophète hébreu, Tyr, qui habites au bord « des mers et dont les flottes touchent aux îles lointaines, le « Seigneur a parlé. Tyr, tu dis dans ton cœur : Je suis éclatante « de beauté! Et, située au milieu des mers, les peuples voisins « qui ont élevé tes murs se sont plu à t'embellir. — Tes vais« seaux sont construits avec les sapins de Sanir, les cèdres du « Liban ont formé tes mâts, les chênes de Basan tes rames. « Tes matelots se reposent sur le buis de Chypre orné d'ivoire « et tes demeures sont construites avec le bois des îles de l'I« talie. — Le lin d'Égypte a tissu tes voiles et tes pavillons; « tes vêtements sont teints de l'hyacinthe et de la pourpre de « l'Hellespont. — Les habitants d'Arouad et de Sidon ont été « tes rameurs; Djéhal t'a donné ses nautoniers; tous les vais-

« seaux de la mer et leurs matelots servent à ton commerce...
« Tarsis remplit tes marchés de fer, d'étain et de plomb. L'Io-
« nie, Thubal et Mosoch t'amènent des esclaves et des vases
« d'airain; l'Arménie t'envoie des mules, des chevaux et des
« cavaliers; l'Arabe de Dédan transporte tes marchandises;
« des îles nombreuses échangent avec toi l'ivoire et l'ébène;
« l'Arménien reçoit l'ouvrage de tes mains et te donne le
« rubis, la pourpre, le lapis, le lin, le corail et le jaspe; —
« Juda et Israël t'apportent le froment, le baume, la myrrhe,
« la résine, l'huile, et Damas, en échange de tes nombreux
« ouvrages, le vin de Kelboun et ses toisons éblouissantes.
« Dan, Javan et Meuzal ont vendu dans tes marchés le fer
« poli, la cannelle, le roseau aromatique; et Dédan les riches
« tapis. — Les habitants du désert et les princes de Cédar
« t'offrent en échange de tes marchandises leurs agneaux
« et leurs chevreaux. — Les Arabes de l'Yémen t'enrichissent
« de leurs aromates, de leurs pierres précieuses et de leur or.
« Les habitants de Haroun, de Kané et d'Éden, qui trafiquent
« pour l'arabe de Chéba, étalent sur tes places les voiles, les
« manteaux précieux, l'argent, les mâts, les cordages et les
« cèdres. Les vaisseaux de Tarsis servent à tes courses en
« mer; tu as été comblée de gloire et de richesse. — O Tyr!
« tes navigateurs ont touché à tous les bords, et voilà que
« les flots de la mer vont s'élever contre toi; un vent violent
« te précipitera au milieu de l'abîme. — Tes richesses, tes
« trésors, ton commerce, tes négociants, tes matelots, tes
« pilotes, tes hommes de guerre, et cette multitude qui était
« au milieu de toi, tomberont dans la mer au jour de ta ruine. »

Fondation de Sidon et de Tyr. — Les écrivains anciens et les chronologistes modernes ont émis des opinions bien différentes sur la fondation de Sidon et de Tyr; mais ces opinions se détruisent d'elles-mêmes. Hérodote (liv. II) nous fait connaître les croyances des Tyriens sur l'origine de leur ville. « Je fis voile, dit-il, vers Tyr en Phénicie, où j'avais « appris qu'il y avait un temple d'Hercule, en grande vé- « nération. Ce temple était décoré d'une infinité d'offrandes,

« et entre autres riches ornements, on y voyait deux colonnes
« dont l'une était d'or et l'autre d'émeraude, qui jetait la nuit
« un grand éclat. Un jour que je m'entretenais avec les prê-
« tres de ce dieu, je leur demandai combien il y avait de
« temps que ce temple était bâti. Ils me dirent qu'il avait été
« bâti en même temps que la ville, et que depuis deux mille
« trois cents ans elle était habitée. »

Les voyages d'Hérodote sont à peu près de l'an 460 avant notre ère : donc la fondation de Tyr, d'après les Tyriens, aurait remonté à l'an 2760 avant J.-C. c'est-à-dire longtemps avant le déluge universel (1). Hérodote, qui n'avait pas des idées justes de la Divinité, qui n'avait aucune connaissance de sa manifestation aux Israélites, pas plus que des livres saints et de l'origine du monde, ainsi que le fait très-judicieusement remarquer Larcher, adoptait facilement toutes les cosmogonies, et ne pouvait que rapporter les fables qu'il entendait débiter.

D'après Justin, Tyr aurait été fondée onze cent quatre-vingt-cinq ans avant notre ère, et selon la chronique de Cedrenus cent soixante-dix-huit ans avant l'époque fixée par l'abréviateur de Trogue-Pompée. Le chevalier Marsham et le père Pétau, qui s'appuient sur l'autorité de l'historien Josèphe, croient pouvoir affirmer que Tyr fut fondée douze cent vingt-cinq ans avant notre ère. Nous ne partageons pas l'opinion de ces deux savants ; nous pensons qu'il faut recourir à l'Écriture sainte pour avoir des données plus certaines sur l'origine de Tyr.

Il est dit au livre de Josué, chap. 19, ℣ 29, que dans le partage des terres, la tribu d'Aser s'étendait jusqu'à la forte ville de Tyr. Ce partage étant à peu près de l'an 1489 avant notre ère, on doit en conclure que la ville de Tyr existait antérieurement à cette époque, puisqu'elle était déjà très-puissante, et Larcher en fait avec raison remonter la fondation à l'an 1590 avant J.-C.

Quant à Sidon, il faut lui assigner une origine plus an-

(1) Le déluge universel, 2348 ans av. J.-C. selon Usserius.

cienne. Jacob prédit dans son testament que « Zabulon habitera le rivage de la mer, le lieu où abondent les navires, « et s'étendra jusqu'à Sidon. » (Genèse, cha. 49, ℣ 13.) Cette ville était donc fondée et avait même une certaine importance dix-sept cent cinquante ans avant J.-C. puisque c'est à cette époque que mourut Jacob. Lorsque les Tyriens, dont l'origine ne remontait qu'à onze cent trente ans avant le voyage d'Hérodote dans leur pays, en imposèrent au père de l'histoire; il est vraisemblable qu'ils s'en imposèrent à eux-mêmes. — Les peuples de l'Asie étaient certainement les plus anciens du monde, mais à cette époque ils n'avaient plus que des idées confuses de leur ancienneté. Ils avaient entendu parler de la longue vie des patriarches, mais cette tradition avait dû s'altérer promptement, car elle leur avait été transmise par un grand nombre de bouches, parce que la vie des hommes était beaucoup plus courte. — Les Chaldéens, entre autres, imaginèrent de faire des dix premiers patriarches dix rois, et ils prétendirent qu'ils avaient régné dans leur pays; ils assignèrent à ces dix princes un règne de quatre cent trente-deux mille ans en cent vingt *sares* (le sare était de 3,600 ans). — Ce récit absurde, que Georges le Syncelle, moine de Constantinople (VIII[e] siècle), a conservé dans sa *Chronographie*, et qui avait déjà été rapporté par Eusèbe Pamphile d'après Apollodore et Alexandre Polyhistor, se trouvait dans l'histoire de Chaldée de Bérose (1), prêtre de Bélus à Babylone (269 av. J.-C.). Ces traditions ridicules, qui faisaient régner un Alorus trente-six mille ans, un Amélon quarante-six mille huit cents ans, enfantèrent les antiquités fabuleuses de Sidon, qu'adoptèrent les Tyriens; et de là vinrent aussi celles des Égyptiens. Cicéron, dans son *Traité sur la Divinité* (2) (liv. I[er]), fait justice de ces extravagances, et ce qu'il

(1) Bérose avait dédié son ouvrage à Antiochus Soter, roi de Syrie, vers la douzième année du règne de ce prince.

(2) Contemnamus étiam Babylonios... Condemnemus etiam hos, aut stultitiæ, aut vanitatis, aut impudentiæ qui CCCCLXX millia annorum, ut ipsi dicunt, monumentis comprehensa continent, et mentiri judicemus, nec sæculorum reliquorum judicium, quod de ipsis futurum sit pertimescere. (Cic., *De Divinitate*.)

dit des Babyloniens peut s'appliquer à presque tous les anciens peuples.

Colonies phéniciennes. — Les Phéniciens firent d'abord la conquête de Chypre, et de cette île ils se répandirent dans la Cilicie. — Les Sporades, les Cyclades, l'île de Crète, la Sicile et la Sardaigne étaient autant de colonies phéniciennes. — Cadmus conduisit une peuplade de Phéniciens dans l'île de Rhodes, depuis si fameuse par ses expéditions maritimes.

Lorsque les Phéniciens eurent été dépossédés par les Grecs des îles de l'Archipel, ils allèrent fonder au sud de l'Espagne, Tartessus, Gadès (1) et Carteja; sur la côte nord de l'Afrique, Utique, Carthage et Adrumète; sur la côte nord-est de la Sicile, Panorme et Lilybée. — Ils formèrent aussi des établissements dans le golfe Persique, dans les îles de Tylos et d'Aradus. — Alors l'occident et le nord de l'Afrique, l'Espagne, la Bretagne furent le but de leurs fréquents voyages. Ils partagèrent avec les Juifs le commerce des golfes Persique et Arabique, s'avancèrent jusqu'à l'Inde, où ils s'emparèrent de l'île de Taprobane (Ceylan).

(1) Cadix, Algésiras.



MARINE JUIVE.

Coup d'œil sur l'histoire des Juifs. — Les Juifs, désignés d'abord sous les noms d'Hébreux et d'Israélites, ont eu pour père Abraham, qui, sorti de Chaldée, vint s'établir dans la terre de Chanaan vers l'an 1950 avant J.-C. Après Abraham, les Hébreux eurent pour chef Isaac, puis Jacob. La famille de ce dernier s'étant considérablement multipliée fut bientôt divisée en douze tribus, dont chacune reconnut pour fondateur un des douze enfants de Jacob. Celui-ci à la fin de sa vie s'était fixé en Égypte. Sa postérité, puissante pendant plusieurs années, fut ensuite asservie et persécutée par les Pharaons. Moïse se mit à la tête des Israélites pour les ramener dans le pays de Chanaan. — Sous sa conduite le peuple passa la mer Rouge et erra quarante ans dans le désert. Moïse étant mort, Josué lui succéda, établit ses compatriotes dans la Terre Promise et fit du pays douze parts qu'il distribua aux douze tribus. Après Josué, le gouvernement fut confié à un conseil d'anciens, ensuite à des juges, et devint enfin monarchique.

Les trois premiers rois, Saül, David et Salomon, établirent la domination des Hébreux sur tout l'ancien pays de Chanaan; mais à la mort de Salomon, les tribus se divisèrent et formèrent deux États, le royaume d'Israël et celui de Juda, qui plus tard affaiblis par de perpétuelles discordes, furent détruits, le premier par Salmanasar, roi d'Assyrie (718 av. J.-C.), le second par Nabuchodonosor (606 av. J.-C.). — Emmenés en captivité à Babylone, où ils furent retenus pendant soixante-dix ans, les Juifs obtinrent de Cyrus, en 536, la permission de rentrer dans Jérusalem, et depuis cette époque les grands prêtres ou grands sacrificateurs eurent le souverain pouvoir.

La Judée passa ensuite successivement sous la domination d'Alexandre, de Ptolémée, de Séleucus Nicator, roi de Syrie, fut restituée aux rois d'Égypte en 279 et rentra sous le joug des Séleucides en 203. Accablés de vexations par les rois de Syrie, les Juifs se soulevèrent sous la conduite des Machabées, et se rendirent indépendants. Les Machabées, vainqueurs, reçurent la souveraineté héréditaire sous le titre de grands pontifes d'abord, puis sous celui de rois.

Des divisions survenues dans la famille royale amenèrent, l'an 65 avant J.-C., une intervention des Romains. Protégé par eux, Hérodote se plaça sur le trône des Machabées, et après sa mort la Palestine (partagée en quatre parties) fut distribuée entre ses fils. Au bout de peu d'années les Romains envoyèrent dans le pays un procurateur qui gouverna en leur nom, et bientôt ils furent les seuls maîtres. Les Juifs, supportant impatiemment le joug, se révoltèrent plusieurs fois, mais, toujours vaincus, ils furent en grande partie exterminés sous le règne d'Adrien et à jamais chassés de Jérusalem.

David. (1055-1015. av. J.-C.) — Avant le règne de David, les Hébreux ne s'appliquèrent pas au commerce maritime, parce que leur pays, situé au milieu de terres fertiles, n'avait pas de port important sur la Méditerranée, et que d'ailleurs depuis Josué, ils avaient à peine joui d'un petit nombre d'années de paix sous le règne de Saül. Mais David ayant fait la conquête de l'Idumée, et s'étant trouvé maître d'Élath ainsi que d'Asiongaber, sur la mer Rouge, comprit tout l'avantage qu'il pouvait tirer de leur situation, pour le commerce. Il fit construire une flotte, probablement par les sujets de Suron, roi de Tyr et de Phénicie.

Cette flotte, dit Eusèbe, fut envoyée à l'île d'Urphen ou Durphé (mer Rouge), où il y avait des mines d'or, et elle rapporta en Judée une grande quantité de ce métal. David se procura aussi des sommes immenses en dépouillant plusieurs rois qu'ils avait vaincus (1).

(1) David laissa pour la construction du temple de Jérusalem (*Paralipomènes,*

Huet (*Histoire du Commerce et de la Navigation des anciens*) prétend que les Juifs avaient armé des vaisseaux bien avant le règne de David. Nous ne saurions adopter l'opinion du savant évêque d'Avranches. Avant David, la navigation n'était certainement pas inconnue chez les Juifs. — Moïse, peu de temps avant sa mort, parle aux Hébreux de vaisseaux comme d'objets qui leur étaient familiers. « Le Seigneur « vous ramènera sur des vaisseaux en Égypte. » (*Deutéronome*, chap. XXVIII, v. 68.) — Le voisinage des Phéniciens ne permettait pas aux Hébreux d'ignorer ou de méconnnaître les avantages, la puissance que procure le commerce maritime; mais rien n'indique qu'ils aient construit et armé des navires avant le règne de David.

Salomon (1015-975 av. J.-C.), à l'imitation de David, son père, résolut de transporter dans son pays, au myen de la navigation, tout ce qu'il y avait de plus précieux dans l'univers. Il se rendit à Élath, puis à Asiongaber, qu'il fortifia, et fit construire beaucoup de navires. Salomon possédait un savoir immense. Suivant les Orientaux, il avait écrit sur toutes les sciences.

Pineda (*De Rebus Salomonis*, lib. IV) dit que pendant son séjour à Asiongaber, Salomon, guidé par cette sagesse extraordinaire qu'il devait à l'inspiration divine, donna aux pilotes et aux matelots les plus précieux enseignements : qu'il leur fit connaître les vents périodiques de l'océan Indien, les propriétés de l'aimant et les moyens de se diriger avec secours de la boussole, les courants qu'ils devaient éviter, les lieux où ils devaient s'arrêter pour faire de l'eau, les ressources des ports où ils devaient aborder. Les flottes de Salomon, associées avec celles du roi de Tyr, faisaient en trois ans le voyage d'Ophir et en rapportaient de l'ivoire, des pierreries, des bois précieux, de l'or et de l'argent. Ces flottes

chap. XXVIII et XXIX) cent mille talents d'argent et une quantité de pierres précieuses de toutes sortes, ce qui représentait une valeur d'à peu près 3,000,000 francs. Il est dit encore, chap. XIX, qu'il donna sur ces fonds particuliers trois mille talents d'or.

combinées sont nommées dans l'Écriture sainte tantôt la flotte de Salomon, tantôt les vaisseaux d'Hiram.

Hypothèses sur l'Ophir de l'Écriture sainte. — Il est très-difficile de dire vers quels lieux se dirigeaient les flottes de Salomon; point de pays plus inconnu que l'Ophir de l'Écriture sainte. — Les uns placent cette riche contrée dans une île de la mer Rouge; mais alors Ophir eût été dans le voisinage de la Judée, et l'Écriture parle des navigations de la flotte de Salomon comme de voyages de long cours. — D'autres trouvent Ophir en Espagne; mais pour y aller du port d'Asiongaber, il eût fallu doubler le cap de Bonne-Espérance, et personne ne l'avait encore fait du temps de Salomon. — Josèphe dit que le pays d'Ophir est dans les Indes, et qu'il se nomme le pays d'or; on croit qu'il veut parler de la Chersonèse d'or, connue aujourd'hui sous le nom de Malacca. — Luc de Holstein croit qu'il faut se fixer à l'Inde en général ou à la ville de Supar dans l'île de Célèbes. — Bochart place Ophir dans l'île de Taprobane (Ceylan). Maffée assure que c'est le Pégu; et l'on dit que les Péguans prétendent descendre des Juifs exilés que Salomon envoyait travailler aux mines de ce pays. — Il y en a qui sont allés chercher Ophir en Amérique, dans l'île Espagnole (Saint-Domingue). Christophe Colomb, qui découvrit cette île, avait coutume de dire qu'il avait trouvé l'Ophir de Salomon; il vit de profondes cavernes qui s'étendaient sous terre à la longueur de plus de seize milles, et prétendait que c'était de là que Salomon avait tiré son or. — Quelques interprètes, comme Luc de Holstein, placent Ophir aux grandes Indes, et ce qui semblerait favoriser cette opinion, c'est qu'Ophir, fils de Jectan, établit sa peuplade dans les Indes, et sans doute donna son nom au pays qu'elle devait habiter. — Postel et quelques autres assurent qu'Ophir est le Pérou. — Plusieurs autres avec Huet ont cru que, les Indes et l'Amérique étant trop éloignées d'Asiongaber et l'Arabie trop près, il fallait aller chercher Ophir en Afrique,

(1) Salomon a régné de l'an 1015 à l'an 975. av. J.-C.

dans le royaume de Melinde ou Sofala, sur la côte orientale de l'Éthiopie. Ils disent que des écrits trouvés chez les habitants de cette contrée prouvent que Salomon y envoyait tous les trois ans sa flotte pour en tirer de l'or. — D'après Grotius, les vaisseaux de Salomon n'allaient pas jusqu'aux Indes, mais seulement jusqu'au port de la ville qu'Arrien nomme Aphar; Pline, Saphar; Ptolémée, Sapphéra; Étienne, Saphirina, située sur les côtes d'Arabie qui sont baignées par l'Océan, et les Indiens apportaient là leurs marchandises, que les Hébreux et les autres peuples venaient y acheter. — Dom Calmet place Ophir entre le mont Masius (Karadja-Dagh, chaîne de la Mésopotamie septentrionale) et les montagnes Saspires ou des Tapyres, non loin des sources de l'Euphrate et du Tigre. Il fait partir la flotte de Salomon d'Asiongaber, la conduit sur la mer Rouge, la fait entrer dans l'océan Indien, puis dans le golfe Persique, d'où elle remonte l'Euphrate et le Tigre. Mais il y aurait bien des objections à faire contre ce que dit dom Calmet dans sa savante Dissertation, et il ne paraît pas lui-même bien convaincu de ce qu'il avance. — D'autres opinions ont encore été émises pour expliquer les passages de l'Écriture sainte, et bien que les interprètes aient établi leurs hypothèses avec toute l'habileté possible, on n'a que des données incertaines sur la position d'Ophir.

Josaphat (904 à 880 av. J.-C.). — Après la mort de Salomon les tribus se divisèrent, et de ce schisme naquirent deux États : le royaume de Juda, qui resta fidèle à la race de ses rois et reconnut l'autorité de Roboam, fils de Salomon, et le royaume d'Israël, qui élut pour roi Jéroboam.

Les rois de Juda, auxquels l'Idumée était demeurée en partage, favorisèrent le commerce maritime, qui avait été pour Salomon une source de richesses et de grandeur. Ce fut toujours d'Asiongaber que partirent leurs navires jusqu'au temps de Josaphat. Mais une flotte que ce roi de Juda avait équipée après s'être allié avec Ochosias, roi d'Israël, ayant péri sur une chaîne de rochers, à l'entrée du port, Asiongaber fut abandonné, et l'année suivante Josaphat fit un nouvel armement à Élath.

Sous Joram, fils et successeur de Josaphat, les Iduméens secouèrent le joug, et les rois de Juda perdirent leurs ports. Plus tard, Ozias ayant repris Élath au commencement de son règne, donna une nouvelle impulsion au commerce maritime, qui fut encore florissant jusqu'au règne d'Achaz.

MARINE ASSYRIENNE.

Coup d'œil sur l'histoire des Assyriens. — L'Assyrie, qui répond au Kourdistan actuel, était bornée au nord par l'Arménie, à l'ouest par la Mésopotamie, à l'est par la Médie, au sud par la Babylonie. On donne souvent le nom d'Assyrie à la réunion de l'Assyrie proprement dite, de la Babylonie et de la Mésopotamie.

Assur, fils de Sem, fonda Ninive, environ 2107 avant J.-C., tandis que Nemrod jetait les fondements de Babylone. Bélus créa le premier empire d'Assyrie en unissant le royaume de Babylone à celui de Ninive, vers l'an 1993 av. J.-C. Ninus, fils de Bélus, soumit tous les peuples de l'Asie septentrionale jusqu'à la Bactriane (aujourd'hui kanat de Balk, dans le Turkestan indépendant) et aux pays des Saces (peuple de la Scythie). Sémiramis, sa veuve, étendit l'empire des Assyriens jusqu'à l'Indus. Nynias occupa ensuite le trône; mais après le règne de ce prince on ne trouve sur l'histoire d'Assyrie que des traditions incertaines. Ce sont de longues séries de rois inconnus, de règnes d'une longueur impossible. Bérose (280 av. J.-C.), nous l'avons dit ailleurs, a été l'inventeur de cette chronologie absurde. Le moyen qu'il emploie n'est pas très-ingénienx. Au lieu de dire qu'un roi a régné tant d'années, il dit qu'il a régné tant de sares. Or, les sares étaient des cycles qui embrassaient plusieurs siècles et que les astronomes de Chaldée avaient imaginés pour déterminer le retour périodique des astres au même point du ciel. Vers l'an 759 avant J.-C. Sardanapale fut détrôné par ses sujets révoltés, et des débris du premier empire d'Assyrie se formèrent les royaumes de Médie, de Babylonie et de Ninive. Ce dernier, fondé par Phul et connu sous le nom de second

empire d'Assyrie, fut détruit en 625 avant J.-C. par Nabopolassar, roi de Babylone. L'Assyrie passa ensuite avec la Babylonie sous la domination de Cyrus (538 av. J.-C.). Considérée dès lors comme une province de la Perse, elle subit toutes les vicissitudes de cet empire.

La monarchie des Assyriens a été fameuse par ses guerres et par ses révolutions, mais non par ses exploits maritimes. Ninive, bâtie sur le Tigre, est la seule ville dont la situation puisse faire présumer que les Assyriens sous le règne de Ninus aient eu quelque idée de la navigation. Quant à Babylone, sa position devait lui interdire tout commerce maritime, et l'Euphrate ne servait qu'à transporter plus facilement les produits de l'Arménie.

« Les bateaux dont on se sert pour se rendre à Babylone, « dit Hérodote (liv. I), sont construits dans la partie de l'Ar- « ménie qui est au-dessus de l'Assyrie, avec des saules, dont « on forme la carène et les varangues qu'on revêt en dehors « de peaux. On les arrondit comme un bouclier, sans aucune « distinction de poupe ni de proue, et on remplit le fond de « paille. On les abandonne au courant de la rivière chargés « de marchandises et principalement de vin de palmier. Deux « hommes debout se servent de longues perches pour les di- « riger. Ces bateaux ne sont pas tous de la même grandeur. « Les plus grands portent jusqu'à cinq mille talents pesant « (257,162 livres). On transporte un âne dans chaque ba- « teau; les plus grands en ont plusieurs. Lorsqu'on est arrivé « à Babylone et qu'on a vendu les marchandises, on met « aussi en vente les varangues et la paille. Les marchands « chargent ensuite les peaux sur leurs ânes et retournent en « Arménie en les chassant devant eux, car le fleuve est si ra- « pide qu'il n'est pas possible de le remonter.

Sémiramis (1916-1874. av. J.-C.). — Sémiramis comprit que la marine lui était nécessaire pour réaliser ses projets de conquête. Quelques auteurs lui attribuent l'invention des galères; ils disent qu'elle en fit construire un grand nombre armées d'éperons de cuivre; qu'elle s'embarqua avec son armée

sur ces vaisseaux et se dirigea vers les côtes des Indes pour connaître la force des peuples qui habitaient ces contrées. Diodore de Sicile donne beaucoup moins d'importance à l'armement maritime de la reine d'Assyrie ; il dit que Sémiramis, dans la guerre fameuse qu'elle entreprit contre les Indiens, réunit à Bactres trois mille barques longues et qu'elle les fit mettre en bottes pour les transporter à dos de chameaux jusqu'à l'Indus. Ce fut sans doute avec cette flottille qu'elle voulut traverser le fleuve; mais elle trouva un adversaire redoutable : c'était Stratobate, roi des Indiens, qui lui opposa quatre mille barques faites de canne. Le combat fut sanglant; les Indiens perdirent près de mille de leurs petits navires, et prirent la fuite. Les règnes des rois qui succédèrent à Sémiramis ne firent que préparer la chute de l'empire d'Assyrie, dont les débris formèrent trois monarchies puissantes, ainsi que nous l'avons déjà dit, mais qui négligèrent complétement la navigation.

Nabuchodonosor II (605-562 av. J.-C.). — *Prise de Tyr* (572 av. J.-C.). — Cependant Nabuchodonosor II (ou Nabopolassar II), roi de Babylone, eut certainement des forces maritimes importantes, car sans leur secours il n'aurait pu prendre Tyr, qui était bâtie sur une île. Après la prise de cette ville, qu'on appelait alors la reine des mers, la flotte du roi de Babylone entra dans le Nil, et concourut à la conquête de l'Égypte.

MARINE PERSANE.

Coup d'œil sur l'histoire des Perses. — L'histoire de la Perse ne commence réellement qu'à Cyrus. Avant le règne de ce prince les Annales de la Perse ne rapportent qu'une série d'événements qui donneraient à la nation persane une antiquité exagérée. Ce qui paraît certain, c'est que pendant les bouleversements des empires d'Assyrie et de Médie les Perses, restreints alors à la Perside (Farsistan actuel), se maintinrent indépendants. Les victoires de Cyrus et ses conquêtes en Lydie, en Asie Mineure et en Asie créèrent le vaste empire des Perses, qui de 530 à 330 avant J.-C. grandit encore, s'augmenta de l'Égypte, acheva la conquête de l'Asie Mineure et entra en lutte avec la Grèce. Mais les guerres médiques (490-449. av. J.-C.) commencèrent à ébranler cette monarchie puissante; amollie par le luxe, elle s'affaiblit peu à peu, et finit par tomber sous les coups d'Alexandre. Après la mort de ce prince, l'empire fut démembré, et tomba en grande partie au pouvoir des Séleucides; mais presque aussitôt les rois parthes le leur disputèrent. Enfin, après la ruine des Séleucides (64 av. J.-C.), il fut divisé en provinces romaines, à l'ouest de l'Euphrate, royaume des Parthes à l'est, Arménie (vassale de Rome) et provinces au nord des monts Paropamises (Hindou-Khouch), indépendantes et souvent hostiles aux Romains.

Cyrus (560-530 av. J.-C.). — La marine n'eut presque point de part aux grands événements qui, peu de temps après la prise de Tyr, amenèrent la ruine entière de l'empire de Babylone. Cyrus n'employa que des armées de terre, et le manque

de forces navales mit des bornes à la puissance de ce roi, qui fut souvent bravé par les insulaires et ne put châtier les habitants des villes maritimes, parce qu'à l'approche de ses troupes ils s'enfuyaient sur leurs vaisseaux.

Cambyse (530-522 av. J.-C.). — Cambyse, fils et successeur de Cyrus, n'eut à son service que des flottes auxiliaires. Les Phéniciens et les habitants de l'île de Chypre, avec lesquels il avait fait alliance, lui fournirent une armée navale. Son premier exploit fut la prise de Péluse à l'embouchure du Nil, et l'occupation de cette place fut bientôt suivie de la défaite des Égyptiens, qui se retirèrent à Memphis. Cambyse voulut ensuite, avec la même flotte, faire la guerre aux Carthaginois; mais les Phéniciens refusèrent de combattre contre une de leurs colonies, qu'ils s'étaient engagés à défendre, et ce refus sauva Carthage.

Darius (521-485 av. J.-C.). — Après la mort de Cambyse l'empire des Perses éprouva quelques secousses qui l'ébranlèrent, mais il fut raffermi par Darius. Ce prince, qui songeait à conquérir de nouveaux royaumes, voulut d'abord faire explorer tous les pays maritimes de la Grèce; il donna donc ses instructions à Démocèdes, et lui ordonna de se rendre sur les bords de la mer avec quelques-uns des principaux seigneurs de la nation. Démocèdes et les seigneurs Persans allèrent à Sidon, y firent équiper deux trirèmes ainsi qu'un gros vaisseau de charge, qu'ils remplirent de toutes sortes de richesses, et passèrent en Grèce. Ils reconnurent les côtes, visitèrent les places les plus célèbres et accomplirent leur mission avec autant de zèle que d'intelligence (Hérodote, liv. III). Darius dirigea ensuite une expédition maritime contre l'île de Samos, qu'il prit et mit au pouvoir de Sylosson. Puis, lorsqu'il eut replacé sous le joug (par le dévouement de Zopyre) Babylone, qui s'était révoltée, il forma le dessein de marcher contre les Scythes, et fit de grands préparatifs pour cette guerre. Il dépêcha de tous côtés des courriers afin d'ordonner aux uns de lever des troupes,

aux autres d'équiper une flotte, à d'autres, enfin, de construire un pont de bateaux sur le Bosphore de Thrace. Lorsque les préparatifs de cette aventureuse expédition furent achevés, Darius se rendit de Suse à Chalcédoine; de là il fit voile vers les Cyanées pour voir le Pont-Euxin; il revint ensuite au pont de bateaux qu'avait construit Mandroclès de Samos, et combla de présents cet habile ingénieur.

Le roi de Perse menait à cette guerre tous les peuples soumis à sa domination; il avait six cent cinquante mille fantassins, une nombreuse cavalerie et six cents vaisseaux qui avaient été fournis par les Ioniens, les Éoliens, les habitants des côtes de l'Hellespont. Il donna l'ordre à l'armée navale de se diriger vers l'Ister (Danube), de remonter ce fleuve jusqu'au point ou il se partage en plusieurs bras et d'y jeter un pont. — Peu de temps après, s'étant mis lui-même à la tête des troupes, il passa le Bosphore sur le pont de bateaux, prit sa route par la Thrace, et continua sa marche jusqu'aux sources du Téare (1). Il se rendit ensuite sur les bords de l'Artiscus, et après avoir reçu la soumission des différents peuples de la Thrace et subjugué les Gètes, qui seuls avaient osé lui résister, il arriva enfin à l'Ister. Toute l'armée passa le fleuve, et Darius confia la garde du pont aux Ioniens, en leur enjoignant de l'attendre pendant deux mois.

Cependant les Scythes résolurent de ravager leur pays et de fuir sans cesse, mais à une petite distance, devant un ennemi trop puissant pour qu'ils pussent le combattre. Cette tactique réussit parfaitement, car les Perses, exténués de fatigue et manquant de vivres, furent obligés de se retirer vers l'Ister, poursuivis à leur tour par les Scythes; ceux-ci, qui connaissaient les chemins les plus courts, arrivèrent les premiers aux rives du fleuve, et voulurent persuader aux Ioniens de détruire le pont et de retourner dans leur patrie; mais sur les représentations et les instances d'Histiée, tyran

(1) L'un des affluents de l'Hèbre (Maritza). Les anciens croyaient que les eaux de cette rivière étaient excellentes contre plusieurs sortes de maux.

de Milet, on résolut de ne pas suivre leurs conseils. Il était à craindre qu'ils ne voulussent passer l'Ister; on usa donc de ruse. L'extrémité du pont du côté de la Scythie fut rompue, et l'on fit dire aux Barbares qu'en agissant ainsi on avait eu l'intention de leur donner une entière satisfaction. On leur persuada aussi d'aller à la rencontre des Perses et de les combattre. Ils s'éloignèrent alors, et pensant que l'ennemi s'était dirigé vers les cantons où il y avait de l'eau et du fourrage, ils allèrent le chercher de ce côté; mais les Perses revenaient par la route qu'ils avaient suivie en s'avançant dans ces contrées sauvages. Arrivés de nuit à l'endroit où ils avaient passé le fleuve et trouvant le pont rompu, ils crurent d'abord que les Ioniens les avaient abandonnés. Leurs craintes ne furent pas de longue durée. — Darius avait dans son armée un Égyptien dont la voix était extrêmement forte; il lui ordonna de se tenir sur les bords de l'Ister et d'appeler Histiée de Milet. Aux premiers cris de l'Égyptien, Histiée fit rétablir le pont, et les troupes se trouvèrent bientôt à l'abri de tout danger. Telle fut la fin de cette malheureuse expédition. Darius traversa la Thrace et se rendit à Sestos, où il s'embarqua pour regagner l'Asie. (Hérodote, liv. IV.) Il n'oublia pas l'important service que lui avait rendu Histiée de Milet, et lui donna en récompense Myrcine, canton des Édoniens, avec la permission d'y bâtir une ville. (Hérodote, liv. V.)

Scylax. — Quelque temps après, Darius, voulant étendre son empire vers l'orient et le midi, jugea nécessaire de faire explorer d'abord ces régions, encore fort peu connues des Perses. Il chargea de cette importante expédition Scylax de Caryande (Carie), qui avait fait dans sa jeunesse différentes excursions sur les côtes de l'Europe ainsi que sur celles de l'Asie, et lui avait dédié la relation de ses voyages. — Le navigateur grec partit donc de Caspatyre, descendit lentement l'Indus, visita les pays situés sur les bords du fleuve, et s'avança dans l'Océan. — Se dirigeant bientôt vers l'ouest, il reconnut les côtes jusqu'au détroit nommé aujourd'hui Bab-el-

Mandeb, entra dans le golfe Arabique, et après une navigation de treize mois (trente selon Hérodote) aborda en Égypte, dans le port d'où, cent sept ans auparavant étaient partis les Phéniciens qui par ordre de Néchao avaient fait le tour de l'Afrique (1).

Scylax alla rejoindre le roi à Suse, et lui rendit un compte exact de ses observations. Alors Darius résolut d'exécuter le projet qu'il avait formé de soumettre les Indiens ; il s'empara de toute la partie septentrionale de l'Inde, imposa aux habitants un tribut de trois cent soixante talents par an, et fit de cette nouvelle conquête la vingtième préfecture de son empire. (Hérodote, liv. IV.)

Plus tard Scylax fit, sur les côtes occidentales de l'Afrique un voyage de découvertes que certains critiques attribuent à un autre navigateur du même nom. Nous ne partageons pas cette opinion. A l'époque où régnait Darius, Carthage avait de nombreux comptoirs en Perse ; on avait certainement entendu parler dans ce pays du voyage qu'avait fait Hannon quarante ans auparavant ; il ne paraît donc pas invraisemblable que Scylax ait été envoyé vers les régions déjà explorées par le célèbre marin carthaginois. Voici la description que fait le géographe grec des côtes qu'il a visitées :

« Quand on navigue au delà des colonnes d'Hercule, on « rencontre d'abord un grand golfe qui s'étend jusqu'au « promontoire Hermœum..... Au fond de ce golfe et près « d'un grand lac rempli d'îles, est située la ville de Pontium. « Le lac s'appelle Cephesius et le golfe Cotes ; il est à mi-che- « min des colonnes d'Hercule au promontoire Hermœum, « non loin duquel s'avance une grande jetée de pierres que « les eaux de la mer ne découvrent jamais..... Après l'Her- « mœum on trouve le fleuve Anidas, qui se rend dans un « grand lac (2).

(1) Scylax, l'un des Petits géographes grecs, ainsi nommés parce qu'ils n'ont fait que des périples, des monographies. Par opposition, on appelle Grands géographes ceux qui ont laissé des ouvrages très-étendus, tels que Strabon, Pausanias, Ptolémée, etc.

(2) Sous le nom de lac les anciens désignaient quelquefois des golfes d'une mé-

« Ensuite vient le Lixus et la ville phénicienne du même « nom, et de l'autre côté du fleuve une ville libyenne avec « un port. — Quand on a passé le Lixus, on arrive au fleuve « Crabis, où il y a un port et une ville phénicienne nommée « Thymiateria, puis au promontoire Soloé, qui s'avance beau- « coup dans la mer. Toute cette contrée de la Libye est très- « célèbre. Sur le sommet du promontoire s'élève un grand « autel consacré à Neptune. Sur cet autel on a représenté des « figures d'hommes, des lions, des dauphins exécutés avec « beaucoup d'art.

« Au promontoire Soloé succède le fleuve Xion (1), sur les « bords duquel habitent les Éthiopiens sacrés. Dans ces « environs est une île nommée Cerné.... Plus loin, la mer « n'est pas navigable, à cause de son peu de profondeur, « de la vase et de la quantité d'algues dont elle est rem- « plie...... »

Ce périple est basé en partie sur celui d'Hannon; on y trouve quelques circonstances nouvelles, mais l'ordre que les positions devaient conserver entre elles y est entièrement bouleversé. — Du reste Scylax, si l'on adopte l'opinion de Bougainville, n'aurait guère parcouru que la moitié de la route suivie par Hannon (voir Marine carthaginoise).

Cependant la ville qu'Histiée avait fondée dans une position avantageuse s'agrandissait de jour en jour et déjà était assez forte pour résister à une attaque. Darius fut averti par Mégabyse, l'un de ses généraux, de l'importance de cette place pour la défense de la Thrace, de l'Hellespont, de l'Asie Mineure, de la Judée, parce qu'il n'y avait pas de port plus commode pour construire des navires et équiper des flottes. Le roi de Perse, craignant alors qu'un jour Histiée, qui était grec, ne se servît contre lui de ce puissant moyen de défense et n'excitât ses compatriotes à la révolte, l'appela auprès de sa personne; et sous le prétexte de profiter de ses conseils pour la direction des affaires de l'État, il le retint à sa cour. Histiée,

diocre étendue, mais assez profonds pour que les côtes formassent une espèce de demi-cercle.— Quant au fleuve Anidas, il n'est point connu dans l'antiquité.

(1) Fleuve entièrement inconnu à tous les écrivains.

flatté d'abord des honneurs dont il était entouré, finit par trouver insupportable cette espèce d'emprisonnement dans le palais de Darius. Il engagea son gendre (Aristagoras) à exciter une révolte en Ionie, dans l'espoir que le roi l'enverrait combattre les rebelles et qu'il recouvrerait ainsi la liberté. Aristagoras se mit aussitôt en devoir de seconder les vues de son beau-père. Il se démit d'abord, en apparence, du souverain pouvoir qu'il avait à Milet, et rétablit l'égalité dans cette ville, afin d'engager les habitants à favoriser ses projets. Il rendit ensuite la liberté aux autres villes de l'Ionie, et en chassa les tyrans (Hérodote, liv. V). Puis il chercha de puissants alliés; il éprouva un refus à Lacédémone, mais il fut plus heureux à Athènes, qui aussitôt envoya un secours de vingt navires sous les ordres de Mélantius, capitaine expérimenté; ces forces réunies à celles des Ioniens firent voile vers l'embouchure du Caïstre, débarquèrent des troupes, et bientôt la ville de Sardes fut prise et brûlée. Lorsque Darius apprit la destruction de Sardes, il lança une flèche vers le ciel en conjurant Jupiter de lui donner les moyens de se venger des Athéniens, et il donna ordre à l'un de ses pages de lui répéter chaque soir à l'heure de son souper : *Prince, souvenez-vous des Athéniens.*

Histiée, voyant qu'on le soupçonnait d'avoir fomenté la révolte, parvint à s'échapper pendant la nuit. Il alla prendre le commandement de la flotte Ionienne, qui s'étant séparée de celle des Athéniens, s'empara de l'Hellespont, du Bosphore de Thrace, de Bysance ainsi que des villes voisines, et poussa les Cariens à la révolte. Après ces exploits, les Ioniens se réunirent de nouveau aux Athéniens; mais les flottes combinées furent vaincues par les Perses. Histiée, avec quelques navires de Lesbos, fit alors la guerre de pirates, enlevant tous les vaisseaux qui naviguaient dans le Pont-Euxin. Darius, de son côté, leva de nouvelles troupes, et réunit six cents galères, fournies en partie par les Phéniciens, les Cypriens et les Égyptiens; cette flotte transportait une nombreuse armée de terre. Sur la nouvelle que ces forces venaient attaquer Milet les Ioniens envoyèrent des députés au

Panionium (1). Dès qu'ils furent arrivés on mit l'affaire en délibération, et il fut décidé qu'on n'opposerait point d'armée de terre aux Perses, que les Milésiens défendraient eux-mêmes leur ville, que l'on compléterait les équipages de tous les vaisseaux, et que le plus tôt possible les navires se réuniraient à Lada pour y combattre en faveur de Milet. Peu de temps après la flotte confédérée se trouvait réunie ; à l'est étaient placés de front les Milésiens, (80 nav.), les Priéniens (12 nav.), les Myontais (3 nav.) et les Téiens (17 nav.) ; à l'ouest, les Samiens avec soixante galères. Cent navires de Chio, près desquels étaient trois vaissseaux érythréens, et huit Phocéens, formaient une autre ligne. Malgré la supériorité du nombre, l'armée navale des Perses n'osait attaquer, dans la crainte d'un échec qui aurait décidé de l'empire de la mer entre les deux partis ; et peut-être aurait-on vu que cette crainte était fondée, dit Hérodote, si les alliés avaient suivi avec persévérance les conseils de Denis, qui leur disait d'instruire les équipages avant de combattre et de se tenir sans cesse sur leurs gardes. Pendant sept jours, il est vrai, ils exercèrent les matelots à manier la rame, à faire toutes les évolutions et les manœuvres nécessaires, soit pour l'attaque, soit pour la défense ; mais, rebutés par tant d'efforts, ils voulurent se reposer après les fatigues qu'ils avaient endurées dans ces exercices. Déjà il s'étaient approchés de la côte et se disposaient à quitter leurs vaisseaux, lorsque les Phéniciens, qui les observaient, paraissant tout-à-coup, les forcèrent à combattre.

Bataille de Lada. — Les alliés avaient été surpris ; ils s'avancèrent cependant en ligne, sur un front étroit, et l'action s'engagea vivement. Mais bientôt les Samiens, dont les principaux chefs avaient été gagnés par les Perses, quittèrent leurs rangs, déployèrent leurs voiles et cinglèrent vers Samos, à l'exception de onze vaisseaux, dont les capitaines combattirent avec courage. La retraite des Samiens fut suivie de

(1) Lieu où se réunissaient les députés de la confédération Ionienne.

celle des Lesbiens, qui étaient près d'eux, et de la fuite de presque tous les Ioniens.

Les cent vaisseaux de Chio n'imitèrent pas la lâcheté de la plupart des alliés; secondés par le petit nombre de ceux qui ne voulurent pas quitter le champ de bataille, ils soutinrent la lutte avec une grande valeur, passèrent et repassèrent plusieurs fois entre les bâtiments ennemis, auxquels ils firent le plus grand mal; et ce ne fut qu'après avoir éprouvé des pertes considérables et lorsqu'ils se virent accablés par des forces supérieures qu'ils s'éloignèrent avec le peu de navires qui leur restaient. (Hérodote, liv. VI.)

Les Perses surent profiter de la victoire : leur flotte soumit l'Ionie, Chio, Lesbos, Ténédos, et se dirigea ensuite vers l'Hellespont, dont elle s'assujettit tous les peuples. Effrayés à son approche, les Chalcédoniens et les Bysantins se réfugièrent dans les terres.

Ivre de ses succès, Darius tourna ses armes victorieuses contre les Athéniens, qu'il voulait humilier. Il donna le commandement de sa flotte à Mardonius, son gendre, grand seigneur sans expérience. Tandis qu'il longeait les côtes de la Macédoine, une furieuse tempête le surprit non loin du mont Athos; il manœuvra mal, et trois cents de ses navires allèrent se briser sur les récifs.

Ce désastre ne découragea pas Darius, qui voulait tirer des Athéniens une vengeance éclatante. Il mit en mer six cents trirèmes, sur lesquelles il fit embarquer deux cent mille fantassins et dix mille cavaliers. Cette flotte, sous les ordres de Datis et d'Artapherne, se rendit en Ionie. De là elle ne vogua pas droit vers l'Hellespont et la Thrace en côtoyant le continent, mais elle partit de Samos et prit par la mer Icarienne à travers les îles, afin d'éviter le mont Athos. Au sortir de la mer Icarienne, les Perses ravagèrent Naxos ainsi que les îles voisines, firent ensuite une descente sur les côtes d'Érétrie, ville de l'Eubée, et se dirigèrent enfin vers l'Attique, où ils débarquèrent leurs nombreuses troupes à Marathon. (Hérodote, liv. VI.)

Athènes ne pouvait opposer à l'ennemi que douze mille combattants. Cette petite armée, commandée par Miltiade, remporta la plus éclatante victoire. Les Perses, poursuivis jusqu'au rivage, se rembarquèrent avec tant de précipitation qu'un grand nombre d'entre eux périrent dans les flots, et que sept de leurs navires tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Cependant les Perses, dans l'espoir de s'emparer d'Athènes par surprise, doublèrent le cap Sunium, et vinrent jeter l'ancre au-dessus de Phalère; mais ayant appris que les Athéniens étaient déjà accourus au secours de leur ville, ils reprirent la route de l'Asie. (Hérodote, liv. VI; Plutarque, Pausanias, Cornélius-Nepos, Justin.)

Darius éprouva une vive douleur lorsqu'il apprit la défaite de son armée, et peu de temps après la mort vint le surprendre, au moment où il formait de nouveaux projets de vengeance.

Xerxès Ier (485-472 av. J.-C.). — Xerxès, son fils, lui succéda au trône, et entreprit de venger la honte qui s'était attachée à la défaite de Marathon. Il employa cinq ans à préparer le plus formidable appareil de guerre qu'on eût encore vu. Les Phéniciens, les Syriens et différents autres peuples lui fournirent des vaisseaux, qui réunis à ceux que Darius lui avait laissé formèrent une flotte de douze cents voiles (1). Un grand nombre de soldats devaient être embarqués sur ces navires. Chaque nation avait son chef, et l'armée navale était sous les ordres de quatre officiers généraux.

Bientôt on fut informé à Sparte des projets du roi des Perses, et aussitôt les Athéniens, les Lacédémoniens et les autres peuples de la Grèce se liguèrent pour défendre leur liberté. Athènes ne fut pas prise au dépourvu : depuis longtemps déjà Thémistocle avait prévu que la bataille de Marathon n'était que le prélude des guerres dont les Grecs

(1) Xerxès associa aussi les Carthaginois à ses projets ambitieux; il fit avec eux un traité par lequel ils s'obligèrent à faire la guerre aux Grecs établis en Sicile et en Italie, tandis que lui-même il attaquerait le Péloponèse. (Voir la marine carthaginoise.)

étaient menacés; il s'était efforcé de leur persuader qu'ils seraient toujours maîtres du continent s'ils pouvaient l'être de la mer; qu'il viendrait un temps où leur salut dépendrait de celui d'Athènes, et celui d'Athènes du nombre de ses vaisseaux. Ces sages conseils de Thémistocle avaient été écoutés; les Athéniens avaient renoncé au partage des sommes considérables que produisaient leurs mines de Laurium, et les avaient employées à la construction de deux cents galères, qui étaient alors dans les ports de l'Attique.

Xerxès, jugeant le moment opportun, envoya demander aux Grecs la terre et l'eau (c'était la formule des rois de Perse quand ils voulaient s'assujettir les peuples). Il ne dépêcha point de hérauts à Athènes et à Sparte pour exiger la soumission de ces villes, car Darius leur en avait envoyé précédemment pour le même sujet; mais les Athéniens les avaient jetés dans le Barathre (fosse où l'on précipitait les criminels) et les Lacédémoniens dans un puits, en leur disant d'y prendre de la terre et de l'eau et de les porter à leur roi (Hérodote, liv. VII).

Dès que les préparatifs furent achevés, Xerxès partit avec son armée, de Critales (en Cappadoce), où s'étaient rendues suivant ses ordres les troupes qui devaient l'accompagner. Il entra d'abord en Phrygie, s'arrêta quelque temps à Colosses, se dirigea ensuite vers la Lydie, et arriva enfin à Sardes, où il passa l'hiver. Au printemps il partit de Sardes, se rendit à Caïque, entra en Mysie, passa par Carène, pénétra dans la Troade, et vint camper sur les rives du Scamandre. Arrivé enfin aux bords de l'Hellespont avec sa nombreuse armée, il voulut contempler à loisir le spectacle de sa puissance : d'un trône élevé, il vit la mer couverte de ses vaisseaux et la campagne de ses troupes. Dans cet endroit la côte d'Asie n'est séparée de celle d'Europe que par un bras de mer étroit. Par ordre de Xerxès deux ponts de bateaux avaient d'abord été construits par des Égyptiens et des Phéniciens. Mais une tempête violente ayant détruit leur ouvrage, le roi des Perses avait fait couper la tête aux ouvriers; puis, follement irrité contre la mer, il l'avait condamnée à

recevoir trois cents coups de fouet, et bientôt, sur de nouveaux ordres du monarque, deux autres ponts, plus solides que les premiers, avaient été jetés entre Abydos et Sestos.

Les troupes mirent sept jours et sept nuits à passer le détroit; lorsqu'elles furent toutes réunies, elles remontèrent la Chersonèse, tournèrent le golfe Melas et se dirigèrent vers Dorisque, tandis que la flotte sortait de l'Hellespont, gagnait le nord, passait non loin du cap Sarpedon, laissait à l'est le lac Stentoris (golfe d'Enos), et allait mouiller près de Sala.

Dénombrement et revue de l'armée navale. — Lorque l'armée de terre eut pris quelques jours de repos dans les plaines de Dorisque, Xerxès, voulant en faire le dénombrement, la rangea en ordre de bataille; les contingents fournis par quarante-six nations se trouvaient là réunis sous les costumes les plus étranges, avec les armes les plus diverses. Le roi, monté sur son char, parcourut tous les rangs de la cavalerie et de l'infanterie. Il passa ensuite de son char sur un vaisseau sidonien, et s'assit sous un pavillon d'étoffe d'or. L'armée navale était mouillée sur une même ligne, à environ quatre plèthres (123 mètres) du rivage, les proues des navires tournées vers la terre. Elle se composait de : trois cents trirèmes fournies par les Phéniciens et les Syriens, deux cents par les Égyptiens, cent cinquante par les Cypriens, cent par les Ciliciens, trente par les Pamphyliens, cinquante par les Lyciens, trente par les Doriens asiatiques, soixante-dix par les Cariens, cent par les Ioniens, soixante par les Éoliens, cent par les peuples du Pont et les Hellespontiens (les vaisseaux d'Abydos étaient restés à la garde des ponts). Xerxès fit passer son navire devant les proues de toutes les galères; aussitôt que la revue fut terminée il donna l'ordre du départ, et l'armée de terre se mit en marche, divisée en trois corps, qui se dirigeaient vers les rives du Strymon; l'un suivait le rivage de la mer; les deux autres se tenaient à une certaine distance dans l'intérieur des terres; trois mille navires chargés de vivres lon-

geaient la côte, et réglaient leurs mouvements sur ceux de l'armée. Pendant que les troupes de terre continuaient ainsi leur route vers la Thessalie, ravageant les campagnes et consumant dans un jour les récoltes de plusieurs années, la flotte qui s'était rendue à Acanthe passa par le canal (1) que Xerxès avait fait ouvrir dans l'isthme qui sépare le mont Athos du continent, entra dans le golfe Singitique, embarqua des troupes à Assa, à Singos, doubla le cap Ampelos, toucha à Torone, à Galepsus, à Sermyle, à Olynthe, où elle prit également des vaisseaux et des soldats. D'Olynthe elle se dirigea vers le cap Canastrum, qu'elle doubla, longea les côtes sud et ouest de la presqu'île de Pallène, recevant en route les contingents fournis par les villes de Thérambos, de Scioné, de Potidée, de Smila, de Gigones, d'Onia, et enfin de cette dernière ville elle remonta vers le nord, et alla mouiller sur les côtes de Mygdonie, près de l'embouchure de l'Axius.

Arrivée à Therme, l'armée campa le long du rivage; elle occupait tout le terrain depuis la ville jusqu'à l'Haliacmon (Indjé-Carasou), qui séparait la Bottiéide de la Macédoine.

Pendant le séjour que Xerxès fit en ces lieux, les hérauts qu'il avait envoyés en Grèce revinrent, les uns les mains vides, les autres avec *la terre et l'eau.*

Les peuples qui avaient fait leur soumission étaient les Thessaliens, les Dolopes, les Œnianes, les Perrhœbes, les Locriens, les Magnètes, les Méliens, les Achéens de la Phthiode, les Thébains et le reste des Béotiens, à l'exception des Thespiens et des Platéens.

Les Grecs qui s'étaient unis pour la défense de leur liberté avaient décidé, dans la diète de l'isthme, qu'un corps de troupes, sous la conduite de Léonidas, occuperait le passage des Thermopyles (2), situé entre la Thessalie et la Locride, et que l'armée navale attendrait celle des Perses

(1) Un grand nombre d'ouvriers avaient été pendant longtemps employés à creuser ce canal; deux galères pouvaient y passer de front.

(2) *Les Portes des bains chauds.* Ce passage avait été ainsi nommé parce qu'en ce lieu il y avait des eaux thermales.

dans un détroit formé par les côtes de la Thessalie et par celles de l'Eubée. Les deux cent quatre-vingts navires qui composaient la flotte se réunirent donc sur la côte septentrionale de l'Eubée, près d'Artémisium. Le commandement supérieur fut donné à Eurybiade, et Thémistocle, ainsi que les chefs des autres nations, furent placés sous ses ordres. Ces dispositions venaient d'être prises, lorsque l'armée navale des Perses partit de Therme. Dix navires, les meilleurs voiliers de la flotte, cinglèrent droit à l'île de Sciathos, où les Grecs avaient en observation trois navires; ceux-ci s'éloignèrent aussitôt qu'ils aperçurent l'ennemi. Les Perses les poursuivirent, en prirent deux après un rude combat, et laissèrent échapper le troisième, qui alla s'échouer à l'embouchure du Pénée. Les Grecs en station à Artémisium, avertis aussitôt par les signaux qu'on leur fit de l'île de Sciathos, abandonnèrent leur position, et se retirèrent à Chalcis pour garder le passage de l'Euripe.

Cependant la flotte des Perses abordait au rivage de la Magnésie, situé entre Casthanée et Sépias. Quelques heures après son arrivée elle fut assaillie par une terrible tempête, qui dura trois jours et fit périr quatre cents galères ainsi qu'un grand nombre de bâtiments chargés de vivres. A la nouvelle de ce désastre, les Grecs firent des libations à Neptune sauveur, lui adressèrent des vœux, et regagnèrent promptement l'Artémisium.

Les pertes éprouvées par les Perses étaient immenses; ils employèrent plusieurs jours à réparer leurs avaries, et continuant enfin leur route, ils côtoyèrent le continent, doublèrent le cap Sépias, et allèrent mouiller aux Aphètes (1) (à l'entrée du golfe Pagasétique). Pendant ce dernier mouvement, quinze vaisseaux qui étaient restés en arrière firent fausse route et tombèrent au pouvoir des Grecs.

Combats d'Artémisium. — Les Perses ne tardèrent pas à préparer une attaque contre la flotte grecque, mais craignant que cette dernière, numériquement beaucoup moins

(1) A quatre-vingts stades (environ quatre lieues) de la flotte des Grecs.

forte, ne prît la fuite à leur approche, ils résolurent de lui couper toute retraite. Deux cents galères firent le tour de l'Eubée et allaient envelopper l'ennemi lorsqu'une nouvelle tempête les brisa contre les écueils. Pendant trois jours il se donna plusieurs combats, où les Grecs eurent presque toujours l'avantage. — Ils apprirent enfin que le passage des Thermopyles était forcé, et pour conjurer le danger qui menaçait Athènes, ils firent voile vers l'Attique, et se retirèrent à l'île de Salamine. L'armée de terre prit position à l'isthme de Corinthe, et ne songea plus qu'à défendre l'entrée du Péloponèse.

Dans cette extrémité, Thémistocle ne cessait de répéter aux Athéniens qu'il était temps de quitter des lieux voués par la colère céleste à la fureur des Perses, que la flotte leur offrait un asile assuré; qu'ils trouveraient une nouvelle patrie partout où ils pourraient conserver leur liberté, et il appuyait ses discours des oracles qu'il avait obtenus de la Pythie. Le peuple comprit enfin que les vaisseaux étaient ces *murailles de bois* derrière lesquelles il devait combattre, s'il voulait triompher. Il fut donc décidé que tous les habitants en état de porter les armes passeraient sur la flotte, et que chaque particulier pourvoirait à la sûreté de sa femme, de ses enfants et de ses esclaves. L'exécution de ce décret offrit un spectacle attendrissant. Les habitants de l'Attique faisaient retentir les plaines de cris lugubres; les vieillards que leurs infirmités ne permettaient pas de transporter ne pouvaient s'arracher des bras de leurs familles désolées. Les hommes en état de servir la république recevaient, sur le rivage, les tristes adieux de leurs femmes et de leurs enfants; ils les faisaient embarquer à la hâte sur des navires qui devaient les conduire à Égine, à Trezène, à Salamine, et eux-mêmes se rendaient aussitôt sur la flotte. — Xerxès se disposait alors à quitter les Thermopyles. Il traversa d'abord la Phocide, dont il ravagea les campagnes. — La Béotie se soumit, à l'exception de Platée et de Thespies, qui furent ruinées de fond en comble. Il dévasta ensuite l'Attique et entra dans Athènes; il y trouva quelques malheureux vieillards qui


Thasos
Samothrace
Mont Athos
Imbros
I. Lemnos
G. Melas
CHERSONESE
HELLESPONT
Abydos
Sestos
Cap Sarpedon
Doriscus
Sala
Hebre
Chalcis
EUBEE
Phalère
CARTE
Indiquant la route
suivie par la flotte des Perses
depuis
L'HELLESPONT
jusqu'à la rade
DE PHALÈRE.

(Fig. 38.)

attendaient la mort et un petit nombre de citoyens qui défendirent la citadelle pendant plusieurs jours. — L'armée navale des Perses mouillait alors dans la rade de Phalère ; celle des Grecs sur les côtes de Salamine. Mais l'incendie d'Athènes fit une si vive impression sur ces derniers que la plupart résolurent de se rapprocher de l'isthme de Corinthe où les troupes de terre s'étaient concentrées, et le départ fut fixé au lendemain.

Pendant la nuit Thémistocle se rendit auprès d'Eurybiade, généralissime de la flotte ; il lui représenta que la consternation s'était emparée des soldats, que s'il les conduisait dans des lieux propres à favoriser leur désertion, son autorité ne pourrait les retenir sur les vaisseaux, qu'il se trouverait bientôt sans armée et la Grèce sans défense.

Eurybiade, frappé de la justesse de ces réflexions, appela les chefs au conseil. Tous se soulevèrent d'abord contre la proposition de Thémistocle. Mais ce dernier parvint à leur faire comprendre que, resserrés dans un détroit, ils pourraient opposer un front égal à celui de l'ennemi ; tandis que plus loin, la flotte innombrable des Perses ayant assez d'espace pour se déployer, les envelopperait de toutes parts. L'avis de Thémistocle prévalut enfin, et Eurybiade ordonna que l'on ne quitterait pas les rivages de Salamine. Xerxès, de son côté, avait donné ordre à Mardonius de convoquer à bord de l'un de ses vaisseaux les chefs des divisions particulières dont son armée navale était composée. C'étaient les rois de Sidon, de Tyr, de Cilicie, de Chypre, et quantité d'autres petits souverains tributaires de la Perse. On mit en délibération si l'on attaquerait de nouveau la flotte des Grecs. Le roi de Sidon et la plupart de ceux qui opinèrent après lui se déclarèrent pour la bataille.

Artémise (1), reine d'Halicarnasse, consultée à son tour, conseilla d'envoyer les vaisseaux sur les côtes du Péloponèse et de conduire les troupes de terre vers l'isthme de Corinthe. Puis elle ajouta qu'à tout prix il fallait éviter une bataille

(1) Cette princesse, qui avait suivi Xerxès par dévouement pour sa cause, pouvait lui dire la vérité sans lui déplaire.

navale, parceque la supériorité de la marine des Grecs devait leur donner l'avantage. Mardonius ayant achevé de prendre les voix fit son rapport à Xerxès, qui combla d'éloges la reine d'Halicarnasse, et tâcha de concilier l'avis de cette princesse avec celui du plus grand nombre. La flotte reçut l'ordre de s'avancer contre l'île de Salamine et l'armée de se diriger vers l'isthme de Corinthe.

Cette marche produisit l'effet qu'Artémise avait prévu. Les Grecs demandèrent de nouveau à quitter Salamine pour aller au secours du Péloponèse. Les généraux se réunirent pour prendre une décision. L'opposition des Éginètes, des Mégariens et des Athéniens fit traîner la délibération en longueur; mais à la fin Thémistocle, voyant que l'avis contraire prévalait dans le conseil, fit un dernier effort pour empêcher l'exécution d'un aussi funeste projet. Par son ordre un homme habile alla pendant la nuit annoncer aux ennemis que les Athéniens étaient disposés à se déclarer pour le roi et que les autres Grecs, saisis d'épouvante, méditaient une prompte retraite. Se croyant assurés d'une victoire facile, les Perses s'avancèrent aussitôt à la faveur des ténèbres, et après avoir bloqué les issues par lesquelles les Grecs auraient pu s'échapper, ils débarquèrent quatre cents hommes sur l'île de Psyttalie, située entre le continent et la pointe orientale de Salamine. C'est en ce lieu que devait se livrer le combat. — Aristide, qui venait de l'île d'Égine pour rejoindre l'armée, aperçut le mouvement de la flotte des Perses; dès qu'il fut à Salamine, il se rendit au lieu où les chefs délibéraient, et leur fit savoir que l'ennemi s'était rendu maître de tous les passages qui pouvaient favoriser leur fuite. Le récit d'Aristide, confirmé par d'autres témoins qui arrivaient, fit cesser toute irrésolution, et les Grecs se préparèrent à combattre.

Par les nombreux renforts que les flottes avaient reçus, celle des Perses comptait douze cent sept vaisseaux, celle des Grecs trois cent quatre-vingts.

Bataille de Salamine. (20 de boédromion, 1re année de

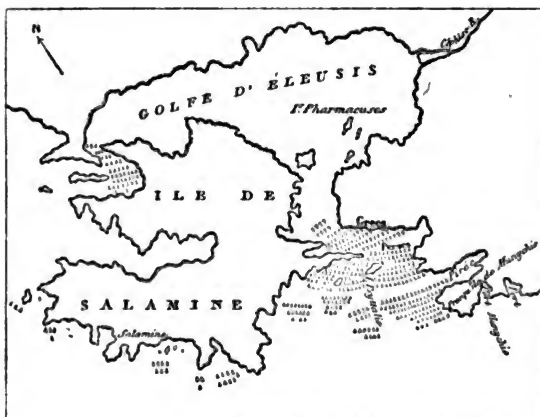
la 75e olympiade; 20 octobre de l'an 480 av. J. C.) — Au point du jour Thémistocle fit embarquer ses soldats. La flotte se forma dans le détroit de l'Est : les Athéniens étaient à la droite, et se trouvaient opposés aux Phéniciens; l'aile gauche, composée des Lacédémoniens, des Éginètes et des Mégariens, avait en tête les Ioniens.

Xerxès, entouré de secrétaires qui devaient décrire toutes les circonstances du combat, vint se placer sur une hauteur voisine. Dès qu'il parut, les deux ailes des Perses se mirent en mouvement et s'avancèrent jusqu'au delà de l'île de Psyttalie. Elles conservèrent leurs rangs tant qu'elles purent s'étendre, mais elles furent obligées de les rompre à mesure qu'elles approchaient de l'île et du continent. Outre ce désavantage, elles avaient encore à lutter contre le vent, qui leur était contraire et contre la pesanteur de leurs vaisseaux, qui s'embarrassaient, s'entre-heurtaient sans cesse.

L'action s'engagea bientôt avec une égale ardeur des deux côtés. Ariamène, frère de Xerxès, conduisait l'aile gauche des Perses, et du haut de son vaisseau, le plus fort de l'armée, faisait pleuvoir sur les Grecs une grêle de flèches et de traits. Deux petits navires commandés par Aminias de Décelée et Sosiclès de Pédiée ne craignirent pas d'affronter ce redoutable ennemi; ils fondirent sur lui, à force de rames, le heurtèrent violemment et l'accrochèrent. Aussitôt Ariamène, suivi de ses meilleurs soldats, sauta sur l'un des bâtiments athéniens, et combattit pendant longtemps avec la plus grande valeur; enfin, il tomba percé de coups, et fut précipité dans la mer (1). (Plutarque.) La mort du frère de Xerxès jeta les Phéniciens dans la consternation, et ils prirent la fuite. Vainement les Cypriotes voulurent rétablir le combat; ils furent accablés par le nombre, et perdirent presque toutes leurs galères. Alors Thémistocle mena son aile victorieuse contre les Ioniens, qui opposèrent une vigoureuse résistance, et

(1) Son corps, flottant sur l'eau, fut reconnu par Artémise; elle le fit retirer pour lui rendre les honneurs dus à sa naissance et à son héroïque valeur.

ne songèrent à la retraite que lorsqu'ils eurent à combattre toute l'armée des Grecs. On trouve dans Eschyle un beau récit de la bataille de Salamine (1).



(*Fig.* 20.)

(1)
Reine, quelque démon, quelqu'envieux génie
Prépara notre perte et notre ignominie.
Un soldat imposteur vient avertir ton fils
Que les Grecs, oubliant leurs orgueilleux défis,
Attendaient maintenant dans un profond silence
Le moment d'échapper à notre vigilance;
Tout prêts à confier leur salut à la nuit.
Ce prince trop crédule, à sa perte conduit,
Ne sut point démêler l'artifice du traître,
Que le courroux d'un dieu favorisait peut-être.
Il donne à tous les chefs cet ordre solennel :
« Qu'à cet instant suprême où, descendant du ciel,
« Les ombres de la nuit viennent couvrir la terre,
« Trois lignes de vaisseaux rangés sur l'onde amère
« Ferment aux ennemis les passages, les ports;
« Que de l'île d'Ajax d'autres cernent les bords.
« Si les Grecs évitaient la mort ou l'esclavage,
« Si leurs vaisseaux furtifs atteignaient le rivage,
« Les chefs paîraient bien cher l'oubli de leur devoir. »
C'est ainsi qu'il disait, ivre d'un vain espoir.

La flotte des Perses se retira dans le port de Phalère. Deux cents de leurs vaisseaux avaient péri, quantité d'autres étaient pris; les Grecs n'avaient perdu que quarante galères. Peu

Il ignorait des dieux la sévère sentence.
Le Perse, impatient de montrer sa vaillance,
Quand la nuit sur le ciel répand son voile noir,
Reçoit l'ordre du chef pour le repas du soir.
Puis à l'envi, chacun, ou s'appelle, ou se presse :
Les rapides vaisseaux disputent de vitesse;
Les passages, les ports avec soin sont gardés.
Les Grecs, que l'on croyait à tort intimidés,
N'essayaient pas de fuir pendant la nuit obscure.
Mais à peine l'aurore éclairait la nature,
Que des rangs ennemis un chant religieux
S'élève en longs accords et monte vers les cieux.
L'écho répète au loin cette prière immense.
Le roi maudit alors sa folle confiance,
Et la pâle terreur vient enchaîner nos bras :
Car cet hymne, c'était l'hymne saint des combats.
L'ennemi furieux s'avançait au carnage,
Et l'airain belliqueux enflammait son courage.
Un cri part, et soudain les rameurs haletants
Frappent à coups pressés les flots retentissants;
Et bientôt à nos yeux parut la flotte entière :
L'aile droite en bon ordre arrivait la première,
Le reste la suivait, et ces mâles accents
Venaient porter l'effroi dans le cœur des Persans :
« Allons, fils de la Grèce, affranchir la patrie,
« Nos femmes, nos enfants, notre ville chérie;
« Délivrons les tombeaux où dorment nos aïeux,
« Nos temples menacés, les autels de nos dieux;
« Songeons que de leur sort un seul combat décide! »
Nous avons répondu par un hymne homicide;
C'était l'instant suprême; il fallait l'affronter.
Contre les becs d'airain, l'airain vient se heurter;
Un vaisseau grec sur nous marchant avec furie
Fracasse les agrès d'un vaisseau de Syrie :
Rameurs contre rameurs, vaisseaux contre vaisseaux,
Les deux flottes ensemble avancent sur les eaux.
Mais hélas! resserrés dans un étroit espace,
Nos malheureux vaisseaux que leur nombre embarrasse
Ne peuvent s'entr'aider, et sèment sur les mers
Les débris de leurs flancs par l'airain entr'ouverts.
Le Grec nous environne animé par la rage,
Et ses coups redoublés pressent notre naufrage,
La mer à nos regards disparait sous les morts;
Les écueils sont remplis de débris et de corps.

de temps après les Perses reçurent l'ordre de se rendre à l'Hellespont et d'y veiller à la conservation des ponts de bateaux; les Grecs les poursuivirent jusqu'à l'île d'Andros. Thémistocle voulait les atteindre et brûler ensuite les ponts; mais Eurybiade ayant fortement représenté que loin d'enfermer les Perses dans la Grèce, il faudrait, s'il était possible, leur procurer de nouvelles issues pour en sortir, l'armée navale des alliés s'arrêta et gagna peu de temps après le port de Pagase (1), où elle passa l'hiver.

Thémistocle fit prévenir Xerxès que s'il ne hâtait pas son départ les Grecs lui fermeraient le chemin de l'Asie. Alors le roi se dirigea vers la Thessalie, où il laissa Mardonius avec trois cent mille hommes , et, continuant sa route, il arriva sur les bords de l'Hellespont avec un très-petit nombre de troupes; le reste ou avait péri par les maladies, ou s'était dispersé dans la Macédoine et dans la Thrace. Pour comble d'infortune, les ponts n'existaient plus, la tempête les avait détruits. Le roi se jeta dans une barque, passa la mer en fugitif, après l'avoir traversée six mois auparavant en vainqueur, et se rendit en Phrygie.

Environ onze mois après le combat de Salamine, l'armée de Mardonius fut entièrement défaite non loin des murs de Platée par les Grecs, sous les ordres de Pausanias et d'Aristide (22 sept. 479 av. J. C.).

Combat de Mycale. — Le même jour, la flotte des Grecs, commandée par Léotychidas, roi de Lacédémone, et Xantippe l'Athénien, s'étant approchée du promontoire de Mycale, y débarqua des troupes et la plus grande partie des équipages; ces forces réunies attaquèrent les Perses, qui, après avoir tiré à terre leurs vaisseaux, s'en étaient fait un rempart, et leur firent essuyer une entière défaite.

Cette dernière victoire équivalait à la conquête de la mer

Notre flotte des Grecs, évitant la poursuite,
Sur les ailes des vents précipita sa fuite.
(*Les Perses.*)

(1) Pagase était située au nord du golfe Pagasétique, aujourd'hui golfe de Volo.

Égée; les Grecs brûlèrent les vaisseaux et les retranchements des Perses et remirent à la voile, emportant un riche butin. Arrivés à Samos, ils firent alliance avec les habitants de cette île, et bientôt ceux de Chios et de Lesbos suivirent l'exemple des Samiens. La flotte grecque se dirigea ensuite vers l'Hellespont; ayant trouvé les ponts rompus, Léotychidas et les Péloponésiens retournèrent en Grèce; mais les Athéniens résolurent d'attaquer la Chersonèse, et firent le siége de Sestos, qui se rendit après avoir opposé la plus vive résistance. (Hérodote, liv. IX.) Ces défaites découragèrent Xerxès; renonçant enfin à tout projet de guerre, il ne songea plus qu'à ses plaisirs. Cette manière de vivre lui attira bientôt le mépris de ses sujets, et il fut assassiné par Artaban, capitaine de ses gardes, qui occupa le trône pendant quelques mois.

Sataspès. — Sous le règne de Xerxès, un seigneur de la cour, nommé Sataspès, qui avait été condamné à mort, obtint sa grâce à condition qu'il ferait, par mer, le tour de la Libye. Il se rendit donc en Égypte, y prit un vaisseau et des matelots du pays, cingla vers le détroit des Colonnes, doubla ensuite le promontoire Soloé, et se dirigea vers le sud. Il navigua ainsi pendant plusieurs mois; enfin, rebuté par la longueur et les difficultés de la route, il regagna l'Égypte et revint à Suse, où il fit le récit de ses aventures. Après s'être avancé bien loin dans le sud, il avait vu sur les côtes de petits hommes, qui à son approche s'étaient enfuis dans les montagnes; il avait alors pénétré dans leurs demeures, s'était emparé des vivres qui s'y trouvaient, et avait repris la mer pour achever le tour de la Libye; mais il n'avait pu continuer sa navigation dans une mer dont les eaux ou repoussaient son navire, ou le retenaient comme enchaîné. Xerxès, persuadé que Sataspès ne disait pas la vérité, fit exécuter la première sentence. (Hérodote, liv. IV.) Cependant, dit Bougainville, l'allégation pouvait être véritable, car lorsqu'on range de trop près la côte occidentale de l'Afrique, on rencontre des parages où pendant plusieurs mois

règnent des calmes tels que le vaisseau reste immobile, tandis qu'en d'autres endroits il est repoussé par des courants rapides.

Artaxerxès I (471-424 av. J. C.). — Des guerres civiles ensanglantèrent les premières années du règne d'Artaxerxès, et ce ne fut qu'en triomphant de nombreux ennemis qu'il parvint à affermir son autorité. Lorsque après avoir vaincu et les fils d'Artaban et son frère Hystaspe, il se vit enfin paisible possesseur de toute la monarchie, il eut à réprimer la révolte de l'Égypte et à soutenir de nouvelles luttes contre les Grecs. La flotte des Perses éprouva encore la supériorité des vainqueurs de Salamine, et perdit cent vaisseaux à la bataille de Chypre. Plus heureuse pendant la guerre d'Égypte, elle avait attaqué et détruit, aux bouches du Nil, cinquante galères athéniennes.

Ces faits maritimes, les seuls importants de cette époque, sont détaillés dans l'histoire de la marine grecque.

Artaxerxès suivit la politique de son père; il chercha toujours à gagner les chefs des Grecs, mécontents de leurs concitoyens, et fit une pension annuelle de deux cent mille écus à Thémistocle, qui vint lui demander asile (1).

Quand la guerre du Péloponèse affaiblit les Grecs en les divisant, Sparte et Athènes briguèrent l'alliance d'Artaxerxès; mais il mourut au moment où il allait peut-être se décider à soutenir par les armes le parti des Lacédémoniens.

Xerxès II (422). *Sogdien-Darius II* (423-404 av. J.-C.). — Xerxès II ne régna que quarante-cinq jours qu'il passa dans la débauche, et fut assassiné par Sogdien qui s'empara du trône. Le nouveau roi fut à son tour renversé par Ochus qui prit à son avénement le nom de Darius II. Ce prince règna dix-neuf ans; il fut toujours sous la tutelle de sa femme,

(1) Diodore de Sicile prolonge le règne de Xerxès jusqu'à l'an 465 av. J. C. Mais Thucydide et Cornelius assignent l'an 472 à la fin du règne de ce prince et l'an 471 au commencement du règne d'Artaxerxès. — D'après ces deux derniers auteurs, c'est auprès d'Artaxerxès et non auprès de Xerxès que Themistocle chercha un refuge.

Parysatis, dont les intrigues entretenaient dans la famille royale de funestes divisions, et termina sa vie au milieu des scènes tragiques qui souillaient son palais.

Artaxerxès-Mnémon. (404.) — Le fils aîné de Darius lui succéda, sous le nom d'Artaxerxès-Mnémon. Ce prince, après avoir vaincu à Cunaxa (village de la Mésopotamie méridionale, près de l'Euphrate), Cyrus (1), qui lui disputait l'empire, chargea le satrape Tissapherne de forcer les villes Ioniennes à reconnaître la domination des Perses. Sparte, qui avait favorisé la révolte de Cyrus, envoya en Asie Tymbron, puis Dercyllidas; ce dernier s'empara de plusieurs villes importantes et conclut avec Pharnabaze, satrape de Phrygie et d'Eolie, une trêve de huit mois.

Tant de succès avaient élevé Sparte au plus haut degré de gloire; mais au lieu de protéger la Grèce, elle lui imposa un joug plus pesant que n'avait jamais été celui d'Athènes, et excita partout le mécontentement. Artaxerxès sut profiter habilement des divisions des Grecs pour agrandir sa puissance. Il suivit le sage conseil de Pharnabaze, et donna le commandement de sa flotte à Conon, qui vainquit les Lacédémoniens non loin de Cnide (*voir* Marine grecque). Alors, maître de la mer, le roi des Perses favorisa les confédérés de Thessalie, de Thèbes, d'Athènes, de Corinthe, d'Argos, et Sparte se vit menacée de perdre la domination de la Grèce même.

Pour prévenir ce dernier désastre et empêcher les Athéniens de ressaisir l'empire de la mer, la fière rivale d'Athènes implora la paix du satrape Téribaze, offrant pour première condition d'abandonner aux Perses la Grèce d'Asie. Artaxerxès trouvait les Macédoniens assez humiliés, mais encore trop puissants; il poursuivit le projet de leur rendre des rivaux dans les Athéniens, d'alimenter la guerre civile entre eux et les confédérés. Les hostilités durèrent pendant cinq ans; enfin, redoutant les prétentions des Athéniens,

(1) Cyrus avait soixante vaisseaux, qui ne servirent qu'au transport des troupes. Ils partirent d'Ephèse, longèrent les côtes de la Carie, de la Pamphylie, de la Cilicie, et abordèrent à Issus. Cette flotte était sous les ordres de Tamos.

qui soutenaient la révolte de Chypre et de l'Égypte, Artaxerxès dicta en maître les articles du traité d'Antalcide (*voir* Marine grecque), et tourna toutes ses forces contre Évagoras, qui ne pouvait plus recevoir de secours de la Grèce.

Guerre de Chypre. — Le roi des Perses avait une armée formidable et trois cents vaisseaux bien équipés; Évagoras, maître de presque toute l'île de Chypre, de Tyr et de quelques autres villes de Phénicie, allié d'Achoris, roi d'Égypte, pouvait opposer aux forces d'Artaxerxès deux cent dix bâtiments de guerre.

Comme cette flotte se composait en grande partie de navires légers, le roi de Chypre les dirigea d'abord contre les vaisseaux de charge, qui portaient les approvisionnements des ennemis. Les croiseurs firent de nombreuses prises, et les troupes débarquées par les Perses dans la partie de l'île qui tenait pour eux manquèrent de vivres, et se révoltèrent.

Combat de Citium. — Alors l'armée navale des Perses, commandée par Gaos, s'approcha de l'île. Lorsqu'elle fut à la hauteur de Citium, Évagoras, voyant qu'elle n'était pas rangée en ordre de bataille, l'attaqua vivement avec toutes ses forces, et eut d'abord l'avantage; mais bientôt, revenu de la surprise que cette attaque imprévue lui avait causée, Gaos réunit ses navires dispersés, et rétablit le combat. Les galères d'Évagoras ne soutinrent pas longtemps cette lutte inégale; elles furent mises en fuite et obligées de rentrer dans leurs ports. Après cette victoire, les Perses assiégèrent Salamine par terre et par mer pendant plusieurs mois et ne purent la prendre. Enfin Évagoras consentit à traiter avec Artaxerxès; il abandonna ses conquêtes, se réduisit à Salamine, prit l'engagement de payer un tribut annuel et garda son titre de roi (385.)

Pendant la guerre malheureuse que fit ensuite Artaxerxès pour soumettre l'Égypte révoltée, ses forces navales ne lui servirent qu'au transport des troupes.

Les successeurs d'Artaxerxès, Ochus, Arsès et Darius III, qui fut vaincu par Alexandre le Grand, entretinrent aussi des flottes nombreuses et bien équipées; elles rendirent d'importants services, eurent l'empire de la mer, mais ne livrèrent aucun combat qui mérite d'être raconté.

MARINE GRECQUE.

Coup d'œil sur l'histoire des Grecs. — On ne peut que faire des conjectures sur l'origine des Grecs. D'après Hérodote (liv. I, liv. VII, liv. VIII) et Pausanias (liv. IX), divers peuples grecs prétendaient avoir été constitués en corps de nation dès les temps les plus reculés, et avant la formation de la peuplade hellénique : tels étaient les habitants primitifs de l'Attique, de la Béotie et de quelques autres pays. Ces peuples se disaient *autochthones*, c'est-à-dire nés du sein de la terre. Sans prendre à la lettre cette expression, elle semblerait indiquer au moins qu'ils prétendaient n'être venus d'aucune contrée étrangère. Quant aux Hellènes, ils ne faisaient remonter leur origine qu'au temps qui avait suivi le déluge de Deucalion ; ils croyaient leurs premiers parents nés des pierres que Deucalion et Pyrrha avaient jetées derrière eux. — Ces bizarres traditions n'ont pu satisfaire les érudits, et ils ont eu recours à la Bible. Or, la Genèse (chap. X) s'est renfermée dans des généralités ; on doit certainement conclure du texte sacré que les Grecs, comme tous les autres peuples, sont issus des fils et des petits-fils de Noé, mais rien n'y vient appuyer les assertions des commentateurs qui, comme Dom Calmet (Bible de Vence, tom. I, p. 461), ont prétendu que les fils de Japhet furent les pères des diverses tribus grecques, des Macédoniens, des Épirotes, des Ioniens, des Éléens.

Après avoir interrogé inutilement la Bible, l'érudition a demandé aux langues l'origine des premiers Grecs. Fréret, qui a fait de l'histoire ancienne le principal objet de ses recherches, avance qu'on trouve de nombreuses ressemblances entre les langues du nord et la langue grecque, et il conclut

de ces ressemblances que les Grecs étaient originaires du Nord. En admettant que ces rapports, qui ont été contestés par Hemsterhuys, par Larcher et par d'autres savants hellénistes, soient invinciblement établis, ils prouveraient seulement qu'à une certaine époque des colonies parties du Nord sont venues habiter la Grèce, et y ont fait prévaloir leur idiome ; mais on ne peut en induire que la population primitive de la Grèce est venue du Nord. Il faudrait admettre que la langue grecque que nous connaissons a été parlée par les plus anciennes populations de la Grèce, et appuyer par des preuves cette opinion, que contrediraient Hérodote et Thucydide, puisqu'ils accusent l'existence d'un idiome pélasgique distinct de l'hellénique et antérieur à ce dernier.

Quant aux hypothèses hardies de Fréret au sujet des Pélasges et des Hellènes, elles sont en contradiction avec tout ce qui a été écrit par les historiens Grecs.

S'il est impossible de déterminer l'origine des populations primitives de la Grèce, on doit supposer avec Diodore de Sicile et Pausanias que ces peuplades n'eurent d'abord pour demeures que des antres profonds, dont elles sortaient pour disputer aux animaux des aliments grossiers et quelfois nuisibles. Plus tard diverses races d'Arabes, de Chananéens, de Phéniciens encore pasteurs, puis d'Égyptiens, de Phéniciens civilisés et marchands, de Crétois, de Thraces, de Phrygiens vinrent successivement se placer et s'asseoir comme autant de couches sur la population primitive de la Grèce, et ce dépôt fécond produisit la civilisation. *Varron*, que l'on regarde comme le plus docte des Romains, distingue trois âges de la Grèce : l'âge obscur, qui s'étend depuis une époque qu'on ne peut déterminer jusqu'au déluge d'Ogygès (1); l'âge

(1) Ogygès, premier roi connu de la Grèce ; de son temps eut lieu en Béotie, où il régnait, une grande inondation, à laquelle on a donné le nom de déluge d'Ogygès et que Larcher place 1759 ans avant notre ère, Fréret 1796 ans, d'autres enfin environ deux mille ans, et deux cent cinquante ans avant le déluge de Deucalion. Il est très-vraisemblable, dit Strabon (liv. IX), que le débordement des eaux qui du temps d'Ogygès inonda la Béotie ne provint que d'un engorgement dans les conduits souterrains qui partaient des baies par lesquelles se ter-

fabuleux, qui commence à ce déluge et va jusqu'à la première olympiade de Corœbus (726 av. J.-C., ou 776, d'après l'abbé Barthélemy); enfin l'âge historique.

Cette division est parfaitement logique, car si les Grecs possédèrent les moyens de constater les principaux faits de leur histoire dès les temps les plus éloignés, avant les olympiades, les dates de ces faits sont plus approximatives que certaines. — Ainsi, quatorze historiens ou chronologistes ont cherché à fixer l'époque de la prise de Troie, l'événement le plus célèbre des temps héroïques, et ils ont donné onze dates différentes.

TEMPS HÉROÏQUES.

Nous n'avons pas à nous occuper du premier âge, on n'y découvre aucune trace de la marine; mais dans le second on voit déjà chacun des petits États dont se composait alors la Grèce construire et équiper des navires.

Minos (1353 av. J.-C.). — Vers le quatorzième siècle avant J.-C., des pirates phéniciens, auxquels se mêlaient les Grecs eux-mêmes et particulièrement les Athéniens, menaçaient de bouleverser la société et d'étouffer la civilisation naissante par leurs courses et leurs brigandages. — Minos, roi de Crète, réunit toutes ses forces maritimes à celles de Radamanthe, son frère, qui s'était établi dans les îles de la mer Égée (Chio, Lemnos, les Cyclades), fit aux pirates une guerre d'extermination, et rétablit la tranquillité. Ce prince, voulant prévenir le retour de ces désordres, proposa aux Grecs un code maritime, qui reçut la sanction générale. Plutarque et Diodore de Sicile font connaître d'après Clitodemus, le plus ancien historien de l'Attique, la teneur de la principale disposition de ce code maritime. « Les Grecs défendent de mettre en mer aucune barque

minait le lac Copaïs et servaient à l'écoulement des eaux. — Les Athéniens célébraient tous les ans l'anniversaire du déluge d'Ogygès, et ils l'observaient encore lorsque Sylla prit Athènes (Plutarque).

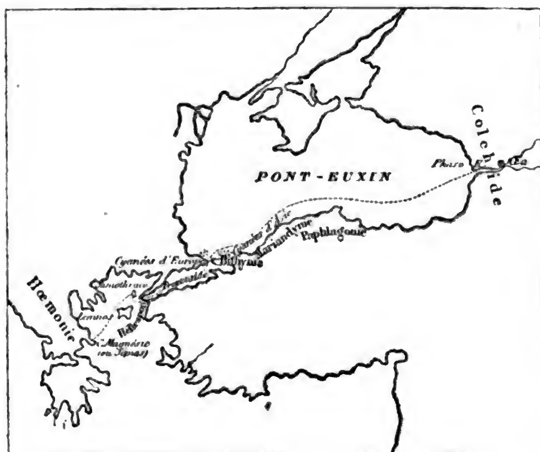
« montée par plus de cinq hommes ; on n'en excepte que le « capitaine du navire *Argo*, auquel on donne expresse mis- « sion de courir les mers pour les délivrer des brigands et « des corsaires. » — Tous les États fondés dans l'Hémonie, dans la Grèce centrale et dans le Péloponèse, voulurent prendre part à l'expédition, qui, après avoir battu les pirates et les nations barbares établies sur les bords du Pont-Euxin, devait se rendre en Colchide, car les princes grecs convoitaient les mines de cette contrée et les trésors d'Aétès. (De là est venue la fable de la toison d'or, inventée par les poëtes.)

Expédition des Argonautes (1330 av. J.-C.). — Les Argonautes empruntèrent leur nom au navire *Argo*, qui plus tard fut érigé (1) en prophète. Ce navire, le plus grand qui eût encore été construit, ne fut pas le seul équipé par les princes grecs, mais le principal de la flotte qu'ils avaient réunie. Ils prirent

(1) Les anciens avaient des navires dédiés aux dieux et que les grecs nommaient Théogides. — En Égypte c'était le vaisseau consacré à Isis. Des figures emblématiques ornaient les côtés de ce bâtiment qu'avaient construit les plus habiles ouvriers ; sur la voile étaient écrits en gros caractères les vœux qu'on renouvelait chaque année pour les navigateurs. Lorsqu'on l'avait purifié avec une torche ardente, des œufs et du soufre, les prêtres et le peuple, dit Apulée, allaient y déposer des corbeilles remplies de fleurs et tout ce qui servait aux sacrifices. Puis on levait l'ancre, et l'on abandonnait le navire, qu'on laissait voguer au gré du vent et des flots, pour aller dans le temple d'Isis conjurer la déesse d'être propice aux marins. Les Égyptiens considéraient aussi comme sacré le navire sur lequel on nourrissait pendant quarante jours le bœuf Apis, avant de le conduire à Memphis, dans le temple de Vulcain. — En Grèce les navires sacrés les plus renommés furent : l'Argo, dont nous avons parlé plus haut, qui fut même déifié, et placé au nombre des constellations ; la Salaminienne, galère à trente rames que montait Thésée lorsqu'il se rendit en Crète, et qui prit ensuite le nom de Déliarque, parce qu'elle allait porter tous les ans à Délos les offrandes des Athéniens ; le Parale, dont l'origine est inconnue ; l'Antigone, le Démétrius et le navire de Minerve. Ce dernier ne prenait jamais la mer ; on le conservait religieusement près du lieu où l'Aréopage tenait ses séances ; il ne paraissait qu'à la fête des grandes Panathénées, qui se célébrait tous les cinq ans, et servait à porter en grande pompe au temple de Minerve le peplum de la déesse (Suidas). Mais ce qu'on admirait le plus selon Pausanias, c'est que ce navire était mis en mouvement par certains ressorts cachés dans ses flancs. — Les Romains avaient la plus grande vénération pour les navires qui avaient transporté dans leur ville la Bonne Déesse et le dieu Esculape. — On célébrait aussi à Rome la fête du vaisseau d'Isis : « Certus dies « habetur in fastis, quo Isidis navigium celebratur » (Lactance). — Cicéron parle d'une autre fête du même genre, qu'il nomme la première navigation ; Végèce en fait mention sous le nom de la naissance de la navigation.

d'abord pour chef Hercule, prince d'origine égyptienne et de la maison royale d'Argos. Mais bientôt la rivalité entre les Hellènes et les colons orientaux établis en Grèce suscita des dissensions par suite desquelles Hercule fut abandonné et le commandement déféré à Jason, prince Hellène de la famille Éolienne.

Cette expédition, première entreprise nationale des Grecs, n'eut pas un très-heureux succès. Les Argonautes partirent du cap Magnésie, abordèrent dans l'île de Lemnos, où ils firent un assez long séjour, et allèrent ensuite toucher à Samothrace; puis, se dirigeant vers le Sud, ils entrèrent dans l'Hellespont et traversèrent la Propontide; mais lorsqu'ils sortirent du Bosphore de Thrace et débouchèrent dans le Pont-Euxin, ils furent jetés par les courants ou par les vents sur les Cyanées d'Asie. Cependant ils purent continuer leur route, longèrent les côtes de Bithynie, de Maryandinie, de Paphlagonie, et, après un pénible voyage, arrivèrent à l'embouchure du Phase.



(Fig. 30.)

Les Argonautes furent bien accueillis par le roi de Colchide (Aétès); mais lorsqu'ils eurent enlevé ses trésors et Médée sa fille, dont les terribles vengeances épouvantèrent plus tard la Grèce, ils s'éloignèrent en toute hâte, et se dispersèrent. Les anciennes traditions varient sur la route qu'ils suivirent pour revenir en Grèce. Homère (Odyssée, liv. XII) marque le Pont-Euxin, l'Hellespont, la mer Égée; Diodore de Sicile (liv. IV, chap. 145 et 179) indique le Don, le Volga, la mer de Finlande; cette tradition n'est pas admissible.

Ce qui paraît certain, c'est que les héros qui prirent part à l'expédition des Argonautes visitèrent les côtes du Pont-Euxin, y fondèrent des colonies, et donnèrent naissance à trois peuples : les Tyndarides, les Hénioques et les Achéens (1) (Strabon, liv. X).

Cinquante ans environ après l'expédition des Argonautes, qui avait duré trois ans, eut lieu l'événement le plus important des temps héroïques, la guerre de Troie, chantée par Homère.

L'origine du royaume de Troie se perd dans la nuit des temps, et est environnée de traditions fabuleuses. Dardanus, qui est regardé comme le plus ancien roi de Troie, était né dans l'île de Samothrace; il fit périr Jason, son frère, et s'établit sur les côtes de l'Asie Mineure, où régnait Teucès, dont il épousa la fille. Il étendit bientôt sa domination sur toute la contrée à laquelle il donna son nom, et construisit un palais dans le lieu occupé plus tard par la ville de Troie. — Son successeur Tricthonius transmit la couronne à Tros, qui donna son nom à ses sujets, appelés depuis Troyens.

Expédition d'Hercule contre Troie. — Ilus, fils de Tros, fut le fondateur de la citadelle d'Ilium, et père de Laomédon, qui régnait à Troie lors de l'expédition des Argonautes. — La mauvaise foi de Laomédon attira contre lui la colère d'Hercule. Le héros grec équipa une escadre de six vaisseaux, vint

(1) Ces peuples occupèrent les rivages du Pont-Euxin, depuis les frontières du royaume de Pont jusqu'aux Palus-Méotides.

attaquer le royaume de Laomédon, surprit la capitale et immola le roi, ainsi que tous ses enfants, à l'exception de Priam, qu'il plaça sur le trône. Cette expédition d'Hercule avait laissé des semences de haine entre les Troyens et les Grecs. Cette haine éclata lorsque Pàris, fils de Priam, violant l'hospitalité qu'il avait reçue à la cour de Ménélas, enleva Hélène son épouse.

Guerre de Troie (1280 av. J.-C.). — Tous les princes de la Grèce, divisée alors en cinquante et un petits royaumes, s'unirent pour venger l'injure faite au roi de Sparte. Après de longs préparatifs, l'armée, forte de cent mille hommes, se rassembla au port d'*Aulis* (1), où un calme opiniâtre l'arrêta longtemps, et fut enfin transportée sur les rivages de la Troade par une flotte d'environ onze cents navires, selon Homère, de mille, selon Ovide, et d'un nombre moins considérable, selon Thucydide. — Ces bâtiments étaient garnis de rames; mais ils avaient aussi des mâts et allaient à la voile. Les plus petits, d'après Homère, pouvaient embarquer cinquante soldats, et les plus grands, cent-vingt.

Il est très-remarquable que tous les peuples de la Grèce, excepté les Arnéens, les Doriens et les Arcadiens, fournirent un contingent à la flotte envoyée contre Troie, d'où l'on doit conclure que sur les cinquante et un petits royaumes de la Grèce, quarante-huit construisaient des navires et jouissaient des avantages attachés à la navigation. Du reste, à cette époque les Grecs avaient déjà reconnu et nommé les constellations, et ils les observaient pour se diriger dans leurs courses maritimes. Le passage suivant d'Homère (Odyssée, liv. V, v. 270-275) prouve la vérité de cette assertion : « Ulysse « dirige avec habileté le gouvernail; sans cesse il contemple « les Pléiades; le Bouvier, si lent à se coucher; la grande « Ourse, qu'on appelle aussi le Chariot, tournant toujours aux

(1) C'est à Aulis que, d'après la fable, Iphigénie, fille d'Agamemnon et de Clitemnestre, fut immolée pour apaiser Diane, irritée contre le roi d'Argos, et obtenir un vent favorable.


TROIE
Ténédos
PERRHÈBES
ETOI
ÉLIDE
Epeens
Pylos
Céphallenie
COS
I. RHODES
ARTE
nombre de navires
différens États de la Grèce
pour
RE DE TROIE
ns des principaux chefs
ès Homère.

« mêmes lieux, en face de l'Orient, et la seule de toutes les « constellations qui ne se plonge pas dans les flots de l'O- « céan. »

Dans le deuxième chant de l'Iliade (1), Homère indique

(1) Les Béotiens sont commandés par Pénélée, Leitos, Arcésilas. Ils amenèrent cinquante navires, et sur chacun d'eux montèrent cent-vingt jeunes Béotiens. — Ceux d'Orchomène, de Myniée sont conduits par Ascalaphe et par Jalmène. Ils ont rangé sous leurs ordres trente larges navires. — Schedios, Épistrophos, commandent les Ph céens...; quarante navires peints en noir les ont suivis. — L'agile fils d'Oïlée (Ajax) est à la tête des Locriens : sa petite taille est bien loin d'atteindre celle d'Ajax, fils de Télamon; quarante navires l'ont suivi. — Ceux d'Eubée ont pour chef Éléphénor, rejeton de Mars, fils du magnanime Chalcodon, prince des Abantes... Ils ont quarante vaisseaux, peints en noir. — Ceux d'Athènes sont commandés par Ménesthée, fils de Pétéos...; cinquante vaisseaux peints en noir l'ont suivi. — Ajax (fils de Télamon) a conduit de Salamine douze navires. — Ceux d'Argos, d'Hermione, de Trézène, d'Épidaure... Ceux d'Égine ont pour chefs : le vaillant Diomède, Sthénélos, Euryale; mais Diomède a le commandement suprême. Quatre-vingts vaisseaux peints en noir les ont suivis. Ceux de Mycènes, de la riche Corinthe, ceux de Pellène, ceux d'Égion ont traversé les ondes sur cent navires. — Le puissant Agamemnon, fils d'Atrée, les commande. — Ceux de Sparte, d'Helos, de Messa, d'Atyle ont amené soixante navires; ils obéissent au frère d'Agamemnon, au vaillant Ménélas. — Ceux de Pylos, de la riante Aréna, de Cyparisse...; quatre-vingt-dix profonds navires ont conduit ces guerriers, et Nestor les commande. — Les peuples d'Arcadie, les habitants de Phénée, d'Orchomène, ont vogué sur soixante-dix navires; ils sont commandés par Agapénor. De nombreux Arcadiens ont monté sur des navires que leur a fournis Agamemnon pour traverser les sombres flots, car eux-mêmes sont étrangers aux travaux de la mer. — Ceux qui habitent la vaste Élide, la lointaine Myrsine, obéissent à quatre chefs, qui ont amené chacun dix vaisseaux légers que montent de nombreux Épéens. — Ceux de Dulichios et des Échines, îles sacrées, ont pour chef Mégès; quarante navires peints en noir l'ont suivi. — Ulysse commande aux Céphalléniens, aux guerriers d'Ithaque, de Zacynthe; douze navires dont les flancs sont peints en rouge l'ont suivi. — Les Étoliens ont pour chef Thoas; quarante vaisseaux peints en noir l'ont suivi. — Idoménée, Mérion commandent les Crétois; quatre-vingt noirs vaisseaux les ont suivis. Tlépolème a conduit de Rhodes neuf navires montés par des guerriers fougueux. — Nirée a conduit de Syma trois navires égaux. — Ceux de Nisyre, de Cos obéissent à Pidippe et à Antiphos; trente vastes navires sont rangés sous leurs ordres. — Ceux qui habitent l'Argos des Pélasges, ceux de la Phthiotide ont traversé les mers avec cinquante vaisseaux que commande Achille. — Ceux de Phylacé, d'Antrone, de Ptéléon, sous les ordres de Protésilas, et puis de Podarcès, ont monté quarante noirs vaisseaux. — Ceux de Glaphyre, ceux de Phère, de Beba sont venus sur onze navires que conduit Eumèle. — Les sept navires de ceux de Méthone et de Mélibée étaient commandés par Philoctète. — Ceux de Tricca, de l'âpre Ithome, obéissent à Podalire; trente vastes navires l'ont suivi. — Ceux d'Ormène sont commandés par Euripile; quarante navires l'ont suivi. — Ceux d'Argissa, de Cyrtone ont pour chef Polypœtes;

le nombre des vaisseaux fournis par chaque nation, et les noms des chefs qui les commandaient.

La ville de Troie, située à quelque distance de la mer, défendue par des remparts et par des tours, était encore protégée par des troupes nombreuses; assemblées sur les bords de la mer, elles voulurent s'opposer au débarquement, mais elles furent repoussées. — Les Grecs se renfermèrent dans un camp près du rivage, et l'espace situé entre le camp et la ville devint le théâtre de la bravoure des deux armées. Les succès douteux de plusieurs combats firent entrevoir que le siége devait traîner en longueur, et les vivres commencèrent à manquer, car les Grecs n'avaient pu établir une communication suivie entre la Grèce et l'Asie. La flotte, qui jusque-là n'avait servi qu'au transport des troupes, rendit alors d'importants services : chargée de ravager ou d'ensemencer les îles et les côtes voisines, tandis que divers détachements dispersés dans la campagne enlevaient les récoltes et les troupeaux, elle subvint ainsi à la subsistance de l'armée pendant toute la durée de la guerre. — Enfin, après dix ans de résistance et de travaux, la ville tomba au pouvoir des assiégeants.

La flotte des Grecs fut assaillie à son retour, d'une terrible tempête, qui jeta beaucoup de navires sur les côtes de l'Eubée. Nauplius, roi de cette île, voulut venger la mort de Palamède, son fils : des feux, allumés par son ordre sur les rochers dont Eubée est environnée, y attirèrent les vaisseaux des Grecs, et un grand nombre se brisèrent contre les écueils; mais le principal auteur de la mort de Palamède, Ulysse, dont Homère a chanté les aventures, sut échapper à la vengeance de Nauplius, fut longtemps le jouet des flots, et mit dix ans à effectuer un retour qui aurait pu se faire en un mois. Pendant ce temps, Énée, qui avait construit une flotte de vingt vaisseaux, côtoyait la Thrace et une partie de la Grèce, relâchait

quarante navires l'ont transporté sur les mers. — Gunée a conduit vingt-deux vaisseaux que montèrent les Pérèbes. — Prothoos commande à ceux de Magnésie ; quarante noirs vaisseaux l'ont suivi.

en Épire, abordait en Afrique et puis enfin en Italie, où il fonda, dit-on, Lavinium.

Après la guerre de Troie, la Grèce, toujours sujette aux déplacements et aux émigrations, ne put prendre d'accroissement, parce qu'elle ne connaissait pas de repos. — Le retour tardif des Grecs occasionna bien des révolutions; il y eut des soulèvements dans la plupart des villes, et les vaincus allèrent fonder de nouveaux États. — Les conquêtes des Thessaliens (1), des Arnéens et des Doriens, détruisirent en grande partie la marine et le commerce extérieur.

TROISIÈME AGE. — TEMPS HISTORIQUES.

Dans les premiers siècles du troisième âge (nous continuons à suivre la division adoptée par Varron) et jusqu'au commencement de la guerre médique, la Grèce se ressentit du coup fatal qui avait été porté à sa marine. Quelques États cependant construisirent et équipèrent des navires, fondèrent des colonies (2) dans les îles, ainsi qu'en Italie, et favorisèrent particulièrement le commerce maritime.

(1) Les Thessaliens subjuguèrent toute l'Hémonie. — Les Arnéens, depuis leur établissement à Thèbes jusqu'à la guerre médique, étendirent leur domination sur les villes et territoires de Tanagre, Thespies, Coronée, c'est-à-dire sur la plus grande partie de la Béotie. — Enfin les Doriens occupèrent militairement tout le Péloponèse, excepté l'Arcadie et l'Achaie; et ceux de Sparte, en particulier, les plus grossiers de tous, commandèrent dès le huitième siècle à la Laconie et à la Messénie réunies.

(2) Les Grecs distinguaient deux sortes de colonies sous les noms d'*émigration*, et de *partage*. Dans une dépendance plus ou moins étroite, les colonies qu'ils nommaient partages étaient pour ainsi dire des garnisons permanentes dans les contrées dont la métropole voulait s'assurer la possession; les autres jouissaient au contraire d'une entière liberté et formaient presque autant de républiques que de villes particulières.

La première de ces *émigrations* a commencé soixante ans après la prise de Troie. Les Éoliens, chassés du Péloponèse, se réfugièrent alors dans la partie occidentale de la presqu'île appelée depuis Asie Mineure. — Plus tard (quatre générations après la prise de Troie), les Ioniens passèrent dans cette même partie de l'Asie et s'y établirent sous la conduite de Nelée. — Les Doriens s'émigrèrent à trois époques différentes : la première est fixée à une génération après la prise de

Maîtres de la mer, d'après la Chronique d'Eusèbe. — Eusèbe, dans sa Chronique, qui remonte à des époques antérieures au siége de Troie, dit que plusieurs peuples furent maîtres de la mer pendant un certain temps. — Or, selon Eusèbe, après les Crétois, les Lydiens, les Mæoniens, les habitants de Chio, les Grecs pélasgiens eurent l'empire de la mer pendant quatre-vingt-cinq ans (1000 av. J.-C.); puis les Thraces devinrent les plus puissants, et conservèrent cet avantage pendant dix-neuf ans seulement, si l'on doit s'en rapporter à saint Jérôme, traducteur d'Eusèbe, et pendant quatre-vingt-neuf ans, si l'on suit l'opinion qu'émet Casaubon dans ses Notes sur Polybe. — Le père Fournier fait remarquer à ce sujet que si les Thraces avaient été maîtres de la navigation à cette époque, David et Salomon se seraient adressés à eux lorsqu'ils voulurent équiper des flottes, et non pas aux Tyriens, et il en conclut que les Thraces étaient très-puissants dans la mer Égée seulement, tandis que les Tyriens, alors les meilleurs navigateurs, faisaient des voyages de long cours, et entretenaient un commerce actif, non-seulement dans la Méditerranée, mais encore avec tout l'Orient, au moyen des flottes qu'ils avaient dans la mer Rouge et dans les ports de l'Idumée, bien que cette région fût soumise aux rois de Juda.

L'empire de la mer passa ensuite des Thraces aux Rhodiens, qui le conservèrent pendant vingt ans seulement, d'après Eusèbe. — Mais l'opinion de Strabon nous paraît mieux fondée : il dit, livre XIV, que les Rhodiens furent longtemps maîtres de la mer, qu'ils détruisirent les pirates et conservèrent toujours l'amitié des Romains et des autres nations, qui les laissèrent vivre en liberté. Pendant la guerre mithrida-

Troie, la seconde à quatre générations après la prise de Troie, la dernière enfin doit être placée dans le huitième siècle avant J.-C. (Cos, Rhodes, Halicarnasse, Byzance, Corcyre, Syracuse, Tarente, Héraclée, étaient des colonies doriennes). Les premières colonies donnèrent naissance à d'autres, et quelques-unes de celles-ci devinrent à leur tour métropoles; il y en eut même plusieurs qui effacèrent, soit par leur gloire, soit par leur puissance, les villes dont elles descendaient.

tique, les Rhodiens reçurent tous les Romains qui se réfugièrent dans leur île après avoir échappé au massacre, et lorsque le roi de Pont vint les assiéger, ils coulèrent une partie de sa flotte, brûlèrent l'autre et le forcèrent à s'éloigner.

Lois Rhodiennes. — Le haut rang que les Rhodiens ont occupé parmi les nations commerciales est attesté par Tite-Live, par Strabon, par Florus, qui vantent la sagesse de leur législation. — Cicéron lui a rendu hommage : « Rhodiorum « usque ad nostram memoriam disciplinæ navalis gloria re- « mansit » (*Pro lege maniliâ*); les plus grands jurisconsultes n'ont pas dédaigné d'en développer les principes, et plusieurs titres du *Digeste* contiennent des extraits de ces commentaires. — Cependant Pardessus place les Rhodiens au nombre des peuples dont les lois maritimes ne subsistent que dans le souvenir qu'elles ont laissé, et il nomme ces lois, *Compilation* (1), connue sous le nom de *Droit maritime des Rhodiens.* — M. Meyer et Boucher pensent que les Rhodiens n'ont point eu de lois maritimes écrites, mais seulement des coutumes, successivement accrues et corrigées par les décisions des juges, et leur argumentation, à l'appui de cette opinion, ne tend à rien moins qu'à renverser une des bases les plus respectables de crédibilité, la foi due aux monuments qui existent. — En effet, le corps du droit romain a un titre intitulé : *de Lege Rhodiâ;* le premier fragment de ce titre, dans le Digeste, emploie expressément le mot *loi : Lege Rhodiâ caveatur*, la loi Rhodienne décide, et ailleurs : *Lege Rhodiâ judicetur.* Ce qui suit ces mots est imprimé, dans les éditions les plus estimées, en caractères qui annoncent un texte cité, et le fameux jurisconsulte hollandais Vinnius n'hésite pas à le

(1) Cette *Compilation* renferme trois parties. — La première est un prologue où l'on raconte qu'une rédaction des usages maritimes de Rhodes a été successivement ordonnée et approuvée par divers empereurs romains. — La seconde est une série intitulée : *Droit naval*, composée de vingt et un chapitres. — La troisième est une autre série, intitulée : *Droit maritime des Rhodiens*, extrait du livre XI du Digeste; elle consiste en cinquante et un chapitres, précédés d'un nombre égal de rubriques.

considérer comme texte du droit rhodien. — Dans le fragment IX du même titre, l'empereur (Antonin) emploie le mot νόμῳ. — Peut-on supposer que les jurisconsultes et les législateurs romains n'aient désigné par ces expressions que des usages vagues et incertains, de simples coutumes manquant de ce caractère d'authenticité et de précision qui n'appartient qu'aux actes de la puissance législative? — Il est dans la destinée des bonnes lois navales de devenir universelles; celles des Rhodiens ont été, selon l'expression de l'empereur Antonin, la loi de la mer. Les Us et Coutumes des Barcelonnais, dans le onzième siècle, les Jugements d'Oléron, dans le treizième, et les ordonnances de Wisby, dans le quinzième, n'étaient que les institutions maritimes des Rhodiens, plus ou moins modifiées, suivant l'état de la navigation et les lumières. — Il est très-difficile de fixer d'une manière à peu près certaine l'époque à laquelle on peut assigner la formation du droit maritime des Rhodiens; les auteurs qui ont traité de cette matière ne sont pas d'accord. Selden (*Mare Clausum*) et le père Fournier (*Hydrographie*) font remonter l'existence du droit maritime des Rhodiens à 900 ans avant J.-C. D'autres ne la font remonter qu'à une époque postérieure à la fondation de la ville de Rhodes (390 av. J.-C.). Mais l'île de ce nom était connue bien plus anciennement : Homère et Pindare en parlent comme d'un pays très-florissant; Strabon (liv. III et IV) assure qu'avant l'institution des Jeux Olympiques (1), les Rhodiens avaient entrepris de longs voyages et fondé des colonies sur plusieurs côtes éloignées;

(1) Les Jeux Olymliques, ainsi nommés parce qu'on les célébrait à Olympie, ont été institués par Hercule, Pélops et Pisus; interrompus pendant un certain temps, ils furent renouvelés par Lycurgue de Lacédémone, Iphitus d'Élée et Cléosthène; il y a eu ainsi vingt-sept Olympiades avant celle où Corœbus remporta le prix, et on les nomme Olympiades d'Iphitus. Jusqu'alors les noms des vainqueurs aux jeux n'avaient point été inscrits sur le régistre public des Éléens; ils le furent à l'Olympiade suivante, qui est regardée comme la première, parce qu'elle a servi de règle à la chronologie des Grecs. On l'appelle Olympiade de Corœbus.

L'année olympique commençait à la première nouvelle lune après le solstice d'été, de sorte qu'elle comprenait les six derniers mois de l'année ordinaire et les six premiers de l'année suivante. — On célébrait ces jeux tous les quatre ans, et ce nombre d'années après lequel ils revenaient formait une Olympiade.

or, il est probable que dans une telle position l'expérience, le retour fréquent des mêmes cas, le besoin de résoudre les contestations, de prévenir les abus, ont dû faire sentir aux Rhodiens la nécessité de lois fixes; et rien d'ailleurs ne prouve qu'ils aient attendu la fondation de la ville de Rhodes pour rédiger leurs lois maritimes. Du reste, la tendance de l'opinion commune a toujours été de reconnaître une grande antiquité à la législation Rhodienne.

Après les Rhodiens, Eusèbe place les Phrygiens, qui eurent l'empire de la mer pendant vingt-cinq ans (environ 890 av. J.-C.); ensuite les Cypriotes, dont la puissance maritime dura un peu plus de vingt ans.

Eusèbe ne donne aux Phéniciens que le septième rang, en suivant l'ordre chronologique; mais il est certain, nous l'avons déjà dit, que les Phéniciens ont été les plus anciens navigateurs, que dès les temps les plus reculés ils ont soutenu de leurs forces maritimes les États qui en avaient besoin, que les premiers ils ont entrepris des voyages de long cours.

Les Égyptiens, qui occupent le huitième rang, eurent l'empire de la mer sous les règnes de Psammis et de Bocchoris, qui accueillirent les étrangers et favorisèrent le commerce. La Chronique d'Eusèbe cite encore les Milésiens, les Cariens, les Phocéens qui conservèrent l'empire de la mer pendant quarante-quatre ans, les Corinthiens (1), les Ioniens, les ha-

Dès le sixième siècle, Corinthe était devenue la ville la plus commerçante et la plus riche de la Grèce. — Sa position lui valut ce haut degré de prospérité. D'abord, lorsque le commerce se faisait par terre en suivant le chemin de l'isthme, elle fit payer un droit aux marchandises qui entraient dans le Péloponèse ou qui en sortaient, et parvint à un certain degré d'opulence. — Le commerce maritime vint plus tard augmenter ses richesses. — Elle avait sur la mer de Crissa le port de Léchée, qui était relié à la ville par une double muraille, longue d'environ douze stades (une demi-lieue), et sur la mer Saronique le port de Cenchrée, éloigné de soixante-dix stades (trois lieues). Comme les vaisseaux, mal dirigés encore, n'osaient affronter la mer orageuse qui s'étend depuis l'île de Crète jusqu'au cap Malée (Laconie), ils se rendaient aux mers qui se terminent à l'isthme. — Les marchandises d'Italie, de Sicile et des peuples de l'ouest abordaient donc au port de Léchée; celles des îles de la mer Égée, des côtes de l'Asie Mineure et des Phéniciens, au port de Cenchrée. — Dans la suite on les fit passer par terre d'un port à l'autre. — Enfin Corinthe, devenue l'entrepôt de l'Asie et de l'Europe, créa

bitants de Naxos, ceux d'Érétrie, ville de l'Eubée, et enfin les Éginètes, dont la puissance dura environ vingt ans et finit l'an 4 de la soixante-septième olympiade.

Il faut remarquer que si les peuples dont parle Eusèbe et plusieurs autres écrivains ont eu l'empire de la mer pendant un certain temps, on ne doit pas en conclure qu'il n'était pas permis aux autres nations de se livrer à la navigation. Cela serait contre le droit naturel et contre le droit des gens. Eusèbe et les écrivains qui ont parlé de cet empire de la mer ont seulement voulu dire que le centre du commerce de la Méditerranée s'est trouvé tantôt dans une ville et tantôt dans une autre, et ils indiquent à quelle époque chaque nation était assez forte sur mer pour éloigner les pirates (2) de ses côtes, et attirer ainsi les marchands, qui pouvaient y aborder en toute sécurité (Thucydide, liv. I). Hérodote dit que Polycrate, tyran de Samos, fut le premier qui après Minos tenta d'acquérir l'empire de la mer. Ce passage serait en contradiction avec Eusèbe, puisque ce dernier cite quinze ou vingt peuples qui avant Polycrate eurent l'empire de la mer. Pour mettre d'accord Hérodote et Eusèbe, il

une marine pour protéger son commerce et couvrit la mer de ses vaisseaux. Ses succès excitèrent son industrie, elle donna une nouvelle forme aux navires, et, selon Thucydide, les premières trirèmes grecques furent l'œuvre de ses constructeurs. Corinthe était pleine de magasins et de manufactures d'où sortaient des produits recherchés de toutes les nations. — Elle avait envoyé des colonies à Syracuse et à Corcyre, l'an 753 (av. J.-C.), à Apollonie, à Anactorium, à Leucade et à Ambracie, entre 660 et 663. — Elle avait cherché dans le même temps à se saisir du commerce de la Thrace en fondant une autre colonie à Potidée.

(2) Pendant longtemps les hommes les plus puissants se livrèrent à la piraterie; ils le faisaient dans le but d'acquérir des richesses et de procurer la subsistance à ceux qui n'avaient pas la force de partager leurs fatigues. Le métier de pirate n'avait alors rien de honteux, ou plutôt il conduisait à la gloire. C'est ce que nous apprennent les plus anciens poètes : partout, dans leurs ouvrages, ils font demander aux navigateurs s'ils ne sont pas des pirates; c'est supposer que ceux qu'on interroge ne désavoueront pas cette profession, et que ceux qui leur font cette question ne prétendent pas les insulter (Thucydide, liv. I). — A une époque où l'on ne connaissait aucun droit public, la loi du plus fort était la seule du genre humain; mais considérée comme vol sur mer, exercée par des hommes qui n'étaient avoués par aucune nation, la piraterie a été rangée parmi les crimes, chez tous les peuples qui mettaient quelque prix au commerce maritime. (*Quinte-Curce*, liv. IV, chap. v et viii.)

faut donc admettre que l'empire auquel aspirait le tyran de Samos différait essentiellement de celui qu'ont eu les villes dont parle Eusèbe. Ces dernières ne cherchaient à se rendre recommandables que par le bon ordre qu'elles établissaient dans leurs flottes et dans leurs ports, dont elles chassaient les pirates, tandis qu'elles ne cherchaient nullement à imposer leur autorité par la force des armes. Polycrate, au contraire, était un véritable pirate, qui employa tous ses efforts pour faire subir sa tyrannie; il prêta en effet de nombreux vaisseaux à Cambyse, roi de Perse, lorsque, contre tout droit, ce prince envahit l'Égypte. Plus tard, ce même Polycrate envoya pour brûler le temple de Jupiter Ammon cinquante mille hommes, qui tous périrent par la tempête. — Ces faits se sont passés pendant qu'un des peuples dont parle Eusèbe avait l'empire de la mer, puisqu'ils se sont succédé sans interruption, et que les derniers furent les Éginètes, dont la puissance dura jusqu'à l'arrivée de Xerxès. — D'ailleurs il est bien avéré que les Perses étaient les plus puissants sur mer, qu'ils avaient des flottes nombreuses et s'emparaient de Chio, de Lesbos, de Ténédos, précisément à l'époque où Eusèbe donne l'empire de la mer aux Ioniens, aux habitants de Naxos, aux Éginètes.

Quant à l'empire des mers dont parle Démosthène dans sa troisième Philippique, et que revendiquait le roi de Macédoine, il consistait uniquement dans le commandement des flottes qui avaient pour mission de purger la mer des pirates et de favoriser ainsi la liberté du commerce.

Athènes. — *Solon.* — Les Éginètes sont les derniers dont Eusèbe fasse mention dans sa Chronique. Cependant Athènes, capitale de l'Attique, était déjà assez puissante sur mer pour lutter contre les Mégariens et contre les Éginètes. Dans la guerre qu'elle fit aux premiers, au sujet de Salamine, elle fut d'abord vaincue, et dut renoncer à ses projets de conquête; elle semblait même s'être résignée à subir la honte de ce premier échec, lorsque enfin, animée par les discours de Solon, elle équipa une flotte, attaqua de nouveau Sala-

mine et s'en rendit maîtresse. Dans la guerre contre les Éginètes, la flotte athénienne, moins nombreuse que celle de l'ennemi, remporta la victoire : mais elle fut vaincue quelque temps après, et perdit quatre navires.

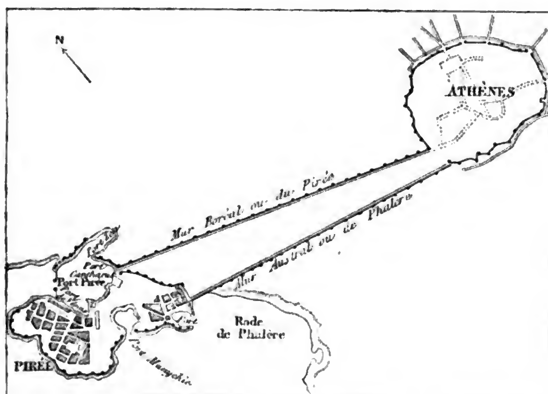
Thucydide (liv. Ier) remarque que ces flottes étaient peu considérables, et composées uniquement de *pentecontores* (vaisseaux de cinquante rameurs).

Thémistocle. — Thémistocle voyant les Athéniens sans cesse insultés par les Éginètes et menacés par le formidable appareil de guerre de Xerxès, leur représenta qu'ils ne pourraient se mettre en garde contre des ennemis si puissants qu'avec le secours d'une force navale imposante. Ils suivirent les conseils de celui qui bientôt devait être le sauveur de la patrie, construisirent un grand nombre de vaisseaux à trois rangs de rames, et ce fut en effet contre ces vaisseaux que vint se briser la puissance des Perses à la bataille de Salamine. (Voir la *Marine persane.*)

Après la défaite des Perses, les Lacédémoniens, contents de leurs succès, ne cherchèrent que le repos; les Athéniens au contraire se livrèrent tout à coup à l'ambition la plus effrénée; ils se proposèrent à la fois de dépouiller les Lacédémoniens de la prééminence qu'ils avaient eue jusque-là et de protéger contre les Perses les Ioniens, que la victoire de Mycale avait rendus à la liberté. Malgré les plaintes des alliés, malgré les représentations des Lacédémoniens, qui voulaient qu'on démantelât les places de la Grèce situées hors du Péloponèse, les Athéniens se rétablirent donc au milieu des débris de leur ville et en relevèrent les murailles. Persuadés que la marine ouvre le chemin à la souveraine puissance, ils résolurent d'entretenir leurs forces navales. — Le port d'Athènes était alors très-petit; Thémistocle fit sentir la nécessité d'en avoir un plus grand. On prit la résolution de construire vingt et un navires tous les ans, et l'on accorda des immunités et des priviléges à tous les habitants qui voudraient travailler dans l'arsenal; on attira aussi une infinité d'ouvriers habiles en leur promettant des récompenses.

Thémistocle fit élever une muraille qui dans un circuit de soixante stades embrassait les ports du Pirée, de Phalère, de Munychie, et les mettait ainsi à l'abri d'un coup de main.

Thémistocle avait formé le dessein de compléter ces travaux par la construction de deux longs murs partant de la ville et allant aboutir, l'une au port de Phalère, l'autre à celui de Pirée (1); mais ce projet ne fut exécuté que sous l'administration de Simon et de Périclès.



(*Fig.* 32.)

Le Pirée était très-fréquenté, et par les vaisseaux grecs et par ceux des nations que les Grecs appelaient Barbares. Mais quand les Athéniens, trop remplis de l'esprit de conquête, n'aspirèrent à l'empire de la mer que pour usurper celui du continent, leur commerce se borna presque uniquement à tirer des autres pays les denrées et les productions nécessaires à leur subsistance.

Lois maritimes. — Les Athéniens avaient un assez grand

(1) Le premier était long de trente-cinq stades, le second de quarante.

nombre de lois relatives aux armateurs, aux marchands, aux douanes, aux intérêts usuraires et aux différentes espèces de conventions qui se renouvelaient sans cesse, soit au Pirée, soit chez les banquiers. — Ces lois avaient pour but d'écarter autant que possible les procès et les obstacles qui troublent les opérations de commerce. — Comme les navires marchands ne tenaient la mer que depuis le mois de munychion jusqu'au mois de boédromion (depuis le commencement d'avril jusqu'à la fin de septembre, d'après le cycle (1) de Méton), les causes qui regardent le commerce ne pouvaient être jugées que pendant les six mois qui s'écoulaient depuis le retour des navires jusqu'à leur nouveau départ.

Entretien de la marine. — De toutes les charges, la plus onéreuse à Athènes était l'entretien de la marine. D'abord les galères furent armées par les plus riches particuliers. Il parut ensuite une loi qui, conformément au nombre des tribus, partageait en dix classes de cent vingt citoyens chacune tous ceux qui possédaient des terres, des fabriques, de l'argent placé dans le commerce. Comme ils tenaient en leurs mains presque toutes les richesses de l'Attique, on les obligeait à entretenir et à augmenter au besoin les forces navales de la république. — Quand un armement était ordonné, chacune des dix tribus faisait lever dans son district autant de talents qu'il y avait de galères à équiper et les exigeait d'un pareil nombre de compagnies, composées quelquefois de seize de ses contribuables. Les sommes perçues étaient distribuées aux *triéarques* (capitaines de vaisseau). On en nommait deux pour chaque galère; ils servaient dix mois chacun, et devaient pourvoir à la subsistance de l'équipage, car la république ne fournissait que les agrès et les matelots.

Cet arrangement était défectueux, en ce qu'il rendait l'exécution très-lente, en ce que l'inégalité des fortunes n'était pas prise en considération, car les plus riches ne contri-

(1) Cycle de dix-neuf ans, formé dans le but de faire concorder l'année lunaire avec l'année solaire. C'est ce qu'on nomme aujourd'hui le nombre d'or.

buaient quelquefois que d'un seizième à l'armement d'une galère.

Vers les dernières années de son séjour en Grèce, Démosthène fit passer un décret qui rendait la perception de l'impôt plus facile et plus conforme à l'équité. Tout citoyen dont la fortune était de dix talents (48,395 fr.) devait au besoin fournir à l'État une galère ; il en fournissait deux s'il avait vingt talents; mais quelque considérables que fussent ses richesses, on n'exigeait de lui que trois galères et une barque. — Ceux qui avaient moins de dix talents se réunissaient pour contribuer d'une galère.

Les commandants des galères qui cherchaient à se distinguer de leurs rivaux ne négligeaient rien pour avoir les bâtiments les plus légers et les meilleurs équipages ; ils augmentaient quelquefois à leurs dépens la paye des matelots, communément fixée à trois oboles (9 sous) par jour. Cette émulation, excitée par l'espoir des honneurs et des récompenses, était très-avantageuse dans un État dont la moindre guerre épuisait le trésor. Souvent aussi les flottes répandaient la désolation sur les côtes ennemies, et, revenant chargées de butin, rapportaient plus qu'elles n'avaient coûté. Lorsqu'elles pouvaient s'emparer du détroit de l'Hellespont, elles exigeaient de tous les vaisseaux qui faisaient le commerce du Pont-Euxin le dixième des marchandises qu'ils portaient, et cette contribution forcée servait encore à indemniser en partie la république des dépenses qu'elle avait faites.

Quelque temps avant l'expédition de Xerxès, nous l'avons déjà dit, Thémistocle obtint de l'assemblée générale que le produit des mines de Laurium serait employé à construire des vaisseaux, et cette nouvelle ressource fut d'un grand secours pour l'accroissement et l'entretien de la marine.

Apôtres. — Polémarque. — Thalasiarques. — Deux magistrats nommés *apôtres* présidaient à l'armement des navires; ils étaient aussi chargés de les conduire jusqu'au lieu désigné pour la réunion de la flotte ; ils prenaient une décharge du commandant en chef.

Souvent il y avait à Athènes jusqu'à dix thalasiarques pour commander les forces navales; ils étaient tous placés sous l'autorité d'un *polémarque*. — Quelquefois cependant la flotte était placée sous les ordres d'un seul *thalasiarque*, mais alors l'officier qui occupait ce poste inspirait la plus grande confiance et avait déjà donné des preuves d'expérience, de valeur et de fidélité.

Mécontentement des Lacédémoniens. — Guerre contre les Perses. — Pausanias. — Aristide. — L'accroissement rapide de la puissance d'Athènes, qui sous la direction de Thémistocle avait augmenté considérablement ses forces maritimes, excita la jalousie des Lacédémoniens.

Cependant, malgré ces ferments de dissensions, les alliés se réunirent pour délivrer les villes grecques dans lesquelles les Perses avaient laissé des garnisons. — Une flotte nombreuse sous les ordres de Pausanias et d'Aristide chassa l'ennemi de l'île de Chypre et de la ville de Byzance, située sur l'Hellespont. Ces succès causèrent la perte de Pausanias. Ce n'était plus ce Spartiate rigide qui dans les champs de Platée insultait au faste des Mèdes, c'était un véritable satrape; il avait pris les mœurs des peuples vaincus, et il était sans cesse entouré de satellites qui le rendaient inaccessible. — Les alliés se révoltèrent enfin contre une tyrannie devenue insupportable; Aristide, par son esprit conciliant et juste, s'était attiré leur affection et leur estime ; ils demandèrent à combattre sous ses ordres. — C'était enlever à Lacédémone le privilége qu'elle avait eu jusqu'alors.

Les Lacédémoniens, instruits de cette défection, rappelèrent Pausanias, lui ôtèrent le commandement de l'armée, et quelque temps après le condamnèrent à mort pour crime de trahison.

Quelque sévère que fût cette punition, elle ne suffit pas pour ramener les alliés; ils refusèrent d'obéir au Spartiate Dorcis (qui avait remplacé Pausanias), et ce général s'étant retiré, les Lacédémoniens délibérèrent sur le parti qu'ils devaient prendre. Pleins d'indignation et de fureur, ils voulaient

menacer les alliés, et méditaient déjà une invasion dans l'Attique, lorsqu'un sénateur nommé Hétamaridas osa représenter aux guerriers dont il était entouré que leurs généraux, après les plus glorieux succès, ne rapportaient dans leur patrie que des germes de corruption, qu'il était avantageux de céder aux Athéniens l'empire de la mer (c'est-à-dire le commandement des flottes) et le soin de continuer la guerre contre les Perses. Ce discours surprit et calma aussitôt les esprits. Les Athéniens admirèrent une modération qu'ils étaient incapables d'imiter, et tandis que Sparte se dépouillait d'une partie de sa puissance, ils ne furent que plus empressés à se faire assurer par les alliés le droit honorable de commander les armées navales de la Grèce.

Le ressentiment des Lacédémoniens, qui n'avait été que réprimé, se raviva bientôt; n'osant pas attaquer ouvertement les Athéniens, ils s'en prirent à Thémistocle, et mirent en mouvement tous ses ennemis. Ce grand homme confondit d'abord ses accusateurs, mais il finit par succomber sous les coups réitérés de l'envie, et ceux qui craignaient la supériorité de son génie ou qui étaient jaloux de sa grande réputation, prononcèrent contre lui le ban de l'*ostracisme* (1).

En exécution de l'arrêt rendu contre lui, Thémistocle passa d'Athènes à Argos. La haine des Lacédémoniens le poursuivit encore dans son exil, et il se vit forcé de quitter Argos pour aller chercher un asile chez Admète, roi des Molosses. Les Lacédémoniens envoyèrent bientôt à Admète des ambassadeurs pour le sommer de leur livrer Thémistocle, le menaçant d'armer contre lui toute la Grèce s'il ne faisait pas droit à leur demande. Admète, épouvanté de ces menaces, conseilla au proscrit de chercher une autre retraite, et lui donna une somme d'argent pour l'aider dans sa fuite (*Diodore de Sicile*, liv. XI). Thémistocle se re-

(1) Jugement qui consistait à prononcer par voie de suffrage universel, et sans forme de procès, sur l'exil d'un citoyen dont on craignait la puissance ou l'ambition. L'exil devait durer dix ans. Les votants donnaient leur suffrage en écrivant sur une coquille le nom du personnage à bannir.

tira enfin chez les Perses. Ces derniers honorèrent dans leur vainqueur suppliant des talents qui les avaient humiliés, mais qui n'étaient plus à craindre. Thémistocle mourut plusieurs années après à Magnésie (1) (vers l'an 449 av. J.-C.). Selon Thucydide, il gouvernait cette province, que le roi lui avait donnée. Il avait pour le pain, Magnésie, qui rapportait cinquante talents par an (278,000 fr.); pour le vin, Lampsaque, le meilleur vignoble de ce temps-là; pour la bonne chère, Myonte.

Cimon (470 av. J.-C.). — Après l'exil de Thémistocle, le pouvoir fut donné à Cimon, qui aussitôt équipa la flotte, s'empara d'Éione, occupée par les Perses, ainsi que de Scyros (une des Cyclades), détruisit les pirates qui infestaient les mers voisines de la Thrace et revint ensuite au Pirée pour y faire un armement plus considérable. Il ne tarda pas à reprendre la mer avec deux cents voiles; ces forces se grossirent en route des contingents fournis par les Ioniens et par les autres alliés, de sorte que le général athénien eut bientôt sous ses ordres plus de trois cents vaisseaux. Alors il se dirigea vers la Carie et la Lycie, et obligea ces provinces à se déclarer contre les Perses. Ceux-ci, de leur côté, avaient réuni une puissante armée et tiré de la Phénicie et de la Cilicie une flotte considérable.

Combat de Chypre (470 ans av. J.-C.). — Simon ayant appris que l'ennemi était à la hauteur de l'île de Chypre, conduisit deux cent cinquante vaisseaux contre les Barbares, qui en avaient trois cent quarante. L'action s'engagea bientôt : l'attaque et la défense furent également glorieuses pour les deux partis; enfin, après une lutte opiniâtre, les Athéniens restèrent vainqueurs, se rendirent maîtres de cent vaisseaux ennemis et en coulèrent un grand nombre. Les

(1) D'autres écrivains disent qu'Artaxerxès ayant pressé le général athénien de se mettre à la tête de l'armée des Perses, ce dernier ne voulut pas flétrir la gloire de ses premiers exploits et renverser lui-même ses trophées en servant contre sa patrie. Il fit un sacrifice, adressa de touchants adieux à ses amis réunis au pied de l'autel, prit un poison actif, et mourut quelques instants après. (*Plutarque.*)

autres se retirèrent en désordre vers l'île de Chypre, mais bientôt les équipages les abandonnèrent, et ils furent aussi pris par les galères athéniennes. Pour profiter de sa victoire, Cimon résolut d'aller surprendre l'armée des Perses, qui campait non loin de l'embouchure de l'Eurymédon, et afin d'arriver plus facilement à son but, il usa de stratagème : il fit monter sur les vaisseaux qu'il venait de prendre ses meilleurs marins, revêtus des habits enlevés aux prisonniers persans. Les Barbares reconnaissant leurs vaisseaux les laissèrent approcher sans méfiance. Cimon, à la faveur de ce déguisement et de la nuit qui arriva bientôt, débarqua des troupes, attaqua l'armée des Perses, et en fit un horrible carnage. Le lendemain, le général athénien, couvert de gloire, alla mouiller sur les côtes de Chypre. Cent vaisseaux ennemis, vingt mille prisonniers et un riche butin étaient tombés en son pouvoir.

Après avoir donné à sa flotte le temps de se ravitailler, Cimon se dirigea vers la Chersonèse, s'empara de quatre-vingts galères phéniciennes, qu'il rencontra sur sa route, aborda quelque temps après sur les côtes de Thrace, et en chassa les Perses. Il fit ensuite la conquête des îles de Naxos et de Thasos; cette dernière ayant opposé une longue résistance fut traitée avec rigueur : elle dut abattre les murs de sa capitale et livrer aux vainqueurs ses vaisseaux, ses mines d'or, ainsi que ses possessions continentales.

Ces nouvelles victoires, dues à la supériorité de la flotte autant qu'à la valeur militaire de Cimon, augmentèrent considérablement la puissance et les richesses de la république.

Les Athéniens voulurent témoigner aux dieux leur reconnaissance, et envoyèrent au temple de Delphes un dixième des dépouilles de l'ennemi. Cette riche offrande était accompagnée de l'inscription suivante :

Depuis que cette mer, chez les Grecs renommée,
Du monde a séparé les deux plus belles parts,
Et qu'entre l'une et l'autre une guerre allumée
Les soumet au dieu Mars,

Sur la terre et sur l'onde accordant la victoire
A ce peuple agresseur de la Perse à son tour,
Les dieux n'ont point sur lui rassemblé tant de gloire
Dans l'espace d'un jour.

(*Diodore de Sicile*, liv. XI.)

Révolte de l'Égypte. — L'ambition des Athéniens n'était pas encore satisfaite, et ils méditaient une expédition contre l'île de Chypre, lorsque les Égyptiens secouèrent le joug à l'instigation d'Inarus et implorèrent leur assistance. Le désir d'affaiblir les Perses et de se ménager une puissante alliance détermina la république à secourir les révoltés.

Cimon conduisit en Égypte une flotte de deux cents vaisseaux; elle remonta le Nil et débarqua des troupes qui, réunies aux Égyptiens vainquirent les Perses et s'emparèrent de Memphis, à l'exception d'un quartier de la ville où se réfugièrent les débris de l'armée persane.

Ce nouveau revers n'abattit pas le courage d'Artaxerxès; pendant que les Perses, dans le quartier où ils s'étaient retranchés, opposaient aux Athéniens une opiniâtre résistance, il leva une nombreuse armée et fit équiper trois cents galères dans les ports de Cilicie, de Phénicie et de l'île de Chypre. Ces forces furent placées sous les ordres d'Artabase et de Mégabyse.

Ces deux généraux prirent toutes les mesures propres à assurer le succès de leurs armes. Ils s'avancèrent lentement vers Memphis, et battirent devant cette ville les Égyptiens et leurs alliés. Ensuite par d'habiles manœuvres ils enfermèrent les Athéniens dans l'île de Prosapites, les assiégèrent pendant dix-huit mois, et mirent à sec leurs navires en faisant prendre un autre cours aux eaux du fleuve. (*Thucydide*, liv. I.)

Les Athéniens brûlent leurs galères. — Les Égyptiens, étonnés, firent aussitôt leur soumission. Les Athéniens prévoyant que leurs galères, désormais inutiles, tomberaient au pouvoir de l'ennemi, y mirent le feu, et bien décidés à vaincre ou à mourir comme les Spartiates aux Thermopyles, ils se préparèrent à attaquer seuls l'armée des Perses. Artabase et Mégabyse, qui n'avaient pas oublié combien de milliers

d'hommes leur avait fait perdre la petite troupe de Léonidas, firent aux Athéniens des propositions de paix, et s'engagèrent à les laisser s'éloigner sans les inquiéter.

Guerre contre les Corinthiens et les Épidauriens. — Quelque temps après les Athéniens eurent à se défendre contre les attaques des Corinthiens et des Épidauriens, qu'ils vainquirent dans un grand combat; puis ils se dirigèrent vers les côtes du Péloponèse avec une flotte nombreuse, y firent un débarquement; et mirent en fuite les troupes envoyées contre eux.

Enorgueillis de tant de succès, ils tournèrent ensuite leurs armes victorieuses contre les Eginètes qui depuis plusieurs années s'étaient soumis aux Perses, remportèrent sur eux de grands avantages, leurs prirent soixante-dix-sept galères et leur imposèrent un tribut. (459 ans avant J.-C.) (Diodore de Sicile, livre X.)

Myronidès. — L'année suivante, la guerre éclata entre les Corinthiens et les Mégariens. Ces derniers, trop faibles pour résister à leurs ennemis, demandèrent des secours aux Athéniens, qui leur envoyèrent un corps de troupes commandé par Myronidès. Ce général se couvrit de gloire : il remporta deux grandes victoires, vainquit ensuite les Béotiens ainsi que les Locriens, et revint à Athènes, où il fut reçu aux acclamations de la foule.

Tolmidès (456 av. J.-C.). — Mais la marine n'avait pas été employée pendant ces deux guerres, si promptement terminées; Tolmidès, commandant général de la flotte, ayant persuadé au peuple qu'il était nécessaire d'envoyer une expédition contre la Laconie, partit avec cinquante galères, s'empara de Méthone, puis de Gythie, brûla les vaisseaux qui se trouvaient dans le port de cette dernière ville et ravagea les côtes voisines. Il aborda ensuite à Céphalonie, se rendit maître de toutes les places fortes de cette île, traversa

le bras de mer qui la sépare du continent, et alla mouiller à Naupacte (Lépante), où il établit des Messéniens de distinction (1) (455 av. J.-C.). L'année suivante Tolmidès passa l'hiver en Béotie, tandis que Périclès, à la tête des troupes et avec une flotte de cinquante voiles, ravageait le Péloponèse, pénétrait dans l'Acarnanie jusqu'à Œniades et prenait toutes les villes.

Les Athéniens, qui venaient de soulever contre eux tant de haines par ces hostilités, rappelèrent alors Cimon, qu'ils avaient exilé, et une trêve de cinq ans, conclue par l'entremise de ce grand homme, vint mettre un terme aux luttes continuelles des Athéniens et des Péloponésiens. (Diodore de Sicile, liv. XI.)

Guerre contre les Perses. — Cimon dirigea contre les Perses les forces et l'ambition d'Athènes, afin de prévenir les troubles qu'elle eût été tentée de renouveler dans la Grèce. Une flotte de deux cents voiles fut placée sous ses ordres. Il en détacha soixante vaisseaux, qu'il envoya en Égypte, et avec les autres il attaqua l'île de Chypre, que ne purent défendre soixante galères. Après avoir pris Citium et Malos, dont il traita les habitants avec humanité, Cimon, ayant appris qu'une nouvelle flotte venait au secours de l'île, se porta rapidement à sa rencontre, l'attaqua, coula plusieurs navires, en prit cent et poursuivit les autres jusque sur les côtes de Phénicie; puis il effectua un débarquement en Cilicie, et défit l'armée de terre avec laquelle Mégabise devait soutenir les forces navales commandées par Artabase.

Siége de Salamine. Conclusion de la paix (449 av. J.-C.). — Cimon retourna ensuite en Chypre pour attaquer Sala-

(1) Pendant qu'Athènes étendait ainsi sa puissance, tout semblait conjuré pour consommer la ruine de Sparte : ébranlée par un tremblement de terre, elle voyait vingt mille de ses habitants ensevelis sous les débris du mont Taygète, et les Messéniens, qui déjà avaient soutenu deux longues guerres pour leur indépendance, secouaient le joug et la réduisaient à la nécessité de demander l'assistance des Athéniens, dont bientôt après elle blessait l'orgueil en renvoyant les troupes qu'ils avaient expédiées pour lui porter secours.

mine, qui en était la capitale. La place, bien pourvue de munitions de toutes espèces pouvait opposer une nombreuse garnison. L'illustre général athénien poussa le siége avec la plus grande vigueur.

Artaxerxès, craignant pour son trône, demanda la paix et l'obtint à des conditions honteuses pour les Perses. Les principales clauses du traité portaient que toutes les villes grecques de l'Asie seraient remises en liberté, qu'aucun navire de guerre persan ne naviguerait depuis le Pont-Euxin jusqu'aux côtes de la Pamphylie, qu'aucune troupe du roi n'approcherait de ces mers à la distance de trois jours de marche. — Les Athéniens et leurs alliés s'engageaient à retirer leur armement de l'île de Chypre et à ne plus inquiéter les possessions du roi. (Diodore de Sicile, liv. XII.)

Cimon mourut à Citium avant la ratification du traité. Ses compagnons lui firent les funérailles qu'il eut souhaitées : en rapportant ses restes à Athènes, ils tombèrent au milieu d'une flotte Phénicienne et la détruisirent complètement.

Guerre de Samos (441 av. J.-C.). — Périclès, qui eut le commandement des forces de la république après la mort de Cimon, sut maintenir la prépondérance maritime des Athéniens. Déjà il avait soumis l'Eubée, lorsque la guerre de Samos lui fournit l'occasion de déployer tous ses talents, car l'ennemi qu'il eut à combattre n'était pas indigne de lui.

Les Samiens s'étaient toujours adonnés à la navigation; ils avaient d'abord formé un établissement dans la haute Égypte, et le commerce leur avait procuré de très-grands avantages. Samos depuis cette époque n'avait cessé d'augmenter et d'exercer sa marine. Souvent des flottes redoutables étaient sorties de ses ports et avaient lutté avec avantage contre les armées navales des Perses et des Grecs. Les divisions intestines, qui, après de longues secousses, s'étaient terminées par l'établissement de la tyrannie, n'avaient pas affaibli la puissance maritime de Samos. Polycrate, avec les cent galères à cinquante rames

que ses richesses lui permettaient d'armer, avait soumis plusieurs îles voisines et quelques villes du continent. Il avait vaincu les Lesbiens, qui étaient venus avec toutes leurs forces au secours des Milésiens, auxquels il faisait la guerre. (Hérodote, liv. III.) Pendant l'expédition des Perses en Égypte, Polycrate avait donné à Cambyse quarante galères, sur lesquelles il avait embarqué ceux de ses sujets qu'il soupçonnait avoir le plus de penchant à la révolte. — Plus tard, lorsque ces mêmes Samiens exilés s'étaient unis aux Lacédémoniens et aux Corinthiens, pour assiéger Samos avec une puissante flotte, Polycrate avait repoussé leur attaque et les avait forcés à s'éloigner.

Depuis la mort de Polycrate, qui périt misérablement à Magnésie, où il s'était rendu auprès d'Orétès, satrape de Cambyse, les Samiens n'avaient rien négligé pour l'entretien de leur marine. Ils osèrent donc braver Athènes, alors toute-puissante, parce qu'ils la croyaient favorable aux Milésiens, avec lesquels ils étaient eux-mêmes en guerre pour la possession de Priène (ville de Bithynie).

Périclès (441-429 av. J.-C.). — Périclès reçut l'ordre d'attaquer Samos avec quarante galères, et cette expédition se termina promptement par la prise de la ville, à laquelle le vainqueur imposa une contribution de quatre-vingts talents, ainsi que le rétablissement du gouvernement populaire. — Soixante-dix jeunes gens des meilleures familles furent donnés en otage et conduits à Lemnos.

Mais, peu de temps après, des dissensions s'élevèrent au sujet de la nouvelle forme de gouvernement; les partisans de l'aristocratie se rendirent à Sardes, obtinrent du satrape un secours de sept cents hommes, avec lequel ils revinrent dans leur île, entrèrent pendant la nuit dans la capitale, où ils avaient laissé de nombreux amis, et s'emparèrent du pouvoir.

Ils allèrent ensuite enlever les otages laissés à Lemnos, se fortifièrent et se déclarèrent hautement les ennemis des Athéniens. Ceux-ci envoyèrent aussitôt contre Samos une flotte

de soixante galères. Le commandement de ces forces fut encore donné à Péricles, qui mit en fuite l'armée navale des Samiens, forte de soixante-dix voiles. Il obtint ensuite des habitants de Chio et de Mitylène, un renfort de vingt-cinq vaisseaux, se rendit maître du port de Samos et assiégea la ville. Mais il commit une faute en s'éloignant avec une partie de ses vaisseaux pour aller combattre la flotte phénicienne que les Perses envoyaient au secours de la place. Pendant son absence les assiégés firent une sortie, s'emparèrent de plusieurs galères athéniennes et, trouvant la mer libre, pourvurent la ville de toutes les munitions nécessaires.

Thémistocle, honteux de cet échec, résolut de réunir une flotte assez puissante pour détruire entièrement celle des ennemis : Athènes lui envoya soixante vaisseaux; Chio et Mitylène lui en fournirent trente, et avec ces renforts il put attaquer la ville par terre et par mer. Pendant cette lutte acharnée, assiégeants et assiégés signalèrent également leur cruauté sur les malheureux prisonniers qui tombèrent entre leurs mains: les Samiens leur imprimaient sur le front une chouette, les Athéniens une proue de navire (1). Enfin, après neuf mois de résistance, après avoir éprouvé des pertes irréparables, les Samiens consentirent à démolir les murailles de leur ville, à livrer tous leurs vaisseaux, à donner des otages et à payer deux cents talents pour les frais de la guerre. (Diodore de Sicile, liv. XII.) Cette victoire importante et le traitement que subirent les vaincus augmentèrent les craintes et la jalousie de Sparte.

Guerre de Corcyre (438-436 av. J.-C.). — Épidamne (aujourd'hui Durazzo), colonie de Corcyréens, avait été une cité importante; mais de longues dissensions intestines avaient tellement affaibli sa puissance qu'elle ne pouvait résister aux attaques incessantes des nombreux proscrits qui unis aux barbares exerçaient le brigandage contre leur patrie.

Dans cette extrémité, les principaux habitants de la ville

(1) Les monnaies des Athéniens représentaient ordinairement une chouette, celles des Samiens une proue de navire.

envoyèrent une députation à Corcyre, leur métropole. — Ils demandaient qu'on ne les abandonnât pas dans leur ruine, qu'on voulût bien les réconcilier avec les exilés et mettre fin à la guerre des barbares; mais les Corcyréens furent sourds à leurs prières. Ils se rendirent alors à Corinthe, qui les prit sous sa protection, engagea un assez grand nombre de citoyens à former des établissements à Épidamne et mit dans cette ville une forte garnison. Alors les Corcyréens vinrent assiéger Épidamne avec quarante vaisseaux, sur lesquels étaient embarqués des hoplites et un corps de troupes armées à la légère. Les Corinthiens équipèrent aussitôt une flotte, sortirent du Léchée et cinglèrent vers Épidamne; mais, attaqués, non loin du port, par des forces supérieures, ils perdirent quinze navires, et ne purent secourir les assiégés, qui capitulèrent après avoir opposé une vigoureuse résistance.

Corinthe, humiliée par cet échec, résolut de le réparer au plus tôt et de ne pas abandonner ses alliés. Tous les bâtiments de guerre furent promptement mis en état de prendre la mer; de nombreux rameurs, attirés par la promesse d'une bonne solde, accoururent de toutes parts.

A la nouvelle de ces armements, les Corcyréens, effrayés, car ils n'avaient de secours à attendre d'aucun État de la Grèce, recherchèrent l'amitié des Athéniens, tandis que les Corinthiens leur envoyaient aussi une députation. Athènes ne voulait pas rompre le dernier traité conclu avec le Péloponèse et désirait cependant soutenir les Corcyréens : elle fit avec ces derniers une alliance défensive, et leur donna dix pentecontores bien armés. Bientôt les Corinthiens, qui avaient équipé une flotte de cent quarante voiles, vinrent débarquer des troupes au promontoire Chimérium et établirent leur camp entre l'Achéron et le Thyamis. Avertis de ce mouvement, les Corcyréens et les Athéniens se dirigèrent rapidement vers l'une des îles Sybota avec cent dix vaisseaux, sous les ordre de Miciade, d'Œsimède et d'Eurybate.

Lorsque les Corinthiens eurent fait toutes leurs dispositions,

ils s'éloignèrent de Chimérium pendant la nuit pour aller offrir le combat à la flotte ennemie, qu'ils rencontrèrent au point du jour, et aussitôt les deux armées se rangèrent en bataille.

Les ponts de tous les navires étaient couverts de soldats pesamment armés, d'archers, de gens de traits et de machines.

L'Escadre athénienne ne devait pas attaquer; elle se tenait à l'écart, prête à soutenir les Corcyréens dans le cas où ils auraient le dessous.

Après un moment d'hésitation, l'action s'engagea vivement, et pendant longtemps on combattit des deux côtés avec un égal avantage. — Enfin la droite des Corinthiens fut dispersée, poursuivie et poussée à la côte; mais la gauche, mieux conduite, remporta la victoire. — Les Athéniens, qui s'étaient interdit de prendre part à la lutte, voulurent alors secourir la flotte corcyréenne; il était trop tard, déjà elle fuyait en désordre.



(*Fig.* 33.)

Cependant avant le coucher du soleil les deux armées se retrouvèrent en présence. On commençait à chanter le *pæan* (1), et l'on allait engager un nouveau combat, lorsqu'à l'arrivée d'un secours de vingt galères d'Athènes les Corinthiens virèrent de bord et s'éloignèrent.

Le lendemain les Athéniens et les Corcyréens se diri-

(1) On chantait un *pæan* (hymne) avant le combat, et un autre après; le premier en l'honneur du dieu Mars, le second en l'honneur d'Apollon.

gèrent vers le lieu où mouillaient les Corinthiens. Ceux-ci s'avancèrent aussitôt en ordre de bataille, et envoyèrent une députation aux Athéniens, qui protestèrent de leur désir de conserver la paix, assurant qu'ils voulaient seulement secourir leurs alliés, s'ils étaient attaqués. Cette réponse fit cesser les hostilités. Chacun des deux partis se considérant comme victorieux se crut en droit d'ériger un trophée : les Corinthiens, parce que supérieurs dans le combat naval jusqu'à la nuit ils avaient recueilli leurs morts (1) et fait un assez grand nombre de prisonniers ; les Corcyréens, parce qu'ils avaient pris ou coulé trente vaisseaux, recueilli leurs morts, rassemblé les débris de leurs bâtiments, et parce que l'ennemi avait refusé d'engager une seconde fois la lutte (Thucydide, liv. I).

Défection des Potidéens (432 av. J.-C.). — L'année suivante les Corinthiens firent soulever Potidée, ville tributaire des Athéniens, pendant que Perdiccas, roi de Macédoine, persuadait aux habitants de la Chalcidique de renoncer à l'alliance d'Athènes, d'abandonner toutes les villes qu'ils occupaient sur les côtes et de se réunir à Olynthe. Dès que la conduite de Perdiccas et la défection des Potidéens furent connues à Athènes, on expédia trente navires qui ravagèrent les côtes de la Macédoine et vinrent ensuite assiéger Potidée.

Combat de Pallène. — Bientôt après les Corinthiens envoyèrent un secours aux Potidéens, et mirent ainsi les Athéniens dans la nécessité d'augmenter leurs forces. Enfin, il se donna aux environs de l'isthme, et en vue de Pallène, un

(1) Après les batailles le parti vaincu traitait avec le parti victorieux pour avoir la permission d'enlever ses morts. Demander cette permission, c'était avouer sa défaite, puisqu'on reconnaissait qu'on ne pouvait les enlever de force. Dans ce cas, on les recevait par convention ou par traité, ou sous la foi publique. — Mais les vainqueurs enlevaient leurs morts sans avoir besoin d'aucune convention. Ici les Corinthiens et les Corcyréens enlevèrent leurs morts sans avoir besoin de traiter ; c'est ce qui donnait aux uns et aux autres le droit de s'attribuer la victoire.

combat naval dans lequel les Athéniens eurent l'avantage, et dès lors le siége fut poussé avec plus de vigueur par Phormion, qui eut le commandement après la mort de Callias; mais la ville repoussa victorieusement toutes les attaques pendant près de deux ans.

Guerre du Péloponèse (431-404 av. J.-C.). — La guerre du Péloponèse est une des plus célèbres dont il soit parlé dans l'histoire; elle dura vingt-sept ans. Les opinions sont partagées sur les véritables causes de cette lutte fratricide à laquelle le siége de Potidée servit de prétexte. Thucydide attribue les divisions qui désolèrent alors la Grèce à la rivalité d'Athènes et de Lacédémone; Diodore de Sicile, d'après Éphore, dit que Périclès mit la Grèce en combustion afin que les Athéniens n'eussent pas le loisir d'examiner sa conduite et de lui faire rendre compte des deniers publics, dont il avait eu la direction. On peut ajouter aussi que la politique des Perses ne fut pas étrangère à ces discordes civiles : ils n'avaient pu triompher des Grecs par la force, ils firent tous leurs efforts pour les armer les uns contre les autres, dans l'espoir de les vaincre après les avoir divisés.

Athènes et Lacédémone, différemment gouvernées, étaient alors très-florissantes. Toutes les autres cités les respectaient et les redoutaient : aussi les principaux États de la Grèce se partagèrent-ils entre elles. L'armée navale des Lacédémoniens était composée de Corinthiens, de Mégariens, de Scycioniens, de Palléniens, d'Éléens et de Leucadiens. Les Athéniens avaient pour alliés les nations maritimes de l'Asie, les Cariens, les Doriens, les Ioniens, la plupart des insulaires et des peuples de l'Hellespont, les habitants de Corcyre et de Mitylène; — les Argiens seuls gardèrent la neutralité.

Première année de la guerre. — Périclès. — La haine et l'ambition étaient égales des deux côtés; les Athéniens allaient combattre pour conserver l'empire, les Lacédémoniens

pour le recouvrer. Ces derniers commencèrent les hostilités; ils s'avancèrent vers la frontière de l'Attique, et mirent le siége devant Œnoé; mais ils abandonnèrent bientôt cette entreprise pour pénétrer plus avant dans l'intérieur du pays. Ils s'emparèrent d'Acharné, ville sans défense, située à soixante stades de la capitale, et y établirent leur camp. Les Athéniens, indignés de cette hardiesse, demandèrent inutilement qu'on les fît sortir des murs et qu'on les menât à l'ennemi; Périclès persévéra dans la résolution de ne pas combattre (1). Cependant, pour entretenir l'ardeur des Athéniens et faire une diversion utile, il envoya une flotte de cent galères avec des troupes de débarquement ravager les côtes de la Laconie et du Péloponèse, tandis que trente vaisseaux, sous les ordres de Cléopompe, portaient la désolation sur le territoire des Locriens et gardaient l'Eubée (2). — Ces attaques obligèrent les Lacédémoniens à s'éloigner.

Deuxième année de la guerre (430 av. J.-C.). — L'année suivante, l'armée du Péloponèse, commandée par Archidamus, pénétra une seconde fois dans l'Attique, ravagea la plaine et vint camper au mont Laurium. Périclès partit avec cent vaisseaux (3), cinquante d'Athènes, cinquante de Lesbos et de Chio, pour opérer une puissante diversion sur les côtes de l'ennemi. Les Athéniens débarquèrent d'abord près d'Épidaure, ravagèrent tout le pays voisin, et dirigèrent contre la ville plusieurs attaques, qui furent repoussées; ils s'éloignèrent alors d'Épidaure, et allèrent ruiner les territoires de Trézène, d'Halia, d'Hermione; puis ils cinglèrent vers Prasies, ville maritime de la Laconie, la détruisirent

(1) Si, conformément au plan de Périclès, les Athéniens avaient continué une guerre offensive du côté de la mer, défensive du côté de terre; si, renonçant à toute idée de conquête, ils n'avaient pas risqué le salut de l'État par des entreprises téméraires, ils auraient tôt ou tard triomphé de leurs ennemis.

(2) Vers cette même époque, les Athéniens chassèrent les habitants d'Égine et envoyèrent, peu de temps après, une colonie dans cette île.

(3) On avait embarqué quatre mille hoplites, et trois cents hommes de cavalerie sur des bâtiments propres au transport des chevaux; c'était la première fois qu'on construisait des navires de cette espèce.

de fond en comble, et regagnèrent leurs ports. Athènes éprouvait, depuis le commencement de la campagne, les effets d'un fléau encore plus terrible que la guerre : la peste y causait d'affreux ravages. — Bientôt éclata une vive irritation contre Périclès, qui opposa le calme de la sagesse aux clameurs des partis et aux efforts de la sédition. Mais il ne résista pas longtemps; il ne put dompter cette multitude sur laquelle il exerçait ordinairement une si grande influence. Les Athéniens, oubliant tout ce qu'il avait fait pour la patrie, l'accusèrent d'être la cause des calamités publiques, le dépouillèrent de toutes ses dignités, le condamnèrent à une amende de cinquante talents, et firent des propositions de paix aux Lacédémoniens. Ceux-ci, fiers de leurs succès, car ils avaient ruiné l'Attique pendant que leur flotte ravageait l'île de Céphalonie, voulurent imposer des conditions qui ne pouvaient être acceptées sans honte. — Alors la consternation des Athéniens se changea en désespoir; ils conjurèrent Périclès de reprendre la direction des affaires publiques, et résolurent d'opposer à l'ennemi la plus vive résistance.

Tout se préparait pour une lutte acharnée lorsque Périclès mourut, d'une fièvre qui le minait depuis quelques mois et qui était une suite de la peste dont Hippocrate, malgré tout son art, n'avait pu le guérir entièrement. On l'avait vu chaque jour exhorter le peuple à poursuivre la guerre avec vigueur. Tant que ses forces le lui avaient permis, il était resté fort tard dans le sénat, soit à discuter des projets pour assurer la prospérité du commerce d'Athènes et détruire celui de l'ennemi, soit à expédier des ordres aux généraux et des instructions aux ministres que la république entretenait dans les pays étrangers. Aussi, quand la nouvelle de sa mort se répandit dans la ville, tous les citoyens déplorèrent également le malheur qui venait de fondre sur la république. Les Athéniens comprenaient alors qu'ils devaient à Périclès leur prépondérance dans la Grèce et trente ans de gloire. Ils se rappelaient que dès son début Périclès avait embrassé la cause du peuple et s'y était fortement attaché dans tout le cours de sa carrière politique; que tous les

ans il faisait équiper une flotte nombreuse destinée à porter des munitions et des vivres aux colonies éloignées, à visiter les côtes et les îles de la Grèce, à retirer le tribut des alliés, et ils louaient cette sage mesure, qui avait le double avantage d'entretenir toujours sur pied une pépinière de marins et de faire respecter le pavillon athénien sur toute l'étendue des mers. Ils se rappelaient encore la sagesse des conseils de Périclès, son intégrité, son noble ascendant sur la multitude, qu'il avait su conduire sans la flatter.

Phormion. — La perte d'un tel homme était irréparable; le deuil et la confusion régnèrent pendant quelque temps dans la cité. Mais on finit par prendre d'énergiques résolutions : vingt galères, sous le commandement de Phormion, eurent ordre de se rendre à Naupacte pour entraver le commerce des Corinthiens et observer les mouvements de leur flotte. Mélisandre fut envoyé avec six navires de guerre sur les côtes de Carie et de Lycie pour combattre les pirates péloponésiens et s'emparer des vaisseaux marchands de la Phénicie. — Enfin Potidée capitula; les habitants se retirèrent dans la Chalcidique, et Athènes envoya une colonie dans cette ville, qui avait pendant si longtemps résisté à ses armes.

Troisième année de la guerre (429 av. J.-C.). — Au commencement de la troisième campagne l'armée du Péloponèse fit une nouvelle incursion dans l'Attique, et attaqua en même temps les villes alliées d'Athènes, afin de n'avoir rien à craindre de leurs entreprises et de se ménager des places de retraite dans le pays ennemi. Elle mit d'abord le siége devant Platée, pendant que les Athéniens perdaient dans une expédition malheureuse contre Chalcis quatre cent trente hommes et plusieurs officiers.

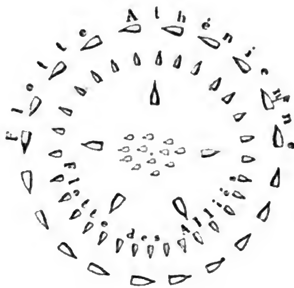
Peu de temps après, les Ambraciotes et les Chaoniens, qui voulaient se rendre maîtres de l'Acarnanie, firent valoir à Sparte l'importance de cette entreprise, et persuadèrent aux Lacédémoniens d'équiper une flotte et d'envoyer mille hoplites. Le succès paraissait certain; la conquête de Za-

cynthe et de Céphalénie devait suivre celle de l'Acarnanie et rendre plus difficile aux Athéniens de ravager les côtes du Péloponèse.

Les Lacédémoniens donnèrent l'ordre aux alliés d'envoyer à Leucade tous les vaisseaux prêts à prendre la mer. — Les Corinthiens partirent aussitôt du golfe de Crissa avec quarante-sept navires, et longèrent la côte jusqu'à Patras, ville de l'Achaïe; puis, bien persuadés que les Athéniens n'oseraient pas les attaquer, ils se dirigèrent directement vers l'Acarnanie.

Phormion, qui au premier avis de leur sortie du golfe de Crissa était parti de Naupacte avec vingt galères et avait suivi leurs mouvements, s'avança résolûment à leur rencontre, et fit ses dipositions pour le combat. Toutes les voiles furent déployées, les rameurs descendirent sous le pont, les soldats se rendirent à leur poste et l'escadre se mit en bataille.

Bataille de Rhium. — Les Corinthiens et leurs alliés, voyant qu'ils ne pouvaient échapper sans combattre, rangèrent leurs navires en cercle, les proues en dehors, et placèrent au centre les petits bâtiments qui les accompagnaient, ainsi que cinq de leurs meilleures galères destinées à se porter sur le point où les Athéniens dirigeraient leurs efforts.



(*Fig.* 34.)

Phormion, habile à profiter de l'adresse de ses marins et de la légèreté de ses galères, leur ordonna de se ranger en file, de courir autour du cercle en rasant de très-près les vaisseaux ennemis, et d'attendre, pour engager l'action, qu'il eût donné le signal du combat. (Thucydide, liv. II. — Diodore, de Sicile, liv. XII.)

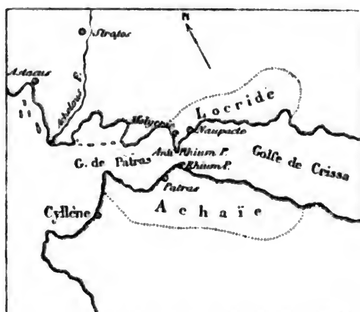
Enfin, lorsque le vent d'est, qui s'élève tous les matins du golfe, commençant à souffler, eut resserré les navires des alliés dans un cercle plus étroit et dérangé leur ordre de bataille, Phormion donna l'ordre d'attaquer. Le premier choc fut terrible. — Mais l'avantage resta bientôt aux Athéniens, qui s'emparèrent du vaisseau corinthien commandé par Machon ainsi que de douze autres navires. Les vainqueurs se rendirent aussitôt à Molycrie, où ils consacrèrent une trirème à Neptune; puis ils élevèrent un trophée sur le promontoire de Rhium, et retournèrent à Naupacte.

Une galère chargée des débris de la flotte ennemie fut aussitôt envoyée à Athènes, et le peuple salua son arrivée par des cris d'enthousiasme. Elle entra dans le Pirée au son d'une musique guerrière qui réglait le mouvement des rameurs, tandis que les officiers et les soldats rangés sur le pont et couronnés de fleurs, faisaient retentir l'air des chants de la victoire.

Cependant, loin d'être découragés par leur défaite, les Corinthiens et leurs alliés, qui s'étaient réfugiés à Cyllène, se préparaient activement à poursuivre les hostilités. Peu de temps après ils vinrent jeter l'ancre devant Rhium d'Achaïe; leur flotte se composait de soixante-dix vaisseaux bien équipés. Phormion, qui attendait des secours, avait quitté Naupacte et était avec ses vingt galères à Rhium de Locride. Les Péloponésiens voulaient engager le combat dans la partie la plus étroite du golfe, avant l'arrivée des navires envoyés d'Athènes. Phormion de son côté faisait tous ses efforts pour éviter d'en venir à une action, ou du moins pour ne combattre qu'en pleine mer, où la légèreté de ses vaisseaux et l'adresse des équipages devaient lui donner l'avantage sur les pesantes galères des alliés. Ces derniers restèrent en obser-

vation pendant trois jours; mais le quatrième, au lever de l'aurore, ils prirent le large, et, rangés sur quatre vaisseaux de front, ils firent un mouvement dans l'intérieur du golfe comme s'ils eussent voulu gagner leur pays, puis tournèrent brusquement du côté de Naupacte. — Phormion fut alors forcé, malgré lui, de les suivre afin de sauver cette place, qui n'était pas en état de soutenir un assaut. Mais aussitôt que Brasidas et Cnénus, qui commandaient la flotte des alliés, virent les Athéniens engagés dans le détroit, ils firent à leurs vaisseaux le signal de virer de bord et de commencer l'attaque.

Cette manœuvre fut exécutée avec la plus grande vigueur, et dès le premier choc trois bâtiments Athéniens tombèrent au pouvoir des alliés.



(*Fig.* 35.)

Mais Phormion parvint à passer avec quelques vaisseaux, et fut poursuivi par vingt galères, qui lui donnèrent la chasse jusque dans la rade de Naupacte. Pleines de mépris pour les Athéniens et se croyant déjà victorieuses, ces galères avaient rompu leur ligne de bataille et se trouvaient à une grande distance les unes des autres. Phormion, profitant habilement de ce désordre, ordonna au petit nombre de navires qu'il avait avec lui de reprendre

l'offensive, et mit facilement hors de combat les navires Péloponésiens qui s'étaient le plus avancés. Les autres, effrayés de ce retour inattendu, prirent la fuite ; les Athéniens les poursuivirent et en enlevèrent six.

Phormion et Brasidas élevèrent chacun un trophée, quoique ni l'un ni l'autre ne pût s'attribuer la victoire.

La flotte du Péloponèse se retira ensuite à Corinthe, un peu avant l'arrivée des vingt navires de renfort envoyés à Phormion.

La campagne était déjà fort avancée ; les Péloponésiens, voulant la terminer par un coup d'éclat, résolurent de surprendre le Pirée, qui par une négligence inconcevable n'avait pas une seule galère en état de repousser l'ennemi ni une chaîne pour l'empêcher d'entrer. — Un grand nombre de marins envoyés par terre de Corinthe à Nisée arrivèrent de nuit dans cette ville, et mirent à flot les quarante navires qui s'y trouvaient. Mais, au lieu d'aller droit au Pirée, ainsi qu'elle en avait reçu l'ordre, cette flotte fit voile vers Salamine, surprit un fort, ravagea l'île et enleva trois vaisseaux qui gardaient la côte. Ce changement de route, occasionné par les vents contraires ou par la mésintelligence des chefs, fut le salut des Athéniens ; alarmés des signaux de détresse que faisait Salamine, ils jetèrent une garnison dans le Pirée, armèrent quelques galères, et allèrent observer les mouvements de l'ennemi. Au premier avis de ces préparatifs, les Péloponésiens, qui ne se croyaient pas assez forts pour combattre avec avantage, regagnèrent le port de Nisée.

Au mois de novembre, les Athéniens, commandés par Phormion, quittèrent Naupacte et allèrent attaquer Astacus. Ils firent ensuite une descente, pénétrèrent dans l'intérieur de l'Acarnanie et chassèrent de Stratos et de Coronte tous ceux dont ils soupçonnaient la fidélité.

Quatrième année de la guerre (428 av. J.-C.). — La quatrième campagne s'ouvrit sous des auspices peu favorables aux Athéniens. L'armée du Péloponèse vint camper dans le territoire de l'Attique, et plus audacieuse que les années pré-

cédentes envoya des détachements escarmoucher jusque sous les murs d'Athènes.

Défection de Mytilène. — Quelque temps après cette invasion, Mytilène, ville importante et capitale de l'île de Lesbos, entra dans l'alliance du Péloponèse. — Les Athéniens, avertis par quelques amis fidèles, prirent aussitôt des mesures énergiques. Ils s'emparèrent de dix trirèmes mytiléniennes qui se trouvaient à Phalère, et dirigèrent sur Lesbos quarante galères sous les ordres de Cléippide. — Lorsque cette flotte fut arrivée en vue de l'île, les habitants vinrent l'attaquer avec cinquante vaisseaux, et furent repoussés jusque dans la rade. — Ils demandèrent alors une suspension d'armes et la permission d'envoyer à Athènes des députés pour obtenir la restitution de leurs navires. — Cléippide, qui ne se sentait pas assez fort pour combattre toutes les forces de Lesbos, accorda prudemment la trêve, et attendit au mouillage de Malée l'issue des négociations. — Mais bientôt, à la nouvelle du mauvais succès de la députation, il envoya chercher des renforts, et bloqua le port de Mytilène (Thucydide).

A cette même époque, Asapius, fils de Phormion, ravagea les côtes de la Laconie, doubla le cap Acribas, continua sa route au nord, entra dans la mer de Crissa, prit terre à Naupacte, arma les Acarnanes contre les Œniades, se rendit ensuite à Leucade, et fut tué en tentant un débarquement près de Nérique.

Cependant les Lesbiens demandaient du secours aux Spartiates. Ceux-ci engagèrent leurs alliés à se rapprocher de l'isthme, et préparèrent à grands frais des machines pour transporter les vaisseaux du Léchée à la mer Saronique. — Cette démonstration, qui avait pour but d'effrayer les Athéniens et de les forcer ainsi à lever le blocus de Mytilène, ne fit qu'augmenter leur ardeur guerrière. — Cent galères sortirent du Pirée aux acclamations de la foule accourue sur le rivage pour assister aux cérémonies du départ, passèrent lentement devant l'isthme, et cinglèrent ensuite vers les côtes du Péloponèse.

Les Lacédémoniens, étonnés, se hâtèrent de regagner leur pays (Thucydide, liv. III).

Cinquième année de la guerre (427 av. J.-C.). — Au commencement du printemps Alcidas reçut l'ordre d'aller au secours de Mytilène avec quarante navires, et l'armée de terre ravagea une cinquième fois l'Attique. Le but que les alliés se



(*Fig.* 38.)

proposaient en faisant des incursions si fréquentes était de réduire les Athéniens au désespoir, en ruinant leurs moissons et en forçant les habitants des campagnes à se tenir presque perpétuellement enfermés dans la capitale.

Capitulation de Mytilène. — Les Mytiléniens, ne voyant pas arriver les vaisseaux des alliés, se rendirent enfin à discrétion et implorèrent en vain la clémence des vainqueurs. — Les Athéniens mirent à mort les principaux auteurs du mouvement, abattirent les murailles de la ville et partagèrent en trois mille lots les terres des habitants de l'île. Trois cents de ces lots furent réservés et consacrés aux dieux; les citoyens d'Athènes se partagèrent les autres.

Alcidas, qui avait perdu beaucoup de temps autour du Péloponèse, apprit à Mycone la reddition de la place qu'il allait

secourir. Pour mieux s'assurer de la vérité, il se rendit à Ambate, où il passa sept jours, et alla ensuite mouiller à Éphèse. — Bientôt après, il quitta précipitamment les côtes de l'Ionie, et sa navigation ne fut plus qu'une véritable fuite. Dans la crainte d'être poursuivi, il tenait la haute mer; mais il avait été aperçu devant Claros par la Salaminienne et le Parale (1), qui se trouvaient dans ces parages.

Pachès, averti de la route que suivaient les bâtiments ennemis, leur donna la chasse jusqu'à la hauteur de Latmos, et ne revint à Mytilène que lorsqu'il reconnut qu'il était impossible de les forcer à combattre.

Peu de temps après la réduction de Lesbos, les Athéniens résolurent de prendre Minoa et d'y établir un poste. — Nicias, qui fut chargé de diriger cette petite expédition, s'empara de deux tours avancées du port de Nisée, fortifia cette partie de la côte, fit construire une redoute dans l'île, afin de la mettre à l'abri d'un coup de main, et s'éloigna dès que ces utiles travaux furent terminés.

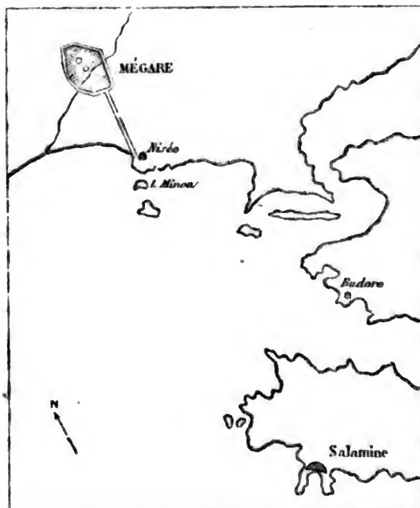
(1) La Salaminienne et le Parale étaient des navires sacrés, nous l'avons déjà dit.

Les vaisseaux grecs prenaient ou le nom du lieu où ils avaient été construits, ou celui de quelque héros, de quelque bataille mémorable, ou bien encore celui de quelque animal qui était peint ou sculpté soit à la poupe, soit à la proue du navire. Hésychius et Suidas placent ces figures emblématiques à la poupe, Hérodote les met à la proue : « La sixième année de l'établissement des exilés de « Samos en Crète, les Éginètes, les ayant vaincus dans un combat naval, les rédui- « sirent en esclavage avec le secours des Crétois. Ils désarmèrent les proues de « leurs vaisseaux, en ôtèrent les sangliers qui leur servaient d'ornement et les « offrirent à Égine dans le temple de Minerve. »

Ces ornements des navires anciens semblent, du reste, donner l'explication de certaines fictions mythologiques bien connues, telles que les transformations de Jupiter en taureau et en aigle, la fable d'Ariès, etc.

Pour prouver la vérité de cette assertion, il suffit de rappeler les faits que l'imagination des poëtes a dénaturés. Or, voici ce que nous apprennent les historiens :

Europe, fille d'Agénor, roi de Phénicie, fut emmenée par Astérius sur un navire qui avait à sa poupe un taureau sculpté, et conduite en Crète (Hérodote — Vossius). — Ganimède, fils de Tros, fut enlevé par Tantale sur une galère qui avait pour ornement un aigle (Eusèbe — Vossius). — L'image d'un bélier était placée à la proue du bâtiment sur lequel s'enfuirent Phryxus et Hellé, sa sœur, pour échapper à l'injuste colère d'Ino (Hérodote).



(Fig. 37.)

Discordes civiles à Corcyre. — Les vaisseaux du Péloponèse que Pachès avait mis en fuite et poursuivis avaient été battus par la tempête à la hauteur de l'île de Crète, et s'étaient retirés à Cyllène. — Alcidas voulut profiter des discordes civiles qui éclatèrent alors à Corcyre pour s'emparer de la ville. — Il partit donc de Cyllène avant le coucher du soleil, alla toucher à Sibota, et cingla vers Corcyre le lendemain matin.

A l'approche de cette flotte, les deux partis s'unirent un instant pour repousser l'attaque. — Les Athéniens, qui déjà depuis plusieurs jours étaient venus de Naupacte avec douze galères, engagèrent les habitants à les laisser sortir seuls d'abord et à venir ensuite à leur secours avec toutes leurs forces. — Mais ces sages conseils ne furent pas écoutés : les bâtiments corcyréens appareillèrent précipitamment, et se présentèrent au combat les uns après les autres.

Les Péloponésiens se contentèrent de leur opposer une vingtaine de vaisseaux, et attaquèrent avec les autres les douze navires athéniens. — Ceux-ci, trop peu nombreux pour donner en masse sur le centre de l'ennemi, s'avancèrent en file, coulèrent une trirème, se formèrent ensuite en cercle, tournèrent autour de l'armée péloponésienne et cherchèrent à la mettre en désordre. — Les navires qui avaient en tête les vaisseaux de Corcyre, craignant de voir se renouveler ce qui était arrivé au combat de Naupacte, vinrent alors au secours d'Alcidas, et toute la flotte ainsi réunie fondit sur les Athéniens, qui se retirèrent lentement pour laisser aux Corcyréens le temps de rentrer dans le port.

Les Péloponésiens, malgré l'avantage qu'ils avaient remporté, n'osèrent pas attaquer la ville, et gagnèrent le continent d'où ils étaient partis. — Le lendemain, ils firent une descente au promontoire Leucimne (au sud de l'île), ravagèrent la campagne, et se retirèrent bientôt sur l'avis (1) qui leur fut donné que soixante vaisseaux Athéniens, sous le com-

(1) Thucydide dit que pendant la nuit ils avaient été avertis par des signaux. En effet, l'usage des signaux de nuit remonte à la plus haute antiquité. Homère en fait mention dans l'*Iliade* : « Tel qu'on voit une brillante colonne de feu « s'élever pendant la nuit au-dessus d'une ville assiégée pour demander un puis- « sant secours contre les efforts de l'ennemi, telle paraît la flamme qui voltige « autour de la tête d'Achille. » Ce qui n'est qu'indiqué dans Homère est longuement décrit dans l'*Agamemnon* d'Eschyle. — Clitemnestre explique aux vieillards comment l'heureuse nouvelle de la prise de Troie a pu lui parvenir avec tant de rapidité : « Nous en sommes redevables à Vulcain; l'éclat de ses feux est « parvenu jusqu'à nous. Un signal a fait allumer un autre signal. Aux premiers « feux aperçus sur le mont Ida les seconds ont répondu des sommets de la mon- « tagne de Lemnos, consacrée à Mercure; bientôt l'Athos, le Maciste, le Mésape, « le Cythéron ont successivement jeté au loin de brillantes clartés. Les ténèbres « du lac Gorgopis ont été dissipées par ce nouvel éclat, et le mont Egiplanète, « frappé de cette lumière, nous a enfin avertis de ce qu'il venait d'apprendre. » Lorsque les Grecs devinrent plus habiles dans l'art de la guerre, ils perfectionnèrent les moyens primitivement employés; les feux allumés sur des lieux élevés, et qui ne pouvaient annoncer qu'un événement attendu, d'après certaines conventions arrêtées à l'avance, ne leur parurent plus suffisants. Ils voulurent signaler au loin toutes les circonstances d'un fait, et même ce qui n'avait pu être prévu

Polybe donne de longs détails sur une manière ingénieuse de faire les Signaux due à Cléoxène, et qu'il avait lui même perfectionnée. — Les généraux romains s'en servirent souvent, ainsi que le prouvent plusieurs passages de César, de Tite-Live, de Plutarque, de Jules Africain et de Végèce.

mandement d'Eurymédon, étaient sortis de Leucade pour venir les attaquer.

Les Léontins demandent du secours aux Athéniens. — Vers la fin de l'été, les Léontins, alors en guerre avec les Syracusains, demandèrent des secours aux Athéniens; ceux-ci, dont le véritable but était d'empêcher l'exportation du blé de la Sicile dans le Péloponèse, feignirent de prendre le plus vif intérêt à la cause des Léontins, et envoyèrent à Rhégium vingt galères, sous les ordres de Lachès. Cette escadre, à laquelle s'étaient joints dix navires de Rhégium, attaqua les îles Éoliennes, les ravagea, et dut se retirer sans avoir pu soumettre les habitants (Thucydide, liv. III).

Sixième année de la guerre (426. av. J.-C.). — Au printemps suivant, l'armée du Péloponèse réunie à Corinthe se disposait encore à envahir l'Attique; mais elle fut arrêtée dans sa marche par les tremblements de terre qui bouleversèrent cette contrée ainsi que la Béotie et l'île d'Eubée.

La peste dévastait une seconde fois Athènes, sans pourtant ralentir l'ardeur des habitants. Trente vaisseaux, sous les ordres de Démosthène, allèrent croiser sur les côtes du Péloponèse. Le générale athénien voulut s'emparer de l'Étolie; mais ses troupes de débarquement furent repoussées avec perte, et il alla mouiller à Naupacte, car le mauvais succès de son entreprise lui faisait craindre le ressentiment de ses concitoyens.

Vers la même époque, deux mille hoplites, embarqués sur les galères commandées par Nicias, firent une descente dans l'île de Mélos, dont ils ravagèrent les côtes. La flotte se rendit ensuite à Orape, et y passa l'hiver.

Septième année de la guerre (425 av. J.-C.). — A l'ouverture de la campagne suivante, Athènes envoya quarante vaisseaux à Corcyre, pour réduire les partisans de l'aristocratie, qui avaient repris les armes, et rétablir le gouvernement démocratique.

Lorsque la flotte arriva en vue des côtes de la Messénie, Démosthène voulait qu'on s'emparât de Pylos; Eurymédon, que l'on continuât de cingler vers Corcyre. Le vent décida la contestation : il poussa les navires dans le premier de ces deux ports, qui tomba ainsi au pouvoir des Athéniens. — Laissant alors pour le défendre Démosthène, avec cinq trirèmes et une faible garnison, ils repartirent pour leur destination première (Thucydide, liv. IV).

Les Spartiates ne pouvaient voir sans crainte leurs ennemis maîtres d'une place si rapprochée de la Laconie : ils l'assiégèrent aussitôt par terre et par mer. — Nicias, qui était à Zacynthe, averti du danger que courait Démosthène, s'empressa de venir à son secours avec cinquante galères, et offrit le combat à l'escadre corinthienne; mais celle-ci se réfugia prudemment derrière l'île de Sphactérie et se rangea sur deux lignes à une petite distance du rivage.



(Fig. 38.)

Quelques jours après, Nicias força l'entrée de la rade, s'em-

conquêtes auxquelles ils devaient renoncer, et s'allièrent avec les Béotiens. Les Athéniens prétendirent tirer vengeance de ces infractions en prenant d'assaut Scioné et en continuant à occuper Pylos ainsi que les autres villes dont ils s'étaient emparés. Ils songèrent même à entrer dans une ligue formée par les Argiens, les Éléens, les Mantinéens, pour enlever à Sparte sa prépondérance dans le Péloponèse, et un an s'était à peine écoulé depuis la conclusion de la trêve que déjà tout se préparait pour une nouvelle rupture entre Athènes et Lacédémone.

Douzième année (420 av. J.-C.). — *Alcibiade*. — Les Lacédémoniens, effrayés, envoyèrent une députation à Athènes pour offrir des satisfactions. Nicias insistait pour qu'on les acceptât; mais Alcibiade, qui voulait à tout prix ruiner le crédit de Nicias, parvint, par une ruse peu digne d'un grand homme, à rendre les ambassadeurs suspects, et ils furent chassés comme de vils imposteurs. Il fit même décréter qu'on enverrait un secours aux peuples confédérés contre Sparte pour les aider à réduire Épidaure, Tégée et d'autres villes de l'Argolide qui étaient restées fidèles à l'alliance Lacédémonienne.

Treizième année (419 av. J.-C.). — L'année suivante Alcibiade amena lui-même aux confédérés un renfort de quinze cents hommes, avec le secours desquels ils s'emparèrent d'Orchomène dans l'Arcadie et vinrent investir Tégée. Tout leur promettait des succès ultérieurs, quand ils se virent tout à coup abandonnés par les Éléens.

Quatorzième année (418 av. J.-C.). — Les Lacédémoniens profitèrent des divisions de leurs ennemis pour porter un grand coup; ils marchèrent en force contre Mantinée. Une bataille générale se livra sous les murs de cette ville; les Argiens, vaincus, firent des pertes considérables, et le résultat de cette victoire fut le rétablissement de l'autorité des Spartiates dans le Péloponèse.

Quinzième année (417 av. J.-C.). — Les Athéniens, qui avaient partagé la défaite des Argiens, voyaient la fidélité de leurs alliés ébranlée dans toute la Grèce. Pour rétablir la terreur de leur nom, ils déclarèrent la guerre à Perdiccas, roi de Macédoine; mais cette entreprise ne produisit aucun résultat marqué. Ils résolurent alors de tourner leurs armes contre Argos.

Seizième année de la guerre (416 av. J.-C.). — Alcibiade alla ravager les côtes de l'Argolide, se rendit ensuite à Mélas, l'une des Cyclades, assiégea la capitale par terre et par mer, la prit après sept mois de résistance, et fit massacrer tous les habitants en état de porter les armes (Thucydide liv. V).

Les Athéniens, qui épouvantaient ainsi leurs ennemis par ces barbares exécutions, rêvaient alors la conquête de la Grèce entière, de l'Italie et de la Sicile. Alcibiade les poussait de tout son pouvoir à ces entreprises lointaines, que Périclès leur avait sévèrement interdites. Les députés d'Égeste étant venus implorer leur assistance contre Sélinonte et Syracuse, ils les accueillirent favorablement et se hâtèrent de délibérer sur cette affaire. Nicias représenta aux Athéniens qu'il ne leur était pas avantageux de porter la guerre en Sicile, parce qu'ils s'affaibliraient en partageant leurs forces, tandis qu'en les concentrant ils pourraient combattre avec plus de chances de succès.

Alcibiade émit un avis contraire, et soutint son opinion avec tant d'éloquence que le peuple l'adopta avec enthousiasme. On fit aussitôt d'immenses préparatifs.

Dix-septième année de la guerre (415 av. J.-C.). — On mit en mer une flotte de cent vaisseaux, magnifiquement équipés et ornés de couronnes (1).

Le départ de cette puissante et nombreuse armée fut en-

(1) Les Grecs couvraient leurs vaisseaux de couronnes de fleurs ou d'Olivier, quand ils avaient remporté une grande victoire. Les couronnes dont ils ornaient leurs navires annonçaient encore le départ pour un voyage de long cours ou pour une expédition importante : c'était un présage heureux qu'ils se donnaient.

touré d'une pompe extraordinaire. Toute la population d'Athènes accourut au Pirée pour adresser un dernier adieu à ceux qui allaient conquérir la Sicile : car tel était le véritable but de l'expédition. Lorsque tout fut prêt pour l'appareillage, la trompette donna le signal, et aussitôt sur les navires et dans le port régna le plus profond silence. Les prières accoutumées ne furent pas dites en particulier sur chaque galère, mais un hérault dont la voix se faisait entendre de toute la flotte supplia les dieux d'accorder un heureux succès aux armes de la république. Puis on mêla le vin dans les coupes, on but à la fortune du voyage, on chanta le Pœan, et les vaisseaux s'éloignèrent. Les navires de charge portaient environ huit mille hommes de troupes de débarquement. Il n'y avait qu'un seul bâtiment construit pour le transport des chevaux. Cette flotte, placée sous les ordres d'Alcibiade, de Nicias et de Lamachus, devait d'abord se rendre à Corcyre, où se trouvaient déjà la plupart des alliés et les vaisseaux chargés de vivres.

Aussitôt que les Syracusains eurent connaissance de l'armement des Athéniens, ils se préparèrent à repousser l'attaque dont ils étaient menacés et cherchèrent des alliances en Sicile ; mais leurs tentatives ne réussirent qu'à demi. Quelques villes se déclarèrent pour eux, quelques autres pour les Athéniens, d'autres enfin gardèrent la neutralité.

La flotte Athénienne ne tarda pas à quitter Corcyre. Elle traversa la mer Ionienne, côtoya le sud de l'Italie, et vint aborder à Rhégium. — Les habitants permirent aux généraux de débarquer les troupes, qui campèrent hors de la ville, sur un terrain consacré à Diane, et ils leur procurèrent les vivres dont ils avaient besoin. Bientôt Naxos (1) et Catane tombèrent au pouvoir d'Alcibiade, et ses intrigues allaient lui livrer Messine, quand il fut rappelé pour répondre à l'accusation de sacrilége formée contre lui par la république. La Salaminienne (2) lui avait, selon

(1) Naxos, ville située sur la côte orientale de la Sicile.

(2) La Salaminienne amenait ordinairement à Athènes ceux qui étaient prévenus de crimes et qu'on appelait en justice.

l'usage, porté l'ordre de revenir à Athènes. Il s'embarqua sans résistance, bien décidé cependant à ne pas se mettre entre les mains de ses ennemis. En effet, arrivé à Thurium, il trompa la vigilance de ses gardiens, se réfugia chez les Spartiates, et leur conseilla de fortifier Décélie.

En Sicile, Nicias et Lamachus remportèrent quelques avantages sur les troupes Syracusaines, et prirent leurs quartiers d'hiver à Catane (Thucydide, liv. VI).

Dix-huitième année de la guerre (414 av. J.-C.). — Dès l'ouverture de la campagne les généraux Athéniens commencèrent le siége de Syracuse; ils remplirent ses ports de leurs galères, et entourèrent l'enceinte de la ville d'un double mur de circonvallation et de contrevallation, qu'ils achevèrent presque entièrement en peu de temps. Déjà les habitants songeaient à capituler lorsque le Spartiate Gylippe arriva enfin avec une poignée de Péloponésiens et vingt navires, auxquels les assiégés joignirent bientôt un assez grand nombre de bâtiments armés à la hâte.

Nicias, resté seul à la tête de l'armée depuis la mort de Lamachus, qui avait été tué dans une rencontre, jugea alors nécessaire de fortifier le promontoire de Plemmyrium. Il y éleva trois redoutes, y fit passer des troupes, et donna l'ordre aux vaisseaux légers et aux bâtiments de charge de venir mouiller le plus près possible de la côte. Cette disposition avait pour but de rapprocher la flotte du petit port et de faciliter l'arrivée des convois.

Nicias savait que douze navires corinthiens devaient venir au secours de la place; il envoya vingt galères croiser dans les parages de Locres et de Rhégium, pour surveiller la route de Sicile; mais les vaisseaux ennemis passèrent sans être aperçus. Ce renfort ranima le courage des assiégés. Gylippe rétablit les communications de Syracuse avec le Péloponèse, et du côté de la terre ses ouvrages d'opposition empêchèrent les Athéniens d'achever leur circonvallation.

D'assiégeant devenu presque assiégé, Nicias fit connaître à

Athènes sa situation difficile, et l'on y résolut d'envoyer en Sicile Démosthène avec une flotte et des troupes de débarquement.

Dix-neuvième année (413 av. J.-C.). — Les deux armées profitèrent de l'hiver pour se préparer à de nouveaux combats.

A la reprise des hostilités, Gylippe attaqua en même temps par terre et par mer. Il marcha lui-même avec les hoplites aux lignes de Plemmyrium, pendant que trente-cinq trirèmes faisaient un mouvement en avant pour sortir du grand port et se réunir à quarante-cinq autres navires qui du petit port se dirigeaient vers la presqu'île. Aussitôt les vaisseaux athéniens appareillèrent; vingt-cinq se portèrent à la rencontre des navires syracusains du grand port et trente-cinq allèrent au-devant des autres.

Combat à l'entrée du grand port. — L'action s'engagea bientôt, et longtemps l'issue de la lutte resta indécise malgré l'inégalité des forces. Enfin, les Athéniens furent repoussés; mais, profitant habilement du désordre qui s'était mis dans l'armée victorieuse, ils reprirent peu de temps après l'avantage, s'emparèrent de trois trirèmes et en coulèrent onze. Moins heureux sur terre, ils furent chassés de Plemmyrium, et la perte de cette position importante les plongea dans le découragement.

Ce combat fut suivi de plusieurs expéditions sans importance. Dans le port, il y eut aussi un petit engagement entre un bâtiment surmonté de tours et quelques navires légers. — Pendant que ceux-ci cherchaient à l'accrocher, de hardis plongeurs allèrent scier un grand nombre des pilotis derrière lesquels la flotte syracusaine était à l'ancre; mais Nicias évita d'en venir à une action sérieuse, car il avait résolu de se tenir sur la défensive jusqu'à l'arrivée de Démosthène. Ce dernier partit enfin d'Égine, et se dirigea d'abord vers les côtes du Péloponèse, qu'il ravagea; puis il fit voile pour Corcyre, passa ensuite à Zacynthe, à Céphalenie, et alla enfin mouiller près d'Alizia et d'Anactorium. Pendant son séjour

dans ces parages, Conon, qui commandait à Naupacte, lui apprit que vingt-cinq navires corinthiens menaçaient cette place, et il le pria de lui envoyer des vaisseaux, parce qu'avec les dix-huit qu'il avait il ne pouvait résister à une attaque.

Combat d'Érinée — Bientôt dix galères vinrent grossir les forces de Conon, qui prit d'offensive. Les deux escadres se rencontrèrent en vue d'Érinée, ville d'Achaïe. Elles combattirent avec une égale bravoure, et la victoire, longtemps disputée, resta indécise.

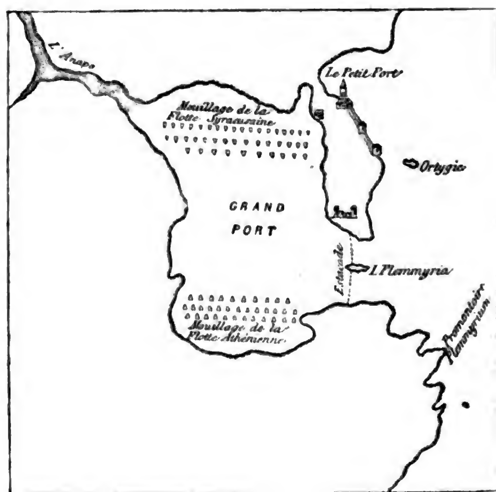
Cependant Nicias persistait sagement à ne rien entreprendre ; les Syracusains, au contraire, qui désiraient livrer une bataille décisive avant l'arrivée des galères d'Athènes, harcelèrent sans cesse les Athéniens pour les attirer au combat. Enfin les deux armées en vinrent aux mains; la lutte dura trois jours, pendant lesquels on fit de part et d'autre des prodiges de valeur. Les éperons aigus des galères syracusaines brisaient l'avant des vaisseaux athéniens. Les embarcations légères leur faisaient encore plus de mal : chargées de troupes, elles passaient sous les rames en rasant les flancs des navires et accablaient de traits les équipages. Les Athéniens avaient partout le désavantage; ils s'éloignèrent du champ de bataille sans être poursuivis, et allèrent reprendre leur mouillage derrière la ligne des bâtiments de charge, qui tous étaient armés de dauphins (1).

Ce fut après cette défaite qu'arriva Démosthène, avec soixante-treize voiles. Aussitôt il donna l'assaut à l'Épipole, resta maître un instant de la muraille et fut ensuite repoussé avec perte. Ce nouvel échec découragea complétement les marins et les soldats. Nicias, qui voulait continuer la guerre, ne put faire prévaloir son avis, et le départ fut résolu. Déjà tous les préparatifs étaient faits ; on devait même appareiller le lendemain, lorsqu'une éclipse de lune effraya le timide

(1) Pesante masse de fer ou de plomb qu'on attachait à l'antenne du mât et qu'on laissait tomber sur le bâtiment qu'on voulait briser.

et superstitieux Nicias, qui ne voulut point partir sans avoir apaisé, par des sacrifices, les dieux qu'il croyait avoir irrités.

Combats dans le grand port. — Ce retard donna le temps à Gylippe d'engager de nouveaux combats. Il fit avancer soixante-seize vaisseaux, auxquels les Athéniens opposèrent quatre-vingt-six galères bien armées. Eurymédon, qui commandait l'aile droite, voulut envelopper l'ennemi et s'étendit sur une ligne de file en longeant la côte; mais les Syracusains, vainqueurs au centre, le resserrèrent lui-même dans un enfoncement du port, brisèrent son navire ainsi que ceux qui le suivaient, et poursuivirent les autres jusqu'au rivage.



(Fig. 39.)

Enhardis par ce succès, les Syracusains fermèrent la passe, et recommencèrent la lutte le lendemain. Une division de leur flotte s'était portée à la défense du passage; le reste était

autour du port. Les Athéniens s'avancèrent résolùment jusqu'à l'estacade, repoussèrent les navires qui la gardaient, et s'efforcèrent de rompre les chaînes; alors les galères syracusaines fondirent sur eux de toutes parts, et l'action devint générale. Sur les deux flottes, les pilotes, les équipages et les hommes d'armes rivalisaient de bravoure et d'adresse. Les manœuvres étaient impossibles dans un espace si resserré; c'étaient de fréquentes mêlées de vaisseaux qui, fuyant ou s'avançant à l'attaque, s'abordaient, s'accrochaient, combattaient avec acharnement. Enfin les Syracusains contraignirent les Athéniens à se retirer en désordre. Il restait encore à ces derniers, malgré les pertes qu'ils avaient faites, assez de navires pour reprendre l'offensive, et Nicias voulut tenter une seconde fois de forcer le passage; mais les matelots découragés refusèrent le service : ils ne se croyaient plus capables de vaincre.

Après de nouvelles lenteurs, Nicias et Démosthène résolurent d'opérer leur retraite par terre. Poursuivis par l'ennemi et atteints, l'un dans un défilé, l'autre sur les bords du fleuve Asinarus, ils furent réduits à capituler et mis à mort. Les vainqueurs traitèrent les malheureux prisonniers avec la plus grande inhumanité : ils les enfermèrent dans de vastes carrières où ils ne recevaient pour toute nourriture qu'un peu de farine et d'eau. Le plus grand nombre mourut de misère, on vendit le reste comme esclaves.

Tel fut le dénoûment de cette fatale guerre, conseillée par la vanité d'Alcibiade et entreprise contre toutes les règles de la prudence et de l'équité. (Thucydide, liv. VII. — Diodore de Sicile, liv. XIII.)

Lorsque Athènes apprit la destruction complète de ses flottes et de ses armées, elle perdit tout espoir de salut. Il n'y avait plus dans les chantiers de vaisseaux en état de tenir la mer, plus d'argent dans le trésor, plus de marins pour former de nouveaux équipages.

Déjà l'on croyait voir les ennemis de Sicile aborder au Pirée, ceux de la Grèce tourner leurs efforts contre l'Attique, les alliés de la République soulevés l'attaquer avec eux.

Cependant, ces premiers moments de découragement passés, le peuple retrouva son énergie : il décida qu'il fallait construire au plus tôt des navires pour remplacer ceux qui avaient été pris par l'ennemi, et se mettre en mesure de réprimer tout soulèvement des peuples tributaires de la République (1).

Les craintes des Athéniens n'étaient en effet que trop fondées : à la première nouvelle de leur défaite en Sicile, une vaste conspiration se forma en Europe et en Asie contre leur puissance.

Les alliés ou plutôt les sujets d'Athènes dans la mer Égée, sur les côtes de l'Asie Mineure et de la Thrace, songèrent à secouer le joug ; les satrapes de Darius, Tissapherne et Pharnabaze, voulurent ressaisir les provinces de l'Asie Mineure ; les Lacédémoniens prétendirent recouvrer le commandement de toute la Grèce, et firent de grands préparatifs. — Ils équipèrent vingt-cinq galères, en exigèrent vingt-huit des Thébains, quinze des Corinthiens, trente-cinq des Locriens, des Phocidiens et des Mégariens.

Vingtième année de la guerre. (412 av. J.-C.) — Athènes, de son côté, avait utilement employé la saison d'hiver, et, au retour du printemps, elle était prête à recommencer la guerre.

Les Péloponésiens ne restèrent pas longtemps dans l'inaction : vingt et un navires corinthiens, sous les ordres

(1) Les peuples qui avaient fourni aux Athéniens des vaisseaux et des troupes pour la guerre de Sicile étaient : les Histéens, les Érétriens, les Chalcidiens, les Styriens, les Carystiens, les habitants de Céos, d'Andros, de Téos, les Milésiens et les Samiens, tous sujets d'Athènes et soumis au tribut ; les habitants de Méthymne, sujets mais non tributaires ; ceux de Ténédos et d'Œnia, tributaires ; ceux de Rhodes, de Cythère, de Céphalénie, de Zacynthe, de Corcyre, de Naupacte et de Pylos. D'autres peuples avaient pris part volontairement à la guerre : c'étaient les habitants de Chio, les Argiens, animés par leur haine contre Lacédémone, les Mantinéens, les Crétois, les Étoliens, séduits par l'appât de la solde ; et en Sicile les Égestains, les habitants de Naxos ainsi que ceux de Catane.

Les Syracusains avaient eu pour alliés les Lacédémoniens, les Corinthiens, les Ambraciotes, les Leucadiens, les Arcadiens, les Béotiens, et plusieurs autres villes de la Sicile. (Thucydide, liv. VII.)

d'Alcamène, partirent de Cenchrées pour Chio, afin de favoriser le soulèvement de cette île. — Les Athéniens les attaquèrent aussitôt, en coulèrent plusieurs et forcèrent les autres à chercher un refuge au Pirée (port abandonné de la Corinthie).

Peu de temps après, vingt-sept galères, commandées par Hippoclès, mirent en fuite, à la hauteur de la Leucadie, seize vaisseaux péloponésiens qui revenaient de Sicile.

A la nouvelle de ces succès des escadres d'Athènes, les Lacédémoniens, consternés de voir si mal commencer la campagne, renoncèrent à faire partir les navires qui devaient sortir de leurs ports, et en rappelèrent même quelques-uns qui déjà étaient en mer. — Instruit de ces mesures, Alcibiade insista pour qu'on n'abandonnât pas l'expédition d'Ionie; il se rendit à Chio, à Clazomène, à Téos qu'il détacha de l'alliance des Athéniens, et alla ensuite soulever Milet.

Les Athéniens redoublèrent alors de courage; ils trouvèrent des ressources qu'on ne leur soupçonnait pas, et parvinrent, avec le secours de leurs forces maritimes, à arrêter la défection des alliés qui ne s'étaient pas encore déclarés contre eux, à comprimer les révoltes de Chio et de Lesbos; mais ils échouèrent contre Milet.

Leurs efforts furent bientôt secondés par ceux d'Alcibiade. Il se voyait vengé plus qu'il ne l'avait espéré : son amour pour son pays se réveilla. Il ne pouvait d'ailleurs rester plus longtemps à Sparte. Averti du danger que lui faisait courir le juste ressentiment d'Agis, il chercha un refuge à Sardes, et devint en peu de temps le favori de Tissapherne. Maître de l'esprit de ce satrape, il lui persuada de tenir la balance égale entre les deux républiques, et de ne pas envoyer aux Lacédémoniens un secours de cent cinquante vaisseaux que leur avait promis le roi de Perse.

Vingt et unième année de la guerre. (411 av. J.-C.) — Une armée athénienne était à Samos; Alcibiade l'entraîna et le contre-coup amena une révolution à Athènes où la démo-

cratie fut enchaînée par l'établissement d'un conseil supérieur de quatre cents membres qui remplacèrent le sénat. Mais l'armée de Samos méconnut leur pouvoir se constitua en corps délibérant et choisit pour chefs Alcibiade, Thrasybule et Thrasylle.

Combat d'Érétrie. — Peu de temps après, une flotte de trente-

(*Fig.* 40.)

six voiles envoyée par le nouveau gouvernement contre l'Eubée révoltée fut vaincue près d'Érétrie, et cette défaite porta le coup fatal à l'autorité des Quatre-Cents. On donna la suprême puissance à une assemblée de cinq mille citoyens et l'on décréta le rappel d'Alcibiade.

Les Péloponésiens, comprenant enfin qu'ils étaient le jouet de Tissapherne, s'allièrent avec Pharnabaze, satrape de Phrygie. Leur flotte, commandée par Mindare, appareilla de Milet, et se dirigea vers l'Hellespont, où se trouvaient déjà seize navires.

Dès que Thrasylle sut que les Lacédémoniens étaient sortis de Milet, il partit de Samos avec cinquante-cinq galères, et fit la plus grande diligence afin d'entrer avant eux dans le détroit. Mais, ayant appris en route que Mindare avait été forcé de relâcher à Chio, il se rendit lui-même à Méthymne, y embarqua des vivres, et alla mettre le siége devant Érèse qui s'était détachée de Lesbos. — Cependant les Péloponésiens, profitant d'un vent favorable, gagnèrent le continent, touchèrent à Cume, longèrent ensuite les côtes, doublèrent le promontoire de Lectum, passèrent en vue d'Hamaxite, de Larisse, continuèrent leur route vers le nord et abordèrent enfin à Rhétée. Aussitôt que Thrasylle fut instruit de leur arrivée dans ce port, il abandonna le siége d'Érèse, et vint mouiller à Éléonte.

Bataille de Sestos. — Le 15 juillet, les deux flottes étaient en présence. La ligne de bataille des Athéniens s'étendait de Sestos à Idacos, celle des Péloponésiens d'Abydos à Dardane. Elles se rapprochèrent bientôt et l'action s'engagea vivement. Mais les Péloponésiens ne purent résister au choc des galères d'Athènes, ils furent dispersés et perdirent dix-huit vaisseaux. (Thucydide, liv. VIII).

Thrasybule éleva un trophée à la pointe de Cynossème, recueillit les débris des navires, accorda aux ennemis qui s'étaient retirés à Abydos la permission d'enlever leurs morts, et envoya une trirème à Athènes pour y porter la nouvelle de sa victoire.

Mindare, bien résolu de reprendre au plus tôt l'offensive, fit radouber ses vaisseaux et donna l'ordre à Épiclès de lui amener les cinquante galères qu'il tenait en réserve dans les ports de l'Eubée. Les Athéniens ne pouvaient lutter contre des forces si considérables. Les vents déchaînés vinrent à leur secours : les navires péloponésiens furent brisés par la tempête près du mont Athos; douze hommes seulement échappèrent au naufrage (1).

Vingt-deuxième année de la guerre. (410 av. J.-C.) — A l'ouverture de la campagne, Doriée voulut entrer dans l'Hellespont pour rejoindre Mindare; mais il ne put tromper la vigilance des Athéniens. Ils l'attaquèrent à la hauteur de Sigée, le forcèrent à chercher un refuge au promontoire de Rhétée et l'y poursuivirent. Cet engagement fut bientôt suivi d'une grande bataille. Les deux flottes combattirent pendant longtemps avec un égal acharnement; enfin un secours de dix-huit vaisseaux, amené par Alcibiade qui ne voulait rentrer dans sa patrie qu'après une action glorieuse, donna la victoire aux Athéniens. (Xénophon, *Helléniques*, liv. I; Diodore de Sicile, liv. XIII.)

Mindare brûlait du désir d'effacer la honte des deux dernières défaites; il fit venir des renforts et se dirigea vers la Propontide, où, avec l'aide des Perses, il se rendit maître de Cyzique. Aussitôt les Athéniens s'éloignèrent de Sestos, en côtoyant la Chersonèse, passèrent pendant la nuit devant Abydos afin de cacher leur marche, touchèrent à Proconnèse et arrivèrent le lendemain en vue de Cyzique.

Combat de Cyzique. — Comme le satrape Pharnabaze et Mindare avaient des forces supérieures à celles que comman-

(1) L'inscription suivante, conservée dans un temple situé près de Coronée, rappelait ce triste événement :

Le mont Athos prêta ses rochers pour rivage
A douze hommes sortant des eaux,
Seul reste des débris de cinquante vaisseaux
Dont Sparte en une nuit essuya le naufrage.

(*Traduction de Terrasson, de l'Académie française.*)

daient Alcibiade, Théramène et Thrasybule, ces derniers partagèrent l'armée en trois escadres. — Alcibiade s'avança le premier pour provoquer les ennemis au combat et les attirer loin de la côte, tandis que Théramène et Thrasybule les observaient de loin et manœuvraient de manière à les envelopper et à leur fermer toute retraite du côté de la terre.

Mindare, qui ne voyait que l'escadre d'Alcibiade, se porta rapidement à sa rencontre avec toute sa flotte. Aussitôt les Athéniens feignirent de prendre la fuite et les Péloponésiens, se croyant assurés de la victoire, ne manquèrent pas de les poursuivre. Lorsqu'ils furent loin du rivage, Alcibiade donna le signal convenu; tous ses vaisseaux virèrent de bord et revinrent à l'attaque. — Théramène et Thrasybule se rapprochèrent de Cyzique et prirent position de manière à en interdire l'abord aux ennemis.

Mindare comprit alors qu'il avait donné dans un piége, et se hâta de fuir vers la côte des Héritages. Alcibiade le poursuivit, coula la plus grande partie de ses navires et s'empara des autres. Profitant de cet avantage, il débarqua des troupes et tailla en pièces l'armée persane postée sur le rivage pour soutenir les Péloponésiens. — Cette double victoire fut suivie de la prise de Cyzique. Alcibiade passa vingt jours dans cette ville; puis il força Sélymbrie à lui payer une forte contribution de guerre, se rendit maître de Périnthe, de Chalcédoine où il établit un comptoir pour la perception du dixième des marchandises qui venaient du Pont-Euxin, et par son activité réduisit Sparte à demander la paix. Mais la haine des Athéniens était trop animée pour être prudente; ils manquèrent cette occasion de relever solidement leur puissance et refusèrent toute négociation.

Vingt-troisième année de la guerre. (409, av. J.-C.) — L'année suivante, les généraux athéniens remportèrent de nouveaux avantages, et se rendirent maîtres de la mer depuis l'Hellespont jusqu'à Byzance, qu'ils contraignirent à leur ouvrir ses portes.

Vingt-quatrième année de la guerre. (408 av. J.-C.) — Alcibiade, voulant alors se montrer à Athènes dans un brillant appareil, conduisit au Pirée la flotte qu'il commandait. Les galères, ornées de trophées d'armes et chargées de riches dépouilles, étaient suivies de deux cents vaisseaux pris à l'ennemi. (Diodore, livre XIII.)

Alcibiade fut reçu comme un libérateur; les hommes faisaient violemment éclater leurs transports par des cris; les femmes, les vieillards, les enfants, exprimaient leur joie par des larmes. On le contemplait comme un être envoyé du ciel, comme la victoire elle-même. On vantait ce qu'il avait fait pour la patrie et même les talents qu'il avait déployés contre elle pendant son exil; on excusait sa conduite par l'injure qui avait provoqué son ressentiment. On portait au-devant de lui, pour rendre hommage à ses triomphes, les images de ces mêmes dieux dont on avait appelé la malédiction sur sa tête.

Le peuple, dans son ivresse, ne se contenta pas de lui rendre ses honneurs et ses biens, il voulut lui offrir le souverain pouvoir; mais les citoyens les plus sages le nommèrent généralissime des armées de terre et de mer et pressèrent le départ de la flotte. Alcibiade aimait encore plus la gloire que l'autorité; il obéit, et fit avant de s'embarquer une action digne de son audace et très-agréable aux Athéniens. Depuis longtemps les Lacédémoniens occupaient la campagne. On était obligé de se rendre par mer à Éleusis pour y célébrer les mystères. L'époque de ces fêtes arrivée, Alcibiade, bravant les ennemis, voulut qu'on suivît l'ancienne coutume. Il fit passer dans la plaine les pontifes, le peuple et le cortége au milieu d'une haie de soldats; et les Spartiates, postés à Décélie, n'osèrent pas troubler cette pompe religieuse et guerrière. (Justin, liv. V. — Xénophon, *Helléniques*, liv. I. — Diodore de Sicile, liv. XIII).

Lysandre. — Peu de temps après, Alcibiade se dirigea vers Andros avec cent vaisseaux, s'empara du fort de Catrion, en laissa la garde à Thrasybule, et alla ravager les îles de Rhodes et de Cos.

Lacédémone avait perdu l'empire de la mer; Mindare, l'un de ses meilleurs généraux, avait été frappé à mort au combat de Cyzique; elle se hâta d'opposer à Alcibiade un adversaire digne de lui, et donna le commandement de ses flottes à Lysandre, général brave, habile, ambitieux, insinuant, et fait pour arriver au plus haut degré de gloire, si ses vertus avaient égalé ses talents.

Cyrus, fils de Darius, roi de Perse, était alors à Sardes avec ordre de surveiller la conduite de Tissapherne, dont la politique tendait à protéger tantôt Sparte, tantôt Athènes, afin de prolonger leurs divisions et d'augmenter ainsi leur faiblesse.

Lysandre, informé de ces circonstances, vint à Sardes, et flatta si bien l'amour-propre du prince que celui-ci se déclara vertement en faveur de Sparte et prodigua ses trésors afin de doubler la paye de l'armée péloponésienne. Cette augmentation de solde attira beaucoup de monde, fit même déserter un grand nombre de matelots athéniens, et Lysandre, trouvant de cette sorte en Asie toutes les ressources nécessaires, réunit à Éphèse soixante-dix vaisseaux selon Diodore, et quatre-vingt-dix d'après Xénophon.

Dès qu'Alcibiade sut que Lysandre avait concentré à Éphèse des forces considérables, il se rendit à Notum, port de la mer Égée. Puis, obligé de s'éloigner pour lever des contributions en Ionie, il laissa le commandement à Antiochus, son lieutenant, et lui enjoignit de ne rien entreprendre pendant son absence.

Antiochus, désireux de se signaler par quelque exploit, transgressa les ordres qui lui avaient été donnés, et alla braver, avec deux galères seulement, la flotte de Lysandre. Celui-ci envoya d'abord quelques navires légers pour punir cette témérité; mais, ayant su par des transfuges qu'Alcibiade était absent, il fit avancer toute son armée. Les Athéniens voulurent dégager Antiochus, et bientôt l'affaire devint générale. Lysandre, profitant de l'avantage de sa position, coula plusieurs vaisseaux, en prit vingt-deux et mit les autres en fuite.

Les ennemis d'Alcibiade n'avaient été que comprimés : ils imputèrent à sa négligence la défaite de la flotte et l'accusèrent même de trahison. Le peuple, toujours prêt à passer de l'amour à la haine, condamna une seconde fois au bannissement le guerrier qu'il avait voulu peu de temps avant porter au trône, et dix généraux, parmi lesquels était Conon, furent nommés pour le remplacer.

Le vainqueur de Cyzique supporta en héros cette nouvelle disgrâce et se retira dans la Chersonèse, où il possédait un château.

Vingt-cinquième année de la guerre. Conon, Callicratidas. — (407 av. J.-C.). Conon cingla vers Samos avec vingt trirèmes. Son premier soin fut de relever le courage des marins et des soldats, de faire réparer les bâtiments avariés et de réunir les vaisseaux fournis par les alliés, afin de pouvoir opposer des forces imposantes à Callicratidas, qui venait de succéder à Lysandre dans le commandement de la flotte de Sparte.

Callicratidas se dirigea d'abord vers l'île de Chio, et força la petite garnison de Delphinium à capituler — Téos (auj. Sedchidchik) tomba bientôt après en son pouvoir, et Méthymne, l'une des cités les plus importantes de l'île de Lesbos, lui fut livrée par trahison. Il fit alors dire à Conon, qui était au mouillage près des Hécatonèses (1), qu'il allait enfin lui enlever l'empire de la mer, et vint le lendemain lui présenter la bataille.

Combat de Mitylène. — Le général athénien n'avait que soixante-dix galères, tandis que l'armée ennemie en comptait cent soixante; il voulut chercher un refuge à Mitylène, et ne put y arriver avant les Lacédémoniens. — Obligé alors d'engager le combat en vue de la ville, il opposa longtemps la plus énergique résistance, malgré l'inégalité des forces, et parvint à se retirer dans la rade. Prévoyant qu'il y serait

(1) Iles situées à une petite distance de Méthymne.

assiégé, il en barra l'entrée en coulant de petites barques dans les endroits où il y avait peu de fond, et en mouillant, dans ceux où il y avait plus de profondeur, des vaisseaux chargés de machines.

Callicratidas ne parvint à forcer le passage qu'avec la plus grande peine. Conon, après avoir soutenu avec intrépidité plusieurs attaques, se retira dans le petit port, et fit partir secrètement deux navires pour le Pirée afin de demander des renforts; l'un de ces bâtiments fut pris, l'autre arriva heureusement.

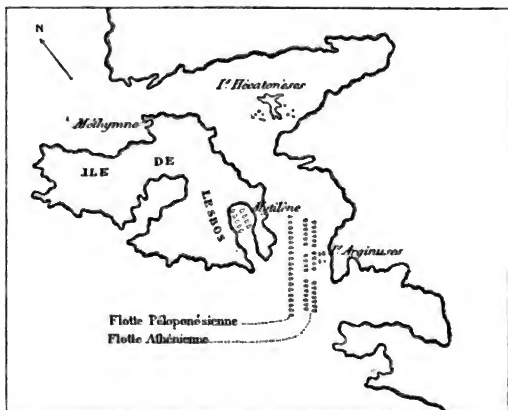
Vingt-sixième année de la guerre (406 av. J.-C.). — A la nouvelle de cet échec, les Athéniens décrétèrent l'envoi de prompts et puissants secours; ils activèrent les travaux dans les chantiers, favorisèrent les enrôlements volontaires et donnèrent le droit de bourgeoisie aux étrangers de toute condition qui voulurent prendre du service.

Dans l'espace d'un mois, cent dix bâtiments furent équipés. Cette flotte, sous les ordres d'Aristocrate, se mit aussitôt en mer; elle se rendit d'abord à Samos, où quarante vaisseaux fournis par les alliés vinrent la rejoindre, et alla ensuite jeter l'ancre aux Arginuses.

Bataille des Arginuses. — Callicratidas, informé de l'approche de ces forces, laissa Etéonice avec cinquante navires pour continuer le blocus de Mitylène et prit le large avec cent vingt galères. Il espérait surprendre les Athéniens; mais une forte tempête l'empêcha d'exécuter son projet, et lorsque, le lendemain, il se dirigeait vers les Arginuses, il se trouva bientôt en présence de l'armée ennemie, qui venait à sa rencontre en ordre de bataille. — L'aile gauche était commandée par Aristocrate et par Diomédon (ils avaient chacun quinze trirèmes rangées sur une même ligne, et étaient soutenus par un nombre égal de navires, sous les ordres de Périclès et d'Érézinide); trente galères bien équipées, parmi lesquelles il y en avait dix de Samos, formaient le corps de bataille; Protomaque, Thrasylle, Lysias et Aristogène con-

duisaient l'aile droite, composée, comme la gauche, de soixante vaisseaux. — Les généraux athéniens avaient considérablement étendu leur front pour n'être pas enveloppés.

La flotte péloponésienne était rangée sur une seule ligne; cette disposition lui permettait, soit de faire tête au front des Athéniens, soit de pénétrer entre leurs vaisseaux — Callicratidas était à la droite. Hermon de Mégare lui conseillait de ne pas lutter contre un ennemi si supérieur en nombre et de préférer une sage retraite à un combat malheureux; mais il répondit : « La perte d'une flotte est un mal que « Sparte peut réparer, tandis que la fuite serait une honte « irréparable pour elle et pour moi (1) ».



(*Fig.* 41.).

Aussitôt il commença l'attaque, et l'on combattit longtemps des deux côtés avec un égal acharnement; enfin, le général lacédémonien s'étant approché du vaisseau de Périclès,

(1) Lysandre n'avait pas cette antique rudesse : une de ses maximes était qu'il fallait coudre la peau du renard où la peau du lion ne pouvait pas suffire. (Plutarque.)

celui-ci l'accrocha et une lutte terrible s'engagea entre les équipages des deux navires. Callicratidas fit des prodiges de valeur et tomba mortellement frappé sur un monceau de cadavres.

Sa mort découragea les marins et les soldats; l'aile droite plia d'abord, la gauche fut ensuite enfoncée, et bientôt toute l'armée prit la fuite après avoir perdu soixante-dix-sept vaisseaux.

Les débris de la flotte péloponésienne se retirèrent à Chio et à Cume. Les Athéniens, retenus aux Arginuses par une violente tempête, ne purent aller de suite à Mitylène; Étéonice profita de ce retard pour envoyer l'escadre à Chio et gagner lui-même Méthymne avec l'armée de terre. (Xénophon, *Helléniques*, liv. I; Diodore de Sicile, liv. XIII.)

Vingt-septième année de la guerre. (405 av. J.-C.). — La victoire de Conon releva les espérances des Athéniens. Les généraux avaient bien mérité de la patrie; mais le peuple d'Athènes, à la fois léger, superstitieux et cruel, les condamna presque tous à mort pour n'avoir pas rendu les honneurs funèbres aux guerriers qui avaient péri dans le combat, et se priva ainsi d'un puissant appui qui devait bientôt lui être si nécessaire.

Après cette sanglante exécution, Philoclès fut adjoint à Conon dans le commandement de la flotte, et il alla le rejoindre à Samos.

Sparte se consola de sa défaite par la gloire que ses guerriers s'étaient acquise, et fit de grands préparatifs afin de réparer le dernier échec. Pour satisfaire à la demande des alliés, elle replaça Lysandre à la tête de l'armée, et, comme une loi défendait de donner deux fois le commandement en chef au même homme, Aranus fut nommé général, à condition qu'il n'aurait que le titre et que Lysandre aurait toute l'autorité.

Lysandre réunit à Éphèse tous les vaisseaux de Sparte ainsi que ceux de ses alliés, et se mit en mer. — Il cingla d'abord vers le golfe Céramique, assiégea, prit et livra au pillage Cédrée, ville alliée d'Athènes; puis il alla toucher à

Rhodes pour ravitailler la flotte, et, se dirigeant enfin vers le nord, il entra dans l'Hellespont, où il assiégea et emporta d'assaut Lampsaque, ville riche et commerçante.

Désastre d'Ægos-Potamos (405 av. J.-C.). Les Athéniens, qui suivaient Lysandre avec cent quatre-vingts galères, abordèrent peu de temps après de l'autre côté du canal, à l'embouchure de l'Ægos-Potamos (rivière de la Chèvre), non loin du lieu où s'était retiré Alcibiade. — L'illustre proscrit se rendit aussitôt auprès des généraux, les avertit des dangers qu'ils couraient près d'un rivage découvert, sans port de refuge, et leur conseilla de regagner Sestos. Au lieu de suivre ces sages avis, ils s'approchèrent de l'armée lacédémonienne, la bravèrent longtemps sans pouvoir l'attirer au combat, et vinrent reprendre le même mouillage.

Lysandre les laissa renouveler quatre fois cette manœuvre; mais, le cinquième jour, les bâtiments qu'il avait envoyés en observation lui ayant fait savoir que la plupart des marins et des soldats ennemis avaient abandonné leurs navires et s'étaient dispersés sur la côte, il traversa rapidement le détroit avec toutes ses forces, fondit sur la flotte athénienne et s'en empara. — Conon seul parvint à s'échapper et alla demander un asile à Évagoras, prince de Chypre, dont il était l'ami.

Lysandre conduisit à Lampsaque les galères qu'il venait de prendre ainsi que trois mille prisonniers dont il ordonna sans pitié le massacre, et vint bloquer le Pirée avec cent cinquante vaisseaux, tandis que les deux rois de Sparte (1) assiégeaient Athènes.

Après avoir opposé pendant plusieurs mois une héroïque résistance, les habitants proposèrent d'abandonner leurs prétentions, leurs droits, leurs alliés, l'Attique même, pourvu qu'on laissât le port libre et la ville indépendante. Mais Théramène, qui avait été envoyé pour négocier avec Lysandre, ne put rien conclure. Le sort des Athéniens fut donc

(1) La puissance de ces rois était limitée par cinq éphores et un sénat de vingt-huit membres. Aussi Sparte fut-elle plutôt une république militaire qu'un État monarchique.

soumis dans Sparte à la décision du sénat et du peuple, qui ne leur accordèrent la paix qu'aux conditions les plus dures. Ils réduisirent leur marine à douze galères, leur imposèrent de les servir dans toutes leurs guerres, de recevoir une garnison lacédémonienne et de démolir les murailles du Pirée.

Occupation d'Athènes. — Fin de la guerre du Péloponèse. — Cet événement mit fin à la guerre du Péloponèse ; Lysandre laissa, pour gouverner à Athènes, trente archontes qui, par leurs crimes, méritèrent une triste immortalité sous le nom des Trente tyrans, et rentra dans les ports de la Laconie, traînant à sa suite les galères et les dépouilles ennemies.

Les Grecs donnèrent les plus grands éloges au victorieux Lysandre ; la flatterie lui dressa des autels, et il s'érigea lui-même une statue. (Xénophon, *Helléniques*, liv. II. — Plutarque. — Diodore de Sicile, liv. XIII.)

Soutenus par un corps de troupes lacédémoniennes qu'ils établirent dans la citadelle, les archontes se livrèrent à tous les excès de la plus odieuse tyrannie. A leurs yeux la richesse était un délit et la vertu un crime. Le sang coulait dans les rues d'Athènes, le deuil était dans toutes les maisons (1).

Thrasybule. — Un grand nombre de citoyens se dispersèrent dans la Grèce ; mais l'implacable Sparte les poursuivait partout et les faisait chasser des villes soumises à son influence. Mégare et Thèbes osèrent seules donner asile aux bannis ; Thrasybule les y rassembla, et, à la tête d'une poignée d'hommes intrépides, il délivra sa patrie de la tyrannie des Trente. Leur despotisme de huit mois avait enlevé à la République plus de citoyens que tous les combats de la guerre du Péloponèse. (Xénophon, *Helléniques*, liv. II. — Diodore de Sicile, liv. XIV.)

Athènes humiliée ne pouvait plus s'opposer aux projets

(1) Accablée de tant de maux, Athènes portait ses regards sur les lieux qu'habitait Alcibiade et concevait un faible espoir de lui devoir encore sa délivrance, lorsque ce grand homme fut tué, en combattant courageusement les satellites envoyés par ses ennemis pour l'assassiner.

ambitieux des Lacédémoniens : ils étendirent donc leur domination sur toute la Grèce, tournèrent ensuite leurs armes contre les Perses et remportèrent de grands avantages. Pharnabaze, satrape de Phrygie et d'Éolie, se rendit alors auprès d'Artaxerxès et obtint l'autorisation d'équiper une flotte nombreuse. Le commandement de ces forces fut offert à Conon, qui l'accepta dans l'espoir de rendre à sa patrie l'empire de la mer qu'elle avait perdu depuis dix ans.

D'importants événements vinrent bientôt seconder le généreux projet du général athénien. — Thèbes, Argos, Corinthe, la Thessalie, formèrent contre les Lacédémoniens une ligue puissante.

Le prétexte des premières hostilités fut une querelle entre les Phocéens et les Locriens. Sparte donna l'ordre à Pausanias de rejoindre Lysandre, qui était avec des troupes en Béotie, et d'appuyer les prétentions des Phocéens. Les Thébains attaquèrent Lysandre, près d'Haliarte, pour empêcher sa jonction avec Pausanias, et remportèrent une victoire complète ; Lysandre périt dans le combat. Une autre bataille, livrée près de Némée, resta indécise.

Bataille de Cnide. (394 av. J.-C.) — Cependant Conon et Pharnabaze avaient fait voile vers la Chersonèse. La flotte qu'ils commandaient était forte de cent vaisseaux (quatre-vingt-dix d'après Diodore) ; elle rencontra celle des Lacédémoniens vis-à-vis de Cnide, ville de Carie, à l'entrée du golfe Céramique.

Les deux armées se présentèrent au combat avec une égale ardeur. Les galères phéniciennes, sous les ordres de Pharnabaze, étaient sur la seconde ligne ; Conon, sur la première, commandait la flotte grecque ; les Lacédémoniens avaient pour chef Pisandre (Périarque d'après Diodore). Le premier choc fut vif de part et d'autre, et Pisandre eut d'abord l'avantage ; mais bientôt les alliés, qui étaient à la gauche, l'abandonnèrent et se retirèrent près des côtes. Pisandre ne voulut pas reculer ; presque seul, il continua le combat avec la plus grande valeur, et fut tué en soutenant le nom et la gloire de sa patrie.

Conon suivit jusqu'au rivage les navires qui venaient y chercher un refuge et en prit cinquante. — Ceux qui purent échapper gagnèrent le port de Cnide (Xénophon, *Helléniques*, liv. IV; Diodore, liv. XIV).

Cette victoire des Perses fit perdre à Sparte l'empire de la mer, ainsi que la domination de la Carie, de l'Ionie et de l'Hellespont.

L'avantage remporté à Coronée ne répara aucune de ces pertes, et les Spartiates furent contraints de rentrer dans le Péloponèse.

Pendant ce temps, Conon poursuivait le cours de ses conquêtes. Il ravagea les côtes de la Laconie, détacha de l'alliance des Lacédémoniens les habitants de Cos, de Chio, de Nisée, de Téos, de Mitylène, d'Éphèse et d'Érythrée; puis il fit voile vers les Cyclades, s'empara de Cythère, et revint à Athènes, où il fut reçu en triomphe comme le restaurateur de sa patrie. Il fit aussitôt relever les murs du Pirée, ainsi que ceux de la ville, avec l'argent de Pharnabaze, qui fournit aussi aux Corinthiens les moyens d'équiper une flotte (393 av. J.-C.).

On ne saurait exprimer la douleur et la rage des Lacédémoniens, lorsqu'ils apprirent la résurrection d'Athènes. Sacrifiant bassement les intérêts de la Grèce à leurs ressentiments, ils envoyèrent Antalcide à Sardes pour négocier avec le satrape Thérибaze aux dépens de la liberté des villes ioniennes. Conon fit de vains efforts pour empêcher les négociations de réussir; les Spartiates l'accusèrent d'avoir trahi Artaxerxès en employant les trésors de ce prince à relever une ville ennemie; ils lui supposèrent le projet d'enlever aux Perses l'Éolie et l'Ionie; enfin ils vendirent les villes grecques d'Asie pour acheter la perte d'un héros. Théribaze fit arrêter Conon. Selon les uns, ce grand homme fut décapité à Suse; selon Dion, il aurait été relâché peu de temps après son arrestation, et se serait retiré en Chypre, où il serait mort de maladie vers 390 av. J.-C. (1)

(1) Pausanias dit bien que le tombeau de Conon était placé, avec beaucoup d'autres, sur le chemin qui conduisait à l'Académie; mais cela ne prouve pas que

(Cornélius Népos. — Xénophon, *Helléniques*, liv. IV. — Diodore, liv. XIV.)

Quoi qu'il en soit, la mort de Conon ne changea rien à la situation ; la discorde régnait partout en Grèce et alimentait le feu de la guerre. Corinthe se trouvait divisée par des factions; les Spartiates en profitèrent pour y pénétrer, mais bientôt les Argiens et les Béotiens les forcèrent à la retraite. Rhodes était agitée par les querelles sanglantes de la démocratie et de l'oligarchie; Sparte donna l'ordre à Téleutias d'aller soutenir les oligarques. Le général lacédémonien partit donc du golfe d'Achaïe avec douze vaisseaux, aborda d'abord à Samos, où il prit des renforts, et cingla vers Rhodes avec vingt-cinq navires; sur sa route il rencontra dix trirèmes athéniennes qui se rendaient en Chypre, et s'en empara (1).

Mort de Thrasybule. — La perte de cette escadre fit craindre aux Athéniens que Lacédémone ne reprît la supériorité sur mer et ils équipèrent aussitôt une flotte de quarante vaisseaux dont ils donnèrent le commandement à Thrasybule. Celui-ci ne prit point d'abord la route de Rhodes, où les Lacédémoniens étaient en forces. Il leva des contributions sur les côtes de l'Ionie, puis se dirigea vers la Chersonèse, et fit alliance avec Médochus et Seuthès, rois de Thrace. Il alla ensuite jeter l'ancre près d'Éresse ; là une forte tempête lui fit perdre vingt-trois vaisseaux. Ce désastre n'abattit pas son courage ; il força Éresse et Antim à capituler, ravagea le territoire des Méthymniens, répara ses pertes à Mitylène et arriva enfin à Rhodes, que les ennemis venaient de quitter. — Peu de temps après il se rendit sur la côte de Carie afin d'y lever des contributions, et fut assassiné près d'Aspende par des paysans

Conon soit venu mourir dans sa patrie, pas même que ses restes y aient été portés après sa mort ; ce tombeau pouvait n'être qu'un monument élevé à la mémoire de cet homme célèbre.

(1) Les Athéniens, voulant secourir Évagoras à tout prix, envoyèrent Chabrias avec une autre escadre et un nombre considérable de gens de guerre. Ce nouveau renfort arriva heureusement et obligea bientôt presque toute l'île à reconnaître l'autorité d'Évagoras.

que ses soldats avaient maltraités. (Xénophon, *Helléniques*, liv. IV. — Diodore, liv. XIV.)

Iphicrate eut alors le commandement général jusque-là confié à Thrasybule. Il entra dans l'Hellespont avec huit vaisseaux, défendit toutes les villes maritimes et défit dans une embuscade le Spartiate Anaxibias.

Tandis qu'Iphicrate remportait ces avantages, les escadres lacédémoniennes forçaient les Athéniens à lever le blocus d'Égine, les attaquaient près du promontoire de Zostère (côte occidentale de l'Attique), et les mettaient en fuite.

Téleutias osa même entrer de nuit dans le Pirée, et s'empara de quatre vaisseaux; en se retirant, il longea la côte jusqu'à Sunium, y captura un grand nombre de navires de transport chargés de blé et de diverses marchandises, et alla jeter l'ancre à Égine. — Enfin Antalcide, ayant équipé quatre-vingts galères avec l'argent d'Artaxerxès, rendit à Sparte une partie de l'empire de la mer qu'elle avait perdu depuis la bataille de Cnide.

Traité d'Antalcide (387 av. J.-C.). — Athènes et Sparte, lasses de se déchirer mutuellement, firent alors la paix, et la conclurent aussi avec la Perse. Ce traité, que Plutarque appelle, avec raison, le déshonneur de la Grèce, prit le nom du Spartiate Antalcide qui l'avait négocié et signé.

Les discordes des Grecs avaient fait triompher les Perses; ces derniers virent rentrer sous leur obéissance les villes de l'Asie et l'île de Chypre; les Athéniens ne conservèrent de souveraineté que sur Lemnos et Scyros; la domination de Lacédémone se réduisit à la Laconie et à la Messénie; le reste de la Grèce recouvrait son indépendance.

Ce honteux traité n'avait pas éteint les passions qui avaient mis la Grèce en armes; elles se ranimèrent bientôt; Thèbes et Corinthe étaient mécontentes de la paix d'Antalcide, qui avait affranchi les villes de leur dépendance; l'ambition de Sparte ne fit qu'augmenter leur haine; la prise de Potidée excita le plus vif mécontentement, celle de la Cadmée (citadelle de Thèbes), en pleine paix, porta l'exaspération au plus haut point.

Quatre cents citoyens du parti démocratique, se bannissant eux-mêmes, allèrent chercher un refuge dans la capitale de l'Attique. — Aussitôt le sénat de Lacédémone exigea leur renvoi, et cette persécution les détermina à commencer la révolution importante qui fut accomplie par le courage, les vertus, le patriotisme de Pélopidas et d'Épaminondas.

Thèbes, redevenue libre, ne pouvait soutenir seule la guerre contre les Lacédémoniens, qui ravageaient la Béotie : l'alliance d'Athènes lui était nécessaire, et elle allait la perdre ; mais Pélopidas, aussi habile que brave, trouva un moyen de forcer les Athéniens à déclarer la guerre aux Lacédémoniens. Il fit conseiller sous main à Sphodrias, général spartiate qui commandait des troupes dans l'Attique, de surprendre le Pirée et de détruire ainsi la puissance maritime d'Athènes. Sphodrias tenta l'entreprise et échoua. Cette violation de la foi publique, pour laquelle il ne subit aucune peine, irrita les Athéniens et les jeta dans l'alliance de Thèbes.

Bataille de Naxos. — Chabrias (376 av. J.-C.). — Chabrias par d'habiles manœuvres arrêta la marche d'Agésilas. Puis, ayant pris le commandement de la flotte, forte de quatre-vingts galères, il s'avança jusqu'à Naxos, dont il forma le siége. — Pollis, général lacédémonien, vint au secours de la place avec soixante-cinq vaisseaux.

Un combat sérieux s'engagea bientôt entre les deux armées. Pollis conduisait son aile droite ; il tomba sur la gauche des Athéniens avec la plus grande vigueur, tua Cédron, qui la commandait, coula son vaisseau et mit en désordre les navires qui l'environnaient. Alors Chabrias donna l'ordre à quelques bâtiments de se porter au secours de l'aile maltraitée et d'y rétablir le combat. Puis il attaqua lui-même si vivement, avec tout le reste de ses forces, qu'il mit les ennemis en fuite et leur prit trente-deux vaisseaux. Après cette glorieuse victoire, il rentra triomphant dans le Pirée.

Combat de Leucade. — Timothée (375 av. J.-C.). — L'année suivante, une autre flotte athénienne, de soixante voiles,

sous les ordres de Timothée, ravagea les côtes de la Laconie, s'empara de Corcyre, et battit près de Leucade une escadre lacédémonienne commandée par Nicoloque.

Ces victoires contribuaient surtout à la grandeur de Thèbes; les Athéniens le comprirent, et, renonçant à une alliance inutile, ils conclurent la paix avec Sparte (374 av. J.-C.). (Xénophon, *Helléniques*, liv. VI. — Diodore, liv. XV).

La guerre se ralluma bientôt au sujet des bannis de Zacynthe, que Timothée avait rétablis dans leur île. — Les Lacédémoniens, se croyant lésés, équipèrent une flotte d'environ soixante galères, et en donnèrent le commandement à Mnasippe, qui vint assiéger Corcyre. — Les habitants manquèrent bientôt de vivres, et demandèrent du secours aux Athéniens. Ceux-ci décrétèrent un armement de soixante vaisseaux, et les placèrent sous les ordres d'Iphicrate. Cet habile marin partit aussitôt, et prit les plus sages mesures pour empêcher toute surprise de l'ennemi. Il longea les côtes de la Laconie et de l'Élide, soumit Céphalonie à la domination athénienne et se dirigea enfin vers Corcyre. — La mort de Mnasippe et les avantages remportés par les Corcyréens dans plusieurs sorties avaient jeté le découragement parmi les assiégeants, qui s'étaient retirés à Leucade; Iphicrate aborda donc à Corcyre sans combattre.

Il se préparait à ravager les côtes de la Laconie et des îles voisines, lorsque la paix fut conclue. (Xénophon, *Helléniques*, liv. VI.)

Guerre des alliés (358 av. J.-C.). — Pendant la lutte qu'Athènes eut à soutenir quelques années après contre les forces réunies de Chio, de Rhodes, de Cos et de Byzance, elle équipa cent vingt galères. Ce fut le dernier armement maritime de quelque importance.

Cette armée fit d'inutiles efforts pour s'emparer de Chio, de Samos, de Byzance, et s'affaiblit ainsi sans livrer aucune bataille décisive. — Enfin, après trois ans de guerre, Athènes déposa les armes et reconnut l'indépendance des villes qu'elle n'avait pu retenir sous sa domination. — Ses finances, sa

marine, son commerce, étaient ruinés. (Diodore de Sicile, liv. XVI.)

Iphicrate, Chabrias et Timothée furent les derniers généraux qui répandirent quelque éclat sur leur patrie. — Après la mort d'Épaminondas, Thèbes jouit peu de temps de l'influence que ses succès lui avaient donnée.

Il n'y avait plus de grands hommes; la gloire sembla presque oubliée, la volupté remplaça l'ambition; l'amour de l'or déprava tout. Au bruit des armes succéda presque partout celui des applaudissements des théâtres et des courses de chars d'Olympie.

Cependant une voix éloquente fit encore entendre de patriotiques accents; mais les Grecs amollis s'efforcèrent vainement de retrouver leur énergie et leur discipline. Sparte, Athènes, Thèbes, perdirent successivement leur puissance et abandonnèrent l'empire de la Grèce aux Macédoniens.

MARINE MACÉDONIENNE

Coup d'œil sur l'histoire des Macédoniens jusqu'au règne de Philippe II. — « La Macédoine, dit Montesquieu, était presque « entourée de montagnes inaccessibles ; les peuples en étaient « très-propres à la guerre, courageux, industrieux, obéis- « sants, infatigables ; et il fallait bien qu'ils tinssent ces qua- « lités du climat, puisqu'encore aujourd'hui les hommes « de ces contrées sont les meilleurs soldats de l'empire des « Turcs. » (*Grandeur des Romains*, chap. V.)

Le royaume de Macédoine dut son origine à diverses tribus de Pélasges qui vinrent s'établir dans le Pinde sous le nom de Macédones, vers l'an 1392 avant J.-C, et s'étendirent successivement jusque dans la contrée appelée Émathie.

Ces tribus étaient primitivement au nombre de quinze. On n'a pas la suite des rois qui régnèrent avant Caranos. Un de ces princes, que Justin (liv. VII) nomme Pélégon, fut père d'Astérapée, qui pendant le siége de Troie se distingua parmi les défenseurs de cette ville infortunée.

Caranos, onzième descendant d'Astérapée, ayant abandonné le Péloponèse pour obéir à la volonté d'un oracle, conduisit une colonie nombreuse d'Argiens dans l'Illyrie (796 avant J.-C.). Il passa ensuite au service du roi des Émathiens, qui était en guerre avec les Orestes, et lui rendit d'importants services. Ce prince reconnaissant voulut le récompenser dignement et lui donna la Macédoine. Caranos substitua le nom d'Éges à celui d'Édesse que portait la capitale de son petit royaume, parce qu'il était arrivé à cette ville en suivant un troupeau de chèvres (1) (Justin, liv. VII.)

Caranos, qui régna trente ans, fit la guerre aux États

(1) Depuis cette époque l'image d'une chèvre fut toujours représentée sur les enseignes des Macédoniens.

voisins, les réunit sous sa loi, et forma en corps de nation les peuples divers qui se partageaient la contrée.

Eusèbe et le Syncelle font connaître les noms des successeurs de Caranos jusqu'à Alexandre. D'après Eusèbe, les règnes de ces princes embrasseraient une période de quatre cent soixante-quinze ans, c'est-à-dire de 799 à 324 avant l'ère vulgaire. — Le Syncelle compte huit ans de moins.

En 490 Amyntas Ier fut forcé d'entrer dans l'alliance des Perses, mais son fils Alexandre Ier rechercha l'amitié des Grecs et s'unit à eux dès l'année 479. Des discordes civiles déchirèrent ensuite le royaume pendant plus d'un siècle et l'anarchie ne cessa que sous le gouvernement de Philippe II.

Philippe II. (400-336 av. J.-C.) — Ce prince eut de grandes difficultés à vaincre. Un cercle d'ennemis entourait la Macédoine et des déchirements intérieurs ouvraient la porte aux étrangers. — Philippe s'affermit à l'intérieur en s'attachant les Macédoniens et en les unissant sous une forte discipline; au dehors, il repoussa les Illyriens et les Thraces. Puis, se trouvant trop resserré dans les bornes étroites de son royaume, il voulut l'agrandir sur les débris de la Grèce, et comprit que pour parvenir à son but il lui fallait une marine. De nombreuses forteresses grecques s'élevaient entre la Macédoine et les côtes; Philippe résolut de les saisir. Il occupa d'abord Pydna sur le golfe Thermaïque, puis Amphipolis, qui, par sa position aux bouches du Strymon, ouvrait ou fermait la mer à la Macédoine, et se hâta d'équiper une flotte. Cependant il crut devoir rechercher l'alliance des Athéniens, dont il redoutait les forces maritimes. Craignant de trouver un maître dans ce nouvel allié, Athènes rejeta son offre. Mais le roi de Macédoine sut profiter habilement des divisions qui avaient armé les villes de la Grèce les unes contre les autres pour étendre sa puissance; et comme il ne perdait pas de vue la marine, il voulut encore se rendre maître de deux ports qui lui paraissaient parfaitement situés pour les expéditions qu'il méditait. Il assiégea Héraclée et Byzance; ces deux villes se défen-

dirent avec énergie, et une flotte de cent vingt galères, envoyée à leur secours, força Philippe à lever le siége et à se retirer après avoir perdu la plus grande partie de ses navires.

Ces expéditions malheureuses avaient épuisé les finances du roi de Macédoine; il fit alors le métier de pirate, captura cent soixante bâtiments chargés de marchandises, et se procura ainsi les moyens de continuer la guerre. (Justin, liv. IX.) Avançant ou s'arrêtant à propos (338) et selon les circonstances, il parvint toujours à exécuter ses projets ambitieux. Athènes ne pouvait plus opposer une résistance sérieuse; le passage suivant de la première Philippique signale la cause de cettte impuissance : « Savez-vous, s'écrie Démosthène, pourquoi les « Panathénées (fêtes de Minerve), les Dionysiaques (fêtes de « Bacchus) qui vous coûtent plus cher qu'une expédition na- « vale, sont toujours solennisées au temps prescrit, tandis « que vos flottes arrivent après coup à Méthone, à Pagases, à « Potidée? c'est que pour ces fêtes, tout est réglé par la loi, « que chacun connaît longtemps d'avance le chorége, le « gymnasiarque de sa tribu, ce qu'il doit faire, quand, par « quelles mains et quelle somme il recevra; là rien n'est im- « prévu, indécis, négligé; mais pour la guerre et les ar- « mements, nul ordre, nulle règle. A la première alerte, nous « nommons des triérarques, nous rêvons aux ressources pé- « cuniaires, nous décrétons l'embarquement du métèque, « puis de l'affranchi, puis du citoyen. Le temps se passe « pendant tous ces décrets, et les places que nous voulons « défendre sont perdues, que nous n'avons pas encore une « seule voile dehors. »

Ce manque d'organisation de l'armée, ces lenteurs continuelles furent en effet fatales aux Grecs.

Après avoir vaincu les Athéniens et les Thébains à Chéronée (338), Philippe se rendit à Corinthe, où il convoqua les députés de toute la Grèce, leur fit savoir qu'il méditait la conquête de la Perse, et demanda leur concours. On le nomma généralissime, et on détermina le contingent que chaque cité devait fournir.

Lorsque les préparatifs de la guerre furent à peu près terminés, Philippe consulta la Pythie sur le succès de l'expédition. L'oracle répondit : « La victime est couronnée, l'autel « est prêt, le sacrificateur attend. » Le roi de Macédoine lut dans cette réponse la ruine des Perses. Il voulut célébrer par des fêtes magnifiques et son prochain départ et le mariage de sa fille Cléopâtre avec Alexandre, roi d'Épire. Un nombreux concours d'assistants se trouva donc réuni dans la ville d'Éges. Durant le festin royal un tragédien célèbre déclama les vers suivants :

Toi que l'orgueil élève aux nues,
Et qui, du présent trop flatté,
Au delà des terres connues
Crois voir un jour ton nom porté ;
Sous ton palais, vaste édifice,
S'ouvre déjà le précipice
Où se perd tout projet humain :
Car souvent la mort qui s'avance
Borne la plus longue espérance
A l'aurore du lendemain.

Philippe applaudissait : il voyait dans ces vers, non sa propre sentence, mais le destin dont il croyait la Perse menacée. (Diodore de Sicile, liv. XVI.)

Le banquet se prolongea jusqu'au jour. Le roi se rendit alors au théâtre pour assister à une pompe religieuse ; mais à peine était-il entré que Pausanias, noble macédonien qui peu auparavant avait en vain demandé justice d'un outrage, s'avança derrière lui, le frappa entre les côtes et l'étendit mort à ses pieds. (Diodore, liv. XVI. — Justin, liv. IX.)

Alexandre le Grand. (336-324.) — Alexandre, fils de Philippe, se concilia la faveur du peuple et s'affermit sur le trône en faisant mourir les complices réels ou supposés de Pausanias, ainsi qu'Attale et plusieurs personnages dont il avait intérêt à se défaire.

Le conseil des amphictyons assemblé aux Thermopyles, et ensuite les députés des diverses républiques, réunis à Corinthe, le nommèrent généralissime des Grecs.

Les Triballes, les Thraces, les Gètes, ayant pris les armes pour secouer le joug, Alexandre marcha contre les rebelles, et en moins d'un an les réduisit à l'obéissance. — Il se dirigea ensuite à l'occident de la Macédoine contre les tribus illyriennes soulevées sous la conduite de Clitus et de Glaucius, vainquit leur armée, et rétablit la domination lacédémonienne sur les Illyriens voisins de l'Adriatique.

Pendant le séjour d'Alexandre en Illyrie, Démosthène avait formé une ligue contre la Macédoine. A cette nouvelle, le jeune roi fondit sur la Grèce, traversa la Thessalie en vainqueur, accorda la paix aux supplications des Athéniens, et ruina Thèbes, qui eut l'audace de résister. Dès lors il ne songea plus qu'à mettre à exécution le projet qu'avait formé son père, d'humilier les Perses. — Il laissa donc le gouvernement de la Macédoine et de la Grèce à Antipater, et se dirigea vers l'Hellespont. Sa flotte, composée de soixante vaisseaux selon Diodore et de cent soixante selon Arrien (1), partit de l'embouchure du Strymon, et longea les côtes jusqu'à Sestos, tandis que l'armée de terre suivait la même direction en marchant à une petite distance du rivage. Il passa ensuite l'Hellespont, et voulut être lui-même le pilote du navire qu'il montait. (Arrien, liv. I. — Justin, liv. XI. — Diodore, liv. XVII.)

Darius III, plein de mépris pour le jeune roi de Macédoine, avait ordonné à ses généraux de se saisir de ce furieux et de punir son audace; mais, lorsqu'il apprit qu'Alexandre s'avançait en Asie, il prit des mesures sérieuses.

La lutte commenca sur les bords du Granique, fleuve d'une grande rapidité; Alexandre le passa avec autant de bonheur que de témérité et défit entièrement l'armée des Perses. Cette première victoire l'ayant rendu maître de la Phrygie, il marcha vers le sud en se rapprochant de la côte

(1) Les Athéniens avaient fourni vingt galères. Ces forces navales étaient bien inférieures à celles des Perses, qui, avec les vaisseaux de Chypre et de Phénicie, avaient une flotte de trois cents voiles selon Diodore et de quatre cents, selon Arrien.

afin de s'emparer des cités maritimes. Sardes et Éphèse lui ouvrirent leurs portes; Milet résista et fut investie.

Bientôt la flotte, sous les ordres de Nicanor, vint mouiller à l'île de Ladé. Trois jours après, les Perses arrivèrent avec quatre cents navires et jetèrent l'ancre près du promontoire de Mycale.

Alors Parménion conseilla au roi de Macédoine de tenter le sort d'un combat naval, mais Alexandre jugea qu'il était imprudent d'attaquer une armée si nombreuse avec des forces inégales (il n'avait que cent soixante navires). Il poussa le siége de Milet avec la plus grande vigueur, et, lorsque les machines eurent renversé une partie des remparts, il donna l'ordre aux troupes de monter à l'assaut.



(Fig. 42.)

Aussitôt Nicanor s'avança jusqu'à l'entrée du port, et y rangea ses galères de front afin de s'opposer à toute tentative qu'auraient pu faire les ennemis pour venir au secours de la place, qui, pressée de toutes parts par les Macédoniens, tomba bientôt en leur pouvoir.

Alexandre fit entrer ses trirèmes dans le port de Milet et détacha un corps de troupes à Mycale, afin d'empêcher les Perses de prendre terre. Ceux-ci, assiégés pour ainsi dire

dans leurs navires et privés d'eau, gagnèrent Samos. Après s'être ravitaillés, ils reparurent devant Milet, s'en approchèrent plusieurs fois, et se retirèrent enfin, sans avoir pu attirer les Macédoniens en pleine mer.

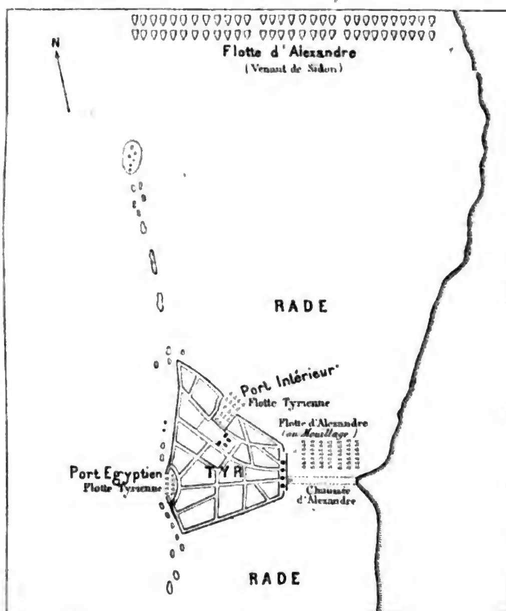
Alexandre, sentant l'infériorité numérique de ses forces maritimes, et prévoyant d'ailleurs que, maître des villes du littoral, il obtiendrait facilement qu'elles fermassent leurs ports à la flotte des Perses, désarma la sienne et ne garda qu'un petit nombre de bâtiments pour le transport des machines de guerre. Mais il comprit bientôt qu'une armée navale lui était nécessaire et fit revenir ses galères. — Elles rencontrèrent Aristomène, chargé par Darius de reconquérir la côte de l'Hellespont, et s'emparèrent de tous ses vaisseaux. (Quinte-Curce, liv. IV. — Arrien, liv. II. — Diodore, liv. XVII.)

Après la victoire d'Issus, tandis que Darius fuyait par Thapsaque, de l'autre côté de l'Euphrate, Alexandre poursuivit sa route vers la Phénicie. Biblos lui fut livrée; Sidon n'opposa pas de résistance; mais Tyr refusa fièrement de se soumettre à sa domination, et il résolut de s'en rendre maître.

Siége de Tyr (332 av. J.-C.). — Bâtie sur un rocher séparé de la terre ferme par un détroit de quatre stades, la ville était entourée de hautes murailles qui descendaient à pic dans les eaux. — Alexandre entreprit de joindre l'îlot au continent par une chaussée et poussa si rapidement les travaux qu'en peu de temps la passe fut à moitié comblée. Les Tyriens alarmés firent alors d'inutiles tentatives pour inquiéter les travailleurs; leurs attaques furent repoussées, et des balistes placées sur la digue forcèrent leurs navires de se tenir à distance.

Alexandre, qui ne voulait pas avoir « l'air d'être enchaîné au siége d'une place », laissa le commandement à Perdiccas et se rendit en Arabie avec un petit nombre de soldats. Pendant son absence, les assiégés résolurent de brûler les machines et les tours qui défendaient la chaussée. —

Ils remplirent de sarments secs, de torches, de poix, de soufre, un gros bâtiment de transport, suspendirent aux mâts des chaudières pleines de matières inflammables, et firent avancer à force de rames cet énorme brûlot qui en peu d'instants alla donner contre la jetée. Alors les rameurs mirent le feu à la proue, sautèrent dans les embarcations qui les avaient suivis et s'éloignèrent. Les flammes gagnèrent rapidement les machines ainsi que les tours. Dès que les Tyriens aperçurent l'incendie, ils montèrent sur des



(*Fig.* 13.)

barques, et, abordant le môle de tous côtés, détruisirent facilement les ouvrages des Macédoniens. — Le même jour, la la mer, soulevée par une violente tempête, battit la digue

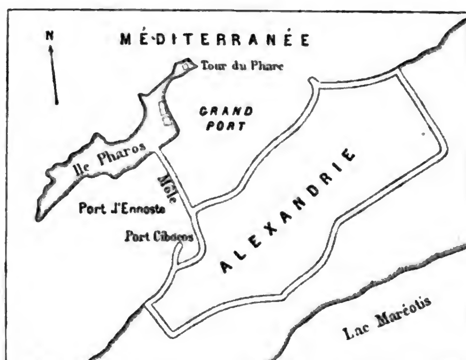
avec tant de force qu'elle la rompit par le milieu. (Arrien, liv. II. — Quinte-Curce, liv. IV. — Diodore, liv. XVII.) Alexandre, à son retour, fit construire une nouvelle jetée plus solide que la première, et se rendit ensuite à Sidon, où les vaisseaux de Biblos, d'Aradus, de Rhodes et de Chypre rallièrent sa flotte, déjà forte de quatre-vingts voiles. Lorsque tout fut disposé pour le départ, l'armée cingla vers Tyr, rangée en ordre de bataille. Énybus et Gérostrate étaient à l'aile droite, Cratérus et Phytagore à la gauche. — Les Tyriens n'osèrent pas engager le combat et se contentèrent de réunir leurs galères à l'entrée des ports; Alexandre, voyant qu'ils se tenaient sur la défensive, vint jeter l'ancre près du môle.

La place était d'un accès difficile : les habitants avaient entassé autour des murs d'énormes quartiers de pierre, et il fallut plusieurs jours pour les enlever.

Quand ce pénible travail fut achevé, les assiégés, se voyant sur le point d'être assaillis de toutes parts par les nombreuses forces de l'ennemi, résolurent de le surprendre à l'heure où il prenait son repas. Trois quinquérèmes, tro s quadrirèmes et sept trirèmes, montées d'excellents rameurs et de soldats d'élite, sortirent du port intérieur, fondirent sur les Cypriens, leur coulèrent à fond plusieurs vaisseaux et poussèrent les autres à la côte. Mais aussitôt Alexandre s'avança contre l'escadre victorieuse, l'attaqua vivement et s'en empara. — Un nouvel avantage qu'il remporta le lendemain sur la flotte tyrienne décida du sort de Tyr, qui tomba bientôt en son pouvoir et fut traitée avec la plus grande rigueur (1). (Arrien. liv. II). — Alexandre s'empara ensuite de Gaza, et arriva, sans trouver de résistance, à Péluse, l'une des places les plus importantes de l'Égypte. Puis il gagna Memphis, où il immola des victimes au dieu Apis, redescendit le Nil jusqu'à Canope, et fonda non

(1) Huit mille citoyens furent égorgés, et trente mille vendus comme esclaves. — Selon Justin, la trahison ouvrit les portes de Tyr aux Macédoniens : « Non « magno post tempore, per proditionem capiuntur ». — D'après les expressions de Plutarque : « Ἀπεῖπον οἱ Τύριοι, » on pourrait croire que les Tyriens abandonnèrent lâchement la défense de leurs murs le jour de la dernière attaque.

loin de là une ville qui devint plus tard l'entrepôt du commerce entre l'Orient et l'Occident. — Il traça lui-même l'enceinte ainsi que les rues (1), et, comme il voulait en faire une cité moitié grecque et moitié égyptienne, il y éleva des temples aux divinités des deux pays. (Arrien, liv. III). Alexandrie embrassa, dès son origine, un très-vaste terrain; mais sa population ne s'accrut qu'avec son commerce. — Diodore la porte à trois cent mille hommes libres; — Strabon parle de plusieurs myriades.



(Fig. 44.)

Tout secondait les désirs du jeune conquérant; les meilleures nouvelles arrivaient de la Grèce; les îles de Chio, de Cos et de Lesbos étaient revenues à l'alliance macédonienne; les forces maritimes des Perses étaient presque entièrement détruites.

Maître de la moitié occidentale de l'empire des Perses, le roi de Macédoine pouvait désormais, sans crainte, pénétrer dans le cœur de l'Asie. Il voulut auparavant consulter l'oracle d'Ammon, qui le déclara fils de Jupiter et ajouta que son père lui destinait l'empire du monde.

(1) « Il les disposa, dit Diodore, de manière qu'elles pussent recevoir le souffle rafraîchissant des vents étésiens. »

De retour à Memphis, il y reçut les secours qu'Antipater lui envoyait de Macédoine, et quitta l'Égypte pour revenir à Tyr, où sa flotte l'attendait.

Bataille d'Arbèles. (331 av. J.-C.) — Peu de temps après, il se dirigea vers Thapsaque, franchit l'Euphrate, puis le Tigre, et trouva enfin l'innombrable armée des Perses à six cents stades de la ville d'Arbèles, dans la plaine de Gangamèle, dont Darius avait fait niveler le sol pour faciliter les évolutions des chars de guerre et de la cavalerie.

Le grand roi éprouva bientôt une nouvelle défaite et ne dut son salut qu'à une fuite précipitée. — Alexandre descendit alors à Babylone, où il offrit des victimes à Bélus, occupa successivement Suse et Persépolis, remonta ensuite vers le nord, et se mit à la poursuite de Darius avec une impétueuse ardeur; mais il ne rencontra que le cadavre de ce prince, que Bessus venait d'assassiner non loin des Portes-Caspiennes.

Le meurtrier de Darius pouvait établir un centre de résistance dans la Bactriane et la Sogdiane. Alexandre ne lui en laissa pas le temps; il le poursuivit jusqu'à l'Oxus et le fit prisonnier. (Arrien, liv. III.)

Le roi de Macédoine passa deux années dans ces régions habitées par des peuplades belliqueuses, fonda des villes pour retenir les Scythes derrière le Tanaïs, réprima des révoltes, et renversa des forteresses réputées imprenables. Tant de succès ne satisfaisaient pas encore son ambition : il voulut aller de victoire en victoire jusqu'aux rivages de l'océan Indien.

Campagne de l'Inde. (327-325 av. J.-C.) — Il laissa en Bactriane un corps de troupes sous les ordres d'Amyntas, et se dirigea vers l'Indus. Deux rois régnaient dans ces contrées : Taxile, qui vint au-devant du vainqueur des Perses; Porus, qui l'attendit fièrement à la tête de toutes ses forces, au delà de l'Hydaspe.

Alexandre fit ses dispositions pour l'attaquer, et divisa son

armée en plusieurs corps qui exécutèrent diverses manœuvres, afin de tromper l'ennemi sur l'endroit où ils devaient passer le fleuve. Les premières tentatives ne réussirent pas; une nuit orageuse et une grosse pluie secondèrent mieux les desseins du conquérant, qui parvint enfin à tromper la vigilance de Porus. Un grand nombre de barques légères et de radeaux construits à la hâte servirent à effectuer ce passage, que Maiseroy (*Cours de tactique*) considère comme une entreprise des plus hardies et des mieux conduites qu'il y ait eu en ce genre.

Bientôt l'action s'engagea, et les Macédoniens remportèrent une victoire complète; Porus, qui avait bravement combattu, fut traité en roi. Alexandre lui rendit ses États, le chargea de veiller à l'obéissance de toute cette région, pénétra lui-même dans l'intérieur de l'Inde, soumit trente-sept villes, et s'avança jusqu'à l'Hyphase. Il voulait aller plus loin; mais son armée s'y refusa. — Il éleva au bord du fleuve douze autels gigantesques autour desquels il fit célébrer les jeux gymniques; puis, revenant sur ses pas, il traversa une seconde fois l'Hydraote et l'Acésine, et arriva sur les rives de l'Hydaspe. Alors il fit construire plus de deux mille bâtiments de différentes grandeurs, sur lesquels il embarqua une partie de ses troupes, descendit hardiment l'Hydaspe jusqu'à l'Indus et celui-ci jusqu'à l'Océan, offrit un sacrifice à Neptune, et revint à Suse par les déserts de la Gédrosie et de la Carmanie, tandis que ses vaisseaux, sous les ordres de Néarque (1), longeaient le littoral.

Voyage de Néarque (2 octobre 326 av. J.-C.). — La flotte partit de Killata le 2 octobre et arriva le 8 à Krokala, où elle fit une courte station. — Se dirigeant ensuite vers l'ouest, elle franchit le canal étroit qui sépare le promontoire Eirus (cap Mouze) d'une île basse, et alla jeter l'ancre dans un port naturel abrité par l'île de Bibacta (Chilney). — Néarque le

(1) Néarque était Grec d'origine; son père se nommait Andromènes. Par suite de circonstances ignorées il alla s'établir en Thrace, à Amphipolis, et devint ainsi sujet macédonien.

trouva si vaste et si beau qu'il lui donna le nom du roi et résolut de s'y arrêter jusqu'à ce que la saison plus favorable lui permît de reprendre la mer. Il établit donc un camp fortifié sur la plage et y resta vingt-quatre jours, pendant lesquels la mousson souffla sans aucune variation et avec une égale violence.

Enfin, le 3 novembre, le vent changea (1) et la flotte remit à la voile en serrant de près la côte. Elle alla mouiller le premier jour près de l'île Domæ; le second, à Saranga; le troisième, à Sakala; le quatrième, à Morontobara, et le cinquième, à l'embouchure de l'Arabis (2) (Sommeany). Elle n'était encore qu'à mille stades des bouches de l'Indus (soixante-trois milles et demi, d'après le calcul de d'Anville). — Le 9 novembre, elle trouva un bon mouillage à Pagala; le 10, elle s'avança jusqu'à Kabana; le 11 au matin, elle arriva devant Kokala et dut se tenir à une certaine distance de la côte, en dehors du ressac (3), qui s'élevait très-haut. — Le lendemain, Néarque fit haler les vaisseaux à terre et dresser le camp. — Le 21, il appareilla par un bon vent, et arriva le soir à l'embouchure du Tomerus. — Les naturels du pays, armés de lances longues de six coudées, se réunirent sur le rivage, et voulurent s'opposer au débarquement; mais il suffit, pour les disperser, de faire jouer pendant quelques instants les balistes et d'envoyer contre eux un petit nombre d'archers d'élite.

Six jours après, la flotte se remit en mer, mouillant chaque

(1) « La mousson change vers le milieu de ce mois, dit William Vincent, et il « y a toujours un intervalle de variation entre la fin de l'une et le commencement de l'autre. Il était naturel qu'un effet semblable se fît sentir le 3 novembre : la lenteur de la route des jours suivants, ainsi que la nécessité où se « trouva la flotte de serrer de près la côte, prouve que cette variation de la « mousson avait déjà commencé et qu'en général le vent était contraire, sauf « pendant quelques instants où il devenait plus favorable. La flotte fit insensiblement chaque jour une route plus longue, à mesure qu'on approchait de la « mi-novembre, et enfin la mousson de N. E. ne régna dans toute sa force que « vers les premiers jours de décembre. Ces circonstances prouvent le caractère « d'authenticité que porte avec lui le journal de Néarque. »

(2) Limite occidentale assignée par Arrien au territoire des Arabites.

(3) Pour des détails sur les ressacs des mers de l'Inde, sur leur nature, sur les causes probables de ces phénomènes, voir l'*Histoire de Sumatra* par Marsden.

soir pour débarquer les soldats et une partie des équipages. — Le 27 novembre, elle jeta l'ancre à Malana (limite du territoire des Orites); le 28, à Bagasira; le 29, en vue du cap Arrabah; le 30, à Kolta; le 1er décembre, à Kalana; le 2, à Karbis; le 3, à Mozarna (où Néarque trouva un pilote qui promit de le conduire jusqu'en Carmanie); le 4, à Balomus; le 5, à Barna; le 6, à Deren-Obosa (Daram); le 7, à Kophas, et le 8, à Kyiza (Guttar).

Les vivres manquaient complétement; Néarque s'en procura fort heureusement le lendemain. Il débarqua près d'une petite ville, y pénétra par ruse avec quelques hommes déterminés et força les habitants à lui livrer leurs approvisionnements, qui furent aussitôt transportés sur les navires. — La flotte continua ensuite sa navigation, s'arrêta les jours suivants à Talmena (Kié-Kenk), à Kanasida (Churbar) (1), à Kanate (Tanka), à Trœsi, à Dagasira et à Badis (Jask), où elle trouva du blé, des raisins et des fruits. — Elle quitta bientôt Badis, alla jeter l'ancre près d'une côte déserte d'où elle aperçut un grand promontoire (2) qui s'avançait au loin dans la mer, puis à Néoptana (Bender-Ibrahim), et arriva le 20 décembre à l'embouchure de l'Anamis (Ibrahim).

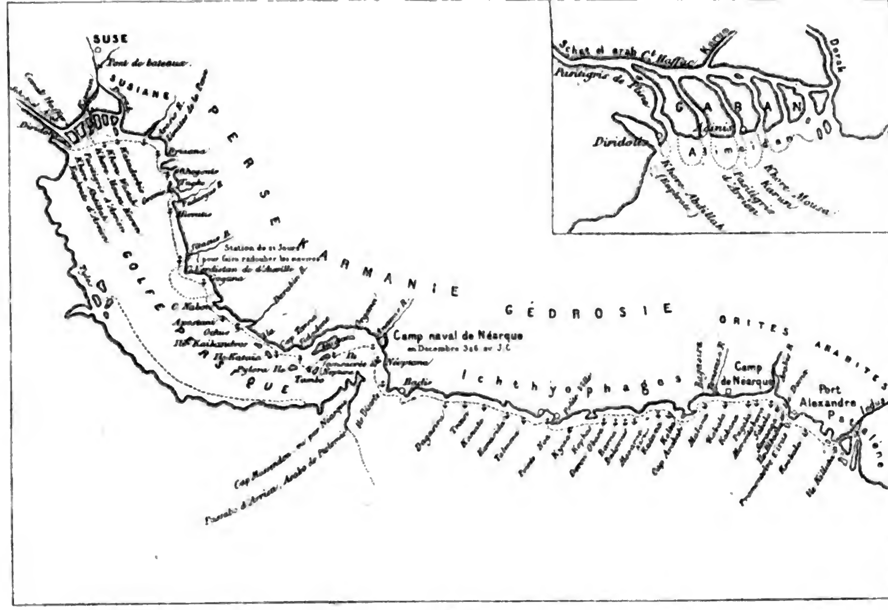
Les matelots, heureux de pouvoir goûter nu peu de repos, se répandirent dans les campagnes voisines et ne tardèrent pas à rencontrer un soldat grec. — Aussitôt ils l'entourèrent, l'accablèrent de questions et apprirent de lui que le camp d'Alexandre était à cinq jours de marche de la mer.

Néarque, instruit bientôt après de cette heureuse nouvelle, donna l'ordre de tirer les navires à terre, les fit entourer d'un double retranchement, et se rendit auprès du roi, qui apprit avec la joie la plus vive que ses vaisseaux étaient enfin en sûreté sur les côtes de la Carmanie et voulut qu'on célébrât par des fêtes magnifiques l'arrivée du commandant en chef de la flotte.

Le 1er janvier (325 av. J.-C.) Néarque, remettant à la voile,

(1) Des traces d'une ville ancienne existent encore dans la baie de Churbar.

(2) « Le cap Musseudon. Il est si élevé qu'on le voit non-seulement de la côte « opposée, mais presque tout le long de la route depuis Karpelle. » (Vincent.)


SUSE
Pont de bateaux
SUSIANE
PERSE
CARMANIE
GÉDROSIE
ORITES
ARABITES
GOLFE PERSIQUE
Station de 21 Jours pour faire radouber les navires
Camp naval de Néarque
en Décembre 326 av. J.C.
Ichthyophages
Camp de Néarque
Port Alexandre
Schat el arab
Diridotis
Khore Abdillah
Khore Mousa

(Fig. 15.)

se dirigea vers l'île d'Organa (Ormuz) (1), dont il longea la côte sud, et mouilla près d'un îlot (2) consacré à Neptune. — Le jour suivant il s'avança jusqu'à l'île appelée depuis par les Portugais Grand Tombo. Il reprit alors sa route vers le continent et alla toucher à Sidodone; de là il appareilla de nouveau dans la matinée, doubla le cap Tarsia et atteignit l'île Kataïa (Keish). — Le 6 janvier il jeta l'ancre à Ila; le 7, à Okhus (3); le 8, à Apostasie (Shevon); le 9, sous le cap Nabon; le 10, à Gogana (Konkùn), et le 11 à l'embouchure du Sitacus, où il s'arrêta pour faire radouber les navires.

Néarque avait hâte d'arriver au terme de son voyage; il repartit le 1er février, et, après avoir touché à Hiératis (Kiérazin), il jeta l'ancre à l'embouchure du Padargus. — Il s'arrêta ensuite à Taoke (Tanag), à Rhogonis (Bender-Regh), à Brizana (4), à l'embouchure de l'Arosis (5), et prit son mouillage le 6 février à l'entrée d'une lagune nommée Kataderbis.

Avant de quitter l'Arosis, il s'était approvisionné d'eau pour cinq jours, les pilotes l'ayant prévenu qu'il serait impossible de s'en procurer dans la traversée des embouchures des rivières qui partagent le Delta (6).

Le 7 février, il mouilla dans le Khore Wastah (7), donna

(1) Ormus devint l'un des entrepôts les plus riches du monde lorsque les Portugais en furent les maîtres, de 1507 à 1622.

(2) L'Angar des modernes.

(3) Élévation par laquelle se termine une partie de côte montagneuse qui embrasse dans son étendue tout l'espace compris entre le cap Nabon et la rivière Darabin.

(4) Torrent d'hiver dont la position n'a pu être déterminée d'une manière certaine. D'après d'Anville ce serait le Bender-Delem.

(5) Cette rivière, la plus grande de toutes celles que Néarque eût jusque-là rencontrées dans le golfe Persique, est l'Oroatis de Strabon, de Pline et de Ptolémée; elle porte le nom d'Endian sur certaines cartes modernes; les Orientaux l'appellent Tarb dans sa partie la plus basse.

(6) Le delta de la Susiane est enfermé dans sept canaux; trois de ces canaux ou rivières, après avoir coupé le delta, passent au travers d'un bas-fond qui porte le nom d'Ali-Meidan et n'est jamais à sec. Les cinq canaux occidentaux sont formés par la rivière de Suse, l'Eulée, qui se partage en deux bras : l'un se dirige vers l'est, et prend le nom de Dorak; l'autre, nommé Karun, court à l'ouest.

(7) Les canaux qui traversent l'Ali-Meidan ont une profondeur considérable; ils sont appelés Khores, c'est-à-dire limites ou divisions des sables.

quelques heures de repos aux équipages et appareilla un peu après le coucher du soleil.

On n'avait plus de bas-fonds à traverser; la flotte navigua en pleine eau (κατὰ βάθεα), dit Arrien, qui indique ainsi qu'elle tint sa route le long des bords de l'Ali-Meidan. — Elle fit voile pendant toute la nuit, et arriva le lendemain, dans l'après-midi, à Diridotis, village situé à l'embouchure de l'Euphrate (Khore-Abdillah).

Ayant alors appris qu'Alexandre était en marche pour se rendre à Suse, Néarque revint aussitôt vers l'est, entra dans le Pasitigris (Khore-Mousa-Karun), jeta l'ancre, le 9 février, près d'Aginis, et s'arrêta le 10 à l'extrémité du delta, au point où le Karun coupe le canal Haffar. — Enfin, dès qu'il sut que l'armée de terre approchait, il remonta le Pasitigris jusqu'au pont de bateaux qui avait été jeté sur le fleuve pour le passage des troupes (1) (24 février 325 av. J.-C.).

Le roi donna publiquement au commandant de la flotte des marques de sa reconnaissance et le chargea d'explorer les côtes de l'Arabie jusqu'à la mer Rouge. Cette nouvelle expédition devait amener la réalisation du grand projet qu'il avait conçu d'ouvrir la communication entre l'Inde et l'Égypte, et par l'Égypte avec l'Europe (2). Pour frayer la route à Néarque, trois navires furent successivement envoyés sur la côte d'Arabie: le premier, commandé par Archias, n'alla que jusqu'à Tylos; le second, sous les ordres d'Androsthène, s'avança davantage au sud; le troisième enfin, dirigé par Hiéron de Soli, alla beaucoup plus loin que les deux premiers et doubla le cap Musseudon. — Alexandre ne passa que quelques jours à Suse; il se rendit à Babylone, y fit creuser un port qui pouvait contenir mille galères avec des abris pour

(1) La flotte avait mis cent quarante-six jours à faire le voyage.

(2) La mort prématurée du héros macédonien renversa ce beau plan, et, dans la lutte qui s'engagea depuis entre les lieutenants d'Alexandre pour la possession de l'empire, tout ce qu'on peut découvrir du sort de Néarque, c'est qu'il fut nommé gouverneur de Lycie et de Pamphylie (Justin, liv. XIII), et qu'il suivit la fortune d'Antigone. William Vincent pense que l'illustre commandant en chef de la flotte macédonienne fut tué à la bataille d'Ipsus, mais cette opinion n'est appuyée par aucune autorité historique.

les recevoir et donna l'ordre d'enlever les barrages que les rois de Perse avaient jetés dans le Tigre inférieur pour entraver la navigation. — Il parcourut ensuite le Pallacopas, canal par lequel l'Euphrate se déchargeait, lors de la fonte des neiges, dans un lac peu profond où les eaux se perdaient sans utilité, et voulut mieux régler les prises d'eau qui épuisaient le fleuve. — Dix mille hommes travaillèrent pendant trois mois à ce grand ouvrage, le dernier qui ait été exécuté sous sa direction. — La mort le surprit peu de temps après son retour à Babylone (21 avril 323 av. J.-C.).

Alexandre avait formé de vastes projets. Selon Diodore, il se proposait de fonder des colonies en Asie et d'équiper sur les côtes de la Phénicie mille galères destinées à porter la guerre dans les possessions carthaginoises; — selon Quinte-Curce (liv. X), il devait subjuguer l'Italie et l'Épire. — Quelques historiens lui ont attribué le dessein de faire le tour de l'Afrique; d'autres enfin ont cru qu'il avait résolu de se diriger par l'Euxin et le Palus-Méotide, contre les Scythes.

Il est certain qu'il voulait explorer les côtes de la mer Caspienne, car il avait donné l'ordre à Héraclidès d'employer un grand nombre d'ouvriers à couper des bois dans les forêts d'Hyrcanie pour construire des navires longs.

MARINE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

Aucun des compagnons d'Alexandre n'avait assez de modération pour souffrir un maître, ni assez de prépondérance pour forcer les autres à lui obéir — Dans cette position, et en attendant que le sort des armes décidât de leurs prétentions, ils proclamèrent rois un prince imbécile (1) et un enfant (2) au berceau, nommèrent régents de l'empire Perdiccas, Antipater, Méléagre, Léonat, et se partagèrent les provinces qu'ils gouvernèrent en despotes.

Guerre lamiaque (323 av. J.-C.). — Les Athéniens, au lieu de suivre les conseils prudents de Phocion, ne reconnurent pas ce nouveau pouvoir, et voulurent recouvrer leur liberté. — Ils enrôlèrent des soldats, équipèrent cent soixante-dix vaisseaux, et donnèrent le commandement des troupes à Léosthène, qui se vit bientôt à la tête d'une armée nombreuse, car presque toutes les villes du Péloponèse prirent le parti d'Athènes.

Aussitôt Antipater marcha contre les coalisés, fut battu près de Lamia (auj. Zeitoun) et s'enferma dans cette place qu'il ne put défendre longtemps.

Combats des îles Échinades. — De sanglantes défaites suivirent les premiers avantages des Grecs. — La flotte macédonienne, commandée par Clitus, vainquit deux fois, à la hauteur des îles Échinades (auj. les Curzolaires), les forces navales d'Athènes conduites par Aétion. — Antipater reprit l'offensive, défit complétement les alliés à Cranon et les fit rentrer sous son obéissance (Diod., liv. XVIII). — Il mourut deux ans après, laissant la régence à Polysperchon son ami (3).

(1) Philippe Arrhidée, fils naturel de Philippe.

(2) Alexandre Aigus, fils posthume d'Alexandre.

(3) Léonat avait péri dans la guerre lamiaque ; — Méléagre avait été assassiné

Cassandre, qui se trouvait ainsi frustré du droit qu'il prétendait avoir de succéder à son père, se ligua contre Polyspherchon avec Antigone, et les hostilités ne tardèrent pas à commencer.

La flotte royale, commandée par Clitus, remporta d'abord une grande victoire près de Byzance ; mais elle fut surprise le lendemain au mouillage, et entièrement détruite. — Antigone ne mit plus de bornes à son ambition : il s'empara de la Cappadoce, de la Paphlagonie, de presque toute la Syrie. Devenu trop puissant, il donna de l'ombrage à ses rivaux, et Séleucus, Ptolémée, Lysimaque, Cassandre, s'unirent pour le combattre.

Le premier soin d'Antigone fut de se former une armée navale capable de lutter avec avantage contre celle de ses nombreux adversaires. — Il vint camper dans les environs de Tyr, fit couper les plus beaux cèdres du Liban et employa huit mille ouvriers pour les mettre en œuvre. — Par son ordre les travaux de construction furent en même temps poussés avec activité dans les arsenaux de Tripoli, de Byblos, de Sidon, en Cilicie et à Rhodes.

Séleucus, alarmé de ces préparatifs, vint se montrer sur les côtes avec cent bâtiments de guerre magnifiquement équipés. A la vue de ces forces, les soldats d'Antigone furent un instant intimidés; il les rassura en leur promettant qu'avant la fin de l'été il serait maître de la mer.

Il s'empara bientôt après de Gaza, de Joppé, de Tyr, et ces succès excitèrent encore davantage la jalousie des princes ligués contre lui. Ils se réunirent à Salamine pour faire le plan de la campagne prochaine. Ptolémée avait cent vaisseaux et Séleucus toute sa flotte. — Ils décidèrent que Polyclite se rapprocherait, avec cinquante galères, des côtes du Péloponèse, que Myrmidon passerait en Carie, que Séleucus et Ménélas croiseraient dans les parages de l'île de Chypre.

Antigone, attentif à ces mouvements que ses ennemis ne

en 322; — Perdiccas venait d'être tué au passage du Nil, par ses officiers révoltés.

tardèrent pas à exécuter, prit les plus sages mesures. Ses forces navales se composaient de deux cent quarante navires longs, parmi lesquels il y avait quatre-vingt-dix quadrirèmes, dix quinquérèmes, dix décirèmes, trois novemrèmes et trente grandes barques non pontées. — Il dirigea cinquante navires vers la Laconie, plaça les autres sous le commandement de son neveu Dioscoride, et lui donna l'ordre de parcourir la mer Égée, soit pour secourir ses alliés, soit pour faire entrer dans son parti les villes qui avaient jusque-là gardé la neutralité.

Les princes confédérés, voulant d'abord forcer l'île de Lemnos à entrer dans leur alliance, y envoyèrent une escadre nombreuse; mais elle fut attaquée et dispersée par Dioscoride. — Cassandre éprouva peu de temps après devant Orée (ville de l'Eubée) un échec que ne répara pas le léger avantage qu'il remporta plus tard sur la flotte commandée par Médius. (Diodore de Sicile, liv. XIX.) — Démétrius s'empara d'Athènes, se rendit ensuite en Chypre et vainquit Ptolémée non loin de Citium. (Voir *Marine égyptienne.*)

Cette victoire enfla tellement la vanité d'Antigone qu'il crut pouvoir faire aussi la conquête de l'Égypte. — L'armée de terre, munie de provisions pour dix jours, s'avança par le désert. — La flotte sortit de Gaza et fut presque aussitôt assaillie d'une forte tempête qui dispersa les navires. Plusieurs grandes galères allèrent se briser sur la côte de Raphia; beaucoup de bâtiments de transport furent submergés; quelques-uns rentrèrent à Gaza; les mieux gouvernés parvinrent jusqu'à Casium. Enfin le calme permit à Démétrius de réunir ceux de ses navires qui avaient échappé au naufrage. — Antigone arriva bientôt et campa près de la bouche de Péluse. — Il se dirigea ensuite avec ses vaisseaux vers le lieu nommé Pseudostoma (fausse embouchure) et se rapprocha enfin de la bouche Phatnitique (bouche du milieu).

Ptolémée avait pris position avec son armée sur le rivage même, et Démétrius, jugeant le débarquement impossible, se retira promptement. — Pendant qu'il exécutait ce mouvement de retraite, le vent du nord souffla de nouveau avec

violence et jeta huit vaisseaux à la côte. Toutes les embouchures du Nil étaient fortifiées; les Égyptiens avaient en outre réuni un grand nombre de bateaux prêts à porter des troupes sur tous les points. — Ces dispositions contrariaient fort Antigone : car ses forces de mer lui devenaient inutiles; celles de terre, ne pouvant passer le fleuve, restaient inactives et les vivres commençaient à manquer. Il ne voulut pas continuer une guerre qui allait lui être fatale, et revint en Syrie. — Mais, peu de temps après, il tourna ses armes contre Rhodes.

Siége de Rhodes (305 av. J.-C.). — Démétrius avait deux



(Fig. 46.)

cents vaisseaux longs de toutes grandeurs, cent soixante-dix bâtiments de charge sur lesquels étaient embarqués plus de quarante mille hommes et neuf cents barques pour le transport des munitions et des vivres. — Il déploya ce formidable appareil de guerre dans le canal qui sépare l'île de la terre ferme, fit avancer sa flotte en ordre de bataille et débarqua ses troupes à une petite distance de la ville, qu'il assiégea bientôt par terre et par mer. — Les habitants opposèrent la plus énergique résistance. Pendant un an, dit Diodore de Sicile, l'attaque et la défense rivalisèrent d'audace et d'habileté; des deux côtés les avantages furent balancés par les pertes; un succès fut presque toujours suivi d'un échec, et un revers réparé par une victoire. Enfin Démétrius, désespérant de réduire la place, conclut la paix avec les Rhodiens.

Athènes était alors assiégée; Démétrius se hâta d'aller à son secours, entra dans le port avec trois cent trente galères et défit complétement l'armée commandée par Cassandre. — Enivré par ces succès, il se crut destiné à jouer le rôle d'Alexandre et se fit nommer (à Corinthe) généralissime des Grecs, tandis qu'Antigone se préparait ouvertement à envahir la Macédoine.

Cassandre, effrayé, forma contre eux avec Lysimaque, Séleucus et Ptolémée, une ligue puissante qui attira tout l'effort de la guerre en Asie.

Pendant longtemps la fortune favorisa tantôt les armes des alliés, tantôt celles d'Antigone; enfin ce dernier fut tué dans une bataille décisive livrée près d'Ipsus, en Phrygie, et Démétrius, enveloppé par les troupes ennemies, ne put s'échapper qu'à grand'peine (301 av. J.-C.).

Les vainqueurs firent après cette victoire un partage définitif de l'empire d'Alexandre. Ptolémée eut l'Égypte, la Lybie, l'Arabie et la Palestine; Cassandre, la Macédoine et la Grèce; Lysimaque, la Thrace, le Pont et la Bithynie; Séleucus, toute l'Asie jusqu'à l'Indus. Ce dernier royaume prit le nom de royaume de Syrie.

Errant et suivi d'un petit nombre d'amis fidèles, Démétrius, qui avait encore quelques vaisseaux, vint demander un asile

aux Athéniens; mais ceux-ci ne voulurent pas le recevoir. Ils lui envoyèrent cependant les navires qu'il avait laissés dans leur port, et parmi lesquels se trouvait sa galère à seize rangs de rames. Avec ce renfort, il se dirigea vers la Chersonèse de Thrace, où il fit subsister sa petite armée en ravageant le pays. Il se réconcilia quelque temps après avec Séleucus, obtint d'assez grandes possessions en Asie, revint en Grèce avec trois cents vaisseaux, et s'empara d'Athènes.

Cassandre mourut trois ans après la bataille d'Ipsus; Philippe son fils ne régna que quelques mois; ses deux frères, Alexandre et Antipater, se disputèrent la couronne. La reine Thessalonice fit de vains efforts pour les rapprocher; ils coururent aux armes. Alexandre vainqueur acheva la conquête de son royaume sous la protection de Démétrius; mais, dès qu'il n'eut plus besoin de secours, il voulut se délivrer d'un protecteur dont il redoutait la domination. Démétrius, informé de ses complots, le tua, se déclara roi de Macédoine et voulut reconquérir les États de son père. Il réunit donc une armée nombreuse, et mit en mer une flotte de cinq cents navires, dont la plupart, construits au Pirée, à Corinthe, à Chalcis, étaient à quinze rangs de rames.

Ces préparatifs de guerre alarmèrent les peuples voisins. Ptolémée, Séleucus, Lysimaque, Pyrrhus se liguèrent contre le roi de Macédoine que Pyrrhus, attaqua bientôt avec des forces considérables, tandis que Ptolémée faisait voile vers la Grèce avec une flotte nombreuse. Démétrius, trahi par les Macédoniens dont il n'avait pas su s'attirer l'affection (Justin, liv. XVI), se vit forcé de se retirer à Cassandrie (Potidée, dans la presqu'île de Pallène).

Dépouillé de ses États, il ne perdit cependant pas l'espérance de ressaisir le pouvoir : il réunit douze mille hommes, les embarqua sur les vaisseaux qui lui restaient et alla porter la guerre en Asie. Il eut d'abord quelques succès; mais enfin, accablé par des forces supérieures, il fut pris et enfermé dans la ville de Chersonèse (Syrie) que Séleucus lui donna pour prison et où il le fit traiter en roi.

Démétrius mourut trois ans après (284 av. J.-C.). Son fils Antigone Gonatas remonta sur le trône de Macédoine en 278, et sa dynastie conserva la couronne. Les deux derniers Antigonides, Philippe et Persée, soutinrent contre les Romains de longues guerres pendant lesquelles ils armèrent un grand nombre de navires. (Voir *Marine romaine.*)

La plus puissante des monarchies formées des débris de l'empire d'Alexandre, celle des Séleucides, eut le même sort que la Macédoine. — Séleucus Nicator donna tous ses soins à la marine ; il fit de nouvelles découvertes dans la mer des Indes, favorisa le commerce, fonda ou agrandit plusieurs villes. Mais ses successeurs ne marchèrent pas sur ses traces. Le plus illustre d'entre eux, Antiochus le Grand, soumit la Médie et la Perse, fut battu à Raphia au moment où il espérait enlever la Syrie à Ptolémée IV, soutint contre les Parthes une guerre qui ne lui rapporta aucun avantage, s'unit, au retour d'une expédition dans l'Inde, avec Philippe de Macédoine pour attaquer de nouveau Ptolémée, conquit la Syrie et envahit l'Égypte. Forcé de rentrer dans ses États lorsque les Romains intervinrent, il s'empara de la Chersonèse de Thrace, et puis, poussé par les conseils d'Annibal, il osa braver la puissance de Rome. Enfin, après avoir été vaincu aux Thermopyles par Caton, et sous les murs de Magnésie par Scipion (190 av. J.-C.), il dut céder aux Romains toute l'Asie en deçà du mont Taurus, payer un tribut de quatre-vingts millions et brûler sa flotte. (Voir *Marine romaine*). — L'empire séleucide ne se releva jamais d'un pareil coup. Il était borné à une partie de la Syrie, par suite de démembrements successifs, quand il fut réduit en province romaine. — (Pour les Lagides, voir la *Marine égyptienne.*)

MARINE CARTHAGINOISE

JUSQU'A LA PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE.

> Urbs antiqua fuit, Tyrii tenuere coloni,
> Carthago............ (VIRGILE.)

Coup d'œil sur l'histoire des Carthaginois. — Vers l'année 1520 avant J.-C., des Phéniciens s'établirent en Afrique. Ils y fondèrent Utique, et plus tard Carthage à laquelle Zorm et Carchédon ajoutèrent quelques accroissements en 1231. Didon, sœur de Pygmalion, roi de Tyr, l'agrandit considérablement en 860 (1).

Carthage se livra toujours avec la même ardeur à la guerre et au trafic ; elle établit sa suprématie sur les colonies phéniciennes dont elle était entourée et conquit sur les naturels du pays un vaste territoire où s'élevèrent de nombreuses cités. Elle couvrit ensuite d'une ligne de comptoirs les rivages de l'Italie, de la Gaule méridionale, de l'Ibérie, et sut imposer aux habitants de ces contrées son tyrannique commerce, les forçant d'acheter ou de vendre ce qu'elle voulait.

Les Carthaginois s'emparèrent de la Sardaigne à une époque que l'on ne saurait préciser, et l'un de leurs généraux, nommé Magon (2), fit la conquête des îles Baléares, célèbres par leurs frondeurs.

Deux magistrats, appelés suffètes (3), exerçaient à Car-

(1) D'après Justin, la princesse Élise (Didon), obligée de fuir sa patrie à cause des cruautés de son frère, se réfugia en Afrique avec tous ceux qui craignaient ou détestaient le tyran. Bien accueillie par les Phéniciens déjà établis dans cette contrée, elle obtint la concession de l'espace de terrain que pourrait entourer une peau de taureau coupée en lanières très-fines, et y fit bâtir la forteresse qui pour cette raison prit le nom de Byrsa. Bochart remarque avec raison que ni les Phéniciens, ni les Africains, n'ont pu donner un nom grec à la citadelle de Carthage, et il ajoute que Byrsa vient de Borsa qui en langue phénicienne signifiait fortifier.

(2) Le Port-Mahon rappelle encore le nom du vainqueur.

(3) Suffète vient du mot hébreu *sophet*, qui veut dire *juge*.

thage le pouvoir suprême, de concert avec un sénat composé de plus de trois cents membres, tous de race noble (1); le concours du peuple était employé dans les circonstances extraordinaires.

Les Carthaginois avaient conservé les mœurs, les lois, la religion des Phéniciens; dans les calamités publiques, ils tendaient de noir les murs de leur ville et offraient à Baal de nombreuses victimes humaines. Cette barbare coutume a été condamnée par les païens eux-mêmes : « Il est moins odieux « pour la Divnité, dit Plutarque, de la méconnaître que « de l'outrager et de lui offrir en sacrifice le sang des « hommes. »

L'astuce des Carthaginois dégénérait souvent en perfidie, et l'on douta tellement de leur fidélité à remplir leurs engagements que l'expression de *foi punique* devint une injure.

Les guerres de Carthage, en Sicile, l'affaiblirent considérablement; celles qu'elle soutint contre les Romains amenèrent sa décadence et sa ruine. Elle tirait, il est vrai, de ses alliés et des peuples tributaires une grande quantité de soldats: mais ses armées mercenaires ne se montraient redoutables que dans les temps de prospérité; au moment des revers, elles passaient souvent du côté de l'ennemi. Aussi Carthage, après ses défaites, demanda-t-elle toujours humblement la paix.

Prise par Scipion Émilien en 146 av. J.-C., elle fut pillée, livrée aux flammes, et l'on divisa son territoire entre la Numidie et la province romaine, dite province d'Afrique. Vingt-cinq ans après, C. Gracchus y conduisit une colonie, et plus tard Auguste releva la ville, mais non sur le même emplacement. La nouvelle Carthage devint la cité la plus importante de l'Afrique romaine, et le christianisme y fit de rapides progrès.

Les Vandales s'en emparèrent en 439; Bélisaire la re-

(1) Le conseil, composé de cent quatre membres, qui punissait les revers des généraux avec la même rigueur que les crimes, fut institué vers la fin du cinquième siècle avant l'ère chrétienne.

couvra sous Justinien (534); enfin les Arabes la prirent d'assaut à la fin du septième siècle et la ruinèrent complétement.

Périple d'Hannon (1). — Les Carthaginois ont fait de longs voyages sur mer et sont allés aussi loin qu'il était possible avant l'invention de la boussole. — Vers l'an 570 avant J.-C., le sénat de Carthage, voulant tenter une de ces grandes expéditions maritimes dont l'effet est de frayer des routes inconnues et d'enrichir une nation, en ordonna l'exécution par un décret et choisit Hannon pour diriger l'entreprise en qualité de commandant (2). Il s'agissait de s'étendre au delà du détroit, de s'approprier le rivage occidental de l'Afrique en y fondant une suite de colonies. — Hannon partit de Carthage avec soixante vaisseaux à cinquante rames chacun, sur lesquels étaient embarqués un grand nombre de passagers, hommes et femmes, destinés à peupler les colonies qu'il allait fonder (3).

Cette flotte était chargée de vivres et de provisions de toute espèce, soit pour le voyage, soit pour les nouveaux établissements.

Hannon s'avança au delà des colonnes d'Hercule (entrée orientale du détroit de Gibraltar), et après deux jours de navigation s'arrêta au sud du promontoire Hermæum (cap Cantin.) Là il jeta les fondements d'une ville qu'il nomma Dumathyr (4),

(1) Les Carthaginois avaient conservé la langue phénicienne et presque tous leurs noms étaient significatifs : Hannon veut dire bienfaisant; Didon, aimable; Annibal, protégé des Dieux, etc.

(2) A la même époque Himilcon recevait l'ordre d'explorer la côte occidentale de l'Europe.

(3) Les différentes peuplades qu'Hannon allait établir sur les côtes occidentales de l'Afrique, dans le but d'y former une échelle de commerce au midi de Carthage, n'étaient pas composées seulement de Carthaginois; ces derniers étaient trop habiles pour affaiblir leur capitale en la dépeuplant par de semblables émigrations. Ils firent dans les pays de leur dépendance des levées nombreuses de gens de toute espèce, négociants, soldats, matelots; cette multitude, soumise aux lois de Carthage, reglée par sa police, gouvernée par ses officiers, ne pouvait manquer de prendre bientôt son esprit et ses mœurs.

(4) Dumathir et Dumthor signifient un terrain uni.

communiquait avec un lac dont la longueur était d'une journée de navigation, et il vit de hautes montagnes habitées par des sauvages qui accoururent sur le rivage et voulurent s'opposer au débarquement des Carthaginois. Comme Hannon n'avait pas pour but de conquérir, mais de reconnaître le pays, il s'éloigna, descendit le fleuve jusqu'à la mer, continua sa route le long de la côte vers le sud et arriva enfin à un autre fleuve très-large et très-profond (le Sénégal), rempli de crocodiles et d'hippopotames.

Hannon revint alors à Cerné, et, lorsqu'il eut pris quelques jours de repos, la flotte, remettant à la voile, longea d'abord des côtes unies et arides, doubla ensuite un cap (le cap Vert), et découvrit, après douze jours de navigation, un pays élevé, couvert de forêts (1). Elle suivit pendant deux jours encore les détours de ces rivages escarpés et entra enfin dans « une mer très-étendue qui n'offrait aux yeux des « Carthaginois d'autres bornes que la partie du continent « côtoyée par les vaisseaux. » Ce passage du journal indique clairement que la côte qui jusque-là avait couru nord-sud, tournait en cet endroit vers l'est, ce qui est parfaitement exact. Hannon s'arrêta un peu au delà du cap Sainte-Anne pour faire de l'eau, puis il continua sa route et, après cinq jours de navigation, arriva tout près de l'entrée (2) d'un grand golfe nommé par les Lixites qui l'accompagnaient la Corne de l'Occident.

Dans ce golfe il y avait une grande île; pendant le jour on n'y découvrait que de sombres forêts; mais la nuit on apercevait des feux allumés de toutes parts (3); on entendait

(1) Cap Sainte-Anne et côtes voisines. Les montagnes boisées dont parle Hannon sont celles de Sierra-Leone qui commencent au delà du Rio-Grande et continuent jusqu'au cap Sainte-Anne, sur une étendue de plus de quarante milles, d'après don Pedro de Cintra, le premier des modernes qui les ait découvertes.

(2) Cap des Palmes.

(3) Ramusio remarque que de son temps (seizième siècle) la même chose se pratiquait encore. « La chaleur excessive, dit-il, oblige les habitants de se tenir pendant le jour dans les bois ou dans leurs cabanes. Au coucher du soleil, ils en « sortent à la lumière des flambeaux pour jouir, pendant la nuit, du plaisir de la « musique et de la danse. »

les sons de divers instruments auxquels se mêlaient des voix discordantes. Les Carthaginois avaient fait une descente dans cette île; mais, effrayés par ces cris menaçants et par les mauvais présages de leurs devins, ils se rembarquèrent et poursuivirent leur route. Ils côtoyèrent pendant quatre jours une terre odoriférante et embrasée. « En différents endroits, « dit le journal, le sol était brûlant et l'on voyait des tor« rents de flammes se précipiter dans la mer; au milieu de « ces feux on en découvrait, la nuit, un beaucoup plus grand « que les autres et qui semblait s'élever jusqu'aux nues; « pendant le jour on n'apercevait qu'une haute montagne « nommée le Chariot des Dieux » (1). Après avoir vogué pendant trois jours encore au delà de ces régions embrasées, les Carthaginois se trouvèrent à l'entrée d'un nouveau golfe, nommé la Corne du Midi.

Au fond de ce golfe ils découvrirent une île comme dans celui d'occident, dans cette île un lac d'eau salée, et dans ce lac un îlot habité par des sauvages au corps velu que les interprètes d'Hannon nommaient Gorilles et parmi lesquels il y avait beaucoup plus de femmes que d'hommes (2).

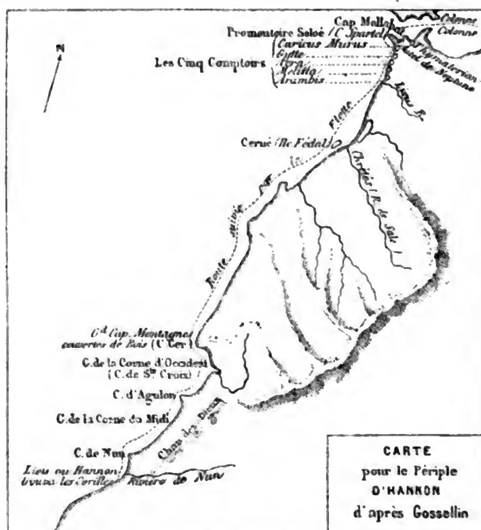
La grande île dont il est ici question est celle d'Ichoo, séparée de la terre ferme par le lac Couramo, qui reçoit plusieurs grandes rivières et communique avec l'Océan par trois embouchures.

(1) Il y avait sans doute alors non loin de la côte un volcan qui s'est éteint depuis longtemps.

(2) C'étaient des singes de la grande espèce ainsi que le conjecture avec raison un ancien pilote portugais, commentateur d'Hannon. — On conçoit facilement que ce dernier ait pu prendre des singes pour des hommes, lorsqu'on lit dans la collection de voyages de Purchas ce qu'un voyageur nommé Battel, qui avait passé plusieurs années avec des nègres sauvages, raconte des singes nommés Pongos ou géants. « Ces animaux, dit-il, sont de la hauteur d'un homme, mais deux fois « plus gros. Ils ont le visage sans poil, les yeux assez grands quoique enfoncés, « des cheveux qui leur couvrent la tête et les épaules; leur corps est couvert « d'un poil tanné sans épaisseur; ils ont les pieds sans talon et semblables à ceux « des autres singes, ce qui ne les empêche ni de se tenir debout, ni de courir. »

Du reste, dit avec raison Bougainville, la méprise d'Hannon est plus raisonnable que celle de certaines universités fameuses qui prétendirent que les Américains étaient une espèce moyenne entre l'homme et le singe et soutinrent cette absurdité jusqu'à ce qu'un bref du pape l'eût proscrite des écoles.

Le cap des trois pointes fut le terme des découvertes d'Hannon ; le manque de vivres l'obligea de ramener sa flotte à Carthage où il reçut les applaudissements qu'il méritait. — Il avait pénétré jusqu'au 5° degré de latitude, pris possession d'une côte de près de six cents lieues par l'établissement de plusieurs colonies depuis le détroit jusqu'à Cerné, et fondé dans cette île un entrepôt sûr et commode pour le commerce des Carthaginois qui s'accrut considérablement depuis cette expédition.



(*Fig.* 48.)

L'auteur des recherches sur les connaissances géographiques des anciens, le long des côtes occidentales de l'Afrique, Gossellin, combat les opinions émises par Bochart (Chanaan, liv. I), par Campomanès, par un grand nombre de géographes, par Bougainville dont nous venons de résumer l'intéres-

sant mémoire, et cherche à prouver que tous ont mal appliqué les données fournies par les historiens et ont fait avancer les navigateurs anciens bien au delà du terme de leur course.

D'après Gossellin, le Thymiatérion (Dumathrya) du périple ne pouvait être que près du cap Mollabat; le promontoire Soloé serait le cap Spartel, au sud duquel la côte forme la baie de Jérémie, où la flotte carthaginoise serait venue relâcher; les cinq comptoirs dont parle Hannon auraient été établis, à environ deux lieues l'un de l'autre, au sud de la baie de Jérémie; le Lixus serait la rivière à l'embouchure de laquelle est située Larache; le Chrétès, la rivière de Salé; Cerné serait l'île Fédal; les hautes montagnes couvertes de forêts, qu'Hannon eut à doubler, seraient celles du cap Ger, formé par l'extrémité de la crête principale de l'Atlas; le golfe de la Corne de l'Occident ne serait autre que le golfe de Sainte-Croix, le golfe de la Corne du Midi serait celui qui est compris entre le cap d'Agulon et le cap de Nun, et enfin l'illustre voyageur carthaginois se serait arrêté vers l'embouchure de la rivière de Nun près d'un terrain marécageux.

Opinions diverses sur l'époque à laquelle vivait Hannon. — A son retour, Hannon plaça dans le temple de Saturne une inscription sommaire qu'on a prise pour son journal même, mais qui n'en est que l'extrait et qui, traduite depuis du punique en grec, a passé jusqu'à nous sous le nom de Périple d'Hannon. Cette inscription ne présente aucun caractère chronologique; aussi les savants qui ont traité cette question ne sont-ils pas d'accord sur l'époque à laquelle vivait le célèbre navigateur carthaginois. — Vossius, qui a été réfuté par Dodwel, fait remonter la navigation d'Hannon à une époque très-reculée (1).

Gossellin croit qu'elle s'effectua environ mille ans avant J.-C.); Walckenaer la fixe à l'année 509; Mariana (savant jésuite espagnol), à l'année 448; Florian d'Ocampo, à l'année 440; dom Pedro Rodriguez Campomanès, à l'année 407; Fa-

(1) Un siècle avant la prise de Troie.

bricius et Melot, à l'année 300. — Bougainville combat ces différentes opinions; il pense qu'Hannon entreprit son voyage vers 570 avant l'ère chrétienne et cite plusieurs faits qu'on peut en rapprocher, et dont il dut résulter un concours de circonstances propres à faire réussir une semblable entreprise. — « La ville de Tyr, dit-il, était alors considéra-« blement affaiblie et dans un état d'épuisement dont le « commerce des Carthaginois ne put que tirer de grands « avantages; après avoir lutté longtemps contre le roi de « Babylone, elle venait de tomber sous les coups du con-« quérant et ne se relevait qu'avec peine. — Carthage, au « contraire, devenue l'asile d'un grand nombre de Tyriens, « s'enrichissait des pertes de sa métropole et se peuplait à « ses dépens. Cet accroissement subit la mit certainement en « état de s'étendre au dehors et d'établir des colonies nom-« breuses sur les côtes occidentales de l'Afrique. »

Une seconde raison détermine encore Bougainville pour l'année 570 : c'est que cette époque place l'expédition maritime des Carthaginois entre deux voyages qu'on ne peut révoquer en doute et dont le premier (celui que les Phéniciens firent par ordre de Néchao en 610), antérieur de quarante ans à celui d'Hannon, en aura donné l'idée, tandis que l'autre, entrepris sous le règne de Xerxès, en 475, par Sataspes, et par conséquent postérieur d'un siècle, fut vraisemblablement projeté d'après les lumières qu'avaient pu fournir les expéditions précédentes.

Strabon traite de fabuleuse l'entreprise du navigateur carthaginois; Dodwel regarde son voyage comme un roman de quelque Grec déguisé sous un nom punique. Mais Montesquieu, Bougainville, Bochart, mettent le périple d'Hannon au nombre des plus précieux monuments de l'antiquité (1).

Guerres contre la Sicile. — Carthage devint ensuite si

(1) Rien du reste ne prouve que Carthage ait conservé dans la suite toutes les connaissances qu'elle devait au voyage d'Hannon; et il est même à présumer que ses marchands n'allèrent pas d'abord au delà du Sénégal et que peu à peu ils restèrent bien en deçà de ce fleuve.

puissante sur mer que les nations les plus belliqueuses recherchèrent son alliance. — Lorsque Xerxès forma le dessein d'assujettir la Grèce, il associa les Carthaginois à ses projets ambitieux, et conclut avec eux un traité par lequel ils s'obligèrent à faire la guerre aux Grecs établis en Italie. Conformément aux conventions faites avec le roi de Perse, ils envoyèrent en Sicile (1) trois cent mille combattants, deux mille vaisseaux longs et trois mille bâtiments de charge pour le transport des vivres.

Amilcar eut le commandement de toutes ces forces. La traversée ne fut pas heureuse, et la tempête fit périr plusieurs navires plats sur lesquels étaient embarqués des chevaux et des chariots.

Les Carthaginois prirent terre à Panorme, et après trois jours de repos se dirigèrent vers Himère, tandis que la flotte rangeait la côte en suivant les mouvements de l'armée.

Arrivé devant la place qu'il voulait assiéger, Amilcar établit deux camps fortifiés ; l'un renfermait ses galères tirées sur

(1) La Sicile, appelée autrefois Trinacrie (aux trois caps), aurait d'abord été habitée, selon Homère, par les Lestrygons et les Cyclopes, peuples qui n'ont existé que dans l'imagination du poëte. Ses premiers habitants connus furent les Sicaniens, dont on ignore l'origine ; plus tard des peuples nommés Sicules, venant d'Italie, s'établirent dans cette île et lui donnèrent le nom qui lui est resté. Les Troyens, après la prise de leur ville, étaient venus y bâtir les villes d'Éryx et d'Égeste. Vers l'année 735, avant l'ère chrétienne, des habitants de la ville de Chalcis (en Eubée), auxquels se joignirent des Grecs de l'île de Naxos, débarquèrent sur la côte orientale de la Sicile et y fondèrent la ville de Naxos qui plus tard donna naissance à Léontion et à Catane.

L'année suivante une troupe de Corinthiens, sous la conduite d'Archias, vint aussi aborder à la côte orientale de la Sicile. Elle y trouva une île nommée Ortygia, située à l'entrée d'un vaste port que la mer creusait derrière elle, et très-rapprochée de la terre par une de ses extrémités. — Archias fonda en ce lieu une ville qui fut appelée Syracuse, du nom d'un lac voisin. Les habitants de Syracuse fondèrent Acrées en 664, Casmène en 644, Camarine en 599. L'impulsion était donnée ; de toutes parts on accourut vers ce nouveau monde.

Les Mégariens construisirent Hybla, Mégare, Thapsus ; les Rhodiens, Géla (690) qui éleva sur la côte méridionale une ville nommée Agrigente (582), la rivale de Syracuse.

La Sicile aurait pu devenir très-puissante si ses habitants s'étaient réunis sous un seul gouvernement ; mais elle resta toujours divisée en différentes nations qui, cherchant toutes à s'étendre, se combattaient sans cesse et préparaient ainsi une riche proie à l'ambition de Carthage et de Rome.

le rivage et gardées par les marins; l'armée de terre se retrancha dans l'autre.

Bataille d'Himère (480 av. J.-C.). — Théron, roi d'Agrigente, s'était jeté dans Himère pour la défendre; il appela encore à son secours Gélon, tyran de Syracuse. — Ce dernier marcha contre les Carthaginois avec des forces considérables, les vainquit complétement, s'empara de leurs camps, et mit le feu aux vaisseaux. Amilcar fut tué; cent cinquante mille hommes périrent dans le combat (Diodore, livre XI) (1).

Gélon ne survécut que deux ans à son triomphe et eut pour successeur Hiéron, son frère. Ce fut l'époque de la plus grande puissance de Syracuse. Hiéron fit la guerre avec succès: sa flotte sauva Cumes (2) attaquée par les Carthaginois et les Étrusques; il s'empara de Catane ainsi que de Naxos, et mourut en 467.

Thrasybule, son frère, ne régna qu'un an. La royauté fut alors abolie, et des troubles ensanglantèrent pendant longtemps la ville, qui ne recouvra enfin son ancienne puissance que sous le gouvernement populaire (3).

Cependant les Carthaginois avaient réparé leurs pertes, accru leur puissance, et ils n'abandonnaient pas leurs projets de conquête. Lors des démêlés de Sélinonte et d'Égeste, ils reparurent en Sicile (409 av. J.-C.). Soixante vaisseaux de guerre et quinze cents bâtiments de charge, sous les ordres d'Annibal, abordèrent au promontoire près duquel fut bâtie depuis Lilybée. Le général carthaginois brûlait du désir

(1) On ignore l'époque précise du premier établissement des Carthaginois en Sicile; mais il est certain qu'avant la fatale journée d'Himère ils avaient déjà dans cette île de nombreuses possessions, qu'ils perdirent alors en grande partie.

(2) Pindare a chanté cette victoire : « Fils de Saturne! mes vœux t'en pressent! « Contiens dans leurs pays les bruyantes armées du Tyrrhénien et du Phénicien, « frappés du désordre de leur flotte devant Cumes et des affronts qu'ils ont « soufferts quand le maître de Syracuse les dompta sur leurs vaisseaux légers. Il « précipita dans les flots leur jeunesse brillante et déroba la Grèce à une servitude « onéreuse »..... (Pythique, I.)

(3) Ce fut pendant ces années de liberté que Syracuse eut à repousser les attaques des Athéniens. (Voir *Marine grecque.*)

de venger la mort d'Amilcar, son aïeul. Après avoir effectué heureusement le débarquement des troupes, il laissa la flotte à Motye, s'empara de Sélinonte, puis d'Himère, et détruisit complétement ces deux villes.

Combat d'Éryx. — Prise d'Agrigente. — Encouragée par ces succès, Carthage résolut de soumettre l'île entière. Elle y envoya d'abord quarante galères; mais les Syracusains les attaquèrent, non loin du mont Éryx, en prirent quinze et mirent les autres en fuite.

A la nouvelle de cet échec Himilcon partit avec cinquante vaisseaux, et vint assiéger Agrigente, qui, mal défendue par des mercenaires, tomba bientôt en son pouvoir et fut ruinée de fond en comble.

Denys l'Ancien (405 av. J.-C.). — Cet événement répandit dans toute la Sicile l'épouvante et la confusion. Denys exploita le mécontentement populaire au profit de son ambition. Dans une assemblée tenue à Syracuse il prit hardiment la parole, imputa tous les maux de la république à la trahison des généraux, à l'avidité des grands, à la vénalité des magistrats, et indiqua comme unique remède la déposition des coupables. Un applaudissement unanime répondit à son discours, et il fut placé à la tête d'un nouveau gouvernement.

On apprit alors que les Carthaginois assiégeaient Géla; un grand nombre d'habitants étaient parvenus à sortir de la ville; Denys se contenta de favoriser leur fuite, et laissa égorger les autres par l'ennemi, qui ne tarda pas à prendre la place. Camarine éprouva peu de temps après le même sort. — Les vainqueurs auraient pu pousser plus loin leurs conquêtes; ils firent des propositions de paix, et conclurent avec Denys un traité qui lui garantissait le trône de Syracuse et ajoutait aux anciennes possessions carthaginoises Sélinonte, Himère, Agrigente, Géla, Camarine (404).

On soupçonna Denys d'intelligence avec Himilcon, et ce ne fut qu'après avoir réprimé plusieurs révoltes qu'il vit son autorité affermie. Lorsqu'il eut ainsi consolidé son usurpa-

tion, il ne songea plus qu'à chasser les Carthaginois de la Sicile, et fit de grands préparatifs de guerre. — Il chargea les ingénieurs les plus habiles, ainsi que les meilleurs ouvriers, de la construction de deux cents galères à trois, à quatre et à cinq rangs de rames; les cent cinquante qui étaient dans le port furent radoubées et mises en état de tenir la mer. Il fit aussi fabriquer une quantité prodigieuse d'armes de toute espèce, enrôla un grand nombre de matelots, et leva une armée de quatre-vingt mille hommes.

Il commença les hostilités en s'emparant de tous les navires marchands carthaginois qui se trouvaient à Syracuse et alla mettre le siége devant Motye, cité importante bâtie en partie sur une petite île près de la côte, à laquelle elle était reliée par un môle.

(Fig. 40.)

Les habitants, bien décidés à se défendre, avaient fait couper la chaussée afin de rendre les abords de la place plus difficiles. Par ordre de Denys, les galères furent tirées à terre et les vaisseaux ronds mouillèrent à peu de distance du ri-

vage. Il laissa ensuite la direction de tous les travaux du siége à Leptine, qui commandait sa flotte, et, marchant avec ses troupes contre les villes alliées de Carthage, il les soumit à son obéissance. — Pendant ces rapides succès de l'armée sicilienne, les Carthaginois se préparaient à soutenir la lutte et à reprendre l'offensive. Pour forcer Denys à diviser les forces qu'il avait concentrées dans la partie occidentale de l'île, Himilcon envoya dix galères avec ordre de surprendre le port de Syracuse, de brûler tous les vaisseaux qu'elles y trouveraient et de revenir en Afrique. L'heureux succès de cette entreprise hardie augmenta l'audace d'Himilcon. Il partit aussitôt lui-même avec cent navires bien armés, arriva devant Motye à l'improviste, incendia ou coula les bâtiments de charge avant que Denys eût le temps de leur porter secours, et s'avança pour détruire aussi les galères; mais toute la côte était couverte de troupes et il dut s'éloigner, car il n'avait pas assez de forces pour songer à opérer un débarquement. — Après son départ, Denys s'empara de Motye. — L'année suivante le sénat envoya en Sicile quatre cents navires de guerre et six cents vaisseaux de transport; ces derniers, ayant gagné la pleine mer, tandis que les galères rangeaient les côtes de la Libye, arrivèrent les premiers. Leptine s'avança contre eux et les contraignit à prendre la fuite.

Himilcon arriva bientôt avec toute la flotte à Panorme, y débarqua ses troupes, se dirigea vers Éryx, qui lui fut livrée par trahison, et alla camper près de Motye, qu'il reprit sans peine. Denys revint alors à Syracuse en ravageant tout le pays par où il passait.

Le général carthaginois continua la guerre avec vigueur. Ayant résolu de s'emparer de Messène, dont le vaste port pouvait offrir un abri sûr à sa nombreuse armée navale, il alla jeter l'ancre près du promontoire de Pélore. — Les habitants de Messène, persuadés qu'il voulait tenter en ce lieu un débarquement, accoururent en foule pour s'y opposer, et laissèrent la ville presque sans défense.

Himilcon sut profiter habilement de cette imprudence : il

donna l'ordre à Magon de se diriger avec cent vaisseaux vers Messène. Une forte brise du nord qui s'éleva subitement favorisa ce mouvement; les navires entrèrent à pleines voiles dans le port, et les troupes s'emparèrent facilement de la ville.

Himilcon marcha ensuite contre Syracuse, et suivit les bords de la mer jusqu'au territoire de Naxos; puis il gagna le sud afin de s'éloigner de l'Etna, et fit un grand détour pour arriver à Catane, où Magon devait l'attendre avec la flotte.

Denys, toujours attentif à tirer parti des circonstances favorables, donna l'ordre à Leptine d'aller à la rencontre de la flotte carthaginoise et de l'attaquer avec toutes ses forces. Le général sicilien, au lieu de suivre les instructions qu'il avait reçues, s'avança contre les ennemis avec trente de ses meilleures galères seulement. Le premier choc fut terrible; les Carthaginois surpris perdirent d'abord quelques navires; mais ils eurent bientôt l'avantage, enveloppèrent les bâtiments si audacieusement engagés, et les prirent tous, à l'exception de celui que montait Leptine.

Himilcon rejoignit à Catane sa flotte triomphante, donna quelques jours de repos à ses troupes et se dirigea vers Syracuse.

Peu de temps après, deux cent huit vaisseaux carthaginois, ornés de trophées et chargés de dépouilles, entrèrent lentement dans le grand port suivis d'environ mille bâtiments de charge; cent galères prirent position dans les petits ports, et l'armée de terre investit la ville.

Pendant un mois les soldats ravagèrent le pays environnant et firent un riche butin.

Enfin Denys reçut d'Italie et du Péloponèse un renfort de trente vaisseaux longs. Il prenait ses mesures pour ravitailler Syracuse, lorsqu'il aperçut un navire chargé de blé et le fit enlever par cinq trirèmes. Quarante galères sortirent aussitôt pour le reprendre; alors le reste des forces siciliennes se jeta dans la mêlée et l'engagement devint général. On combattit vaillamment de part et d'autre; mais la fortune se déclara pour les Syracusains, qui coulèrent à fond vingt-quatre bâtiments et en prirent plusieurs.

Bientôt la peste sévit dans le camp des Carthaginois et la terreur leur fit oublier la vigilance. Denys en profita pour les attaquer en même temps par terre et par mer, tailla en pièces les troupes et incendia une partie de la flotte.

Himilcon, forcé d'abandonner ses alliés, obtint avec peine la permission de ramener en Afrique, sur quarante bâtiments qui lui restaient, les débris de son armée (396 av. J.-C.).

A son arrivée, le peuple en deuil se porta au-devant de lui en versant des larmes. « On vit, dit Justin, cet infortuné « général sortir de son vaisseau revêtu d'une simple tunique « d'esclave, et aussitôt les gémissements redoublèrent. — « Himilcon, levant les mains vers le ciel, pleura et sur son « propre malheur et sur les maux qui accablaient la patrie. Il « accusa ensuite les dieux d'inconstance ; il leur reprocha de « lui avoir enlevé l'honneur de tant de batailles gagnées, « de l'avoir dépouillé des ornements de tant de victoires, « d'avoir fait périr, par le plus terrible des fléaux, une armée « qui avait soumis tant de places, triomphé de tant d'en- « nemis ! Puis il se retira dans sa demeure, où il ne voulut « voir personne, pas même ses enfants, et se donna la mort. »

Toutes ces pertes des Carthaginois les humilièrent, mais ne les découragèrent pas. Magon revint en Sicile, perdit une grande bataille et se fit tuer en combattant bravement. Denys voulait que Carthage abandonnât toutes ses possessions; mais, tandis qu'on négociait, le fils de Magon arriva tout à coup avec de nouvelles troupes, défit les Syracusains et conclut une paix honorable (392 av. J.-C.).

Denys tourna ensuite ses armes contre les Grecs d'Italie ; il s'empara de Locres, d'Hipponium, de Caulonia (389), de Crotone, et, deux ans après, de Rhégium (1).

Se croyant alors assez puissant pour expulser les Carthaginois de la Sicile, il leva une armée de trente mille hommes et équipa une flotte de trois cents voiles. Sélinonte, Entelle, Éryx tombèrent bientôt en son pouvoir. Il laissa dans le port de cette dernière ville cent trente de ses meil-

(1) Pendant toutes ces guerres la flotte rendit de grands services en transportant les troupes, et en ravageant les côtes du Latium et de l'Étrurie.

leurs navires et renvoya les autres à Syracuse. Les Carthaginois, qui surveillaient tous ses mouvements, vinrent aussitôt surprendre les galères syracusaines à Éryx et en prirent un grand nombre. — Les deux partis firent enfin une trêve pendant laquelle mourut Denys (368 av. J.-C.). — Son fils monta sans obstacle sur le trône, en fut chassé par Dion l'an 357, et parvint plus tard à ressaisir la souveraine puissance (347). — Courbés sous le joug d'un gouvernement tyrannique et menacés par les Carthaginois, les Syracusains implorèrent l'assistance de Corinthe, qui leur envoya Timoléon avec une faible armée (345). — Le général corinthien donna promptement une nouvelle face aux affaires : il rétablit le gouvernement républicain à Syracuse, rendit la liberté à toutes les villes grecques de la Sicile, remit en vigueur les lois de Dioclès, vainquit Amilcar et Annibal sur les bords de la Crimise (auj. Fiume di Calata-Bellota), et força Carthage à conclure un traité désavantageux. (Diodore de Sicile. — Plutarque.)

Agathocle. — Après la mort de Timoléon, les discordes civiles éclatèrent de nouveau. Agathocle en profita pour s'emparer du pouvoir. — Aidé d'abord par les Carthaginois, il se tourna bientôt contre eux et fut assiégé dans Syracuse. — Il conçut alors le hardi projet de porter le théâtre de la guerre en Afrique.

Sans confier à personne son dessein, il embarqua quatorze mille hommes sur ses meilleures galères, et, profitant d'un moment où les vaisseaux ennemis s'étaient laissé entraîner à la poursuite de quelques bâtiments chargés de vivres, il sortit du port à force de rames et gagna la pleine mer. — Les Carthaginois crurent que cette sortie n'avait d'autre but que de venir au secours des navires de transport et se préparèrent à combattre ; mais, voyant que l'escadre syracusaine s'éloignait toujours, ils se mirent à sa poursuite, arrivèrent presque en même temps qu'elle près des côtes de la Libye, l'attaquèrent vivement, et furent repoussés avec perte. Agathocle effectua le débarquement de ses équipages et de

ses troupes en un lieu nommé les Carrières, peu éloigné de Carthage, et fit tirer à terre tous ses vaisseaux. Il offrit ensuite un sacrifice solennel aux dieux de la Sicile, se revêtit d'une robe éclatante, posa sur sa tête une couronne de fleurs et dit à ses troupes réunies autour de lui : « Pendant la traversée, j'ai juré à Proserpine et à Cérès de leur sacrifier « mes vaisseaux, si nous parvenions à toucher les rivages « africains ; accomplissez mes serments, pour que les dieux « favorisent nos armes. » Puis il saisit une torche ; ses soldats entraînés le suivirent, et toute la flotte fut consumée par la flamme. (Diodore, liv. XX.)

L'armée, forcée par cette résolution extrême de vaincre ou de périr, marcha contre les ennemis, qui étaient sortis de leurs murs sous les ordres de Bomilcar et d'Hannon, et remporta la victoire. En peu de temps deux cents villes furent prises par Agathocle ou passèrent dans son alliance, et les Carthaginois abandonnèrent le siége de Syracuse.

Pendant l'absence du tyran plusieurs cités secouèrent le joug et se liguèrent contre lui. Informé de ces tristes nouvelles, il revint dans l'île, et y rétablit son autorité. — Il repartit ensuite avec dix-sept vaisseaux longs, remporta un avantage considérable sur la flotte ennemie, en vue de Syracuse, et aborda heureusement en Afrique.

Les secours qu'il amenait étaient insuffisants ; ses troupes se révoltèrent et il fut emprisonné. Mais il parvint à s'échapper, s'embarqua sur une trirème et gagna la Sicile. — Les soldats découragés égorgèrent alors ses fils et posèrent les armes.

Agathocle, pour venger ses fils, inonda Syracuse de sang. Ses cruautés lui attirèrent la haine universelle, et des complots fréquents menacèrent sa vie. N'osant plus habiter son palais, il fit la guerre de pirate, ravagea les côtes du Brutium (Calabre), attaqua les îles Lipari, leur imposa de lourds tributs et pilla leurs temples. Il se préparait à aller croiser sur les côtes de la Libye avec deux cents galères à quatre et six rangs de rames, afin de capturer les navires qui portaient du blé aux Carthaginois, de la Sardaigne et de la Sicile, lorsqu'il

fut empoisonné par son petit-fils, Archagathe, et placé sur le bûcher avant d'avoir rendu le dernier soupir. (Diodore, liv. XXI.)

Après sa mort, les Mamertins (1) s'emparèrent par trahison de Messène (Messine) et de ce poste infestèrent l'île entière. Ménon, Héraétus, Tynion, Sosistrate, déchirèrent Syracuse par la guerre civile, et, pour comble de maux, les Carthaginois vinrent l'assiéger. — Les habitants appelèrent à leur secours Pyrrhus. — Ce prince remporta plusieurs victoires éclatantes, éprouva enfin un échec devant Lilybée et abandonna la Sicile, prévoyant qu'elle serait le champ de bataille où la fortune de Carthage lutterait contre celle de Rome.

Dès que le roi d'Épire fut parti, les troupes choisirent pour chef Hiéron, qui, par sa sagesse et son courage, sut empêcher les Carthaginois d'étendre leurs conquêtes. (Pour les guerres puniques, voir la *Marine romaine.*)

(1) Troupes mercenaires qu'Agathocle avait recrutées dans l'origine à Mamerte (ville de Brutium), mais qui s'adjoignirent depuis des hommes de tous pays.

MARINE ROMAINE.

Coup d'œil sur l'histoire romaine. — Rome, fondée vers 753 avant J.-C., ne fut d'abord qu'un gros bourg et qu'un asile ouvert aux esclaves fugitifs et aux vagabonds. Sept rois s'y succédèrent en deux cent quarante-quatre ans ; dès le troisième et le quatrième règne, la ville prit une assez grande importance ; pendant les trois suivants elle accrut considérablement sa puissance, et déjà elle s'était assujetti la moitié du Latium, de l'Étrurie et de la Sabine, lorsque la tyrannie de Tarquin le Superbe amena la chute de la royauté (509). — Brutus fit jurer au peuple qu'il se maintiendrait éternellement dans sa liberté ; Rome s'érigea en république et donna le pouvoir exécutif à des consuls qui se renouvelaient tous les ans. — Elle eut bientôt à combattre les Èques, les Étrusques, les Volsques, qui la mirent plusieurs fois dans un danger imminent. — Prise par les Gaulois en 390, elle fut sauvée par Manlius et relevée par Camille. — Elle soutint ensuite contre les Samnites, soit seuls, soit unis à d'autres peuples, des guerres acharnées pendant lesquelles brillèrent d'un vif éclat les vertus guerrières et civiques qui faisaient sa force, et parvint à étendre sa domination sur toute la péninsule depuis le Rubicon et la Macra jusqu'au détroit de Rhégium (266). — Portant alors ses armes hors de l'Italie, elle ravit à Carthage ses plus belles colonies et la détruisit complétement (146), subjugua la Macédoine et la Grèce, chassa les Séleucides de l'Asie Mineure et soumit une partie de la Gaule.

Rome fut depuis cette époque la première puissance du monde ; mais au contact de l'Orient les Romains avaient perdu leurs vieilles mœurs. — Le luxe et les vices ne tardèrent pas à prendre l'essor ; les grands usurpèrent le pouvoir et accu-

mulèrent d'immenses richesses; le peuple méprisé tomba dans la plus affreuse misère. — Les Gracques firent de nobles efforts pour porter un remède au mal; ils périrent victimes de leur dévouement à la cause populaire. — Après eux la lutte entre les plébéiens et les patriciens dura près d'un siècle; les guerres civiles, les proscriptions, hâtèrent la ruine de la République.

Enfin Octave s'empara de l'autorité souveraine, reçut les titres de Prince du sénat, d'Imperator, d'Auguste, et rétablit sous un autre nom le gouvernement monarchique. Pour consolider l'œuvre de sa politique, il avait besoin d'une paix profonde; aussi, pendant un règne de quarante-trois ans, il ne songea qu'à maintenir la tranquillité dans l'empire et sur les frontières. — Rome gémit ensuite sous l'odieuse tyrannie des Tibère, des Caligula, des Néron; les plus illustres têtes tombèrent, et l'anarchie mesura douloureusement les dernières années du premier siècle. — Le second offrit des règnes calmes et brillants : Vespasien, Titus, Trajan, Antoine, Marc-Aurèle, administrèrent sagement et firent d'utiles conquêtes. — A cette époque glorieuse succéda le despotisme militaire, et l'empire affaibli fut envahi par les barbares. — Repoussés d'abord par les princes illyriens et par Dioclétien, contenus par Constantin et par Théodose, ils recommencèrent sous les successeurs de ce prince une lutte terrible, et s'emparèrent enfin, en 410, de l'orgueilleuse cité qui avait réduit tout l'univers sous sa puissance.

Première guerre punique (264-241). — Rome ne sentit la nécessité d'avoir des forces maritimes imposantes (1) que

(1) Bien avant les guerres puniques, les Romains construisaient et équipaient des navires. — « L'an de Rome 416, dit Florus, les galères prises dans le port « d'Antium furent placées dans le lieu destiné à la construction ainsi qu'à la garde « des navires, et l'on orna de leurs éperons la tribune aux harangues. » — Vingt-huit ans après, le tribun Décius Mus fit créer deux magistrats appelés duumvirs, qui furent chargés de veiller à l'équipement des bâtiments destinés à ravager les côtes de la Campanie. — Enfin, dix-huit ans avant la première guerre punique, Rome avait en mer dix vaisseaux couverts, bien armés; et ce fut cette

lorsqu'elle vit les côtes de l'Italie impunément ravagées par les Carthaginois, auxquels elle avait enlevé une partie de la Sicile. — Le sénat comprit alors qu'il fallait aller chercher l'ennemi sur son propre élément et résolut de construire un grand nombre de navires. Les travaux furent poussés avec tant d'activité que « deux mois après qu'on eut porté la hache dans les « forêts (dit Florus), cent soixante vaisseaux furent à l'ancre « sur le rivage ; comme si les arbres n'eussent point été façon- « nés par la main de l'homme et que la faveur des dieux les eût « transformés en navires, par une subite métamorphose. »

Pendant que les commissaires chargés de ces vastes préparatifs dirigeaient les travaux, d'autres formaient les équipages et les exerçaient sur terre dans l'art de ramer. Ils faisaient asseoir les rameurs sur le rivage dans le même ordre que sur des vaisseaux, plaçaient au milieu d'eux leur chef et les habituaient à se jeter en arrière en amenant leurs mains vers leur poitrine, à se baisser ensuite en les reculant, à commencer, à finir leurs mouvements au signal du maître. — Quand ces hommes parurent suffisamment instruits, on les embarqua sur les navires à peine achevés et on leur fit faire quelques épreuves sérieuses sur mer (Polybe, livre I[er]).

Le chef des forces navales, Cnéius Cornélius, donna dans un piége que lui tendit Annibal. Des émissaires du rusé Carthaginois persuadèrent au consul que Lipari se rendrait aux Romains aussitôt qu'ils s'y présenteraient. Cornélius partit donc avec dix-sept galères seulement, laissant à la flotte l'ordre de ranger la côte d'Italie et de se rendre à Messine aussitôt que tous les navires seraient entièrement équipés.

Cependant Annibal avait donné pour mission à Boodes, l'un de ses lieutenants, de croiser non loin de Lipari, afin de surprendre le consul. En effet, lorsque Cornélius arriva, Boodes qui l'attendait avec un grand nombre de vaisseaux enveloppa bientôt l'escadre consulaire. Mais comme il redoutait la valeur romaine, il voulut éviter le combat et usa d'artifice. — Il invita le consul à se rendre auprès de lui avec les comman-

escadre, commandée par Valérius, que les Tarentins attaquèrent et mirent en fuite au moment où elle s'approchait de leur port. (Tite-Live.)

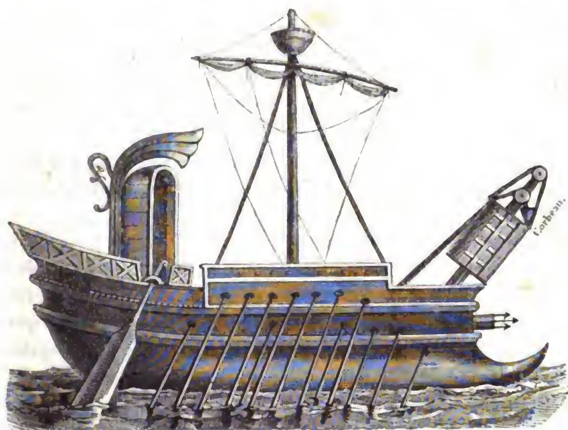
dants de ses galères pour conférer à l'amiable sur les démêlés de Rome et de Carthage.

Cornélius eut l'imprudence de se fier à la bonne foi de Boodes, et aussitôt qu'il fut à bord du vaisseau ennemi on le mit aux fers, et tous les tribuns qui l'accompagnaient partagèrent son triste sort. Alors l'escadre, privée de ses chefs, se rendit sans combat, et Cornélius fut conduit à Carthage.

Bientôt les cent treize galères restées dans les ports romains mirent à la voile et exécutèrent l'ordre qu'elles avaient reçu. De son côté, Annibal, instruit de la route que devait tenir la flotte ennemie, voulut la reconnaître avant de livrer bataille. Il était dans une anse à l'abri de la terre, avec cinquante navires, lorsqu'il vit tout à coup s'avancer en bon ordre l'armée qu'il croyait encore éloignée. Il ne s'attendait pas à combattre, et ses vaisseaux étaient dispersés. Les Romains profitèrent de sa négligence et donnèrent brusquement sur ses navires en désordre. La victoire ne fut pas disputée; presque tous les vaisseaux carthaginois furent pris ou coulés à fond, et Annibal ne parvint à s'échapper qu'avec peine.

Les Romains après ce succès continuèrent leur route vers la Sicile, et, aussitôt qu'ils furent informés de l'échec qu'avait essuyé Cnéius, ils envoyèrent un message à Caius Duilius qui vint aussitôt prendre le commandement de la flotte. Le nouveau chef ne tarda pas à faire de tristes réflexions sur la pesanteur de ses vaisseaux, car alors tout l'art du tacticien consistait, dans les batailles navales, à voltiger autour de l'ennemi, et ensuite, à force de voiles et de rames, à tâcher de percer ses galères, surtout par le flanc, avec le fer de la proue. « Encore, « disait Duilius, si nous pouvions avec nos lourds bâtiments, « accrocher ceux des Carthaginois, mes soldats, en combat« tant de près, comme sur terre, remporteraient la vic« toire. » — Ce moyen que cherchait le consul d'utiliser la pesanteur de ses vaisseaux et d'arrêter les galères dans leur course, fut trouvé par un ingénieur qui inventa une machine à laquelle on donna dans la suite le nom de corbeau. « On plaçait à la proue du bâtiment, et de manière à ce qu'il « fût penché en avant du côté de la mer, un petit mât d'en-

« viron quatre coudées de longueur, au haut duquel on avait « fixé deux poulies, l'une au faîte, l'autre un peu plus bas. « Au moyen d'une corde qui passait sur la première poulie, « on pouvait lever ou baisser une espèce de pont-levis garni « de traverses pour empêcher le pied de glisser. Ce pont-



(*Fig.* 30.)

« levis était muni des deux côtés de parapets à la hauteur du « genou. — Sur la seconde poulie passait une corde à « l'extrémité de laquelle était attachée une masse pesante « de fer ayant la forme d'un pilon, mais extrêmement aiguë « par le bout et qui tombait sur le navire ennemi lorsqu'on « lâchait la corde. Si le corbeau engagé dans les planches « enchaînait les deux navires de telle manière qu'on pût les « rapprocher dans toute leur longueur, les soldats montaient « pêle-mêle à l'abordage; mais, lorsqu'il avait seulement « frappé la proue, ils descendaient deux à deux sur le pont. « Les premiers rangs de la colonne paraient, à l'aide de leurs « boucliers, les coups qu'on leur portait en face; ceux qui « suivaient protégeaient leurs flancs contre les blessures en « appuyant leurs boucliers sur les parapets. » (Polybe, liv. I.)

Combat de Lipara (260 av. J.-C.). — Dès qu'on eut muni les vaisseaux de ce nouvel engin, la flotte mit à la voile et alla présenter le combat aux Carthaginois. Ceux-ci, pleins de mépris pour des ennemis qu'ils regardaient comme des apprentis en fait de marine, s'avancèrent sans ordre et trente galères seulement commencèrent l'attaque. — Aussitôt les Romains firent agir les corbeaux, accrochèrent les navires si témérairement engagés et les enlevèrent à l'abordage. — Les autres, se formant alors en ligne de front, voulurent réparer ce premier échec, mais ils furent repoussés avec perte et contraints de prendre la fuite.

Duilius sut profiter d'une si glorieuse victoire ; il débarqua en Sicile, força les Carthaginois à lever le siége d'Égeste (ou Ségeste) et leur enleva Macella.

Annibal reconduisit dans les ports d'Afrique les débris de sa flotte, et recourut à un stratagème pour éviter le supplice qui l'attendait. Avant de revenir à Carthage (où l'on ignorait encore la défaite de la flotte), il y envoya un de ses officiers qui, introduit dans le sénat, s'exprima en ces termes : « Annibal « me députe en ces lieux pour savoir s'il doit attaquer les « Romains. Ces fiers ennemis ont osé faire paraître sur « nos mers un assez grand nombre de galères grossièrement « construites et si pesantes qu'on les prendrait pour des « vaisseaux de charge. C'est leur premier essai ; ils ne sont « point habitués encore aux batailles navales, et pourtant ils « osent nous braver. A la vérité, aux proues de leurs na- « vires on voit s'élever certaines machines dont on ignore « l'usage. Serait-il téméraire de chercher à conserver sur eux « l'empire de la mer qu'ils semblent vouloir nous disputer, « ou bien faut-il les laisser infester nos côtes ? » — Tous les sénateurs s'écrièrent : « Qu'on livre bataille et qu'on châtie « les Romains de leur témérité. » — Alors l'envoyé du général annonça la nouvelle de sa défaite ; puis il ajouta : « An- « nibal a pensé comme vous ; ce que vous ordonnez, il a osé « le faire, et, si la fortune n'a pas secondé son entreprise, « les caprices du sort l'ont-ils rendu criminel ? »

En condamnant Annibal, le sénat se serait condamné lui-

même ; il se contenta de lui ôter le commandement de la flotte.



(*Fig.* 51.)

Tandis qu'on punissait à Carthage un général malheureux, on comblait d'honneurs à Rome le consul Duilius; on lui décernait le triomphe (1), et, pour perpétuer le souvenir de sa victoire, on élevait une colonne rostrale (décorée de proues de navires). — Pline parle de cette colonne, que l'on voyait encore de son temps. — On l'a retrouvée au seizième siècle en faisant une fouille dans l'endroit où se tenait autrefois le marché de Rome (2) (le Forum).

Il était difficile d'égaler les derniers exploits de Duilius; cependant le consul Cornélius, qui eut après lui le commandement de la flotte, mérita bien de la patrie en forçant les Carthaginois à s'éloigner des îles de Corse et de Sardaigne, qu'il soumit presque entièrement à

(1) On lui accorda encore des distinctions particulières, reversibles sur ses descendants, et l'on décréta que toutes les fois qu'il souperait chez ses amis on le reconduirait chez lui au son des flûtes et à la lueur des flambeaux (Florus, Tite-Live).

(2) L'inscription gravée à la base de la colonne a fait connaître que les Romains trouvèrent sur les vaisseaux carthaginois, outre une grande quantité de cuivre, trois mille sept cents pièces d'or et cent mille pièces d'argent ; mais on ignore quelle était la valeur de ces pièces.

la domination romaine. Pendant cette glorieuse campagne de Cornélius, son collègue Aquilius réparait en Sicile les pertes que les Romains avaient essuyées depuis le départ de Duilius et faisait la guerre avec avantage.

L'année suivante (258 avant J.-C.) Attilius s'empara des principales villes de la Sicile. Sulpicius, qui commandait la flotte, avait investi par mer les cités maritimes, tandis que son collègue les assiégeait par terre. Il avait presque achevé la conquête de la Corse et de la Sardaigne; mais il aspirait à plus de gloire, il voulait signaler la campagne par une victoire navale, et l'ennemi se tenait obstinément dans ses ports. — Il fit alors répandre le bruit qu'il irait le chercher jusqu'en Afrique. A cette nouvelle Carthage effrayée arma un grand nombre de navires, et donna le commandement de ces forces à Annibal, avec ordre de protéger les côtes contre toute attaque des Romains. — A peine le général carthaginois avait-il pris ses mesures pour les combattre qu'une violente tempête dispersa ses navires, qui durent aller chercher un refuge en Sardaigne. Il y était depuis quelques jours, lorsque des émissaires de Sulpicius lui annoncèrent que le consul se dirigeait vers la Libye. Aussitôt il mit à la voile pour le poursuivre; mais, dès qu'il fut sorti du port, la flotte consulaire, déjà rangée en bataille, vint fondre sur ses vaisseaux en désordre. — Une attaque si imprévue répandit la terreur parmi les Carthaginois; ils regagnèrent le rivage et abandonnèrent leurs bâtiments aux Romains. Annibal se réfugia dans une bourgade de Sardaigne nommée Sulci, où il fut arrêté par des matelots qui avaient survécu à la défaite, et mis en croix. (Tite-Live.)

Combat de Tyndaris (257 av. J.-C.). — Le successeur de Sulpicius (Attilius) soutint dignement sur mer la gloire des armes romaines. Il aperçut un jour de Tyndaris, où il avait relâché, l'armée ennemie qui passait au large, et il vint l'attaquer avec dix trirèmes seulement, laissant l'ordre aux autres navires de le rejoindre au plus tôt. Mais les Carthaginois enveloppèrent ses vaisseaux et les cou-

lèrent tous à l'exception de celui qu'il montait. — Le gros de la flotte arriva enfin à son secours, prit aux Carthaginois dix quadrirèmes et en détruisit huit. — Ces avantages réciproques flattèrent la vanité des deux partis; chacun s'attribua la victoire et mit une nouvelle ardeur à augmenter ses forces maritimes.

Dès que les Romains eurent achevé leurs préparatifs, ils se dirigèrent vers la Sicile avec trois cent trente grands vaisseaux pontés et relâchèrent à Messine. De là ils gagnèrent le sud, doublèrent le promontoire Pachynum et allèrent jeter l'ancre près d'Ecnome (auj. Monteserrato).

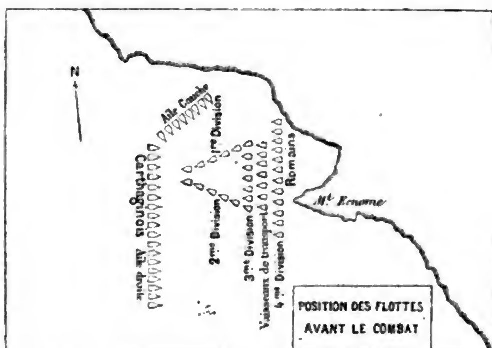
Les Carthaginois avaient trois cent cinquante navires également pontés; ils cinglèrent vers Lilybée, et de cette ville vinrent mouiller à Héraclée de Minos.

Le dessein des Romains était de passer en Afrique et d'y transporter le théâtre de la guerre. Les Carthaginois ne voulaient à aucun prix laisser exécuter cette expédition, et comme ils savaient bien que les abords de leurs côtes étaient faciles et que la population était à la merci du premier venant, ils résolurent de s'opposer énergiquement à l'invasion dont ils étaient menacés, en courant les chances d'une bataille navale.

Les Romains, qui avaient à gagner la haute mer et qui redoutaient le terrible choc des galères carthaginoises, s'étudièrent à trouver une ordonnance qu'il fût difficile de rompre.

Bataille d'Ecnome (256 av. J.-C.). — Les vaisseaux de la première et de la deuxième escadre se mirent à la file derrière les hexérèmes que montaient les consuls Atilius Régulus et Manlius Vulso, de manière à former deux lignes obliques que vint bientôt fermer la troisième escadre rangée de front et remorquant les bâtiments de transport. La quatrième escadre se plaça dans le même ordre à une petite distance en arrière.

Amilcar et Hannon disposèrent les trois quarts de leur flotte sur une seule ligne et développèrent au loin leur droite, du côté de la mer, tandis que la gauche s'étendait vers le rivage, et faisait avec le centre une espèce d'équerre.



(Fig. 32.)

Les Romains donnèrent les premiers le signal de la mêlée par une vigoureuse attaque contre le centre de la ligne des Carthaginois; mais ceux-ci, feignant de plier, afin de rompre l'ordonnance de l'ennemi, se retirèrent avec rapidité. Les Romains les poursuivirent avec une telle ardeur que la première et la seconde escadre, qui s'acharnaient après les fuyards, furent bientôt loin de la troisième et de la quatrième. Alors, à un signal donné par le vaisseau d'Amilcar, les Carthaginois virèrent de bord et tombèrent sur les galères qui les poursuivaient. Au même moment l'aile droite, que commandait Hannon, et qui était restée à l'écart au commencement de l'action, attaqua la quatrième escadre des Romains, et par un mouvement spontané les Carthaginois, qui étaient près de la terre, se portèrent rapidement contre la troisième. — Les forces étaient à peu près égales de part et d'autre, et le combat fut longtemps indécis. Enfin les vaisseaux sous les ordres d'Amilcar cédèrent aux efforts des Romains et prirent la fuite. Aussitôt Atilius, qui voyait quelle terrible lutte avait à soutenir l'arrière-garde, se hâta de lui porter secours. Les Carthaginois, pressés à leur tour par devant et par derrière, cernés à l'improviste par les galères d'Atilius, gagnèrent la haute mer. — Cependant la troisième escadre était

serrée contre la terre par l'aile droite des Carthaginois; c'était un véritable siége qu'elle avait à soutenir. Les deux consuls vinrent la dégager et prirent aux ennemis cinquante vaisseaux. (Polybe, liv. I.)

Après cette glorieuse victoire les Romains se dirigèrent vers l'Afrique, allèrent d'abord mouiller près du promontoire de Mercure (cap Bon), et suivirent ensuite les côtes jusqu'à Clypea, qui ne leur opposa qu'une faible résistance.

Le sénat, trompé par ces premiers succès, rappela imprudemment Manlius avec la plus grande partie des troupes et des vaisseaux. Régulus, resté en Afrique avec quarante galères, vingt-cinq mille fantassins et cinq cents cavaliers, poussa ses conquêtes avec une étonnante rapidité : il vainquit les généraux carthaginois dans plusieurs batailles sanglantes et arriva sur les bords du Bagradas (aujourd'hui le Mezdjerdah), où il eut à combattre un ennemi d'une nouvelle espèce, un monstre d'une grosseur énorme. — Florus, Valère Maxime, Pline, Silius Italicus, font à ce sujet les plus incroyables récits. Ce hideux serpent, disent-ils, infectait le fleuve et en rendait les rives inhabitables; il fallut lui livrer un combat en forme. — On lui lança des dards, on l'accabla de traits; mais sa peau était si dure, les écailles qui la recouvraient si épaisses, qu'elles étaient impénétrables aux armes des Romains. On l'attaqua donc comme une véritable citadelle; les balistes ne purent d'abord l'atteindre; enfin une énorme pierre tomba si lourdement sur son corps qu'elle lui cassa l'épine dorsale. Alors on put s'en approcher plus facilement, et il fut percé de coups.

Régulus alla investir Adis, et s'empara de cette place importante après avoir battu l'armée carthaginoise, qui était venue au secours des assiégés. — Dès lors on vint des provinces et des régions les plus éloignées se soumettre aux vainqueurs. — En quelques jours quatre-vingts villes se donnèrent au proconsul et Tunès tomba en son pouvoir; il était aux portes de Carthage.

Dans cet instant critique et au moment où les habitants croyaient leur ruine inévitable, Xanthippe, général lacédémo-

nien, leur amena un corps de troupes grecques, releva leur courage abattu, les disciplina et les aguerrit dans de petits combats. Il coupa ensuite les vivres de l'armée romaine, l'attaqua enfin, la défit et la détruisit en grande partie (1).

Combat du promontoire de Mercure (255 av. J.-C.). — Rome voulut réparer au plus tôt la honte de cette défaite et mit en mer trois cent cinquante navires. Ces forces, commandées par Servius Fulvius et Marcus Æmilius, rencontrèrent la flotte carthaginoise à la hauteur du promontoire de Mercure, la mirent en fuite et lui enlevèrent cent quatorze vaisseaux avec leurs équipages.

Les Romains débarquèrent le lendemain près de Clypéa et dispersèrent les troupes envoyées contre eux. Tout alors devait engager les consuls à continuer l'expédition; une seule considération les en détourna. Cette côte si fertile avait été ravagée, et il était bien difficile de faire venir des vivres pour l'armée, car les navires chargés de grain couraient le risque d'être enlevés par l'ennemi.

Les généraux résolurent donc de quitter Clypéa et Utique; on embarqua les légionnaires et l'on vogua vers la Sicile. — Déjà la flotte avait fait sans péril la plus grande partie du voyage, quand elle fut assaillie d'une horrible tempête. De quatre cent soixante-quatre vaisseaux il n'en resta que quatre-vingts : le reste fut submergé ou brisé contre les rochers.

Ce désastre ne ralentit pas l'ardeur des Romains. Ils travaillèrent avec activité à un nouvel armement, et, dans l'espace de trois mois, construisirent cent vingt galères qui, avec les vaisseaux échappés à la tempête, formèrent une flotte de deux cent cinquante voiles. Le commandement de ces forces fut donné aux consuls Aulus Atilius et Lucius Cornélius. Ils passèrent en Sicile où ils s'emparèrent de Panorme, la place la plus considérable des possessions carthaginoises, y laissèrent une garnison et revinrent en Italie; mais pendant la traversée ils furent attaqués par les Carthaginois, qui leur

(1) Régulus, fuyant avec cinq cents hommes, fut pris et conduit à Carthage, où il devint le jouet de la multitude.

enlevèrent les transports chargés du butin fait à Panorme.

Au commencement de l'été suivant (254 av. J.-C.), Cnéius Servilius et Caïus Sempronius, partirent avec toutes les forces navales, et, après avoir relâché en Sicile, ils cinglèrent vers l'Afrique, y firent de nombreuses descentes, surprirent quelques villes et emportèrent de riches dépouilles. En longeant de trop près la côte, la flotte échoua sur les bas-fonds de la petite Syrte, non loin de l'île des Lotophages (île Gerbi), et, pour dégager les navires, il fallut jeter à la mer tout ce qui les chargeait. — Les consuls quittèrent alors ces parages inconnus aux pilotes, revinrent à Panorme, où ils passèrent quelques jours, et reprirent enfin la route d'Italie. — Lorsqu'ils arrivèrent à la hauteur du cap Palinure, il s'éleva tout d'un coup une bourrasque qui fit périr soixante galères et tous les bâtiments de transport.

La République crut alors que les dieux se déclaraient contre le projet qu'elle avait formé de dominer sur les mers. Par arrêt du sénat, il fut défendu d'équiper à l'avenir plus de soixante vaisseaux, qui ne devaient servir qu'à la défense des côtes de l'Italie.

Pendant deux ans, Carthage se vit donc maîtresse sans partage d'un empire que lui livrait la retraite des Romains; enfin ceux-ci, à la vue du découragement où était plongée leur armée de terre, résolurent d'en revenir aux expéditions maritimes, et bientôt une grande victoire remportée en Sicile par Métellus rendit à Rome son ancienne audace.

Siége de Lilybée (250 av. J.-C.) — Les consuls Manlius Vulso et Régulus partirent pour la Sicile avec deux cent quarante vaisseaux, et vinrent assiéger Lilybée. — Située à l'extrémité du cap, cette place, d'un abord difficile du côté de la mer, était entourée de murailles épaisses. Les consuls se partagèrent les attaques, et poussèrent le siége avec tant de vigueur que la ville aurait été prise si Annibal ne lui avait pas porté secours. — L'habile général fit d'abord mouiller son escadre, qui était chargée de soldats et de vivres, à l'abri des îles Æguses; puis, profitant d'une forte brise de nord-ouest, il se dirigea droit vers Lilybée.

Les Romains, surpris et dans l'impossibilité d'agir, car le vent était contraire, restèrent immobiles spectateurs de la marche hardie des Carthaginois. De son côté la foule réunie sur les remparts appelait de ses applaudissements et de ses cris les braves navigateurs. — Enfin Annibal, par une manœuvre d'une singulière audace, entra dans le port et débarqua les soldats. Quelques jours après, il mit à la voile pendant la nuit, et se rendit à Drépane.

Les assiégés, ranimés par la présence des troupes auxiliaires, firent dès lors de plus fréquentes sorties et furent plusieurs fois repoussés avec perte; ils parvinrent cependant à brûler les machines des Romains, qui convertirent alors le siége en blocus, fortifièrent leur camp et restèrent sur la défensive.

Dès qu'on apprit à Rome que beaucoup de marins avaient succombé soit dans la défense des machines, soit durant le siége, on enrôla dix mille matelots et on les envoya en Sicile. — Deux nouveaux consuls, Claudius Pulcher et Junius Pullus, prirent le commandement de l'armée. Plus téméraires qu'habiles, ils blâmèrent hautement la sage prudence de leurs prédécesseurs et voulurent s'emparer de Drépane par surprise.

Combat de Drépane. — La flotte appareilla vers minuit, rangea la côte, et arriva au point du jour en vue de la place, qu'elle espérait surprendre. — Adherbal, qui avait été averti de l'approche des ennemis, était sorti du port avec tous ses navires et les avait rangés en ordre de bataille auprès des rochers qui bordaient le rivage du côté opposé à celui par où arrivaient les Romains. Les Carthaginois, ainsi placés, ne pouvaient être aperçus. Aussitôt que la tête de la flotte consulaire fut engagée dans le goulet, Adherbal s'avança contre l'arrière-garde commandée par Claudius. Celui-ci fit promptement tourner les proues de ses galères vers les Carthaginois, envoya l'ordre à celles qui le précédaient de venir à son secours, et bientôt les deux armées se trouvèrent en présence. — La position des Romains était désavantageuse; leurs vaisseaux, lourds et mal dirigés, ne pouvaient que dif-

ficilement lutter contre ceux des ennemis. Il était possible encore d'éviter le combat ; mais Claudius, sourd aux conseils des tribuns qui l'engagaient à battre en retraite, aux avertissements des augures qui annonçaient de sinistres présages, donna le signal de l'attaque. — La victoire ne resta pas longtemps indécise : de fausses manœuvres mirent la confusion dans l'armée ; les marins, persuadés qu'ils combattaient contre la volonté des dieux, déployèrent moins de bravoure que dans les actions précédentes, et quatre-vingt-treize navires tombèrent au pouvoir des Carthaginois. Le consul eut bien de la peine à se sauver avec trente galères, derniers débris de sa flotte.

Cette défaite n'abattit pas le courage des Romains ; ils ne négligèrent aucune des mesures permises à leur faiblesse, et s'occupèrent activement de poursuivre les hostilités. — Le consul Junius se rendit à Messine, y réunit cent vingt trirèmes et huit cents transports, alla compléter ses approvisionnements à Syracuse et fit ensuite route pour Lilybée. — Lorsqu'il eut dépassé le cap Pachynum (Passaro), il se trouva en vue de la flotte carthaginoise qui déployait au loin ses nombreuses voiles, et chercha un refuge près des côtes, car son armée était de beaucoup inférieure à celle des ennemis. — Ceux-ci ne jugèrent pas à propos de le suivre et se rapprochèrent d'un promontoire d'où ils pouvaient observer tous ses mouvements.

Bientôt les nuages s'amoncelèrent et l'état de la mer annonça une tempête. — Carthalon, averti par ses pilotes du danger qu'il courait, doubla promptement le cap Pachynum et mit ses vaisseaux en sûreté. Les navires romains, au contraire, surpris par le gros temps, furent presque tous brisés sur les rochers.

Rebutée par toutes ces pertes, la république renonça de nouveau à l'empire de la mer ; mais Rome pouvait-elle lutter contre Carthage sans forces maritimes ? — La pénurie du trésor public ne permettait pas de faire les dépenses nécessaires ; le sénat, par un décret, permit aux particuliers de construire des vaisseaux, d'armer en course et d'aller ravager la côte d'Afrique.

Armements en course. — Les citoyens romains équipèrent ainsi des navires et en formèrent une escadre dont ils donnèrent le commandement à Aurélius. Cette petite armée surprit le port d'Hippone et y brûla plusieurs galères ; puis elle se dirigea vers la Sicile, attaqua devant Panorme des bâtiments qui portaient des vivres à Amilcar, et les mit en fuite (1).

Pendant cinq ans les deux villes rivales continuèrent la guerre avec la même ardeur ; les succès furent balancés de part et d'autre ; mais Lilybée et Drépane, secourues par Amilcar, résistaient toujours. Rome comprit enfin que l'empire de la mer, auquel elle avait renoncé, pouvait seul lui assurer la conquête des places qui depuis si longtemps résistaient à ses armes. Le trésor public était épuisé ; l'amour de la patrie inspira les plus généreux sentiments. Les sénateurs fournirent un certain nombre de vaisseaux, de riches citoyens les imitèrent, et en peu de temps deux cents quinquérèmes furent armées. La république s'engagea seulement à payer les déboursés, si elle triomphait. Le commandement de la flotte fut donné à Lutatius, qui se rendit en Sicile.

Les Carthaginois avaient regagné les côtes de l'Afrique ; le consul s'empara d'un port voisin de Drépane ainsi que des mouillages près de Lilybée, et, prévoyant le prochain retour des ennemis, il exerça chaque jour ses équipages à la manœuvre et aux évolutions navales.

Bataille des îles Ægates (241 av. J.-C.). — Les Carthaginois, que les Romains avaient laissés pendant cinq ans paisibles possesseurs de l'empire des mers, furent surpris de les revoir sur un élément qui ne leur paraissait pas favorable, et firent aussitôt partir deux cent cinquante galères sous les ordres d'Hannon. — A l'approche de ces forces, Lutatius appareilla et vint leur offrir le combat près des îles Ægates. — L'action s'engagea vivement ; mais, dit Polybe, ce

(1) L'année suivante l'escadre des armateurs causa des pertes considérables à l'ennemi ; elle se préparait à de nouvelles entreprises lorsqu'elle fut détruite par la tempête.

n'étaient plus les Carthaginois ni les Romains de Drépane. Ces derniers avaient profité de toutes leurs fautes; leurs matelots s'étaient rendus habiles, leurs bâtiments étaient mieux construits. — Les navires carthaginois, au contraire, avaient été armés à la hâte; ils étaient pesamment chargés, montés par des recrues; les rameurs n'étaient point exercés. — Aussi les Romains n'eurent-ils pas de peine à remporter la victoire; ils prirent soixante-dix vaisseaux, en coulèrent cinquante, et le reste ne se sauva qu'à la faveur d'un bon vent arrière.

Peu de temps après, les deux républiques conclurent un traité par lequel Carthage prit l'engagement de n'attaquer ni Hiéron, ni ses alliés, d'abandonner la Sicile ainsi que les îles voisines, de rendre sans rançon tous les prisonniers et de payer, en dix ans, 3,200 talents euboïques (1) (environ 17,800,000 francs).

Carthage ne jouit pas longtemps de la paix. — Les mercenaires, dont elle ne pouvait payer la solde arriérée, se révoltèrent, et il fallut toute l'énergie et toute l'habileté d'Hamilcar pour vaincre les rebelles. Pendant cette guerre, Rome profita d'un sujet de mécontentement que lui donna son ancienne ennemie pour s'emparer de la Sardaigne et de la Corse. — Ces deux îles secouèrent plusieurs fois le joug; mais, dans les différentes expéditions qui furent dirigées contre elles, la flotte ne servit qu'au transport des troupes.

Guerre d'Illyrie. — Elle joua un rôle plus actif lorsque la République voulut punir la criminelle insolence de la reine Teuta (2), qui régnait alors dans l'Illyrie proprement dite, au

(1) Les Romains avaient perdu dans cette lutte sept cents navires (en comprenant dans ce nombre ceux qui avaient été détruits par la tempête), les Carthaginois cinq cents à peu près.

(2) Depuis longtemps les pirates illyriens exerçaient de fréquents brigandages sur les bâtiments de commerce italiens et grecs. Les Romains avaient d'abord fait peu d'attention aux plaintes qui leur étaient adressées à ce sujet; puis, comme les réclamations auprès du sénat devenaient plus nombreuses, Caïus et Lucius Coruncanius furent chargés de faire une enquête. Admis auprès de Teuta, ils l'entretinrent des offenses qu'on avait faites à Rome. Durant toute l'entrevue, la

nom de son fils mineur. Deux cents galères, sous les ordres du consul Fulvius, enlevèrent quelques places illyriennes, s'emparèrent de vingt navires et facilitèrent les opérations de l'armée de terre qui, par la prise de plusieurs villes importantes de l'intérieur, força la régente à signer un traité par lequel elle cédait aux Romains une grande partie de ses États.

Cependant Amilcar avait tourné ses vues du côté de l'Espagne, dont il espérait tirer de puissants secours pour soutenir une nouvelle guerre; car c'était pour Carthage une douleur cuisante d'avoir perdu l'empire de la mer, ainsi que la possession de ses îles, et de payer des tributs au lieu d'en imposer (Florus, liv. II).

Amilcar poursuivit avec ardeur l'exécution de ses desseins; il employa neuf années à la conquête de l'Espagne et périt dans une bataille contre les Lusitaniens. Asdrubal, son gendre, hérita de son commandement, continua ses conquêtes, fonda Carthagène et s'avança jusqu'à l'Èbre. — Alors Rome, effrayée de ce long sommeil durant lequel elle avait laissé sa rivale étendre impunément ses conquêtes, envoya des députés au sénat de Carthage, et il fut convenu entre les deux républiques que l'Èbre servirait de limites aux possessions carthaginoises et que l'indépendance de Sagonte serait respectée (227 av. J.-C.).

Quelques années après, Asdrubal fut assassiné par un esclave gaulois; les soldats élurent à sa place Annibal, et le peuple confirma cette élection.

Annibal, enfant, avait juré à son père de venger son pays; il brûlait du désir d'accomplir son serment. Pour faire naître un sujet de guerre, il attaqua Sagonte, qui pendant neuf

reine affecta de les écouter avec un superbe dédain, et, quand ils eurent cessé de parler, elle leur répondit qu'elle veillerait toujours à ce que son gouvernement ne fît aucune injure aux Romains; mais que, pour ce qui concernait les offenses particulières, les rois d'Illyrie n'étaient pas dans l'usage d'empêcher leurs sujets de tirer de la mer les profits qu'ils pouvaient. — Peu satisfait de ces paroles, le plus jeune des députés les releva avec une noble franchise. Teuta irritée le fit assassiner au moment où il allait s'embarquer.

mois lui opposa une résistance désespérée, la prit enfin et la détruisit complétement (219).

Seconde guerre punique (218-201). — Durant le siége, les Romains avaient réclamé contre l'infraction aux traités et n'avaient pu rien obtenir. Une seconde ambassade vint demander réparation. Comme la discussion se prolongeait, l'un des députés, Fabius, relevant un pan de sa toge, dit fièrement : « Je porte ici la paix ou la guerre, choisissez ! — « Guerre ! guerre ! » répondirent à grands cris les sénateurs. — « Eh bien ! recevez donc la guerre, » reprit Fabius en laissant retomber sa toge ; il semblait secouer sur Carthage la mort et la destruction (Florus, liv. II).

Aussitôt Rome leva des troupes et équipa deux cent vingt quinquérèmes. Une partie de ces forces, sous les ordres de Sempronius, devait se rendre en Afrique ; l'autre, commandée par Cornélius Scipion, était destinée à contenir Annibal en Espagne.

Sempronius partit avec cent soixante voiles et de nombreuses troupes. — Les Carthaginois, de leur côté, envoyèrent sur les côtes d'Italie une escadre que dispersa la tempête. — Hiéron, qui se trouvait à Messine, captura quelques navires, et apprit qu'une armée plus nombreuse devait venir attaquer Lilybée. Il se hâta de faire prévenir le préteur Æmilius et alla lui-même au secours de la ville menacée. Les Carthaginois s'approchèrent bientôt de la place qu'ils avaient espéré surprendre ; et, voyant qu'elle se tenait sur ses gardes, ils se rangèrent en bataille à une petite distance du port.

Combat de Lilybée (218 av. J.-C.). — Les Romains et les Syracusains appareillèrent aussitôt et se présentèrent au combat ; mais la victoire ne resta pas longtemps indécise : malgré tous les efforts que firent les Carthaginois pour éviter l'abordage, sept de leurs vaisseaux furent pris ; les autres gagnèrent la haute mer.

Hiéron conduisit alors sa flotte à Messine, où il trouva Sem-

pronius. — Le roi et le consul passèrent quelques jours en fêtes et firent voile pour Lilybée.

Pendant que ces événements se passaient en Sicile, des galères carthaginoises ravageaient les côtes du Bruttium (Calabre). Sempronius, après avoir pris possession de l'île de Melitta (Malte), se disposait à les attaquer, lorsqu'il reçut tout à la fois la nouvelle qu'Annibal avait franchi les Alpes, et un ordre du sénat de revenir en Italie.

Il quitta donc la Sicile, laissant au préteur Æmilius assez de troupes et de vaisseaux pour la défendre.

Annibal avançait rapidement. — Scipion accourut pour le combattre à la descente des Alpes et fut vaincu près du Tessin dans une rencontre de cavalerie. — Une affaire plus sérieuse sur les bords de la Trébie rejeta Sempronius au delà de l'Apennin (218). L'année suivante, franchissant l'Apennin comme il avait franchi les Alpes, Annibal tailla en pièces, près du lac de Trasimène, les légions commandées par Flaminius, et Rome serait tombée au pouvoir du général carthaginois si Fabius n'avait su l'arrêter par d'habiles manœuvres.

En Espagne la fortune n'était pas favorable aux armes de Carthage. — Annibal avait laissé à Carthagène quarante vaisseaux et un corps de troupes. Asdrubal, qui commandait ces forces, essuya d'abord plusieurs défaites et parvint ensuite à s'avancer jusqu'à l'embouchure de l'Èbre.

Cnéus Scipion partit alors de Tarragone avec trente-cinq galères sur lesquelles étaient embarqués des soldats d'élite et surprit la flotte carthaginoise au moment où les équipages étaient à terre. — Au signal d'alarme, les matelots regagnèrent précipitamment leurs navires, coupèrent les câbles des ancres et se préparèrent à soutenir la lutte; mais le désordre et la confusion qui régnaient à bord des vaisseaux les empêchèrent de combattre, et, après avoir essayé plutôt qu'engagé la bataille, selon l'expression de Tite-Live, ils prirent la fuite. — Quelques-uns échouèrent sur des bas-fonds, d'autres sur le rivage; vingt trirèmes tombèrent au pouvoir des ennemis.

Les Romains, fiers d'avoir vaincu dès le premier choc, longèrent la côte jusqu'à Carthagène, mirent le feu aux maisons les plus voisines des murailles et dévastèrent le pays d'alentour. — Puis, gagnant le large, ils allèrent ravager l'île d'Ébuse (Iviça) et revinrent enfin à Tarragone chargés de butin.

Ces événements modérèrent singulièrement la joie que les victoires d'Annibal avaient causée à Carthage; un nouvel échec y jeta le découragement. — Soixante-dix galères, qui avaient été envoyées sur les côtes d'Italie, furent attaquées et dispersées par cent quinquérèmes, sous les ordres de Servilius, et obligées de rentrer dans les ports d'Afrique.

Vers cette même époque, le sénat, convaincu qu'il était nécessaire de serrer de près les Carthaginois en Espagne, afin qu'ils ne pussent envoyer des secours à Annibal, arma vingt vaisseaux, donna le commandement de cette escadre à Pubilus Scipion, et l'envoya en toute hâte auprès de son frère Cnéus avec ordre d'agir de concert avec lui.

Cependant Annibal voyait avec dépit la sage prudence des généraux romains. Il avait besoin de combattre pour se soutenir. L'inconstance de la faveur populaire le servit à souhait; elle lui jeta le téméraire Varron qui engagea la bataille près de Cannes en Apulie. Les consuls avaient 80,000 hommes et Annibal 50,000 seulement; mais, à Cannes, comme à Trasimène, comme à la Trébie, le plus petit nombre enveloppa le plus grand, et la cavalerie donna la victoire (216 av. J.-C.). Soixante-dix mille Romains ou alliés restèrent sur le champ de bataille. (Polybe, liv. III.)

Tandis qu'en Italie les armes romaines éprouvaient de si terribles échecs, elles triomphaient en Espagne, où s'illustraient les deux Scipions. Mais alors la marine n'eut aucune occasion de se signaler. Du reste on sentit à Rome la nécessité d'augmenter les armements maritimes, car Fabius et Marcellus furent chargés d'équiper cent cinquante vaisseaux (214.)

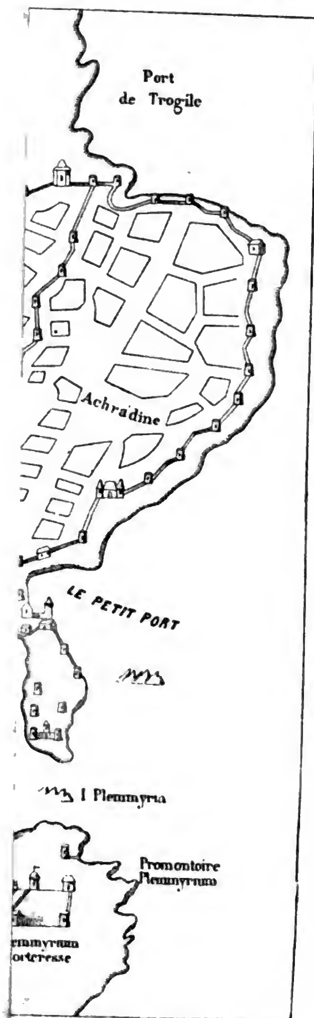
Matelots fournis et payés par les particuliers. — Comme on manquait de marins, le sénat décréta que les particuliers

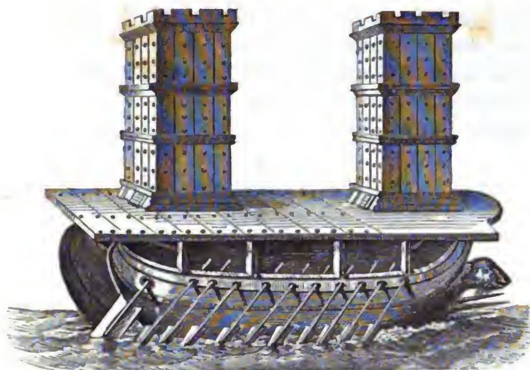
concourraient à l'augmentation du personnel de la flotte. — Tous les citoyens dont la fortune était de cinquante mille as de cuivre devaient fournir un matelot. Ce nombre s'élevai à quatre, avec un an de paye, pour ceux qui avaient de cent à trois cent mille as ; à cinq, pour ceux qui possédaient de trois cent mille à un million d'as ; à sept, lorsque le capital dépassait un millon d'as ; à huit, pour les sénateurs (Tite-Live, liv. XXIV.)

Pendant qu'à Rome on faisait ces préparatifs, deux généraux entreprenants, Hippocrate et Épicyde, s'étaient emparés du pouvoir à Syracuse après la mort d'Hiéronyme (1), successeur de Hiéron, et étaient entrés dans l'alliance de Carthage. Marcellus, qui avait le commandement de la province de Sicile, tenta inutilement la voie des négociations, et se vit bientôt dans la nécessité de faire la guerre. — Il prit d'assaut Léontium et vint mettre le siége devant Syracuse. Cette ville puissante était alors divisée en cinq quartiers : Ortygie ou l'île, Achradine situé sur les bords de la mer, Tyché, Néapolis et Épipole. Syracuse avait deux ports, le grand et le petit. Il y en avait aussi, au-dessus de l'Achradine, un troisième nommé Trogile.

Siége de Syracuse. — Marcellus résolut d'attaquer en même temps, et par mer, du côté d'Achradine, et par terre, du côté de Tyché. Les préparatifs qu'il avait faits pour l'attaque par mer auraient certainement suffi, si la ville n'avait été défendue par Archimède ; mais souvent le génie d'un seul homme est plus puissant que mille bras. — La flotte romaine était forte de soixante quinquérèmes, sans compter un grand nombre de bâtiments de différentes grandeurs ; chaque navire était monté de soldats armés d'arcs, de frondes, de dards, pour balayer les remparts et en faciliter l'approche ; sur quelques bâtiments étaient placées des tours à trois étages.

(1) Hiéronyme, petit-fils de Hiéron qui avait été pendant cinquante ans le fidèle allié des Romains, se rendit odieux à ses sujets par ses débauches et ses cruautés. Il périt au bout d'un an avec toute sa famille, victime d'une conspiration.


Port
de Trogile
Achradine
LE PETIT PORT
I Plemmyria
Promontoire
Plemmyrium
Fortresse



(*Fig.* 54.)

Huit quinquérèmes dégarnies de leurs rames, les unes à droite, les autres à gauche, et attachées deux à deux par leurs flancs découverts, portaient des machines nommées sambuques (1).

Voici, d'après Polybe, quelle en était la disposition : « Une « échelle, dont la hauteur égalait celle des murailles, était « placée en travers sur les côtés rapprochés des navires « réunis ensemble, de manière à ce qu'elle dépassât de « beaucoup les éperons. Au sommet des mâts, sur ces mêmes « navires, étaient adaptées des poulies garnies de câbles. Dès « que le moment de se servir de la machine approchait, on « attachait la tête de l'échelle à ces câbles et aussitôt les hom- « mes placés sur la poupe la dressaient à l'aide des pou- « lies. Puis les rameurs rapprochaient les vaisseaux de la « terre et on essayait d'appliquer la sambuque aux murail- « les. Lorsque cette opération avait réussi, quatre soldats « postés d'avance sur une planche entourée de claies de trois

(1) On plaçait sur les vaisseaux toutes sortes de machines, comme sur un retranchement. Le pont volant, placé sur deux ou trois navires joints ensemble et sur lequel on élevait des tours, servait particulièrement dans les siéges pour soutenir et faciliter une escalade par mer. — Celle-ci s'exécutait au moyen des sambuques.

« côtés et fixée au haut de l'échelle, descendaient sur les « remparts, et étaient bientôt suivis de leurs camarades. »

Cette machine devait son nom à la ressemblance qu'elle avait dans son ensemble avec la sambuque, instrument de musique.



(*Fig.* 55.)

Marcellus, qui ne doutait pas du succès de son entreprise, fit avancer la flotte vers les murs d'Achradine. Elle était précédée des vaisseaux qui portaient les sambuques et les tours; mais, dès qu'ils furent à portée des plus fortes balistes d'Archimède, les assiégés lancèrent des pierres d'une pesanteur énorme qui brisèrent en partie les appuis des sambuques et donnèrent une telle secousse aux navires qu'ils se séparèrent et éprouvèrent de fortes avaries.

Diverses autres machines jetaient en même temps sur les vaisseaux romains des solives armées de fer pointu et des javelots.

Marcellus, étonné, fut obligé de s'éloigner. Il recommença l'attaque le lendemain en donnant l'ordre à ses quinquérèmes de passer près des murailles; il était persuadé qu'elles seraient ainsi à l'abri des traits de l'ennemi, puisqu'ils portaient au loin. Mais Archimède avait tout prévu; il avait des

catapultes pour toutes les distances. Lors donc que la flotte romaine eut gagné la courtine en la serrant de près, on lui lança de haut en bas une prodigieuse quantité de carreaux et de dards. Bientôt parurent au-dessus des murailles des grues d'où tombaient d'énormes quartiers de roc. On faisait aussi descendre des remparts, au moyen d'une bascule, une espèce de corbeau garni de crochets, ou mains de fer, attachées à une longue chaîne. Le pilon aigu du corbeau perçait, en tombant, la galère qui se trouvait au-dessous, tandis que les mains de fer s'y accrochaient. Aussitôt un énorme contre-poids en plomb faisait incliner vers la terre l'autre côté de la bascule, de sorte que le navire se trouvait un instant suspendu droit sur la poupe et retombait ensuite si lourdement qu'il se remplissait d'eau.

Marcellus, reconnaissant enfin l'impossibilité de continuer l'attaque, se retira prudemment, changea le siége en blocus et résolut d'attendre qu'une trahison ou une surprise livrât la place aux Romains (Polybe, liv. VIII. Tite-Live, XXII). Quant au miroir ardent, au moyen duquel Archimède aurait brûlé une partie de la flotte, aucun auteur ancien n'en parle; c'est une tradition moderne qui n'a pas de fondement.

Marcellus laissa près de Syracuse la plus grande partie de l'armée sous le commandement d'Appius, et, suivi lui-même de quelques troupes d'élite, il alla ravager les terres des villes qui s'étaient prononcées pour Carthage, reçut la soumission d'Hélorus, d'Herbessus, prit d'assaut Mégare et la détruisit complètement.

Première guerre contre la Macédoine. — A cette même époque une députation vint annoncer à Valérius, qui commandait l'escadre de Brindes, que Philippe, roi de Macédoine (1), avait remonté l'Aoüs avec cent vingt galères

(1) Depuis longtemps la guerre contre Philippe était prévue. Ce prince, attentif aux démêlés de Rome et de Carthage, avait d'abord été indécis entre les deux peuples; mais lorsqu'il avait appris qu'Annibal trois fois vainqueur marchait de succès en succès, il s'était décidé à faire alliance avec le général carthaginois, et avait pris l'engagement de lui envoyer des troupes et deux cents vaisseaux.

à deux rangs de rames, et s'était emparé d'Oricum par surprise. — Les députés suppliaient le préteur de venir à leur secours contre cet ennemi déclaré de Rome.

Valérius fit aussitôt embarquer des troupes sur les vaisseaux de transport, et cingla vers Oricum. Il y entra sans peine, car Philippe n'avait laissé dans la place qu'une faible garnison et était allé mettre le siége devant Apollonie.

Les habitants de cette dernière ville demandèrent aussi des secours au préteur, qui leur envoya deux mille soldats d'élite. — Ces troupes pénétrèrent à la faveur de la nuit dans le camp des Macédoniens, y mirent tout à feu et à sang, et forcèrent Philippe à chercher un refuge sur ses vaisseaux. — Alors Valérius conduisit sa flotte à l'embouchure du fleuve afin d'empêcher le roi de s'échapper par mer ; mais celui-ci, prévoyant que ses navires allaient tomber au pouvoir de l'ennemi, les fit brûler, et regagna par terre la Macédoine avec un petit nombre de soldats. — Le préteur passa l'hiver à Oricum (Tite-Live, liv. XXIV).

Au printemps suivant, Rome fournit vingt quinquérèmes aux Étoliens, qui étaient aussi en guerre avec la Macédoine. — Cette escadre, commandée par Lavinus, partit de Corcyre, doubla le promontoire de Leucate, rangea la côte de Naupacte, et vint assiéger Anticyre. — Les machines placées sur les vaisseaux ouvrirent bientôt de larges brèches, et la place fut obligée de capituler. Peu de temps après, les forces navales envoyées contre Philippe se dirigèrent vers Lemnos, répandirent l'alarme dans toutes les îles voisines et s'emparèrent d'Orée, ville située sur la côte nord de l'Eubée.

Le roi de Macédoine, craignant les suites d'une guerre dont le commencement ne présageait pas une heureuse issue, fit la paix au moment où le proconsul Sempronius se préparait à l'aller attaquer avec trente-cinq navires, sur lesquels étaient embarqués dix mille hommes d'infanterie et mille cavaliers.

Pendant ce temps les légions resserraient chaque jour davantage Annibal dans l'Apulie et la Lucanie. Le général carthaginois semblait abattu ; tout à coup il se releva plus me-

naçant. Tarente lui fut livrée par trahison, et il s'avança jusqu'aux portes de Rome.

Aussitôt tous les citoyens coururent aux armes et sortirent des murs. — Annibal et les consuls en présence se virent plusieurs fois au moment de décider cette lutte sanglante par un dernier combat; mais dès qu'on en donnait le signal un violent orage empêchait les deux armées d'en venir aux mains. — Annibal crut voir dans ce phénomène répété un arrêt des dieux; il se retira dans le Bruttium, et abandonna Capoue à la vengeance de Rome (211 av. J.-C.).

Tandis qu'en Italie les armes de la République reprenaient l'avantage, elles éprouvaient de terribles échecs en Espagne. Accablés par des forces supérieures, les deux Scipions avaient péri en combattant à la tête des légions; Cornélius, à peine âgé de vingt-quatre ans, partit pour aller venger la mort de son père et de son oncle (211 av. J.-C.).

Le jeune préteur débuta par la prise de Carthagène, vainquit quelques mois après Asdrubal près de Bétule, contraignit, dans les campagnes suivantes, les autres généraux carthaginois à reculer jusqu'à Gadès, et s'empara de cette place (210-206).

Nommé consul à son retour d'Espagne, il se dirigea d'abord vers la Sicile, et y passa l'hiver afin de tout disposer pour l'exécution du plan qu'il avait conçu de porter le théâtre de la guerre en Afrique (1).

Au commencement du printemps, cinquante galères et quatre cents bâtiments chargés de troupes quittèrent le port de Lilybée, par un vent favorable, et s'éloignèrent rapidement le cap au sud. Vers le milieu du jour il s'éleva un brouillard épais qui rendit la navigation difficile, sans cependant empêcher l'armée de s'avancer dans le plus grand ordre. — Scipion tenait la tête de l'aile droite; Marcus Porcius Caton conduisait la gauche. — Chaque navire éperonné portait un

(1) Pendant que Scipion prenait les mesures les plus sages pour assurer le succès de son entreprise, Magon vint s'emparer de Gênes, qu'il trouva sans défense, et Octavius captura dans les mers de Sardaigne quatre-vingts navires chargés de munitions et de blé pour l'armée d'Annibal. (Cœlius.)

fanal; il y en avait deux sur les bâtiments de charge, trois sur la galère du consul. — On fit route pendant toute la nuit. — Au lever du soleil le temps s'éclaircit et les vigies aperçurent la terre. — Le pilote ayant alors annoncé qu'on n'était plus qu'à cinq milles du promontoire de Mercure (cap Bon), Scipion ordonna de gouverner au sud-ouest pour aller chercher un point de débarquement. Mais à la même heure que la veille une forte brume déroba la vue des côtes, et il fallut jeter l'ancre. — Le lendemain matin la brise chassa les vapeurs et l'on découvrit toute l'étendue des rivages africains. — Scipion demanda le nom d'un cap voisin; on lui dit que c'était le Beau Promontoire « Eh bien, ajouta-t-il, j'accepte « l'augure; qu'on aborde! » (Tite-Live, liv. XXXX.)

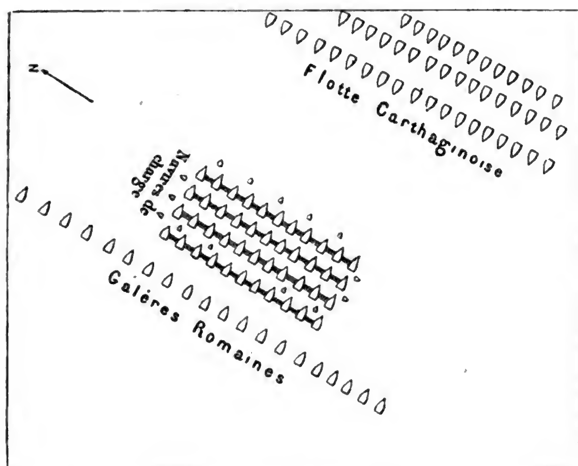
Le débarquement s'effectua sans peine, et l'on établit le camp. — Bientôt l'épouvante se répandit sur la côte. — A Carthage surtout la terreur et l'agitation étaient à leur comble, car on pensait que les Romains allaient attaquer la ville sur-le-champ. Le consul se contenta de ravager les environs, et alla mettre le siége devant Utique qu'il ne put prendre. — Se dirigeant ensuite vers le sud, il vainquit deux fois les armées envoyées contre lui, et vint investir Tunès (Tunis). — Bientôt la flotte carthaginoise, forte de cent voiles, parut au large de la lagune.

Combat de Tunès. — Scipion n'avait que vingt quinquérèmes (1); il se disposa cependant à bien recevoir l'ennemi. — Il rangea sur quatre lignes (devant ses galères) tous les bâtiments de charge et les fit solidement attacher ensemble, « de sorte que, dit Polybe, ces navires ainsi réunis « formaient comme une place d'armes, où il était facile de « dresser les machines à jet et où les soldats pouvaient agir « comme sur les plates-formes d'une fortification. »

Les Carthaginois engagèrent le combat le lendemain, et

(1) Les forces navales de la République, composées alors d'environ cent soixante vaisseaux longs, étaient dispersées : quarante navires défendaient les côtes de la Sardaigne, un pareil nombre croisait sur celles de la Sicile et le reste gardait l'Italie.

furent repoussés. Honteux de cet échec, ils attaquèrent de nouveau le jour suivant, avec impétuosité, lancèrent



(*Fig.* 36.)

des harpons sur les bâtiments de charge qui formaient la première ligne, les accrochèrent ainsi et s'efforcèrent de rompre les amarres qui les retenaient. — La lutte dura plusieurs heures; enfin Scipion ordonna de couper les câbles et abandonna prudemment dix vaisseaux pour sauver le reste de la flotte. — Les ennemis, satisfaits de ce petit succès, se retirèrent et gagnèrent leurs ports.

Tunès capitula peu de temps après, et le consul, par de nouvelles victoires, força les suffètes à rappeler Annibal. Celui-ci voulut d'abord traiter de la paix; mais le général romain lui imposa des conditions si dures qu'il ne put les accepter. — Les deux armées en vinrent aux mains près de Zama (auj. Zowarin). Annibal vaincu s'enfuit à Carthage, qui se vit alors dans la nécessité de se soumettre (202 av. J.-C.). — Elle prit l'engagement de ne point faire de guerre,

même en Afrique, sans la permission des Romains; de payer 10,000 talents en cinquante ans, et livra au consul cinq cents navires qu'il fit brûler en pleine mer (Polybe, liv. XV; — Tite-Live, liv. XXX).

Scipion fut reçu à Rome aux acclamations de la foule, on lui décerna les honneurs du triomphe, et le peuple lui donna le surnom d'Africain.

Seconde guerre contre la Macédoine (200-197). — Les Romains tournèrent ensuite leurs armes contre Philippe et le forcèrent à s'éloigner de l'Attique. — Puis, unissant leur armée navale à celle du roi de Pergame, ils attaquèrent la flotte macédonienne non loin de Chio et la dispersèrent. — Attale, en la poursuivant, s'avança trop près des côtes, y fut acculé par des forces supérieures et se vit contraint d'abandonner son navire pour ne pas tomber entre les mains des ennemis (1). — Alors Philippe, qui était parvenu à rallier la plus grande partie de ses galères, s'efforça de persuader aux équipages que la fuite du roi de Pergame leur assurait la victoire, et feignit de vouloir recommencer la lutte. Cependant, lorsque les alliés vinrent de nouveau lui offrir le combat, il n'osa pas l'accepter, et les laissa regagner tranquillement les ports de l'Asie (Polybe).

Les hostilités continuèrent sur terre, avec des alternatives de bons et de mauvais succès. Plusieurs mouvements sans résultat et quelques engagements sans importance furent enfin suivis d'une grande bataille. — Les troupes commandées par Quintius Flaminius et celles du roi de Macédoine se rencontrèrent en Thessalie, à Cynocéphales (196 av. J.-C.). Philippe fut vaincu et n'obtint la paix qu'aux conditions les plus dures : il rappela ses garnisons de toutes les villes de Grèce et d'Asie qu'elles occupaient encore, paya 500 talents, en promit 50 comme tribut annuel pendant dix ans, et livra tous ses vaisseaux.

Guerre contre Antiochus. — Six ans après, le sénat résolut

(1) Il alla chercher un refuge à Erythrée.

de mettre un frein à l'ambition d'Antiochus le Grand. — Annibal, qui s'était réfugié à la cour de ce prince, l'engageait vivement à porter la guerre en Italie, et offrait de prendre lui-même le commandement de cette expédition, pour laquelle il ne demandait que dix mille hommes de pied, mille chevaux et cent galères. — Au lieu de suivre les conseils du héros carthaginois, le roi de Syrie aima mieux braver les Romains en attaquant la Grèce. Il y débarqua vers le milieu de septembre (192) avec dix mille hommes, remporta quelques avantages, et passa l'hiver à Chalcis.

Pendant ce temps les Romains avaient achevé leurs préparatifs. Au mois de mai (191), Acilius Glabrion traversa l'Adriatique, réduisit la Thessalie, et détruisit presque totalement l'armée d'Antiochus, qui se hâta de retourner à Éphèse. Il s'y croyait en sûreté. Annibal lui ouvrit les yeux : « Vous « n'avez pas voulu combattre les Romains en Italie, lui dit-« il, vous serez bientôt obligé de les combattre en Asie et « pour l'Asie. » — Effrayé par cet avis, Antiochus gagna la Chersonèse avec ceux de ses navires qui étaient équipés, chargea Polyxénidas d'armer le reste de sa flotte et envoya des barques reconnaître tous les parages des îles.

Les prévisions d'Annibal ne tardèrent pas à se réaliser. Caïus Livius partit de Messine avec soixante-dix vaisseaux et aborda quelques jours après à Délos. Polyxénidas, instruit de son arrivée par ses éclaireurs, se hâta d'en donner avis au roi, qui conduisit aussitôt toutes ses galères à Éphèse. — Là il fut décidé qu'on livrerait un combat naval. — On employa deux jours à s'y préparer, et le troisième cent bâtiments de moyenne grandeur se dirigèrent vers Coryce.

Combat de Coryce (191 av. J.-C.). — Le consul, qui avait été retenu à Délos par des vents contraires, remit alors à la voile et se rendit à Phocée, où Eumène l'attendait avec tous ses vaisseaux. — Les deux flottes appareillèrent le lendemain, firent route au nord-ouest, doublèrent le cap Melœna et coururent ensuite au sud pour aller chercher l'ennemi. Polyxénidas, informé de leur approche, se porta rapide-

ment à leur rencontre, et les armées se trouvèrent en présence non loin du promontoire Argennum. Trois trirèmes syriennes commencèrent l'attaque : elles fondirent sur deux bâtiments carthaginois qui avaient pris position devant l'aile droite des Romains et en enlevèrent une à l'abordage. — Aussitôt Livius s'avança pour réparer cet échec, l'action devint bientôt générale, et pendant longtemps on lutta des deux côtés avec un égal avantage ; enfin les Syriens battirent en retraite et gagnèrent le port d'Éphèse. — Livius conduisit ses navires à Cana. (Tite-Live, liv. XXXVI.)

L'année suivante (190) Antiochus plaça de nouveau ses forces navales sous les ordres de Polyxénidas. Ce général, Rhodien exilé, méditait contre ses anciens compagnons d'armes des projets de vengeance ; mais, désespérant de pouvoir les accomplir par la force, il eut recours à la perfidie. — Il fit dire à Pausistrate, commandant des galères de Rhodes, qui allaient rallier les vaisseaux romains, que, s'il voulait lui ménager un retour honorable dans sa patrie, il lui livrerait la flotte syrienne.

Pausistrate ne crut pas devoir rejeter une proposition de cette importance ; et, au lieu de continuer sa route, il atterrit à Panorme (île de Samos). Polyxénidas confirma bientôt par écrit tout ce qu'il lui avait promis, et l'assura que, pour affaiblir l'armée du roi et l'exposer à une défaite certaine, il allait diminuer le nombre des rameurs et désarmer plusieurs quadrirèmes.

Se croyant à l'abri de tout danger, le trop crédule Pausistrate envoya une partie de ses bâtiments à Halicarnasse pour y faire des vivres. — Cette imprudence causa sa perte. — Polyxénidas partit aussitôt d'Éphèse avec soixante-dix vaisseaux et vint le surprendre au milieu de la nuit. — Alors une lutte terrible s'engagea dans le port ; les Rhodiens opposèrent longtemps la plus vigoureuse résistance ; leur chef intrépide se fit tuer dans la mêlée ; sa galère, attaquée par trois quinquérèmes, fut coulée à fond, et tous les navires, à l'exception de sept, tombèrent au pouvoir des ennemis.

A la nouvelle de ce désastre, Livius, qui assiégeait Abydos,

se rendit promptement à Samos, et y fut rallié peu de temps après par trente galères de Rhodes.

Les forces navales syriennes étaient toujours à Éphèse. Livius, après avoir cherché en vain à les attirer au combat, débarqua des troupes à une petite distance de la ville, ravagea la campagne et regagna Samos, où arriva bientôt Émilius Régillus, qui venait prendre le commandement de la flotte.

Le nouveau chef décida qu'il fallait s'emparer de Patare afin d'empêcher l'ennemi d'équiper des vaisseaux en Lycie. — Livius se dirigea sur le point qu'on avait résolu d'occuper avec deux quinquérèmes romaines, quatre quadrirèmes rhodiennes et deux vaisseaux de Smyrne. — Les cités qu'il trouva sur sa route, Milet, Mynde, Halicarnasse, Cos, Cnide, s'empressèrent d'obéir aux ordes qu'il leur donna.

Il alla ensuite toucher à Rhodes, qui lui fournit encore trois quadrirèmes, et cingla enfin vers Patare.



(*Fig.* 57.)

Sa marche, d'abord rapide, fut bientôt retardée par les vents d'est et il ne parvint à s'approcher de la côte qu'en faisant force de rames. — Il était impossible de mouiller devant les remparts de la ville ; Livius gagna un lieu voisin nommé Phénicunte et y débarqua les équipages, qui livrèrent aussitôt un combat acharné aux troupes envoyées contre eux, et les forcèrent à battre en retraite.

Le préteur avait chèrement payé la victoire ; il jugea prudent de renoncer à toute tentative sur Patare et s'éloigna le lendemain.

Dès qu'Émilius fut instruit du mauvais succès de l'expédition, il alla croiser sur les côtes de Carie, et ne revint à Samos que lorsqu'il eut perdu tout espoir de rencontrer l'ennemi.

Combat de Sida. — Eudame ne resta pas non plus inactif; ayant appris qu'une escadre commandée par Annibal était partie des ports de Syrie, il se porta rapidement à sa rencontre, lui livra bataille en vue de Sida (auj. Adalia ou Satalie) et la mit en fuite.

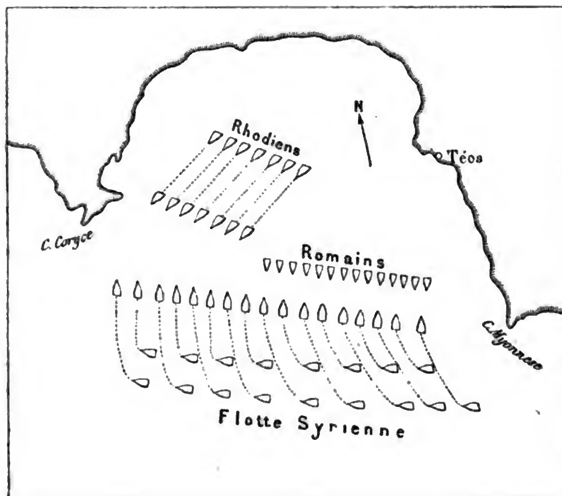
Quelque temps après Régillus, parti de Samos, donna la chasse à des pirates et vint aborder à Téos. — Les vaisseaux étaient au mouillage devant la ville et les équipages avaient été envoyés à terre pour prendre des vivres, lorsqu'on annonça au préteur que la flotte syrienne approchait. — Aussitôt il fit rembarquer les matelots, donna l'ordre d'appareiller et gagna le large.

Combat de Téos (190 av. J.-C.). — Les deux armées se rencontrèrent entre les caps Mionnèse et Coryce.

Les galères royales, rangées deux à deux sur une longue file, vinrent lentement déployer leur front de bataille en face des Romains qui se rangèrent sur une seule ligne de front, et bientôt l'action s'engagea sur tous les points à la fois.

La flotte prétorienne était forte de quatre-vingts voiles, dont vingt-deux de Rhodes (sous les ordres d'Eudame) ; celle d'Antiochus, commandée par Polyxénidas, comptait neuf vaisseaux de plus. — Pendant longtemps les marins et les sol-

dats combattirent des deux côtés avec une égale bravoure, les pilotes rivalisèrent d'habileté, les rameurs luttèrent de force et d'adresse. — Enfin les Romains, vainqueurs au centre et à la gauche, s'emparèrent de plusieurs navires, en coulèrent un grand nombre et forcèrent l'aile droite des Syriens à s'éloigner du champ de bataille. (Tite-Live.)



(*Fig.* 58.)

Peu de temps après, trente mille légionnaires, conduits par Lucius Scipion et son frère l'Africain, battirent complétement l'armée royale près de Magnésie. — Antiochus, obligé de demander la paix, ne l'obtint qu'aux conditions les plus onéreuses (1) : il abandonna l'Asie en deçà du mont Taurus, prit l'engagement de payer les frais de la guerre, donna son fils en otage, et livra tous ses vaisseaux, qui furent brûlés par ordre du consul.

(1) Il fut tué, en 187, dans l'Élymaïde (province de la Perse), où il était allé pour piller un temple de Bélus afin de payer les Romains.

Les Romains s'illustrèrent bientôt par de nouveaux triomphes. Le consul Manlius Vulso défit les Galates ; son collègue Fulvius subjugua les Étoliens ; Émilius et Flaminius soumirent la Ligurie ; Marcellus mit en fuite les Gaulois, qui avaient franchi les Alpes pour s'établir dans les environs d'Aquilée ; Fulvius Flaccus et Sempronius Gracchus remportèrent plusieurs victoires sur les Celtibériens ; Manlius vainquit les Lusitaniens ; Claudius s'empara de l'Istrie. — Il semblait que Rome ne dût plus trouver d'ennemis ; mais Philippe restait, toujours menaçant. — Il souffrait impatiemment les humiliantes conditions de paix qui lui avaient été imposées et prenait sourdement des mesures pour secouer le joug, lorsqu'il mourut en 178.

Troisième guerre de Macédoine (172-168). — Persée, qui lui succéda au trône, renouvela le traité conclu avec son père, assura le sénat de ses dispositions pacifiques et se prépara pendant six ans à recommencer la lutte. — Instruit de ses projets par Eumène, le sénat lui déclara la guerre, et Licinius reçut l'ordre d'armer promptement cinquante quinquérèmes qui ne servirent qu'au transport des troupes, d'abord peu nombreuses, qu'on envoya en Orient (172).

Les années suivantes, l'armée navale n'eut pas non plus à combattre ; seulement, quand, après la victoire de Paul Émile (à Pydna), le roi de Macédoine se réfugia dans l'île de Samothrace, Cnéus Octavius (qui commandait alors la flotte), l'y suivit, le fit prisonnier et s'empara de tous ses vaisseaux.

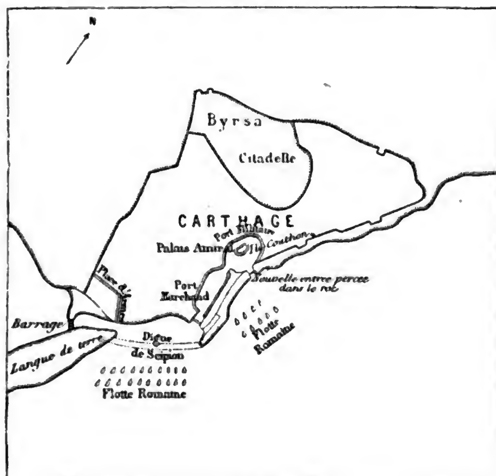
Troisième guerre punique (149-146). — Après avoir étendu sa domination en Europe et en Asie, Rome tourna ses armes contre Carthage, dont elle avait depuis longtemps résolu la destruction. — Cinquante quinquérèmes et un grand nombre de navires ronds portèrent en Afrique quatre-vingt mille soldats. Les Carthaginois envoyèrent aussitôt aux consuls des députés pour demander ce qu'ils exigeaient d'eux. Censorinus leur ordonna de livrer les armes et les machines de guerre, et lorsqu'il eut tout reçu il dit : « Maintenant vous abandon-

« nerez votre ville et vous irez vous établir à dix milles dans « les terres. »

L'excès du malheur réveilla le courage du peuple ; l'amour de la patrie réunit les factions; trente mille bannis furent rappelés, et Amilcar prit le commandement des troupes.

Les Romains ne s'attendaient à aucune résistance ; se croyant sûrs du succès, ils n'avaient point pressé leurs opérations; mais, lorsqu'ils marchèrent enfin contre ceux qu'ils regardaient comme des esclaves soumis, ils trouvèrent une nation sous les armes. — Repoussés dans plusieurs assauts, ils se virent bientôt attaqués à leur tour et reçurent d'assez rudes échecs : Asdrubal dirigea un grand nombre de brûlots contre leur flotte, qui fut en partie consumée.

Il fallait un chef habile pour réparer les fautes commises par les généraux qui jusque-là avaient conduit le siége ; on nomma le jeune Scipion Émilien.



(*Fig.* 59.)

Bâtie sur un isthme large de vingt-cinq stades (5 kilomètres), Carthage avait deux ports reliés par un canal. Le

premier, destiné à recevoir les navires marchands, était bordé de larges quais; autour du second, vaste bassin circulaire au centre duquel était située l'île Cothon, s'élevaient des loges servant d'abri aux bâtiments de guerre et des magasins où l'on tenait en réserve les objets nécessaires à leur armement. Ces constructions monumentales, soutenues par des colonnes d'ordre ionique, offraient dans leur ensemble l'aspect le plus grandiose (1). (Appien. — Strabon.)

Scipion coupa les vivres aux assiégés par terre; et, comme ils en recevaient encore par mer, il leur ôta cette ressource en fermant le port avec une digue immense. — Les Carthaginois creusèrent dans le roc une nouvelle issue et firent sortir cinquante trirèmes, qui furent repoussées.

Laissant alors la famine continuer son œuvre de destruction, Scipion alla durant l'hiver forcer le camp de Néphéris. — Au printemps il poussa le siége avec une nouvelle vigueur, et la ville tomba enfin en son pouvoir après un assaut « où « l'on combattit pendant six jours et six nuits, sans trêve « et sans repos (2). »

(1) Les ports de Carthage ont été pour M. Beulé un sujet d'étude approfondie; ils présentent aujourd'hui l'aspect d'une mare à sec pendant l'été et que les pluies remplissent pendant l'hiver.

(2) Elle n'est plus, des mers l'antique souveraine;
Carthage humiliée a, sous l'aigle romaine,
De son front menaçant abaissé la fierté.
Son empire détruit, son commerce arrêté,
Ses vaisseaux consumés par la flamme cruelle,
La laissent sous le joug impuissante et fidèle.
Mais Rome redoutait un nom toujours fatal,
Une terre odieuse où naquit Annibal;
Où l'active industrie, aux Romains étrangère,
Réparait sans éclat les malheurs de la guerre.
Caton la fatiguait d'un avenir douteux;
Et, *Périssent Carthage et ses derniers neveux!*
Fut longtemps le seul cri qui sortit de sa bouche.
C'en est fait; l'heure sonne : un autre Scipion
Remplit l'ordre de Rome et les vœux de Caton.
Vainement secondé par la fureur commune,
Asdrubal a deux fois balancé la fortune;
Il faut enfin céder à des dieux inhumains,
Et Carthage embrasée accomplit ses destins.

Voyage de Polybe. — La destruction de la riche cité qui avait eu si longtemps l'empire de la mer parut insuffisante aux Romains; ils craignirent que les Carthaginois ne devinssent encore redoutables si on leur laissait les nombreux établissements qu'ils possédaient sur les côtes occidentales de l'Afrique. — Lixa passait pour plus grande et plus formidable que Carthage même (Pline, liv. V). Il fallait anéantir aussi Lixa et visiter le littoral afin de s'assurer qu'il n'existait plus rien qui pût troubler la sécurité des vainqueurs.

Polybe partit donc avec soixante navires pour aller ruiner les villes fondées par les Carthaginois sur les rives de l'Océan. — La relation de son voyage ne nous est point parve-

Ce port, premier objet d'une jalouse rage,
Où des navigateurs le généreux courage
Eût enfin reculé, sans les fureurs de Mars,
Les bornes de la terre et les bornes des arts;
Ces utiles vaisseaux, dont la voile chérie
Rassemblait les tributs payés à la patrie,
Ou portait des bienfaits à vingt peuples soumis,
Périssent consumés par les feux ennemis.
Au souffle des autans la flamme impétueuse
Roule sur la cité; la nuit tempêtueuse
Descend sur ces remparts, le front armé d'éclairs;
Un océan de feu bouillonne dans les airs.
....
Les Prières en deuil, plaintives, consternées,
Montent vers Jupiter, les yeux baignés de pleurs;
Jupiter les repousse, et ses foudres vengeurs,
Destinés aux forfaits, tonnent sur l'infortune;
Pour la première fois la douleur l'importune.
Scipion, qu'il dirige au milieu des combats,
Excite, en la réglant, la fureur des soldats,
Joint le calme au carnage, et, d'un bras invincible,
Couronne des Romains la vengeance inflexible.
....
Cependant les clameurs de la foule expirante,
Les tourbillons épais, la flamme dévorante,
Accomplissant du sort les décrets absolus,
Disent aux nations que Carthage n'est plus;
Que l'Océan soumis perd son indépendance;
Et qu'étendant sur lui sa jalouse puissance,
Rome, dont le génie accable l'univers,
Condamne au même joug et la terre et les mers.

(ESMÉNARD.)

nue, et nous ne la connaissons aujourd'hui que par l'extrait qu'en donne Pline l'Ancien. — On y reconnaît que le navigateur grec entreprit de suivre la route qu'Hannon s'était ouverte autrefois. — Il se fit aider sans doute, dans cette expédition, par des pilotes du pays, car, de son temps, le détroit des Colonnes était la limite des courses de la plupart des marins de la Méditerranée. Les Phéniciens de Tyr, ceux de Carthage et les Marseillais étaient les seuls qui osassent le franchir.

Les riches possessions que Rome voulait détruire étaient alors déchues de leur ancienne splendeur, et la flotte n'eut qu'à longer tranquillement les côtes ; aussi ne trouve-t-on dans le fragment de Pline que les noms des lieux qu'elle visita : « Ce « fut d'abord le golfe de Sagut et une ville du même nom « située sur le promontoire de Mulelacha (1); puis les em- « bouchures des fleuves Lixus, Subur et Sala (2); le port « Rutubis (3); le promontoire du Soleil (4); ensuite le port « Risardir (5); l'embouchure du Cosenna (6), celle du Masa- « tat (7); le promontoire Surrentium (8); un golfe de qua- « tre-vingt-seize mille pas d'étendue (616 milles) dans lequel « se jette le Darat (9), qui est rempli de crocodiles : *Flumen* « *Darat in quo crocodilos gigni* ; le fleuve Salsum (10) (ou Pal- « sum) et enfin le fleuve Bambotum (11). » (Pline, liv. V.)

En comparant l'itinéraire de Polybe avec ceux d'Hannon et de Scylax, on remarque que les noms des fleuves et des

(1) Baie d'Al-Cazar, et cap Mollabat, d'après Gosselin.

(2) Lucos, Subu et rivière de Salé.

(3) Mazagan.

(4) Cap Cantin.

(5) Asafi.

(6) Le Tensift, qui passe près de Maroc.

(7) Rivière de Mogador.

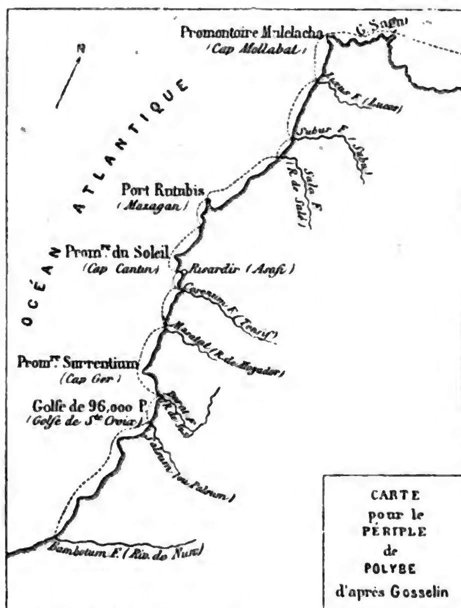
(8) Cap Ger.

(9) Golfe de Sainte-Croix, rivière de Sus.

(10) Rivière d'Assa.

(11) Rivière de Nun. — Pline dit encore que Polybe indique dans son périple une longue chaîne de montagnes qui s'étendait depuis le Bambotum jusqu'au Char des Dieux ; mais Gosselin pense que l'expédition ne s'avança pas au delà du fleuve.

villes sont presque entièrement changés. C'est que le petit nombre de marins qui fréquentaient ces contrées, ignorant le langage des habitants ou éprouvant des difficultés à prononcer des noms barbares, les ont défigurés dans leurs récits ou bien ont préféré leur en donner de nouveaux. — Ils ont fait à cet égard ce que l'on a fait souvent depuis et ce que nous faisons encore nous-mêmes dans les pays que nous découvrons (1).



(Fig. 60.)

Rome avait étendu ses conquêtes en Europe, en Asie, en Afrique; mais elle ne jouit pas longtemps du repos que sem-

(1) Les renseignements que donna Polybe, à son retour, firent cesser toutes les craintes : les anciennes colonies carthaginoises étaient sans importance.

blaient lui garantir tant de triomphes. Les citoyens qui avaient combattu d'abord pour se défendre et ensuite pour conquérir, n'employèrent bientôt plus leurs armes qu'à se disputer les jouissances de la domination. — Les discordes civiles éclatèrent; les alliés mécontents secouèrent le joug; les esclaves se révoltèrent et firent trembler pendant un instant la superbe cité qui avait humilié tant de rois.

Première guerre contre Mithridate (88-84 av. J.-C.). — Cependant un prince audacieux et doué d'un génie supérieur, Mithridate, nourrissait contre les Romains une haine implacable. — Il avait de nombreuses troupes et quatre cents vaisseaux bien équipés.

Lorsqu'il vit l'Italie en feu, il inonda l'Asie de ses armées. — Aquilius voulut l'arrêter, et fut battu; Oppius, qui n'avait que quarante mille hommes à la frontière de la Cappadoce, fut rejeté sur la Pamphylie; Cassius n'osa pas même combattre; la flotte qui gardait l'entrée de l'Euxin fut détruite.

Partout les populations couraient au-devant du vainqueur. — Pour lier ces peuples à sa cause il fit égorger au même jour et à la même heure tout ce qu'il y avait d'Italiens en Asie. — Il se dirigea ensuite vers Rhodes, où s'étaient réfugiés les Romains échappés au massacre, et alla mouiller à une petite distance de la ville.

Les habitants n'avaient pas assez de forces pour livrer bataille; ils ne purent que harceler la flotte de Mithridate. — Un jour, une de leurs trirèmes ayant attaqué un vaisseau ennemi, d'autres navires voulurent secourir les combattants, la lutte devint bientôt générale et les Rhodiens s'emparèrent d'une galère. — « Ils rentraient triomphants dans le port lorsqu'ils « s'aperçurent, dit Appien, qu'il leur manquait une quin- « quérème. Aussitôt ils envoyèrent à sa recherche six pe- « tits bâtiments, sous les ordres de Démagoras. — Le roi « mit à leur poursuite vingt-cinq quadrirèmes; mais l'habile « capitaine rhodien les entraîna au loin par une feinte re- « traite, puis, virant de bord tout à coup, il arriva brusque-

« ment sur les vaisseaux qui le poursuivaient, en coula deux « à fond et força les autres à prendre la fuite. »

Peu de jours après, les transports sur lesquels étaient embarquées les troupes qu'attendait le roi furent jetés à la côte par la tempête, et tombèrent en partie au pouvoir des Rhodiens. — Mithridate assiégea néanmoins la ville, et fit battre les murs, du côté de la mer, avec une énorme machine établie sur deux hexérèmes; mais, tous ses efforts ayant échoué contre l'héroïque résistance des habitants, il leva le siége et tourna ses armes contre la Grèce, où ses généraux (Archélaos et Métrophanes) remportèrent de grands avantages.

Sylla partit de Rome pour arrêter les progrès des troupes royales (86 av. J.-C.), prit Athènes d'assaut, vainquit Archélaos à Chéronée, Dorylaos à Orchomène, et pénétra jusqu'en Asie. Il ne pouvait, sans vaisseaux, réduire un ennemi dont la puissance consistait principalement en forces maritimes. Il donna donc l'ordre à Lucullus de demander des navires aux Cypriens, aux Phéniciens, aux Rhodiens, et en forma une flotte nombreuse qui ravagea les côtes et inquiéta les escadres du roi de Pont. — Enfin ce dernier demanda la paix. — La position de Sylla (1), l'armement de l'Italie contre lui, l'approche de Fimbria qui commandait des légions en Asie et suivait le parti de Marius, lui ôtaient toute possibilité de consommer la ruine de Mithridate; il se contenta de lui imposer un traité onéreux : le roi restitua ses conquêtes, livra les captifs, les transfuges et soixante-dix galères (2). (84 av. J.-C.)

Fimbria était en Lydie; Sylla marcha contre lui, entraîna son armée, le réduisit à se donner la mort et revint en Italie.

Pirates. — Vers l'an 82 av. J.-C., la république se vit attaquée par des ennemis nouveaux et d'autant plus formidables qu'ils s'étaient rendus maîtres de toutes les mers; ce furent

(1) Il avait été déclaré ennemi de la république, et un grand nombre de ses amis avaient été égorgés par les partisans de Marius.

(2) Deux ans après, Muréna recommença les hostilités sans y être autorisé, et livra au roi de Pont une bataille dont le succès resta indécis. — Cette seconde guerre fut bien vite arrêtée par Sylla.

les pirates. — Sortis originairement de Cilicie, ils s'étaient d'abord mis au service de Mithridate, qui avait autorisé leurs déprédations sur les côtes de l'île de Crète, et sur celles de la Grèce, depuis le Pirée jusqu'au cap Malée. Lorsque le roi de Pont fut contraint d'abandonner ses conquêtes, les forbans, enrichis par le pillage de l'Asie, étaient en état d'armer de gros bâtiments et des trirèmes. — Leur nombre s'accrut infiniment par le concours des brigands de toutes les nations qui vinrent se joindre à eux. Alors ils formèrent des armées, firent des descentes, surprirent les villes qui n'étaient point fortifiées et assiégèrent celles qui pouvaient se défendre. — Prétendant même avoir ennobli leur profession, ils prirent le nom de soldats aventuriers, et constituèrent une espèce de république dont la Cilicie était le centre (1). (Appien.)

Muréna s'était efforcé en vain d'arrêter les progrès de cette puissance; il fallut envoyer de Rome des forces de terre et de mer.

Les pirates osèrent combattre une escadre commandée par Publius Servilius, et furent défaits. Le préteur pénétra même en Cilicie, et se rendit maître d'Isaure, leur ville principale (2); mais ils reparurent bientôt avec de nouvelles forces et s'allièrent aux Crétois, qui les reçurent dans leurs ports. — Marc-Antoine fut alors envoyé contre eux. « Plein de forfanterie, il se « croyait si assuré de la victoire, dit Florus, qu'il portait sur « ses vaisseaux plus de chaînes que d'armes. »

Les Crétois et les pirates s'avancèrent au-devant de lui, prirent plusieurs de ses galères à l'abordage, mirent les autres en fuite et pendirent les matelots romains avec les chaînes qu'avait apportées le préteur.

Troisième guerre contre Mithridate (74 av. J.-C.). — L'Italie était déchirée par les discordes civiles, ses meilleurs gé-

(1) Comme ils s'éloignaient souvent de ce centre, ils s'étaient ménagé des entrepôts pour décharger leur butin; ils avaient aussi des arsenaux bien fournis de tout ce qui était nécessaire à l'armement des vaisseaux.

(2) Cette conquête lui valut les honneurs du triomphe et le surnom d'Isaurique.

néraux combattaient en Espagne; Mithridate crut que le moment était favorable pour recommencer la guerre. Il leva une armée formidable, équipa une flotte de quatre cents voiles et attaqua la Bithynie par terre et par mer en même temps. Le sénat envoya contre lui Cotta et Lucullus, chargeant l'un de défendre la Bithynie, l'autre de pénétrer dans le royaume de Pont.

Mithridate fit d'abord de rapides progrès; Cotta vaincu chercha un refuge à Chalcédoine (auj. Kadi-Keni), et peu de temps après la flotte commandée par Nudus fut presque entièrement détruite à l'entrée du port.

Les Romains enfermés dans la place couraient les plus grands dangers, lorsqu'à l'approche de Lucullus le roi de Pont se retira et alla faire le siége de Cyzique, ville importante et qui était une des clefs de l'Asie. — Le consul vint camper sur une hauteur avec trente mille hommes, à peu de distance des troupes royales, et prit le sage parti d'éviter toute action, dans l'espoir que l'ennemi ne pourrait faire subsister longtemps de si grandes forces réunies.

Le roi de Pont poussa le siége avec vigueur, et trouva la plus vive résistance. — Bientôt la rareté des vivres réduisit son armée à une disette si affreuse que les soldats se nourrissaient de chair humaine. Ils se révoltèrent enfin, et se retirèrent en désordre. Lucullus, sortant alors de son camp, les poursuivit, les atteignit sur les bords du Granique, les tailla en pièces et prit aussitôt des mesures pour chasser entièrement Mithridate de la Bithynie. — Il réunit un grand nombre de bâtiments, en donna une partie à ses lieutenants, Voconius Barba et Valérius Triarius, qui s'emparèrent d'Apamée, de Pruse, de Nicée, et lui-même enleva treize navires dans le port des Achéens.

Combat de Lemnos (72 av. J.-C.). — Il se dirigea ensuite vers Lemnos pour y surprendre les vaisseaux que le roi envoyait en Italie, et les trouva si près de terre qu'il n'était possible, ni de les tourner, ni de les aborder de front avec avantage. Il fit avancer deux trirèmes pour les attirer au

combat; mais, voyant qu'ils ne voulaient pas quitter leur position, il débarqua des troupes, rangea son escadre sur deux lignes et fondit résolûment sur les ennemis. — Ceux-ci, attaqués en même temps par terre et par mer, ne purent résister longtemps; trente-deux de leurs galères et plusieurs transports furent pris ou coulés à fond.

Cette victoire força Mithridate à s'éloigner de la Bithynie. — Il partit de Nicomédie avec une flotte nombreuse pour regagner son royaume et fut surpris, près d'Héraclée, par une violente tempête qui dispersa ses navires et en brisa un grand nombre. (Appien. — Plutarque.)

Cotta mit alors le siége devant Héraclée; Lucullus pénétra dans le Pont, prit Amisus (71), cerna les troupes royales et les affama par d'habiles manœuvres. Mithridate se réfugia enfin auprès de Tigrane. Lucullus envoya Clodius demander son extradition; le monarque, irrité d'une telle sommation, répondit à l'envoyé du consul qu'il ne lui convenait point d'abandonner son beau-père, et que, si les Romains jugeaient à propos de l'attaquer lui-même, il saurait se défendre.

Dès que Lucullus eut reçu cette réponse, il alla rejoindre son armée. — Les Romains étaient maîtres d'Héraclée : Triarius, après avoir vaincu les Héracléotes dans un combat naval livré non loin du port, avait assiégé la ville par mer tandis que Cotta l'attaquait du côté de la terre, et y avait été introduit par trahison. — Lucullus se dirigea vers l'Arménie, passa le Tigre, et, avec vingt mille hommes seulement, vainquit complétement, sous les murs de Tigranocerte, les deux cent cinquante mille soldats que lui opposait Tigrane (69).

Guerre contre les pirates. — Pendant que Lucullus s'illustrait en Asie, Rome donnait à Pompée le proconsulat des mers pour détruire les pirates, dont la puissance était devenue redoutable. — Ils avaient plus de mille vaisseaux, bien construits, bien équipés, richement ornés et dirigés par d'habiles pilotes. Quatre cents villes étaient tombées en leur pouvoir; ils avaient enlevé les trésors de treize temples célèbres et s'attachaient particulièrement à braver les Romains. (Appien. —

Plutarque, Diodore). Aucun lieu, sur les côtes de la Méditerranée, selon l'expression de Cicéron, n'était assez fort pour résister à ces terribles ennemis du genre humain, assez caché pour se dérober à leurs recherches; ils avaient osé piller Gaëte et Ostie sous les yeux mêmes d'un préteur, et la fille de Marc-Antoine avait été enlevée par eux dans sa maison de Misène. Les laboureurs abandonnaient leurs champs, la navigation était interrompue, le commerce entravé; Rome manquait d'approvisionnements, et la cherté des vivres excitait les plaintes des habitants.

Pompée déploya la plus grande activité; il réunit cinq cents vaisseaux de toutes grandeurs (1) et en forma plusieurs escadres dont il donna le commandement à des chefs expérimentés. Tibère Néron reçut l'ordre de croiser dans les mers d'Espagne; Pomponius dans celles des Gaules et de Ligurie; Marcellus et Attilius, sur les côtes d'Afrique, de Sardaigne et de Corse; Gellius et Lentulus, sur celles de l'Italie et de la Sicile; Plotius et Varron eurent pour département la mer d'Ionie, Cinna le Péloponèse, l'Attique, l'Eubée, la Thessalie, la Macédoine et la Béotie; Cullius, la mer Égée et l'Hellespont; Pison, la Bithynie, la Thrace, la Propontide, le Pont-Euxin; Métellus les mers de Lycie, de Pamphylie, de Chypre et de Phénicie (2).

Pompée présidait à tout, et, de Brindes, se portait sur les points où il jugeait sa présence nécessaire. Ce plan habilement conçu fut bien exécuté : les pirates qui avaient échappé à une escadre tombaient bientôt dans une autre, et une fois qu'ils avaient été obligés de s'éloigner d'un parage ils n'y pouvaient revenir, parce que les forces qui les en avaient chassés les poussaient devant elles du côté de l'Orient et de la Cilicie. (Appien.)

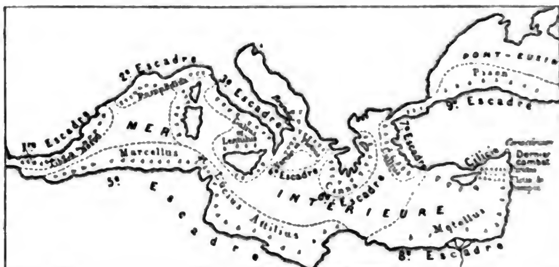
En quarante jours toutes les mers depuis le détroit des Colonnes jusqu'à la Grèce furent entièrement libres; les provisions arrivèrent en grande quantité, les marchés de Rome

(1) Les Rhodiens, fidèles alliés de Rome, en fournirent un bon nombre.

(2) Ces lieutenants étaient tous égaux et avaient chacun le commandement en chef dans le département qui leur était assigné.

furent abondamment pourvus, et le prix des denrées diminua.

Les pirates, ainsi qu'il vient d'être dit plus haut, avaient été forcés de se diriger vers la Cilicie. Là, les plus puissants s'étaient réunis pour se préparer à livrer un dernier combat. — Ils avaient équipé leurs meilleurs vaisseaux et attendaient le général romain auprès de Coracésium.



(Fig. 61.)

Pompée, qui s'était rendu à Rome, en partit bientôt et alla s'embarquer à Brindes. — Peu de jours après, il attaqua les pirates avec soixante galères bien armées. Ils opposèrent d'abord une vive résistance; mais elle ne fut pas de longue durée. Entièrement vaincus, ils abandonnèrent leurs navires, se réfugièrent dans la ville et y soutinrent un siége. Enfin leur obstination fut obligée de céder : ils se soumirent et livrèrent au vainqueur leurs villes, les îles qu'ils avaient fortifiées, leurs arsenaux, leurs magasins. — On trouva dans les places qu'ils remirent une quantité prodigieuse d'armes, beaucoup de navires, dont plusieurs étaient encore sur les chantiers, des amas immenses de cuivre, de fer, de voiles, de bois, de matériaux de toutes sortes et un grand nombre de captifs qu'ils gardaient, soit dans l'espoir d'en tirer une forte rançon, soit pour les employer aux plus rudes travaux.

Térentius Varron, qui s'était particulièrement distingué dans cette guerre, reçut des mains de Pompée une couronne navale (1).

(1) Cercle d'or relevé de proues et de poupes de navires que les Romains don-

Plus de vingt mille flibustiers étaient tombés au pouvoir du proconsul. Il n'eut même pas la pensée de les condamner à mort, mais il les éloigna de la mer, et leur donna des établissements dans les terres, en Cilicie, en Achaïe, en Italie, pour leur y faire prendre le goût d'une vie tranquille et les accoutumer à s'occuper d'agriculture. — Ce vieillard corycien (*corycium senem*), cet excellent jardinier si content de son sort, dont Virgile fait l'éloge, au quatrième livre de ses Géorgiques, était un de ces anciens pirates (1).

Pompée était en Cilicie, lorsque ses amis et ses agents à Rome lui firent donner le commandement de l'armée d'Orient. — Aussitôt il marcha contre Mithridate, le vainquit à la première rencontre, l'atteignit encore près de l'Euphrate, et détruisit complétement son armée (2). Il soumit ensuite

naient en général au marin qui s'était distingué dans un combat et particulièrement à celui qui, le premier, avait accroché un navire ennemi, ou avait sauté à son bord. — Ce furent les Grecs qui instituèrent cette récompense. Attaqués de toutes parts par de puissants ennemis, ces peuples, dans le but de hâter les armements maritimes, décernèrent une couronne d'or à celui qui avait mis le plus d'empressement à équiper une galère, afin que ce titre d'honneur, en excitant l'émulation des particuliers, devînt utile à l'État. Ils accordèrent ensuite la même récompense aux généraux qui avaient remporté sur mer quelque victoire considérable. — Les soldats de marine avaient aussi droit à la couronne lorsqu'ils avaient combattu vaillamment.

(1) Aux lieux où le Galèse en des plaines fécondes,
Parmi les blonds épis, roule ses noires ondes,
J'ai vu, je m'en souviens, un vieillard fortuné
Possesseur d'un terrain longtemps abandonné;
C'était un sol ingrat, rebelle à la culture,
Qui n'offrait aux troupeaux qu'une aride verdure,
Ennemi des raisins et funeste aux moissons :
Toutefois, dans ces lieux hérissés de buissons,
Un parterre de fleurs, quelques plantes heureuses
Qu'élevaient avec soin ses mains laborieuses,
Un jardin, un verger, dociles à ses lois,
Lui donnaient le bonheur qui s'enfuit loin des rois.

(2) Mithridate alla demander un asile à Tigrane, qui lui refusa l'entrée de ses États et mit sa tête à prix. — Alors l'infortuné roi de Pont se réfugia en Colchide; et là, renouant ses alliances, il parvint à réunir dans une nombreuse armée tous les barbares de l'Europe et de l'Asie depuis les Thraces jusqu'aux Scythes. — Il avait formé l'audacieux projet de traverser la Macédoine, la Pannonie, l'Illyrie, de se joindre aux Gaulois, de franchir les Alpes et de se montrer aux

les tribus albanaises et ibériennes du Caucase, organisa en provinces la Syrie, la Phénicie, la Bithynie, la Paphlagonie et le Pont, s'empara de Jérusalem (après un siége de trois mois) et revint à Rome triompher de l'Asie (61).

Après les premiers transports de reconnaissance et d'admiration, le sénat fit sentir à Pompée qu'il n'était plus qu'un simple citoyen. — Il voulait qu'on distribuât des terres à ses soldats, qu'on le dispensât de rendre des comptes; l'opposition de Lucullus, de Crassus et de Caton l'empêcha d'obtenir ce qu'il souhaitait. — Ce fut alors que César (1), persuadé qu'il ne pourrait jamais arriver lui-même à la domination s'il laissait les Romains revenir à la liberté, réconcilia Crassus et Pompée et les amena ensuite à former avec lui une secrète union qu'on a désignée sous le nom de *triumvirat*. — Tous trois s'engagèrent par serment à se soutenir mutuellement.

Campagnes de César dans les Gaules. — Bataille de Vannes. — Descentes en Bretagne (Angleterre). — Nommé consul, en 59, César gagna l'affection du peuple en proposant et en faisant passer une loi qui ordonnait de distribuer aux pauvres les terres du domaine public; il endormit la jalousie de Pompée et combla ses vœux en obtenant des comices la ratification de tous les actes de son généralat; il abandonna l'Asie à l'avare ambition de Crassus, se fit donner à lui-même le département de l'Illyrie et des Gaules avec le commandement de quatre légions pour cinq ans, et partit immédiatement. A peine arrivé, il commença les hostilités, refoula les Helvétiens dans leurs montagnes et les Suèves au delà du Rhin; l'est était asservi. — L'année suivante (57 av. J.-C.) il con-

portes de Rome. — Mais ses officiers, épouvantés de la grandeur de ses desseins, se révoltèrent à la voix de son fils Pharnace, et il se fit tuer par un esclave pour éviter la captivité. (63 av. J.-C.)

(1) César s'était d'abord distingué en Asie, sous le préteur Thermus. — De retour à Rome il s'y était signalé par son éloquence. — Son nom se répandant peu à peu, il avait été successivement élevé aux charges de tribun militaire, de questeur, d'édile, de souverain pontife, de préteur et de gouverneur d'Espagne. — Ce fut en arrivant à Cadix que, voyant la statue d'Alexandre, il versa des larmes et s'écria : « A mon âge il avait conquis le monde, et je n'ai encore rien fait! »

quit le nord et revint, au commencement de l'hiver, dans la Cisalpine. — Mais bientôt lui arriva un message de Crassus : les Vénètes avaient retenu prisonniers les députés qui étaient venus leur demander des vivres pour l'armée romaine.

Malgré les difficultés que présentait une guerre contre ces peuples défendus par la mer, César rejoignit promptement son armée et marcha contre eux.

Dariorigum ou *Venetia* (Vannes), qui avait sous sa dépendance plusieurs cités maritimes toutes situées sur des promontoires et presque inaccessibles, était alors une place célèbre par son commerce et par le nombre de ses navires; elle avait d'excellents marins et s'était acquis des richesses considérables par les droits qu'elle exigeait de tous ceux qui naviguaient dans ces parages. César ne pouvait l'attaquer sans vaisseaux; il en fit construire à l'embouchure de la Loire, ordonna une levée de pilotes, de matelots, de rameurs, et donna le commandement de ces forces à Brutus. — Lui-même, sans attendre que les préparatifs de l'armée navale fussent achevés, il s'avança contre les ennemis avec ses troupes de terre, assiégea et prit quelques petites villes. — Ces avantages n'avaient pas d'importance, car les Vénètes, qui étaient maîtres de la mer, se réfugiaient à bord de leurs navires, quand ils étaient trop pressés sur un point, et se retiraient dans un lieu voisin tout prêts à recommencer la lutte.

Bataille de Vannes (56 av. J.-C.). — Enfin la flotte arriva; mais aussitôt deux cent vingt vaisseaux bien armés se portèrent au-devant d'elle, et l'action ne tarda pas à s'engager. Comme les bâtiments des Vénètes (1) étaient trop solides pour être entamés par les éperons des galères, trop hauts pour qu'on pût tenter l'abordage, les Romains s'efforcèrent de

(1) Les vaisseaux des Vénètes étaient construits en bois dur et avaient le fond plus plat que ceux des Romains; mais la poupe et la proue étant très-hautes, ils pouvaient mieux résister à la violence des vagues. Des chaînes de fer soutenaient leurs ancres, et leurs voiles, faites de peaux molles et bien préparées, pouvaient braver la tempête. Ils étaient recouverts d'une couche de couleur bleue, afin de n'être pas reconnus de loin et de pouvoir surprendre plus facilement les ennemis.

couper les manœuvres avec des faux tranchantes attachées à de longues perches. — Ce nouveau genre d'attaque eut un heureux succès. Presque tous les navires ennemis, privés ainsi de leurs voiles et ne pouvant plus manœuvrer, furent entourés et pris; quelques-uns seulement parvinrent à se sauver.

Les Vénètes, dans l'impossibilité de continuer la guerre, car l'élite de la nation venait de périr dans le combat, se soumirent au vainqueur, qui fit mettre à mort le sénat de Venetia et réduisit en servitude tous les habitants (56 av. J.-C.).

Pendant qu'il traitait avec tant de sévérité les peuples vaincus, Sabinus, au nord, dispersait l'armée des Aulerques, des Éburoviques, des Unelles, des Lexoves, commandée par Viridovix, et Crassus, au sud, recevait la soumission de presque toute l'Aquitaine.

César se voyait maître de la presque totalité des Gaules, et pourtant son ambition n'était pas encore satisfaite, il voulait aussi conquérir la Bretagne (Angleterre). Afin d'obtenir des renseignements utiles, il appela près de lui, pour les consulter, les marchands qui avaient des relations avec le pays qu'il allait attaquer. Les projets du général romain devaient ruiner leurs spéculations commerciales; ils ne voulurent donc pas les seconder, et ne lui firent connaître ni la grandeur de l'île, ni le nombre et les forces de ses habitants, ni leur manière de combattre. — César eut alors recours à un autre moyen : il envoya Volusénus à la découverte, s'avança lui-même vers le point de la côte le moins éloigné de la Bretagne, et donna l'ordre à sa flotte de s'y rendre dans le plus court délai.

Ce lieu, que César ne nomme que dans le récit de sa seconde expédition, était le port Itius, que Cluvier, Sanson, le père Le Quien, confondent avec Gesoriacum Navale (1); Chifflet, avec Mar-Dik (près de Dunkerque); de Valois, avec Étaples; d'autres, avec Calais. — Camden, du Cange et d'Anville pensent avec raison que c'est à Wit-Sand (2) ou Wissant (port an-

(1) Nommé plus tard Bononia (Boulogne).

(2) Wit-Sand signifie sable blanc : Lambert d'Ardres, qui écrivait l'histoire des

jourd'hui comblé) qu'il faut chercher l'Itius portus des Romains. Sans doute Gesoriacum avait alors une importance qu'il conserva plus tard; Pomponius Méla nous apprend que c'était le lieu le plus célèbre de la côte des Morins; Suétone nous dit que Claude s'y embarqua pour passer en Bretagne. Ce fut à Gesoriacum que Caligula fit élever un phare qui existait encore au seizième siècle. Mais que voulait César? Faire le trajet le plus court, il le dit lui-même dans ses Commentaires : *Quod indè erat brevissimus in Britanniam trajectus;* et il estime ensuite la longueur de ce trajet : *millium passuum circiter XXX;* or c'est précisément la distance qu'il y a entre Wissant et la côte d'Angleterre la plus voisine.

D'ailleurs, dans des temps postérieurs à la domination romaine, Wissant a été un lieu très-fréquenté, et puisqu'il paraissait alors commode pour un embarquement, il est à présumer qu'antérieurement il offrait les mêmes avantages.

Lorsque Volusénus vint rendre compte de sa mission, les ordres de César avaient été exécutés. Un certain nombre de galères et quatre-vingts bâtiments de charge étaient réunis et prêts à prendre la mer; dix-huit navires destinés au transport de la cavalerie avaient mouillé à huit milles (1) du Port Itius. — Dès que les derniers préparatifs furent achevés, César fit lever l'ancre, et prit le large vers le milieu de la nuit. Le lendemain, sur les neuf heures du matin, il arrivait avec une partie de ses vaisseaux près de la côte de Bretagne; elle était bordée de falaises escarpées et couverte d'hommes armés. César, ayant trouvé un parage qui lui parut bon, y attendit le reste de sa flotte, qui le rejoignit à quatre heures, et, profitant alors d'un vent favorable, il alla jeter l'ancre à deux lieues plus loin. — L'armée ennemie changea aussitôt de position

comtes de Guines au commencement du treizième siècle, s'exprime ainsi : *Britannicum secus portum, qui, ab albedine arenæ, vulgari nomine appellatur Witsand.*

(1) César ne nomme pas ce lieu; il dit seulement : *ulterioris portus;* d'Anville pense que c'est Calais, parce que ces huit milles font la distance de Calais au cap Blanc-Nez, l'une des pointes qui forment l'anse de Wissant et que le mot Cale, Cala (dont on a fait Calais), désigne un port.

et vint se ranger en bataille sur le point menacé. Cet endroit était uni et découvert, mais le peu de profondeur de la mer ne permettait pas aux vaisseaux de charge d'en approcher. César résolut cependant de tenter le débarquement.

Les soldats d'élite se jetèrent à la mer et engagèrent une lutte terrible avec les Bretons, qui s'avançaient contre eux au milieu des vagues. — César, voyant que ses troupes combattaient avec désavantage, donna l'ordre aux galères de raser la côte, de prendre l'ennemi en flanc et de lancer sur lui une grêle de pierres et de traits. Les Bretons, étonnés à la vue de ces machines meurtrières qui leur étaient inconnues, et des bâtiments à rames, dont ils ignoraient l'usage, s'arrêtèrent un instant, puis reculèrent lentement. Alors, pour ranimer l'ardeur des combattants et entraîner ceux que la crainte retenait encore à bord des navires, l'enseigne de la dixième légion se précipita au milieu des ennemis en s'écriant : « Suivez-moi, si vous ne voulez pas que l'aigle romaine tombe au pouvoir des barbares. » Honteux d'une hésitation qui portait atteinte à leur gloire, tous les légionnaires le suivirent, et les Bretons, après avoir longtemps combattu avec la plus grande valeur, prirent enfin la fuite. César, ne pouvant les poursuivre, parce que sa cavalerie n'était pas arrivée, établit son camp près du rivage.

Quatre jours après cette victoire, la paix était conclue, les chefs bretons avaient donné des otages et licencié leurs troupes. Ce fut alors seulement qu'arrivèrent en vue du camp les dix-huit bâtiments qui portaient la cavalerie; mais tout à coup une violente tempête les dispersa et les rejeta sur les côtes de la Gaule. Les galères, qui avaient été tirées à terre, furent couvertes par les flots et fort avariées; les transports, restés à l'ancre près du rivage, perdirent leurs cordages et quelques-uns furent entièrement brisés. — César prit de sages mesures pour réparer ce désastre. Il donna l'ordre d'employer au radoub des navires le bois et l'airain des bâtiments qui avaient été le plus maltraités et fit venir de la côte opposée les matériaux nécessaires.

Pendant qu'on poussait les travaux avec activité, les Bre-

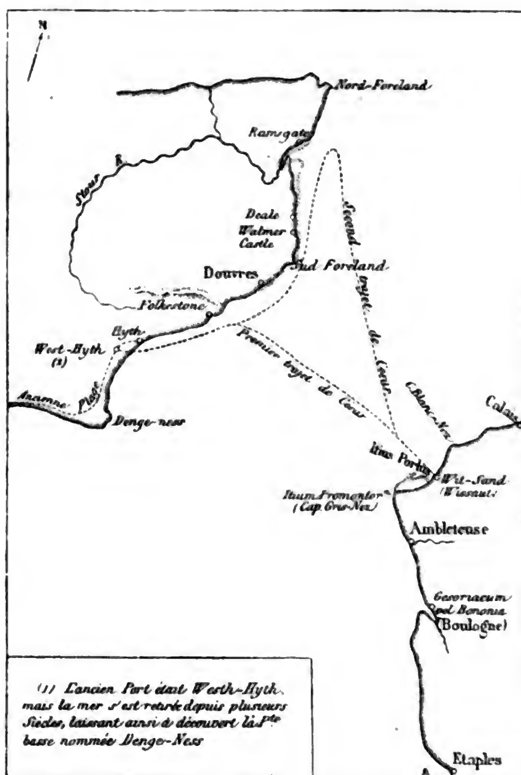
tons crurent que le moment était favorable pour reprendre les armes. Vaincus une seconde fois, ils demandèrent la paix, et promirent d'envoyer un plus grand nombre d'otages. César n'attendit pas l'exécution de cette promesse ; il ne voulut pas exposer son armée à une navigation dangereuse, car on approchait de l'hiver, et ramena ses légions dans les Gaules. (César, *De bello gallico*, lib. IV).

L'année suivante (54 av. J.-C.), la flotte romaine, forte de huit cents voiles, partit du port Itius, au soleil couchant, par une légère brise de sud-ouest, *leni africo*, et se dirigea de nouveau vers les côtes de Bretagne. — Vers minuit, le vent étant tombé, elle ne put tenir sa route et fut portée au loin par le courant, et, au point du jour, César s'aperçut que la Bretagne était à sa gauche : *Longiùs delatus æstu, ortâ luce, sub sinistrâ, Britanniam relictam conspexit.* Alors, profitant de la marée montante, il vira de bord, donna l'ordre aux soldats de se mettre aux avirons sur les navires de charge afin de hâter leur marche, et se trouva vers midi à l'endroit du rivage où il avait abordé l'année précédente : *ut eam partem insulæ caperet quâ optimum esse egressum superiore ætate cognoverat.*

Selon d'Anville, ce fut à Hyth que les légions débarquèrent, et il appuie son assertion de fort bonnes preuves. La côte d'Angleterre, dit-il, est bordée de falaises depuis Walmer Castle jusqu'auprès de Hyth, où elle est tout à fait plate (c'est-à-dire sur une étendue d'environ seize milles romains). Ce fut vers le milieu de cet espace que César la reconnut à son premier trajet, puisqu'il dut se porter à huit milles plus loin pour trouver un point propre à faire une descente.

La preuve qu'alors il se dirigea vers le sud-ouest se trouve dans son second récit : « Ayant reconnu, au point du jour, « qu'il laissait la terre à sa gauche, il lui fallut, après avoir « viré de bord, naviguer depuis ce moment-là jusqu'à midi, « favorisé par le courant et à force de rames, pour arriver « au lieu du premier débarquement. » C'était l'île de Thanet qu'il avait aperçue, car, au delà du cap Nord-Foreland, il n'eût été possible de voir la terre qu'en entrant dans le golfe de la Tamise. Or peut-on admettre, avec Ninius, Camben et

la plupart des auteurs anglais, que la flotte ait abordé à Deale (alors Dole) et par conséquent ait mis à peu près huit heures pour faire environ deux lieues? N'est-il pas plus raisonnable de penser qu'elle parcourut six à sept lieues marines et vint mouiller à Hyth?



(Fig. 62.)

La suite du récit de César prouve aussi que ce fut bien à Hyth qu'il aborda : « A la vue d'un si grand nombre de bâ-

« timents, dit-il, les insulaires avaient abandonné le rivage « et s'étaient cachés derrière des hauteurs (1); nous allâmes « les y chercher, et, après avoir fait environ douze mille pas « (trois lieues), nous les rencontrâmes près d'une rivière « dont ils voulurent nous disputer le passage. » — Ces lieux élevés, qui dérobaient l'ennemi aux yeux de César, se trouvent effectivement au-dessus de Hyth et forment une chaîne qui s'étend jusqu'à Folkestone; cette rivière, éloignée de la côte, est le Stour, sur les bords duquel les Bretons furent entièrement défaits.

Les Romains se disposaient à poursuivre l'ennemi dans les bois où il s'était retiré, lorsqu'il s'éleva une tempête si violente que les vaisseaux, chassant sur leurs ancres, se brisèrent les uns contre les autres ou furent jetés à la côte. César fit aussitôt tirer à sec et renfermer dans le camp, malgré les difficultés qu'offrait un pareil travail, tous les navires dont les avaries pouvaient être réparées, et donna des ordres pour que d'autres bâtiments vinssent des ports de la Gaule remplacer ceux qu'il avait perdus. Marchant ensuite contre les insulaires, il les battit, s'empara de leurs villes principales, imposa des tributs, reçut des otages, et revint sur le continent chargé de butin.

Trois années de luttes terribles ensanglantèrent encore les Gaules. Les peuples, qui jusqu'alors avaient combattu séparément, se réunirent tous sous des chefs habiles, et il fallut tout le génie, toute l'activité du proconsul, toute la bravoure des légions, pour soumettre ces populations guerrières.

Guerre civile. — Les succès de César avaient excité la jalousie de Pompée; il fit rendre un décret qui le forçait à se démettre de son commandement. — Irrité de ce traitement qu'il regardait comme une injustice, César, au lieu d'obéir aux ordres du sénat, passa les Alpes, et arriva bientôt sur les bords du Rubicon, qui servait de limite à sa province. — Le remords, cette vénération pour les lois et pour la liberté qui

(1) Timore à littore discesserant ac se in superiora loca abdiderant.

se gravait dès le berceau dans le cœur de tout citoyen romain, la crainte des blessures qu'il allait faire à sa patrie, le retinrent pendant quelque temps; mais l'ambition, le désir de la vengeance, l'emportèrent enfin; il prononça ces mots courts et terribles : « Le sort en est jeté, » et il franchit précipitamment la rivière, semblable, dit Plutarque, à un homme qui s'enveloppe la tête pour dérober à ses regards la vue de l'abîme dans lequel il va se jeter. — Il se dirigea rapidement vers Ariminium, qui lui ouvrit ses portes.

Dès que cette nouvelle parvint à Rome, la consternation se répandit dans le sénat. Pompée se hâta de chercher un refuge à Brindes, et les consuls, qui l'avaient accompagné, ne se crurent en sûreté qu'après avoir traversé l'Adriatique et gagné Dyrrachium (Durazzo). César voulait terminer promptement la guerre en enfermant son rival dans la place où il s'était retiré. Afin qu'il ne pût lui échapper du côté de la mer, il ordonna la construction de deux fortes digues qui devaient fermer l'entrée du port. Les travaux furent poussés avec la plus grande célérité; mais, lorsqu'on approcha du milieu de la passe, la profondeur de la mer ne permit pas de continuer. Il fallut placer en cet endroit, pour relier les deux chaussées, de doubles radeaux de trente pieds carrés, affermis au moyen de quatre ancres et défendus par d'autres radeaux de même grandeur, couverts de fascines et de terre, sur lesquels on pouvait placer des soldats.

Pompée fit attaquer ces ouvrages par de gros bâtiments qui portaient des tours à triple étage, remplies de machines et de gens de trait, et profita du retour des navires qui avaient transporté les consuls à Dyrrachium, pour s'embarquer avec une partie de son armée. Il se retira en Épire, et, afin de rentrer en Italie plus glorieusement qu'il n'en était sorti, il réunit cinquante mille Romains, ainsi qu'un grand nombre de troupes thraces, grecques et asiatiques. — Il voulut aussi s'assurer l'alliance de Marseille (1), ville importante par son

(1) Il est difficile de déterminer, d'une manière précise, l'époque à laquelle re-

commerce, et donna l'ordre à Domitius de s'y rendre avec sept galères.

César, dans l'impossibilité de poursuivre son rival, faute de

monte la fondation de Marseille. D'après Hérodote, l'historien Antiochus, Isocrate et Hyginus, Massalia, en latin Massilia, aurait été fondée au commencement du règne de Cyrus (vers l'an 560 av. J.-C.). Marcien d'Héraclée, s'appuyant sur l'opinion de Timée, dit que la cité a été bâtie dans la 45e olympiade, c'est-à-dire vers l'année 594 av. J.-C. Larcher pense que ce fut six ans plus tôt. D'autres écrivains, tels que Carly, Simpson, dom Bouquet, adoptent chacun une date différente, qui varie de 591 à 599.

Selon Justin et Athénée, des Phocéens, conduits par Protès, ayant envoyé des députés à Nanus, qui régnait alors sur la contrée nommée depuis Gaule transalpine, pour lui demander l'autorisation de s'établir sur un point de la côte qui venait d'offrir un refuge à leurs navires, le hasard voulut que la députation arrivât le jour où, suivant la coutume du pays, la fille du roi allait choisir un époux. — Tous les seigneurs assemblés attendaient impatiemment la princesse. Elle parut enfin, et, apercevant Protès, elle lui présenta une coupe remplie d'eau; c'était ainsi qu'elle devait faire connaître son choix. Cette union inattendue favorisa puissamment les projets des Ioniens : ils bâtirent une ville et formèrent une petite république.

Cinquante-sept ans après, les Perses s'étant emparés de Phocée, la plupart des habitants de cette riche cité s'embarquèrent avec leurs familles et vinrent se joindre à leurs anciens compatriotes. — En peu de temps la république de Marseille, dont Aristote loue le gouvernement (*Politique*, liv. VI), devint assez puissante pour vaincre les peuples voisins qui étaient jaloux de sa prospérité. Plus tard, elle lia ses destinées à celles de Rome, opposa souvent ses galères aux escadres carthaginoises, étendit son commerce au delà des Colonnes d'Hercule et fonda des colonies dans tout le contour de la Méditerranée (Agde, Nice, Antibes, etc.).

La navigation fut heureusement secondée par Euthymène, qui parcourut les côtes d'Afrique jusqu'au Sénégal, et par le célèbre Pythéas. Ce dernier partit de Marseille vers l'an 300 av. J.-C. (327 selon Bougainville), passa le détroit des Colonnes et suivit les côtes d'Europe jusqu'au canal nommé aujourd'hui la Manche. Il s'avança ensuite de cap en cap jusqu'à l'extrémité orientale de la Bretagne. De ce dernier point il navigua encore pendant six jours et arriva enfin à Thulé. D'Anville affirme qu'il n'alla que jusqu'aux Shetland; Bougainville pense avec raison que Thulé est l'Islande. En effet, le navigateur marseillais dit que dans le lieu où il se trouvait, le soleil, au solstice d'été, ne quitte pas l'horizon : ce qu'il n'aurait pu observer à la latitude des Shetland.

Dans un second voyage, que d'Anville et Gosselin n'admettent pas, malgré le texte si formel de Strabon, Pythéas entra dans la Baltique et alla jusqu'à l'embouchure d'un fleuve qu'il nomma le Tanaïs (probablement la Vistule). — Polybe et Gassendi croient qu'après avoir traversé de vastes régions, il s'embarqua sur le Pont Euxin pour gagner ensuite le Palus-Méotide. Rien ne vient à l'appui de cette opinion : au contraire, toutes les circonstances du récit de Pythéas (Pline, liv. 37) prouvent que le Tanaïs de ce voyageur est un des fleuves qui se jettent dans la Baltique. Le mot *Tana, Thènes* ou *Danos,* entrait dans la composition

vaisseaux, était revenu à Rome et y avait rassuré les esprits par des protestations de dévouement à la République, pendant que ses lieutenants lui soumettaient la Sardaigne et la Sicile. — Maître de toute l'Italie, il voulut s'emparer de l'Espagne et partit pour la Gaule ultérieure. Les Marseillais avaient ouvert leurs ports à l'escadre pompéienne. César fit, en peu de temps, construire et équiper à Arles douze vaisseaux longs (1), en donna le commandement à Brutus, laissa trois légions pour assiéger la ville et se dirigea vers les Pyrénées.

Combat en vue de Marseille. — Peu de temps après son départ, dix-sept galères marseillaises et quelques grandes barques allèrent offrir le combat aux Romains qui avaient jeté l'ancre devant une île voisine. — La flotte de Brutus était bien inférieure en nombre à celle des assiégés; mais César avait placé sur ses bâtiments l'élite de ses légions, des soldats choisis dans les premiers rangs et des centurions qui

des noms de la plupart des grands fleuves du nord. (Leibnitz, *De Orig. gentium. Miscellanea Berolinensia.*)

Pythéas rendit compte de ses découvertes dans deux ouvrages : le premier intitulé *Description de l'Océan*, et le second, *Période* ou *Périple*. — La cité phocéenne était située un peu plus au sud que la ville moderne; son port, tourné au midi, se nommait Lacydon, ainsi que nous l'apprend Méla.

Subjuguée par les Romains 49 ans av. J.-C., Marseille fut privée de ses lois, perdit le droit d'élire ses magistrats et cessa d'être république; mais on y cultiva toujours avec succès les sciences et les arts. Cicéron l'appelle l'*Athènes des Gaules*; Pline, *la maîtresse des études*. On y venait en effet de toutes parts pour y apprendre les belles-lettres et la philosophie; les Romains y faisaient élever leurs enfants. (Tacite, *Vie d'Agricola.*)

A l'époque des grandes invasions, les Goths, les Bourguignons et les Francs se disputèrent la possession de Marseille; tous cependant respectèrent ses libertés. Au huitième siècle, les Sarrasins s'en emparèrent et la ruinèrent. Vers le milieu du dixième siècle, elle passa sous la domination des comtes de Provence. — En 1218 elle redevint une seconde fois république, et cessa de l'être en 1253. — Au commencement du quinzième siècle, elle fut saccagée par Alphonse d'Aragon. En 1437 le roi René lui rendit la tranquillité; enfin, à la mort de Charles III, successeur du roi René (1481), Louis XI, qui devint son héritier, réunit la Provence à la couronne, et Marseille fit dès lors partie du royaume de France.

(1) ... Naves longas Arelate numero duodecim facere instituit. (*De Bello civ.*, lib. I.)

avaient eux-mêmes demandé cet emploi. Tous s'étaient pourvus de harpons, de mains de fer, de javelots et de dards. — L'action s'engagea bientôt. Les navires marseillais, légers et conduits par d'excellents pilotes, étaient sans cesse en mouvement, évitant ou soutenant à propos le choc des lourds vaisseaux ennemis, tandis que ceux-ci cherchaient à les accrocher pour les prendre à l'abordage.

Enfin l'habileté dut céder la victoire à la vigueur et au courage. Les Marseillais perdirent neuf galères et furent repoussés dans le port.

Dès que Pompée apprit que Marseille était pressée par terre et par mer, il se hâta d'envoyer à son secours seize bâtiments dont quelques-uns avaient des éperons d'airain. Nasidius, qui commandait cette escadre, pénétra dans le détroit de Sicile, surprit le port de Messine, y enleva une galère, puis envoya secrètement un esquif donner avis de sa prochaine arrivée à Domitius et aux Marseillais, les engageant fortement à joindre leurs forces aux siennes pour livrer un second combat à Brutus.

Combat de Tauroenta. — Les Marseillais avaient remplacé les navires que leur avaient enlevé les césariens par un même nombre de vieilles galères armées avec soin; les pilotes et les rameurs ne leur manquaient pas. — Ils avaient aussi requis, tout le long de la côte, les bateaux des pêcheurs et les avaient couverts afin de pouvoir y placer des archers et des machines à jet. — Pleins d'espérance et de courage, à l'approche de Nasidius, ils profitèrent d'un vent favorable pour l'aller rejoindre à Tauroenta (1) (ou Tauroentum, suivant l'i-

(1) Ptolémée place cette ville entre Marseille et le promontoire Cithariste; Pomponius Méla la désigne entre Citharista et Olbia (port de l'Ouèbe). — En rapprochant les textes de ces deux géographes, on arrive facilement à établir la position de Tauroentum; car il suffit de déterminer celles de Citharista et du promontoire Cithariste. — Le port de Citharista, que d'Anville distingue avec raison de la ville, était (selon l'opinion de Morin, de Cluvier, d'Expilly), à l'emplacement occupé aujourd'hui par celui de la Ciotat; on en a acquis la preuve décisive par la découverte d'anciens quais de construction romaine; — le promontoire Cithariste est le cap Cicié d'après Ortelius, de Lamartinière, Millin et tous les commentateurs de la géographie de Ptolémée. — Il faut donc chercher Tauroentum entre

tinéraire d'Antonin; Taurentium, selon Strabon; Taurois d'après Étienne le géographe).

Les deux flottes se rangèrent bientôt en ordre de bataille; les Marseillais formant la droite et Nasidius la gauche. — Brutus ne se fit pas attendre. — Il avait de plus qu'au dernier combat les navires pris aux Marseillais. Exhortant donc les siens à mépriser, après sa défaite, l'ennemi qu'ils avaient vaincu dans sa force, il s'avança plein d'assurance et d'espoir, et l'action commença. Les Marseillais, qui combattaient pour le salut de la patrie, car une défaite pouvait amener la prise de leur ville, déployèrent la plus grande valeur et profitèrent de l'avantage que leur donnait l'habileté de leurs pilotes. — Deux trirèmes fondirent sur le vaisseau du général ennemi, qu'il était aisé de reconnaître à son enseigne, afin de le percer des deux côtés en même temps; mais Brutus, ayant fait force de rames, leur échappa, et elles se heurtèrent si violemment qu'elles souffrirent beaucoup du choc. Quelques bâtiments qui se trouvaient près d'elles les attaquèrent et les coulèrent à fond; trois autres galères eurent le même sort peu d'instants après. — Abandonnés par Nasidius, qui avait pris la fuite au commencement de la lutte, les Marseillais combattirent seuls pendant longtemps encore et perdirent

ces deux points. Or, si l'on compare les degrés de longitude et de latitude sous lesquels Ptolémée les place, toute incertitude disparaît, et l'on reconnaît que Tauroentum était situé à l'entrée du golfe des Lèques, précisément à l'endroit où gisent les ruines de Taurento. — On doit seulement remarquer que sur les Tables de Ptolémée : 1° tous les lieux, quant à la longitude, sont trop à l'est d'un degré (ces erreurs tiennent au point de départ); 2° les latitudes sont généralement trop faibles. La différence moyenne est de 30′ trop au sud. Mais quelque édition que l'on consulte, malgré les variantes qu'elles offrent sur la longitude et la latitude de Marseille, Tauroentum et le promontoire Cithariste, il n'en est aucune qui n'indique Tauroentum à 20′ longitude orientale de Marseille et le promontoire Cithariste à 30′ même longitude de cette dernière ville. (Voir l'important Mémoire du chanoine Giraud sur l'ancien Tauroentum.)

	Longitude	Latitude.
Μασσαλία............	κδ λ′	μγ ιβ′
Marseille.............	24° 30′	43° 12′
Ταυροέντον...........	κδ λ′γ′	μβ λ′γ′
Tauroentum..........	24° 50′	42° 50′
Κιθαριστής ἄκρον......	κε »	μβ λ′
Promontoire cithariste.	25°	42° 30′

presque tous leurs navires. — Cette défaite jeta la consternation dans la ville.

Cependant, en Espagne, César avait obligé les généraux pompéiens, Petreius, Afranius et Varron, à mettre bas les armes. — Sans se reposer après sa victoire, il revint promptement pousser le siége de Marseille, qui se soumit enfin. Les habitants livrèrent leurs armes, leurs machines, leurs vaisseaux et leurs richesses. César conserva la ville, y laissa deux légions en garnison, et se rendit à Rome, où le peuple, sur la proposition de Lepidus, venait de le proclamer dictateur. (César, *De Bello civili*, lib. II.)

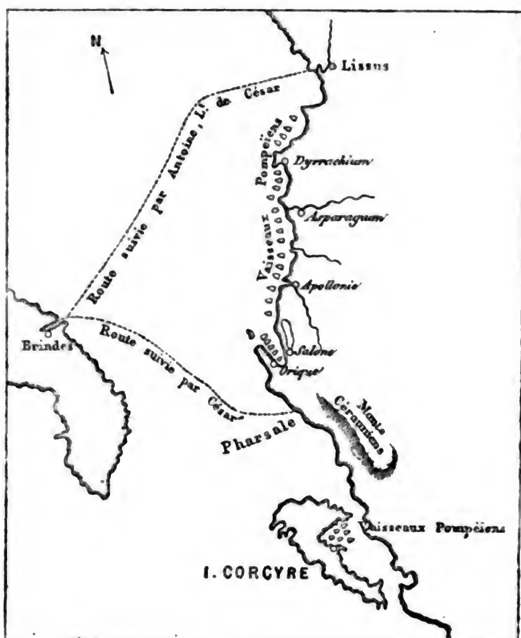
Il ne garda sa charge que onze jours, pendant lesquels il rappela les bannis et supprima la seule loi de Sylla qui fût encore en vigueur, celle qui frappait les enfants des proscrits d'incapacité politique. — Nommé ensuite consul par les comices, il partit aussitôt pour Brindes.

Depuis un an Pompée faisait ses préparatifs. Il avait tiré une flotte considérable de l'Asie, des Cyclades, de Corcyre, d'Athènes, du Pont, de la Bithynie, de la Syrie, de la Cilicie, de la Phénicie et de l'Égypte. — Ses troupes de terre étaient nombreuses. — Son dessein était de passer l'hiver à Dyrrachium, et il avait disposé ses forces navales sur toute la côte, afin de fermer à l'ennemi le passage de la mer. Cneius Pompée commandait les vaisseaux d'Égypte; Lelius et Triarius, ceux d'Asie; Cassius, ceux de Syrie; Marcellus, ceux de Rhodes; Scribonius Libon et Octavius, ceux de Liburnie et d'Achaïe. — Bibulus avait le commandement général de toutes les flottes, et en dirigeait seul les opérations.

Le 4 janvier (48 av. J.-C.), César quitta témérairement Brindes et cingla vers les côtes d'Épire. Il n'osait approcher des ports; mais au milieu des écueils qui bordent le rivage près des monts Cérauniens il trouva une rade assez sûre, et débarqua ses troupes dans un lieu nommé Pharsale, sans avoir perdu un seul navire. — Lucretius Vespillo était à Orique avec dix-huit vaisseaux; Bibulus à Corcyre (Corfou) avec cent-dix galères. Le premier n'osa point paraître, et Bibulus, averti trop tard, ne put empêcher le débar-

quement. — Il mit cependant à la voile, rencontra les bâtiments que César avait aussitôt renvoyés à Brindes pour prendre le reste des légions, s'en rendit facilement maître, et les brûla.

Dès que Pompée, qui était à Thessalonique, fut instruit de l'arrivée de César, il se porta vers la côte d'Illyrie, et vint camper près de Dyrrachium (auj. Durazzo).



(Fig. 63.)

César voulut alors mettre un terme à la guerre civile; il fit des propositions de paix, mais Pompée les accueillit avec dédain, et les hostilités continuèrent malgré les rigueurs de l'hiver. Pendant que ces deux grands capitaines employaient

toutes les ressources de leur expérience et de leur génie, l'un pour forcer son rival à combattre, l'autre pour éviter, sans se compromettre, une action décisive, Libon partit d'Orique avec cinquante voiles, se dirigea vers Brindes, et s'empara d'une île située devant le port de cette ville. — Persuadé que maître de ce point il pouvait empêcher les galères de César de lui amener des renforts, il écrivit à Pompée « de « faire tirer les autres navires à terre, sa flotte étant suffi-« sante pour intercepter les convois de l'ennemi. »

Cette vaine jactance fut bientôt punie. — Antoine, qui était à Brindes, garnit de claies et de parapets environ soixante esquifs, y embarqua des hommes d'élite, et les distribua le long de la côte. Puis il donna l'ordre à deux trirèmes de sortir du port, comme pour exercer les rameurs. — Libon, étonné de leur témérité, détacha contre elles cinq quadrirèmes. — Les deux galères, suivant les instructions qu'elles avaient reçues, rentrèrent aussitôt, et les pompéiens, entraînés par leur ardeur, continuèrent de les poursuivre. Alors les esquifs armés s'avancèrent rapidement, s'emparèrent d'une quadrirème et forcèrent les autres à prendre honteusement la fuite. — Peu de jours après, Libon leva le blocus, et s'éloigna.

Cependant la position de César devenait de jour en jour plus critique; plusieurs mois s'étaient écoulés, l'hiver approchait de sa fin, et il ne voyait pas arriver les vaisseaux qu'il attendait de Brindes. Peu accoutumé à ces lenteurs, il voulut aller lui-même chercher ses légions. « A l'entrée de « la nuit, dit Plutarque, il se déguisa en esclave, monta « dans un simple bateau à douze rames, se jeta dans un coin « comme le dernier des passagers, et s'y tint sans rien dire. « — La barque descendait l'Anius (1), qui la portait vers la « mer, lorsqu'il s'éleva tout à coup une tempête. Le fleuve, « soulevé par la résistance des vagues qui, poussées avec « furie, luttaient contre son courant, devint d'une navigation « dangereuse; ses eaux, repoussées vers leur source par les

(1) Strabon l'appelle Aoüs, et dit qu'il coule à dix stades (une demi-lieue) d'Apollonie.

« tourbillons rapides que cette lutte causait, ne permettaient
« pas à l'embarcation d'avancer, et le patron donna l'ordre
« de revenir au port. — Alors César, lui prenant la main, s'é-
« cria : Continue ta route ; que peux-tu craindre? tu portes
« César et sa fortune. — Les matelots forcèrent de rames;
« mais tous leurs efforts furent inutiles. »

Peu de jours après, Antoine arriva enfin à Lissus, y débarqua quatre légions et renvoya la plupart de ses vaisseaux en Italie pour ramener le reste des troupes. — Aussitôt les deux généraux prirent leurs mesures, César pour rejoindre Antoine, Pompée pour empêcher leur jonction. — Ce dernier, n'ayant pu parvenir à son but, se dirigea vers Asparagium, ville du territoire de Dyrrachium, et choisit une position convenable.

César avait rappelé les garnisons de la côte et laissé seulement trois cohortes à Oricum, pour la garde de la ville et des galères venues d'Italie. Atilius, chargé du commandement de la place, usa de précautions afin de n'être pas surpris. Il coula un onéraire à l'entrée de la passe, qui était aussi défendue par un navire sur lequel s'élevait une tour remplie de soldats, et retira au fond du port tous ses vaisseaux désarmés.

Cneius Pompée, instruit de ces dispositions par un transfuge, vint à Oricum, releva le bâtiment coulé, attaqua l'autre avec des forces supérieures, et s'en empara. Il se saisit ensuite d'une hauteur qui dominait la ville, et à l'aide de leviers et de rouleaux de bois fit glisser quatre birèmes jusque dans le port. Les galères qui s'y trouvaient, surprises par cette brusque attaque, n'opposèrent qu'une faible résistance. Il en prit quatre, brûla les autres; puis, s'éloignant rapidement, il se rendit à Lissus, et incendia les transports qu'Antoine y avait laissés. (César, *De Bello civili*, lib. III.)

Pompée, ainsi qu'il a été dit plus haut, s'était retranché près d'Asparagium. — César établit son camp à une petite distance, et rangea ses troupes en bataille; mais voyant que son rival s'obstinait à refuser le combat, il voulut envelopper sa nombreuse armée et la priver de subsistances.

C'était une faute : il perdit ainsi quatre mois, pendant lesquels ses soldats eurent beaucoup à souffrir. — Une attaque malheureuse contre les lignes ennemies faillit même lui être fatale. — Alors il changea de plan, et marcha contre Scipion, qui arrivait d'Orient avec deux légions, dans l'espoir d'être suivi par les pompéiens et de trouver une occasion d'en venir aux mains. Ce qu'il désirait arriva : Pompée le poursuivit, engagea enfin la lutte près de Pharsale (Thessalie), et fut entièrement défait (48 av. J.-C.).

A cette même époque, Cassius vint en Sicile avec une flotte fournie par la Syrie, la Phénicie et la Cilicie. — César avait deux escadres dans ce parage : l'une, commandée par Sulpicius, était à Vibo (1); l'autre à Messine, sous les ordres de Pomponius. — Informé que ce dernier ne se tenait pas sur ses gardes, Cassius vint le surprendre, lança un grand nombre de brûlots dans le port, et incendia les trente-cinq bâtiments qui s'y trouvaient. — Il voulut ensuite détruire de la même manière l'escadre de Vibo; mais elle fut sauvée par le courage des vétérans commis à la garde des navires. — Ces braves soldats voyant que le feu avait déjà gagné cinq vaisseaux poussèrent les autres au large, fondirent sur la flotte pompéienne, et la dispersèrent. — Deux trirèmes et deux quinquérèmes, dont l'une était celle que montait Cassius (2), tombèrent en leur pouvoir.

Pompée, après sa défaite, s'était enfui vers Amphipolis; il quitta bientôt cette ville, et se rendit sur les côtes de l'Asie, où il rallia quelques bâtiments et deux mille hommes. — Son dessein était de s'établir à Antioche et d'y rassembler une armée. Mais la Syrie, autrefois le théâtre de sa gloire, devint celui de son humiliation : toutes les villes lui fermèrent leurs portes. Pensant alors aux services qu'il avait rendus au père du jeune Ptolémée, il alla chercher un asile en Égypte, et y fut lâchement assassiné.

César aborda quelques jours après à Alexandrie avec

(1) *Hipponium* ou *Vibo Valentia*, sur la côte occidentale du Brutium.

(2) Au moment où l'on allait en venir à l'abordage, Cassius s'était jeté dans l'esquif de sa galère et avait gagné un autre navire.

dix galères de Rhodes et quelques autres navires, sur lesquels étaient embarqués trois mille deux cents hommes et huit cents chevaux. Son arrivée causa une vive émotion, qui se traduisit bientôt en rixes et plus tard en un véritable combat. — Les légionnaires se défendirent avec intrépidité. — Au port surtout, la lutte fut terrible. Les soldats égyptiens, accourus en foule, voulaient s'emparer de la flotte, composée de soixante-douze galères (1).

On combattit longtemps à chances égales; enfin, les Romains, vainqueurs, brûlèrent tous ces navires ainsi qu'un grand nombre de ceux qui étaient dans les arsenaux. César fortifia le quartier qu'il occupait, débarqua quelques cohortes au phare, envoya demander des renforts et fit venir des vaisseaux de Rhodes, de Cilicie, de Syrie.

Guerre d'Alexandrie. — Cependant les Alexandrins levaient des troupes et se préparaient à opposer une énergique résistance. César attendait pour tenter une attaque sérieuse l'arrivée de la 37e légion (que lui amenait Domitius Calvinus). On vint enfin lui annoncer que les transports sur lesquels on l'avait embarquée étaient retenus par les vents contraires dans une baie, à l'ouest d'Alexandrie, et commençaient à manquer d'eau. — Laissant alors les soldats à la garde des retranchements, il partit avec toutes ses galères, arriva heureusement au lieu où mouillait le convoi, prit les mesures qu'exigeait la circonstance, et voulut regagner le port. — Déjà il était en vue du phare, lorsque les Alexandrins se portèrent à sa rencontre avec tous les navires qui avaient échappé à l'incendie et qu'on avait réparés à la hâte. Trop prudent pour accepter le combat à l'approche de la nuit, il se retira près de la côte, et choisit une position où sa flotte était à l'abri de tout danger. — Mais une trirème rhodienne, qui n'avait pas suivi les autres, fut bientôt attaquée par des forces supérieures. — César ne pouvait laisser enlever ainsi sous ses yeux un de ses

(1) C'étaient les cinquante galères, toutes à trois ou à cinq rangs, qui étaient revenues après la défaite de Pompée et les vingt-deux navires demeurant d'ordinaire en station à Alexandrie.

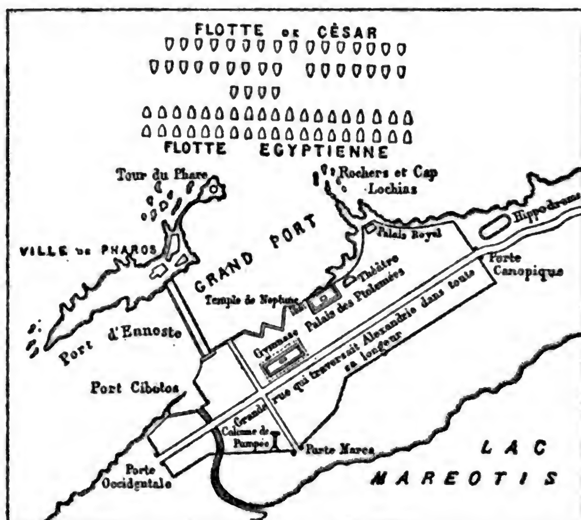
meilleurs vaisseaux. Il alla rapidement à son secours, s'empara d'une quadrirème ennemie, en coula deux, et mit en fuite le reste de l'armée égyptienne. — Alors le vent se calma, et ses galères, victorieuses, revinrent au mouillage traînant à la remorque les bâtiments de transport.

Les Alexandrins commencèrent alors à redouter les suites de cette guerre. Quoiqu'ils eussent déjà perdu cent dix vaisseaux, ils espérèrent pouvoir se rendre encore maîtres de la mer. — Des navires étaient dispersés sur toutes les bouches du Nil pour exiger le droit de péage; ils les firent venir à Alexandrie. Il y avait au fond de l'arsenal du palais de vieux bâtiments désarmés depuis plusieurs années; ils les réparèrent. Le bois des portiques et des autres édifices publics leur servit à faire des rames. — Les travaux furent poussés avec tant d'ardeur qu'en peu de jours ils eurent vingt-deux quadrirèmes, cinq quinquérèmes et un certain nombre de barques dont ils espéraient tirer un bon parti.

Combat de Pharos. — César ne pouvait leur opposer que neuf galères de Rhodes, huit du Pont, cinq de Lycie et douze vaisseaux plus petits, pour la plupart non pontés; mais, plein de confiance dans la valeur de ses troupes, il rangea son armée en bataille, les Rhodiens à la droite, les vaisseaux du Pont à la gauche. Il laissa entre les deux ailes un espace de quatre cents pas, qui lui parut suffisant pour les évolutions, et plaça les autres bâtiments, qui formaient la réserve, à une petite distance au nord.

Les Égyptiens s'étaient formés sur deux lignes et avaient disposé une grande quantité de brûlots. — Un étroit intervalle, rempli de bas-fonds, séparait les flottes, et chacune d'elles hésitait à s'avancer. — Quatre galères rhodiennes, sous les ordres d'Euphanor, franchirent enfin le banc, et furent aussitôt entourées; mais elles soutinrent le choc, se dégagèrent par une manœuvre habile, et, présentant toujours l'éperon, résistèrent aux efforts des ennemis. — Pendant ce temps le reste des navires passa, et les Romains vinrent aussitôt à l'abordage.

Le combat fut acharné, et malgré la supériorité du nombre les Alexandrins s'enfuirent vers la ville, après avoir perdu cinq galères. — Des soldats placés sur le môle protégèrent leur retraite et empêchèrent les vainqueurs d'approcher.



(Fig. 64.)

César, irrité de cet obstacle, voulut s'emparer de Pharos et de la chaussée qui y conduisait. Il réunit donc un grand nombre de canots, et y embarqua l'élite de son infanterie. En même temps, pour faire une diversion et favoriser la descente, il donna l'ordre à quelques navires d'attaquer l'autre côté de l'île.

Les Phariotes, accourus sur le rivage, combattirent pendant quelque temps avec avantage ; puis ils se retirèrent dans leurs maisons et, désespérant bientôt de pouvoir s'y dé-

fendre, ils s'enfuirent vers la chaussée, se précipitèrent dans la mer et cherchèrent à se réfugier au fond du port. — Le lendemain la lutte recommença : trois cohortes débarquèrent sur le môle et furent aussitôt suivies par un grand nombre de matelots et de rameurs. — Les ennemis firent alors avancer leurs quadrirèmes, s'élancèrent à leur tour sur la jetée et forcèrent les Romains à prendre la fuite. — César se jeta dans son embarcation ; mais elle fut bientôt envahie par les soldats, et il se vit obligé de gagner à la nage des bâtiments qui étaient à quelque distance.

Enhardis par ce succès, les Alexandrins établirent des croisières devant Canope afin d'enlever les convois qui portaient des vivres aux Césariens. — Ceux-ci, sous les ordres de Tiberius Néron, allèrent attaquer les forces égyptiennes, et furent repoussés avec pertes. — Au commencement de cette action, sur laquelle le continuateur des Commentaires ne donne pas de détails, l'intrépide Euphanor, toujours le premier à braver le danger, coula une trirème et se laissa entraîner trop loin à la poursuite d'une autre, qui avait pris la fuite. — Attaqué alors par plusieurs vaisseaux, il combattit longtemps seul, et périt dans cette lutte inégale.

Peu de jours après des renforts, arrivés de Palestine et de Syrie, mirent les Romains en état de reprendre l'offensive. — Péluse et Memphis tombèrent au pouvoir de Mithridate. César rejoignit son fidèle allié, et l'armée égyptienne fut taillée en pièces sur les bords du Nil. Cette victoire mit fin à la guerre. Le général vainqueur rentra en triomphe dans Alexandrie, et donna la couronne à Cléopâtre.

Guerre d'Illyrie. — Pendant que ces événements se passaient en Afrique, Octavius avait réuni, en Illyrie, les débris des troupes de Pompée et tenait en échec Cornificius, lieutenant de César. — Vatinius, qui était à Brindes, résolut d'aller à son secours. Comme il n'y avait dans le port que peu de galères, il arma d'éperons un assez grand nombre d'*actuaires* (petits navires à voiles et à rames), partit pour

l'Illyrie au commencement de l'hiver, et reprit plusieurs places maritimes.

A son approche, Octavius, qui faisait le siége d'Épidaure, se retira vers l'île située au sud de Tragurium (Trau).

Combat de Tragurium. — Vatinius ne tarda pas à passer en vue des côtes; il ignorait quelle direction l'ennemi avait prise et avait négligé de détacher en avant des éclaireurs (*speculatoriæ naves*). Tout à coup, il vit arriver sur lui une trirème chargée de combattants. —L'ordre d'amener promptement les voiles, de hisser le pavillon de combat fut aussitôt donné, et ses navires dispersés se réunirent à la hâte. — Dès que les armées furent à portée du trait les galères prétoriennes coururent rapidement l'une sur l'autre; et se heurtèrent si violemment que la quadrirème d'Octavius eut son éperon brisé. Ce fut le signal de la mêlée : resserrés dans un espace trop étroit pour pouvoir manœuvrer, les autres bâtiments en vinrent promptement à l'abordage. — Des deux côtés l'enthousiasme de la gloire exaltait les combattants; mais, dans cette lutte corps à corps, les troupes de Vatinius devaient avoir l'avantage. A la tombée de la nuit, Octavius, blessé, prit la fuite; quelques-uns de ses vaisseaux seulement purent le suivre, les autres furent ou pris ou coulés à fond.

Les vainqueurs entrèrent au port d'où était sorti l'ennemi, réparèrent en trois jours les navires avariés, et se dirigèrent sur Issa (Lissa), dans l'espoir d'y trouver le lieutenant de Pompée. — Il avait pris le chemin de la Grèce pour se rendre d'abord en Sicile et puis en Afrique. — Vatinius ayant chassé du détroit les débris des forces pompéiennes et rendu l'Illyrie à Cornificius, ramena sa flotte à Brindes.

César était toujours en Égypte, et semblait avoir perdu son infatigable activité. Un grand danger le tira de son sommeil. Pharnace, après avoir soumis la Colchide, le Pont, la Cappadoce et l'Arménie, venait de défaire en bataille

rangée Domitius Calvinus. — A cette nouvelle, le vainqueur de Pharsale s'arracha enfin des bras de Cléopâtre, qu'il ne devait plus revoir, traversa rapidement la Syrie et la Cilicie, arriva dans le Pont lorsqu'on le croyait encore en Afrique, attaqua Pharnace près de Zéla, et mit son armée en fuite (1). — Le roi vaincu se retira dans le Bosphore, et fut tué dans un combat que lui livra le gouverneur du royaume, qui s'était révolté contre lui pendant son absence. — César donna son trône à Mithridate de Pergame, dont les secours lui avaient été si utiles en Égypte, revint à Rome, où il réprima les excès d'Antoine, et rétablit par sa clémence le calme et la paix.

Les restes du parti de Pompée se concentraient en Afrique. — Scipion, Petreius, Caton, Labienus avaient formé dix légions et s'étaient ligués avec Juba, roi de Mauritanie. — César, avec sa célérité habituelle, partit pour la Sicile, et aborda le 14 des calendes de janvier (17 décembre) à Lilybée. — La saison n'était pas propice; mais de pareils obstacles ne l'arrêtaient jamais, et il se tint prêt à profiter du premier vent favorable.

Sa flotte, peu nombreuse d'abord, fut bientôt ralliée par des vaisseaux longs et des transports. — Il embarqua six légions sur les galères, deux mille cavaliers sur les bâtiments de charge et appareilla le 25 décembre, par une bonne brise du nord. — Après quatre jours de navigation, il se trouva près d'Adrumette avec un petit nombre de galères (2), effectua le débarquement des troupes (3,000 hommes de pied et 150 cav. gaulois), se dirigea vers Ruspina, où il ne s'arrêta que quarante-huit heures, et campa le lendemain sur le bord de la mer, aux portes de Leptis. —

(1) Ce fut après cette victoire qu'il écrivit ces trois mots célèbres : *Veni, vidi, vici*. — Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.

(2) Le vent avait dispersé les autres bâtiments, et comme on ne leur avait pas assigné un de ces rendez-vous qui se donnaient ordinairement (en cas de séparation) aux navires naviguant en flottes, ils ne savaient où atterrir. — Hirtius, qui excuse en cela César, donne un détail par lequel nous apprenons que ces rendez-vous s'indiquaient au moyen de tablettes cachetées, distribuées aux commandants des vaisseaux : « Neque tabulas signatas dederat. »

Quelques bâtiments, qui le rejoignirent alors, lui apprirent que plusieurs navires s'étaient réunis non loin d'Utique et que d'autres erraient encore au large. Il résolut aussitôt de se porter à leur rencontre, et alla s'embarquer à Ruspina ; mais au moment où il levait l'ancre une partie des vaisseaux attendus arriva enfin. — On débarqua les soldats et les vivres ; Cispius reçut l'ordre de croiser devant Thaspus, afin de veiller sur les convois que devait expédier le gouverneur de Sicile, et toutes les mesures furent prises pour garder la défensive jusqu'à l'arrivée de nouveaux secours.

Cependant Varus, ayant appris par un transfuge que les forces navales ennemies étaient dispersées, fit mettre à l'eau cinquante-cinq bâtiments qu'il avait tirés à sec sur le rivage d'Utique, s'approcha de Leptis, brûla les transports mouillés en rade et s'empara de deux quinquérèmes dont les équipages étaient à terre. — César ne pouvait laisser impunie une pareille audace ; il sortit hardiment du port avec quelques navires, prit en passant treize galères qui s'étaient réfugiées dans une baie voisine, s'avança contre les pompéïens, leur enleva une quinquérème, puis une trirème, et les contraignit à se retirer vers Adrumette. — Le lendemain matin il les surprit à son tour, incendia tous leurs onéraires, et retourna au camp après avoir offert le combat à Varus, qui n'osa pas l'accepter.

Cet avantage rendait le dictateur maître de la mer ; il reçut des renforts, et put prendre l'offensive. — Au bout de trois mois de marches, de campements sans résultat, il défit complétement les pompéiens sous les murs de Thapsus (1).

A son retour d'Afrique, il triompha tout à la fois des Gaules, de l'Égypte, de Pharnace et de Juba. — Pendant qu'il cherchait à fonder un gouvernement modéré pour opérer la fusion des partis et à mériter la reconnaissance par une administration habile et bienveillante, Labienus, Varus et les deux fils de Pompée, qui s'étaient retirés en Espagne, y avaient

(1) Juba, Caton, Petreius, Scipion se donnèrent la mort, pour ne pas tomber au pouvoir des vainqueurs.

formé treize légions. Instruit de leurs progrès, il s'embarqua pour aller les combattre (45 av. J.-C.). Un avantage remporté par sa flotte, sous les ordres de Didius, sur celle des pompéiens commandée par Varus, ouvrit brillamment la campagne. Bientôt il débarqua lui-même dans la province ultérieure, s'empara de quelques villes, et gagna une victoire décisive près de Munda (1). — Cette glorieuse journée termina sa carrière militaire ; il revint à Rome au mois d'octobre, et fut assassiné dans le sénat, le jour des ides de mars de l'année suivante (15 mars, 44 av. J.-C.). Ce grand homme, dit Plutarque, avait conçu de vastes et utiles projets : il voulait rédiger un code civil, composer la statistique de l'empire, creuser à l'embouchure du Tibre un port pour les grands vaisseaux, dessécher les marais Pontins, et joindre la mer Égée à celle d'Ionie en perçant l'isthme de Corinthe.

Les meurtriers de César ne surent pas mettre leur crime à profit, et restèrent comme étonnés de leur audace. Antoine, alors consul, profita habilement de cette inertie, et parvint à exciter contre eux un tel acharnement qu'ils furent obligés de prendre la fuite. Bientôt, Octave, fils adoptif de César, et jusqu'alors peu remarqué, devint le chef d'un parti nombreux. Ennemi d'abord d'Antoine et de Lépide, il s'unit à eux pour abattre Sextus Pompée dans l'occident, Brutus et Cassius dans l'Orient (43 av. J.-C.) (2).

Guerre contre Brutus et Cassius. — Brutus avait réuni des forces en Macédoine, et Cassius, qui s'était rendu dans son gouvernement de Syrie, avait entraîné les légions d'Orient. Ces derniers défenseurs de la République avaient aussi de nombreux vaisseaux. Cassius éprouva d'abord un échec : Dolabella lui prit cinq navires et mit les autres en fuite.

(1) Labienus et Varus périrent dans la mêlée ; Cneius Pompée se retira dans une caverne, et y fut découvert par des soldats, qui lui coupèrent la tête. Son frère, Sextus, parvint à échapper aux recherches de ceux qui le poursuivaient.

(2) Sextus, qui après la bataille de Munda avait réuni quelques vaisseaux et fait la guerre de pirate, était devenu assez puissant pour tenir en échec les généraux envoyés contre lui par Cesar, et après la mort de ce dernier il avait été nommé par le sénat gouverneur de la Sicile, de la Corse et de la Sardaigne.

Pour réparer ses pertes, il demanda des secours aux îles, aux pays voisins et même à Cléopâtre, qui n'accueillit pas favorablement sa demande. — Les Rhodiens répondirent aussi par un refus.

Combat de Laodicée. — Cassius fit radouber les bâtiments maltraités dans le dernier combat, et fut bientôt en état de reprendre les hostilités. Il attaqua la flotte ennemie devant Laodicée, la détruisit complétement et s'empara de la ville.

Il se disposait à marcher contre l'Égypte lorsqu'il apprit qu'Antoine et Octave se préparaient à passer en Orient. Abandonnant alors son projet, il se rendit auprès de Brutus afin de prendre des mesures pour lutter énergiquement contre les forces nombreuses que commandaient les triumvirs.

Les deux chefs du parti républicain résolurent de soumettre d'abord les Lyciens et les Rhodiens. — Cassius, chargé d'aller combattre ces derniers, réunit des vaisseaux à Mynde (ville de la Carie occidentale sur le golfe d'Iasus), et profita du premier vent favorable pour se mettre en mer. Dès qu'il fut près de Rhodes, les habitants se portèrent hardiment à sa rencontre avec trente-trois trirèmes, qu'ils manœuvrèrent avec beaucoup d'habileté. — Le lendemain Cassius rangea son armée en bataille, et l'action s'engagea. Les Rhodiens firent encore preuve de la plus grande adresse : s'avançant à force de rames au milieu des ennemis, ils les frappaient, leur échappaient ensuite au moment où ils croyaient les saisir, et se retiraient rapidement sans recevoir d'atteinte. Cette manœuvre fut exécutée plusieurs fois avec le même bonheur. Enfin les galères de Cassius parvinrent à accrocher les bâtiments rhodiens avec des mains de fer, et l'abordage, toujours favorable aux Romains, eut le plein succès qui l'accompagnait d'ordinaire : ils prirent trois navires, en coulèrent deux, et le reste se réfugia dans le port.

Cassius, après avoir fait réparer à Loryme les bâtiments avariés, débarqua des troupes près de Rhodes, et bloqua la ville du côté de la mer. Les habitants, dont la défaite n'a-

vait pas diminué la témérité, firent une sortie, furent repoussés avec perte et durent enfin demander la paix.

L'expédition de Lycie avait aussi été heureuse. Les deux généraux vainqueurs se réunirent en Macédoine pour combiner l'emploi de leurs communs efforts. — Les triumvirs approchaient, et Cléopâtre envoyait des vaisseaux pour les seconder. Murcus reçut l'ordre de croiser à la hauteur du promontoire de Ténare et de s'opposer au passage des navires égyptiens; mais cette précaution devint inutile, une tempête ayant presque entièrement détruit l'escadre de la reine. — Alors Murcus, dont la présence n'était plus nécessaire dans ce parage, cingla vers Brindes, afin d'inquiéter les convois qui transportaient en Macédoine des soldats et des vivres.

L'heure du dernier combat de la liberté contre la tyrannie allait bientôt sonner. — Les troupes des deux partis se rencontrèrent près de Philippes. — Dans un premier engagement le camp de Cassius fut pris, et l'infortuné général se donna la mort. — Vingt jours après une autre action s'engagea; Brutus, vaincu, ne voulut pas non plus tomber au pouvoir des ennemis : il se précipita sur la pointe d'une épée que lui présenta Straton, et expira sur-le-champ (1).

Le jour même où Octave triomphait en Macédoine, Domitius Calvinus, qui lui amenait deux légions, une cohorte prétorienne et de la cavalerie, fut attaqué par cent trente vaisseaux longs sous les ordres de Murcus. Les bâtiments de charge qu'il convoyait tombèrent presque tous au pouvoir des ennemis, et lui-même, pour résister à l'impétuosité de leur choc, se vit dans la nécessité d'amarrer ensemble plusieurs de ses galères. Murcus fit jeter des traits enflammés sur ces vaisseaux, et les incendia. — Le navire monté par Domitius parvint seul à rallier le port de Brindes.

La victoire des triumvirs avait décidé du sort de la République; ils se partagèrent les provinces, et ne laissèrent

(1) Quatorze mille hommes s'étaient rendus; mais toute la flotte alla rejoindre Sextus Pompée.

à Lépide que l'Afrique (42 av. J.-C.). Antoine se rendit en Asie; il resta quelque temps à Éphèse, passa de là en Phrygie, puis en Cappadoce, et s'arrêta dans la Cilicie. — Cléopâtre était accusée d'avoir fourni des secours à Cassius; il voulut la punir, et lui ordonna de venir le trouver à Tarse. La reine d'Égypte, qui comptait sur la puissance de ses charmes, ne se fit pas attendre. — Elle remonta le Cydnus sur une galère brillante d'or et de pourpre, et parut non en suppliante, mais en divinité qui vient recevoir l'encens des mortels. — Le triumvir conçut pour elle une passion violente, et la suivit à Alexandrie.

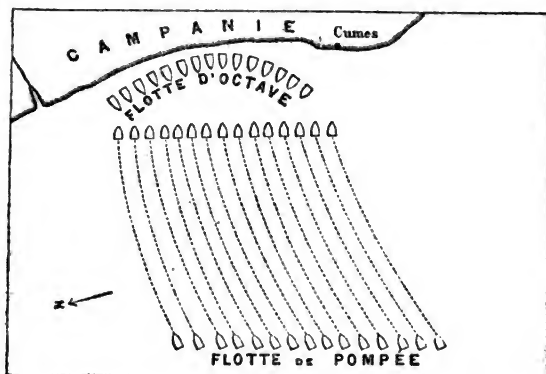
Guerre contre S. Pompée. — Combat de Scylla (41 av. J.-C.). — Octave gagna les côtes du Brutium, et envoya contre Sextus Pompée une flotte commandée par Salvidienus. Sextus alla au-devant de ces forces avec un grand nombre de vaisseaux, et les deux armées se rencontrèrent à l'entrée du détroit de Messine, non loin du rocher de Scylla. — Les galères de Pompée, conduites par d'excellents pilotes, eurent facilement l'avantage, et contraignirent les lourds bâtiments ennemis à se réfugier dans un port voisin.

Cependant Antoine ayant reçu des nouvelles peu favorables à ses intérêts revint à Rome, et s'unit à Pompée. Octave crut alors devoir recourir aux négociations : les deux triumvirs se rapprochèrent par l'entremise de Mécène, de Pollion et de C. Nerva; le mariage d'Antoine et d'Octavie fut le gage de leur réconciliation. — Trois mois après ils signèrent le traité de Misène, par lequel ils laissaient à Pompée la Sicile, la Corse, la Sardaigne et l'Achaïe. Antoine se rendit ensuite en Grèce, où il passa deux ans. — En 37 il vint à Tarente renouveler le triumvirat. — Enfin, à la nouvelle des victoires remportées par Ventidius sur les Parthes, il sentit se réveiller dans son âme la passion des armes, et courut en Asie, espérant surpasser les succès de son lieutenant. Mais l'événement trompa son attente : enveloppé par les barbares, il ne parvint à leur échapper que par l'habileté de sa retraite.

Seconde guerre contre Pompée. — En Italie, la paix ne fut pas de longue durée. Octave, que la trahison de Ménas avait rendu maître de la Sardaigne et de la Corse, voulut aussi s'emparer de la Sicile, et donna le commandement de ses vaisseaux à deux chefs expérimentés, Calvisius et Ménodore.

Lustration de la flotte. — Il avait les plus grandes espérances : ses forces navales étaient nombreuses, ses vaisseaux solidement construits et presque tous munis de tours. La lustration de cette armée se fit avec pompe. « On avait « dressé des autels sur le rivage; les galères étaient ran« gées en face sur deux lignes; les matelots et les soldats « observaient un profond silence. Les prêtres, après avoir « égorgé les victimes, prirent place dans des esquifs riche« ment ornés et tournèrent trois fois autour des navires en « conjurant les dieux d'écarter les malheurs dont la flotte « pouvait être menacée. » (Appien.)

Bataille de Cumes. — Sextus, qui ne voulait pas laisser aux lieutenants d'Octave le temps de s'approcher de la Si-



(*Fig.* 65.)

cile, donna l'ordre à Ménécrate d'aller promptement les attaquer. La bataille se livra le lendemain, près de Cumes. — Calvisius avait rangé sa flotte en croissant, tout près des côtes. Ses navires ne pouvaient ainsi manœuvrer que difficilement et étaient exposés, en cas d'échec, à être rejetés sur les rochers. Cependant malgré le désavantage de cette position ils combattirent longtemps avec beaucoup de valeur.

Une lutte terrible s'engagea entre la galère de Ménécrate et celle de Ménodore. — La haine qui animait les deux chefs semblait augmenter l'ardeur des équipages. — Enfin Ménécrate fut blessé à la cuisse et mis hors de combat; bientôt ses marins, consternés, se rendirent, et il se jeta dans la mer pour ne pas tomber au pouvoir de son plus cruel ennemi. — Démocharès, prenant alors le commandement de l'armée pompéienne, réunit ses meilleures trirèmes, courut à force de rames sur les bâtiments de Calvisius, en brisa ou en coula plusieurs et dispersa les autres. — Peu de jours après, il remporta, dans le détroit de Messine, un nouvel avantage sur la flotte d'Octave, qui fut ensuite presque entièrement détruite par la tempête.

Tant de revers n'abattirent pas le courage du triumvir; il fit construire des vaisseaux, et invita ses collègues à joindre leurs efforts aux siens contre Pompée.

Antoine lui promit cent vingt galères; Lepidus, soixante-dix. La Sicile devait être attaquée en même temps à l'est, au sud et à l'ouest.

Pompée, de son côté, fortifia Lilybée, mit le littoral en état de défense et concentra des forces à Messine. — Les vents, qui déjà lui avaient été si favorables, dispersèrent encore les nombreux navires qu'on dirigeait contre lui : ceux d'Octave furent brisés sur les côtes de la Lucanie; Taurus, lieutenant d'Antoine, fut obligé de regagner Tarente; Lepidus, qui venait d'Afrique, ne put sauver que la moitié de ses transports (1).

(1) Il parvint cependant à débarquer en Sicile, et s'empara de quelques bourgades.

Cet événement porta jusqu'à l'excès le puéril orgueil de Pompée. — Il prit le nom de fils de Neptune, se revêtit d'un manteau couleur vert de mer, et perdit en folles réjouissances le temps qu'il aurait dû employer à la ruine du parti puissant qui avait juré sa perte.

Octave voulait vaincre, même malgré Neptune, selon l'expression de Suétone, et il ne négligea rien pour arriver à son but. — Agrippa, dont l'activité était infatigable, réunit un grand nombre de navires dans le port Jules, qu'il avait formé en faisant communiquer avec la baie de Pouzzoles (1) le lac Lucrin et le lac Averne, et bientôt tout fut prêt pour une nouvelle attaque contre la Sicile.

Victoire d'Agrippa en vue de Myles. — Défaite d'Octave près de Tauromène. — Pompée était toujours à Messine; Papia, l'un de ses lieutenants, remporta d'abord une avantage : il surprit des bâtiments de charge qui portaient des renforts à l'armée de Lepidus, en détruisit un grand nombre et mit les autres en fuite. Il essuya ensuite un échec, non loin de Myles, et fut obligé de se retirer devant l'escadre commandée par Agrippa, qui lui fit éprouver des pertes considérables.

Cette victoire était importante; Agrippa eût pu la rendre décisive en poursuivant les vaincus, mais il ne voulut pas piquer la jalousie du *maître* par de trop grands succès.

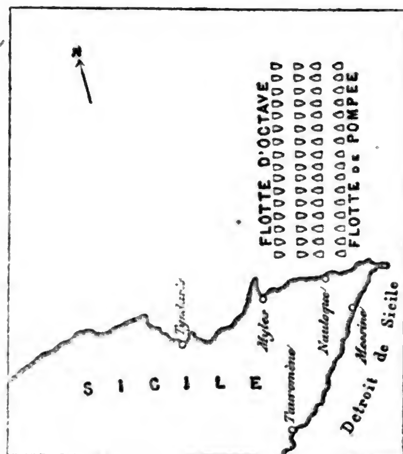
Peu de jours après, Pompée ayant appris qu'Octave avait abordé près de Tauromène et débarqué trois légions, prit aussitôt la mer, et arriva bientôt en vue de la flotte du triumvir. Celui-ci, qui croyait les forces de son ennemi considérablement affaiblies, se rembarqua précipitamment et alla l'attaquer. — La lutte ne dura pas longtemps. Les navires d'Octave furent presque tous pris ou brûlés ou coulés à fond; il courut lui-même le plus grand danger, et ne parvint qu'avec peine à se sauver dans un esquif. Agrippa, qui commandait une forte escadre, fut plus heureux et s'em-

(1) En 1538, un tremblement de terre a détruit tout ce qui restait encore de ce port.

para de Tyndaris. — Cette conquête assurait à Octave une entrée dans la Sicile; il se hâta de débarquer dans cette île vingt et une légions.

Bataille de Nauloque (36 av. J.-C.). — La guerre pouvait durer longtemps encore; Pompée proposa de terminer la querelle par une bataille navale. Le défi fut accepté, et le 3 septembre deux flottes de trois cents vaisseaux chacune, sous les ordres d'Agrippa, de Démocharès et d'Apollophane, se rangèrent en ligne entre Myles et Nauloque; les légions, disposées en présence sur la côte, et ayant à leur tête Octave et Sextus, devaient être simples spectatrices du combat.

Les navires étaient armés de tours, de catapultes et de toutes les machines à jet alors en usage.



(Fig. 66.)

L'action commença par le choc des galères, auquel succéda une grêle de pierres, de flèches, de dards, de javelots enflammés; tous les navires s'attaquèrent tantôt par la proue,

tantôt par la poupe et par les flancs. Les soldats combattaient avec une égale ardeur, les pilotes faisaient preuve de la même adresse. Le grappin, inventé par Agrippa, lui fut de la plus grande utilité, pour accrocher de loin les bâtiments ennemis et les forcer d'en venir à l'abordage.

La mêlée dura plusieurs heures; enfin Agrippa remporta la victoire et détruisit presque totalement la flotte de Pompée, qui prit la fuite avec dix-sept galères pour aller chercher des alliés en Asie. L'année suivante (35), il tomba entre les mains de Titius, lieutenant d'Antoine, et périt en prison à Milet (Dion).

Octave fit mourir les principaux officiers de Pompée, récompensa les exploits d'Agrippa en lui donnant une couronne navale, et reçut lui-même à Rome tous les honneurs que put lui prodiguer la flatterie. — Après avoir inspiré la crainte il voulut se faire aimer par l'aménité de ses manières, par sa générosité, par l'habileté de son administration.

Pendant qu'il se montrait ainsi digne de commander aux Romains, Antoine, oubliant et Rome et sa propre gloire, n'était plus que le premier esclave de la reine d'Egypte, à laquelle il sacrifiait chaque jour quelque province. Ses désordres le rendirent odieux et lui firent perdre un grand nombre des partisans qui lui restaient encore en Italie ; mais lorsqu'on apprit qu'il voulait faire d'Alexandrie la capitale de l'empire, la fureur s'empara de tous les esprits. Octave, affectant plus de mépris que de courroux, ne déclara la guerre qu'à Cléopâtre, et parut regarder comme déjà dépouillé du pouvoir celui qui le partageait avec une reine étrangère.

Antoine disposait de trésors immenses : il réunit promptement les flottes et les légions de l'Orient. — L'Italie épuisée, la Gaule, l'Espagne, la Sardaigne, la Sicile ne fournirent que lentement à Octave les tributs, les hommes, les armes, les vaisseaux dont il avait besoin, et malgré tous ses efforts il ne put opposer à l'ennemi que 80,000 légionnaires et deux cent cinquante navires. Il traversa bientôt la mer Ionienne, et s'empara de Thorine (Épire). — Antoine, qui était à Samos,

où il perdait un temps précieux en divertissements et en débauches, se réveilla enfin au bruit des armes, sortit du port avec toutes ses forces et vint jeter l'ancre près du promontoire d'Actium. Ses généraux le conjuraient de ne pas confier sa destinée à l'inconstance des vents et des flots; il fut insensible à leurs prières; Cléopâtre voulait combattre sur mer, et il promit de lui obéir.

Bataille d'Actium (31 av. J.-C.). — Plusieurs engagements partiels précédèrent l'action décisive. Une escadre, commandée par Agrippa, prit Leucade, Patras et Corinthe; Titius et Taurus firent éprouver un échec à la cavalerie d'Antoine. — Enfin, le 2 septembre, les flottes se rangèrent en bataille, non en pleine mer, ainsi que l'ont cru certains historiens qui se trouvent ainsi en contradiction avec Dion Cassius et Plutarque, mais à l'entrée du golfe d'Ambracie, dans un bassin d'environ deux lieues d'étendue, entre le promontoire d'Anactorium et celui d'Actium.

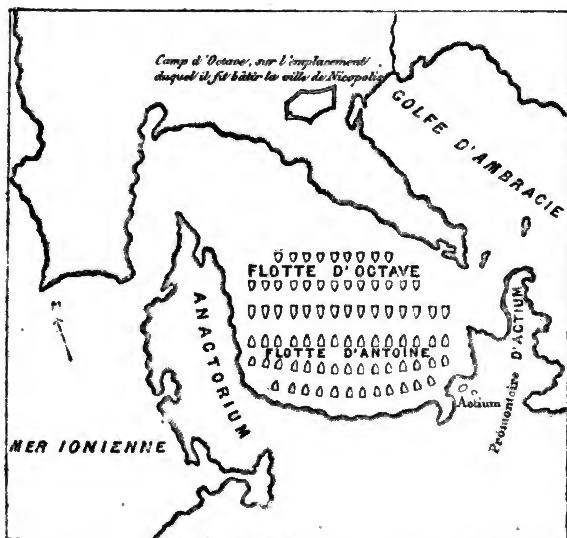
Antoine avait confié l'aile gauche à Cœlius, le centre à Marcus Octavius, et avait pris avec Publicola le commandement de la droite. — Octave et Agrippa s'étaient placés au centre; Aruntius commandait la gauche; Lucius, la droite.

Les vaisseaux d'Antoine, presque tous à huit et à dix rangs de rames, solidement construits, hauts de bord, munis de tours et richement ornés, n'étaient pas redoutables, car ils manquaient de matelots. — L'armée navale d'Octave, moins nombreuse, était composée de liburnes, dont les équipages étaient complets et depuis longtemps exercés contre Pompée.

Les deux flottes restèrent quelque temps immobiles; elles semblaient hésiter à commencer cette lutte sanglante qui devait fixer les destins du monde.

Enfin l'aile gauche d'Antoine fit un mouvement en avant; aussitôt, pour l'attirer plus au large, Octave donna l'ordre à sa droite de reculer, car il avait besoin d'espace pour faire manœuvrer avec avantage ses légers navires et assaillir les ennemis. Ceux-ci, pleins de confiance dans la grandeur et dans la force de leurs galères, continuèrent à s'avancer len-

tement. Lorsqu'ils furent à une certaine distance du rivage, le combat s'engagea. On ne se heurta pas d'abord avec ce fracas ordinaire au commencement des batailles; les bâtiments d'Antoine, trop pesants pour courir avec rapidité et frapper de leurs éperons, lançaient une grêle de traits; les liburnes d'Octave voltigeaient autour de ces lourdes masses, qu'elles n'osaient attaquer ni à tribord ni à babord parce que leurs proues se seraient brisées contre les bordages sans pouvoir les entamer. Bientôt un mouvement habile ordonné par Agrippa força le centre d'Antoine à se dégarnir, et l'action devint plus vive. Les navires d'Octave rasant de près les vaisseaux d'Antoine faisaient voler en éclats leurs rames et leurs gouvernails, ou, se réunissant plusieurs contre un, ils cherchaient à s'en emparer.



(Fig. 67.)

La perte était égale des deux côtés; l'ardeur paraissait la

même; la victoire semblait indécise, lorsque tout à coup Cléopâtre, effrayée par le bruit des armes, donna l'ordre à ses soixante galères d'appareiller, et traversant à la voile les flottes qui combattaient avec tant d'acharnement, cingla vers Alexandrie (Dion). Alors Antoine, peu soigneux de sa gloire, abandonna les braves guerriers qui mouraient pour lui, et vola sur les traces de la reine d'Égypte.

La honteuse fuite du chef ne fit pas cesser le combat; ses vaisseaux opposèrent une résistance désespérée, et furent presque tous coulés à fond ou brûlés.

Octave passa la nuit sur son bord. Le lendemain il rendit de solennelles actions de grâces à Apollon, son dieu tutélaire, et lui consacra les prémices de sa victoire, c'est-à-dire un navire de chaque espèce entre ceux qui avaient été pris sur Antoine, depuis trois rangs de rames jusqu'à dix (1). — Il alla ensuite prendre ses quartiers d'hiver à Samos; mais l'annonce d'une sédition vint l'y troubler. — Les soldats, qu'après la défaite de son rival il avait envoyés à Brindes, demandaient des récompenses et des congés : il retourna donc en Italie. Deux fois pendant cette traversée il lutta contre la tempête; d'abord entre les promontoires du Péloponèse et de l'Étolie, puis en vue des monts Cérauniens.

L'arrivée d'Octave déconcerta les mutins; d'un simple regard, selon l'expression de Tacite, il porta la terreur parmi ces légions qui lui avaient fait remporter la victoire : *Divus Augustus, vultu et aspectu actiacas legiones exterruit.* » — Néanmoins, comme leurs demandes avaient quelque chose de raisonnable, il y satisfit en partie, se rendit ensuite sur les côtes de Syrie, où il reçut les hommages des rois qui un mois auparavant formaient la cour de son rival, et se dirigea en enfin vers l'Égypte.

Antoine rassembla des troupes, arma toutes les galères qui lui restaient, et sortit d'Alexandrie afin de tenter un dernier effort. Mais dès que les armées furent en présence les sol-

(1) Pour perpétuer le souvenir de la victoire d'Actium, il fonda plus tard, dans le lieu où il avait établi son camp, une ville qu'il nomma Nicopolis (ville de la victoire), et y institua les jeux actiaques, qui se célèbraient tous les cinq ans.

dats qui étaient sur les galères saluèrent Octave du nom d'*imperator* et se joignirent à son escadre. La cavalerie imita ce mouvement; l'infanterie, plus fidèle, ne se soumit qu'à regret.

Antoine était trop faible pour supporter noblement le poids d'une pareille disgrâce; il se perça de son épée. Cléopâtre, pour éviter la honte d'être menée en triomphe, se fit piquer au bras par un aspic et mourut sans souffrances (30 av. J.-C.). — L'Égypte fut réduite en province romaine; Octave regagna l'Asie Mineure, où il employa tout l'hiver à régler les affaires de l'Orient, et revint à Rome au mois d'avril de l'année suivante (29 av. J.-C.). — Le sénat lui décerna le titre d'*imperator* avec le commandement suprême de toutes les forces de l'empire, et deux ans après l'appela d'un nom qu'on ne donnait qu'aux dieux, celui d'Auguste, qu'il a conservé.

« D'abord, dit Tacite, il parut se contenter de la dignité « de consul, en y joignant pourtant celle de tribun pour le « maintien des droits du peuple. Mais bientôt, ayant gagné « les soldats par ses largesses, le peuple par des distribu« tions de blé, tous les ordres de l'État par les douceurs de « la paix, on le vit s'enhardir et attirer insensiblement à « lui tous les pouvoirs, ceux du sénat, des magistrats, des « lois; rien ne lui résista. » — Il conserva cependant à son gouvernement les formes républicaines, et laissa même aux sénateurs et aux tribuns une part dans l'exercice de la souveraineté.

Pour maintenir la tranquillité dans les provinces maritimes de l'empire, alors si admirablement disposé tout autour de la Méditerranée, il fallait des forces navales importantes. Auguste entretint toujours deux flottes : l'une à Misène (Campanie), prête à fondre sur l'Afrique, sur la Sicile ou sur l'Espagne, s'il s'y était déclaré des troubles; l'autre, de deux cent cinquante vaisseaux, à Ravenne, afin de tenir en respect l'Illyrie, la Liburnie, la Dalmatie, l'Épire, la Grèce et l'Asie Mineure. — Des navires stationnaient sur le Danube et dans l'Euxin; des escadres gardaient les côtes de la Gaule; des flot-

tilles composées de petits bâtiments parcouraient les principaux fleuves. Celle du Rhône hivernait à Arles ; celle de la Seine à Lutèce, dont le commerce par eau faisait la principale richesse. C'est ce qui expliquerait, selon l'abbé Dubos, pourquoi la ville de Paris prit pour devise (les armoiries ne datent que du onzième siècle) un navire que plus tard elle garda dans ses armes (1).

On n'était plus au temps où il fallait chaque année une nouvelle gloire pour de nouveaux consuls. Une politique sage voulait conserver les conquêtes et non les étendre ; aussi Auguste n'entreprit-il que les guerres nécessaires pour la défense de l'empire, dont le repos ne fut alors sérieusement troublé que par les Germains. Drusus fit creuser un canal de dérivation (aujourd'hui l'Yssel) du Rhin au lac Flevo (Zuyderzée), pour pouvoir attaquer les barbares à l'embouchure de leur fleuve, et pénétra jusqu'à la mer du Nord. Il vainquit

(1) Sous le règne de Tibère il y avait une corporation de marins ou mariniers parisiens. — Au commencement du dix-huitième siècle, en creusant sous le chœur de l'église de Notre-Dame pour faire des caveaux destinés à la sépulture des archevêques de Paris, on trouva plusieurs pierres qui attirèrent l'attention des archéologues. — Sur l'une de ces pierres était gravée l'inscription suivante :

TIB · CAESARE · AVG · IOVI · OPTVM · MAXSVMO · .... M (aram) NAVTAE · PARISIACI PVBLICE · POSIERV · NT ·	Sous le règne de Tibère César Auguste, les marins de Paris ont consacré ce monument à Jupiter très-bon, très-grand.

Il est difficile de préciser en quel temps a été détruit ce monument (colonne ou autel), dont les débris avaient été employés aux fondations de la première église de Notre-Dame. M. de Montour pense que ce fut sous le règne de Childebert Ier (sixième siècle), et il cite à l'appui de son assertion quelques vers d'un poëme de Fortunat, évêque de Poitiers. — L'abbé de Vertot croit que ces vers s'appliquent à l'église Sainte-Croix-Saint-Vincent, connue depuis sous le nom de Saint-Germain-des-Prés, et non à l'église de Notre-Dame, dont la construction remontait à une époque bien antérieure, puisqu'elle est appelée dans une donation de ce même Childebert *mater ecclesia parisiaca*, titre qu'elle portait sans doute à raison de son ancienneté et de sa prééminence. — En effet, dans les actes du martyr de saint Denis, c'est-à-dire dès l'an 252, il est parlé d'une église que ce prélat avait fait bâtir dans l'île de Paris. — Le monument élevé à Jupiter par les marins de Lutèce a donc été détruit près de trois siècles avant le temps fixé par M. de Montour.

les Bructères dans un combat naval, ravagea le territoire des Sicambres et entra dans celui des Chérusques, qui peu de temps après anéantirent trois légions commandées par Varus, dans la forêt de Teutberg entre la source de l'Ems et la Lippe.

En Orient, une tentative sur l'Yémen pour protéger le commerce de la mer Rouge n'eut pas un heureux succès.

Les Éthiopiens crurent alors pouvoir ruiner impunément les comptoirs égyptiens; mais Petronius assiégea la reine d'Éthiopie Candace dans sa capitale, et conclut avec elle un traité avantageux. — De son côté, Emilius Balbus dompta les Garamantes (peuple du Fezzan actuel, et dont on trouve le nom dans Gherma), et ouvrit ainsi de nouveaux débouchés au commerce d'Alexandrie.

Auguste mourut durant un voyage en Campanie, à l'âge de soixante-seize ans. Son corps rapporté à Rome fut enseveli dans le tombeau qu'il s'était (1) élevé (14 de J.-C.).

Tibère (14-37). — Le trône impérial était encore peu solide: Tibère vit d'abord son pouvoir menacé. Deux révoltes éclatèrent parmi les légions de Pannonie et du Rhin, mais elles furent apaisées, l'une par Drusus, l'autre par Drusus Nero. Ce dernier, chargé bientôt après de la guerre contre les Germains, ravagea le pays des Marses. L'année suivante (15 de J.-C.) il pénétra jusqu'à la forêt Teuteberg, où avaient péri les trois légions de Varus, vainquit les Germains dans plusieurs rencontres, et ramena ses troupes vers l'Ems. Une partie de l'infanterie fut embarquée sur les navires qui l'avaient amenée; la cavalerie eut ordre de se diriger vers le Rhin, en côtoyant l'Océan; un corps sous les ordres de Cecina devait prendre la route des longs ponts. — Arminius l'y précéda

(1) Lorsqu'il sentit sa fin approcher, il s'informa de l'effet que produisait sa situation sur l'opinion publique; puis il demanda un miroir, se fit arranger les cheveux, et ordonna de laisser entrer ses amis. « Ne trouvez-vous pas, leur demanda-t-il, que j'ai assez bien joué mon rôle dans ce drame de la vie humaine? « Battez donc les mains pour l'acteur, et applaudissez la fin de la pièce. » Serrant ensuite Livie dans ses bras, il lui dit: « Adieu, Livie, souvenez-vous de « notre union; soyez heureuse, adieu! » (Suétone.)

en faisant passer son armée par des chemins plus courts, et le général romain, attaqué dans ce passage difficile, ne parvint qu'avec beaucoup de peine à regagner la Gaule. — Surpris par les tempêtes de l'équinoxe, Drusus Nero avait lui-même couru les plus grands dangers et perdu bon nombre de vaisseaux.

Cette retraite était presque un échec; Drusus résolut de le réparer d'une manière éclatante et de soumettre entièrement ces peuples guerriers. Mille bâtiments lui parurent nécessaires pour le transport des troupes, des vivres et des machines.

On les construisit promptement : les uns étaient courts, étroits de poupe et de proue et larges de ventre, pour mieux résister aux vagues; les autres plats de carène pour qu'ils pussent échouer sans risque, ou remonter facilement les fleuves; la plupart à double gouvernail; un grand nombre, couverts et pontés.

On assigna pour rendez-vous l'île des Bataves (pays entre le Rhin et le Wahal), où il était facile de faire aborder les vaisseaux et d'effectuer l'embarquement des troupes.

Pendant qu'on travaillait activement à l'équipement des navires, Drusus Nero envoya Silius ravager le pays des Cattes, et mena lui-même six légions contre les ennemis qui assiégeaient un fort construit sur la Lippe. Le mauvais temps empêcha Silius de rien entreprendre, et à l'approche de Drusus les assiégeants prirent la fuite.

Cependant la flotte était arrivée. Drusus Nero fit prendre les devants aux transports : ensuite, ayant distribué les légions sur les vaisseaux longs, il entra dans le canal qu'avait fait creuser son père, gagna l'Océan par les lacs, et arriva heureusement à l'embouchure de l'Ems. (Tacite, *Annales*, liv. II.)

L'armée fut aussitôt débarquée et marcha contre les barbares, qui osèrent l'attendre dans la plaine d'Idistavise. — Une vieille haine, une valeur égale rendirent le combat long et terrible. Enfin, la discipline l'emporta; les Germains furent enfoncés et Arminius prit la fuite. — Une seconde

victoire remportée par les Romains termina la guerre; toutes les cités se soumirent, et le général vainqueur, qui reçut alors le glorieux surnom de Germanicus, éleva une colonne dont l'inscription était aussi modeste que les exploits qu'elle rappelait avaient été éclatants.



(Fig. 68.)

Germanicus renvoya une partie des légions par terre, et fit rembarquer le gros de l'armée sur la flotte, qui remonta l'Ems et gagna l'Océan. Bientôt une violente tempête dispersa les navires : quelques-uns furent emportés en pleine mer, d'autres furent poussés sur les îles, plusieurs se brisèrent sur les rochers ou furent engloutis. — La trirème de Germanicus put seule trouver un refuge sur les côtes du pays des Chauques, entre l'embouchure de l'Ems et celle de l'Elbe. Le lendemain, quelques vaisseaux fort avariés vinrent la rejoindre; Germanicus les fit promptement réparer et les envoya visiter toutes les îles pour recueillir les naufragés. (Tacite.)

Ce désastre réveilla les espérances des Germains, qui s'agitèrent de nouveau; mais Germanicus frappa des coups

répétés, et les barbares, surpris, laissèrent les légions regagner en paix leurs quartiers d'hiver (16 de J.-C.).

Tibère, jaloux de la gloire de son neveu, le rappela, puis l'envoya en Orient, où, après avoir apaisé les troubles de l'Arménie, il fut empoisonné par Pison. (Tacite.)

Tibère, délivré du grand homme qu'il redoutait, s'abandonna librement à son caractère défiant et sanguinaire, et fit tomber les plus illustres têtes. — Devenu vieux, il se retira dans l'île de Caprée, séjour délicieux que le souvenir de ses débauches et de ses cruautés rendit infâme. Il y mourut, l'an 37 de J.-C.

Caïus Caligula (37-41). — Caïus Caligula (1), petit-neveu de Tibère, lui succéda au trône. Les premiers mois de son règne furent heureux, mais il ne put se contraindre longtemps à feindre des vertus étrangères à son âme; le voile tomba, et le tyran parut. Il se livra dès lors à tous les excès de la cruauté, de la débauche et de l'orgueil. Croyant prouver la grandeur de sa puissance par de folles prodigalités, il servait à ses convives de l'or et des perles, jetait au peuple des monceaux d'argent.

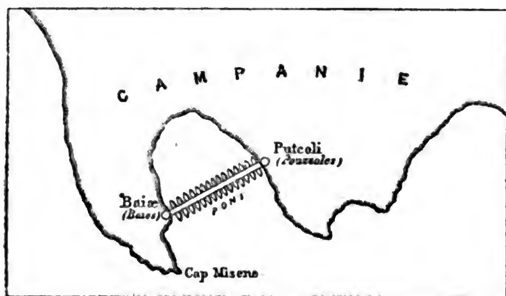
Il fit construire un vaisseau à dix rangs de rames dont les voiles et les cordages étaient de soie, la poupe dorée et enrichie de pierreries. Ce vaste bâtiment, qui offrait toutes les commodités et tout le luxe d'un palais, servait à promener l'empereur et sa cour sur les côtes de la Campanie. (Suétone.)

Un caprice du fol orgueil de Tibère causa une longue et cruelle disette. Il voulut surpasser Xerxès en jetant un pont de Baïes aux digues de Pouzzoles, et réunit à cet effet tous les navires qui servaient au transport des vivres et des marchandises. — Rangés sur deux lignes, solidement liés ensemble, affermis par des ancres, recouverts ensuite de planches, de pierres et de terre, ils formèrent une large chaussée,

(1) On lui donna le surnom de Caligula parce que dans son enfance il portait presque toujours une petite bottine (*caliga*), chaussure habituelle des matelots et des soldats. (Suétone.)

longue de trois mille six cents pas (5 kilomètres), sur laquelle on bâtit des maisons.

Caïus s'y promena d'abord avec l'appareil d'un triomphateur. Il montait un cheval magnifiquement harnaché, portait une couronne de chêne, un bouclier, un glaive, une chlamyde dorée. — Il parut ensuite en habit de cocher, et conduisit un char attelé de deux chevaux qui avaient été vainqueurs aux courses. — Puis ayant invité le peuple à venir admirer cette merveille, il fit impitoyablement jeter dans la mer tous ceux qui s'étaient avancés sur le pont (Dion, liv. LVIII; Josèphe, liv. XVIII; Suétone).



(Fig. 69.)

Quelque temps après, au sein de la plus profonde paix, Caligula fit des préparatifs de guerre, et déclara qu'il allait combattre les Bretons. Il se dirigea en effet vers les côtes de la Bretagne avec une flotte nombreuse; mais à moitié chemin il fit virer de bord, regagna le rivage d'où il était parti, et rangea ses troupes en bataille. Lorsque tous les préparatifs du combat furent achevés, il donna l'ordre aux soldats de ramasser des coquilles et d'en remplir leurs casques. « C'étaient, disait-il, les dépouilles de l'Océan conquis; on les devait au Capitole. »

Afin de transmettre à la postérité le souvenir de cette victoire, il fit élever une très-haute tour, au faîte de laquelle des

feux brillaient durant la nuit pour diriger la course des vaisseaux (1).

Bientôt un nouveau délire s'empara de son esprit. Avant de quitter l'armée il voulut faire massacrer les légions qui s'étaient autrefois révoltées contre Germanicus, son père, et l'on obtint avec beaucoup de peine qu'il se contentât de les décimer.

Il se forma enfin une conjuration contre ce monstre, et Chéréas, tribun des gardes prétoriennes, en délivra la terre, l'an 41 de J.-C.

Claude (41-54). — Claude était âgé de cinquante ans lorsqu'il fut proclamé empereur par les soldats. Il avait jusque-là vécu dans l'obscurité, sur les marches du trône. Il n'était pas dépourvu d'esprit, mais de caractère; il ne manquait pas de lumières, mais d'action; sa faiblesse approchait souvent de l'imbécillité : aussi sa mère, quand elle taxait quelqu'un de folie, disait-elle « qu'il était plus fou que son fils « Claude ». — Sous lui, les véritables maîtres de l'empire furent tour à tour Messaline et ses affranchis Polybe, Narcisse, Pallas. — Néanmoins, pendant son règne, l'empire ne perdit ni sa force ni sa grandeur; il étendit même ses ses limites. — Les Chauques, qui avaient beaucoup de petits bâtiments, désolaient par leurs incursions la basse Germanie et infestaient surtout les côtes des Gaules. — Corbulon, chargé du commandement de la province après la mort de Sanquinius, fit venir des liburnes par le Rhin, d'autres navires, plus légers, par les lagunes et par les canaux, coula les vaisseaux ennemis et rétablit la tranquillité.

Guerre de Bretagne. — La Bretagne (Angleterre) était divisée en plusieurs petits États. Un des princes qui régnaient dans ce pays, espérant s'agrandir avec l'appui de Rome, se

(1) Dans le supplément de Montfaucon (t. IV, pl. 50), une tour voisine de Boulogne est représentée comme étant celle que Caligula fit élever dans cette occasion. On voit encore des vestiges de ce monument si connu sous le nom de la Tour d'Ordre.

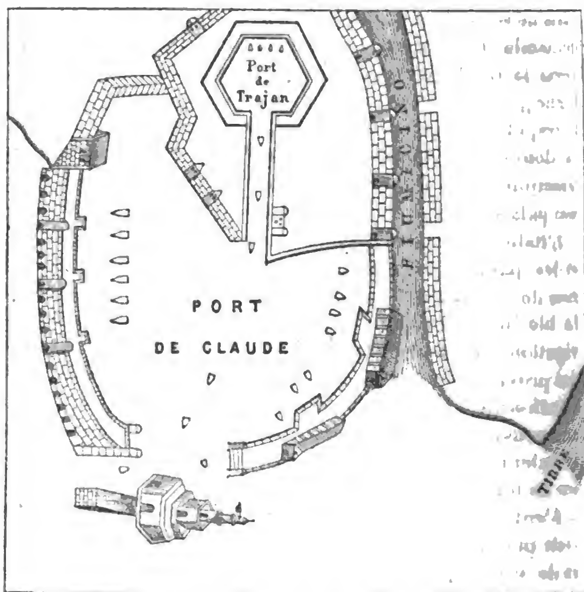
soumit à Claude et l'invita même à faire passer des légions dans l'île pour y établir sa domination. Plotius, chargé par l'empereur d'exécuter cette entreprise, prit la mer avec une flotte nombreuse, qu'il divisa bientôt en trois escadres, débarqua heureusement ses troupes sur les côtes de la Bretagne et vainquit les insulaires dans plusieurs rencontres; mais ne se sentant pas assez fort pour continuer la guerre, il demanda des renforts. — Claude partit alors de Rome, traversa la Gaule pour aller s'embarquer à Gesoriacum (Boulogne), descendit en Bretagne, où il remporta plusieurs victoires, et s'avança ensuite jusqu'aux Orcades, qu'il soumit à sa domination (1). A son retour il reçut les honneurs du triomphe, et fit placer une couronne navale au fronton de son palais.

L'Italie, alors presque tout entière occupée par les jardins et les palais des grands seigneurs, ne fournissait presque rien de ce qui était nécessaire à la nourriture des habitants. Le blé lui était apporté par mer, et comme en hiver la navigation devenait difficile, il fallait vivre dans cette saison des provisions amassées pendant l'été, et qui souvent étaient insuffisantes. — Claude accorda de très-grands priviléges aux constructeurs de navires, promit des récompenses aux armateurs et se chargea des pertes que pourraient leur causer les tempêtes.

L'entrée du Tibre était d'un abord difficile, le port d'Ostie était presque comblé; les navires chargés de marchandises et de vivres jetaient l'ancre à une certaine distance du rivage, et ne pouvaient remonter le fleuve qu'après avoir fait passer sur des barques une partie de leur chargement (Strabon). Claude donna l'ordre de creuser un vaste bassin sur la rive droite du Fiumicino (bras du Tibre) et de l'entourer de quais; il fit aussi construire deux jetées, fort avant dans la mer, et en face de l'endroit où elles se rapprochaient (laissant entre elles un passage commode), une large chaus-

(1) Ce fut pendant cette guerre que Vespasien fonda sa brillante renommée, qui plus tard lui valut l'empire.

sée. Afin de mieux asseoir ce môle, sur lequel devait s'élever un phare semblable à celui d'Alexandrie, on commença par couler le navire (1) qui avait servi à transporter le grand obélisque d'Égypte à Rome, et on le couvrit d'un solide maçonnage.



(*Fig.* 70.)

Claude voulut aussi qu'on creusât un canal pour l'écoulement des eaux du lac Fucin dans le Liris. Trente mille ouvriers furent employés pendant onze ans à percer et à tailler la montagne sur un espace de trois mille pas (Suétone).

(1) Pline (liv. XLV) parle avec admiration de cet énorme vaisseau. Il dit qu'il était très-long et qu'il fallait pour le lester cent vingt mille boisseaux de lentilles.

Naumachie. — Avant de désécher le lac, Claude, pour avoir plus de témoins de la magnificence de l'ouvrage, selon l'expression de Tacite, célébra une naumachie. — Vingt-quatre galères devaient prendre part à la lutte. Les troupes prétoriennes étaient embarquées sur de petits bâtiments au-devant desquels on avait dressé un rempart d'où elles pouvaient faire jouer, au besoin, les catapultes et les balistes.

Une multitude immense, accourue des villes voisines et de Rome même, couvrait les collines environnantes. — Lorsque les préparatifs furent achevés, Claude, revêtu d'un magnifique habit de guerre, et Agrippine, en chlamyde tissue d'or, prirent place sur un trône étincelant de pierreries.

Un triton d'argent, qu'une machine fit sortir du milieu des eaux, donna le signal de l'attaque, et aussitôt deux escadres s'avancèrent rapidement. La vigueur de la chiourme et l'habileté des pilotes excitèrent d'abord l'admiration de la foule, qui applaudit vivement; mais ce fut un véritable enthousiasme lorsque les deux armées s'abordèrent résolument, car ce n'était pas un simulacre de combat : il fallait à ce peuple des spectacles sanglants ! — Les malheureux qu'on forçait à s'égorger pour satisfaire cette soif de sang humain étaient presque tous des malfaiteurs; ils montrèrent cependant l'intrépidité des plus braves guerriers, et quand il y en eut beaucoup de morts et de blessés, l'empereur fit grâce au reste.

On ouvrit ensuite les vannes; et alors parut l'imperfection de cet immense travail : le canal n'était pas assez profond. (Tacite, Suétone, Dion.)

Claude mourut l'an 54 de J.-C., empoisonné par Agrippine, et eut Néron pour successeur.

Néron (54-68 de J.-C.). — Le nouvel empereur invita d'abord le sénat à reprendre ses antiques droits, et le laissa gouverner sagement l'empire pendant cinq ans. Malheureusement il oublia plus tard les sages leçons de Sénèque, et s'abandonna entièrement à la fougue de ses passions. Tandis que Corbulon remportait sur les Parthes de glorieuses vic-

toires et que Suetonius soumettait les Bretons révoltés, Néron prodiguait les sentences d'exil et de mort, toujours suivies de la confiscation des biens, et, avilissant la dignité de son rang, il osait monter publiquement sur le théâtre. — Les Romains rougirent enfin d'obéir à un mauvais chanteur, comme l'appelait Vindex, et Galba fut salué auguste.

Déclaré par le sénat ennemi de la patrie et condamné à subir la rigueur des anciennes lois, Néron se réfugia dans la maison de campagne d'un de ses affranchis, et se donna la mort.

Ce prince, qui n'employa les navires de l'État qu'à transporter d'Alexandrie à Rome de la poussière à l'usage des athlètes, fit cependant exécuter des travaux utiles pour la navigation : il embellit le port Claude et unit le lac Averne au Tibre par un canal sur lequel deux galères pouvaient passer de front (1).

Galba-Othon-Vitellius (68-69 de J.-C.). — Galba ne régna que sept mois; il fut massacré sur le Champ de Mars par les satellites d'Othon, que le sénat proclama empereur, tandis que les légions de Germanie élevaient à l'empire leur chef Vitellius et marchaient sur l'Italie. — Après avoir cherché en vain à prévenir la guerre civile, Othon, renommé jusque-là par sa mollesse, déploya soudain du talent et de la vigueur. — Suétone, Marius Celsus, Anicius Gallus commandaient ses forces de terre; sa flotte était sous les ordres de Novellus et de Pascensis. — Ces derniers se rendirent maîtres de tout le littoral jusqu'à la Ligurie, s'emparèrent d'Intemelium (auj. Ventimille), et débarquèrent un corps nombreux de prétoriens.

Les peuples de la Narbonnaise demandèrent alors du secours à Valens, qui aussitôt donna l'ordre au préfet Classicus de s'avancer contre l'ennemi avec les contingents fournis par les Tungres, les Trévires et les Lyguriens. — L'action

(1) Voulant illustrer son règne par quelque découverte importante, il envoya deux centurions, accompagnés d'une suite nombreuse, à la recherche des sources du Nil; mais ils ne purent remonter le fleuve que jusqu'aux cataractes. (Pline.)

s'engagea bientôt. — Les othoniens, qui ne s'étaient pas éloignés du point de débarquement, occupaient tout l'espace entre la mer et les collines; les galères étaient rangées sur une ligne de front près du rivage. — La cavalerie trévire commença l'attaque. — Reçue en face par les prétoriens vétérans, écrasée sur les flancs par les pierres que lançaient avec beaucoup d'adresse des troupes d'habitants, elle combattit longtemps avec la plus grande valeur; enfin acculée à la côte, elle fut accablée par une grêle de traits lancés du haut des vaisseaux. L'armée entière eût été détruite si la nuit n'était venue favoriser sa retraite. (Tacite, *Histoires*, liv. II.)

Les vitelliens, commandés par Cécina et Valens, essuyèrent encore trois défaites dans la haute Italie; mais ils remportèrent ensuite, près de Bedriacum (auj. Casal-Romano), une victoire importante. Othon pouvait continuer la lutte; il ne voulut pas que pour ses intérêts la guerre affligeât plus longtemps l'humanité; il se donna la mort. (Eutrope.)

Vitellius entra peu de temps après dans Rome, au son des trompettes, en habit militaire, entouré d'aigles et d'enseignes. — Sans talent, sans énergie, il abandonna la direction des affaires aux caprices des plus vils histrions, des conducteurs de chars, pour se livrer à la gourmandise, sa passion favorite et qu'il portait jusqu'aux excès les plus honteux. Bientôt le mépris qu'il inspirait devint universel; les légions se soulevèrent et élurent Vespasien, qui commandait alors des forces considérables chargées de réprimer la révolte des Juifs (1).

Famille Flavienne, *Vespasien* (69-79). — Il fallait pour réparer les maux des règnes précédents un homme actif, habile et de mœurs simples, comme l'était le nouvel Auguste. Son premier soin fut de rétablir la discipline parmi les soldats, dont les excès et les insolences désolaient les provinces. Il étendit ensuite les réformes sur tous les ordres de l'État,

(1) Lorsque Primus, lieutenant du nouvel empereur, se fut rendu maître de Rome, Vitellius, abandonné de tous, alla se cacher dans la loge du portier de son palais. On l'en tira quelques instants après pour le traîner au supplice.

récompensa les savants utiles, les littérateurs, les artistes, mais chassa impitoyablement les déclamateurs dangereux, les fauteurs de désordres.

Lorsque après la guerre de Syrie il revint à Rome, on frappa une médaille au revers de laquelle il était représenté sous la figure de Neptune, ayant le pied droit sur un globe, tenant dans la main droite l'extrémité d'une proue de galère et dans la gauche un trident. — Cependant il ne s'était illustré par aucune expédition maritime importante. Seulement, arrivé à Tarrichée au moment où Titus venait d'y vaincre le parti opposé aux Romains, il avait fait construire à la hâte quelques navires et avait détruit sur le lac de Génézareth, après un combat acharné, un grand nombre de petits bâtiments sur lesquels s'était réfugié le reste des factieux.

Esprit sérieux, positif, homme d'affaires et d'ordre, Vespasien se riait des flatteries comme de l'apothéose. « Je sens que je deviens dieu, » dit-il, quand il vit approcher sa dernière heure, puis il se leva, en ajoutant : « Un empereur doit mourir debout, » et rendit le dernier soupir entre les bras de ceux qui le soutenaient.

Titus (79-81). — *Domitien* (81-96). — Titus surpassa Vespasien son père, en bonté, en modestie, et surtout en générosité. — D'affreuses calamités désolèrent ce règne trop court: un incendie dévasta une partie de Rome; un fléau plus terrible encore épouvanta la Campanie. Le Vésuve s'ouvrit tout à coup, et de la bouche du nouveau volcan sortirent des masses de cendres et de laves, qui ensevelirent Herculanum, Pompéi et Stabies.

Peu de temps après, la peste ravagea l'Italie. — De si grands maux ne pouvaient manquer de toucher Titus, et il n'épargna ni soi ni dépenses pour y apporter du soulagement.

Domitien, son frère, se montra d'abord doux, libéral, modéré, désintéressé, ami de la justice, mais il finit par s'abandonner aux craintes et aux violences. Se croyant sans cesse entouré de sicaires prêts à le frapper, il sévit avec

cruauté contre tous ceux qu'il croyait ses ennemis. — Il fut assassiné par Stephanus, affranchi de Domitia.

Agricola, qui avait soutenu en Bretagne la gloire des armes romaines sous les règnes de Vespasien et de Titus, acheva sous Domitien la conquête de la plus grande partie de l'île. — Une flotte en fit le tour, visita les Orcades, s'avança jusqu'à Thulé (1), cachée jusqu'alors, dit Tacite, dans les neiges et les frimas, et revint heureusement au port de Trutule (2), d'où elle était partie.

Nerva (96-98). — Sous ce prince les Romains jouirent enfin du bonheur que donne l'alliance de la monarchie et de la liberté. « Heureux temps, où l'on pouvait enfin penser ce « qu'on disait et parler comme on pensait. » (Tacite.)

Nerva n'occupa le trône que deux ans; se sentant trop faible pour supporter seul le poids de l'empire, il adopta Trajan, qui lui succéda en 98.

Trajan (98-117). — Le nouvel empereur s'efforça d'abord de gagner le peuple : il ouvrit sa demeure à tous les citoyens, chassa les délateurs et diminua les impôts.

Il protégea la navigation et la liberté du commerce. — Il n'y avait pas de bon port sur les côtes de l'Étrurie; il en fit construire un tout près de sa maison de campagne de Centumcelles. Pline en fait la description (lettre 31).

« L'empereur, dit-il, m'ayant fait l'honneur de m'appeler « au conseil qu'il a tenu à Centumcelles (tel est le nom de ce « lieu), j'y ai passé mon temps d'une manière très-agréable : « evocatus à Cæsare nostro ad Centumcellas (hoc loco nomen) « longe maximam cepi voluptatem. La maison, qui est fort « belle, commande la mer, et le rivage ouvre en cet endroit « un vaste port : Villa pulcherrima imminet littori cujus in « sinu fit quam maxime portus. De grands travaux ont été « exécutés des deux côtés : un môle qui s'élève au-devant des « jetées rompt l'impétuosité des flots et facilite l'entrée des

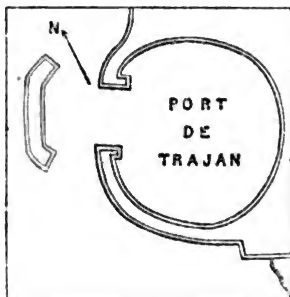
(1) Mainland, l'une des îles Shetland.
(2) Saudwich (comté de Kent).

« vaisseaux dans ce magnifique bassin, où ils sont à l'abri
« de tous les vents.

Centumcelles devint bientôt une cité importante, et l'on frappa une médaille sur laquelle était représenté un port entouré de différents édifices avec ces mots : Portus Trajani. — Ptolémée fait aussi mention du port de Trajan ; mais Rutilius, dans son Itinéraire, lui donne le nom de Centumcelles :

> Ad Centumcellas forti deflexinus austro;
> Tranquilla puppes in statione sedent.
> Molibus æquorum concluditur. Amphitheatrum,
> Angustosque aditus insula facta tegit.

Plus tard, les Sarrasins détruisirent la ville, qui fut rebâtie quelque temps après et nommée Civita-Vecchia.



(Fig. 71.)

Trajan fit aussi creuser le port d'Ancône, afin de rendre l'accès de l'Italie plus facile du côté de l'Adriatique. Après avoir mis ordre aux affaires publiques, il tourna ses armes contre les Daces, et réduisit leur pays en province ; l'Assyrie ainsi qu'une partie de la Mésopotamie eurent le même sort, et il soumit ensuite l'empire Parthique. Au lieu de s'arrêter alors pour affermir son autorité dans les pays nouvellement conquis, il arma des vaisseaux sur le Tigre, se dirigea vers le golfe Persique, ravagea les côtes de l'Arabie, s'avança

jusqu'à l'Océan, et s'empara de la ville d'Arabia (1). (Arrien, *Peripl. Erythr.*)

Trajan voulait marcher sur les traces d'Alexandre : Eutrope dit qu'il avait équipé une flotte destinée à porter la guerre sur les côtes de l'Inde, mais l'affaiblissement de sa santé le contraignit de renoncer à ses projets ambitieux. — Il regagna donc l'embouchure du Tigre, et se rendit à Babylone. — Il réunit le Tigre à l'Euphrate par un canal assez profond pour que les gros navires pussent y naviguer facilement.

Pendant l'absence de l'empereur, la révolte avait éclaté en Syrie, en Judée, en Égypte et dans le pays des Parthes. Il fallut répandre des torrents de sang pour rétablir l'ordre, et Trajan n'eut pas même la consolation de voir la fin de ce formidable soulèvement.

Adrien (117-138). — Adrien ne fit que des guerres nécessaires. — Presque toujours en voyage, il parcourut toutes les provinces de l'empire, visitant les frontières, les magasins, les camps, et au milieu de ses courses en Europe, en Asie, en Afrique, il s'occupa continuellement à faire des réformes utiles, encouragea le commerce et confirma les lois rhodiennes qu'Auguste avait le premier (2) promulguées dans l'empire romain, et qui avaient été ensuite sanctionnées par Vespasien et par Trajan.

Antonin (138-161). — Antonin avait été adopté par Adrien, à la condition qu'il adopterait à son tour Marc-Aurèle. — Son règne fut une époque de paix et de bonheur. Il fit exécuter des travaux utiles à la navigation, embellit la ville de Caieta (Gaète) et lui donna un port. — Terracine lui dut bientôt après le même avantage.

(1) Aujourd'hui Aden.

(2) Longtemps avant le règne d'Auguste, les lois rhodiennes, bien qu'elles n'eussent pas encore obtenu d'autorité réelle, servaient cependant de règles dans les contestations relatives au commerce maritime, et il est indubitable, comme le dit très-bien Isambert, qu'elles ont exercé la plus utile et la plus directe influence sur la marine des Romains dans les deux derniers siècles qui ont précédé la chute de la république.

Ce prince, justement surnommé le père du genre humain, mourut l'an 161 ; un regret universel et des larmes sincères honorèrent sa mémoire.

Marc-Aurèle (161-180). — Marc-Aurèle s'efforça de continuer l'administration de ses prédécesseurs, et combattit les barbares avec autant d'habileté que de courage. — La marine ne prit aucune part à ces guerres.

Commode (180-192). — Commode, aussi cruel que Néron, fit périr les plus illustres personnages. Malgré les sages exhortations des ministres vertueux dont l'avait entouré son père, il se livra tout entier à sa folle passion pour les combats du cirque. Il fut étranglé le 31 décembre 192.

Pertinax, Didius, Julianus, Septime Sévère (193-211). — Pertinax, revêtu du souverain pouvoir par les meurtriers de Commode, voulut rétablir l'ordre dans l'État et dans les finances, mais ces réformes déplurent aux soldats, qui vinrent l'égorger dans son palais. Alors la soldatesque mit l'empire aux enchères ; il fut adjugé à Didius-Julianus au prix de 6,250 drachmes par soldat. — En même temps, les légions de Bretagne proclamèrent empereur Albinus ; celles de Syrie, Pescenius Niger ; celles d'Illyrie, Septime Sévère. Celui-ci, qui se trouvait le moins éloigné de Rome, en prit la route, régla les affaires les plus pressantes, et s'occupa aussitôt de ses compétiteurs. — Pour ne pas avoir à combattre deux ennemis à la fois, il reconnut à Albinus le titre de César, et dirigea toutes ses forces contre Niger, qu'il vainquit d'abord à Cyzique et ensuite non loin d'Issus. — Niger fut tué peu de temps après.

Siége de Byzance (193-195). — Byzance (1), qui avait suivi son parti, résistait toujours. Sévère pressa vivement cette place du côté de la mer, avec une flotte nombreuse. — Les habitants, qui avaient cinq cents vaisseaux à double gouver-

(1) Cette ville fut fondée 625 ans av. J.-C. par Byzas, qu'on appelait le fils de Neptune ; ses compagnons étaient originaires d'Argos et de Mégare.

nail et un grand nombre de machines, repoussèrent pendant trois ans les attaques des assiégeants; enfin, l'empereur les ayant réduits à la plus affreuse disette, prit la ville d'assaut, la livra au pillage et la fit raser (1).

Dion dit que Sévère en détruisant Byzance priva le peuple romain du plus fort boulevard de l'empire contre les barbares du Pont et des régions situées au nord de l'Euxin. — Ce reproche ne fut que trop justifié plus tard lorsque les flottes des Goths pénétrèrent par le canal du Bosphore, jusque dans le centre de la Méditerranée.

Sévère contint les grands par la crainte des supplices, s'attacha l'armée par des largesses et se fit chérir du peuple en diminuant les impôts. — Il mourut à Eboracum (York), et eut pour successeurs ses deux fils Caracalla et Geta.

Caracalla, Macrin, Élagabal, Alexandre Sévère (211-235). — A peine monté sur le trône, Caracalla se couvrit de crimes; il poignarda Geta dans les bras de sa mère, et fit périr tous ceux qui avaient été attachés à son frère. Ce monstre périt en 207, sous les coups d'un centenier qui avait à venger une injure. — L'armée élut alors le préfet des gardes, Macrin; mais les mesures sévères qu'il prit pour le rétablissement de la discipline lui aliénèrent bientôt les esprits. Les soldats, mutinés, choisirent pour chef Bassianus; les troupes envoyées contre les rebelles fraternisèrent avec eux, et Macrin fut tué à Chalcédoine (218).

Bassianus, plus connu sous le nom du dieu syrien Élagabal, dont il était le prêtre, surpassa tous ceux qui l'avaient précédé, en mollesse, en orgueil, en perfidie, en débauches, en cruauté, en extravagances de toutes espèces. — Une sédition des prétoriens fit justice de ce tyran (11 mars 222).

Alexandre Sévère, qu'il avait adopté, fut aussitôt proclamé, et les Romains goûtèrent sous son règne quelques années de bonheur.

(1) Byzance fut en partie relevée, à la prière de Caracalla; mais elle ne retrouva son ancienne puissance que lorsqu'elle devint la capitale de l'empire.

En 226 Sévère obtint quelques avantages en Orient. — Une invasion des Germains dans la Gaule et dans l'Illyrie précipita son retour. Il courut sur le Rhin; mais au lieu de combattre, il acheta la paix, et cette conduite indigna les légions.

Le Thrace Maximin excita encore le mécontentement des soldats, qui le saluèrent Auguste en lui présentant la tête de Sévère.

Maximin, *Maxime*, *Balbin*, *Gordien*, *Philippe*, *Decius*, *Gallus*, *Æmilianus*, *Valérien*, *Gallien* (235-268). — Alexandre Sévère avait fait renaître momentanément la liberté, l'ordre et les lois; sa mort ramena toutes les fureurs et tous les désordres de l'anarchie militaire. Pendant trente-trois ans, l'empire, menacé, attaqué de tous côtés, fut gouverné par des chefs asservis aux caprices d'une milice indisciplinée, qui, dit Montesquieu, les rendait impuissants pour faire le bien et ne leur laissait de liberté que pour commettre des crimes.

L'excès des maux force souvent les plus insensés à chercher des remèdes salutaires. Les soldats élevèrent au trône Marcus Aurelius Claudius, qui dans ces temps malheureux avait su mériter l'estime de tous les partis.

Claude II, *Aurélien*, *Tacite*, *Probus* (268-285). — A l'avénement de Claude, l'ordre et la justice depuis longtemps bannis de Rome y reparurent enfin; les tribunaux reprirent leur indépendance et le sénat sa liberté. — L'empereur eut bientôt à combattre les Scythes, qui avec les Hérules, les Sarmates, les Gépides et les Ostrogoths avaient formé une ligue puissante.

Ces barbares, réunis au nombre de 320,000 à l'embouchure du fleuve Tyras (Dniester), s'étaient embarqués sur deux mille bâtiments selon Trebellius (sur 6,000 d'après Zosime).

Après avoir tenté inutilement d'effectuer des débarquements à Tomi et à Marianopolis, continuant leur route vers le sud, ils étaient entrés dans le Bosphore, où la rapidité des

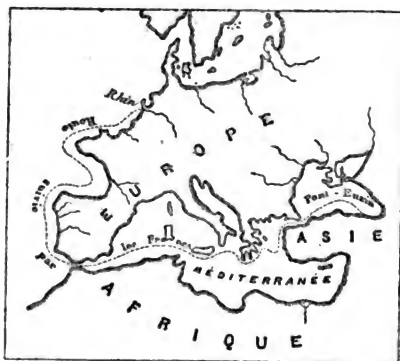
courants et l'impéritie des pilotes leur avaient fait perdre beaucoup de navires. — Malgré ce désastre ils avaient osé attaquer Byzance et Cyzique, qui les avaient repoussés, avaient ensuite abordé au mont Athos pour radouber leurs vaisseaux, et enfin étaient venus assiéger Thessalonique et Cassandrie avec le gros de l'armée, tandis que la flotte ravageait les côtes de la Thessalie, de la Grèce, des îles de Crète, de Rhodes, de Chypre et s'emparait d'Athènes (Zonaras).

Thessalonique et Cassandrée allaient tomber au pouvoir des assiégeants lorsque Claude arriva, les contraignit à se retirer dans la Mœsie supérieure, les y poursuivit, leur livra bataille près de Naïssus (auj. Nissa, en Servie), et remporta la victoire après une lutte terrible. — Il força ensuite le camp des barbares; ceux qui ne périrent pas dans le combat se sauvèrent dans les gorges de l'Hemus (le Balkan), où la faim et les maladies contagieuses achevèrent leur destruction. — Pendant ce temps leur flotte revint en Macédoine, chargée de butin. Les troupes qu'elle portait croyaient entrer dans un pays conquis; le trouvant armé, elles se dispersèrent à la hâte, et les vaisseaux abandonnés furent tous brûlés ou coulés à fond.

La victoire de Claude lui mérita le surnom de Gothique. (270). — Aurélien, qui lui succéda continua l'œuvre de restauration si brillamment commencée. Il chassa les Goths de la Pannonie, défit les Sarmates, les Marcomans et les Vandales. Après avoir ainsi assuré la paix, il introduisit de sages réformes, diminua les impôts et embellit Rome (275). — Le vertueux et modeste Tacite régna ensuite pendant six mois seulement; Probus, son successeur, remporta de grands avantages sur les barbares (282).

Navigation audacieuse des Francs. — Probus, voulant repeupler la Macédoine, la Thrace et le Pont, y avait transporté, pour former des colonies, un grand nombre de prisonniers francs, bourguignons et vandales. Il espérait se servir utilement de ces intrépides guerriers après les avoir éloignés de leur patrie, en les disséminant dans les armées et dans les

provinces. Tout lui obéit; les Francs seuls trompèrent sa prévoyance. Exilés dans le Pont, ils se réunirent, s'armèrent, s'emparèrent de quelques navires, traversèrent le Bosphore, entrèrent dans la mer Égée, ravagèrent les côtes de l'Asie et de la Grèce, abordèrent ensuite en Sicile et pillèrent Syracuse. De là ils se dirigèrent vers l'Afrique; mais une escadre envoyée contre eux leur livra, en vue de Carthage, un combat dans lequel ils perdirent la moitié de leurs vaisseaux. Cet échec ne découragea pas ces hardis navigateurs: ils franchirent le détroit, longèrent les côtes de l'Espagne, puis celles de la Gaule, faisant souvent des descentes pour enlever des vivres, arrivèrent heureusement à l'embouchure du Rhin, et revirent enfin leur patrie.



(*Fig.* 72.)

Carus, Numérien, Carin (282-285). — Carus dévasta la Mésopotamie, et franchit le Tigre. Il mourut après un règne de sept mois. — Les soldats proclamèrent aussitôt empereurs ses deux fils Numérien et Carin; le premier fut poignardé par Aper, le second se souilla de débauches, et fut assassiné en Mésie; il venait de remporter une grande victoire sur Dioclétien, qui lui disputait le souverain pouvoir.

Dioclétien, Maximien, Constantin (285-337). — Un grand nombre d'ennemis extérieurs et intérieurs menaçaient alors l'existence de l'empire ; Dioclétien se hâta de déclarer césar Maximien, brave guerrier, général expérimenté, mais violent, grossier et téméraire.

Dioclétien fixa sa résidence à Nicomédie, pour veiller à la sûreté de l'Orient, et Maximien à Milan, afin d'être plus à portée de défendre les frontières du nord.

Carausius, Allectus, Constance Chlore. — Des corps nombreux de Francs et de Saxons, embarqués sur des bâtiments légers, ravageaient les côtes de la Bretagne et des Gaules. Maximien leur opposa une flotte commandée par Carausius. Celui-ci vainquit plusieurs fois les pirates, mais bientôt il se laissa tenter par l'appât des richesses, et retint pour lui la plus grande partie de ce qu'il enlevait aux corsaires. — Maximien, informé de sa conduite, prononça contre lui une sentence de mort.

Carausius, prodiguant alors ses trésors, séduisit les troupes qu'il commandait, conduisit sa flotte en Bretagne, et y fut élu empereur. — Afin d'assurer son pouvoir, il fit construire un grand nombre de vaisseaux, invita les Francs ainsi que les Saxons à venir s'associer à sa fortune, lės instruisit dans la manœuvre, et se forma en peu de temps une marine puissante.

Maximien était occupé de la guerre contre les Germains, et d'ailleurs il n'avait pas de navires; ce ne fut donc que deux ans après qu'il put aller combattre les rebelles. Il leur livra plusieurs combats, dont le succès resta indécis, et voyant que les vaisseaux bretons, soutenus par ceux des peuples du nord, étaient maîtres de la mer, il conclut la paix. — Il associa ensuite l'usurpateur à la puissance souveraine, en lui conférant le titre d'auguste. (Eutrope, Aurelius Victor.)

Carausius demeura pendant sept ans maître de la Bretagne, et fut assassiné, en 294, par Allectus, qu'il avait comblé de bienfaits.

Les talents d'Allectus n'égalaient pas son ambition : il manquait surtout d'activité. Constance, qui cinq ans aupara-

vant avait été nommé césar, en même temps que Galerius, équipa deux flottes : l'une sur la côte du Boulonais, l'autre à l'embouchure de la Seine. Il menaçait ainsi l'ennemi d'une double attaque, l'obligeait à partager ses forces, et le tenait dans l'incertitude sur l'endroit précis où il avait à craindre une descente. Constance Chlore prit le commandement de la flotte de Bononia (Boulogne), et mit celle de la Seine sous les ordres d'Asclépiodore.

Allectus avait placé la moitié de ses vaisseaux près de l'île Vectis (Wight), pour observer les mouvements d'Asclépiodore, tandis qu'avec l'autre moitié il se tenait lui-même sur la côte du Cantium (Kent), pour faire tête à Constance. Celui-ci se mit en mer le premier, et envoya l'ordre du départ à l'escadre de la Seine. — Asclépiodore leva l'ancre aussitôt; un brouillard épais déroba ses vaisseaux à la vue des ennemis, et il arriva sans obstacle en Bretagne.

Dès qu'Allectus fut averti du débarquement des troupes romaines, il courut sur le point où le danger lui paraissait le plus pressant, et Constance, qui avait été retardé dans sa route, put aborder en toute facilité. — Mais déjà les rebelles avaient été vaincus par Asclépiodore, et leur chef avait péri dans le combat.

Constance Chlore fit encore quelques expéditions heureuses contre les Germains. (Eumenius, *Panegyr.*)

Après l'abdication de Dioclétien (305), Galerius et Constance Chlore prirent le titre d'auguste; Maximin et Sévère furent nommés césars. Mais Constantin ayant presque aussitôt succédé à son père, les romains, irrités de l'abandon où les laissaient les nouveaux empereurs, élevèrent au trône Maxence, qui se donna pour collègue Maximien; de sorte que l'empire eut six maîtres à la fois. — La guerre civile ne tarda pas à éclater. Sévère tomba le premier, vaincu et tué par Maximien (307). Celui-ci fut chassé de Rome par le peuple révolté, se réfugia en Gaule, chercha vainement à faire assassiner Constantin, son gendre, et se donna la mort pour échapper à la juste vengeance de ce prince (310). L'année suivante, Galère mourut à Sardique (Dacie). — Maxence

succomba bientôt sous les coups de Constantin (312). Un an après, Licinius, successeur de Galère, vainquit Maximin qui s'empoisonna. — Il n'y avait donc plus que deux empereurs : Licinius en Orient, Constantin en Occident. — Ce dernier marcha contre son collègue, le battit d'abord à Cybalis, puis à Mardie, et le força d'abandonner ses possessions d'Europe (314).

Les hostilités recommencèrent en 323. Licinius, se voyant à la tête de cent soixante-dix mille soldats aguerris, ne doutait pas de la victoire, et « consentait, disait-il, à la prendre pour « juge entre les dieux de Rome qu'il voulait venger et celui de « son rival ».

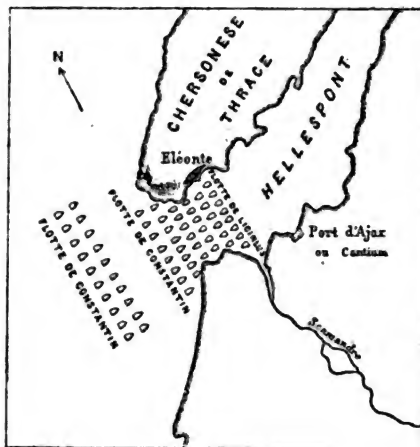
Campé près d'Andrinople et couvert par l'Hèbre, il attendit tranquillement Constantin, dont l'ardeur se trouva quelque temps arrêtée par cette forte position ; mais une longue expérience avait appris à ce prince toutes les ruses de la guerre. Après huit jours d'inaction, il traversa le fleuve à la faveur de la nuit, surprit son ennemi, le mit en fuite et l'enferma dans Byzance.

Combat à l'entrée de l'Hellespont. — Les forces navales de Constantin, sous le commandement de Crispus, étaient dans les ports de la Macédoine ; il leur envoya l'ordre d'avancer et de forcer l'entrée de l'Hellespont, que gardait Abantus avec trois cents galères. — Bientôt les deux armées furent en présence, et l'action s'engagea vivement. — Crispus, aussi habile que brave, ne faisait agir que la moitié de ses vaisseaux qui pouvaient manœuvrer facilement, tandis que ceux d'Abantus, beaucoup trop nombreux dans cet espace étroit, se heurtaient sans cesse, brisaient leurs rames, combattaient en désordre.

Après avoir soutenu la lutte pendant plusieurs heures, la flotte de Licinius, qui avait essuyé des pertes considérables, se retira du côté de l'Asie, dans le port d'Œantium (port d'Ajax) ; — celle de Constantin gagna Éléonte, ville de la Chersonèse.

Le lendemain, Abantus appareilla par une légère brise

du nord et vint à son tour offrir le combat ; mais Crispus, prévoyant que le temps ne tarderait pas à changer, ne s'écarta pas de la rade d'Éléonte. En effet, vers le milieu du jour, le vent sauta du nord au sud et une horrible tempête assaillit la flotte de Licinius ; cent trente navires furent brisés et coulés à fond ; beaucoup de marins et de soldats périrent dans les flots.



(*Fig.* 73.)

Les vaisseaux de Constantin cinglèrent vers Byzance ; Licinius n'attendit pas leur arrivée, et, emmenant avec lui ses meilleures troupes, il alla chercher un refuge à Chalcédoine. Bientôt après, Constantin débarqua toutes ses forces au promontoire Sacré et vainquit complétement son rival près de Chrysopolis. — Byzance et Chalcédoine ouvrirent alors leurs portes au vainqueur. (Zosime. — Eusèbe.)

Constantin ne s'occupa plus qu'à faire fleurir la religion chrétienne. Il renia Rome, qui désormais ne devait avoir de splendeur qu'en devenant la capitale du monde chrétien, et alla fonder une autre cité dans la plus admirable position

qu'une grande ville puisse occuper. Constantinople s'éleva sur l'emplacement de Byzance et devint en 330 le siége du gouvernement. Constantin mourut en 337, laissant ses États à ses trois fils.



(*Fig.* 74.)

Constantin II, Constant, Constance, Julien, Jovien (337-364). — Constantin II périt à la bataille d'Aquilée (340); dix ans après, les gardes ayant proclamé, à Autun, Magnence, Franc d'origine, Constant, atteint dans sa fuite vers l'Espagne, fut tué au pied des Pyrénées. — Constance, resté seul maître de l'empire, tourna ses armes contre l'usurpateur et le vainquit complétement à Mursa en 353. — Il entretint des forces navales considérables. Julius Firmicus le félicite « de ce que l'océan Britannique avait gémi et tremblé « sous le poids de ses vaisseaux, et de ce que les Bretons « effrayés avaient été surpris de les voir paraître sur leurs « rivages, même au milieu de l'hiver. »

Pour perpétuer le souvenir de l'expédition qui fit cesser les troubles en Bretagne, après la défaite de Magnence, on frappa une médaille d'un assez grand module. L'empereur

y est représenté debout, sur une galère, tenant dans la main droite un phénix et dans la gauche le labarum. Derrière lui une Victoire porte un aviron.

Constance donna beaucoup d'importance à Séleucie en faisant creuser, à l'embouchure de l'Oronte, un port vaste et commode. — En 355, il chargea Julien de combattre les Francs et les Germains. — Le jeune César, guidé il est vrai par le préfet Salluste, se conduisit comme un vieux général. Il vainquit les Alemani (1) dans plusieurs rencontres, notamment à la grande bataille de Strasbourg, franchit le Rhin à la suite des fugitifs, rétablit les fortifications du Taurus (mont de l'Allemagne occidentale qui sépare les eaux de la Lahn d'avec celles du Mein et du Rhin), et ramena un grand nombre de Gaulois et de légionnaires qui avaient été faits prisonniers par les barbares. — Cette multitude manquait de tout; les villes étaient ruinées, les terres incultes. Julien fit construire à la hâte huit cents navires avec des bois coupés dans les forêts voisines de l'embouchure du Rhin, et les envoya chercher du blé en Bretagne. A son retour, le convoi remonta le fleuve et approvisionna toutes les places situées sur ses bords.

Peu de temps après, Constance, ayant reçu de fâcheuses nouvelles de l'Orient, voulut se mettre lui-même à la tête de l'armée de Syrie et fit demander à Julien une partie de ses troupes. — Ce service lointain effraya les légions gauloises, et elles proclamèrent Auguste leur général qui était alors à Lutèce (2). La guerre civile allait éclater, lorsque Constance mourut, le 3 octobre 361.

Julien se dirigea bientôt vers Constantinople; vainqueur des Germains, dans l'Occident, il voulait que l'Orient fût aussi le théâtre de ses triomphes. La conquête de la Perse et

(1) Confédération de nations germaniques qui habitaient les deux rives du Rhin.

(2) On a conservé la description que faisait Julien de cette ville déjà célèbre. Il la nommait sa chère Lutèce : entourée par deux bras de la Seine, elle n'occupait que le quartier qu'on appelle aujourd'hui la Cité; une forte muraille garnie de tours la défendait; on y pénétrait par deux ponts de bois. Malgré le peu d'étendue de son enceinte, on y avait élevé des temples, un palais, un amphithéâtre.

le désir d'atteindre à la renommée d'Alexandre enflammaient son imagination. — Avant de quitter Constantinople pour exécuter ses desseins ambitieux, il fit creuser un port qu'embellissait une vaste galerie, bâtit un portique dans le palais impérial, et, laissant ainsi quelques traces durables de son séjour dans la capitale de l'empire, il se rendit en Syrie, où il rassembla des troupes, des armes, des munitions.

Il réunit dans l'Euphrate douze cents navires (d'après quelques historiens), onze cent cinquante, selon Zosime, et onze cents seulement, suivant Zonare (1). Ces bâtiments étaient en grande partie chargés de vivres et de machines de guerre.

Les préparatifs se firent avec la plus grande activité : les troupes s'avancèrent rapidement au nord de la Mésopotamie, divisées en plusieurs colonnes, qui se suivaient à petite distance, et s'établirent dans différents quartiers jusqu'au moment désigné pour leur réunion. — Julien partit lui-même d'Antioche le 5 mars (363) et rejoignit promptement les légions, qui passèrent l'Aboras près de Circesium et se dirigèrent vers le sud, tandis que la flotte descendait l'Euphrate.

Après quatre jours de marche, elles arrivèrent heureusement à Phatuses. Vis-à-vis, s'élevait dans une île la forteresse d'Anatho. Mille soldats reçurent l'ordre de s'en emparer; mais la garnison ouvrit les portes sans opposer la moindre résistance. — Le lendemain, une horrible tempête fit périr plusieurs navires chargés de vivres; l'armée courut les plus grands dangers et eut à traverser une longue étendue de terrains inondés, pour gagner Tilutha. On somma les habitants de se rendre; ils répondirent qu'il n'en était pas encore temps, qu'ils suivraient le sort de la Perse. Julien ne jugea pas à propos d'assiéger la ville, et continua sa marche jusqu'au fort d'Achaïacala, qui ne voulut pas non plus recevoir les Romains. Un succès obtenu sur les ennemis rendit le chemin libre jusqu'à Parisabora, qu'il fallut emporter d'assaut.

Alors la flotte quitta l'Euphrate, s'avança dans le canal de Trajan et se dirigea vers le Tigre. — La nuit suivante, on em-

(1) Sept cents galères et quatre cents bâtiments de charge.

barqua les troupes; les navires traversèrent, à force de rames, le fleuve très-large en cet endroit, et, dès qu'ils eurent gagné le bord opposé, les soldats, s'élançant sur la rive, se rangèrent en bataille. Au point du jour la lutte commença. — Les Perses combattirent longtemps avec la plus grande bravoure; enfin, contraints de rentrer dans Ctésiphon, après avoir essuyé des pertes considérables, ils firent des propositions de paix.

L'empereur, qui s'était enivré du chimérique projet de camper dans les plaines d'Arbelles, refusa de traiter. Peu de temps après, trompé par un transfuge, il prit pour vingt jours de vivres et brûla ses vaisseaux, malgré les sages avis de ses généraux.



(Fig. 77.)

Cette faute causa sa perte. L'armée, devenue plus nombreuse par la réunion des matelots et des soldats de marine, s'éloigna pour pénétrer dans l'intérieur du pays; elle traversa d'abord des campagnes fertiles, mais bientôt elle ne vit plus devant elle que les tristes vestiges d'un immense incendie. Julien,

obligé de battre en retraite et sans cesse attaqué par l'ennemi, remporta plusieurs avantages ; il fut blessé dans une dernière rencontre, en combattant à la tête des légions, et expira la nuit suivante (juin 363). — Jovien, son successeur, ne régna que quelques mois ; il se vit forcé de signer un traité honteux et de rendre aux Perses les cinq provinces transtigritanes que leur avait enlevées Galère.

Valentinien Ier, Valens, Théodose, derniers empereurs d'Occident (344-476). — Après la mort de Jovien, les deux fils du comte Gratien, soldat heureux dont la force et la bravoure avaient fait la fortune, se partagèrent le souverain pouvoir. Valentinien se rendit redoutable en Occident. Il repoussa les Germains qui ravageaient les Gaules, pacifia l'Afrique révoltée, dompta les Saxons, et mourut le 17 novembre 375, laissant le trône à son fils Gratien.

Valens, en Orient, eut à lutter contre les Goths et s'illustra d'abord par de nombreuses victoires ; vaincu ensuite près d'Andrinople, il perdit les deux tiers de son armée, se réfugia dans une chaumière à laquelle les barbares mirent le feu, et périt au milieu des flammes (378).

Pendant ce temps, Gratien, plus heureux que son oncle, battait les Alemani près de Colmar. Seul, il ne pouvait réparer le désastre que pleurait l'empire ; il appela d'Espagne Théodose (1), et lui donna le titre d'Auguste avec les deux préfectures d'Orient et d'Illyrie.

Théodose se mit hardiment à l'œuvre. Il rétablit la discipline, releva le courage des soldats en leur fournissant l'occasion de livrer mille petits combats où il eut soin de leur assurer l'avantage, et, sans avoir gagné de grande bataille, il amena les Goths à traiter (382).

L'année suivante, Gratien fut détrôné par Maxime, qui le fit mettre à mort. Théodose reconnut d'abord l'usurpateur pour maître de la préfecture des Gaules, à condition qu'il laisserait celle d'Italie à Valentinien II ; mais plus tard il

(1) Fils du comte Théodose, qui avait été injustement décapité à Carthage.

vengea son bienfaiteur. — En 388, il défit l'armée de Maxime sur les bords de la Save, et le poursuivit si rapidement qu'il arriva presque en même temps que lui aux portes d'Aquilée. Bientôt les habitants de cette ville se révoltèrent, et Maxime enchaîné fut traîné aux pieds de l'empereur. Ce dernier, touché de ses prières, allait lui faire grâce, lorsque, se rappelant qu'il devait une victime aux mânes de Gratien, il changea tout à coup de résolution et livra le tyran aux soldats, qui lui tranchèrent la tête.

Quatre ans après le Franc Arbogaste fit étrangler Valentinien II et donna le sceptre à Eugène, qui ne régna que peu de temps. — « Théodose, seul empereur, fut la joie et l'admi-
« ration de tout l'univers; il rendit les peuples heureux et
« mourut en paix, plus illustre encore par sa foi que par ses
« victoires. » (Bossuet.)

Il avait partagé l'empire entre ses deux fils : Arcadius eut l'Orient, et Honorius l'Occident. — Constantinople repoussa pendant dix siècles encore les attaques des barbares; mais la capitale de l'Occident ne put résister longtemps à leurs coups. Alaric, chef des Visigoths, donna le signal en 403. Bientôt les Alains, les Suèves, les Vandales, les Burgondes, inondèrent la Gaule ainsi que l'Espagne, et Rome, prise en 410 par Alaric, fut mise au pillage par Genséric, en 455. Majorien, proclamé deux ans après, releva un instant la puissance impériale. Il battit les troupes du roi des Vandales, marcha ensuite contre les Visigoths, sur lesquels il remporta de grands avantages, et conclut la paix avec Théodoric. En peu de temps il fit construire un grand nombre de vaisseaux, qu'il réunit dans le port de Carthagène, et rassembla des forces considérables pour effectuer une descente en Afrique.

Genséric alarmé voulut traiter; Majorien refusa ses offres Alors le roi des Vandales, craignant le sort des armes, employa l'artifice. Il trouva des traîtres qui lui livrèrent la flotte romaine, et Majorien se vit dans la nécessité de conclure la paix. A son retour en Italie, l'empereur trouva d'autres périls qu'aucun courage ne pouvait éviter. Les hommes vicieux le

détestaient parce qu'il voulait réformer les mœurs, les soldats supportaient impatiemment la discipline ; tous ces mécontents excitèrent une sédition au milieu de laquelle il périt assassiné (461).

Les empires, comme les républiques, tombent lorsque la vertu cesse de les soutenir : peu d'années après la mort de Majorien, un roi barbare (Odoacre), sans tirer le glaive, se contentait d'ordonner au faible Augustule d'abdiquer, et le trône romain d'Occident, miné depuis longtemps par la corruption, s'écroulait pour faire place au nouveau royaume d'Italie (476).

MARINE DES EMPEREURS D'ORIENT.

Arcadius**, **Théodose II**, **Marcien (395-457). — Les successeurs de Théodose, en Orient, gardèrent longtemps le nom d'empereurs romains, mais peu se montrèrent dignes d'un tel titre. Ce n'étaient plus ces fiers et puissants monarques qui dictaient des ordres aux rois: un simple particulier, un étranger les faisait trembler. Après avoir été l'esclave de Rufin et d'Eutrope, selon l'expression de Zosime, le faible Arcadius trembla devant Gaïnas, l'un de ses généraux qui avait appelé les barbares, et vint à Chalcédoine pour traiter de la paix. — Théodose II ne put arrêter les courses des Huns qu'en leur prodiguant ses trésors. — Marcien, il est vrai, ***n'eut de l'or que pour ses amis et garda le fer pour ses ennemis***; mais la mort l'enleva trop tôt à l'affection des peuples, au moment où il allait marcher contre Genséric, dont les flottes ravageaient les côtes de la Méditerranée.

Léon**, **expédition contre les Vandales**, **Zénon**, **Anastase**, **Justin (457-527). — Léon, élevé au trône par Aspar, l'homme le plus éminent alors dans les camps, dans les conseils et à la cour, voulut exécuter les projets de Marcien et tenta un grand effort pour chasser les Vandales de l'Afrique.

Il équipa, dit Procope (liv. Ier), la plus puissante flotte que les Romains eussent jamais mise en mer. Elle se composait, selon Cédrénus, de onze cent trente bâtiments montés chacun de cent hommes. Léon donna le commandement de toutes ces forces à Basilisque.

L'armée entière se dirigea d'abord vers la Sicile. De là

quelques vaisseaux, sous les ordres de Marcellinus, allèrent reprendre la Sardaigne aux Vandales; d'autres, conduits par Héraclius, débarquèrent des troupes sur les côtes de la Lybie, qui fut bientôt enlevée aux barbares; Basilisque, avec la plus grande partie des navires, vogua vers la petite ville de Mercure et vint mouiller près de Carthage.

Déjà le roi des Vandales, effrayé, songeait à céder l'Afrique; mais les lenteurs de Basilisque lui rendirent bientôt son audace. Il envoya des ambassadeurs à ce chef inhabile pour lui demander une suspension d'armes de cinq jours, afin qu'on pût traiter de la paix. — Basilisque accorda l'armistice, soit qu'il ajoutât foi aux promesses de Genséric, soit qu'il eût été gagné par son or, ainsi que l'affirme Théophylacte.

Pendant ce temps, le roi barbare arma ses vaisseaux, et, profitant d'un vent favorable, lança vers le milieu de la nuit soixante-quinze brûlots qui incendièrent plusieurs galères et mirent la confusion dans la flotte impériale. — Le lendemain il l'attaqua brusquement, lui prit plusieurs navires, en coula un grand nombre et obligea le reste à gagner le large.

Basilisque, qui s'était éloigné à toutes voiles au commencement de l'action (dit Zonaras), se réfugia en Sicile avec un petit nombre de bâtiments et osa reparaître quelque temps après à Constantinople. — Le peuple demandait sa mort; il fut condamné à l'exil.

La Sardaigne et la Libye retombèrent au pouvoir de Genséric, qui fut réputé invincible et qu'on n'osa plus attaquer.

Léon eut encore à combattre les Huns ainsi que les Goths, et, sans cesse environné de complots criminels, il ne se soutint qu'avec peine sur son trône chancelant. — Il mourut en 474.

La cour était alors un théâtre de vices et de discordes. Zénon prit aussitôt les rênes de l'État, et son élévation au rang suprême ne fit que mettre en lumière tous les vices qu'il avait reçus de la nature. — Défiant, capricieux, in-

grat, cruel, présomptueux et lâche, il menaça toujours les barbares et n'osa jamais les combattre.

Anastase, son successeur, ne montra pas plus de courage; uniquement occupé de querelles religieuses, il acheta honteusement la paix des Bulgares et des Perses. Après sa mort (518), une intrigue porta sur le trône Justin, qui sut s'en rendre digne par sa valeur et par sa prudence.

Justinien II (527-565). — Justinien rendit à l'empire quelque chose de son ancien éclat, et, s'il ne fut pas guerrier, il sut choisir d'habiles généraux qui firent triompher ses armes. Au commencement de son règne, Sittas soumit les Zânes (habitants du Taurus); Bélisaire défit les Perses et les mit dans la nécessité de demander la paix; Germain vainquit les Esclavons et chassa les Huns de la Taurique.

Guerre contre les Vandales. — Bélisaire (534). — Justinien résolut ensuite de reprendre l'Afrique (1) aux Vandales, et chargea le vainqueur des Perses de cette périlleuse entreprise. Cinquante bâtiments pour le transport des troupes, quatre-vingt-douze navires de guerre à un rang de rames et vingt mille matelots furent réunis à Constantinople. — Lorsque la flotte fut près de lever l'ancre, l'archevêque Épiphane bénit solennellement l'armée, et, pour sanctifier le vaisseau amiral, y fit entrer un soldat qui venait de recevoir le baptême (Procope).

Bélisaire, dont le nom présageait la victoire, partit aux acclamations de tous les habitants de la capitale, toucha d'abord à Héraclée pour embarquer des chevaux, et gagna promptement Abydos, où le calme le retint assez longtemps. Lorsqu'il put enfin quitter le port, il prit les mesures les plus sages. Son ordre de marche était combiné de manière que les vaisseaux ne pussent s'aborder. Trois galères, portant des voiles rouges et des fanaux, servaient de guides à la flotte. — Au sortir du détroit, une forte

(1) Pour donner une apparence de justice à cette expédition, il feignit d'abord de vouloir soutenir les droits d'Hildéric, qui avait été détrôné par Gélimer.

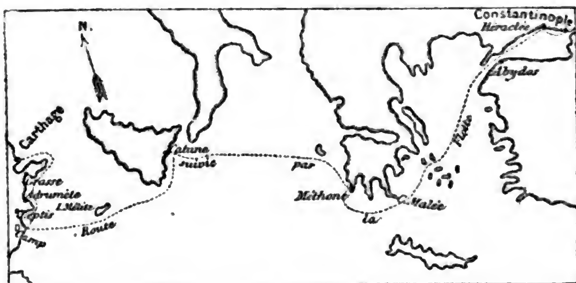
brise la poussa sur la côte, mais elle évita le danger par d'habiles manœuvres, fit route au sud-ouest, doubla le cap Malée et alla relâcher à Méthone (auj. Modon). La mauvaise qualité du biscuit (1) avait engendré des maladies; Bélisaire débarqua les troupes, assainit les navires et ne reprit la mer qu'après avoir renouvelé les approvisionnements. Il arriva bientôt à Catane. — Procope (l'historien) fut envoyé à Syracuse et en rapporta d'heureuses nouvelles : Amalasonte (2) avait fait préparer des vivres frais; Gélimer venait d'envoyer l'élite de ses soldats en Sardaigne, et il était lui-même à Hermione.

Aussitôt que la flotte se fut ravitaillée, elle remit à la voile, rangea les côtes sud-est de la Sicile, passa en vue de l'île Mélite (Malte) et se dirigea vers l'Afrique. — Presque tous les généraux proposaient d'aller droit à Carthage. Bélisaire ne voulut point soumettre le succès de son entreprise aux caprices des éléments ou au sort incertain d'une bataille navale; il effectua le débarquement sur la côte la plus voisine, la moins défendue, et y établit un camp retranché (Procope).

Lorsque l'armée eut pris quelques jours de repos, il marcha rapidement sur Carthage. Les places du littoral, Leptis, Adrumette, Grasse, ne lui opposèrent aucune résistance.

(1) Nous croyons pouvoir nous servir ici du mot *biscuit* : les explications que donne Procope, en signalant la mauvaise foi du fournisseur, semblent nous y autoriser. « Le pain que l'on distribue à l'armée, dit l'historien grec, doit être mis « deux fois dans le four afin qu'on puisse le garder plus longtemps; cuit de cette « manière, il devient plus léger, et, pour cette raison, les marins et les soldats font « une remise de la quatrième partie du poids qu'il devrait peser. Jean (le fournisseur), qui voulait diminuer la quantité de farine nécessaire tout en brûlant « moins de bois, et qui souhaitait néanmoins que le pain eût le poids réglementaire, « commanda de porter la pâte au bain public et de placer plus bas que de coutume la plaque de cuivre sous laquelle on allumait le feu. — Dès que cette « pâte eût pris un peu de couleur il la fit mettre dans des sacs et porter à bord « des vaisseaux; de sorte qu'au bout de quelques jours, on distribuait aux équipages un pain moisi qui tombait en poussière. »

(2) Cette princesse, fidèle alliée de Justinien, gouvernait pendant la minorité d'Athalaric.



(Fig. 76.)

Le roi des Vandales, qui voulait envelopper Bélisaire, avait donné des ordres qu'on exécuta mal; il manqua lui-même l'occasion de vaincre, se laissa surprendre, battre, et, aveuglé par la terreur, s'enfuit vers la Numidie. La capitale de l'Afrique ouvrit ses portes au vainqueur, et la chaîne qui fermait l'entrée du port (appelé Mandracion) s'abaissa devant la flotte impériale. — Gélimer, ayant rassemblé des troupes, voulut tenter encore le sort d'une bataille; mais sa nombreuse armée fut mise en fuite, et il tomba lui-même au pouvoir de Bélisaire.

Guerre contre les Goths. — Après cet éclatant succès, Justinien forma deux vastes desseins : il résolut de donner à l'empire une législation (1) stable et de lui rendre l'Italie.

(1) Il était nécessaire de rassembler dans un code le nombre immense des lois publiées sous les divers gouvernements de Rome pendant treize siècles. Rien n'était plus difficile que de porter la lumière et l'ordre dans ce chaos. Tribonien fut chargé de ce travail important. — Il commença d'abord par extraire des anciennes lois les premiers éléments de la jurisprudence, dont il composa quatre livres appelés les *Institutes de Justinien*. — Il réunit ensuite en un volume, sous le titre de *Code*, les lois impériales promulguées depuis le commencement du règne d'Adrien. — Peu de temps après, son infatigable activité fit paraître le recueil complet des monuments de l'ancienne législation ; les Latins le nommèrent *Digeste* parce qu'il était composé par ordre de matières, et les Grecs *Pandectes*

Sous le prétexte de venger la mort d'Amalasonte, que Théodat avait fait étrangler, il donna l'ordre à ses généraux d'envahir le royaume des Ostrogoths. — Mondon pénétra dans la Dalmatie, en chassa les barbares et s'empara de Salone ; Bélisaire alla débarquer en Sicile et ne trouva de résistance qu'à Panorme. Mais la place ne put soutenir longtemps les attaques de la flotte. — Les vaisseaux portaient de puissantes machines avec lesquelles on hissait au haut des mâts des canots remplis de soldats qui faisaient tomber une grêle de flèches sur les assiégés. Ceux-ci, effrayés de se voir assaillis par des ennemis qui combattaient en l'air, selon l'expression de Procope, demandèrent à capituler.

Théodat était lâche autant que cruel : au bruit des exploits de Bélisaire et de Mondon, il offrit de céder l'Italie pour un revenu de douze cents livres d'or. Justinien, à la sollicitation du pape Agapet et du sénat de Rome, envoya un seigneur de la cour pour conclure le traité ; mais, au moment où le roi se disposait à le signer, il apprit que les Goths venaient de chasser les troupes de l'empereur de la Dalmatie. Ce succès inattendu l'aveugla et il refusa de souscrire aux conditions qu'il avait lui-même proposées.

Bientôt après Bélisaire abordait à Rhégium et s'avançait jusqu'à Naples, qu'il emportait d'assaut.

Les Goths, mécontents, proclamèrent Vitigès à la place de Théodat, qui s'enfuit et fut tué sur la route de Ravenne. — Le nouveau roi organisa une résistance vigoureuse. Comprenant que sans marine il ne pouvait lutter avec avantage, il équipa une flotte et vint assiéger Salone. L'entreprise n'eut pas un heureux succès : ses vaisseaux, mal construits et mal dirigés, furent dispersés par l'escadre impériale. Furieux de cet échec, il alla mettre le siége devant Rome. Son armée était forte de cent cinquante mille hommes ; Bélisaire n'en

parce qu'il renfermait toute l'ancienne jurisprudence. Les nombreuses ordonnances rendues par Justinien furent comprises dans une seconde édition du *Code* qui parut en 534, et qu'on appelle les *Novelles*. Tribonien n'avait pas autant de vertu que de science ; sacrifiant alors la justice à sa fortune, il tronqua ou altéra plusieurs dispositions du Code par une complaisance servile pour les caprices de Théodora.

avait que cinq mille pour défendre la ville. Pendant longtemps il opposa victorieusement au nombre l'audace et l'habileté. Il fit de fréquentes sorties, remporta plusieurs avantages et força les Goths à demander un armistice. Il venait d'être accordé, lorsque de nombreux bâtiments arrivèrent enfin à l'embouchure du Tibre, et bientôt toutes leurs embarcations chargées de vivres remontèrent le fleuve jusqu'à Rome.

Ce secours ranima le courage des assiégés. Vitigès, dont l'armée était ruinée par le fer, par la faim, par la maladie, voulut conclure un traité de paix et proposa de céder la Sicile à condition qu'on lui abandonnerait l'Italie. — Bélisaire répondit ironiquement en offrant la Bretagne (qui n'appartenait plus aux Romains).

Les hostilités recommencèrent aussitôt; Bélisaire livra bataille aux barbares, les défit, les poursuivit et en tua un grand nombre. — Ils allèrent assiéger Rimini, et s'éloignèrent bientôt à l'approche d'une escadre envoyée au secours de la place. — Tout céda dès lors aux armes du général vainqueur : Ancône, Milan, tombèrent en son pouvoir, et Vitigès, qui s'était réfugié à Ravenne, lui fut livré par les habitants. Il partit alors pour Constantinople (1), emmenant le roi des Goths, sa femme et les principaux seigneurs (Procope).

Après le départ de Bélisaire, ses lieutenants ne surent inspirer ni le respect ni la crainte, et les Goths ne tardèrent pas à secouer le joug. Baduella, surnommé Totila (l'Immortel), réunit des soldats, équipa des navires, reprit en peu de temps une partie de l'Italie et vint assiéger Naples. Justinien effrayé fit partir des forces navales sous les ordres de Maximin. Ce général, sans talent et sans courage, aborda en Épire et s'y arrêta. — Démétrius, qui avait abordé en Sicile, agit au contraire avec trop de précipitation. Il s'approcha de Naples avec quelques vaisseaux, dans l'espoir que sa présence seule suffirait pour épouvanter les

(1) Vitigès mourut, trois ans après, dans cette capitale.

barbares, n'osa pas les attaquer et cingla vers Ostie. — Peu de jours après, un audacieux marin, dont la barque avait trompé la vigilance des ennemis, lui ayant fait connaître la triste situation des assiégés, il se hâta de venir à leur secours; mais Totila lui livra bataille, le mit en fuite, le poursuivit et détruisit presque toutes ses galères.

La marine impériale éprouva bientôt de nouveaux désastres : une violente tempête dispersa la flotte de Maximin; les vaisseaux furent pris et les équipages impitoyablement massacrés. Les Napolitains consternés capitulèrent, et les Goths étendirent rapidement leurs conquêtes. — Justinien se détermina enfin à leur opposer de nouveau Bélisaire, qui vivait éloigné de la cour. L'illustre général se rendit à Ravenne, osa tenir la campagne avec moins de cinq mille hommes, et remporta plusieurs victoires sur les lieutenants du roi.

Pendant ce temps Rome était assiégée, et, afin qu'aucun secours ne pût y arriver par le fleuve, les barbares avaient établi une digue flanquée de tours. — Il fallait au plus tôt ravitailler la capitale. — Bélisaire se dégagea des obstacles qui l'arrêtaient, prit le commandement d'une escadre et alla mouiller au port Claude. Maître alors de l'entrée du Tibre, il résolut de le remonter jusqu'à Rome. Il fit donc élever, sur deux bâtiments solidement attachés ensemble, une tour plus haute que celles des Goths, et donna l'ordre de charger de vivres deux cents petits navires. — Lorsque tout fut disposé pour le départ, il embarqua ses meilleurs soldats, conduisit la flottille contre l'estacade, s'empara des tours et les incendia. Mais la trahison rendit cet avantage inutile : d'indignes citoyens livrèrent la ville aux assiégeants (547).

Bélisaire s'illustra encore par de nouveaux exploits : il contraignit les Goths à s'éloigner, et leur livra, plus tard, quand ils revinrent camper sur les bords du Tibre, de fréquents et sanglants combats. Cependant il voyait diminuer sans cesse le petit nombre de ses guerriers, il ne pouvait continuer cette lutte inégale et l'empereur ne lui envoyait aucun secours. Il crut enfin, peut-être avec raison, qu'on ne le laissait en Italie,

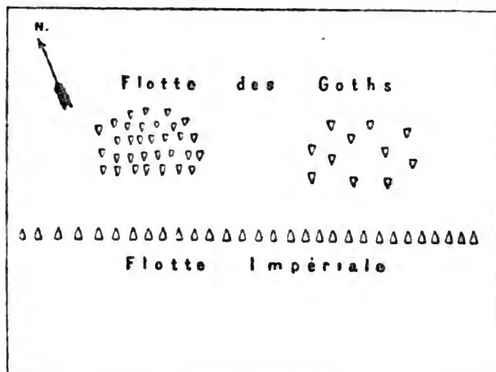
sans argent, que pour flétrir ses premiers lauriers et le faire errer comme un fugitif sur l'ancien théâtre de sa gloire; il demanda son rappel et l'obtint. Rome, après son départ, opposa une longue résistance et fut livrée une seconde fois à Totila, qui porta ensuite ses armes en Sicile. — Libérius, envoyé au secours de cette île, entra dans le port de Syracuse avec quelques vaisseaux; et peu de temps après une flotte, commandée par Artabane, fit voile pour la même destination. Déjà elle était en vue du Brutium, lorsqu'un coup de vent dispersa les navires : les uns furent jetés à la côte, et tombèrent au pouvoir des ennemis; les autres, poussés jusqu'au Péloponnèse, périrent sur les écueils; celui que montait Artabane put seul aborder à Mélite (Procope).

L'empereur, quittant alors ses occupations favorites, la jurisprudence et la théologie, fit les plus grands efforts pour soutenir la guerre d'Italie, et en confia la direction à Narsès, qui partit de Salone et se rendit à Ravenne en marchant le long de la mer. De son côté le roi des Goths avait tout préparé pour combattre avec avantage. Des navires croisaient dans l'Adriatique, ravageaient les côtes et s'emparaient des bâtiments qui portaient des vivres à la nombreuse armée de Narsès; quarante-sept vaisseaux bloquaient Ancône. Il était tout à fait urgent de dégager cette place : Valérien et Jean unirent leurs forces et s'en approchèrent.

Bataille d'Ancône (552). — Les Goths allèrent à leur rencontre, et l'action s'engagea en vue du port.

La flotte impériale formait une seule ligne de front, qu'il était facile de resserrer ou d'étendre; le plus profond silence régnait à bord des navires. — Les barbares, au contraire, se présentaient sans ordre, sans discipline, et poussaient des cris qui les empêchaient d'entendre les commandements des chefs; la plupart de leurs vaisseaux, trop rapprochés les uns des autres, se trouvaient dans l'impossibilité de manœuvrer; quelques-uns, trop écartés, ne pouvaient se porter secours. Aussi ne résistèrent-ils pas longtemps à un ennemi brave et expé-

rimenté : enveloppés de toutes parts, attaqués vivement, ils furent ou pris ou coulés à fond.



(*Fig.* 77.)

Peu de temps après, les Goths s'emparèrent des îles de Corse et de Sardaigne. Ce fut leur dernier exploit : Narsès défit complétement leur armée dans la plaine de Tagina (auj. Lentagio) ; les plus illustres guerriers périrent dans la mêlée; Totila lui-même tomba frappé d'un coup mortel. Narsès soumit ensuite toute l'Italie et la gouverna pendant treize ans.

Invasion des Huns. — En 559 de nouveaux ennemis menacèrent l'empire. Zabergan, roi des Huns, franchit le Danube, traversa la Mœsie, arriva en Thrace, fit ravager la Grèce par une partie de ses troupes, marcha lui-même sur Constantinople avec sept mille chevaux, et mit tout à feu et à sang aux environs de la capitale. Depuis dix ans Bélisaire vivait oublié, le danger public rappela sa gloire ; Justinien effrayé se souvint qu'il avait près de lui un grand homme, et implora son secours. — Aussitôt l'illustre vieillard réunit les citoyens en état de porter les armes, s'avança contre les Huns

et les força de reculer. On le rappela bientôt, et une nouvelle disgrâce fut la récompense du service qu'il venait de rendre à sa patrie (1).

Les barbares, voyant qu'on ne les poursuivait pas, se dirigèrent vers la Chersonèse de Thrace dans le dessein d'y fixer leur demeure ; mais ils ne purent s'emparer du mur fortifié qui défendait l'isthme, s'éloignèrent et résolurent de tenter une attaque par mer. — Pour exécuter ce téméraire projet, ils coupèrent une grande quantité de roseaux, les lièrent solidement avec de l'osier et en firent de longues claies qu'ils réunirent de manière à former des barques dont l'arrière était arrondi et l'avant recourbé. Dès que ces bateaux d'un nouveau genre furent terminés, ils les mirent à flot non loin d'Énos, s'embarquèrent hardiment et cherchèrent à sortir du lac



(*Fig.* 78.)

(1) Plus tard, accusé par ses ennemis d'avoir voulu attenter à la vie de l'empereur, il fut privé de toutes ses dignités et gardé dans sa maison pendant plusieurs mois. Enfin il parvint à se disculper et recouvra l'amitié de Justinien. — La tradition qui représente Bélisaire errant, mendiant et aveugle, est une fable inventée quelques siècles après.

Stentaris pour gagner la côte nord de la presqu'île. Alors vingt navires bien armés, qui par ordre de Germain se tenaient cachés dans une anse voisine, fondirent sur eux à force de rames et coulèrent à fond leurs fragiles embarcations (Agathias). — Peu de temps après, Zabergan repassa le Danube.

Les derniers jours de Justinien s'écoulèrent sans gloire. Égaré par l'hérésie d'Eutychès, il persécuta les catholiques et fut condamné par l'Église.

Justin II. — Tibère Constantin. — Maurice. — Phocas. — Héraclius. — Constantin III. — Héracléonas (565-641). La lâcheté, l'impéritie de Justin II et l'arrogance de l'impératrice Sophie causèrent de nouveaux malheurs. Les Lombards fondèrent en Italie un trône que deux siècles après le génie seul de Charlemagne put renverser; les Perses dévastèrent l'Asie; les Abares et les Sarrasins ravagèrent les provinces. — Tibère Constantin fit de nobles efforts pour réparer tant de maux; mais la mort l'enleva trop tôt à l'affection du peuple. — Maurice rétablit la discipline militaire et abattit la fierté des ennemis de l'empire; il fut immolé, en 602, à la haine de Phocas qu'une faction éleva au souverain pouvoir. Les vices d'un soldat féroce étaient couronnés, et le peuple gémit pendant huit ans sous la plus odieuse tyrannie. — Héraclius remporta plusieurs victoires sur les Perses et ne s'occupa plus ensuite que de controverses théologiques, abandonnant aux Sarrasins (1) l'Égypte, la Syrie, la Phénicie et la Pa-

(1) Les Romains et les Grecs donnaient le nom de Sarrasins aux habitants de la péninsule Arabique. — La division de ces peuples en tribus ayant des chefs appelés *émirs* ou *chéiks* remonte à la plus haute antiquité. — Les Arabes professèrent d'abord la religion simple d'Abraham. Dans la suite ils adoptèrent le *Sabéisme* de Zoroastre, le culte des dieux de l'Égypte et de la Grèce, le *mosaïsme*, l'Évangile, et, après le règne de Constantin, les erreurs des *Nestoriens*, des *Gnostiques*, des *Ariens*, des *Manichéens*, des *Monothélites*. — Ainsi l'Arabie était devenue, au sixième siècle, le centre de toutes les croyances, de toutes les erreurs, de tous les fanatismes de l'univers. Cette anarchie de tant de cultes ne pouvait durer; Mahomet le comprit et réunit ces religions diverses en une seule, dont les préceptes et les dogmes sont enfermés dans le Coran, amas confus de récits de visions, de sermons, de conseils, où la vérité se rencontre souvent avec l'im-

lestine. — Constantin III ne régna que quelques mois. — Le gouvernement d'Héracléonas ne fut pas de plus longue durée; ce prince infortuné alla mourir dans l'exil.

posture, le sublime avec l'absurde, et où la plupart des maximes sont combattues par des maximes contraires.

Les progrès de l'islamisme alarmèrent les cheiks des Koraïchites et surtout le schérif de la Mecque. Mahomet, condamné à mort, chercha un refuge à Yatreb; les habitants l'accueillirent avec transport, et leur cité reçut le nom de Médine (ville du prophète). C'est de cet événement que date l'ère des musulmans, appelée *Hégire* ou fuite.

Mahomet persécuté prescrivit à ses sectateurs d'employer les armes à la propagation de la nouvelle religion. Il soumit lui-même presque toute l'Arabie et s'empara de la Mecque en 630. Il allait étendre au loin ses conquêtes, lorsqu'il mourut d'une maladie de langueur causée, dit-on, par le poison. — Comme le prophète n'avait pas désigné de successeur, les cheiks réunis déférèrent le pouvoir à son beau-père Abu-Bekr. Celui-ci commença la *guerre sainte*; Omar et Othman la continuèrent avec succès, et s'illustrèrent par la conquête de la Syrie, de l'Égypte, de la Perse (634-655). On éleva ensuite au trône le vertueux Ali, et les cinq années de son règne furent troublées par des discordes intestines; il succomba sous les coups d'un fanatique, qui assura ainsi le triomphe du rebelle Moawiah et l'établissement de la dynastie des Ommiades

Les califes de Damas renouvelèrent les prodiges des anciennes cours de l'Orient; mais, Syriens de langue et de mœurs, ils furent regardés comme des usurpateurs par les musulmans d'Asie. L'esprit de révolte, plusieurs fois comprimé, éclata de nouveau à la mort d'Omar II (720), et, après les efforts toujours malheureux des princes de la race d'Ali, le souverain pouvoir passa, en 750, dans la famille des Abbassides. — Aboul-Abbas, justement surnommé le sanguinaire, donna l'ordre de faire périr tous les émirs ommiades ses ennemis; l'un d'entre eux, Abdérame, échappa seul au massacre et chercha un refuge en Mauritanie. Les Sarrasins d'Espagne, informés de son existence, l'appelèrent quatre ans après dans la péninsule et le proclamèrent (à Cordoue) Émir-al-Moumenim (prince des croyants). Telle fut l'origine du califat d'Occident. — Almansor, frère et successeur d'Abbas, fonda, près des ruines de Ctésiphon, la ville de Bagdad, qui devint bientôt l'asile des savants, des poëtes et des artistes.

Toute la gloire littéraire et scientifique dont s'entourèrent les califes de Bagdad ne put empêcher le démembrement de leur empire, et cette décadence politique se fit déjà sentir sous Haaroun-al-Raschid, le contemporain et l'ami de Charlemagne. — Vers 789, Edris, arrière-petit-fils d'Ali, bâtit Sez dans le Magreb; ses descendants y régnèrent jusqu'à 908 et furent dépossédés à leur tour par les Fatimites, qui étendirent ensuite leur domination sur tout le nord de l'Afrique et une partie de l'Asie Mineure. — En 800, Ibrahim ben-Aglab leva l'étendard de la révolte à Kairwan et fut le chef de la famille des Aglabites, dont l'autorité s'étendit depuis Tunis jusqu'aux frontières orientales de la Lybie. — En 869 Ahmed-ben-Toulun commença en Egypte la ligne des Toulunides.

A l'est de l'empire se formèrent aussi de petits États indépendants : en 820 s'établit la dynastie des Tahérides, qui, après avoir fourni cinq souverains, fut remplacée (782) par celle des Soffarides, dépouillés eux-mêmes par les Samanides

Constant II. — Constantin Pogonat. — Justinien II. — Léonce. — Tibère II. — Philippique. — Anastase II. — Léon l'Isaurien. — Constantin Copronyme. — Léon IV. — Constantin VI. — Irène. — Nicéphore. — Michel Ier. — Léon l'Arménien. — Michel II. — Théophile. — Régence de Théodora. — Michel III. — Basile. — Léon le Philosophe. — Alexandre. — Constantin VII et Romain Ier. — Romain II. — Nicéphore II. — Jean Zimiscès. — Basile II et Constantin VIII. — Romain III. — Michel IV. — Constantin Monomaque (641-1054). — *Guerres contre les Sarrasins, les Bulgares et les Russes.* — Constant II, protecteur de l'hérésie des monothélites, ne s'occupa longtemps que de questions religieuses et laissa les Sarrasins étendre leurs conquêtes. — Moawiah dirigea ses forces navales contre les îles de Chypre, d'Aradus, de Rhodes, et les soumit à son obéissance. Encouragé par ces brillants succès, il réunit ensuite à Phœnice (Lycie) un grand nombre de navires, dans le dessein d'attaquer Constantinople.

Constant songea enfin à défendre son trône menacé ; il prit le commandement de sa flotte et vint livrer bataille à l'armée du calife. Mais, dès le premier choc, la victoire se déclara pour les Arabes : leurs bâtiments entourèrent le vaisseau que montait l'empereur et s'en emparèrent. Un Napolitain, dont l'héroïque dévouement aurait dû immortaliser le nom, se revêtit des ornements impériaux et fut tué par les barbares, tandis que Constant, sous un déguisement obscur, parvenait à gagner la côte voisine.

Une révolution survenue à Médine empêcha les Arabes de profiter de cette victoire. — Pendant que la guerre civile épuisait leurs forces, Constant se mit à la tête de son armée, soumit les Esclavons, équipa une nouvelle flotte et rassembla assez de troupes pour contraindre Moawiah à conclure la paix (Théophane). — Quelque temps après il passa en Italie pour réduire les Lombards ; mais, vaincu dans plusieurs ren-

(902). — Affaiblis par toutes ces divisions, les Arabes ne purent résister plus tard aux attaques des Turcs en Orient, des Maures en Espagne et en Afrique, et au douzième siècle ils avaient perdu presque toutes leurs conquêtes.

contres, il alla chercher un refuge à Syracuse, et y fut assassiné l'an 668 (Paul Diacre). Dès que la nouvelle de sa mort se fut répandue dans la ville, les principaux officiers offrirent la pourpre à un Arménien nommé Mizizius.

Constantin (1) prit aussitôt d'énergiques mesures pour comprimer la révolte. Il arma des vaisseaux, arriva bientôt devant Syracuse, frappa les rebelles d'épouvante, se fit livrer l'usurpateur et revint à Constantinople, où il fut couronné au milieu des acclamations du peuple. — L'année suivante, les Sarrasins mirent en mer un grand nombre de navires, se rendirent maîtres de l'île de Crète, ainsi que de plusieurs cités sur les côtes de l'Asie Mineure, et vinrent envelopper la capitale de l'empire. — La terreur y précédait les musulmans. — L'intrépidité du prince rendit aux habitants l'espoir et la fermeté. A son exemple, tous les citoyens devinrent soldats et repoussèrent les attaques de l'ennemi avec la plus grande valeur. L'architecte Callinique (d'Héliopolis) seconda puissamment leurs efforts par l'invention d'un artifice (2) que l'eau ne pouvait éteindre

(1) Fils de Constant II.

(2) Le feu grégeois (feu grec). — Dès la plus haute antiquité les peuples orientaux consacraient aux usages de la guerre divers mélanges inflammables (formés de naphte, de soufre, de goudron, de résine, d'huile, de graisses, de métaux réduits en poudre) qui avaient la propriété d'adhérer aux objets contre lesquels on les projetait et constituaient ainsi un moyen d'attaque fort dangereux. D'après MM. Lalanne, Favé et Reynaud, qui ont adopté sur ce point l'opinion de Vossius, l'architecte Callinique n'aurait fait qu'introduire en Europe l'emploi de ces composés combustibles auxquels il ajouta sans doute quelque ingrédient nouveau. — Les Byzantins durent plusieurs victoires navales importantes à ce terrible artifice; aussi les empereurs voulurent-ils conserver pour eux seuls la possession d'un agent de destruction si précieux. — Sa composition, confiée à un ingénieur qui ne devait jamais quitter Constantinople, fut mise au rang des secrets d'État par Constantin Porphyrogénète. — Léon VI, qui écrivit vers l'an 900 son livre des *Institutions militaires*, donne des détails précis sur l'emploi du feu grégeois dans les combats sur mer. On le lançait dans l'intérieur des vaisseaux ennemis à l'aide de grands tubes d'airain qui étaient placés sur la proue des *dromons*; en outre, les soldats embarqués à leur bord étaient armés de tubes à main qui servaient au même usage.

On renfermait encore cette matière inflammable, tantôt pulvérisée, tantôt réduite en huile, dans des fioles de verre ou dans des pots de terre vernissée que l'on jetait après en avoir allumé la mèche. — On la lançait quelquefois avec les balistes

et qui répandait l'épouvante parmi les assiégeants. — L'ignorance des Arabes dans l'art de la guerre contribua beaucoup aussi au salut de la place. — Fidèles à leur coutume, plus forte chez eux que les lois, ils ne combattaient que l'été, s'éloignaient l'hiver et perdaient en se retirant le fruit de leurs travaux.

Ils revinrent ainsi pendant sept ans consécutifs et toujours sans succès. Enfin (en 679), fatigués de combats, accablés de lassitude, décimés par la peste, ils renoncèrent à leur entreprise. Une tempête dispersa leurs vaisseaux près du promontoire de Scylla et en brisa plusieurs sur les rochers ; — les généraux de Constantin poursuivirent un corps de trente mille hommes qu'ils n'avaient pu embarquer parce que le feu grégeois leur avait fait perdre beaucoup de bâtiments, l'atteignirent dans sa retraite et le taillèrent en pièces. Le calife, consterné par ces revers, conclut la paix et se soumit à payer un tribut annuel de trois mille livres d'or, de cinquante esclaves et d'un nombre égal de chevaux (Zonare).

Guerre contre les Bulgares. — L'empire eut bientôt à combattre de nouveaux ennemis. — Les Bulgares, quittant les bords du Volga (ou Bolga, d'où l'on croit qu'ils ont tiré leur nom), se dirigèrent vers le Danube, qu'ils passèrent sans opposition, et ravagèrent tout le pays situé au midi de ce fleuve. Constantin, pour arrêter les progrès de ces redoutables guerriers, réunit sur le Pont-Euxin une grande quantité de navires et entra dans le Danube. Les barbares, prenant alors le parti de la retraite, allèrent se fortifier dans un lieu défendu par des marais. L'empereur s'avança contre eux ; mais une attaque de goutte le força bientôt à se retirer avec cinq de ses vaisseaux. Alors une terreur panique s'empara des soldats ; ils se dispersèrent, furent poursuivis et tombèrent presque tous sous les coups des Bulgares. — Ceux-ci prirent ensuite Varna, s'étendirent dans toute la contrée qui porte en-

ou les mangonneaux. — On remplissait aussi des brûlots de cette composition ; d'habiles nageurs les dirigeaient vers les bâtiments qu'on voulait incendier.

core aujourd'hui le nom de Bulgarie, et désolèrent par des courses continuelles les campagnes de la Thrace. — Constantin fut contraint d'acheter la paix en s'obligeant à leur payer un tribut annuel (680). Il mourut six ans après.

Justinien II enleva quelques provinces aux Sarrasins et conclut un traité assez avantageux. Ses exactions et ses cruautés ternirent bientôt la gloire de ses armes. Le peuple, dont il s'était attiré la haine, se souleva (695), et Léonce (1) fut élevé au trône.

A la nouvelle de la révolution qui venait de donner un nouveau maître à l'empire, les Arabes s'emparèrent, en Afrique, de plusieurs cités maritimes importantes. — Le patrice Jean, commandant des forces de terre et de mer, partit pour aller les combattre et reprit les places qu'ils occupaient; mais au printemps suivant ils revinrent avec un grand nombre de navires chargés de troupes, dispersèrent les galères impériales près du port de Carthage, entrèrent dans la ville et la ruinèrent de fond en comble.

L'armée vaincue s'était retirée en Crète; pour éviter le juste châtiment que méritait sa lâcheté, elle se révolta, égorgea son général et salua empereur, sous le nom de Tibère II, un Cibyrien nommé Absimare (2) (698). Sept ans après, Justinien II, soutenu par Terbel, roi des Bulgares, parvint à ressaisir le pouvoir et signala son retour à Constantinople par d'atroces vengeances. — Portant ensuite plus loin sa fureur, il résolut d'exterminer tous les habitants de la Chersonèse (3) et envoya contre eux une flotte nombreuse, qui n'exécuta pas entièrement les ordres cruels qu'elle avait reçus et fut détruite par la tempête vers la fin du mois d'octobre. Près de cinquante mille hommes périrent dans les flots; on vit, disent les historiens grecs, les cadavres, poussés par les vents et les vagues, flotter sur les rivages de l'Asie depuis Amastris jus-

(1) La multitude demandait la mort du tyran; Léonce lui fit couper le nez et le relégua dans la Chersonèse de Thrace.

(2) Léonce fut mutilé, comme l'avait été Justinien, et enfermé dans un monastère.

(3) Les Chersonésiens, qu'il traitait avec insolence, avaient voulu le tuer.

qu'à Héraclée. Peu touché de ce désastre, le tyran prenait de nouvelles mesures pour assouvir sa haine, lorsqu'il fut assassiné (711). — Philippicus, que l'armée de Thrace avait proclamé empereur, se rendit bientôt méprisable et perdit la couronne en 713. — Anastase II, porté alors au trône par le vote populaire, fit de généreux efforts pour s'opposer aux Sarrasins. Ils avaient abattu des forêts entières sur le Liban et entassé sur les côtes voisines une énorme quantité de bois de construction. — Anastase résolut de s'en emparer ou de les détruire, et réunit à cet effet, dans le port de Rhodes, des galères, des bâtiments légers et des brûlots. Mais, lorsque tout fut prêt pour le départ de l'expédition, les équipages se mutinèrent, massacrèrent leur général (1), et la sédition gagna les troupes de terre, dont le commandant éprouva le même sort.

Les rebelles, n'espérant point de grâce après de tels crimes, cinglèrent vers Adrumette, contraignirent un receveur des impôts, nommé Théodose, d'accepter le sceptre et s'approchèrent de Constantinople. Au premier bruit de la révolte, Anastase avait laissé une partie de l'armée ainsi que le reste de ses forces navales à la défense de la capitale, et s'était lui-même retiré à Nicée. — Pendant six mois son escadre et celle de son rival restèrent en présence sans oser engager un combat décisif. Enfin, vers la fin de janvier (716), les vaisseaux de l'empereur étant rentrés dans le port pour faire des vivres, les galères de Théodose parvinrent, la nuit suivante, à gagner le rivage de Thrace. Les troupes y débarquèrent, marchèrent le long du golfe de Céras, et arrivèrent sous les murs de la ville, qui leur fut livrée par des traîtres.

Quelques jours après, Anastase quitta la pourpre et prit l'habit monastique. — Théodose régnait malgré lui ; il abdiqua dès que Léon se présenta comme son compétiteur (Nicéphore). Bientôt un grand danger menaça le nouvel empereur : les Sarrasins vinrent investir Constantinople. Cette ville, déjà deux fois assiégée, n'avait pas encore vu autour de ses murs

(1) C'était un diacre nommé Jean. — Alors les clercs portaient les armes.

un nombre si prodigieux d'ennemis. — Mouslima commandait les troupes de terre; dix-huit cents vaisseaux, sous les ordres de Soliman, bloquaient le port et bordaient les rivages voisins.

Deux jours après l'arrivée de cette flotte, un coup de vent la força d'appareiller et de se diriger vers Chalcédoine. Les transports, chargés de munitions et de soldats, luttaient avec peine contre les courants du Bosphore et ne suivaient que de loin les galères. L'empereur lança contre eux un grand nombre de brulôts remplis de feu grégeois, et, monté lui-même sur un navire léger, il traversa plusieurs fois cette partie de l'armée musulmane, semant de tous côtés l'incendie et la terreur. Vingt-deux de ces bâtiments vinrent échouer au pied des murailles, où ils achevèrent de se consumer; les autres furent engloutis dans les flots, ou jetés à la côte.

Le calife ne voulut pas exposer le reste de ses forces navales à une destruction complète; il se réfugia près du promontoire de Sosthène, tandis que Mouslima attaquait vivement la place du côté de la terre (1). Les assiégés repoussèrent pendant trois mois les assauts redoublés des Arabes, et les rigueurs de l'hiver firent enfin cesser les hostilités.

Au printemps suivant (718), deux flottes nombreuses (l'une était forte de 400 voiles, l'autre de 360), sous les ordres de Sophian et d'Yézid, vinrent d'Afrique pour renforcer les Arabes, qui, enfermés dans leur camp, avaient souffert toutes les extrémités de la faim. Mais bientôt les Égyptiens, découragés à la vue de l'état déplorable de l'armée du calife, désertèrent sa cause et entrèrent dans le port en criant : *Vive l'empereur des Romains!*

Léon fit alors une nouvelle sortie (2), et le terrible feu dont les Grecs avaient seuls le secret détruisit encore un

(1) Soliman mourut le 8 octobre (717) à Dabec, et eut pour successeur Omar, son neveu.

(2) D'après les historiens arabes, les vaisseaux des Grecs étaient en grande partie montés de soldats français que l'amour de la gloire avait attirés au secours de Constantinople.

grand nombre de bâtiments ennemis. Quelque temps après, Mouslima leva le siége. Mais à peine eut-il pris le large qu'une horrible tempête dispersa ses vaisseaux : les uns se brisèrent sur les îles voisines, les autres sur les écueils ; toutes les côtes de la Propontide furent couvertes de débris et de cadavres. La violence du vent emporta même plusieurs navires dans la mer Égée et quelques-uns jusqu'en Chypre. (Nicéphore. — Paul Diacre.)

En 727, les habitants de la Grèce et des Cyclades vinrent aussi attaquer Constantinople avec un grand nombre de navires. L'escadre impériale leur livra un combat dont le succès ne fut pas longtemps douteux, et le feu grégeois réduisit en cendres presque tous les vaisseaux des rebelles.

Enorgueilli par tant de succès, Léon persécuta ses sujets pour les forcer à briser les images ; son fanatisme ternit sa gloire, et les extravagances du théologien firent oublier les exploits du guerrier. Excommunié par Grégoire III, il résolut de châtier toute l'Italie, et mit en mer une armée navale sous le commandement du duc de Cibyre (Manès). Ce général devait saccager Ravenne, ruiner les villes de la Pentapole (Rimini, Pesaro, Fano, Sinigaglia, Ancône), marcher ensuite sur Rome, enlever le pape et le conduire enchaîné aux pieds du tyran. — Le ciel ne permit pas l'exécution de ces projets inhumains. — Un violent orage assaillit la flotte dans l'Adriatique ; plusieurs navires se brisèrent contre les rochers ; les autres, fort avariés, parvinrent cependant à entrer dans le bras du Pô le plus rapproché de Ravenne, et Manès débarqua ses troupes. Mais bientôt, attaquées par les habitants qui s'étaient placés en embuscade, elles furent contraintes de regagner à la hâte les vaisseaux. Les vainqueurs se jetèrent alors dans des barques, les poursuivirent et coulèrent à fond plusieurs bâtiments.

Ce revers mit le comble à la fureur de Léon : il redoubla de cruauté contre les catholiques et détacha de la juridiction de l'Église romaine toutes les provinces comprises entre la Sicile et la Thrace. — Il mourut le 18 juin 741, et eut pour successeur son fils, Constantin Copronyme. — Le trône sur

lequel montait ce prince était entouré de ruines et de débris. L'Italie ne tenait plus à l'empire que par quelques souvenirs ; les Sarrasins étaient maîtres de l'Espagne, de la Syrie, de la Perse, de la Palestine, de l'Égypte, de l'Afrique (1).

Ardent iconoclaste comme son père, cruel et orgueilleux, le jeune monarque était peu capable de soutenir l'autorité impériale dans des temps si critiques. Il reprit cependant aux Arabes une partie de la Comagène et détruisit complétement les forces navales qu'ils envoyèrent peu de temps après en Chypre (747). — Six cents chelandes furent aussi dirigés par son ordre contre les Bulgares, mais la tempête fit périr presque tout cet armement (766). — Une autre expédition, dont il prit lui-même le commandement, eut un meilleur succès (774). La flotte, composée de deux mille navires (2) d'après Paul Diacre, de huit cents seulement d'après Nicéphore, remonta l'Euxin jusqu'aux bouches du Danube, et favorisa les opérations des troupes, qui défirent entièrement les barbares. — Constantin succomba l'année suivante aux atteintes d'une maladie pestilentielle.

Léon IV, Constantin VI, Irène (775-802), luttèrent toujours avec énergie, quelquefois avec avantage, contre les Sarrasins et les Bulgares. — Le lâche Nicéphore n'essuya que des défaites. — Michel I[er] régna peu de temps : il abandonna la couronne à Léon l'Arménien, qui périt lui-même victime d'une conspiration formée par Michel le Bègue. — Celui-ci eut bientôt à défendre le trône qu'il avait usurpé. Thomas, Esclavon d'origine, levant l'étendard de la révolte, vint investir Constantinople avec une flotte nombreuse et une armée formidable. Après avoir donné inutilement plusieurs assauts, il se préparait à tenter contre la ville une nouvelle attaque par terre et par mer, lorsqu'un violent coup de

(1) Ce mot avait trois sens et désignait tantôt tout ce que les anciens connaissaient de cette partie du monde, tantôt les deux Mauritanies, la Numidie et la Tripolitaine, tantôt enfin l'Afrique propre seulement, qui allait du fond de la petite Syrte au promontoire de Mercure (auj. État de Tunis et partie de celui de Tripoli). C'est de cette dernière province qu'il s'agit ici.

(2) Celui qu'il montait était peint en rouge.

vent dispersa ses navires. — L'approche de l'hiver le contraignit à suspendre les hostilités. — Au printemps suivant, il dirigea contre la place tous ses vaisseaux ; mais ils prirent, honteusement la fuite devant les bâtiments envoyés pour les combattre. Obligé alors de s'enfermer dans Andrinople, il y soutint un siége de cinq mois et tomba enfin au pouvoir de l'empereur (1) (823).

Pendant que la guerre civile ensanglantait l'empire, les Sarrasins d'Espagne, sous la conduite d'Apochapse, avaient ravagé les Cyclades et s'étaient établis dans l'île de Crète. Michel envoya pour les en chasser des forces navales importantes qui furent mises en fuite après un combat acharné (824) (2). L'empereur, uniquement occupé de ses plaisirs, se laissa ensuite enlever la Sicile, la Pouille, la Calabre, et ne donna pas même un regret à la perte de ces belles provinces. (*Cedren.* — *Zonar.*) — Théophile combattit les Arabes avec plus de courage que de bonheur : il ne put empêcher leurs escadres de dévaster les îles de l'Archipel. Après sa mort, Théodora gouverna l'empire avec sagesse. Pour mettre un terme aux pillages perpétuels des Sarrasins, elle s'empara de Damiette et établit des croisières sur les côtes d'Égypte. Elle conclut aussi avec Bogoris (roi des Bulgares) un traité avantageux. Cette illustre princesse descendit du trône en 857, et avec elle la vertu disparut de la cour. La prodigalité, les extravagances, les vices, la cruauté de Michel III, lui attirèrent la haine du peuple et des grands. Basile le Macédonien, qu'il avait associé à sa puissance, averti du danger dont il était lui-même menacé, délivra l'empire de ce tyran. Sous son règne, les Russes, après avoir conquis les vastes régions situées entre le Volga, le Borysthène et la mer du Nord, arrivèrent sur les côtes du Pont-Euxin, le traversèrent avec témérité sur des barques légères, entrèrent dans le Bosphore, se répandirent dans la Thrace,

(1) Ce prince féroce lui fit couper les pieds et les mains : il mourut dans des douleurs horribles.

(2) Les Arabes achevèrent la conquête de l'île l'année suivante et y bâtirent la ville de Candie (Chandah, retranchement).

ravagèrent les environs de Constantinople, et se rembarquèrent chargés de butin, emmenant au nombre de leurs captifs un évêque grec, qui porta dans leur pays les lumières du christianisme (1).

Basile fit oublier par ses grandes qualités le crime qui l'avait rendu seul maître du souverain pouvoir. Il donna ses premiers soins au rétablissement des finances, réforma les tribunaux et entreprit de rectifier la législation (2). La milice était nombreuse, mais avilie, mal payée, mal armée, sans instruction et sans courage; il rappela les anciens soldats, régla la solde et remit en usage les exercices antiques. Ayant ainsi replacé le trône sur des bases plus solides, il se sentit assez puissant pour s'élancer au dehors.

Les Sarrasins de Carthage, débarqués dans la Dalmatie, assiégeaient Raguse depuis quinze mois; Basile envoya cent vaisseaux (sous les ordres d'Oripha) au secours de la place. A l'approche de l'armée impériale, les musulmans s'éloignèrent.

Les petits princes d'Italie, divisés entre eux, appelaient stupidement dans leurs querelles intestines l'intervention des Arabes; ceux-ci, sortant en foule de Sicile et d'Afrique, se rendirent maîtres de quelques cités du littoral et dévastèrent le territoire de Naples. — Césaire et Louis le Jeune remportèrent sur eux plusieurs avantages, mais ils ne purent empêcher leurs escadres de bloquer Gaète et de ravager les côtes. Les deux empereurs s'unirent alors pour s'emparer de Bari, principale place d'armes de ces infatigables ennemis des chrétiens. La ville opposa une énergique résistance et ne fut prise que le 23 février 871 (3); elle avait repoussé durant trois ans les attaques redoublées de la flotte grecque et des troupes françaises. (Cédrénus — Glycas.)

(1) D'après certains auteurs, une tempête aurait détruit presque toutes les embarcations de ces barbares.

(2) Il abrégea les lois, les accorda, les classa dans un ordre méthodique et les fit traduire en grec : on appela ce recueil les Basiliques.

(3) Les écrivains occidentaux attribuent à Louis seul la gloire de cette conquête; ils disent que la flotte de Basile abandonna le siége, après avoir donné un ou deux assauts à la place, et se retira dans le port de Corinthe.

Basile tourna ensuite ses armes contre les Pauliciens et les Arabes de l'Asie Mineure. — Son inexpérience, son trop bouillant courage, lui firent d'abord éprouver plusieurs échecs ; mais, comme tous les grands hommes, il s'éclaira par ses revers, lutta contre la fortune, la dompta, et après deux campagnes glorieuses rentra triomphant dans Constantinople. Tandis qu'il se reposait des fatigues de la guerre en travaillant aux affaires du gouvernement, les Sarrasins de Carthage vinrent assiéger Syracuse par terre et par mer (880). Aussitôt le patrice Adrien, grand drongaire (1), reçut l'ordre de partir avec soixante-dix vaisseaux. — Sa marche, d'abord rapide, fut bientôt retardée par les vents contraires; il eut beaucoup de peine à gagner les côtes du Péloponèse, et son indolence naturelle, que le mauvais temps semblait excuser, le tint pendant six semaines dans le port de Monembasie (ancienne Épidaure, auj. Nauplie de Malvoisie). — Il se disposait enfin à poursuivre sa route lorsqu'on lui annonça la prise et la destruction de la ville qu'il allait (2) secourir.

Les Arabes, encouragés par ce succès, entreprirent de nouvelles conquêtes. — Esnan appareilla de Tarse avec trente galères, et alla mettre le siége devant Chalcis; mais il fut repoussé avec perte. — Peu de temps après, vingt-sept vaisseaux crétois et un plus grand nombre de bâtiments à cinquante rames, sous le commandement de Phot, ravagèrent les Cyclades, gagnèrent l'Hellespont et pénétrèrent jusqu'à l'île de Proconèse (auj. Marmara), dans la Propontide. — Ils menaçaient Constantinople. — L'armée navale commandée par Nicétas s'avança contre eux, les attaqua près de Cardie, brûla vingt navires et força les autres à prendre la fuite. — Cet échec ne découragea pas les vaincus. — Phot ne tarda pas à reparaître avec des forces plus nombreuses, dévasta les côtes

(1) On donnait ce nom à plusieurs grands officiers. Il y avait le drongaire de la flotte, ou grand drongaire ; le drongaire des gardes de nuit de l'empereur ; le drongaire des cibiréotes, etc.

(2) La négligence d'Adrien avait été la cause d'un événement si funeste ; l'empereur, justement irrité, le destitua et le bannit.

occidentales du Péloponèse, entra dans le golfe de Corinthe, et porta la désolation sur le littoral, depuis Patras jusqu'à Sicyonne (auj. Basilica). — Il était urgent d'atteindre au plus tôt cet audacieux ennemi. — Nicétas reprit la mer en toute hâte, aborda bientôt à Cenchrées (auj. Kenkri), et dans l'espace d'une nuit fit transporter ses galères de l'autre côté de l'isthme. Le lendemain matin les Crétois, saisis d'étonnement à la vue de la flotte grecque, qui courait sur eux à pleines voiles n'osèrent même pas tenter le combat : presque tous leurs vaisseaux furent ou incendiés ou coulés à fond. — Nicétas déshonora son triomphe par d'atroces cruautés.

L'année suivante (884), les Sarrasins d'Afrique attaquèrent les îles de Zante et de Céphalonie avec soixante gros bâtiments. — L'empereur envoya contre eux des forces navales importantes, sous les ordres de Nasar. Cet amiral, favorisé par une bonne brise d'est, se rendit en peu de jours à Méthone (auj. Modon), où il compléta ses équipages, que la désertion avait affaiblis, surprit quelque temps après les navires ennemis à la faveur d'une nuit obscure, et en détruisit la plus grande partie.

La flotte cingla ensuite vers l'Italie, remit sous la puissance de l'empereur les villes maritimes de Sicile et de Calabre qui étaient tombées au pouvoir des musulmans, s'empara d'un grand nombre de transports, attaqua et défit une escadre africaine qu'elle rencontra près du cap Colonne, et revint à Constantinople chargée d'un riche butin.

Des chagrins domestiques attristèrent les dernières années du glorieux règne de Basile. — Il mourut le 1er mars 886.

Léon, son fils, surnommé le Sage par des flatteurs intéressés, « n'était qu'un pédant sans vertu ». — Dès qu'il fut monté sur le trône, les Arabes reprirent les armes, dévastèrent la Calabre et détruisirent, près de Reggio, une division commandée par le patrice Constantin. — L'année suivante les Bulgares battirent complétement l'armée de Macédoine. Pour réparer cet échec, Léon négocia secrètement avec les Hongrois, nouvellement arrivés en Mésie, et sut, au

moyen d'un fort subside, les déterminer à envahir la Bulgarie. — Il tira peu de profit de ses artifices : Siméon (1), d'abord surpris et vaincu, reprit l'offensive, dispersa les ennemis que lui avait suscités l'empereur, et le contraignit lui-même à signer une paix honteuse.

En 893 de nouveaux dangers menacèrent l'empire. Les Sarrasins d'Afrique s'emparèrent de Tauromène et de Rhegium; ceux de Cilicie prirent la mer, sous la conduite d'un renégat fameux surnommé le Tripolite, ravagèrent les Cyclades et portèrent la désolation sur les côtes du Péloponèse. — Léon envoya contre eux quarante vaisseaux, et mit à la tête de l'expédition Eustathe Argyre; mais bientôt, indigné de la lâcheté de cet officier (2), il lui retira le commandement pour le donner à Hymère. — Celui-ci entra résolûment dans l'Archipel, fit route au nord-ouest, et ne tarda pas à rencontrer l'ennemi. — La flotte des barbares, rangée en bataille près de l'île de Thasos, présentait un front redoutable de soixante gros navires bien équipés, munis de toutes les machines alors en usage dans les batailles navales et chargés de troupes. Les Grecs n'osèrent pas engager l'action contre de telles forces; ils se retirèrent prudemment. — Plus avide de butin que de gloire, le Tripolite ne les poursuivit pas : une plus riche proie tentait sa cupidité. Thessalonique était la seconde ville de l'empire; de nombreux navires versaient sans cesse dans son port, vaste et commode, les produits de l'Asie et de la Grèce, et l'Axius lui apportait ceux de la Macédoine; ce fut cette opulente cité que les Sarrasins allèrent attaquer. — Sans garnison, ouverte du côté de la mer, la place ne pouvait opposer une longue résistance; elle se défendit cependant avec beaucoup d'énergie, et ne succomba qu'après avoir vaillamment repoussé plusieurs assauts furieux (904).

(1) Roi des Bulgares.

(2) Eustathe n'avait osé s'avancer que jusqu'à l'entrée de l'Hellespont, et s'était hâté de reprendre la route de Constantinople à l'approche des barbares. Ce général avait pourtant fait preuve de courage dans les guerres précédentes et vaincu plusieurs fois les Sarrasins de Tarse.

Eustache, Andronic, Constantin Ducas remportèrent ensuite de grands avantages sur les Sarrasins. Ces derniers, bien résolus d'effacer par une éclatante victoire la honte de leurs nombreuses défaites, mirent en mer trois cents vaisseaux sous le commandement de Damien, émir de Tyr, et de Léon le Tripolite. — Himère alla au-devant d'eux, et leur livra bataille près de Samos. Malgré l'inégalité des forces, la flotte impériale soutint la lutte pendant plusieurs heures; enfin, écrasée par le nombre, elle fut presque entièrement détruite. Quelques navires seulement parvinrent à gagner Mitylène.

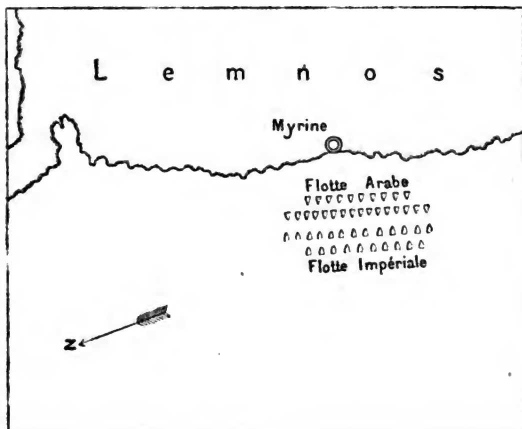
Ce fut le dernier événement important du règne de Léon. Une maladie, triste fruit de son intempérance, l'emporta, le 11 mai 911.

Alexandre, qui lui succéda, ne régna que treize mois. — Après sa mort l'autorité souveraine fut exercée, au nom de Constantin Porphyrogénète, encore enfant, par un conseil de régence, pouvoir impuissant, que ne tarda pas à renverser l'ambitieuse Zoé, mère du jeune empereur. — Cette princesse déploya d'abord une grande activité. Elle conclut un traité avec le calife de Bagdad et fit la guerre aux Bulgares. Malheureusement plus tard, moins occupée des affaires de l'État que de ses plaisirs, elle se laissa dominer par le grand drongaire, Romain Lacapène. Ce soldat parvenu, dont l'audace égalait l'astuce, la confina dans un monastère, et dès lors, maître absolu de l'esprit d'un monarque à peine âgé de quinze ans, il agit en souverain. — Le sceptre seul manquait à ses désirs; Constantin le lui donna, et lui laissa tous les soins ainsi que toute l'autorité du gouvernement.

Le nouvel auguste n'essuya que des pertes dans la lutte qu'il eut à soutenir contre Siméon, qui vint camper sous les murs de Constantinople; mais les avantages qu'il remporta ensuite sur les Sarrasins firent oublier ces premiers revers.

Une forte escadre, commandée par Léon le Tripolite, avait ravagé les îles de l'Archipel et s'était emparée de Myrine (île de Lemnos). Le patrice Radin alla l'y attaquer, et la défit après un combat sanglant. — Les vaisseaux des

barbares furent ou pris, ou brûlés, ou coulés à fond; celui que montait le renégat parvint seul à s'échapper (926).



(Fig. 79.)

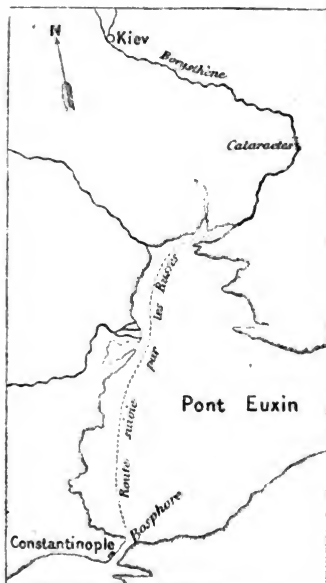
Pendant les années suivantes la fortune continua de se montrer favorable aux armes des Grecs. — Crinites Arotras soumit les Esclavons; les Bulgares, vaincus en Croatie, signèrent la paix; Jean Carcuas, justement appelé le *nouveau Bélisaire*, poussa ses conquêtes jusqu'au delà de l'Euphrate, et prit aux musulmans plus de mille places.

En 941 un orage formidable menaça de nouveau la capitale de l'empire. Les Russes, partis de Kiev sous la conduite d'Igor, descendirent le Borysthène (Dniéper), franchirent les cataractes (1) en traînant leurs petits navires le long des bords du fleuve, dont ils gagnèrent facilement ensuite l'embouchure, se dirigèrent au sud-ouest, et arrivèrent le 11 juin à l'entrée du Bosphore. — N'osant encore s'engager dans le détroit, ils débarquèrent d'un côté en Thrace, de

(1) Ce fleuve a treize cataractes dans un espace de quinze lieues.

l'autre en Bithynie, et renouvelèrent les horribles férocités des Huns.

La flotte impériale croisait alors sur les côtes de l'Asie Mineure, et il n'y avait dans le port de Constantinople que seize bâtiments, hors d'état de prendre la mer. Romain les fit réparer à la hâte, et les envoya contre les barbares, qui s'étaient rembarqués chargés de butin et avaient réuni toutes leurs forces (1) non loin du Phare.



(Fig. 80.)

A la vue d'un si petit nombre de navires, Igor engagea résolument l'action; mais dès le premier choc les Grecs, commandés par Théophane, rompirent en cent endroits l'or-

(1) 10,000 barques d'après certains auteurs, 2,000 seulement selon d'autres.

donnance de ces faibles barques, en brûlèrent un grand nombre et mirent les autres en fuite.

Porphyrogénète, honteux enfin de l'abaissement auquel il s'était laissé réduire, voulut ressaisir le sceptre, et y réussit en excitant l'ambition des enfants de Romain contre leur père. Celui-ci fut enlevé au milieu de la nuit, par Étienne, et relégué dans l'île de Proté, où on le contraignit de prendre l'habit religieux. — Peu de temps après ses fils éprouvèrent le même sort, et Constantin resta seul maître du pouvoir (1). (Cedrenus. — Zonaras.)

Ce prince artiste (2) préférait au glaive la lyre et le pinceau; il sut cependant repousser avec énergie les attaques des Hongrois, et chassa les Sarrasins de la Syrie. Mais les revers ne faisaient qu'augmenter l'ardeur belliqueuse de ces infatigables guerriers : ils sortirent bientôt du port de Tarse avec une flotte nombreuse, et dévastèrent les côtes voisines. Cette nouvelle agression ne resta pas longtemps impunie. — Basile (préfet de Cibyre) réunit le peu de vaisseaux placés sous ses ordres, s'avança hardiment au-devant de l'armée musulmane, et ne craignit pas d'engager une lutte inégale : suppléant à l'infériorité du nombre par d'habiles manœuvres, il coupa la ligne ennemie sur différents points, captura quelques navires et incendia les autres (956). Basile s'empara ensuite de Tauromène, dispersa les troupes arabes dans la vallée de Mazare, et détruisit peu de temps après une escadre qui venait d'Afrique au secours de la Sicile.

A la nouvelle de ces succès le calife, effrayé, conclut la paix. Constantin n'en jouit pas longtemps : il fut empoisonné par son fils Romain le jeune (959). Ce prince donna toutes les charges de la cour à des hommes méprisables, s'entoura de vils histrions, et se plongea dans le vice. Tandis qu'il avilissait ainsi la majesté impériale, d'habiles généraux illustrèrent son règne. — Léon Phocas remporta une grande vic-

(1) Selon Luitprand, Constantin n'aurait eu aucune part à la déposition de Romain.

(2) Il était peintre, architecte, musicien et poëte. (Zonaras.)

toire sur les arabes dans la Galatie; Nicéphore, son frère, leur enleva l'île de Crète, les vainquit plus tard en Asie, et poussa ses conquêtes jusqu'à l'Euphrate; mais la flotte ne prit aucune part à ces luttes glorieuses, elle ne servit qu'au transport des troupes qui prirent Candie.

Romain mourut le 11 mars 963, et eut pour successeurs ses deux fils. — Jamais l'empire n'avait reposé sur des appuis si fragiles. Basile n'était âgé que de cinq ans et Constantin de trois. — Théophanie, leur mère et leur tutrice, sentit la nécessité de se donner un soutien; elle fit couronner Nicéphore, et l'épousa.

Les arabes étaient encore maîtres de l'Égypte, de l'Afrique, de l'Espagne et d'une partie de l'Italie. Le nouvel Auguste tourna d'abord ses vues sur la Sicile, et y envoya des forces nombreuses, sous les ordres de Manuel.

La flotte, favorisée par un bon vent de nord-est, arriva heureusement le 5 novembre (963), et le débarquement s'effectua sans obstacle. — Mais bientôt les Sarrasins, qui avaient gagné les montagnes, surprirent les Grecs dans un défilé où ils s'étaient imprudemment engagés, les taillèrent en pièces, et, courant aussitôt au rivage, s'emparèrent de plusieurs vaisseaux.

Zimiscès, plus heureux, défit complétement les arabes sous les murs d'Adane, et s'acquit par cette victoire une grande réputation de bravoure et d'habileté.

Les premiers soins du gouvernement retenaient Nicéphore à Constantinople depuis un an; jaloux de la gloire de son lieutenant et désireux surtout de ne pas laisser affaiblir la sienne, il se mit à la tête des troupes, passa le mont Amanus, dévasta la Cilicie et réduisit Tarse à capituler. — Trois jours après la reddition de cette place une escadre africaine, chargée de vivres et de soldats, parut en vue du port. Aussitôt les vaisseaux qui bordaient les côtes lui donnèrent la chasse et en coulèrent à fond la plus grande partie; une tempête détruisit le reste dans la mer de Sicile (1).

(1) Une flotte sous les ordres du préteur Chalcuzès reprit, cette même année,

Les campagnes suivantes ne furent pas moins glorieuses : Alep, Tripoli, Damas, Antioche, rentrèrent sous la domination des Grecs. — Cependant, malgré ses exploits, l'empereur se rendait odieux au peuple, qu'il accablait d'impôts, aux grands, qu'humiliait son orgueil. Il périt victime d'un complot ourdi par Théophanie, et Zimiscès, l'un des conjurés, se fit aussitôt couronner (969). La générosité, la bonté, la justice, les succès militaires de l'usurpateur effacèrent l'impression du crime qui l'avait élevé au trône ; il mérita d'être compté parmi les princes habiles et les grands capitaines. Après sa mort (976), les fils de Romain le jeune prirent enfin les rênes de l'État, et eurent bientôt à combattre un redoutable adversaire. — Sclérus souleva l'armée placée sous ses ordres, entraîna dans la rébellion les forces navales que l'Empire entretenait sur les côtes de l'Asie Mineure, se rendit maître de plusieurs villes importantes, et s'avança vers Constantinople. Mais de grands revers suivirent ces premiers succès : sa flotte, commandée par Curtice, fut mise en fuite, près de Phocée ; il essuya lui-même une défaite sur les bords du fleuve Halys, et se vit contraint d'aller chercher un refuge chez le calife de Bagdad.

Basile fit ensuite d'importantes conquêtes. Il soumit les Bulgares après vingt ans de combats, replaça sous son obéissance tout ce que l'Empire avait perdu en Italie depuis un siècle ; reprit aux Sarrasins Éphèse, Damas et Tyr. — Il allait porter ses armes en Sicile lorsque la mort le frappa (1025). Constantin avait abandonné tous les soins du gouvernement à son frère pour se livrer à ses plaisirs. Resté seul en possession du sceptre, il ne changea rien à sa manière de vivre.

Cette époque, honteuse pour le prince, ne fut cependant pas sans gloire pour l'Empire : Diogène défit les Petchénègues, qui avaient envahi la Bulgarie ; Georges Théodorocane attaqua les sarrasins près des Cyclades, leur prit douze vaisseaux et mit les autres en fuite. (Zonare.)

Romain Argyre, que Constantin mourant avait choisi pour

l'île de Chypre aux Sarrasins. Cédrénus, qui rapporte ce fait, ne donne aucun détail sur l'expédition.

successeur (1028) n'éprouva d'abord que des revers : les Arabes battirent l'escadre commandée par Spondyle, gouverneur d'Antioche ; — une expédition dirigée contre la Sicile fut repoussée avec perte ; — les troupes impériales essuyèrent un échec en Syrie (1030). De brillants succès firent enfin oublier ces défaites. Théoctiste remporta de grands avantages sur les Sarrasins de Cilicie ; Tecnéas dispersa les forces navales égyptiennes en vue d'Alexandrie, captura plusieurs navires, et revint à Constantinople avec un riche butin (1032). — L'année suivante le patrice Nicéphore attaqua et défit une flotte musulmane qui menaçait Nauplie ; les ennemis perdirent dans le combat la plus grande partie de leurs vaisseaux ; ceux qui parvinrent à s'échapper furent assaillis d'un coup de vent sur les côtes d'Italie, et allèrent se briser contre les écueils (Zonare-Cédrénus). — Romain fut assassiné par ordre de Zoé (sa femme), qui revêtit de la pourpre Michel dit le Paphlagonien (1034). Ce prince, incapable de gouverner, laissa toute l'autorité au moine Jean, son frère, homme intelligent, actif, laborieux, mais dont les vues particulières ne s'accordèrent pas toujours avec le bien public.

Les Sarrasins ne tardèrent pas à recommencer les hostilités ; ils infestèrent l'Archipel de leurs pirateries, s'avancèrent ensuite au nord et ravagèrent le littoral de la Thrace et de la Mysie. — Une prompte vengeance suivit l'insulte. — La flotte d'Abydos attaqua les barbares dans le golfe d'Adramyte, et les défit complétement (1). Peu de temps après, Constantin, préfet de Cibyre, les combattit avec le même succès près des côtes de Lycie et leur prit un grand nombre de navires (1037). — De brillants exploits signalèrent aussi les années suivantes. — Maniacès débarqua en Sicile avec un corps auxiliaire de Normands sous les ordres de Guillaume, surnommé Bras de Fer, et gagna trois grandes batailles. — Il eût entièrement chassé les Arabes de l'île si, par suite d'un

(1) Les vainqueurs envoyèrent trois cents prisonniers à Constantinople ; les autres furent pendus le long du rivage.

fâcheux incident, on ne lui avait retiré le commandement pour le donner à Étienne.

Jusque là l'empereur était resté tout à fait étranger à ce qui se passait dans ses États. Une révolte des Bulgares le tira de son repos : il marcha contre les rebelles, et les soumit. Ce fut la seule action courageuse de sa vie ; il s'enferma ensuite dans un monastère, laissant la pourpre à Michel Calaphate (1041), qui tomba bientôt sous le mépris universel (1042).

Constantin Monomaque, rappelé de l'exil pour ceindre le diadème, avait désiré le trône comme un lit de repos et de volupté ; mais il ne put s'y endormir. — Théophile, gouverneur de l'île de Chypre, se fit proclamer césar ; vaincu et pris, il fut promené dans le cirque couvert d'une robe de femme (1). — Peu de temps après, Maniacès leva l'étendard de la révolte, et n'eut pas un meilleur succès. Vainqueur d'abord des troupes envoyées pour le combattre, il tomba mortellement frappé dans une seconde rencontre (1042).

L'année suivante les Russes, conduits par Vladimir, parurent sur le Pont-Euxin, et se dirigèrent vers le Bosphore. La flotte était alors dispersée dans l'Archipel, et il n'y avait à Constantinople que soixante bâtiments de différentes grandeurs. Constantin les fit armer à la hâte, et s'avança contre les barbares, qu'il trouva rangés en bataille à l'entrée du canal. — Les deux armées s'observèrent pendant longtemps. Enfin, Basile Théodorocane s'élançant audacieusement au milieu des ennemis mit la confusion dans leurs rangs et incendia ou coula plusieurs barques (2). Les autres, effrayées à l'approche du reste de l'armée, gagnèrent les baies voisines. — Vingt-quatre vaisseaux allèrent imprudemment les y attaquer le lendemain, mais aussitôt entourés par plusieurs centaines de canots, ils ne parvinrent à se dégager qu'après

(1) Dans ce temps servile on outrageait le rebelle vaincu, on le couronnait s'il était vainqueur ; la force tenait lieu de justice, et toute action devenait vertu ou crime, suivant le succès.

(2) Les Russes ne naviguaient guère que sur les côtes ; aussi ne se servaient-ils que de grandes barques plates, allant à la voile ou à l'aviron, selon les circonstances.

un combat acharné ; quatre navires restèrent au pouvoir des Russes, qui retournèrent dans leur pays.

Constantin eut ensuite à soutenir des guerres sanglantes, dans lesquelles s'illustrèrent Catacalon, Argyre, Cégène. Les généreux efforts de ces chefs habiles ne purent cependant empêcher les Turcs Sedjoucides d'étendre leurs conquêtes, les Normands d'enlever à l'empire la plus grande partie de ses possessions d'Italie, les Petchénègues de s'établir en Servie.

Théodora. — Michel Stratiotique. — Isaac Comnène. — Constantin Ducas. — Romain Diogène. — Michel VII. — Nicéphore Botoniate. — Alexis, Jean et Manuel Comnène. — Guerres contre les Turcs, les Normands et les Vénitiens (1054-1180). Après la mort de Constantin Monomaque, Théodora prit les rênes du gouvernement, et l'empire goûta enfin les douceurs de la paix sous le règne, trop court, de cette sage princesse. — Michel Stratiotique, qu'elle avait choisi pour successeur, excita le mécontentement des généraux, alors tout-puissants, et fut contraint d'abdiquer (1057). — Isaac Comnène élevé au trône par la révolte en descendit volontairement, et alla s'ensevelir dans un cloître. — Constantin Ducas n'essuya que des revers (1059-1067). — Romain Diogène sut porter dignement la sceptre. Menacé d'une invasion par le sultan Alp-Arslan, il le prévint, le défit complétement près des rives de l'Euphrate et brûla son camp. Il résolut ensuite de secourir Bari, assiégée par Robert Guiscard (l'Avisé). Gosselin, qui eut le commandement de cette expédition, envoya en avant un officier pour dire aux habitants de se disposer à le recevoir et d'allumer des flambeaux au haut de leurs tours aussitôt qu'ils apercevraient ses vaisseaux. — Les assiégés crurent voir la flotte impériale dès le soir même, et firent ce qui leur avait été prescrit. Cette erreur devait leur être funeste. — Les Normands, avertis par ce signal que la place attendait du secours, se tinrent sur leurs gardes, et peu de jours après, les vedettes ayant annoncé l'approche de l'armée grecque, ils s'avancèrent rapidement à sa rencontre, l'atta-

quèrent avec impétuosité, coulèrent à fond plusieurs galères et mirent les autres en fuite.

Romain, désireux de s'illustrer par quelque victoire importante, reprit bientôt les hostilités contre les Turcs; mais la fortune le trahit encore à Mauzicert : il tomba entre les mains du sultan, et pendant sa captivité Constantinople proclama Michel VII, qui se vit obligé plus tard d'échanger la couronne contre un froc de moine et l'archevêché d'Éphèse. — Nicéphore Botoniate, plus indigne encore de la pourpre, n'inspira que du mépris au peuple, dont il chercha sans discernement à s'attirer l'affection, et fut détrôné à son tour, en 1081, par Alexis Comnène. Le nouvel empereur joignait à la plus brillante bravoure un caractère ferme, une âme généreuse, un esprit souple, et s'il avait été possible de relever les ruines de l'empire, peu de princes en eussent été plus capables.

Les Dalmates, les Hongrois, les Petchénègues menaçaient la Macédoine et la Thrace; — les Sarrasins étaient maîtres de l'Afrique, de la Palestine, de la Phénicie ; — les Turcs occupaient les grandes villes de l'Asie Mineure, et leurs escadrons se montraient jusqu'aux rives du Bosphore. Ce fut contre ces derniers qu'Alexis porta d'abord ses coups. Il arma, dit Anne Comnène, un grand nombre d'esquifs, donna l'ordre à ceux qui les montaient de s'approcher des côtes à la faveur de la nuit, de débarquer sans bruit à proximité des postes musulmans, de tuer ceux qu'ils pourraient surprendre, et de regagner promptement les embarcations sans s'engager plus avant dans le pays. Cette petite guerre fit essuyer aux Turcs des pertes considérables. Ils abandonnèrent bientôt les bords de la mer, s'éloignèrent ensuite davantage devant des forces plus nombreuses envoyées pour les combattre, évacuèrent enfin totalement la Bithynie et demandèrent la paix (1081). Tranquille de ce côté, l'empereur eut presque aussitôt un plus redoutable ennemi à combattre. — Robert Guiscard, duc de Pouille et de Calabre, appareilla de Brindes, vers la fin de juin, avec cent cinquante navires munis de tours, fit route au sud, et s'empara de

Corfou, tandis que quinze bâtiments (sous les ordres de Boémond) soumettaient sur la côte voisine Buthrote, la Canine et Aulon (1). Il se dirigea ensuite vers Dyrrachium, dans le dessein de l'assiéger. — Favorisée par une bonne brise, sa flotte s'avançait rapidement, lorsqu'à la hauteur du promontoire de la Langue elle fut assaillie d'une violente tempête, qui dispersa les navires; ils parvinrent cependant à gagner le rivage, non loin de la ville, et le débarquement s'effectua sans peine.

Alexis, sentant de quelle importance il était de conserver cette place, demanda du secours à Soliman et aux Vénitiens. Ces derniers poussèrent les armements avec tant d'activité qu'en peu de jours soixante-dix bâtiments purent prendre la mer. Ces forces parurent le 25 juillet devant Pallia, où les vaisseaux normands étaient à l'ancre, et le lendemain, au point du jour, la lutte s'engagea. L'armée italienne, rangée en croissant, présentait à l'ennemi un front redoutable, contre lequel vint se briser son impétueuse ardeur; après un combat de courte durée il prit la fuite. Les vainqueurs s'emparèrent de plusieurs navires; celui que montait Boémond avait été coulé dès le premier choc. — Robert, honteux de cet échec, redoubla ses attaques contre Dyrrachium, et fut toujours repoussé par les intrépides défenseurs de la ville.

L'empereur arriva bientôt avec son armée; mais au lieu de harceler seulement les assiégeants et d'attendre de la disette un triomphe plus certain que celui des armes, il combattit imprudemment, essuya une entière défaite et ne parvint à s'échapper qu'en faisant des prodiges de valeur.

Tout l'empire consterné se croyait sans ressource : Alexis en trouva dans son courage. Revenu dans sa capitale, il raffermit les esprits, réchauffa le zèle, et créa comme par enchantement une nouvelle armée, tandis que Robert se voyait forcé de voler au secours du pape, attaqué par les Allemands, et de laisser le commandement de ses troupes à son fils.

(1) Aujourd'hui Avlone.

Les Grecs marchèrent contre ce jeune prince, lui livrèrent deux batailles, l'une à Joannine, l'autre près d'Arta, et éprouvèrent encore deux revers; enfin, plus heureux devant Larisse, ils le contraignirent à fuir et à regagner l'Italie (1084).

La défaite de Boémond affligea cruellement le duc de Calabre, et il résolut d'aller aussitôt rappeler la fortune, qui n'osait le trahir qu'en son absence. Il partit donc d'Otrante vers le milieu de septembre avec toutes ses forces navales, et arriva heureusement à Aulon, où le mauvais temps le retint près de deux mois.

A la nouvelle du retour des Normands en Illyrie, l'empereur implora l'assistance du doge Vital Fallier, arma lui-même beaucoup de petits navires, et les plaça sous le commandement de Maurice, qui rallia les Vénitiens à Corfou.

Bataille de Corfou. — Robert ne tarda pas à paraître devant la ville. Sa flotte, composée de vingt bâtiments de haut bord et de cent navires légers, était divisée en quatre escadres; celle des alliés, moins nombreuse, ne comptait que neuf grands vaisseaux et une soixantaine de grosses barques. Elle s'avança au-devant de l'ennemi, et l'attaqua hardiment. Pendant plusieurs heures, dit Guillaume de Pouille, la victoire resta indécise; enfin les Grecs prirent la fuite, et les galères de Venise, accablées par le nombre, furent ou capturées ou coulées à fond (1). Robert mourut le 17 juillet de l'année suivante, au moment où il allait poursuivre l'exécution de ses ambitieux projets (1085).

La guerre d'Illyrie était à peine terminée qu'Alexis en eut une autre à soutenir, contre les musulmans. — Abou Kasem, successeur de Soliman, rompant le traité que ce prince avait conclu avec l'empire, dévasta la Bithynie jusqu'au Bosphore. Tatien, envoyé pour le combattre, remporta sur lui plusieurs avantages, et alla brûler à Cius (ville

(1) D'après Anne Comnène, le duc Robert avant de livrer cette bataille aurait essuyé trois défaites; mais les autres historiens n'en disent rien, à l'exception de Sabellicus, et encore ce dernier, qui fait mention de ces combats, n'attribue-t-il qu'un seul avantage aux Vénitiens.

située au sud-ouest de Nicée) les navires qu'il y faisait construire. — La mort du sultan mit bientôt fin aux hostilités. Les invasions des barbares du nord forcèrent presque aussitôt l'empereur à reprendre les armes, et ce ne fut qu'après trois ans de combats continuels qu'il parvint à triompher des Scythes. Il se disposait à continuer la guerre contre les Petchénègues, lorsque le turc Zachas parcourut l'archipel avec un grand nombre de petits bâtiments chargés d'aventuriers, s'empara de Clazomène, de Phocée, de Lesbos, de Chio et détruisit complétement près de cette île l'escadre impériale commandée par Nicétas (1089). Une seconde expédition, dirigée par Dalassène, ne répara pas la honte de cette défaite : le chef de pirates, fier de ses succès, prit le titre de roi, et fit de Smyrne la capitale de ses États.

Il était urgent d'abattre cette nouvelle puissance. Jean Ducas et Dalassène allèrent assiéger Mitylène ; Zachas vint au secours de la place, la défendit pendant trois semaines, fut enfin contraint de demander la paix, et l'obtint à condition qu'il s'éloignerait de la ville sans causer aucun dommage aux habitants. Mais ces conventions n'ayant pas été observées par le forban, la flotte grecque poursuivit ses vaisseaux dès qu'ils furent sortis du port, les captura presque tous, et reprit en peu de temps toutes les îles dont il s'était rendu maître (1) (1092).

Jean Ducas avait dirigé cette campagne avec autant d'habileté que de bravoure ; il en entreprit une autre, qui ne fut pas moins brillante, et fit rentrer dans l'obéissance les îles de Candie et de Chypre, qu'avaient soulevées Carycas et Rhapsomate.

Les Turcs, un instant intimidés par les victoires des Grecs, recommencèrent bientôt la lutte, avec tant d'acharnement que l'empereur jugea nécessaire de demander contre eux des secours aux princes d'Occident. — L'enthousiasme religieux lui amena un nombre prodigieux d'alliés, dont il ne tarda pas à redouter la désastreuse assistance, et ce ne fut

(1) Zachas fut assassiné l'année suivante, par Soliman, son gendre, qu'une lettre artificieuse d'Alexis avait irrité contre lui.

qu'à force de prudence, d'adresse et de modération qu'il parvint à conclure un traité par lequel il s'engageait à fournir aux croisés des vivres et des troupes, tandis que ceux-ci promettaient de lui rendre les cités dont ils s'empareraient en Asie.

Mais après la prise de Jérusalem, les Latins gardèrent les provinces enlevées aux musulmans; ces derniers, éloignés de la Palestine, chassés de la Cilicie, se jetèrent dans la Cappadoce, qu'ils saccagèrent, de sorte qu'Alexis voyait ses États démembrés et par les Turcs et par les Normands. Parmi ces derniers Boémond se crut même assez puissant pour lui ravir la couronne. Comme il n'avait pas de vaisseaux et que sans forces maritimes la guerre était impossible, il implora l'assistance de Pise.

L'évêque de cette ville, alors très-florissante, prit la mer au printemps avec neuf cents petits navires. — Averti du danger qui le menaçait, l'empereur fit partir de Constantinople un grand nombre de bâtiments sous les ordres de Tatice et de Landulphe, marins expérimentés. Ces deux chefs gagnèrent rapidement l'Archipel, touchèrent à Samos, où ils apprirent que l'ennemi se dirigeait au sud, se mirent résolument à sa poursuite, arrivèrent peu d'heures après lui, d'abord à Cos, puis à Cnide, et l'atteignirent entre Rhodes et Patare. — Aussitôt un capitaine nommé Perichytane traversa la flotte latine, lançant de tous côtés le terrible feu grégeois; les autres, animés par son exemple, coururent à force de rames sur les navires italiens, et l'action s'engagea vivement. Bientôt au bruit des armes vinrent se mêler les mugissements de la tempête; mais la violence de l'orage ne put ralentir l'ardeur des combattants, et la lutte se prolongea longtemps encore; enfin, les Pisans furent contraints de battre en retraite, et l'armée victorieuse alla chercher un abri à Seutluse (île située à une petite distance de Rhodes).

L'année suivante (1104) les Génois mirent à leur tour en mer une flotte pour le service de Boémond. Landulphe envoyé contre eux essuya dans la Propontide un coup de vent qui désempara ou brisa la plupart de ses navires; dix-huit seulement

échappèrent au naufrage. Il alla cependant croiser en vue du cap Malée pour attendre les ennemis et les combattre au passage, mais lorsqu'il les découvrit, se trouvant de beaucoup trop faible, il se retira prudemment à Coron. Les Génois continuèrent donc leur route sans obstacle, et débarquèrent près d'Antioche. Ce secours n'empêcha pas le prince normand d'éprouver des revers, et il se vit forcé de revenir en Europe (1). — Il y passa trois ans à lever des troupes, à construire des navires, à contracter des alliances, et réunit ainsi des forces nombreuses dans le dessein d'attaquer l'Illyrie.

Alexis, de son côté, prit d'énergiques mesures pour empêcher le retour de ce redoutable adversaire. La flotte reçut l'ordre de se rendre dans l'Adriatique. — Isaac Contostéphane, qui la commandait, après avoir vainement tenté de surprendre Otrante, regagna l'autre côté du golfe, et distribua ses galères le long du littoral depuis Dyrrachium jusqu'aux monts Cérauniens (auj. monts de la Chimère); puis ayant appris que Boémond avait résolu de débarquer à Aulon, il fit venir tous ses vaisseaux devant ce port, et plaça des sentinelles sur le promontoire de Jason pour l'avertir de l'approche des ennemis. — Ces dispositions étaient excellentes, mais la lâcheté les rendit inutiles. — Au premier bruit du départ des alliés, l'amiral grec, saisi de crainte, se persuada qu'il n'avait pas assez de bâtiments pour lutter avec avantage. En vain Landulphe, plus brave et plus expérimenté, lui représenta que l'armée ne pouvait éviter la rencontre du prince latin sans se couvrir de honte, puisque c'était précisément pour s'opposer à son passage qu'elle avait été envoyée. Ces raisons touchèrent peu le timide général : il laissa son lieutenant avec quelques navires à la défense du point menacé, et se retira précipitamment avec les autres à Chimera (2). A peine

(1) Il eut recours pour assurer sa fuite à un bizarre artifice. Confiant la garde d'Antioche à Tancrède, son neveu, il fit courir le bruit de sa mort. On célébra ses obsèques, et on le transporta dans un cercueil magnifique sur un vaisseau qui partit suivi de dix petits navires et de trois barques légères, nommées *sandales*. — Les Grecs respectèrent ce convoi funèbre.

(2) Ancien château sur la côte d'Épire (dont parlent Pausanias et Pline), autour duquel s'était élevée une ville qui avait gardé son nom.

avait-il disparu qu'on découvrit la flotte normande. — Poussés par une légère brise du sud-ouest, deux cents navires de différentes grandeurs s'avançaient majestueusement rangés en ordre de bataille. Trente bâtiments armés de longs éperons formaient la première ligne, d'énormes transports entouraient les deux ailes et servaient comme de rempart à cette ville flottante, selon l'expression d'Anne Comnène. — Landulphe ne pouvait sans témérité lutter contre des forces si supérieures : il quitta le port d'Aulon. — Boémond y entra le 9 octobre, débarqua ses troupes, fit brûler ses vaisseaux de charge pour ôter aux soldats toute pensée de retraite, et vint camper sous les murs de Dyrrachium.

Rien ne pouvait abattre le courage d'Alexis. — Il écrivit à Contostéphane de garder désormais avec plus de soin le passage du golfe, et partit lui-même pour défendre la frontière.

Les hostilités ne commencèrent qu'au printemps suivant (1108). Dyrrachium attaqué avec fureur opposa la plus énergique résistance, et bientôt les assiégeants, entourés par l'armée impériale, se virent menacés de la disette; mais par la négligence de Contostéphane de nombreux navires chargés de vivres portèrent l'abondance dans leur camp. — Enfin, l'empereur, justement irrité contre l'amiral, dont l'incapacité compromettait le succès de la campagne, lui retira le commandement de la flotte pour le donner à Maurocatacalon. Cet habile officier se saisit d'un grand convoi, et déploya tant d'activité qu'aucun bâtiment ne put se montrer sans être aussitôt capturé. Dès lors les Latins commencèrent à ressentir les horreurs de la famine; après plusieurs combats ils se trouvèrent plus étroitement bloqués que la ville dont ils formaient le siége, et signèrent un traité humiliant (1).

Le sort semblait avoir condamné Alexis à ne jamais connaître le repos. Les incursions dévastatrices des Turcs, les invasions des Comans, les projets ambitieux des républiques italiennes le mirent dans la nécessité de reprendre

(1) Boémond repassa en Italie.

encore les armes, et son infatigable activité triompha de tous ces ennemis. Les barbares du Nord et les Musulmans, affaiblis par de nombreuses défaites, furent contraints de demander la paix; les croisières qu'il établit sur les côtes de la Grèce et de la Chersonèse, les escadres qu'il entretint dans l'archipel, forcèrent les Génois et les Pisans à regagner leurs ports. — Tant de fatigues et de combats avaient épuisé les forces d'Alexis : tandis qu'il assistait aux jeux du cirque une fièvre ardente le saisit, et termina promptement ses jours (1118).

Jean, son fils aîné, qui lui succéda, sut se faire craindre des grands et chérir du peuple; mais il aima trop la guerre. Son premier exploit fut de reprendre aux Turcs Laodicée et Sozopolis (1120). Il gagna l'année suivante une victoire décisive sur les Petchenègues, remporta ensuite de grands avantages sur les Serviens (1123), et peupla de leurs prisonniers les environs de Nicomédie, que la fureur des musulmans avaient changés en désert. — Les Hongrois éprouvèrent aussi la supériorité de ses armes : entièrement défaits près de Borouch, ils furent contraints d'abandonner tout le pays situé entre la Save et le Danube (1124).

Jusqu'alors Venise avait été dans la plus parfaite intelligence avec les empereurs grecs. Jean, irrité de ce qu'elle avait secouru Baudouin II, donna l'ordre à ses vaisseaux d'attaquer tous les bâtiments de commerce vénitiens qu'ils rencontreraient en mer. Cette trahison fut aussitôt punie, et la République se détacha entièrement de l'empire (*voir* Marine vénitienne).

Après avoir réparé les dommages qu'avait causés au commerce cette funeste défection, par d'utiles liaisons avec Gênes, Pise et toutes les villes maritimes de l'Italie, Jean se remit à la tête de ses armées, et s'illustra par de nombreux triomphes en Paphlagonie, en Cilicie, en Cappadoce. — Il mourut le 8 avril 1143, laissant la couronne à son fils (Nicétas-Cinname). Le règne de Manuel fut un état de guerre continuel. Il tourna d'abord ses armes contre Raimond, prince d'Antioche, le défit complétement, le poursuivit jusqu'aux portes de sa capitale

et lui imposa un traité honteux. Marchant ensuite contre le sultan d'Icone (auj. Konieh), il battit les Turcs dans plusieurs rencontres, les réduisit à demander la paix, et rentra en triomphe à Constantinople. — Roger, roi de Sicile, ne l'y laissa pas longtemps en repos : sa flotte partie de Brindes, au mois d'avril, s'empara de Corfou, ravagea les côtes du Péloponèse, et revint bientôt chargée d'un riche butin.

Manuel était brave : ce ne fut cependant pas sans quelque crainte qu'il se vit obligé d'engager la lutte contre des ennemis auxquels ses prédécesseurs avaient été forcés d'abandonner l'Italie. Il rassembla donc ses meilleurs soldats, arma tous les bâtiments en état de tenir la mer (1000 barques et 500 galères selon les historiens du temps), et donna le commandement de toutes ses forces navales à Étienne Contostéphane avec le titre de grand-duc. — Dès que les préparatifs furent achevés, il partit avec l'armée de terre, traversa la Thrace, défit sur sa route les Petchenègues, et gagna Thessalonique pour y attendre ses vaisseaux, que devaient rallier ceux des Vénitiens, alors réconciliés avec l'empire. Mais les navires que les vents contraires avaient longtemps retenus dans la Propontide n'arrivèrent qu'au commencement de l'automne, et les mauvais temps qui règnent à cette époque de l'année les forcèrent à rester dans le port jusqu'au printemps suivant. — L'empereur se rendit alors devant Corfou, plaça les troupes de débarquement sous les ordres d'Axuch, et voulut diriger lui-même l'attaque du côté de la mer.

Le siége fut long, sanglant et opiniâtre. — Animés par l'exemple du prince, les Grecs déployèrent la plus grande bravoure : ils livrèrent plusieurs assauts furieux, mirent en fuite les galères envoyées par Roger au secours de la place, et la contraignirent à capituler (1149). — Un grand désastre suivit la prise de cette importante cité; la flotte en traversant l'Adriatique fut assaillie par la tempête et presque entièrement détruite.

La soumission de Corfou ne suffisait pas pour assouvir la vengeance de Manuel; il voulut, l'année suivante, arracher aux Normands toutes leurs conquêtes. — Dès le

début des hostilités, ses forces navales, commandées par Constantin L'Ange, furent dispersées en vue des côtes de Laconie; mais bientôt Michel Paléologue répara glorieusement cet échec. Il s'empara d'un grand nombre de villes sur les côtes d'Italie, et vainquit les ennemis dans plusieurs rencontres. Tout faisait présager que cet illustre général allait rendre à l'empire son ancien domaine lorsque la mort le surprit, à Bari. Jean Ducas, qui lui succéda au commandement, marcha sur ses traces. Il prit Polymile, Molise, Masafra, Monopoli; battit Flaming près de Tarente, se rendit maître de Brindes, et détruisit en partie une escadre sicilienne, imprudemment engagée dans le port de cette ville (1). — Malheureusement l'empereur lui retira la direction des opérations militaires, pour la donner au prince Alexis, jeune homme aussi présomptueux qu'inexpérimenté. Aussitôt les revers succédèrent aux triomphes : les Normands recouvrèrent la plupart des villes qu'ils avaient perdues; leur flotte, sous les ordres de Maius, défit celle des Grecs près de Négrepont, s'avança ensuite jusque sous les remparts de Constantinople, alors sans défense, et après avoir ainsi bravé l'empereur, retourna triomphante en Italie. — Manuel, furieux, écrivit des lettres menaçantes au roi de Sicile; celui-ci l'apaisa en flattant adroitement son orgueil, et une trêve fut conclue (1155).

Dans le cours des années suivantes d'importantes victoires remportées sur les Turcs et sur les Hongrois forcèrent ces redoutables ennemis à demander la paix. Mais l'activité du prince ne pouvait souffrir longtemps le repos. En 1170 il s'unit avec Amauri, roi de Jérusalem, pour attaquer l'Égypte. L'armée (2) navale, commandée par Andronie Contostéphane, partit le 8 juillet, s'arrêta successivement à Cœle (vis-à-vis d'Abydos), en Chypre, à Tyr, à Saint-Jean d'Acre, où

(1) Un soldat nommé Scaramancas, d'une force extraordinaire, se signala dans cette circonstance par un effort de courage semblable à celui du fameux Cynégire à la bataille de Marathon : il saisit la poupe d'un vaisseau sicilien, et le tenant fortement jusqu'à ce qu'on lui eut abattu la main d'un coup de hache, il donna aux galères grecques le temps d'arriver et de s'emparer du navire.

(2) Elle était composée de cent cinquante Dromons, de soixante transports-écuries et de douze gros navires chargés de machines.

elle fut retenue par les vents contraires, et jeta l'ancre devant Damiette (1), au mois de septembre.

Siége de Damiette. — La place était si mal pourvue de défenseurs qu'elle n'eût pu résister à un brusque assaut. Les lenteurs des alliés donnèrent le temps à de nombreux renforts d'y arriver par le fleuve, et il fallut l'assiéger dans les formes. Pendant cinquante jours l'attaque et la défense déployèrent la plus grande valeur. — Enfin les Grecs commencèrent à manquer de vivres; les soldats et les marins, découragés, blâmèrent hautement l'opiniâtreté des chefs. — Cependant l'intrépide Contostéphane parvint à ranimer encore leur ardeur, et ils allaient tenter un suprême effort pour pénétrer dans la ville lorsque Amauri accourut en criant : « Arrêtez! la paix est faite! » — Ces mots enchaînèrent les bras prêts à frapper; en vain l'amiral protesta contre cette convention, dont il ignorait les clauses; on déposa les armes, on brûla les machines, les portes de la cité s'ouvrirent, les musulmans sortirent en foule et fraternisèrent avec les chrétiens.

Les vaisseaux appareillèrent le 4 décembre, et furent assaillis le lendemain d'une violente tempête, qui les détruisit presque tous.

Après cette expédition malheureuse, Manuel eut à repousser les hostilités de Venise, qu'il avait irritée (2) contre lui par sa mauvaise foi (*voir* Marine vénitienne).

Il combattit encore le sultan d'Icone (Saladin), dont l'ambition lui portait ombrage, et prit aux Turcs plusieurs villes importantes. — Mais un grand revers suivit ses nom-

(1) Cette ville qui fut détruite après le départ de saint Louis et rebâtie à quelque distance de la mer n'en était alors éloignée que d'un mille.

(2) Mécontent de ce que la République de Venise n'avait pas voulu rompre un traité avantageux à son commerce pour s'unir de nouveau à lui contre les Normands, Manuel s'était emparé de Trau, de Spalato, de Raguse, de Corcyre, sans déclaration de guerre, avait fait arrêter en un même jour tous les Vénitiens qui se trouvaient dans ses États, et ordonné la confiscation de leurs biens. Les historiens grecs présentent cet événement sous d'autres couleurs; mais leur récit ne fait pas plus honneur à la bonne foi et à la politique de l'empereur que celui des chroniqueurs occidentaux.

breux triomphes; son armée fut taillée en pièces près de Myriocéphales, et il se vit contraint de signer un traité honteux (1176). Le souvenir de cette fatale journée attrista la fin de son règne. — Il mourut le 24 septembre 1180 (Nicétas-Cinname).

Alexis Comnène II. — Andronic. — Isaac L'Ange. — Alexis III. — Isaac empereur pour la seconde fois et son fils Alexis. — Jean Ducas, dit Murtzuphle. — Prise de Constantinople par les croisés (1180-1204). — Manuel ne laissait qu'un fils âgé de douze ans, qu'on plaça sous la tutelle de Marie (sa mère), dont les déportements ne tardèrent pas à exciter les murmures du peuple. — Andronic, cousin d'Alexis, profita du mécontentement général pour s'emparer de la régence, puis de l'autorité souveraine, et fit étrangler le jeune empereur. Le corps de cette innocente victime fut remis à deux officiers de premier rang, avec ordre d'aller le jeter dans la mer, et, par un raffinement de barbarie sans exemple, la barque chargée de ce triste dépôt portait en même temps une troupe de musiciens, qui jouaient sur leurs instruments des airs de réjouissance, comme si ces affreuses funérailles eussent été la pompe d'un triomphe (1183).

Andronic, ne pouvant prétendre ni à l'affection ni à l'estime, ne s'occupa qu'à forcer au silence par la crainte, à l'obéissance par les supplices. Il parodiait horriblement le mot célèbre de Titus, et prétendait avoir perdu sa journée quand il se couchait sans avoir condamné quelqu'un à mort. Enfin l'épouvante fit place à l'indignation; le peuple armé donna le sceptre à Isaac L'Ange : le tyran fut chargé de chaînes et subit pendant trois jours les plus horribles tortures. Un soldat termina sa douloureuse agonie en lui plongeant son épée dans le cœur (1).

Maîtres de Dyrrachium, de Thessalonique et d'Amphipolis les Latins, qu'Andronic n'avait pas su combattre, ravageaient impunément la Thrace. — Branas remporta sur eux plusieurs avantages, les contraignit à battre en retraite, et gagna

(1) Ce fut sous le règne de ce prince que les Grecs perdirent l'île de Chypre ;

sous les murs de Mosynople une bataille décisive. La défaite de leur armée entraîna la perte de leur flotte, qui s'était avancée jusqu'aux environs de Constantinople; elle appareilla précipitamment pour l'Italie, vers la fin de novembre, et fut presque entièrement détruite par les tempêtes (1185).

L'année suivante, l'empereur envoya contre l'île de Chypre soixante-dix galères sous les ordres de Contostéphane et de Vatace; mais l'incapacité de ces deux chefs fit manquer le succès de l'expédition; les troupes debarquées près de Famagouste furent repoussées avec perte, et plusieurs navires tombèrent au pouvoir des forces navales siciliennes commandées par Margarit, le plus grand homme de mer de cette époque.

Isaac, insatiable d'argent, écrasait par de lourds impôts les Valaques et les Bulgares; ces peuples, indignés de voir leurs habitations au pillage et leurs troupeaux enlevés, levèrent l'étendard de la révolte. — Cantacuzène partit pour aller les combattre, et fut entièrement défait. — Branas, plus heureux, les refoula jusqu'au delà de l'Hemus; alors, fier (1) de ce nouveau triomphe, il souleva les troupes, se fit proclamer empereur, et vint investir Constantinople. — Il avait attiré à son parti les habitants des îles de la Propontide, pour la plupart pêcheurs. Ayant revêtu leurs bateaux de planches épaisses pour en fortifier la proue et les flancs, armés d'arcs et de frondes, ces hardis marins osèrent attaquer l'escadre qui défendait l'entrée du port, et la forcèrent d'abord à reculer; mais bientôt, honteuse de céder à de tels ennemis, elle courut sur eux, à force de rames, coula un grand nombre de barques et dispersa les autres.

Peu de jours après, les rebelles furent battus par Conrad et leur chef périt dans la mêlée (1187). Isaac, se croyant invincible parce qu'un autre avait vaincu pour lui, prit le commandement de ses troupes, marcha contre les Bulgares,

Isaac Comnène fuyant la tyrannie y chercha un asile et y trouva une couronne. Les habitants le proclamèrent roi et il sut maintenir son indépendance.

(1) Branas avait déjà tenté sans succès de s'emparer du trône, et le faible Isaac s'était empressé de lui accorder son pardon.

et n'éprouva que des revers. Il se disposait à recommencer les hostilités lorsque son frère Alexis, secondé par les principaux chefs de l'armée, arracha le sceptre à ses faibles mains, le priva de la vue et l'enferma dans une étroite prison (1) (1195).

Le nouveau prince ne fut qu'un lâche despote. — Il se fit battre par les Turcs, paya tribut à Henri VI, laissa les Petchenègues et les Valaques ravager impunément la Macédoine. L'empire, sous ce monarque avili, reçut encore une plus grande humiliation. — Caphyre, fameux pirate génois, infesta la mer Égée et les îles, s'empara d'Adramyte, dispersa l'escadre commandée par Stirione, surprit ensuite celle de Sestos, au moment où les matelots étaient à terre, enleva presque tous les bâtiments, et, ayant ainsi grossi ses forces, porta la désolation sur les côtes voisines. Il fallut pour le vaincre user de trahison : on l'attaqua pendant qu'on traitait avec lui.

Alexis, dont le trésor était épuisé par ses prodigalités, ne craignit pas non plus de faire le métier de forban. Par son ordre, Constantin Francopule parcourut le Pont-Euxin avec six galères, attaqua tous les navires chargés d'objets précieux, les pilla impitoyablement et après deux mois de croisière revint à Constantinople apportant un riche butin, qui fut vendu au profit du fisc.

Cependant le fils d'Isaac parcourait l'Europe pour chercher des vengeurs à son père. Après s'être inutilement adressé à plusieurs souverains, il implora le secours des croisés, alors réunis à Venise. — Le doge appuya les supplications du jeune Alexis, qui fit des promesses plus brillantes que faciles à exécuter (2), et l'on décida que l'expédition destinée à combattre les infidèles serait d'abord dirigée contre Constantinople.

Le 8 octobre (1202) la flotte mit à la voile. Elle était com-

(1) Son fils, nommé Alexis, prit la fuite et alla chercher un refuge en Italie.

(2) Il prit l'engagement de payer deux cent mille marcs d'argent, de fournir un secours de dix mille hommes pour soumettre l'Égypte et de remettre toute l'Église d'Orient sous l'obéissance du pape.

posée, selon Rhamnusio, de quatre cent quatre-vingts bâtiments, dont deux cent quarante armés en guerre, soixante-dix chargés de vivres et de machines, cent vingt *palandries* pour le transport des chevaux, et cinquante galères commandées par Dandolo. — Les combattants étaient au nombre d'environ quarante mille, tant cavaliers que fantassins.

Zara, Dyrrachium, Corfou tombèrent au pouvoir de cette armée formidable. Elle toucha ensuite à Céphalonie, à Zante, doubla le cap de Ténare, puis celui de Malée, mouilla dans le port de l'ancienne Eubée, remonta quelque temps après l'Hellespont, et jeta l'ancre près d'Abydos, vers la fin de juin (1203), sans rencontrer aucun obstacle.

Alexis, uniquement occupé de ses plaisirs, laissait les rênes de l'État à son beau-frère, qui avait vendu les approvisionnements de la marine pour subvenir à de folles dépenses. Quand le bruit des armes ennemies parvint jusque dans ces jardins où l'empereur, au milieu des voluptés, échappait au murmure de son peuple, il fit accourir des troupes de la Macédoine et voulut armer une flotte; mais il n'était plus temps; les vaisseaux étaient sans agrès, et l'on ne put réunir un nombre suffisant de matelots.

Les forces navales des Latins couvrirent bientôt la Propontide, livrèrent Chalcédoine au pillage, longèrent les remparts de Constantinople, et allèrent jeter l'ancre à Chrysopolis (Scutari).

Le 8 juillet les croisés tentèrent le passage du détroit en présence de l'armée impériale (forte de 70,000 hom.) qui bordait l'autre rive. — Baudouin commandait l'avant-garde; les quatre divisions du corps de bataille avaient pour chefs : Henri, frère du comte de Flandre, Hugues, comte de Saint-Paul, Louis, comte de Blois, et Mathieu de Montmorency. Chaque galère remorquait un vaisseau chargé de soldats; les bannières flottaient, le Bosphore retentissait du bruit des trompettes et des rames; les chevaliers, armés de pied en cap, étaient debout, s'appuyant sur leurs chevaux, déjà tout sellés. Dès qu'ils se virent à peu de distance de la terre, ils se jetèrent dans l'eau, et le glaive à la main s'élancèrent sur le

rivage. — Les Grecs, effrayés, coururent aussitôt chercher un abri derrière les murs de la capitale, et le débarquement s'effectua heureusement.

La nuit suivante les défenseurs de la tour de Galata firent une sortie, que les troupes repoussèrent avec vigueur. — Au point du jour les galères vénitiennes attaquèrent le port, dont l'entrée était fermée par une forte chaîne (1), brisèrent cet obstacle, pénétrèrent dans le canal, et détruisirent tous les bâtiments qui s'y trouvaient. Les Français purent alors se retrancher non loin du palais des Blaquernes. — Après dix jours de travaux continus, ils ouvrirent enfin une brèche, et tentèrent de pénétrer dans la place; mais les assiégés, accourant en grand nombre, les accablèrent sous une grêle de traits, et les forcèrent à se replier vers le camp. Pendant ce temps les Vénitiens donnaient l'assaut du côté de la mer, avec plus d'avantage; maîtres d'une partie des murailles, ils avaient arboré l'étendard de Saint-Marc, et se disposaient à poursuivre leurs succès lorsqu'on les avertit du danger que couraient les chevaliers. Aussitôt le doge abandonna les tours dont il s'était emparé, donna l'ordre aux vaisseaux de gagner rapidement le fond du golfe, débarqua les soldats ainsi qu'une partie des équipages, et vint se ranger auprès de ses alliés.

Malgré ce renfort le péril était extrême. — Toute l'armée grecque s'approcha bientôt jusqu'à la portée de l'arc; Lascaris voulut engager vigoureusement l'action : l'empereur ne le permit pas, fit sonner la retraite, sortit la nuit suivante de Constantinople, et alla chercher un refuge à Zagora. — Le départ de ce prince méprisable fut célébré par des réjouissances publiques; on rétablit sur le trône Isaac, qui s'empressa d'associer son fils à l'empire, et le patriarche les couronna ensemble dans l'église de Sainte-Sophie.

Il n'y avait pas d'unité d'intérêts entre les empereurs, leurs sujets et les croisés. La discorde éclata lorsqu'il fallut exécuter le traité qu'Alexis avait conclu et que venait de rati-

(1) On avait préparé pour rompre cetre chaîne, d'énormes ciseaux qu'une machine faisait mouvoir.

fier son père. — On ne put se procurer les sommes promises; le peuple ne voulut pas reconnaître la suprématie du pontife de Rome, et fit entendre des menaces contre les étrangers. Ceux-ci s'irritèrent, et exigèrent le payement intégral du tribut. Alexis, indigné, répondit à leurs envoyés avec hauteur; bientôt les hostilités commencèrent, et les troupes impériales furent battues dans plusieurs rencontres.

Désespérant de vaincre par la force, les Grecs usèrent de stratagème; ils remplirent dix-sept grands vaisseaux de matières combustibles, y mirent le feu et les lancèrent contre la flotte latine, qui était à l'ancre du côté de Galata. — A l'approche d'un si furieux incendie les Vénitiens se jetèrent dans des barques, allèrent au-devant de ces énormes brûlots, les accrochèrent et les entraînèrent hors du port à force de rames.

Découragé par le mauvais succès de cette entreprise, le jeune César, qui avait à craindre une rébellion, voulut se réconcilier avec ses anciens alliés, et promit de leur livrer le château fortifié de Blaquernes, s'ils consentaient à le protéger. On accepta ses offres; mais la convention fut aussitôt divulguée par Murtzuphle, qu'il avait chargé de la négocier. La multitude furieuse s'ameuta, et le traître profita du tumulte pour se saisir de l'autorité souveraine (1204) (1). Le nouvel usurpateur déploya pendant trois mois beaucoup de courage et d'activité; il exécuta sans succès de nombreuses sorties, et chercha vainement plusieurs fois à incendier les galères vénitiennes. Ces luttes continuelles affaiblissaient inutilement l'armée des croisés; les chefs résolurent de tenter un suprême effort pour s'emparer de Constantinople.

Le 9 avril, la flotte quitta le rivage de Péra, traversa le port, vint aborder au pied des murs, et tout le front de la ville fut attaqué à la fois. On combattit longtemps des deux côtés avec un égal acharnement; enfin les assiégeants, accablés par le nombre, se décidèrent à la retraite, et ce ne

(1) Le bruit de la sédition, les cris des factieux pénétrèrent jusqu'aux oreilles d'Isaac, alors malade; l'effroi le saisit, et termina ses tristes jours. — Peu de temps après, Murtzuphle étrangla lui-même Alexis, qu'il avait fait jeter dans un cachot.

fut pas sans beaucoup de difficultés et de danger que ceux qui avaient débarqué regagnèrent leurs vaisseaux.

Ce premier échec ne découragea pas les alliés : le lendemain ils donnèrent un second assaut, et les Grecs eurent encore l'avantage jusqu'à midi. Mais alors le vent fraîchit tout-à-coup et poussa violemment contre une tour deux gros navires nommés *le Paradis* et *le Pèlerin*. L'échelle de ce dernier ayant atteint le rempart, André d'Urboise et Pierre Alberti s'élancèrent aussitôt, franchirent ce périlleux passage, suivis de quelques soldats, et massacrèrent les défenseurs du bastion. Animés par l'exemple de ces braves, les assaillants redoublèrent d'ardeur : quatre tours furent emportées ; trois portes cédèrent aux coups du bélier, et les Latins victorieux se précipitèrent dans la place, qu'ils livrèrent au pillage.

Lorsque l'ordre fut rétabli, on désigna douze électeurs (six Français et six Vénitiens) pour procéder au choix d'un souverain. Ils se réunirent le 9 mai, et après avoir longtemps hésité entre le marquis de Montferrat et Baudouin, comte de Flandre, ils élirent ce dernier.

Baudouin I. — Henri. — Pierre de Courtenai. — Robert de Courtenai. — Jean de Brienne. — Baudouin II, empereurs français à Constantinople. — Théodore Lascaris. — Jean Ducas Vatace. — Jean Lascaris. — Michel Paléologue, empereurs grecs à Nicée (1204-1261). L'expédition entreprise contre Constantinople avait été impolitique, car c'était affermir la puissance musulmane que d'armer les chrétiens les uns contre les autres ; la conduite des croisés après leur victoire fut encore plus insensée. Au lieu de constituer un État fort, capable de combattre les mahométans, ils établirent le régime féodal, divisèrent l'empire, et s'en partagèrent les provinces.

Le marquis de Montferrat prit le titre de roi de Thessalonique ; le comte de Blois reçut en partage la Bithynie ; le duché de Thrace échut à Reignier de Trith ; Guillaume de Champlite obtint la principauté d'Achaïe ; chaque baron devint le seigneur d'une ville ; les Vénitiens eurent Lazi, Nicopolis, Héraclée, Ægos Patomos, Rodosto, Nicomédie, Gallipoli,

Adrianopolis (Andrinople), Oréos et Caristas (dans l'île d'Eubée), Égine, Mégalopolis, Colone, Méthone, Patre (auj. Patras), Dyrrachium, toutes les îles de la mer Ionienne depuis Zante jusqu'à Corfou, et dans l'Archipel les Cyclades ainsi que les Sporades. Mais de tous ces pays que les deux peuples se distribuaient, Constantinople était la seule possession réelle : il fallait conquérir le reste.

Baudouin subjugua la Thrace et la Thessalie ; Montferrat vainquit Alexis aux Thermopyles, remporta de grands avantages sur Léon Sgure, et se rendit maître de toute la Morée, à l'exception de Lacédémone. — Pendant ce temps Théodore Lascaris, soutenu par le sultan d'Icone, s'emparait de l'Anatolie, et se faisait couronner à Nicée ; cependant il eût peut-être été forcé de se soumettre, si les Latins n'avaient été obligés de diriger leurs forces contre les Bulgares. Baudouin, dont l'orgueil avait imprudemment blessé la fierté de ces redoutables guerriers, les attaqua sous les murs d'Andrinople avec des troupes trop inférieures en nombre, fut entièrement défait, et tomba entre les mains des vainqueurs (1205). Ce prince infortuné mourut dans les tortures l'année suivante. — Henri son frère lui succéda, et eut besoin pour se maintenir sur le trône de toute sa prudence et de toute sa valeur. Il tourna d'abord ses armes contre les barbares, les battit dans plusieurs rencontres, et les contraignit à regagner leurs frontières. Il conclut ensuite avec Lascaris une trêve de deux ans, et s'occupa du gouvernement intérieur, auquel Baudouin n'avait pas eu le temps de mettre ordre. Mais ces opérations pacifiques furent bientôt troublées. L'empereur de Nicée, qui avait fait construire des navires, vint assiéger Civitot par terre et par mer. Henri, averti du danger que courait cette place, partit aussitôt de Constantinople avec dix-sept bâtiments, arriva le lendemain matin en vue de la flotte ennemie, forte de soixante voiles, et lui offrit hardiment le combat. La fière contenance des chevaliers effraya tellement les Grecs, qu'après avoir passé la plus grande partie du jour en évolutions inutiles, ils tirèrent leurs vaisseaux à sec (la nuit suivante), y mirent le feu et s'éloignèrent. — Une victoire importante

de l'escadre française sur les forces navales réunies devant Exquise et de brillants avantages remportés par Henri forcèrent bientôt Lascaris à signer la paix.

Venise avait jusqu'alors laissé au pouvoir des Grecs les possessions qui lui étaient échues en partage ; elle résolut enfin de les soumettre à sa domination ; et comme il était difficile d'attaquer à la fois tant de points différents, le sénat permit à tous les citoyens d'armer et de s'emparer des îles de l'Archipel ainsi que des ports de la côte, à condition qu'ils les tiendraient comme fiefs de la république.

Cet appel à l'ambition et à la cupidité opéra des prodiges : les nobles, les négociants levèrent des soldats, équipèrent des navires, et firent dans l'espace de quelques mois d'utiles conquêtes. — Marc Dandolo et Jacques Viaro se rendirent maîtres de Gallipoli, qui fut érigée quelque temps après en duché ; Naxos, Paros, Melos et Horinée formèrent une principauté que la famille de Sanudo conserva jusqu'au milieu du quatorzième siècle ; Jérôme et André Ghisi prirent Scyros et Mycone ; Justiniani et Michieli se saisirent de Céos ; Raban Cornaro s'établit à Négrepont ; Marin Dandolo à Andros ; Philocole Navagier porta le titre de grand duc de Lemnos (1208).

Pendant que les Vénitiens s'assuraient ainsi l'empire des mers, Henri soutenait glorieusement la lutte contre les Bulgares, et leur enlevait quatre-vingts lieues de pays. Il s'illustra encore dans le cours des années suivantes par de brillants succès, et tenta de généreux mais souvent inutiles efforts pour réprimer l'orgueil des grands. Ce monarque, si digne par ses vertus de l'amour du peuple, fut empoisonné, dit-on, le 16 juin 1216.

Les barons élirent alors Pierre de Courtenai, qui mourut avant d'avoir pu prendre possession de son trône, et après deux années d'interrègne le patriarche Matthieu couronna Robert dans l'église de Sainte-Sophie. Le nouveau souverain ne sut ni combattre les redoutables ennemis dont il était entouré ni mériter l'estime de ses sujets, et, couvert de mépris, il se vit contraint d'aller cacher sa honte en Italie. Sur les

sages avis du pape Grégoire, il se disposait à regagner Constantinople, lorsqu'une violente maladie, causée par le chagrin et la confusion, le conduisit au tombeau (1228).

Baudouin II, élu pour lui succéder, était encore mineur, et il fallait donner à cet enfant un soutien; tous les suffrages se réunirent en faveur de Jean de Brienne, qui fut associé à l'empire. Cet illustre guerrier conservait, malgré son âge avancé, le courage et la force de la jeunesse. Quand il arriva en Orient, Vatace régnait à Nicée (1). Ce prince, déjà maître de la Bithynie, de la Mysie, de la Lydie, de la Phrygie, étendit bientôt ses conquêtes : sa flotte soumit Lesbos, Chio, Icarie, Samos, Rhodes, et osa lutter contre les forces que Venise entretenait à Candie.

Brienne ne s'était jusque-là occupé que des affaires de l'Église; au bruit des victoires de l'empereur grec, son ardeur belliqueuse trop longtemps assoupie se réveilla enfin ; il traversa le Bosphore, débarqua heureusement ses troupes à Lampsaque, s'empara de Péges, forteresse importante, et rentra triomphant dans la capitale (1234). Vatace et le roi des Bulgares ne tardèrent pas à venir l'y assiéger avec cent mille hommes et trois cents vaisseaux.

Le péril était extrême; mais les intrépides défenseurs de la ville, vaillamment secondés par l'escadre vénitienne sous les ordres des provéditeurs Léonard Quirini et Marc Gussoni, triomphèrent de ces nombreux ennemis : les chevaliers, dans une vigoureuse sortie, les mirent en fuite, et presque tous leurs navires furent pris ou coulés à fond.

L'année suivante, ils reparurent devant Constantinople et éprouvèrent la même résistance. Seize galères (2) auxquelles se joignirent six gros bâtiments commandés par Geoffroy de Villehardouin dispersèrent leur flotte, après un combat de courte durée, et la fuite de l'armée navale entraîna celle des troupes, qui du rivage avaient été spectatrices de cette défaite.

Les sanglantes victoires des Français diminuaient chaque

(1) Théodore Lascaris était mort en 1222.

(2) Sous les ordres de Michieli.

jour leurs forces, et ils ne recevaient point de secours. Jean de Brienne envoya Baudouin solliciter l'assistance des princes chrétiens, et continua de soutenir héroïquement la lutte. Il mourut le glaive à la main, en 1237. Ses exploits furent dans l'Orient les derniers rayons de gloire des croisés. — Les renforts qu'amena tardivement le jeune empereur rendirent un instant, il est vrai, l'avantage aux Français : les Grecs se virent contraints d'abandonner la Thrace, et quinze galères défirent leur escadre forte de trente vaisseaux. Mais Vatace reprit bientôt l'offensive et soumit à sa domination plusieurs provinces (1241-1254) ; Lascaris II, après lui, fit de nouvelles conquêtes (1255-1259); enfin Michel Paléologue se rendit maître des deux côtés du Bosphore.

Il ne restait aux Latins que la ville impériale ; quelques braves parvinrent à y entrer, pendant l'absence des meilleures troupes imprudemment envoyées devant Daphusie, et, secondés par les habitants, s'emparèrent des principaux postes (25 juin 1261). Le timide Baudouin, qui n'avait jamais su que mendier des secours, n'essaya même pas de rallier ses soldats dispersés; il s'embarqua précipitamment pour aller chercher un refuge en Italie. (Du Cange. Pachymère.)

Michel Paléologue. — Andronic II. — Andronic III. — Jean Paléologue I et Cantacuzène. — Manuel Paléologue. — Jean Paléologue II. — Constantin Paléologue Dracosès. — Chute de l'empire d'Orient. (1261-1453.) — Vingt jours après l'expulsion des Latins de Constantinople, Michel Paléologue y fit son entrée et prit aussitôt de sages mesures pour affermir son trône. Il construisit des navires, enrôla des matelots, augmenta son armée, répara les fortifications de la ville, et se trouva bientôt en état non-seulement de repousser toute agression, mais encore d'étendre son empire. Lesbos, Chio, Naxos, Paros, Céos, Rhodes, Négrepont, tombèrent au pouvoir de ses escadres. — Soixante petits navires sous les ordres de Philanthropène détruisirent dans le golfe Pélasgique (auj. golfe de Volo) une flotte vénitienne composée de gros bâtiments munis de tours et de machines; — le prince d'A-

chaïe (de Villehardouin) fut battu et fait prisonnier; — le despote d'Épire éprouva plusieurs échecs; — Charles d'Anjou, vaincu sous les murs de Belgrade, se vit contraint de regagner la Sicile.

Michel, par son activité, par sa bravoure, avait relevé la puissance des Grecs; l'appauvrissement du trésor lui fit commettre une faute irréparable. Jusqu'à son règne, les nombreux habitants des contrées montagneuses de l'Asie étaient exempts d'impôts, et pour prix de cette exemption se tenaient toujours prêts à défendre le pays; il leur retira leurs priviléges : cette barrière inexpugnable qui avait si longtemps arrêté la marche des barbares disparut, et presque aussitôt le mont Olympe, pour ainsi dire aplani, laissa se répandre dans l'empire ces flots d'Ottomans sous lesquels il ne tarda pas à s'écrouler (1). (Pachymère. Nicéphore Grégoras.)

Andronic II, prince faible, inexpérimenté, superstitieux, ne s'entoura que de ministres incapables. Au lieu d'entretenir les forces maritimes nécessaires à la défense de la capitale et à la protection du commerce, il négligea les arsenaux, laissa dépérir les nombreux bâtiments qu'avait fait construire son père et congédia la majeure partie des équipages. Cet anéantissement de la marine eut les plus funestes conséquences. Les pirates ravagèrent imprunément le littoral; les Vénitiens et les Génois, bravant l'autorité impériale chancelante jusque dans le port de Constantinople, s'y livrèrent plusieurs combats (*voir* Marines italiennes); les Turcs, déjà maîtres de la Paphlagonie, de l'Étolie, de la Mysie, équipèrent des vaisseaux et s'emparèrent de la plupart des îles de l'Archipel (2).

Andronic III s'efforça de réparer les maux qu'avait causés le mauvais gouvernement de son aïeul, et, avec de faibles moyens, il sut encore, à cette époque de décadence, ranimer quelques étincelles de courage par son exemple, obtenir quelques succès par son habileté. Comprenant toute l'impor-

(1) Michel Paléologue mourut à Pacome (bourg de Thrace), le 11 décembre 1282.

(2) Andronic II fut détrôné par son petit-fils en 1328, et s'enferma dans un monastère, où il mourut six ans après.

tance de la marine, il rappela les matelots au service, fit réparer le matériel naval depuis longtemps négligé, et put bientôt mettre en mer quatre-vingts navires avec lesquels il reprit Mitylène, châtia l'insolence des Génois, et détruisit sur les côtes de Thrace une flotte musulmane. — Il mourut le 15 juin 1341, laissant la couronne à Jean son fils sous la tutelle de Cantacuzène (Nicéphore Grégoras). Brave, actif, habile capitaine, le régent, par de rapides succès, força bientôt les Turcs et les Bulgares à déposer les armes. Il se préparait à soumettre le Péloponnèse lorsque l'impératrice mère (Anne), agissant sous l'inspiration du grand amiral Apocauque, l'accusa de vouloir aspirer à la souveraine puissance, lui retira ses pouvoirs, et le proscrivit comme ennemi de l'État. Justement indigné de cette ingratitude, il ceignit, pour venger son honneur outragé, la couronne que déjà deux fois il avait refusée malgré les instances d'Andronic, et la guerre civile éclata.

Cantacuzène ne parvint à soutenir la lutte qu'avec le secours d'Amir et d'Orcan, dont les forces navales tinrent en échec celles de l'empire. Enfin, après cinq ans de combats, il rentra triomphant dans Constantinople et fut couronné à Sainte-Sophie avec Jean Paléologue, qui avait atteint sa majorité (1347). Mais la concorde heureusement rétablie entre les deux empereurs, et que tant de dangers extérieurs auraient dû affermir, ne dura pas longtemps. Les ennemis de Cantacuzène excitèrent la jalousie du jeune prince contre son collègue ; les hostilités recommencèrent, et continuèrent presque sans interruption jusqu'en 1355.

Cantacuzène, dégoûté d'un pouvoir qu'il n'avait usurpé que pour humilier ses accusateurs, descendit alors du trône et prit l'habit monastique (1). — Dès lors les Turcs étendirent rapidement leurs conquêtes, et Jean Paléologue ne fut plus que l'esclave des sultans, dont il se rendit vassal et tributaire afin d'obtenir la permission de régner sur les derniers débris de l'empire. — La honte et le chagrin terminèrent la triste vie de ce prince (1391). Manuel, son successeur, refusa de

(1) Il vécut encore vingt ans, uniquement occupé de travaux littéraires.

payer le tribut, résista courageusement aux troupes envoyées pour l'y contraindre et remporta bientôt après plusieurs avantages importants, avec le secours de seize mille Français commandés par Boucicaut. Profitant ensuite habilement des discordes qui divisèrent les fils de Bajazet, il parvint à assurer son indépendance. — Jean II laissa retomber dans l'abaissement le trône qu'avait si glorieusement relevé son père. Tandis que Ladislas, Huniade, Scanderbeg, à la tête de leurs intrépides phalanges, livraient aux infidèles de brillants combats, il subit honteusement le joug, et ne sut qu'implorer l'assistance des rois d'Occident (1425-1449).

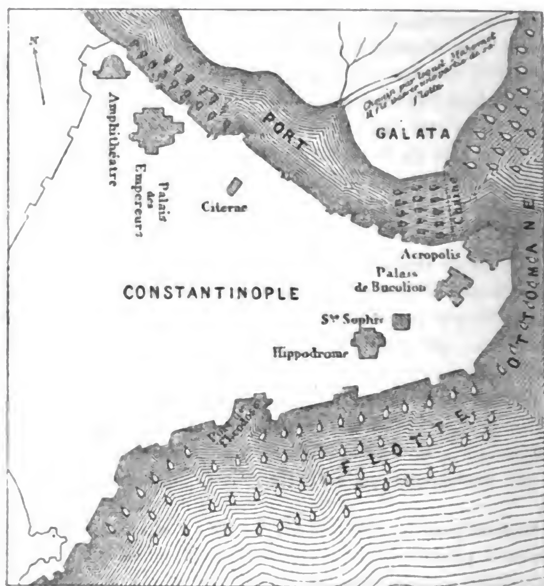
Constantin Dracosès se concilia par sa prudence l'estime et l'affection d'Amurat II; mais, après la mort de ce prince, une politique moins habile irrita l'orgueil de son ambitieux successeur, qui jura la perte des Grecs. Dracosès, informé de ses desseins, prit aussitôt les mesures les plus énergiques pour la défense de la capitale. Par son ordre, les remparts furent garnis de canons, de feu grégeois, de catapultes, de balistes, et l'on tendit, de l'Acropolis à la tour de Galata, une énorme chaîne derrière laquelle s'embossèrent treize vaisseaux.

Siége et prise de Constantinople. — Le 6 avril 1452, Mahomet II parut devant la porte Saint-Romain avec quatre cent mille hommes, tandis que son armée navale, forte de trois cents voiles, jetait l'ancre à l'entrée du Bosphore, et la lutte terrible dans laquelle succombèrent les derniers défenseurs de l'empire ne tarda pas à s'engager. — Des pièces d'un calibre prodigieux (1) lancèrent la foudre pendant neuf jours sur la cité impériale. Constantin, à la tête de sept mille braves, repoussa les attaques les plus vives : trois fois les ennemis se virent contraints de regagner le camp (2),

(1) Un ingénieur danois nommé Orbin avait fondu pour les Turcs un canon qui devait lancer des boulets du poids de six cents livres; soixante bœufs attelés le faisaient mouvoir; mais cette machine infernale creva dès qu'on voulut s'en servir et son inventeur fut sa seule victime.

(2) Pendant que les assiégés se défendaient avec tant de valeur, quatre bâtiments de Chio envoyés au secours de la ville attaquèrent audacieusement la flotte otto-

et leurs nombreuses galères ne purent forcer l'entrée du port.



(Fig. 81.)

Le sultan, convaincu qu'il ne pourrait réduire les assiégés tant qu'ils seraient maîtres du golfe de Céras, résolut d'y transporter par terre soixante-dix bâtiments légers. L'espace à parcourir était de deux lieues. On choisit la route la plus unie, qu'on couvrit de fortes planches enduites de graisse; les navires placés sur des rouleaux et tirés à force de bras,

rane, l'enfoncèrent, lui brûlèrent plusieurs vaisseaux, et entrèrent triomphants dans le port. Mahomet, présent à ce combat, vit avec indignation ces prodiges de quelques intrépides matelots et la défaite des siens; sa fureur éclata, il s'élança sur son grand amiral, le frappa d'une verge d'or qu'il tenait à la main, et le fit fustiger par ses esclaves.

firent successivement ce trajet dans l'espace d'une nuit, et le lendemain, au point du jour, les Byzantins virent avec consternation leur dernier refuge au pouvoir des Ottomans.

Le 29 mai, Mahomet donna l'assaut général. Les murs, réparés à la hâte, n'offrirent qu'une faible résistance, et l'artillerie ouvrit bientôt de larges brèches par lesquelles les assaillants se précipitèrent en foule. Les vaillants compagnons de Constantin soutinrent longtemps ce choc impétueux; enfin l'empereur tomba mortellement frappé ; les soldats découragés prirent la fuite, et les hordes musulmanes entrèrent dans la ville, qu'elles inondèrent de sang.

Quarante mille citoyens furent immolés par ces impitoyables vainqueurs; soixante mille, plus infortunés encore, devinrent leurs esclaves.

MARINE VÉNITIENNE.

Après la chute de l'empire d'Occident, l'Italie fut pendant plusieurs siècles le théâtre de guerres sanglantes; les Hérules, les Ostrogoths, les Lombards, les Grecs de Byzance, les Francs, les Allemands, les Sarrasins, les Hongrois, s'y disputèrent le pouvoir ou en ravagèrent les provinces, tandis que le peuple depuis longtemps avili subissait honteusement la loi des nouveaux maîtres que lui donnait successivement la fortune des armes.

Cependant, au milieu de toutes ces révolutions, quelques cités parvinrent à s'affranchir du joug de l'étranger. Naples, Gaëte, Amalfi (1), perdirent il est vrai leur indépendance lorsque les Normands fondèrent le royaume des Deux-Siciles; mais Venise, Gênes, Pise, et plus tard Florence et Milan, formèrent des républiques qui brillèrent d'un vif éclat.

Opinions diverses sur l'origine des Vénètes. — Il est difficile de déterminer d'une manière précise l'origine des Vénètes. D'après Polybe, Strabon et Sabellicus, ils seraient venus de l'Armorique; Caton, Cornélius Népos et Virgile (2) les croient

(1) Amalfi couvrit la mer de ses vaisseaux, eut des comptoirs dans les ports de Sicile, d'Égypte, de Syrie et de Grèce, répandit dans tout l'Orient sa monnaie connue sous le nom de *tari*, et s'acquit une brillante réputation de sagesse. Ses lois servirent de fondement à la jurisprudence maritime, et acquirent dans la Méditerranée le crédit qu'avaient eu anciennement celles des Rhodiens. Des marchands amalfitains obtinrent du calife d'Egypte, en 1020, la permission de construire, auprès du Saint-Sépulcre, un hôpital dédié à Saint-Jean, et y établirent l'ordre des Hospitaliers. Lorsque Godefroy de Bouillon vint assiéger Jérusalem, Gérard de Scala (bourgade dépendante d'Amalfi), alors recteur du couvent, arma les cénobites en faveur des croisés et aida puissamment ces derniers à soumettre la ville. Dès lors les Hospitaliers abandonnèrent le soin des malades pour défendre leur nouvelle patrie et combattre les infidèles (*voir* Marine turque).

(2) Trompant le fer des Grecs, cherchant une patrie,
Anténor fuit aux mers qu'enferme l'Illyrie;
Des bords liburniens, en naufrages fameux,
Sa nef sillonne en paix les canaux sinueux;
Il franchit le Timave, et ces grottes profondes
D'où le fleuve en grondant va refouler les ondes,
Donne des noms chéris à des peuples nouveaux;
Et, dans Padoue enfin, terme de ses travaux,

originaires de l'Asie; Dion Chrysostome pense que leur établissement en Italie est antérieur même à la prise de Troie; l'abbé Denina affirme que les anciens appelèrent tantôt Sarmates, tantôt Scythes, quelquefois Vénètes, puis Slaves et Esclavons, tous les peuples qui ont habité les vastes régions qui s'étendent depuis le Tanaïs jusqu'à la Vistule entre le Danube et la mer Baltique.

Les Vénètes furent soumis par les Romains vers les dernières années qui précédèrent la seconde guerre punique; mais pendant longtemps Rome n'envoya des magistrats dans le pays que temporairement et lorsque des circonstances extraordinaires réclamaient leur présence. Cet état de choses dura jusqu'en 31 avant J.-C. La Vénétie fut alors réduite en province, et dans cette nouvelle condition elle partagea la destinée de l'empire. Par sa position elle se trouva exposée aux invasions des barbares du nord, qui la ravagèrent plusieurs fois. A l'approche des Huns, les habitants de cette province infortunée se réfugièrent dans les îles situées près des côtes: ceux de Padoue et des environs gagnèrent Rialte (1), Chioggia, Malamocco, Albiola, Palestrine; ceux d'Altino se répandirent dans tous les îlots qui sont auprès de Torcello; ceux de Concordia coururent à Caorlo; ceux d'Aquilée à Grado.

Après le départ d'Attila, les petits agriculteurs regagnèrent le continent; mais les riches propriétaires se gardèrent bien de quitter leurs nouvelles demeures, où ils étaient en sûreté, pour relever des ruines fumantes que d'autres hordes de barbares recommençaient à menacer, et retinrent, par l'offre de salaires supérieurs, l'élite de la population industrieuse. Les incursions des Vandales, des Hérules, des Ostrogoths, donnèrent bientôt à cet État naissant de nombreux citoyens, et il n'avait pas encore un siècle d'existence que déjà son commerce et sa bonne administration lui avaient acquis l'estime de ses voisins.

Ses compagnons lassés, désormais sans alarmes,
Ont retrouvé Pergame, et suspendu leurs armes.

(*Énéide,* liv. I.)

(1) Il y avait déjà quelque temps que Rialte servait de port à Padoue; c'était là que les bâtiments chargés pour cette ville s'arrêtaient avant d'entrer dans la rivière.

Chacun des îlots eut d'abord son tribun, et ces magistrats égaux ne relevaient que du conseil des notables. Plus tard l'accroissement de la colonie amena des diversités d'intérêts, la division éclata, et l'on jugea utile de concentrer l'autorité dans la main d'un chef unique avec le titre de doge.

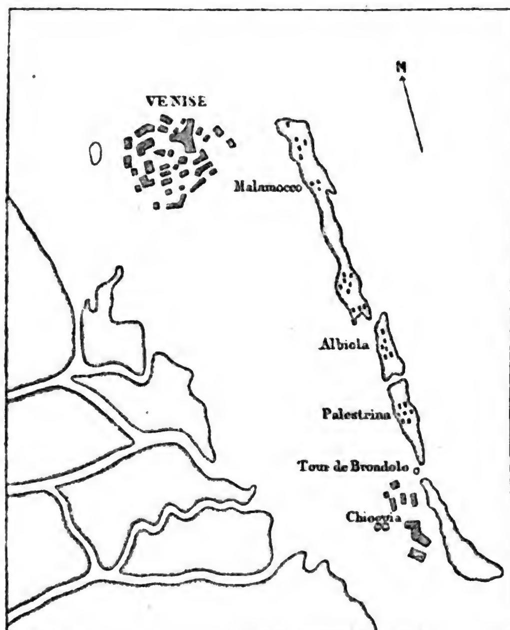
Paul-Luc Anafeste, qui le premier fut élevé à cette dignité, usa sagement du pouvoir dont venaient de le revêtir ses concitoyens; il fit cesser les dissensions intérieures, construisit des arsenaux, équipa des navires pour écarter les pirates, et conclut avec les Lombards des traités avantageux. Malheureusement ses successeurs n'imitèrent pas sa prudence et sa modération; leurs prétentions tyranniques suscitèrent de fréquentes révoltes; les haines de partis se réveillèrent, et pendant quatre-vingt-trois ans la république fut presque continuellement déchirée par des luttes intestines.

Combat naval contre Pépin (801). — Cependant, maîtres de la mer, les Vénitiens s'étaient vus jusqu'alors à l'abri de tout danger extérieur : ni les Ostrogoths, ni les Lombards, n'avaient osé braver leurs escadres. Pépin, plus audacieux, arma des navires à Ravenne et vint les attaquer avec toutes ses forces. La tour de Brondolo, Chioggia, Palestrine, tombèrent bientôt en son pouvoir, et peu de temps après Albiola eut le même sort. Malamocco, siége du gouvernement, ne se trouvait plus séparé de l'ennemi que par un canal étroit. Dans ce moment critique, Ange Participazio détermina les habitants à se réfugier dans Rialte qu'il était plus facile de défendre (1). La flotte du roi d'Italie essaya de les y poursuivre; mais les bâtiments légers des Vénitiens en fuyant devant elle l'entraînèrent sur des bas-fonds, et, lorsque la marée descendante l'eut mise dans l'impossibilité de manœuvrer, ils l'assaillirent de toutes parts, prirent plusieurs vaisseaux et en brûlèrent un grand nombre. — Pépin, pour se

(1) D'après certains historiens, Pépin aurait jeté entre Albiola et Malamocco un pont de bateaux que les Vénitiens détruisirent. — Dandolo n'en fait pas mention dans sa chronique.

venger de cet échec, saccagea les villes dont il s'était emparé et regagna Ravenne.

Depuis ce moment Rialte devint la capitale de l'État; on réunit par des ponts à cette île les soixante îlots voisins qui se couvrirent de maisons, et la nouvelle cité fut nommée Venise (1). Son commerce prit dès lors la plus grande importance en Orient, et elle perfectionna son architecture navale à l'école des Byzantins.



(*Fig.* 83.)

(1) Vingt ans après, on y transporta d'Alexandrie le corps de saint Marc. Cet évangéliste fut depuis lors le patron de la république; son nom devint le cri de guerre des Vénitiens, leur signal de ralliement dans les dangers.

Expédition contre les Sarrasins (837). — Les peuples des côtes de l'Italie méridionale, toujours insultés par les pirates, ne savaient ni les punir ni même les repousser. A cette époque, c'étaient les Arabes qui désolaient la Pouille, la Calabre et les environs de Rome. Dans cette extrémité, les Italiens implorèrent le secours de l'empereur Michel le Bègue. Ce prince fit aussitôt partir trente navires sous les ordres de Théodose, et, comme ces forces n'étaient pas suffisantes pour attaquer les Sarrasins, l'amiral grec alla d'abord solliciter la république de s'unir à lui. Le doge, Pierre Gradenigo, cédant à cette demande, équipa soixante vaisseaux, et la flotte combinée ne tarda pas à prendre la mer. On rencontra les musulmans près de Crotone. Les Vénitiens engagèrent l'action avec beaucoup de vigueur; mais bientôt, abandonnés par leurs lâches alliés, ils se virent contraints de battre précipitamment en retraite après avoir essuyé des pertes considérables, et furent poursuivis par les vainqueurs jusqu'à l'entrée des lagunes.

Les infidèles, maîtres de l'Adriatique, ravagèrent tout le littoral, et, dès qu'ils eurent quitté cette mer, les Narentins vinrent piller la ville de Caorlo.

Ces malheurs publics firent naître des discordes civiles; pendant près de cinquante ans des rixes continuelles et sanglantes, dans lesquelles trois doges succombèrent, affaiblirent la république (837-888). Enfin Pierre Tribuno rétablit la tranquillité. Venise répara promptement ses pertes et sa marine par son commerce; on entoura la ville de fortifications; des chaînes furent tendues à l'entrée du port pour le mettre à l'abri de toute surprise; le quartier d'Olivolo, devenu une espèce de fortification, prit le nom de Castello.

Combat naval contre les Hongrois (900). — Ces utiles travaux venaient d'être terminés, lorsque les Hongrois forcèrent le passage des Alpes et arrivèrent aux abords de l'Adriatique. La réputation de Venise, l'espoir d'un riche butin, ne pouvaient manquer de les attirer. Ils se jetèrent dans des barques, ravagèrent Città Nuova, Equilo, Capo d'Argere, Chiog-

gia, et s'avancèrent jusqu'à Malamocco. La consternation régnait dans la capitale. Le doge arma promptement la flotte, ranima le courage des Vénitiens en leur rappelant que déjà des ennemis plus redoutables avaient été battus dans ces mêmes lieux, et les conduisit au combat. Les barbares engagèrentla lutte avec fureur, mais, comme ils n'avaient aucune connaissance desévolutions navales, ils furent complétement défaits et s'empressèrent de quitter cette mer couverte de leurs débris pour aller dévaster l'Italie.

Quelques années après, la république tourna ses armes contre les Narentins. Pierre Candiano II, vengeant la mort de son père qui avait péri en combattant ces barbares, les vainquit dans plusieurs rencontres (1). Candiano III remporta aussi de grands avantages sur ces forbans et leur imposa des tributs (945). — Cependant les divisions intestines ne tardèrent pas à causer de nouveaux malheurs. Les Caloprini, vaincus par les Morosini, allèrent lâchement implorer l'appui d'Othon II. Ce prince les accueillit favorablement, et, d'après leurs conseils, défendit à ses sujets de commercer avec les Vénitiens. Tous les passages furent gardés, toutes les communications interrompues, et la capitale, privée d'approvisionnements, allait se trouver réduite aux dernières extrémités, lors-

(1) Sous le gouvernement de Candiano II, les corsaires firent un coup de main des plus hardis. Il était d'usage alors que les mariages des citoyens considérables se célébrassent tous à la fois dans l'église cathédrale de Castello, la veille de la Chandeleur. On portait à la suite des mariées des cassettes contenant la dot et les présents qui leur étaient donnés. — Des pirates de l'Istrie entreprirent de se saisir de ce riche butin. Ils arrivèrent la nuit près du rivage sans être aperçus, et le lendemain, pendant la cérémonie, ils se précipitèrent dans l'église le sabre à la main, s'emparèrent des jeunes mariées ainsi que de leurs richesses, les forcèrent à monter sur les barques préparées pour leur enlèvement et s'éloignèrent à force de rames. Cette témérité jeta l'épouvante dans Venise. Le doge se mit aussitôt à la poursuite des Istriotes avec quelques navires et les rejoignit près de Caorlo. Pas un des ravisseurs n'échappa aux vengeances des époux irrités, et le même jour les belles Vénitiennes furent reconduites triomphalement à l'église d'où elles avaient été enlevées. — Pour perpétuer le souvenir de cet événement on établit la fête des Maries. Tous les ans, la veille de la Purification, douze jeunes filles richement parées étaient conduites par la ville dans des gondoles. On les menait successivement chez les principaux citoyens, et la journée se terminait par un repas somptueux qu'on leur servait dans une des salles du palais. Cet usage a duré jusqu'à la guerre de Gênes (Sabellicus).

que l'empereur partit pour Rome, où il mourut peu de temps après (983). — L'impératrice Adélaïde (sa mère), qui résidait à Plaisance, leva le blocus, et les Caloprini rentrèrent dans leur patrie. Mais ce retour de calme ne fut pas de longue durée, et Venise se vit de nouveau troublée par les haines des factions rivales.

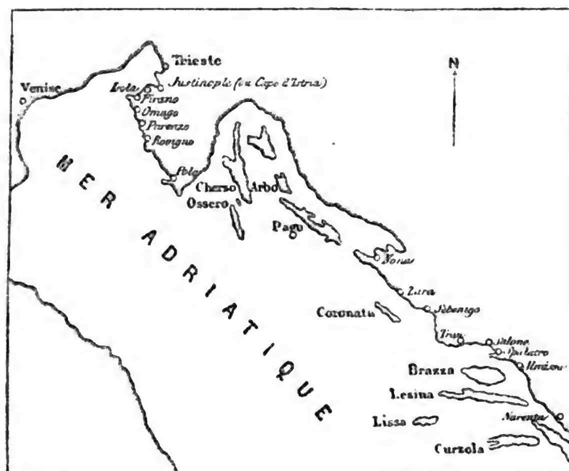
L'élection de Pierre Urseolo II (991) mit enfin un terme aux violences des partis. Aussi habile administrateur qu'intrépide guerrier, le nouveau doge s'occupa d'abord de la navigation. Il conclut avec les différents États de l'Italie des traités avantageux, acheta de petits ports sur la Livenza, la Piave et le Sile, prit à ferme les douanes de plusieurs princes, obtint que les bâtiments vénitiens seraient exempts de droits dans les ports de l'empire d'Orient et s'attira par des présents la bienveillance du soudan d'Égypte (Sabellicus).

Expédition contre les Narentins. — Urseolo venait de donner une nouvelle activité au commerce, lorsque les Istriens, les Liburniens et les Dalmates lui demandèrent son assistance contre les Narentins, offrant de se donner à la république si on les secourait. Venise ne voyait pas sans jalousie des peuples libres, industrieux, bons marins, établis sur la côte orientale (1) de l'Adriatique; elle s'empressa de faire des armements considérables pour aller recevoir leur soumission et attaquer les pirates.

Le doge se mit en mer au printemps de l'année 997 et se rendit à Pola, où les magistrats des villes maritimes de l'Is-

(1) Lorsque Théodose avait partagé le monde romain, il avait annexé la côte orientale de l'Adriatique à l'empire d'Orient; mais ce partage fut bientôt annulé par les barbares. Des conquérants de race esclavonne fondèrent en Illyrie deux royaumes indépendants et ennemis de Byzance : celui de Croatie au nord, celui de Dalmatie au sud. Les Grecs ne purent conserver qu'un certain nombre de villes fortes situées au bord de la mer, et, comme ils n'avaient pas assez de troupes pour mettre garnison dans chacune, ils rendirent aux bourgeois le droit de porter les armes et d'élire leurs magistrats. Après leur avoir ainsi donné une patrie et le désir de la défendre, ils se crurent dispensés de les protéger. Les cités maritimes de l'Istrie qui avaient relevé de l'empire d'Occident n'étaient pas moins indépendantes, de sorte que la côte illyrienne d'une extrémité jusqu'à l'autre se trouvait alors parsemée de républiques naissantes.

trie (Trieste, Capo d'Istria, Isola, Pirano, Omago, Parenzo, Rovigno), prêtèrent serment de fidélité. Il aborda ensuite à Zara et y reçut également l'hommage des députés de Nona, de Sebenigo, de Trau, de Salone, de Spalatro et d'Almissa. Les îles de la côte, Cherso, Ossero, Arbo, Pago, Coronata, Brazza, Lissa, suivirent leur exemple, à l'exception de Curzola et de Lesina. Urseolo s'avança contre ces deux dernières, les soumit après une assez vive résistance, et ruina le pays des



(Fig. 83.)

Narentins, qui ne purent jamais renouveler leurs brigandages (1). (Dandolo, Chroniq., liv. IX.)

Quelque avantageuse que fût à la république la destruction de Narenta, la soumission volontaire de la Dalmatie et de l'Istrie lui fut plus profitable encore, puisqu'elle la mit en état de tirer désormais de son propre territoire tous les objets de première nécessité qu'elle n'avait pas.

(1) Revenu à Venise avec sa flotte victorieuse, Urseolo reçut le titre de duc de Dalmatie. Quant aux villes qui avaient fait leur soumission, on leur imposa, comme à celles qui avaient été conquises, des podestats vénitiens.

Dans les loisirs de la paix, Urseolo employa noblement sa fortune à relever des monuments publics : il fit reconstruire la métropole de Grado et plusieurs édifices à Città Nuova.

Othon Urseolo suivit les glorieuses traces de son père : il prit la ville d'Adria, battit l'armée du roi de Croatie, Murcimir, qui était venu assiéger Zara, et le contraignit à demander la paix. Une protection si efficace et si vite accordée lui attacha les peuples de la Dalmatie. Il montra sa flotte dans leurs diverses îles, visita les villes principales et rentra triomphant à Venise, où le malheur l'attendait. Des factieux le surprirent dans son palais, lui rasèrent la barbe et l'envoyèrent en exil. — Pierre Centranigo, son successeur, fut déposé après quatre ans de règne (1029). La tranquillité se rétablit sous le dogat de Dominique Flabenigo, premier auteur de tous ces désordres; mais les agitations précédentes avaient fait négliger les colonies. Zara, que le roi des Croates remuait par ses intrigues, envoya prêter serment à ce prince et chassa le podestat vénitien (1065). Un si mauvais exemple pouvait entraîner bientôt les autres villes si l'on n'apportait la plus grande diligence à comprimer la révolte. Le doge (Contarini) partit sur-le champ à la tête de forces nombreuses, s'empara de la cité rebelle et se contenta de la replacer dans la position d'où elle avait voulu sortir, la menaçant toutefois d'une punition sévère si elle cherchait encore à secouer le joug.

Guerre contre les Normands (1083-1084). — Après avoir ainsi affermi sa domination dans l'Adriatique, Venise s'unit aux Grecs contre les Normands dont la puissance lui portait ombrage (*voir* Marine des empereurs d'Orient), et obtint en récompense des services qu'elle leur rendit de nouveaux avantages pour son commerce. Alexis Comnène déclara que les Vénitiens seraient considérés désormais à Constantinople non comme étrangers, mais comme nationaux, et soumit tous les négociants d'Amalfi qui aborderaient sur les côtes de l'empire à payer une redevance annuelle de trois *perperi* à l'église de Saint-Marc.

Expéditions en Orient. — Pendant la première croisade, la république fit des armements considérables. Deux cents navires (1) se dirigèrent d'abord vers Rhodes et rencontrèrent près de cette île les forces navales des Pisans, qui se rendaient aussi à la terre sainte. Bien que les deux États fussent en paix, il se livra entre leurs armées, pour des raisons futiles, un combat dans lequel les Vénitiens eurent l'avantage et prirent vingt-deux bâtiments. — Ils allèrent ensuite piller Smyrne, que les musulmans avaient laissée sans défense, facilitèrent aux croisés la conquête de Jaffa en tenant le port bloqué, et revinrent passer l'hiver dans les lagunes (1199). La campagne suivante, ils ne contribuèrent qu'à la prise de Caïpha, et quittèrent bientôt les parages de la Syrie pour aller ravager la Calabre. Quatre ans après, une flotte de cent voiles concourut aux siéges de Saint-Jean d'Acre, de Sidon et de Béryte; puis elle se rendit sur les côtes d'Égypte, où elle prit Faramina, repaire de pirates arabes, et brûla tous les navires qui s'y trouvaient (Sabellicus).

Pour récompenser de si éclatants services, Baudouin, successeur de Godefroy de Bouillon sur le trône de Jérusalem, abandonna aux Vénitiens un quartier de la ville de Ptolémaïs et leur donna la permission d'y commercer avec toutes sortes de franchises.

A la sollicitation du pape Calixte II, la république arma contre les infidèles en 1122. — Cent navires (deux cents d'après quelques historiens), sous les ordres de Dominique Michieli, attaquèrent les forces navales des Sarrasins près de Jaffa et les détruisirent complétement. — Après cette victoire, la flotte concourut aux siéges de Tyr (2) et d'Ascalon, qui tombèrent au pouvoir des Latins.

(1) Sous les ordres de Michieli, fils du doge.

(2) Avant de commencer les hostilités, Michieli, qui ne se contentait pas d'une gloire stérile, avait fait signer un traité par lequel il était stipulé qu'outre le quartier de Ptolémaïs, que les Vénitiens possédaient déjà, on leur céderait dans toutes les cités du royaume latin une rue entière, avec un bain, un four, un marché et une église; que les marchandises qu'ils transporteraient en Asie seraient exemptes de droits; qu'ils ne payeraient aucun impôt, et qu'ils ne reconnaîtraient d'autre juridiction que celle de leurs magistrats; que, si l'on prenait Tyr et Ascalon, le

Guerres contre les Grecs. — Ces succès des croisés avaient inspiré à l'empereur de Constantinople (Jean Comnène) une inquiète jalousie. Mécontent de ce que la république avait favorisé l'établissement des Européens dans la Palestine, il donna l'ordre à ses vaisseaux d'attaquer tous les bâtiments de commerce vénitiens qu'ils rencontreraient en mer. Cette trahison indigna le doge. Il conduisit sa flotte devant Rhodes qu'il prit d'assaut, parcourut ensuite l'Archipel, mit à feu et à sang Scio, Samos, Mitylène, Paros, Andro, Lesbos, et punit de la même manière quelques villes de la Dalmatie dont la fidélité avait chancelé (1125-1126). Cependant la bonne intelligence se rétablit vingt ans après entre les deux États, et Venise prêta le secours de ses armes à Manuel Comnène dans la lutte qu'il eut à soutenir contre les Normands; mais la perfidie de ce prince suscita une nouvelle guerre en 1171. Cent vingt galères à deux rangs de rames, conduites par Vital Michieli II, reprirent Trau et Raguse que l'empereur avait fait occuper. La flotte cingla ensuite vers l'Archipel; Négrepont, qu'elle menaça d'abord, n'opposa aucune résistance, et Chio ne tarda pas à tomber en son pouvoir. Mais bientôt la peste décima les équipages, et il fallut se résoudre à brûler une partie des navires faute de matelots pour les manœuvrer. Dans ce désastre, le doge, apprenant que cent cinquante bâtiments venaient l'attaquer, se remit promptement en mer, se dirigea d'abord vers Lesbos, puis vers Lemnos, toujours poursuivi par l'armée impériale, et parvint à regagner les lagunes avec dix-sept vaisseaux.

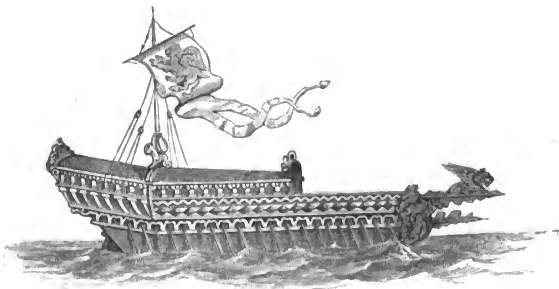
La terrible maladie qui avait moissonné tant de braves marins s'étendit sur la capitale et y fit d'affreux ravages : plusieurs milliers de citoyens périrent en quelques jours (1172).

Combat de Pirano. — Depuis dix-huit ans le pape Alexandre III errait d'États en États, voyait sans cesse renaître ses compétiteurs, et opposait une constance inébranlable aux injustes prétentions de Frédéric-Barberousse. Venise, qui ve-

tiers de ces villes et de leur territoire deviendrait la propriété de la république.

nait d'accéder à la ligue des villes lombardes, offrit un asile à l'illustre pontife en 1177, et prit généreusement sa défense contre le puissant empereur d'Allemagne. — Trente galères, sous les ordres du doge Sébastien Ziani, combattirent non loin de Pirano l'armée impériale, forte de soixante-quinze voiles (1), et la défirent complétement après une lutte acharnée de plusieurs heures.

Cette brillante victoire remplit la capitale d'étonnement et de joie. La flotte à son retour fut saluée par les acclamations du peuple assemblé sur le rivage ; le pape courut au devant de Ziani, et, pour lui faire sentir toute la vivacité de sa reconnaissance, il dit en lui présentant son anneau : « Recevez-le de moi comme une marque de l'empire de la mer ; « vous et vos successeurs épousez-la tous les ans, afin que la « postérité sache que cette mer vous appartient par le droit « de la victoire, et doit être soumise à votre république, « comme l'épouse l'est à son époux. » Telle fut l'origine du mariage symbolique de Venise et de l'Adriatique, qui se célébrait le jour de l'Ascension. Le doge, entouré des principaux sénateurs, montait sur un vaisseau doré nommé le *Bucentaure* (2), et se rendait au Lido, suivi de nombreuses gondoles richement ornées.



(*Fig.* 84.)

(1) Ces forces étaient commandées par Othon, l'un des fils de l'empereur.

(2) Bucentaure était le nom d'une variété dans les grandes galères, ainsi que le

Après les cérémonies religieuses le doge s'avançait seul, élevait vers le ciel un anneau et le jetait ensuite dans les flots en disant : « Mer, nous t'épousons en signe de la véri« table et perpétuelle souveraineté que nous avons acquise « sur toi (Desponsamus te, mare, in signum veri perpetuique « dominii). »

La victoire de Pirano produisit les plus heureux résultats : Frédéric humilié consentit à négocier. Une conférence se tint au palais épiscopal de Castello, et l'on ne tarda pas à s'entendre sur les conditions de la paix. — Alexandre, reconnu pape légitime, fut rétabli dans tous ses droits, et les villes liguées de Lombardie obtinrent une trêve de six ans.

Après la signature du traité, le pontife et l'empereur se réconcilièrent en présence de tout le peuple réuni sur la place de Saint-Marc, et passèrent ensuite plusieurs jours ensemble dans la plus grande intimité.

Troisième croisade. — Toujours occupée d'étendre son commerce et sa puissance, la république, qui s'était acquis tant de titres à la considération de l'Europe en protégeant le chef

prouve un décret du 30 décembre 1337, cité par Marin : « Quod in Christi nomine « armentur per commune sex galeæ quarum quatuor sint de mensuris Bucentau« riorum et aliæ duæ de minori mesura... » (Qu'au nom du Christ la commune arme six galères dont quatre soient de la grandeur des Bucentaures et les deux autres moins grandes...)

Bien des conjectures ont été faites sur l'étymologie du mot bucentaure. D'après Valterius et le père de la Cerda, les bucentaures étaient des navires à la proue desquels se voyait peinte ou sculptée la figure d'un Centaure ; d'autres érudits ont tiré l'origine de Bucentaure du latin « navis ducentorum hominum. » — Ducentorum put aisément devenir bucentaurum, puis bucintoro. « Mais, dit avec « raison le savant auteur du *Glossaire nautique* et de *l'Archéologie navale*, « rien ne prouve que les choses se soient passées ainsi. On pourrait, en multi« pliant les hypothèses étymologiques, supposer que Bucentauro est une contrac« tion de Buccinator, si l'on admettait que sous l'éperon du navire était un triton « jouant du buccin. On pourrait ajouter que, les Bucentaures étant de grands et « magnifiques navires chargés d'ornements peints et dorés, on avait nommé le « premier individu de cette famille *buzzo cinto d'oro*, ventre à la ceinture d'or, « et que ce nom se contracta en bu-cint-oro. »

Au dix-huitième siècle, le Bucentaure que montait la Seigneurie, le jour de l'Ascension, était une haute et lourde galère, ornée plutôt qu'armée de deux éperons, l'un très-long au-dessus d'un autre plus court, et enrichie d'élégantes sculptures recouvertes d'or de sequins.

de l'Église, voulut encore concourir au succès de la troisième croisade : son armée navale arriva devant Saint-Jean d'Acre, tombée comme Jérusalem au pouvoir de Saladin, soudan d'Égypte. Les Sarrasins, vigoureusement attaqués, opposèrent la plus vive résistance. La rivalité du roi de France Philippe-Auguste et du roi d'Angleterre Richard Cœur-de-Lion, les démêlés de Lusignan avec le marquis de Montferrat, prolongèrent longtemps les discordes et le siége. Enfin la ville capitula en 1191 ; les Vénitiens furent rétablis dans le quartier qu'on leur avait assigné après la première conquête, et aussitôt la flotte regagna les lagunes.

L'année suivante, une escadre, sous les ordres de Jean Baseio et de Thomas Falier, attaqua vivement les Pisans dans la rade de Pola que ces audacieux marins avaient enlevée par surprise, détruisit plusieurs de leurs navires, poursuivit les autres jusque sur les côtes de la Morée et remporta un second avantage près de Modon. Bientôt le pape (Célestin III) se porta pour médiateur entre les deux républiques, et la bonne intelligence ne tarda pas à se rétablir.

Traités avantageux. — L'ambition des Vénitiens se dirigeait toujours vers le Levant : ils conclurent en 1196, avec les princes alors maîtres des bords de la mer Noire, un traité de commerce qui leur assurait quelques priviléges, ainsi que le droit d'avoir des consuls à Trébizonde, à Tana et dans l'Arménie.

Quatrième croisade. — Cependant on préparait la quatrième croisade. Baudouin comte de Flandre, Louis comte de Blois, Geoffroy comte du Perche, Henri comte de Saint-Paul, Simon de Montferrat, deux comtes de Brienne, Matthieu de Montmorency, pouvaient être considérés comme les principaux chefs de l'entreprise. Le voyage était long, et le passage sur les terres de l'empire d'Orient offrait bien des dangers. Les croisés résolurent donc de se rendre par mer en Égypte et demandèrent à cet effet le secours de Venise. Le doge (Henri Dandolo) promit à leurs ambassadeurs de fournir des

bâtiments pour le transport de quatre mille cinq cents chevaliers (1), ainsi que de vingt mille fantassins, et le prix de ce service fut réglé à deux marcs d'argent par homme et quatre par cheval (2). Il fut stipulé en outre que cinquante galères seconderaient les opérations de l'armée sous la condition que le butin et les conquêtes seraient partagés également entre les Vénitiens et les Français.

Les préparatifs de l'expédition se firent avec la plus grande activité et furent terminés au mois d'octobre 1202. — Il ne restait plus qu'à prendre les dernières dispositions pour le départ, lorsqu'Alexis, fils d'Isaac Lange qui avait été privé de la vue et jeté dans les fers, vint implorer l'assistance des croisés. Ceux-ci, émus par le tableau des malheurs du jeune prince et séduits surtout par les offres dont il accompagnait sa demande, s'engagèrent à rétablir son père sur le trône. — Quelques mois après, ils avaient rempli leur promesse; mais bientôt, obligés de combattre les Grecs armés contre eux par l'usurpateur Murtzuphle, ils prirent d'assaut Constantinople et se partagèrent les provinces de l'empire (voir Marine des empereurs d'Orient, p. 411-416).

Première guerre contre les Génois. — Les nombreuses îles échues en partage aux Vénitiens furent presque toutes conquises par des particuliers (3), et le gouvernement ne prit possession lui-même que de Corfou et de Candie, que lui avait cédé le marquis de Montferrat pour dix mille marcs d'argent.

Les Génois, qui ne pouvaient voir sans jalousie les rivaux de leur commerce former de si puissants établissements dans

(1) Chaque chevalier avait deux écuyers.

(2) Ce qui faisait 85,000 marcs d'argent, représentant environ quatre millions et demi de la monnaie actuelle.

(3) Ces conquêtes, plus brillantes que solides, ajoutèrent peu à la puissance réelle de Venise : car, si le sénat par de sages mesures empêcha que les trésors et la population de la république n'allassent s'ensevelir dans les provinces éloignées qu'elle venait d'acquérir, l'ambition des particuliers, auxquels ce vaste champ fut ouvert, ne laissa pas de coûter à la nation des sommes considérables, et un grand nombre de citoyens abandonnèrent, pour des entreprises chevaleresques, le commerce et la navigation qui faisaient la principale force de l'Etat.

les mers de l'Orient, voulurent couper la communication de ces colonies avec la métropole, et envoyèrent trente galères croiser à l'entrée de l'Adriatique. — Aussitôt Jean Trevisani appareilla de Venise avec neuf gros vaisseaux, courut sur les ennemis qu'il rencontra près de Trapani, les attaqua vivement malgré l'inégalité du nombre, et les mit en fuite. Non content de ce succès, il les poursuivit jusque sur la côte d'Afrique, les vainquit deux fois encore, et s'empara de tous leurs navires : ce désastre détermina le sénat de Gênes à demander la paix.

Révoltes de Pola, de Zara et de l'île de Candie. — La Seigneurie se vit bientôt dans la nécessité de faire un nouvel armement pour replacer sous son obéissance Pola et Zara. La flotte assiégea ces deux places et les réduisit à capituler. Les Candiotes, qui avaient aussi levé l'étendard de la révolte, soutinrent contre la république une guerre de plusieurs années, et l'on ne parvint à pacifier l'île qu'en y envoyant de nombreuses colonies et en traitant avec les rebelles.

Pendant ce temps la discorde avait de nouveau éclaté entre le saint-siége et l'empire ; l'Italie était déchirée par les factions ; les Guelfes et les Gibelins donnaient le triste spectacle de leurs luttes sanglantes. Les Vénitiens, fidèles protecteurs du pape, équipèrent une flotte qui, sous le commandement de Pierre Tiepolo, alla croiser dans les mers de Naples et fit quelques ravages sur le littoral. — Ils tournèrent ensuite leurs armes contre Ezzelin, chef du parti des Impériaux (des Gibelins) en Lombardie, emportèrent d'assaut Padoue et la livrèrent au pillage (1249).

Seconde guerre contre les Génois (1256-1270). — Il ne restait plus aux chrétiens, de toutes les conquêtes qu'ils avaient faites dans la terre sainte, que deux ou trois places sur la côte de Syrie ; la plus forte de ces villes était Saint-Jean d'Acre ; c'était là que presque tous les Latins s'étaient réfugiés. Le roi de Jérusalem, les comtes de Tripoli et d'Édesse, les grands-maîtres de l'Hôpital et du Temple, les Pisans, les Vénitiens,

les Génois, y avaient chacun leur quartier. La prétention de ces derniers à la possession exclusive de l'église du monastère de Saint-Saba donna lieu à une querelle ; on en vint aux mains, et les Vénitiens, moins nombreux, furent chassés de la cité. — Cette agression ne pouvait rester longtemps impunie. — Treize galères envoyées par la Seigneurie forcèrent l'entrée du port, brûlèrent tous les bâtiments qui s'y trouvaient, et défirent complétement, peu de jours après, l'escadre des Génois établis à Tyr. Mais ce n'était là que le prélude de combats plus sérieux. Les deux républiques armèrent avec une égale activité et mirent bientôt en mer des forces importantes.

Bataille de Saint-Jean d'Acre. — La première rencontre eut lieu, le 26 juin 1258, devant Saint-Jean d'Acre. La flotte vénitienne, forte de cinquante-trois voiles, était commandée par André Zeno et Laurent Tiepolo; celle des ennemis (1), par Guillaume Boccanegra. Dès le premier choc la ligne des Génois fut rompue, et, malgré les prodiges de valeur qu'ils firent pour réparer ce désavantage, ils ne purent rétablir le combat, et se virent contraints de se réfugier à Tyr, laissant vingt-quatre navires au pouvoir des vainqueurs.

Affaiblie par cet échec, Gênes réunit alors ses vaisseaux à ceux de Michel Paléologue qui lui offrit des établissements aux dépens de sa rivale, et les hostilités continuèrent pendant les années suivantes sans résultats importants.

La Seigneurie résolut enfin de donner aux opérations militaires une direction plus énergique, et, afin de couper toute communication entre l'Italie et le Levant, elle donna l'ordre à Jacques Dandolo d'aller croiser dans le canal de Malte avec trente-sept galères. Les Génois en équipèrent trente-deux, et mirent aussitôt à la voile pour rompre cette barrière qui les séparait de l'Orient.

Bataille de Trapani. — Ce fut à la hauteur de Trapani que l'action s'engagea, et ces redoutables marins déployèrent

(1) Elle ne comptait que quarante galères et quatre gros vaisseaux.

durant plusieurs heures toute la bravoure qu'inspirent la haine et le désir de la vengeance. Enfin la victoire se déclara pour le pavillon de Saint-Marc; tous les bâtiments des Génois furent ou pris, ou brûlés, ou engloutis dans les flots.

Les vainqueurs, hors d'état de poursuivre leurs succès, car ils avaient éprouvé eux-mêmes des pertes énormes, ne tardèrent cependant pas à recueillir le fruit de cet important triomphe. Michel Paléologue, persuadé qu'il ne devait plus compter sur le secours de ses alliés, se hâta de conclure une trêve dont la ratification fut signée par le doge (1268). Mais, en désespérant de la cause des Génois, l'empereur d'Orient n'avait pas apprécié ce que peuvent fournir de ressources le patriotisme et le commerce. Tandis qu'à Constantinople il traitait sans avoir combattu, à Gênes toutes les fortunes, tous les bras, étaient employés à préparer de nouveaux armements, et Venise apprit quelque temps après avec étonnement que les vaisseaux de son implacable ennemie avaient ravagé les côtes de l'île de Candie et ruiné de fond en comble la ville de la Canée. Les flottes des deux nations se rencontrèrent l'année suivante non loin de Tyr, et les Génois, quoique supérieurs en nombre, furent encore défaits sans être découragés. — Ne pouvant plus rassembler des armées, ils firent une guerre de corsaires, et cette lutte, si fatale aux chrétiens, si favorable aux infidèles, ne cessa qu'en 1270 par la médiation de Philippe-le-Hardi successeur de saint Louis.

Changements dans le mode d'élection du doge (1267). — Le droit d'élire le chef de l'État, exercé d'abord par l'assemblée du peuple, avait été conféré depuis 1178 à quarante et un membres du grand conseil, choisis par quatre commissaires.

Afin de mettre obstacle à la brigue, on régla que pour l'avenir la nomination des quarante et un électeurs serait le résultat de cinq tirages au sort entremêlés de cinq scrutins, et que ceux qui auraient été ainsi désignés resteraient enfermés dans une salle jusqu'au moment où ils auraient fait connaître leur choix.

Le premier essai de cette nouvelle forme d'élection éleva

au dogat Laurent Tiepolo, qui dix ans auparavant avait battu les Génois dans la mer de Syrie. Les marins le portèrent en triomphe jusqu'à son palais, et de là vint l'usage que les ouvriers de l'arsenal soutinssent sur leurs épaules le fauteuil du doge, lorsqu'on lui faisait faire, après son installation, le tour de la place Saint-Marc.

Prétentions de Venise à la souveraineté de l'Adriatique. — Vers cette même époque la république, se déclarant maîtresse de l'Adriatique, établit un impôt considérable sur tous les bâtiments qui naviguaient dans cette mer. C'était porter un coup fatal au commerce maritime des riverains. — Les Bolonais et les Anconitains appuyèrent par les armes leurs justes réclamations et remportèrent d'abord quelques avantages; mais, trop faibles pour opposer une longue résistance, ils furent contraints de reconnaître un droit qui n'avait d'autre fondement que la force (1).

Cependant les infidèles avaient fait en Palestine de rapides conquêtes : Antioche, Tripoli, étaient tombées au pouvoir des Sarrasins, et sur cette terre arrosée du sang de tant d'illustres guerriers d'Occident il ne restait aux chrétiens que trois villes.

Affaiblis par leurs discordes, ils ne tardèrent pas à perdre ces dernières retraites. Saint-Jean d'Acre, emportée d'assaut par le soudan d'Égypte, le 18 mai 1291, fut ruinée de fond en comble. Les habitants de Béryte et de Sidon, saisis d'épouvante, abandonnèrent leurs demeures, et peu de jours après quelques navires chargés de fugitifs annoncèrent à Venise qu'elle venait de perdre ses comptoirs de Syrie, source d'im-

(1) Bientôt toutes les puissances reconnurent ce droit de souveraineté. Les exemples sont fréquents de demandes adressées à la Seigneurie pour obtenir le libre passage de grains, de marchandises, de munitions, et souvent elle fit des concessions; mais elle se montra toujours jalouse d'interdire la navigation du golfe aux bâtiments de guerre, et ne laissa échapper aucune occasion de constater et de soutenir son privilége à cet égard. — Même à une époque où la république était déjà fort déchue de sa puissance, et où d'autres nations avaient une marine bien autrement respectable que la sienne, en 1630, le Sénat ne voulut pas permettre que l'infante Marie allât de Naples à Trieste escortée par l'armée navale du roi son frère, et la princesse dut se résigner à demander le passage sur la flotte de Venise.

menses richesses depuis deux siècles. Ces nouvelles, qui auraient dû répandre la consternation dans la capitale, n'y produisirent qu'une médiocre sensation : la trêve avec Gênes allait expirer, et l'on ne songeait qu'à recommencer au plus tôt la lutte contre cette puissante rivale (1).

Troisième guerre contre les Génois (1293-1299). — Dès que les préparatifs furent achevés, Roger Morosini se mit en mer avec soixante vaisseaux bien armés, fit voile vers l'Archipel, passa les Dardanelles, traversa la Propontide, ravagea et incendia le faubourg de Péra, entra ensuite dans le Pont-Euxin, détruisit les établissements que les Génois avaient sur les côtes, et reprit la route de Venise après avoir détaché (2) vingt-cinq navires chargés de soumettre Théodosie. Cette ville n'opposa pas une forte résistance; mais les Vénitiens, obligés d'hiverner dans ce parage, y souffrirent beaucoup du froid, qui fit périr un grand nombre de matelots (Sabellicus).

Gênes s'était laissé surprendre; pour réparer cette première faute elle se hâta, dès le retour du printemps, d'envoyer dans l'Adriatique (3) soixante-six galères commandées par Lamba Doria.

Bataille de Curzola. — Quatre-vingt-quinze bâtiments, sous les ordres de Charles et d'André Dandolo, se portèrent à la rencontre de l'ennemi. L'action s'engagea non loin de Curzola, et, pendant plusieurs heures, les marins et les soldats déployèrent des deux côtés la plus grande bravoure, les chefs rivalisèrent d'audace et d'habileté. Enfin l'armée vénitienne fut entièrement défaite : douze vaisseaux seulement parvinrent à s'échapper; soixante-cinq périrent dans les flots; dix-huit tombèrent au pouvoir des Génois avec sept mille prison-

(1) Les deux républiques avaient alors des forces maritimes à peu près égales; elles firent des armements que tous leurs contemporains ensemble n'auraient pu surpasser et dont l'appareil n'était pas moins formidable, sauf les différences qui résultent de l'état de l'art, que les flottes des plus puissantes nations de nos jours.

(2) Sous les ordres de Jean Soranzo.

(3) Une autre flotte aussi nombreuse croisait sur les côtes de Sicile.

niers, au nombre desquels étaient l'amiral André Dandolo (1) et le fameux voyageur Marco Polo (2).

Lorsque les navires échappés de ce combat entrèrent dans Venise, on craignit de voir paraître presque aussitôt la flotte victorieuse; mais, hors d'état de tenir longtemps la mer, elle ne tarda pas à s'éloigner.

L'année suivante (1295), la fortune ne cessa pas d'être favorable aux Génois. Ils détruisirent, devant Gallipoli, les forces navales commandées par Baseio, firent ensuite une descente près de la Canée et pillèrent pour la seconde fois cette opulente cité.

Déjà Venise avait perdu dans cette guerre plus de cent vaisseaux; la principale de ses colonies était ravagée, les autres pouvaient l'être. Dans cette extrémité les particuliers vinrent au secours du gouvernement. De hardis corsaires désolèrent le commerce de l'ennemi, insultèrent ses côtes, et l'un d'eux, nommé Sclavone, eut même l'audace d'aller brûler des vaisseaux à l'entrée du port de Gênes.

Cette lutte acharnée avait épuisé les finances des deux États; ils conclurent, en 1299, sous la médiation de Matthieu Visconti, duc de Milan, un traité de paix par lequel la navigation était interdite pendant treize ans aux bâtiments vénitiens dans le Pont-Euxin et la mer de Syrie.

(1) Cet infortuné général, se voyant conduire à Gênes chargé de fers et honteusement attaché sur le banc d'une galère, ne voulut pas servir au triomphe de ses ennemis : il se brisa la tête contre le bord du navire.

(2) Amené en Chine (en 1271) par son père et son oncle à la résidence de Kublaï-Khan, Marco Polo plut à ce prince et ne tarda pas à être admis dans ses conseils. La part notable qu'il prit au siége de Siang-Yang-fu (1273) lui valut de nouveaux honneurs, et il fut chargé de missions importantes qui lui donnèrent toutes les facilités d'explorer une grande partie de la Chine et des pays voisins. Après avoir ainsi passé près de vingt ans dans ces régions lointaines, comblé des bienfaits de l'empereur, il se dirigea vers Sumatra où la mousson le retint pendant cinq mois, gagna de là Ceylan, doubla le cap Comorin, longea pendant quelque temps les côtes du Malabar, traversa l'océan Indien et aborda enfin à Ormuz. Il se rendit ensuite par terre à Trébizonde, s'embarqua dans ce port et revint à Venise en passant par Constantinople et Négrepont.

Ce fut pendant sa captivité que Marco Polo fit écrire par un Pisan, nommé Rusticiano, la relation de ses voyages, un des plus précieux monuments géographiques que nous possédions.

Guerre contre l'empereur d'Orient (1300). — A la suite de l'incendie de Péra, en 1293, Andronic Paléologue avait fait saisir les propriétés de tous les Vénitiens établis à Constantinople. Aussitôt que la Seigneurie n'eut plus à craindre les attaques des Génois, elle demanda la restitution des biens séquestrés, et, n'ayant pu l'obtenir, elle arma contre l'empire. Bellet Justiniani vint bloquer les Dardanelles avec trente-sept galères, s'empara de plusieurs navires dont les équipages furent impitoyablement massacrés, entra ensuite dans le golfe de Céras et contraignit l'empereur, qui n'avait pas de forces navales à lui opposer, de se soumettre aux exigences de la république. (Pachymère. Sabellicus.)

Établissement de l'oligarchie et du conseil des Dix. — Il y avait près d'un siècle que le pouvoir ne résidait plus dans la personne du doge; le grand conseil disposait de tous les emplois. Il ne tarda pas à s'arroger jusqu'à la nomination des électeurs qui devaient le renouveler, et finit par créer un privilége exclusif en faveur des familles admises dans son sein depuis sa création. Tous les autres citoyens se trouvèrent ainsi à jamais exclus du corps souverain de l'État, et dès lors fut consommée la sujétion de presque toute la population de Venise, la création d'une noblesse héréditaire, privilégiée, souveraine. Ce changement radical dans la forme du gouvernement excita les murmures du peuple; une expédition malheureuse contre Ferrare, augmenta le mécontentement; la révolte éclata bientôt et ne fut comprimée qu'après une lutte sanglante. On jugea le péril tellement imminent qu'on créa un conseil de dix membres pour veiller à la sûreté de l'État; on l'arma de tous les moyens, on l'affranchit de toutes les formes, de toute responsabilité; on lui soumit toutes les têtes. Il est vrai que sa durée ne devait être que de dix jours, puis de dix encore, puis de vingt; mais il fut prolongé six fois de suite pour le même temps. Au bout d'un an il se fit confirmer pour cinq. Alors, se trouvant assez fort, il se prorogea lui-même pendant dix autres années; enfin cette terrible magistrature, instituée par les usurpateurs de l'autorité pour assurer leur existence, fut

déclarée perpétuelle et les réduisit eux-mêmes à vivre dans une crainte continuelle (1).

Aux troubles qu'avait excités d'abord l'audacieuse usurpation du grand conseil succédèrent, sous le dogat de Jean Soranzo, plusieurs années de paix qu'on employa utilement. L'arsenal fut considérablement agrandi et reprit une nouvelle activité; les magasins se remplirent de munitions de toute espèce ; on fit d'importants travaux pour diriger les eaux de la Brenta qui, en ensablant les lagunes, diminuaient la sûreté de la ville et la salubrité de l'air.

Quatrième guerre contre les Génois. — Mais la république semblait condamnée à ne jamais pouvoir jouir d'un long repos. Quelques entreprises des Génois la forcèrent à reprendre les armes en 1324. — Justinien Justiniani partit avec quarante vaisseaux, défit complètement la flotte ennemie près de Constantinople, lui prit vingt navires et contraignit les négociants de Péra à payer les frais de cet armement.

Deux ans après, de nouveaux actes d'hostilités nécessitèrent une seconde expédition. Malheureusement l'officier chargé du commandement de l'escadre, Thomas Viari, ne soutint pas l'honneur du pavillon de Saint-Marc : battu par des forces inférieures en nombre, il se laissa enlever ses galères, à l'exception de trois, et se hâta de regagner Venise, où sa honteuse défaite excita une telle indignation qu'on dut le condamner à un emprisonnement perpétuel pour calmer l'effervescence populaire.

Croisière contre les Turcs. — De brillants succès firent bientôt oublier l'échec dont l'incapacité de Viari avait seule été la cause. Pierre Zeno, habilement secondé par les commandants des navires placés sous ses ordres, donna la chasse

(1) Plus tard le conseil des Dix étendit considérablement ses attributions. Institué seulement pour connaître des crimes d'État, ce tribunal s'empara de l'administration ; sous prétexte de veiller à la sûreté de la république, il s'immisça dans la paix et dans la guerre, disposa des finances, fit des traités avec l'étranger et finit par s'arroger le pouvoir souverain.

pendant plusieurs mois aux bâtiments turcs qui infestaient l'Archipel, en captura un grand nombre, et, par les rigueurs qu'il exerça sur les prisonniers, inspira tant de crainte aux musulmans, alors maîtres des côtes de l'Asie Mineure, qu'ils n'osèrent plus tenir la mer.

Acquisition de Trévise et de Bassano. — Les révolutions des villes de l'Italie septentrionale avaient fini par établir la domination de quelques petits princes, et bientôt les divisions du saint-siége et de l'empire avaient favorisé ces usurpations faites aux dépens de l'un ou de l'autre. — Mastin de la Scala, seigneur de Vérone, était ainsi parvenu à réunir sous son obéissance Trévise, Vicence, Bassano, Brescia, Parme, Reggio, Lucques, et avait dépouillé Marsile Carrare de la souveraineté de Padoue. Celui-ci, cachant sa haine sous les apparences du dévouement le plus sincère, chercha, pour se venger du tyran, à l'entraîner dans une entreprise dangereuse. Il lui représenta que, puisque son territoire s'étendait jusqu'aux lagunes, il y aurait beaucoup d'avantage à y établir des salines, et ajouta qu'il était honteux de laisser les bénéfices de ce commerce à Venise, lorsqu'on pouvait les lui arracher. La vanité de la Scala donna dans le piége. Il fit construire des fortifications vers l'extrémité de son territoire, à Bovolenta ; les travaux pour la fabrication du sel ne tardèrent pas à commencer, et une chaîne fut tendue sur le Pô, à Ostilia, où l'on exigea un péage sur tous les bâtiments qui remontaient le fleuve.

Les Vénitiens, déterminés à soutenir un privilége dont ils jouissaient depuis plusieurs siècles, se liguèrent avec la plupart des États du nord de l'Italie et commencèrent les hostilités au printemps de l'année 1334. — La Scala, vivement pressé de tous côtés, trahi par Marsile, perdit successivement ses principales places, et se vit contraint de signer un traité dont la république dicta les conditions (1338). Elle assigna quatre villes de l'État de Lucques aux Florentins, Parme à la famille de Rozzi, Brescia et Bergame aux Visconti, rétablit les Carrare dans la seigneurie de Padoue et re-

tint pour elle-même Trévise et Bassano. — Ce fut le premier établissement des Vénitiens sur le continent qui avoisine les îles. Cette conquête du Trévisan produisit un changement notable dans leur système politique et ouvrit une nouvelle carrière à leur ambition.

Croisade de Smyrne. — Le pape Benoît XII avait fait d'inutiles efforts pour armer tous les États chrétiens contre les Turcs, qui étendaient chaque jour leurs conquêtes; Clément VI, mieux inspiré, ne s'adressa qu'aux puissances plus spécialement intéressées à arrêter les progrès des Ottomans, et parvint à former une ligue dans laquelle entrèrent le roi de Chypre (Hugues de Lusignan), les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, alors établis à Rhodes, et Venise.

La première campagne commença vers la fin de 1343 et se réduisit à des courses sur les navires des infidèles. — Vers la fin de septembre de l'année suivante, la flotte combinée, forte de trente voiles (1), parut devant Smyrne. On se distribua les attaques: les Vénitiens, commandés par Pierre Zeno, se chargèrent de rompre l'estacade qui fermait le port; les chevaliers assiégèrent la ville par terre de concert avec les troupes du pape et celles du roi de Chypre. Les musulmans opposèrent d'abord une vive résistance; mais on multiplia les assauts, et, le 28 octobre, on emporta la place l'épée à la main.

Les chrétiens ne restèrent pas longtemps paisibles possesseurs de leur conquête; ils furent ataqués par quatre-vingt mille hommes sous les ordres de Morbassan, et soutinrent durant trois mois de nombreux et sanglants combats. Enfin le général musulman, découragé, se retira au commencement de janvier sur les montagnes voisines avec le gros de son armée, et ne laissa devant la ville qu'un petit nombre de soldats pour la tenir bloquée jusqu'au retour du printemps. Les croisés, jugeant le moment favorable, fondirent quelques jours après sur les lignes des infidèles, s'emparèrent de leur

(1) Les Vénitiens avaient fourni dix-neuf galères, les Hospitaliers six, le pape et le roi de Chypre neuf.

camp et le mirent au pillage ; mais bientôt, assaillis par toutes les forces ottomanes, ils ne parvinrent qu'avec peine à regagner les remparts. Les principaux chefs et beaucoup de chevaliers avaient péri dans cette funeste sortie. Les assiégés ne songèrent pourtant pas à se rendre ; ils résistèrent pendant deux ans encore à tous les efforts de l'ennemi et ne consentirent à traiter que lorsque le pape les y autorisa (1345).

Les Vénitiens eurent l'habileté d'obtenir des conditions aussi avantageuses que s'ils avaient remporté d'importantes victoires. — Les Turcs s'obligèrent à respecter désormais le pavillon de la république, ouvrirent à ses vaisseaux les ports de l'Asie Mineure, de la Syrie, de l'Égypte, et lui permirent d'y fonder des comptoirs.

Cependant, par de nombreuses concessions arrachées à l'empereur Jean Paléologue, les Génois avaient considérablement étendu leur puissance en Orient. Maîtres du canal de Constantinople et du Bosphore Cimmérien, ils s'étaient arrogé le droit d'imposer un péage à tous les navires étrangers, et n'exceptaient de cet impôt que les Vénitiens ; mais, ces derniers ayant refusé de reconnaître le blocus des côtes du Palus-Méotide, ils voulurent les y contraindre, et capturèrent quelques-uns de leurs vaisseaux qui faisaient voile vers les bouches du Tanaïs.

Cinquième guerre contre les Génois. — Malgré l'état déplorable auquel la peste venait de réduire Venise, le sénat résolut de venger au plus tôt cette insulte et fit partir trente-cinq galères sous le commandement de Ruccinio et de Morosini, capitaine du golfe (1).

(1) Les principaux officiers de la marine vénitienne étaient : le *généralissime de mer*, chargé du commandement de l'armée navale, revêtu d'une grande autorité sur toutes les colonies, ayant pouvoir de condamner souverainement aux galères tous les individus non nobles placés sous ses ordres et même de faire mettre à la chaîne les patriciens en attendant qu'ils fussent jugés ; — le *provéditeur*, espèce de surveillant placé par le gouvernement auprès de l'amiral et dont les fonctions consistaient dans l'administration des dépenses ; — le *capitaine du golfe*, chef de l'escadre destinée spécialement à la garde et à la police de l'Adriatique. — Tous les bâtiments de guerre étaient commandés par de jeunes nobles qu'on nommait *sopra comiti ;* ils faisaient les avances des frais de recrutement ainsi que d'ap-

Combat de Caristo. — Ces deux officiers, contraints par le mauvais temps de gagner Caristo (île de Négrepont), y trouvèrent quatorze vaisseaux génois. Aussitôt ils disposèrent leur armée en ligne à l'entrée de la rade, et engagèrent vivement l'action. Les bâtiments ennemis, surpris dans cette position désavantageuse, ne purent résister longtemps; ils se jetèrent au milieu des rochers dont un côté de la baie est hérissé pour passer un à un entre la côte et la flotte vénitienne; mais quatre seulement parvinrent à se sauver; les autres furent pris à l'abordage.

Les vainqueurs allèrent ensuite se présenter devant Péra, qu'ils jugèrent à l'abri de toute attaque, et revinrent au port sans avoir obtenu d'autre succès. Dans la prévision que la guerre ne tarderait pas à devenir plus sérieuse, la Seigneurie fit alliance avec l'empereur Cantacuzène et Pierre d'Aragon qui promit un secours de vingt-cinq navires (1).

Quelques jours avant l'équinoxe d'automne (1351), trente galères et un grand nombre de bâtiments de toute grandeur, sous les ordres de Nicolas Pisani, sortirent des lagunes, allèrent rallier en Sicile l'escadre catalane commandée par Ponzio de Santa-Paz et se dirigèrent ensuite vers Constantinople. A peine entrée dans la mer de Candie, la flotte combinée fut assaillie d'une violente tempête qui fit périr huit navires; les autres, fort maltraités, durent gagner Modon pour réparer leurs avaries (2).

Bataille du Bosphore (1352). — Dès que les vaisseaux furent en état de remettre à la voile, les alliés traversèrent l'Archipel, le détroit des Dardanelles, la Propontide, et découvrirent, le treize février à midi, soixante-quatre galères génoises ran-

provisionnement, armaient en quelque sorte le navire à leurs dépens, et l'État ne le prenait à son compte que lorsqu'il mettait à la voile.

(1) Pendant que cette triple alliance se formait, Philippe Doria vint aborder à Négrepont avec dix galères, prit d'assaut la capitale de cette île et la livra aux flammes

(2) Pagan Doria voulut profiter de l'inaction forcée où se trouvait l'armée ennemie pour faire la conquête de Négrepont, qui avait été ravagée l'année précédente; mais il fut repoussé avec perte et se hâta de gagner Péra.

gées en bataille à l'entrée du Bosphore. — Doria, reconnaissant qu'il ne pourrait résister au choc des bâtiments vénitiens secondés par la brise et le courant, se rapprocha de la côte d'Asie, et la flotte de Pisani entra dans le port de Constantinople; mais elle en sortit bientôt renforcée de huit galères grecques (sous les ordres de Constantin Tarchaniota) et ne tarda pas à commencer l'attaque.

Les armées combattirent en bon ordre jusqu'à la tombée de la nuit; alors la violence du vent força les navires à quitter leurs positions, et ce ne fut plus qu'une horrible mêlée dans laquelle les marins et les soldats, luttant au milieu des ténèbres et contre la tempête et contre l'ennemi, firent des prodiges de valeur. — Lorsque le jour vint éclairer cette scène de carnage, vingt-six bâtiments des alliés avaient été pris, brûlés ou submergés; treize vaisseaux génois étaient échoués sur le rivage voisin; un grand nombre, abandonnés de leurs équipages, erraient sur les vagues encore mugissantes (1).

Chacun des deux partis avait essuyé des pertes trop considérables pour qu'on songeât à engager de nouveau l'action. Pisani alla passer le reste de l'hiver à la Canée; Doria regagna Gênes après avoir obligé l'empereur d'Orient à se détacher de la triple alliance.

Bataille de la Loiera (29 août 1353). — La retraite précipitée de Pisani pouvait passer pour une défaite; la Seigneurie, résolue de réparer au plus tôt cet échec, envoya de nombreux renforts à l'amiral, et lui donna l'ordre d'aller rejoindre, dans le golfe de Cagliari, les forces espagnoles que devait y conduire Bernardo Chiabrera.

Grimaldi, averti du projet des alliés, espéra qu'il pourrait atteindre ou les Vénitiens ou les Catalans avant leur réunion et les battre en détail. Il partit donc avec cinquante-deux

(1) Folieta dit que les Génois prirent ou coulèrent à fond cinquante-huit navires et n'en perdirent que vingt-cinq; Sabellicus affirme au contraire que les alliés capturèrent ou brûlèrent un grand nombre de vaisseaux et n'en laissèrent que quelques-uns au pouvoir des ennemis; Cantacuzène pense que les pertes furent égales de part et d'autre.

galères, et se dirigea vers l'île de Sardaigne. Arrivé à la Loiera (1), il apprit que les deux flottes avaient déjà opéré leur jonction et faisaient route au nord. Après avoir doublé un promontoire, il ne tarda pas à les découvrir, et les armées se trouvèrent bientôt trop rapprochées pour qu'il fût possible d'éviter le combat.

Les Génois commencèrent bravement l'attaque et luttèrent pendant longtemps avec la plus grande bravoure. Enfin, accablés par le nombre (2), ils furent entièrement défaits; trente galères et quatre mille cinq cents prisonniers tombèrent au pouvoir des vainqueurs (3).

A la nouvelle de ce désastre, Gênes, par une de ces résolutions précipitées que conseille le désespoir et qu'amène la discorde intérieure, chercha son salut dans la servitude; elle se donna au puissant archevêque de Milan, Jean Visconti. Celui-ci s'empressa d'envoyer une ambassade à la Seigneurie pour lui déclarer qu'il ne partageait par les haines nationales de ses nouveaux sujets, qu'il s'efforcerait même de les apaiser, et que, dût-il n'y pas réussir, il espérait du moins que ses anciens États seraient considérés comme neutres. Mais Venise, aussi acharnée que sa rivale dans ses ressentiments, déclara la guerre à l'archevêque, et les deux républiques maritimes se préparèrent activement à continuer la lutte (1354).

Au mois de juillet, Pagan Doria, après avoir capturé plusieurs vaisseaux marchands à l'entrée de l'Adriatique, pilla les îles de Curzola et de Faro, ravagea les côtes de la Dalmatie et s'empara, le 11 août, de la ville de Parenzo qu'il brûla (4).

(1) Dans la partie septentrionale de la Sardaigne.

(2) Les alliés avaient soixante-dix galères et trois grandes *coques* (vaisseaux ronds, courts, hauts sur l'eau et profonds à peu près autant que larges) montées chacune par quatre cents Catalans.

(3) D'après Matthieu Villani et Folieta, les galères combattirent, des deux côtés, liées ensemble par de grosses chaînes; quelques-unes seulement restèrent libres pour voltiger sur les ailes.

(4) Le doge André Dandolo, auteur de la plus ancienne histoire de Venise qui nous soit parvenue, éprouva tant de chagrin et d'inquiétude de la perte de Parenzo et de l'approche des Génois, qu'il en mourut le 7 septembre. On lui donna pour successeur Marino Faliero, au nom duquel s'est attachée une triste célébrité

Les Vénitiens, effrayés, expédièrent aussitôt des bâtiments à Pisani qui secondait alors les opérations des Aragonais sur la Sardaigne, pour l'appeler au secours de la capitale, et se mirent en mesure de se défendre vigoureusement s'ils étaient attaqués.

Doria n'attendit pas le retour de la flotte ennemie et se hâta de faire voile vers la Grèce; Pisani, instruit de la route qu'il avait prise, vint croiser dans l'Archipel, et pendant près de trois mois les deux amiraux parcoururent cette mer sans avoir occasion de combattre. Enfin Pisani alla mouiller à Porto-Longo (île de Sapienza), et, s'y croyant à l'abri de tout danger, débarqua la moitié des équipages. Cette imprudence ne tarda pas à lui être fatale. Surpris quelques jours après, par les forces génoises, ses vaisseaux à demi désarmés ne purent opposer qu'une faible résistance; plusieurs périrent dans les flots; deux seulement parvinrent à s'échapper; les autres, au nombre de trente-cinq, furent pris et amenés à Gênes. A la nouvelle de ce désastre, Venise demanda la paix et consentit, pour l'obtenir, à payer deux cent mille florins et à s'interdire tout commerce avec le port de Tana (1355).

Guerre contre le roi de Hongrie. — Perte de la Dalmatie. — Le roi de Hongrie (Louis) voyait avec dépit tous les ports de la Dalmatie occupés par les Vénitiens. Regardant ces places comme une dépendance de sa couronne, il en revendiqua la possession, refusa obstinément de transiger sur ses droits, rejeta comme un outrage les propositions de la Seigneurie, qui voulait l'apaiser par des offres d'argent, et fit investir Zara, Nona, Spalatro, Trau, tandis que lui-même il marchait sur Trévise à la tête de quarante mille hommes (1356). Vivement attaquée de deux côtés à la fois, la république ne put soutenir longtemps une lutte dans laquelle ses vaisseaux ne lui étaient d'aucun secours; elle envoya des ambassadeurs au roi, et, pour mettre un terme à cette guerre désastreuse, lui abandonna la Dalmatie (1358). L'énergique répression des révoltes de Candie et de Trieste,

d'importantes victoires sur les troupes de Léopold, duc d'Autriche, signalèrent les années suivantes.

Sixième guerre contre les Génois (1378-1381). — Venise, épuisée par tant d'efforts, avait besoin de repos; Gênes, liguée avec le roi de Hongrie, le patriarche d'Aquilée, le seigneur de Padoue (François Carrare), la força bientôt à reprendre les armes.

Combat d'Antium. — Ce fut près de l'embouchure du Tibre, devant le promontoire d'Antium où les anciens avaient élevé un temple à la Fortune, qu'eut lieu la première rencontre entre les forces maritimes des deux puissantes rivales (1). Le vent rendait la manœuvre presque impossible; la mer battait les rochers voisins et menaçait d'y jeter les navires; la pluie qui tombait par torrents interdisait l'usage des arcs et des frondes; mais la fureur des hommes surpassait celle des éléments. On accrocha les vaisseaux afin de pouvoir s'attaquer avec la lance, et pendant deux heures on combattit ainsi avec le plus grand acharnement. Les Génois, moins nombreux, succombèrent enfin; une de leurs galères alla se briser contre la côte; cinq furent prises par l'ennemi (Daniel Chinazzo). Celles qui réussirent à s'échapper tournèrent la pointe de l'Italie et allèrent mouiller à Zara, où vingt et un bâtiments de toute grandeur commandés par Lucien Doria, ne tardèrent pas à les rejoindre. Victor Pisani, qui s'était hâté de revenir dans l'Adriatique, détacha huit vaisseaux sous les ordres de Charles Zeno, pour opérer une diversion sur les côtes de Gênes; puis, se dirigeant lui-même vers la Dalmatie, il s'y empara de Cattaro, et peu de temps après de Sebenigo.

Bataille de Pola. — L'année suivante (1379), les Génois prirent l'offensive; ils vinrent provoquer Pisani devant Pola, et, pour l'attirer plus sûrement hors de la rade, ne montrèrent pas toutes leurs forces. Aussitôt l'amiral vénitien sortit avec dix-huit galères, assez mal armées, car la maladie avait

(1) Victor Pisani commandait l'escadre de Venise; Louis de Fiesque celle de Gênes.

décimé ses équipages, fondit sur les ennemis et les força d'abord à plier; mais bientôt, vigoureusement attaqué de flanc par les vaisseaux qui s'étaient tenus cachés dans une baie voisine, il perdit presque tous ses navires, et se vit contraint de gagner Parenzo avec les débris de son armée. Appelé à Venise pour y rendre compte de sa conduite, l'illustre vaincu ne trouva que des accusateurs et des juges sévères. Il fut jeté dans un cachot et déclaré incapable d'exercer aucune charge publique pendant cinq ans.

Il ne restait plus à la république qu'un petit nombre de galères disponibles, et il était évident que la flotte victorieuse allait s'avancer contre la capitale. — L'entrée du port de Saint-Nicolas fut aussitôt fermée par des chaînes, mais cette ouverture n'était pas la seule par où l'on pût pénétrer dans les lagunes (1).

Au commencement de juillet, dix-sept vaisseaux se présentèrent devant l'entrée de Saint-Nicolas, reconnurent les dispositions qu'on avait prises pour la défendre, longèrent Malamocco, passèrent entre cette île et celle de Palestrine, débarquèrent dans celle-ci, en brûlèrent les principaux établissements, se dirigèrent ensuite vers la partie méridionale de Brondolo et regagnèrent les côtes de la Dalmatie.

Rien n'était plus menaçant que cette reconnaissance. Peu de temps après les Génois observèrent de nouveau les approches de la capitale et étudièrent pendant huit jours la profondeur ainsi que les sinuosités des canaux.

Dès qu'ils se furent éloignés, on s'empressa de barrer toutes les passes; on enleva les balises qui servaient de guides dans la navigation des bas-fonds, on porta des troupes sur la plage. — Ces dispositions venaient d'être terminées, lorsque,

(1) Entre l'embouchure de la Piave et celle de l'Adige le golfe que forment les lagunes est fermé par une longue suite d'îles longues et étroites, laissant dans leurs intervalles cinq passages principaux dont chacun est considéré comme un port et qui se nomment : Treporti, S. Nicolo del Lido (au moyen âge principale entrée de Venise, aujourd'hui praticable seulement pour les petits navires), Malamocco (où il y a le plus de fond), Chioggia, Brondolo (ensablé par les eaux de l'Adige et de la Brenta). — Le canal de Lombardie qui traversait la lagune dans toute sa longueur établissait la communication entre Venise et Chioggia.

[illegible] devant le port de Saint-Nicolas, [illegible] apparemment trop difficile [illegible] au sud, trouva l'entrée [illegible] et se détermina enfin [illegible] barques armées, envoyées [illegible] cette attaque ; l'es[illegible] le siége devant la ville (1) [illegible].

[illegible] jeta la consternation dans Venise, [illegible] propositions de paix : mais elles furent [illegible] bien se résoudre à combattre. — On [illegible] avec la plus grande activité, à réparer [illegible] et même à en construire de nou[illegible] barques ; on enrégimenta la bourgeoisie; [illegible] au service de la mer.

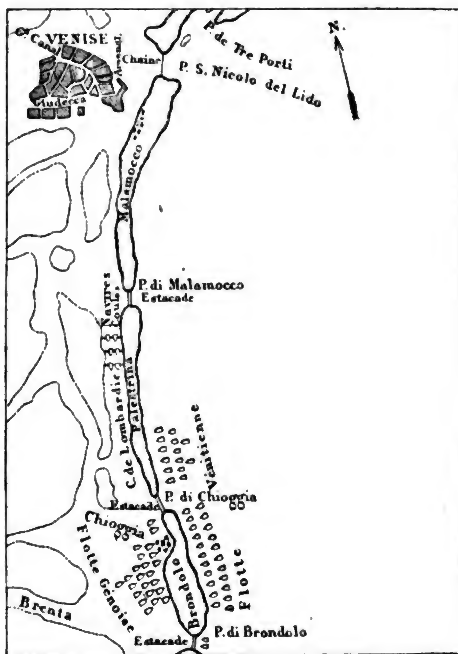
[illegible], cette foule de marins, ces citoyens [illegible] appelés à la défense de la patrie, senti[illegible] la nécessité d'avoir un chef capable de diriger [illegible] Charles Zeno était absent ; des milliers de voix [illegible] pour demander la liberté du vainqueur d'An[illegible] le gouvernement se vit contraint de lui rendre la [illegible] honneurs dont il l'avait injustement dépouillé. [illegible] la plus grande activité ; il fit fermer avec des [illegible] antennes flottantes le grand canal ainsi que [illegible] Giudecca, mit en station au débouché des autres [illegible] armées de bombardes (3), dépêcha de tous côtés [illegible] légers pour avertir Charles Zeno du danger [illegible] la république et pressa le nouvel armement. [illegible] l'ennemi reconnut les environs de la capitale ;

(1) [illegible] Chioggia, située sur un groupe d'îlots dans les lagunes, commu[illegible] l'île de Brondolo qui la sépare de la haute mer.

(2) [illegible] rapporte que Vettor Pisani, enfermé sous les voûtes du palais [illegible] le peuple acclamer son nom, se traîna, malgré les fers dont il [illegible] jusqu'à la grille de son cachot et dit : « Arrêtez ! arrêtez ! des Véni[illegible] que vive Saint-Marc ! »

(3) [illegible] affirme que les Vénitiens avaient alors des bom[illegible] des pierres du poids de quatre-vingt-[illegible] et même de cent [illegible]

le premier septembre, il revint avec des forces plus nombreuses, se rangea en bataille devant le Lido et voulut opérer un débarquement; mais il fut repoussé vigoureusement et s'éloigna de nouveau. — Les deux mois suivants se passèrent en opérations peu décisives. — Enfin, aux approches de l'hiver, Doria, se croyant désormais à l'abri de toute attaque, désarma une partie de ses navires afin de donner quelque repos aux équipages.



(*Fig.* 85.)

Pisani résolut alors d'empêcher les Génois de sortir du bassin où ils s'étaient imprudemment enfermés et de les

réduire par la famine. Dans la nuit du 21 au 22 décembre il dirigea toutes ses forces (1) vers le passage de Chioggia et y établit une forte estacade, ferma de la même manière l'entrée de Brondolo, sous le feu des batteries de la côte, remonta ensuite (avec ses galères) le canal de Lombardie qu'il encombra de gros vaisseaux coulés à fond, sortit par le Lido et alla se placer en dehors des passes (2).

Cette position était périlleuse : un coup de vent pouvait écarter la flotte vénitienne et rendre tous ses travaux inutiles.

Obligés de combattre sans cesse pour empêcher l'ennemi de briser les obstacles qui lui étaient opposés, les marins et les soldats ne tardèrent pas à se décourager ; ils demandèrent qu'on les ramenât au port, et il fallut pour les retenir leur promettre le prochain retour de Charles Zeno. Ce dernier arriva le 1er janvier (1380) avec dix-huit galères chargées de munitions de guerre et montées par d'habiles marins. Après avoir rendu compte au sénat de ce qu'il avait fait (3) depuis son départ de Venise, Zeno, malgré de récentes blessures, se mit aussitôt à seconder les opérations de Pisani. Les Génois, vigoureusement attaqués, opposèrent longtemps encore une énergique résistance ; enfin, pressés par la famine, car toute communication leur était interdite soit avec le continent, soit avec la mer, ils se rendirent à discrétion le 21 juin.

La soumission de Chioggia ne mettait pas fin à la guerre. Gênes venait d'envoyer dans l'Adriatique trente-neuf vaisseaux commandés par Matteo Maruffo, et ces forces menaçaient les villes maritimes de l'Istrie, tandis que le seigneur de Padoue pressait vivement le siége de Trévise. La flotte génoise conquit successivement Trieste, Capo d'Is-

(1) Trente-quatre galères, soixante barques armées et une grande quantité de bateaux.

(2) La flottille resta dans les lagunes, sous les ordres de Justiniani, pour protéger les abords de Venise.

(3) Il avait capturé plusieurs navires dans la mer de Sicile, ravagé les côtes de la Ligurie, rallié à son escadre toutes les galères qui se trouvaient dans l'Archipel, aidé l'empereur Jean Paléologue à soumettre son fils et n'avait été averti qu'à Béryte (où il s'était rendu pour chercher un convoi) du danger que courait sa patrie.

tria, Pola et Arbo. — Victor Pisani sortit le 27 juillet avec quarante-sept voiles pour lui donner la chasse; mais, le 13 août, ce grand homme mourut sur sa capitane après une courte maladie. Zeno, son successeur, conduisit l'armée devant Zara où s'était retiré Maruffo, et provoqua inutilement ce dernier au combat. Contraint, par le manque de vivres, d'abandonner ces parages, il reçut l'ordre d'aller assiéger Marano. Cette place, située dans les marais que forment les bouches du Tagliamento, ne communiquait avec la mer, dont elle était éloignée de deux lieues, que par un canal que le reflux laissait à sec. On voulait s'en emparer, parce que c'était une position offensive contre les États du patriarche d'Aquilée. Zeno n'hésita pas à s'y présenter; mais, reconnaissant bientôt l'impossibilité de l'entreprise, il se dirigea vers les lagunes sans en demander l'autorisation. Le gouvernenement n'avait pas habitué ses généraux à tant de témérité. Cependant il n'osa pas punir l'amiral, dans la crainte d'un soulèvement populaire, et l'obligea seulement à faire acte de soumission, en allant, quelques jours après, tenter contre Marano, avec cinquante barques chargées de soldats, une seconde expédition qui n'eut pas plus de succès que la première.

Le trésor de Saint-Marc était épuisé; les particuliers ne pouvaient soutenir longtemps encore les lourdes charges qu'ils s'étaient imposées pour la défense de la patrie : on entama des négociations, et un congrès s'ouvrit à Cittadella. Malheureusement les demandes exagérées des alliés forcèrent la Seigneurie à rappeler ses ministres. Désespérant de sauver le Trévisan, elle le céda gratuitement à Léopold, duc d'Autriche, et réunit tous ses moyens pour renforcer sa puissance navale. Les hostilités recommencèrent, et une partie de l'été se passa en expéditions peu importantes. Enfin le comte Amédée de Savoie et le gouvernement de Florence se portèrent comme médiateurs entre les puissances belligérantes, et la paix fut conclue le 8 août (1381).

On stipula dans ce traité : que le seigneur de Padoue démolirait les citadelles qu'il avait élevées sur les bords des

lagunes; — que le roi de Hongrie renoncerait à ses prétentions sur Pago et fermerait ses ports aux corsaires; — que Ténédos serait évacuée par les Vénitiens et remise en dépôt au comte de Savoie, que les fortifications en seraient démolies au bout de deux ans et qu'à cette époque on statuerait sur la possession de cette île; — que les Génois rendraient toutes les places qu'ils avaient enlevées dans l'intérieur du golfe (*Sabellicus*, — *Chinazzo*, — *Naugerio*, — *Marin Sanuto*, — *Bizarus*). Ainsi se termina cette guerre acharnée, après avoir fait perdre à Venise toutes ses possessions continentales; à Gênes, sa plus belle flotte et la fleur de ses matelots.

La république recouvre le Trévisan. — Prise de Durazzo. — Acquisition de Corfou, d'Argos, de Nauplie et de Scutari (1381-1388). Les Vénitiens s'efforcèrent de réparer au plus tôt les pertes qu'avaient causées la désastreuse guerre de Chioggia. Ils armèrent d'abord Antoine de la Scala (1) contre François Carrare, s'unirent, après la défaite du premier, avec Galéas Visconti pour enlever au seigneur de Padoue toutes ses provinces et recouvrèrent ainsi la marche Trévisane (2). Vers la même époque, les révolutions de Hongrie leur fournirent l'occasion de reprendre Durazzo; Corfou se donna volontairement à eux; Argos, Nauplie et Scutari leur furent vendues par les feudataires qui les gouvernaient. Ces acquisitions étaient importantes, mais le duc de Milan avait aussi étendu sa puissance; pour affaiblir ce redoutable voisin, la république favorisa le rétablissement du jeune Carrare dans les États dont on l'avait dépouillé.

Ligue contre les Turcs. — Nouvelle rupture entre les Vénitiens et les Génois. — Combat de Sapienza. — Guerre contre François Carrare II — Acquisitions importantes (1390-1413). — Le sultan Bajazet Ier étendait rapidement ses conquêtes et menaçait Constantinople. Cédant aux instances de Manuel

(1) Seigneur de Vérone.

(2) Le duc Léopold d'Autriche avait vendu le Trévisan au seigneur de Padoue peu de temps après la cession que lui en avait faite la Seigneurie.

Paléologue, les Vénitiens, les Génois, le roi de Hongrie et quelques princes français formèrent une ligue pour arrêter les progrès des Infidèles. Les hostilités commencèrent en 1397. La flotte combinée de Venise et de Gênes, forte de quarante galères, sous les ordres de Thomas Moncenigo, traversa l'Archipel et la Propontide, entra dans la mer Noire et alla jeter l'ancre à l'embouchure du Danube afin d'être à portée de seconder les opérations des forces de terre ; mais la défaite des croisés sous les murs de Nicopolis rendit bientôt sa présence inutile dans ces parages qu'elle abandonna pour regagner les côtes de l'Italie.

L'empereur d'Orient se croyait perdu et ne songeait qu'à s'ensevelir sous les ruines de sa capitale, lorsque soudain il vit ses dangers disparaître. L'armée ottomane fut presque entièrement détruite par les Tartares (1), près d'Ancyre, dans les plaines que Mithridate et Pompée avaient ensanglantées quinze siècles auparavant.

A la nouvelle du désastre que venaient d'éprouver les Turcs, Boucicaut, que le roi de France, Charles VI, avait donné pour gouverneur aux Génois volontairement soumis à sa domination, se hâta de conduire onze galères dans les mers du Levant. La Seigneurie, mal informée du but de cette expédition, équipa un pareil nombre de navires dont elle donna le commandement à Zeno, avec mission de protéger les colonies de la république et d'observer soigneusement le maréchal. Le caractère ardent de ce dernier occasionna bientôt un conflit. Irrité de ce que l'amiral vénitien avait refusé de lui prêter son concours pour attaquer les ports des musulmans, il saccagea le riche comptoir de Béryte et captura quelques bâtiments de Candie. Après avoir inutilement demandé réparation de ces insultes, Zeno vint aborder dans la nuit du 6 octobre (1403) à l'île de Sapienza, non loin du mouillage des Génois, les assaillit le lendemain, au moment où ils gagnaient le large, s'empara de trois galères et mit les autres en fuite.

(1) Commandés par Tamerlan.

Cette victoire était attestée par les vaisseaux pris avec leurs équipages. Cependant Boucicaut ne voulut jamais convenir de sa défaite, et il envoya un cartel à Zeno, au doge lui-même. Le gouvernement français parut même d'abord vouloir appuyer ces violences. Les marchands vénitiens venus à la foire de Montpellier furent indignement dépouillés et jetés en prison. Mais, lorsqu'on vit la Seigneurie préparer un armement considérable, on prévit tous les dangers de cette rupture ; des négociations s'ouvrirent et les deux peuples se réconcilièrent (1).

Venise, n'ayant plus rien à craindre de sa rivale, s'unit alors aux Visconti pour abattre les Carrare dont la puissance lui portait ombrage. Cette guerre, qui ne coûta pas une goutte de sang vénitien, car l'armée de terre n'était composée que de mercenaires étrangers, se termina par la conquête de Bellune, de Feltre, de Vicence, de Vérone, de Padoue, de Rovigo, c'est-à-dire de tout le pays renfermé entre la Piave, les montagnes, le lac de Garde, le Pô et les lagunes (2). — A cette même époque, des cessions volontaires accrurent aussi le nombre des possessions maritimes de la république : elle acquit Lépante du prince de Morée, et Patras de son archevêque ; — Ladislas lui vendit, en 1409, la ville de Zara qu'il venait d'enlever à Sigismond, son compétiteur au trône de Hongrie ; — le seigneur de Plaisance (Otto da Terzi), avec lequel elle s'était alliée contre le marquis de Ferrare, lui céda Guastalla, Brescello et Casal-Maggiore, places importantes qui la rendaient maîtresse de la navigation du Pô.

Rupture momentanée avec les Turcs ; bataille de Gallipoli. — Acquisition de Corinthe. — Conquête du Frioul. — Acquisition de Cattaro. — Situation de la république à cette époque (1413-1420). — Les soins que la Seigneurie était obligée de

(1) Gênes paya cent quatre-vingt mille ducats pour indemniser les Vénitiens des pertes que leur avait fait éprouver le pillage de Béryte.

(2) Les Carrare, faits prisonniers par trahison, furent conduits à Venise et condamnés à être étranglés. Cette injuste et cruelle sentence du conseil des Dix reçut son exécution, le 16 janvier 1406.

donner aux affaires de l'Italie, depuis l'extension de sa puissance sur le continent, détournaient son attention des établissements d'Orient. Pendant ce temps-là, le soudan de Babylone ruinait les comptoirs de Damas ; les Ottomans saccageaient Négrepont et poursuivaient les bâtiments appartenant aux Vénitiens. — Quinze galères reçurent l'ordre de se rendre dans les mers de Constantinople pour protéger le pavillon de Saint-Marc. La guerre n'avait été déclarée de part ni d'autre ; l'escadre, commandée par Pierre Lorédan, portait des ambassadeurs chargés de demander des explications ; mais, lorsqu'elle eut pénétré dans les Dardanelles, quarante bâtiments sortis du port de Gallipoli vinrent l'attaquer en vue de cette ville, avec plus d'audace que d'habileté. Malgré l'infériorité du nombre, les Vénitiens remportèrent la victoire après une lutte acharnée, capturèrent plusieurs navires, et massacrèrent impitoyablement tous les Génois, Catalans, Siciliens ou Provençaux trouvés parmi les prisonniers (1) (29 mai 1416).

Six semaines se passèrent en pourparlers avant que les plénipotentiaires qui étaient sur la capitane de Lorédan pussent débarquer. Enfin ils furent admis à la cour de Mahomet, et conclurent avec ce prince un traité avantageux.

Cette paix avec le sultan augmenta la considération dont la république jouissait déjà dans le Levant, et lui permit d'y donner de nouveaux développements à son commerce. Une guerre heureuse qu'elle soutint ensuite contre le patriarche d'Aquilée, allié au roi de Hongrie, eut pour résultat d'accroître encore son domaine du Frioul et de toute la Dalmatie. Alors, réellement souveraine de l'Adriatique puisqu'elle en possédait tous les rivages depuis les bouches du Pô jusqu'à Corfou, Venise étonna le monde par l'éclat de son opulence. — Trois mille quatre cents navires marchands de différente grandeur, dit l'historien Sanuto, occupaient vingt-cinq mille matelots. Cette multitude de bâtiments portait tous les ans, dans les ports qui n'étaient pas réservés aux escadres armées par le

(1) Quelques Candiotes, qui avaient aussi pris du service dans les équipages turcs, furent écartelés, et l'on suspendit leurs membres à la poupe des galères.

gouvernement (1), pour quinze millions de ducats de marchandises produisant un bénéfice de deux cinquièmes, dont la moitié payait le fret des navires ainsi que les nombreux marins que faisait vivre cet immense mouvement commercial, et le reste augmentait les capitaux des négociants, qui gagnaient aussi sur les produits qu'ils expédiaient en Lombardie trois millions de ducats.

Guerres de Lombardie (1423-1454). — Venise avait tout

(1) Des escadres composées de grosses galères que le sénat affrétait à des spéculateurs constitués en sociétés privilégiées, et dont il nommait les commandants, étaient envoyées tous les ans par la Seigneurie dans les principaux ports. Voici quelle était leur destination. — Celle qui faisait voile vers la mer Noire se partageait en trois divisions : la première longeait toutes les côtes du Péloponnèse, et allait vendre à Constantinople ce que la Grèce avait à fournir à cette capitale ainsi que les marchandises apportées de Venise ; — la seconde se rendait à Sinope et à Trébizonde pour y prendre les productions de l'Asie venues par le Phase ; — la troisième allait acheter à Tana les produits de l'Orient arrivés par la mer Caspienne, le Volga ou le Tanaïs. Ces deux divisions, à leur retour, approvisionnaient Constantinople de ces divers objets, laissaient une partie de leur cargaison dans les ports de la Romanie ou de l'Archipel, et venaient déposer dans les magasins de Venise ce qui était destiné à la consommation de l'Europe.

Une autre escadre parcourait les côtes de la Syrie ; elle se rendait à Alexandrette, puis à Béryte, où elle faisait son principal chargement, s'arrêtait en revenant à Famagouste, à Candie, à Nauplie, à Corfou, pour munir ces colonies de toutes les denrées du Levant et recevoir en échange celles qu'elles fournissaient à l'Occident.

Une troisième escadre allait chercher les productions de l'Egypte ; une quatrième enfin, qu'on appelait la flotte de Flandre, faisait le plus long voyage. Elle touchait d'abord aux ports de Manfredonia, de Brindes, d'Otrante, abordait en Sicile pour y prendre les produits que cette île envoyait aux peuples septentrionaux, se dirigeait ensuite vers le littoral africain, escalait à Tripoli, à Tunis, à Alger, à Oran, à Tanger, sortait du détroit de Gibraltar, et faisait route au nord pour gagner Bruges, Anvers et Londres.

La cargaison des vaisseaux destinés à ce voyage se composait d'épiceries, de drogues, d'aromates, de vins, de laines, de raisins et fruits secs, d'huile, de cinabre, de minium, de camphre, de sucre, de terres colorantes, de fer, de cuivre, d'étain et de plomb. Mais la plupart de ces marchandises, n'étant que des matières premières, n'offraient aux marchands que le bénéfice qu'ils pouvaient faire sur le prix d'achat accru des frais de transport. — La vente des produits de l'industrie était bien autrement avantageuse ; aussi les vaisseaux étaient-ils chargés en partie de glaces, de verre de toute espèce, de riches étoffes de laine, de soie et d'or. — Après s'être pourvus des objets que la Flandre et l'Angleterre pouvaient fournir au midi de l'Europe, ils redescendaient vers le détroit de Gibraltar, s'arrêtaient à Lisbonne et à Cadix, entraient ensuite dans les ports d'Alicante et de Barcelone, où ils prenaient des soies écrues, et revenaient à Venise en côtoyant les provinces méridionales de la France et de l'Italie.

intérêt à conserver l'amitié des Milanais, avec lesquels son commerce était si étendu; l'ambitieux désir d'étendre encore son territoire la fit entrer dans une ligue formée par les Florentins, le roi d'Aragon, le duc de Savoie, le marquis de Ferrare, le seigneur de Mantoue, contre Philippe-Marie Visconti.

Les hostilités commencèrent au printemps de l'année 1426. Vingt mille hommes commandés par François Carmagnole s'approchèrent de la capitale du Bressan et en poussèrent le siége avec vigueur; la flottille, sous les ordres de Bembo, remonta le Pô jusqu'à Crémone, enleva l'estacade établie devant cette ville, entra peu de temps après dans l'Adda, s'empara de Castiglione ainsi que de Macastarna (châteaux forts situés sur la rive gauche de la rivière), gagna ensuite l'embouchure du Tésin et s'avança jusqu'à Pavie.

Effrayé de cette double invasion, qui fut suivie de la prise de Brescia, le duc de Milan se hâta d'implorer la paix, et se soumit humblement, pour l'obtenir, à toutes les exigences des puissances belligérantes (1). Mais, cette lâcheté ayant excité le mécontentement de la noblesse, il reprit les armes l'année suivante. — Quinze mille hommes pénétrèrent dans le Mantouan, et son escadrille, sous les ordres d'Eustache de Pavie, s'empara de Casal Maggiore. Aussitôt trente galères, commandées par François Bembo, vinrent reprendre cette place, remontèrent ensuite le Pô, attaquèrent les navires ennemis non loin de Crémone et les capturèrent presque tous. — Ces avantages facilitèrent les mouvements de l'armée de terre : elle s'avança dans le Crémonais, harcela les troupes ducales, les défit complétement le 11 octobre près du village de Macalo, prit d'assaut Montechiara, Orci, Pontoglio, et occupa le Val Camonica (au nord du lac d'Iseo).

Visconti, affaibli par ces pertes, eut recours aux négociations, et signa, le 18 avril (1428), un traité par lequel il céda le Bergamasque à la république.

(1) Les Vénitiens obtinrent la cession de tout le Bressan, de la vallée de l'Oglio et de la partie du Crémonais située sur la rive gauche de ce fleuve; le duc de Savoie garda les conquêtes qu'il avait faites en Piémont.

Ces accroissements successifs de territoire ne suffisaient pas encore pour satisfaire l'ambition de la Seigneurie; elle recommença la guerre, en 1431, dans l'espoir de conquérir quelque autre province. — Douze mille cavaliers et autant de fantassins (commandés par Carmagnole) s'avancèrent le long des rives du Pô, tandis que trente-sept galères et un grand nombre de barques, sous les ordres de Nicolas Trévisani, remontaient le fleuve. — A l'approche de ces forces les troupes de Visconti (1), qui étaient à Crémone, firent un mouvement en avant, et ses vaisseaux se portèrent un peu au-dessous de la ville. Les deux escadres s'observèrent pendant plusieurs jours, et n'engagèrent l'action que le 23 mai. Les navires milanais, sur lesquels étaient embarqués beaucoup de cuirassiers, coururent aussitôt à l'abordage. Dans un tel engagement l'audace et la force de corps devaient remporter la victoire. Les équipages vénitiens ne purent résister longtemps au choc d'ennemis braves, nombreux, invulnérables sous le fer qui les couvrait, et vingt-huit galères amenèrent successivement leur pavillon (2).

Carmagnole, au lieu d'établir des batteries sur la rive gauche du fleuve, qu'il occupait, pour foudroyer l'ennemi placé entre lui et les bâtiments de la république, était resté simple spectateur du combat. Il ne chercha pas ensuite à réparer le désastre dont son incurie avait été en partie la cause, n'entreprit aucune opération, n'ordonna aucun mouvement. Cette conduite inexplicable le fit soupçonner de trahison; il fut rappelé à Venise, jeté dans un cachot, condamné à mort par le conseil des Dix et décapité entre les deux colonnes de la place Saint-Marc (5 mai 1432). La Seigneurie se détermina, l'année suivante, à traiter avec le duc de Milan; mais, à cette époque agitée, la paix ne pouvait être

(1) Commandées par Piccinino.

(2) Trois mois après, Pierre Lorédan rétablit l'honneur des armes vénitiennes: il attaqua près de Portofino, dans le golfe de Rapallo, les forces génoises commandées par François Spinola, s'empara de huit galères, en coula une et mit les autres en fuite. Bien que Gênes fût alors sous la domination de Visconti, ce succès obtenu près des côtes de la Ligurie n'eut que peu d'influence sur la guerre qui se faisait dans le Milanais.

de longue durée. — La lutte recommença en 1437, et les Vénitiens éprouvèrent encore des revers. Resserrés dans le pays de Brescia par des forces nombreuses, ils ne parvinrent à regagner les rives du Pô que par une marche aussi hardie que difficile, et se virent contraints d'abandonner le Vicentin, le Véronais, le Bressan et le Bergamasque (1), laissant les capitales de ces provinces investies par l'ennemi. — Dans cette situation, leurs regards se portèrent sur François Sforce, seigneur du marquisat d'Ancône, l'un des plus habiles généraux qu'eût alors l'Italie. — Des offres magnifiques le déterminèrent à accepter le commandement des troupes de la république et à entrer aussitôt en campagne. Les Milanais étaient fortement retranchés à Soave; il les attira par d'habiles manœuvres sur la rive droite de l'Adige, passa ensuite rapidement sur la gauche, s'empara de la position qu'ils venaient de quitter et dégagea ainsi tout le front de la place de Vérone. Il était beaucoup plus difficile de ravitailler Brescia, car on ne pouvait communiquer avec cette ville, sans courir les chances d'une grande bataille, qu'en traversant le lac de Garde, et la république n'avait pas un seul navire armé sur ce lac. L'ingénieur Sorbolo se chargea d'y transporter à travers les montagnes qui bordent l'Adige vingt-cinq barques et six galères, dont deux de premier rang.

Trois mille travailleurs comblèrent les ravins, construisirent des ponts, écartèrent les rochers, aplanirent la route, et les bâtiments, placés sur des rouleaux, furent traînés à grand' peine par des bœufs jusqu'au sommet du Baldo. La descente du versant occidental ne présenta pas moins de difficulté; il fallut encore niveler le sol, faire des remblais, amarrer les vaisseaux aux arbres, aux rochers, leur dérouler lentement les câbles qui les retenaient et prendre mille précautions pour les empêcher de tomber dans les précipices. — Enfin, après quinze jours de voyage, ils arrivèrent sans accident à Torboli, et prirent possession du port (Sabellicus).

(1) Pendant ce temps, la flottille du Pô, forte de douze galères et de cent barques armées, était entièrement détruite par une escadre milanaise descendue de Pavie.

Malheureusement cette flottille ne rendit presque aucun service, elle tomba bientôt au pouvoir d'une escadre que le duc de Milan avait armée à Peschiera. — Sforce ne tarda pas [illegible] par de brillants succès ; il défit complè[illegible] [illegible] château de Ten dans les montagnes du [illegible] commandée par Piccinino, fit [illegible] grand nombre de bâtiments pour s'assurer [illegible] délivra enfin Brescia, s'empara [illegible] Crémonais et ravagea cette province [illegible]

[illegible] le siége devant Martinengo [illegible] établi son camp, que des forces supé[illegible]

rieures vinrent l'y investir et lui ôtèrent tout moyen de recevoir des vivres. Ne pouvant rester dans cette position critique, il était déterminé à se faire jour au travers des postes ennemis, lorsque Visconti lui proposa de terminer la guerre, le laissant arbitre des conditions qui seraient reconnues justes. Sforce, comblé de joie, accepta le rôle de médiateur, et la paix fut conclue le 23 novembre, à Cavriana. La république recouvra ses anciennes possessions, et acquit Lonato, Valeggio, Peschiera, que le marquis de Mantoue se vit obligé de lui céder.

Cette paix, dont le mariage de Sforce avec Blanche Visconti semblait devoir garantir la durée, fut bientôt rompue par celui même qui l'avait demandée. De nouvelles alliances se formèrent, car on se croyait alors fort habile en changeant souvent de parti. — Les Vénitiens eurent successivement à combattre et Philippe-Marie, et, après sa mort, le roi de Naples (Alphonse d'Aragon), qui avait des droits à sa succession (1), et la république milanaise unie au seigneur d'Ancône, et ce prince devenu duc de Milan (2). — Enfin, après douze années de luttes sanglantes, des négociations s'ouvrirent, et l'on tomba d'accord des articles suivants, qui furent signés le 5 avril 1454 à Lodi. Sforce était reconnu comme duc de Milan; il évacuait tout ce qu'il avait conquis dans le Bressan et le Bergamasque, mais retenait les places dont il s'était emparé entre l'Adda et l'Oglio; — la ville de Crème et son territoire restaient à la Seigneurie.

Guerre contre les Turcs dans la Morée, dans l'Asie Mineure et en Albanie; perte de Négrepont, de Scutari, de Lemnos (1463-1479). — Le traité de Lodi fut suivi de quelques années

(1) Cette guerre ne dura que peu de temps. — Une flotte de quarante-cinq galères, conduite par Louis Lorédan, incendia l'arsenal de Messine, en fit autant à Syracuse, et contraignit Alphonse à demander la paix.

(2) Pendant la campagne de 1448, Sforce se porta devant Casal-Maggiore, et, durant plusieurs heures, fit un feu si terrible sur le port, où s'étaient retirés les bâtiments vénitiens, que, la position n'étant plus tenable, André Quirini se détermina, en versant des pleurs de rage, à brûler cette flottille, composée de quatre-vingts navires.

de repos, durant lesquelles les sciences, les lettres et les arts prirent un rapide essor. Mais, tandis que l'Italie goûtait les douceurs de la paix, les Osmanlis, maîtres de Constantinople depuis 1453, s'emparaient successivement des petits États de la Macédoine ainsi que de l'Épire et d'une partie du Péloponnèse. Les Vénitiens résolurent, en 1463, d'expulser de cette presqu'île ces redoutables voisins. Une flotte composée de vingt-quatre galères et de plusieurs transports, sous les ordres de Louis Lorédan, alla débarquer à Nauplie quinze mille hommes qui bientôt prirent Argos. Ces troupes tentèrent vainement ensuite d'enlever Corinthe, et se retirèrent dans les places maritimes à l'approche des forces turques commandées par le pacha de Livadie (1). — Aucun combat important ne signala les campagnes suivantes; les deux armées accablèrent également les malheureux Grecs, et ravagèrent impitoyablement la Morée. — Au printemps de 1470, cent cinquante vaisseaux ottomans vinrent jeter l'ancre dans le détroit de l'Euripe. Trente-cinq galères, commandées par Nicolas Canale, étaient au mouillage sous l'île de Salamine; elles n'avaient qu'à doubler la pointe de l'Attique pour se trouver en face des ennemis. L'amiral vénitien laissa les Turcs opérer le débarquement de leurs troupes à Négrepont, unir cette île au continent par un pont de bateaux et emporter d'assaut la ville, sans opposer le moindre obstacle. Il n'y eut qu'un cri d'indignation contre lui à Venise. Pierre Mocenigo alla prendre le commandement de l'armée navale et fit conduire ce lâche ou inepte officier dans les prisons du conseil des Dix. — On le condamna seulement à un exil perpétuel et à la restitution du traitement qu'il avait reçu (2).

(1) A cette même époque, les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem ayant arrêté deux bâtiments de la république à bord desquels se trouvaient plusieurs marchands maures et égyptiens, le sénat envoya contre Rhodes une flotte de trente voiles. Elle se partagea en deux divisions, qui débarquèrent simultanément des troupes au levant et au couchant de l'île. Pendant trois jours les Vénitiens pillèrent les alentours de la capitale jusqu'à quinze milles de distance et ne se retirèrent que lorsque le grand-maître leur eut fait rendre les navires capturés.

(2) Suivant l'historien Sandi, le sénat attribua sa faiblesse à la présence d'un

Rome, Naples, Milan, Modène et les républiques de Lucques, de Sienne, de Florence, effrayées des conséquences fatales qu'aurait pour l'Italie le triomphe des infidèles en Morée, se liguèrent alors contre le sultan. Mais ces puissances ne pouvaient offrir aux Vénitiens qu'un faible secours ; aussi toutes leurs espérances se tournaient-elles vers l'Orient. C'était d'Assan-Casan, roi de Perse, qu'ils attendaient la diversion la plus efficace. Ce prince envoya d'abord des troupes légères qui ravagèrent le littoral au sud de la mer Noire, tandis que Mocenigo, avec sa flotte, dévastait les côtes de l'Archipel. Bientôt après cent mille hommes, partis des bords de l'Euphrate, pénétrèrent dans la Natolie et remportèrent plusieurs victoires importantes sur les Ottomans. — Assan allait poursuivre ses avantages lorsque des troubles suscités au sein de son royaume par les intrigues de Mahomet le forcèrent à s'éloigner (1473).

La retraite de ce puissant allié n'empêcha pas Venise de soutenir longtemps encore une lutte acharnée, pendant laquelle ses forces navales rendirent d'importants services et secoururent si puissamment Lépante et Scutari, que ces deux places repoussèrent toutes les attaques des Turcs.

En 1479, la Seigneurie résolut de mettre fin à cette guerre ruineuse ; elle demanda la paix et céda, pour l'obtenir, Négrepont, les villes de Croye et de Scutari, en Albanie, de Tenaro, en Morée, et Lemnos (1).

Acquisition de Rovigo. — Malgré les pertes que venaient d'essuyer les Vénitiens, ils étaient encore très-puissants, et leur prospérité inspirait de la jalousie aux autres États de l'Italie ; sous prétexte de soutenir la prétention qu'avait le duc de Ferrare d'établir des salines à Comacchio, le roi de Naples, Milan, Mantoue, Florence, formèrent une ligue contre la république. Les hostilités commencèrent au

jeune fils qu'il avait sur sa galère et rendit une loi qui défendait aux amiraux d'embarquer leurs enfants avec eux.

(1) La réunion des îles de Veglia et de Zante au domaine de la république, qui eut lieu peu de temps après, ne compensa pas les pertes qu'elle venait de faire.

mois de mai 1482. — La flottille, commandée par Damien Moro, remonta le Pô jusqu'à la ville d'Adria dont elle s'empara, et l'armée de terre, sous la conduite de Saint-Séverin, occupa la Polésine de Rovigo. — De brillants avantages suivirent bientôt ces premiers succès. Une flotte de quarante galères, sous les ordres de Jean Marcello, exécuta des descentes sur les côtes de Naples, prit l'importante place de Gallipoli, en ruina quelques autres de fond en comble, et contraignit Ferdinand à rappeler ses troupes de la Lombardie pour défendre son propre territoire.

Ce mouvement répandit la consternation dans le Ferrarais; les détachements qui parcouraient les provinces de Bergame, de Brescia, de Vérone se replièrent, tandis que la Seigneurie levait de nombreuses milices et couvrait de navires toutes les branches du Pô. Enfin la défaite de l'escadre napolitaine, qui fut obligée de se réfugier à Brindes, acheva de jeter le découragement parmi les alliés; ils demandèrent à traiter, et la paix fut conclue le 7 août 1484. Le duc de Ferrare paya par la cession de Rovigo la guerre qu'il avait allumée, et pour tout le reste on se mit dans l'état où l'on était auparavant (1).

Acquisition du royaume de Chypre. — Depuis quinze ans les Vénitiens gouvernaient en Chypre au nom de Catherine Cornaro, mais ce n'était pas assez pour eux; ils exigèrent de cette princesse une renonciation formelle à la couronne. Toute résistance était impossible : la reine se soumit et répondit au généralissime de la flotte (François Priuli), qui lui remit à Famagouste les dépêches de la Seigneurie, que, fille de Venise, elle obéissait au sénat et lui recommandait le bonheur de ses

(1) Le gouvernement de la république, pour réparer le tort que cette guerre venait de faire à ses finances, imagina, entre autres expédients, d'augmenter les droits déjà existants sur les marchandises et sur les vaisseaux de l'étranger. Chaque bâtiment non vénitien fut assujetti à payer cent ducats (un peu plus de quatre cents francs) de droit d'ancrage et trente pour cent de la valeur de sa cargaison. Ce nouveau tarif excita beaucoup de réclamations, notamment de la part de Raguse, qui fit intervenir comme arbitre le sultan Bajazet II. Mais ni les exhortations impérieuses de ce dangereux médiateur, ni les humbles supplications des Ragusains ne purent obtenir le moindre changement dans la détermination de la Seigneurie.

peuples. Ensuite, afin de donner une sorte de formalité à son abdication, on assembla un conseil; Catherine annonça par une proclamation qu'elle déposait le diadème, les magistrats se rendirent à bord de la capitane pour protester à l'amiral du dévouement des Cypriotes, l'étendard de Saint-Marc fut arboré, la république prit possession de l'île (février 1489) et arriva ainsi à l'apogée de sa puissance maritime (André Navagier). — Deux grands événements lui portèrent bientôt un coup fatal. Vasco de Gama ouvrit une nouvelle route vers les Indes orientales; Christophe Colomb découvrit un nouveau continent. Dès lors il n'y eut plus de raison pour que les produits de l'Inde et de la Chine arrivassent en Europe en traversant le continent de l'Asie; l'Amérique offrit de nombreux objets au trafic; l'architecture navale prit un rapide essor, les navigateurs se lancèrent sur l'Océan, et Venise, établie au fond de l'Adriatique, ne tarda pas à perdre l'empire du commerce, qu'elle avait eu pendant tant de siècles (1).

Guerre contre les Turcs. — Le sultan Bajazet, depuis quelque temps excité contre Venise par les Florentins et Ludovic le Maure, n'attendait qu'une occasion pour prendre les armes. Un incident comme il en arrive souvent à la mer (la capture d'un navire qui avait refusé le salut à l'amiral Pesaro) vint offrir, en 1499, un prétexte à la rupture qu'il désirait. Sans vouloir entendre aucune explication, il s'avança rapidement avec des troupes nombreuses contre les possessions vénitiennes de la Morée et envoya plusieurs corps détachés sur les frontières de la Dalmatie. — Deux cent soixante-dix navires commandés par le Sandjak de Gallipoli secondaient ces opérations.

La république ne pouvait présenter un développement de

(1) Les mauvais traitements que les Turcs n'épargnèrent pas aux négociants européens, et qui firent cesser les voyages des grandes flottes de la république; l'excès de puissance de Charles-Quint, qui, dès le commencement de son règne, doubla les droits de douane que les Vénitiens payaient dans ses États; la perte des îles de Chypre et de Candie, contribuèrent aussi plus tard à la décadence commerciale de Venise.

forces proportionné à cet armement. Réduite à la défensive sur presque tous les points, elle n'avait pour porter des coups à son ennemi que cent soixante-huit bâtiments sous les ordres de Grimani. — Les deux armées s'aperçurent au mois d'août, non loin de Modon, et restèrent six jours en présence sans pouvoir se décider à engager l'action. Enfin deux galères, dont l'une était celle d'André Lorédan, attaquèrent vigoureusement le plus gros des navires ottomans qu'une fausse manœuvre avait séparé des autres. — Le capitaine turc (Barach-Baïz), se voyant sur le point de succomber, fit sauter avec son vaisseau ceux qui l'abordaient et tous les équipages périrent. Grimani n'avait fait aucun mouvement pour les sauver; il suivit ensuite timidement la flotte musulmane, laissa prendre Lépante presque sous ses yeux et revint à Corfou, où il trouva Melchior Trevisani que le conseil des Dix lui avait donné pour successeur. Ce nouveau chef montra plus de résolution. Il s'approcha de Modon, que Bajazet tenait investie par terre et par mer; quatre de ses meilleurs vaisseaux forcèrent le blocus et arrivèrent heureusement au port, dont l'entrée était fermée par une chaîne. Aussitôt les défenseurs de la ville accoururent pour leur ouvrir un passage; les assiégeants, voyant les murailles abandonnées, tentèrent une vigoureuse attaque; la place fut emportée et un horrible massacre la dépeupla de la moitié de ses habitants. Cet exemple effraya tellement les garnisons de Coron et de Zonchio qu'elles capitulèrent. Trevisani en mourut de chagrin. — Benoît Pesaro prit alors le commandement et s'illustra par de brillants succès. Il assaillit les Turcs près des Dardanelles, leur enleva vingt galères, saccagea les îles de Métélin et de Ténédos, fit la conquête de Samos, de Céphalonie, de Sainte-Maure, s'empara de onze navires ottomans dans le golfe de Patras et parcourut l'Archipel en vainqueur. — La république profita de ce moment où la fortune lui était favorable pour entamer des négociations, et la paix fut conclue en 1501 (1). Engagée ensuite

(1) Bajazet céda l'île de Céphalonie à la république, reprit Sainte-Maure et garda toutes ses conquêtes.

dans les guerres terribles que suscitèrent en Italie les prétentions des maisons de France, d'Espagne, d'Autriche et l'ambition de quelques puissances de la péninsule, elle sut ramener à la modération ceux de ses ennemis qui n'étaient pas irréconciliables, diviser les autres par une habile politique, saisir les occasions ou les attendre, déployer d'immenses ressources, réparer de grands désastres, et sortit avec gloire de cette lutte inégale (1).

Inscription maritime. — Assurée par les traités de Bologne de la paisible possession de ses provinces du continent, la Seigneurie donna toute son attention à la marine, et, pour être toujours en état d'armer promptement ses flottes, elle classa les artisans de la capitale. Cette sage mesure produisit les meilleurs résultats. — Les divers corps de métiers désignaient parmi les ouvriers et par la voie du sort quatre mille hommes qu'on exerçait plusieurs fois par an au maniement de l'aviron. Cet exercice se nommait la régate; les rameurs, en présence du peuple assemblé sur le rivage, luttaient de vigueur et d'adresse, de précision dans les mouvements, et des prix étaient décernés aux vainqueurs. La noblesse elle-même ne dédaignait pas d'encourager ces joutes et d'y prendre part.

Tous les riverains des lagunes contribuèrent plus tard à former cette milice de mer, dont la force augmenta considérablement; on comprit sur les contrôles depuis les jeunes gens de seize ans jusqu'aux hommes de cinquante.

Cette inscription maritime de la population était divisée

(1) Pendant la campagne de 1509 les forces navales de Venise, après avoir brûlé Trieste, entrèrent dans le Pô (afin de punir le duc de Ferrare qui avait profité des désastres de la république pour l'attaquer), brûlèrent Corbola et remontèrent le fleuve jusqu'à Lago Scuro, incendiant sur les deux rives les châteaux et les villages, tandis que les chevau-légers, sous leur protection, répandaient la désolation dans tout le territoire ferrarais. — Le goût du duc Alphonse pour les arts mécaniques lui avait procuré la plus belle artillerie de l'Europe; il avait fait son amusement et son plus grand luxe de la fonderie des canons; il les employa pour sa défense. Ses batteries, habilement placées, ouvrirent contre l'escadre un feu si terrible que trois navires furent coulés à fond et que les autres (au nombre de quinze) se virent contraints d'amener leur pavillon (Guichardin. — Bembo).

en deux classes (celle des artisans, et celle des pêcheurs et gondoliers), dont chacune pouvait fournir la chiourme de vingt-cinq galères. Mais le gouvernement n'usait de cette ressource que dans les grands dangers; pour les armements ordinaires il avait recours à l'enrôlement volontaire (1).

Rupture avec les Turcs. — La Seigneurie avait besoin de paix pour réparer ses finances épuisées; aussi garda-t-elle d'abord la neutralité pendant la guerre que Charles-Quint eut à soutenir contre Soliman II. Cependant elle se trouva bientôt engagée dans la lutte malgré tous les efforts qu'elle avait faits pour n'y pas prendre part. Le sultan, irrité de ce qu'une galère de Venise avait osé semoncer un de ses bâtiments de transport, attaqua l'escadre de Corfou et lui enleva quatre navires. A la nouvelle de cette agression, le sénat donna l'ordre à Jérôme Pesaro de réunir aux soixante-cinq navires qu'il commandait ceux qui, sous la conduite de Jean Vitturi (capitaine du golfe), croisaient en vue des ports de la Dalmatie, d'aller sur la côte d'Italie, de faire sa jonction avec les forces navales de l'empereur qu'avait déjà ralliées l'escadre pontificale et de livrer bataille. — Au lieu de coopérer à cette entreprise, Doria, commandant en chef de la flotte impériale, se hâta de gagner Gênes sous le prétexte que ses vaisseaux avaient besoin d'être radoubés. — Les progrès des armes ottomanes forcèrent les chrétiens à s'unir plus étroitement, en 1538, pour combattre ces redoutables conquérants, et une ligue fut signée entre Paul III, Charles-Quint et Venise. L'armée combinée devait être de trois cents navires; l'empereur en fournissait cent quatre-vingt-deux, les Vénitiens quatre-vingt-douze et le pape vingt-six. — André Doria était nommé généralissime et Vincent Capello avait le commandement du contingent fourni par la république. — Ces

(1) Les forçats étaient traités cruellement et même rançonnés. On imaginait toutes sortes de retenues pour les obliger à s'endetter. Quand ils approchaient du terme de leur détention on leur faisait assez facilement quelques avances, afin qu'au moment où ils devaient être mis en liberté ils se trouvassent débiteurs de l'État et dans l'impossibilité de s'acquitter autrement qu'en contractant un engagement comme rameurs volontaires.

forces devaient être réunies à Corfou le 15 mars, pour agir le plus tôt possible; les lenteurs calculées du commandant en chef, qui n'arriva au rendez-vous que six mois après l'époque fixée, ne permirent de commencer les opérations qu'en automne.

La flotte turque, commandée par Barberousse, avait pris son mouillage dans le golfe de l'Arta, dont l'ouverture fort étroite était défendue par un château situé sur une éminence. Les alliés, ayant résolu d'occuper ce point important, appareillèrent le 20 septembre et aperçurent le lendemain matin, non loin du promontoire d'Anactorium, l'ennemi qu'ils croyaient surprendre. — Aussitôt les Vénitiens s'avancèrent contre lui, le canonnèrent vivement et le mirent en désordre. Si cette attaque vigoureuse avait été secondée par le reste de l'armée, les navires des infidèles, pressés à l'entrée de la passe, seraient certainement tombés au pouvoir des chrétiens; mais Doria ordonna la retraite, et Capello se vit contraint d'abandonner une proie qui ne pouvait lui échapper.

Quelques jours après, forcé par les murmures des officiers et des matelots d'engager sérieusement le combat, dans ce même parage, le généralissime se retira de nouveau au moment où la victoire allait se déclarer pour les alliés, regagna Corfou et laissa l'amiral turc venir l'y insulter impunément. Cette conduite inexplicable donna de justes soupçons à la Seigneurie, et, persuadée que l'illustre marin génois n'avait agi qu'en vertu d'ordres secrets reçus de l'empereur, elle se hâta de traiter avec Soliman (1) (1540).

Trente années de repos réparèrent enfin les maux qu'avaient causés tant de luttes désastreuses. Le gouvernement, uniquement occupé de la prospérité du peuple, perfectionna les lois, rétablit l'abondance, fortifia les frontières, favorisa les arts qui faisaient alors la gloire de l'Italie, et le pinceau

(1) La république n'obtint la paix qu'en faisant les plus grands sacrifices : il fallut céder au sultan Malvoisie, Naples de Romanie, ainsi que les îles de Scio, de Palmos, de Cesina, de Nio, de Stampalie, de Paros, et payer trois cent mille ducats pour les frais de la guerre.

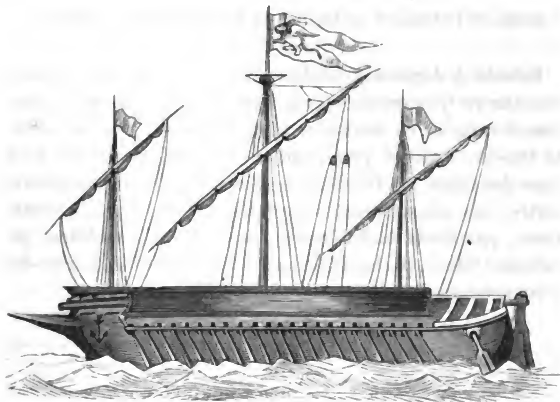
du Titien, de Tintoret, de Paul Véronèse, décora de peintures nationales les magnifiques palais, les temples somptueux élevés par la main des Scamozzi et des Palladio. — Une nouvelle rupture avec la Porte vint trop tôt mettre un terme à cette brillante ère de tranquillité.

Guerre de Chypre (1570-1573). — Depuis longtemps Sélim II convoitait l'île de Chypre, dont la possession lui paraissait nécessaire à la sécurité du commerce musulman dans la mer de Syrie; sur le refus de la Seigneurie d'abandonner son importante colonie, il résolut de s'en emparer et la fit attaquer, en 1570, par des forces nombreuses. — Nicosie fut prise après quatorze jours de siége; mais Famagouste, défendue par une poignée de braves, sous les ordres de Bragadino, repoussa pendant près d'un an les attaques de cent mille Ottomans, vit tomber au pied de ses murailles plus de la moitié de ces redoutables assaillants et ne capitula que lorsque le manque de munitions et de vivres rendit toute résistance impossible (1er août 1571). L'impitoyable Mustapha fit massacrer la garnison ainsi que la plus grande partie des habitants. L'héroïque gouverneur de la place fut réservé à d'atroces tortures. On lui coupa d'abord les oreilles; puis on le conduisit successivement à toutes les brèches, en le forçant d'y porter du sable pour les réparer; enfin il fut écorché vif, et sa peau, remplie de paille, devint un horrible trophée de la barbarie du général turc.

Cependant Venise, impuissante à résister seule aux armes musulmanes, s'était liguée avec le pape et l'Espagne. — Les forces de la confédération destinées à agir en commun consistaient en cinquante mille hommes de pied, quatre mille cinq cents chevaux, deux cents galères, soixante bâtiments de différentes grandeurs (1) et six galéasses, navires plus gros que les autres galères (ainsi qu'il a été dit au chapitre préliminaire), dont la forme était à peu près la même et qui

(1) D'après le père Hoste, il n'y avait que 205 bâtiments en tout.

portaient un aviron de chaque côté du gouvernail afin de faciliter les virements de bord (1).



(*Fig.* 87.)

Don Juan d'Autriche avait le commandement en chef, Marc-Antoine Colonna conduisait les galères du pape, Venieri celles de Venise.

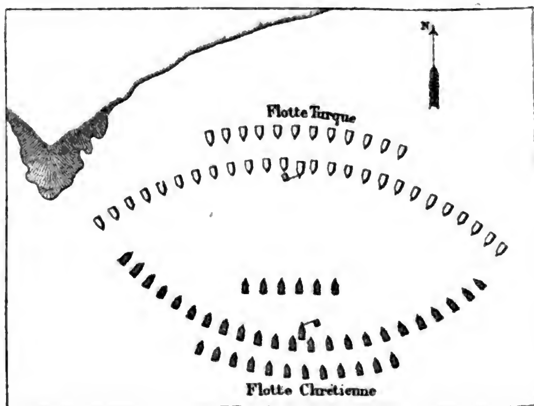
Les confédérés, partis de Messine le 25 septembre, arrivèrent peu de jours après à Gumenizze (port situé vis-à-vis de Corfou), où ils apprirent que la flotte ottomane, forte de trois cents voiles (280 d'après le père Hoste) (2), était stationnée devant Lépante. Résolus à réparer par un coup d'éclat les échecs qu'avait causés jusqu'alors la lenteur de leurs mou-

(1) « Le galeazze hanno le medesime parti e membra che la galea. Portano « tanti remi quanti una galea ordinaria, ma molto più lontani l'uno dall' altro, « essendo le galeazze più lunghe quasi un terzo delle galee ordinarie e parimente « ancho un terzo più larghe e più alte.... Hanno il timone alla navaresca, cioè ad « uso di nave, e ai fianchi del timone portano due gran remi che aiutano a far « girare il vascello più presto. » (Pantero-Pantera; Armata navale.)

(2) Sous le commandement en chef du capitan-pacha Mouezinzade-Ali qui avait sous ses ordres dix-sept sandjaks, ayant droit comme princes de la mer à porter des fanaux sur les poupes de leurs galères. Les troupes de terre embarquées sur les navires étaient commandées par Pertew-Pacha.

vements, ils appareillèrent le 6 octobre dans la nuit, arrivèrent le jour suivant à une heure et demie de l'après-midi en présence de l'ennemi, qui s'était porté à leur rencontre dans le golfe de Patras, et ne tardèrent pas à engager l'action.

Bataille de Lépante (7 octobre 1571). — Les armées, divisées chacune en trois escadres principales, outre une de réserve, étaient rangées en demi-lune. Les galéasses, sous les ordres de Duodo, avaient pris position un peu en avant de la ligne des alliés. — Les deux amiraux en chef se tenaient au centre. Les ailes étaient commandées, du côté des confédérés, par Doria et Barbarigo, de celui des infidèles, par Mahomet Siloco, pacha d'Alexandrie, et Ulu-Chiali, Begler-Bey (gouverneur) d'Alger.



(Fig. 88.)

La gauche des chrétiens (commandée par Barbarigo) attaqua si vivement, que bientôt trente des bâtiments qui lui étaient opposés ne purent soutenir son feu et s'échouèrent sur le rivage voisin, où ils furent abandonnés par leurs équipages; mais au centre la lutte se soutint avec le plus

grand acharnement, et la victoire resta longtemps indécise. Enfin don Juan d'Autriche aborda la galère de Mouezinzadé, et s'en empara malgré la vigoureuse résistance de ses défenseurs. Animés par l'exemple du généralissime, les capitaines coururent avec une nouvelle ardeur sur les musulmans, coulèrent à fond ou brûlèrent plusieurs navires et en prirent un grand nombre sur lesquels ils trouvèrent d'immenses richesses. Alors Ulu-Chiali, qui avait conservé l'avantage sur la droite des alliés, perdant tout espoir de rétablir le combat, battit lentement en retraite et gagna le large avec quarante galères. Le succès de cette bataille mémorable doit être attribué à la bravoure des chrétiens et surtout à la supériorité du tir des galéasses vénitiennes : placées en avant comme six redoutes, elles jetèrent le désordre parmi les Ottomans dès le commencement de la lutte, et les forcèrent à couper leurs lignes pour parvenir jusqu'à celles des confédérés (1).

Malheureusement cette éclatante victoire resta sans résultats. — Le lendemain de l'action on proposa de mettre des troupes à terre pour s'emparer de Lépante, et on renonça bientôt à ce projet, parce qu'il n'y avait pas assez de soldats disponibles. On voulut, quelques jours après, tenter une expédition sur Sainte-Maure; cette entreprise fut jugée encore trop difficile. Puis les confédérés se décidèrent à parcourir les côtes de la Morée pour y susciter des soulèvements et se rendre maîtres de quelque place importante; mais de nouvelles objections leur firent presque aussitôt abandonner cette résolution. Ils perdirent encore près d'un mois à former et à combattre des projets, et finirent par gagner les ports d'Italie.

(1) Dans cette bataille les Turcs eurent trente mille hommes tués et deux cent quatre-vingt-quatre vaisseaux pris, brisés sur les côtes, coulés à fond ou brûlés. Cent dix-sept canons de gros calibre, deux cent cinquante-six d'un calibre inférieur et trois mille quatre cent soixante-huit marins tombèrent au pouvoir des vainqueurs. — Quinze mille esclaves chrétiens qui se trouvaient à bord des navires ottomans furent délivrés. — Les alliés perdirent quinze galères et huit mille soldats ou matelots et beaucoup d'officiers distingués tels que Barbarigo, Trissino, Cornaro, Veniero, Pasqualigo, Contarini, Loredan, Quirini (tous appartenant aux premières familles de Venise), le prieur de Malte et le grand commandeur d'Allemagne. Cervantes, l'auteur immortel de *Don Quichotte*, était au nombre des blessés (de Hammer).

Cependant on travaillait avec ardeur dans l'arsenal de Constantinople à équiper une nouvelle flotte. Dès le printemps de l'année 1572 deux cent cinquante bâtiments parcoururent l'Archipel et ravagèrent les colonies vénitiennes. Les retards apportés par le roi d'Espagne ne permirent aux chrétiens de réunir leurs forces que vers la fin de septembre. — Les deux armées se rencontrèrent d'abord devant Cérigo et quelque temps après en vue du cap Matapan, sans engager de combat décisif, et à l'approche de la mauvaise saison les hostilités cessèrent.

Convaincue qu'elle ne pouvait pas compter sur une active coopération de la part de ses alliés, la Seigneurie ouvrit des négociations avec le divan, et le 7 mars 1573 les plénipotentiaires de la République (Antonio Barbaro et Aloisio Moncenigo) signèrent un traité de paix comprenant les articles suivants : 1° Venise cédait l'île de Chypre aux Turcs et s'engageait à leur payer trois cent mille ducats pour les frais de la guerre ; 2° la ville de Sopoto (Albanie) devait être rendue au sultan ; 3° le tribut annuel imposé par la Porte pour la possession de l'île de Zante était porté de cinq cents ducats à quinze cents ; 4° les relations commerciales entre les deux puissances contractantes étaient établies sur l'ancien pied. (Foglietta. — De Thou.)

Pendant les trente années de paix qui suivirent cette guerre les lettres furent en honneur plus qu'à aucune époque précédente. L'académie se forma ; Jean Grimani enrichit la bibliothèque de Saint-Marc d'antiquités, de marbres et de médailles ; Alde Manuce, Paul Paruta et beaucoup d'autres élevèrent leur patrie au rang des villes savantes. Le commerce prit aussi une nouvelle activité ; la richesse publique s'accrut considérablement ; de somptueux édifices s'élevèrent, et le gouvernement s'efforça de se maintenir dans l'opinion des nations voisines par tout ce qui avait de l'éclat et pouvait donner une grande idée de ses ressources. Ainsi, lorsque Henri III passa par l'Italie pour aller prendre possession de la couronne de France, il fit à ce prince une réception magnifique. — Un nombreux cortége

de barques richement ornées vint prendre le roi à Murano et le conduisit à Venise, où les fêtes qu'on lui donna attestèrent non-seulement l'opulence de cette capitale, mais encore sa supériorité dans tous les arts et surtout dans celui de construire les vaisseaux. En moins de deux heures les ouvriers de l'arsenal (1) assemblèrent toutes les pièces d'une galère et la munirent de ses agrès.

Guerre des Uskoks (2) (1613-1617). — Les invasions des Ottomans dans la Croatie, la Dalmatie et l'Albanie avaient réduit quelques habitants de ces provinces à se réfugier sur des points inaccessibles. Protégés d'abord par un seigneur feudataire de la Hongrie, maître de la forteresse de Clissa (au-dessus de Spalato), et ensuite par l'Autriche, ils s'étaient établis à Segna, qui était devenu un asile pour tous les vagabonds du voisinage et n'avaient pas tardé à exercer le métier de pirates. Attaquant indifféremment et les navires des infidèles et ceux des chrétiens, ils entravaient sans cesse le commerce des Vénitiens et osaient même braver leurs forces navales. — Sur les plaintes réitérées du sénat, l'archiduc prit, en 1613, l'engagement de mettre fin aux rapines de ces audacieux écumeurs de mer. Mais, soit que les moyens qu'il employa fussent insuffisants, soit que ses agents ne voulussent pas faire cesser des brigandages au produit desquels ils participaient eux-mêmes, les Uskoks portèrent de nouveau la désolation sur le littoral dalmate, enlevèrent dans un port de l'île de Pago la galère commandée par Christophe Venier, massacrèrent cet infortuné capitaine, lui arrachèrent le cœur, le firent cuire et le mangèrent.

Cette atrocité causa la plus vive indignation à Venise. Le

(1) Cet arsenal était un vaste dépôt où l'on tenait en réserve divers assortiments complets de toutes les pièces dont se compose un navire. Près de cent formes couvertes y offraient aux bâtiments un abri contre la pluie et l'ardeur du soleil. Des fonderies dirigées depuis plusieurs générations par la famille des Alberghetti, qui y avaient introduit la machine à forer; une corderie superbe, où se faisaient les meilleurs câbles; des ateliers de toute espèce; onze salles d'armes et des approvisionnements immenses de bois et d'autres matériaux fournissaient au gouvernement les moyens d'armer une flotte avec la plus grande célérité.

(2) Le mot *uskok* (ou uscoque) signifie en langue dalmate *transfuge*.

peuple criait qu'il fallait exterminer les pirates; le gouvernement jugea nécessaire de temporiser encore, se contenta des réparations incomplètes que lui fit la cour de Vienne, et donna seulement l'ordre à l'escadre du golfe de serrer la côte et de défendre toute communication avec les pays habités ou fréquentés par les forbans. Une nouvelle attaque de ces derniers aggrava la situation l'année suivante, et la Seigneurie se vit, à regret, dans la nécessité de rompre avec l'Autriche, dont la mauvaise foi n'était que trop manifeste. Les hostilités commencèrent aussitôt (1615), s'étendirent rapidement depuis l'extrémité septentrionale de l'Istrie jusqu'à Cattaro, et pendant deux ans ces malheureuses contrées furent le théâtre de luttes acharnées. — La république, qui avait à combattre en même temps les Espagnols comme alliée de Charles-Emmanuel, duc de Savoie, accepta en 1617 la médiation de la France et se réconcilia par la paix de Madrid avec les deux branches de la famille autrichienne (1). Mais ce qu'il y eut d'étrange, c'est qu'elle n'en eut pas moins à lutter contre le vice-roi de Naples, que sa cour désavouait et que cependant elle maintenait dans sa charge. — Vers le milieu d'octobre, dix-huit galions ou autres bâtiments, portant, au lieu du pavillon royal, celui du duc d'Ossuna, parurent dans l'Adriatique, et furent aussitôt attaqués par des forces beaucoup plus nombreuses (2). D'abord on se canonna de loin; ensuite le vent ayant fraîchi, les Espagnols s'avancèrent vers la ligne vénitienne, et la bravèrent pendant quelque temps sans pouvoir l'amener à engager plus sérieusement l'action. Une tempête vint mettre fin au combat; la flotte napolitaine regagna Brindes, et celle de la république les ports de la Dalmatie (Capriata) (3). Bientôt trente galères de Naples ra-

(1) L'archiduc Ferdinand mit une forte garnison allemande à Segna, confina les pirates dans l'intérieur des terres et fit brûler leurs barques; les troupes de la république évacuèrent tout ce qu'elles avaient conquis sur le territoire autrichien.

(2) La flotte vénitienne commandée par Venieri consistait en quinze galions, six galéasses, trente-deux galères légères et vingt barques albanaises; mais les équipages étaient si faibles qu'à peine ces bâtiments pouvaient manœuvrer.

(3) Selon Nani et Graziani, l'escadre du vice-roi n'aurait pas osé engager le combat, et aurait pris la fuite à la vue du pavillon de Saint-Marc.

vagèrent Curzola, Lesina, Brazza, et Venieri, par représailles, dévasta les côtes de la Pouille.

Cet état d'hostilités, fort difficile à qualifier, ne cessa qu'après la découverte de la fameuse conjuration dont l'abbé de Saint-Réal a écrit l'histoire, et qui selon cet écrivain aurait eu pour objet le renversement de la république (1619).

La guerre de la Valteline et celle pour la succession de Mantoue, suscitées dans le cours des années suivantes par l'insatiable ambition de l'Espagne et de l'Autriche, mirent Venise dans la nécessité d'unir ses armes à celles de la France; mais aucun événement important ne signala ces luttes, que terminèrent les traités de Monzon et de Cherasco.

Guerre de Candie (1645-1669). — Située de manière à fermer l'Archipel et à dominer la mer de Syrie, Candie servait depuis longtemps d'asile à tous les corsaires ennemis des Turcs. La Porte résolut enfin d'enlever cette île aux Vénitiens, et fit des préparatifs immenses pour assurer le succès de cette entreprise difficile; mais, afin de se ménager l'avantage d'une surprise, elle dissimula son projet, feignit d'en vouloir aux chevaliers de Malte et leur déclara la guerre au mois de mars 1645.

Le 30 avril suivant, l'armée navale musulmane (1), commandée par le capitan-pacha Yousouf, sortit des Dardanelles. Arrivée en vue de Négrepont, elle essuya une violente tempête; les vaisseaux, dispersés et jetés les uns à Micone, les autres à Tina, ne parvinrent à se réunir que le surlendemain à Termis (à l'ouest du promontoire de Sykla, en Morée), d'où ils reprirent bientôt le large. A la hauteur de Napoli de Malvoisie, le vent du nord souffla avec tant d'impétuosité qu'ils durent chercher à gagner le port; neuf galères et un galion n'ayant pu exécuter cette manœuvre allèrent mouiller devant Cerigo, et expédièrent un messager au gouverneur de l'île, qui leur accorda sans difficulté les présents ordinaires de

(1) Elle était forte de trois cent quarante-huit galères ou vaisseaux et d'un grand nombre de bâtiments de charge, qui portaient une armée de cinquante mille hommes.

sucre et de café. — Le 28 mai, la flotte entra dans la rade de Navarin avec une pompe royale et n'en repartit que le 20 juin. Avant d'avoir atteint la haute mer, Yousouf rassembla tous les capitaines des navires, leur lut le hatti-schérif, tenu secret jusqu'alors, qui faisait connaître le but de l'expédition, et leur donna l'ordre de se diriger vers l'île de Candie. — Quatre jours après les troupes débarquèrent au fond de la baie de Gogna (1), marchèrent pendant la nuit sur la Canée, campèrent le lendemain sur les collines en face de la ville et commencèrent aussitôt les opérations du siége.

A la nouvelle de cette agression inattendue, Venise fut consternée du danger et surtout honteuse de s'être laissé surprendre. Cependant l'esprit national se réveilla bientôt, et tous les citoyens voulurent contribuer aux efforts du gouvernement pour sauver la plus précieuse des colonies de la république. On leva des troupes; on acheta des navires à Livourne et à Gênes, on en fréta en Hollande. La Seigneurie ne négligea pas non plus de demander des secours aux puissances chrétiennes. Le pape, le roi d'Espagne et le grand-duc de Toscane s'engagèrent à fournir quinze galères, les chevaliers de Malte, six; la France donna cent mille écus et trois brûlots. L'Autriche excusa son refus par les embarras de sa situation.

Pendant qu'on s'occupait de ces préparatifs, la Canée succombait après avoir opposé la plus énergique résistance, e la Suda était investie. Jérôme Morosini, commandant en che de la flotte chrétienne, s'approcha de cette place le 4 sep tembre, la ravitailla et reprit bientôt le large avec toute ses forces (cent galères ou gros vaisseaux), bien résolu d livrer bataille à l'armée ottomane. — Le mauvais tem empêcha que le combat n'eût lieu, et dès le commenceme d'octobre les alliés obligèrent l'amiral à y renoncer : ils s' loignèrent et gagnèrent les côtes d'Italie.

Peu de jours après, Yousouf partit lui-même, laissant tren

(1) A dix-huit milles de la Canée.

navires à la Canée (1). Aussitôt Morosini bloqua le port pour empêcher tout secours d'arriver aux Turcs, et afin de rester maître de la mer, il envoya vingt-quatre de ses meilleurs bâtiments (2), à l'entrée des Dardanelles. Dès que le sultan apprit que les Vénitiens se présentaient devant le détroit, il donna l'ordre à sa flotte de forcer le passage. Cinquante-cinq galères appareillèrent en effet, mais n'osèrent se hasarder à combattre. — Il en coûta la vie au capitan-pacha, qui fut étranglé.

La Propontide demeura fermée jusqu'au printemps. C'était le moment où l'escadre vénitienne devait rendre le plus de services dans ce parage; elle fut malheureusement obligée de le quitter. Ses équipages étaient épuisés par une croisière d'hiver, les renforts qu'avait demandés son illustre commandant n'arrivèrent pas, et les vaisseaux des infidèles étaient si nombreux qu'il ne pouvait plus conserver l'espérance de les combattre avec avantage. Jean Capello, qui prit alors la direction de la guerre, manquait de résolution et d'activité; l'amiral ottoman (Mousa) était loin d'avoir l'énergie de son prédécesseur. Les deux flottes s'observèrent sans rien entreprendre de décisif; elles se présentèrent le combat tour à tour, et semblèrent s'être donné le mot pour le refuser. — Mais pendant l'inaction des forces maritimes, les Turcs resserrèrent la place de la Suda et emportèrent d'assaut Retimo (3) (1646). Cette perte indisposa la Seigneurie : Capello fut rappelé, mis en jugement, condamné à un an de prison, et l'on nomma Jean-Baptiste Grimani à sa place.

Combat de Caristo (1647). — Sous ce nouveau chef la marine retrouva son ancienne vigueur. Le vaisseau que montait Thomas Morosini, jeté par la tempête sur la côte méri-

(1) Il revint à Constantinople, où il fut gracieusement reçu par Ibrahim et admis à baiser l'étrier impérial.

(2) Sous les ordres de Thomas Morosini, son parent.

(3) Le seul événement favorable aux Vénitiens dans cette campagne fut l'arrivée d'une escadre française de neuf vaisseaux que le cardinal Mazarin envoya au secours de l'île.

dionale de Négrepont, s'étant trouvé tout à coup entouré non loin de Caristo, par quarante-cinq navires sous les ordres du capitan-pacha, les tint longtemps en échec. Cependant, accablé par le nombre, il allait succomber lorsque le capitaine général, averti par le bruit du canon, accourut à son secours, attaqua audacieusement l'armée musulmane avec un galion et deux grosses galères, la dispersa et lui donna la chasse jusqu'à l'entrée de l'Euripe (1). Il réunit ensuite quarante et un bâtiments, dont il forma trois escadres, poursuivit les Turcs de station en station, à Volo, à Scio, à Metelin, les obligea plusieurs fois à baisser leurs mâts pour échapper à sa vue, les foudroya jusque dans leurs ports, y pénétra de vive force, et leur enleva un grand nombre de transports chargés de vivres sous le feu des batteries de terre. Malgré son activité, il ne put pourtant empêcher l'amiral Hussein de ravitailler la Canée; mais après avoir vainement tenté deux fois de l'attirer au combat, il le contraignit à gagner Naples de Romanie, et l'y tint bloqué jusqu'à l'approche de la mauvaise saison (2).

Un affreux désastre marqua le commencement de la campagne de 1648. La flotte vénitienne fut assaillie près de Psyra (petite île située au nord-ouest de Scio) d'une si furieuse tempête, que vingt-huit bâtiments, parmi lesquels était le vaisseau amiral, périrent dans les flots. Les autres, au nombre de vingt-neuf (3) erraient sur l'Archipel. Bernard Morosini rallia les moins avariés, en prit le commandement, se rendit aux Dardanelles, et mit en fuite quarante galères commandées par Ammar-Oghli (Nani).

Pendant ce temps les Turcs, maîtres de Retimo ainsi que de la Canée, assiégeaient la Suda. Pour les empêcher de recevoir

(1) Thomas Morosini et l'amiral ottoman périrent dans ce combat, si glorieux pour les armes vénitiennes.

(2) Les Vénitiens ne furent pas moins heureux cette année en Dalmatie. Ils enlevèrent aux Turcs Zemenigo (ville située à sept milles de Zara), y mirent le feu après en avoir fait emporter toutes les munitions, reprirent Novigrad et le démolirent. — Scardona et les châteaux de Tin, de Nostizzina, d'Obroasso, de Nodin, eurent le même sort.

(3) Six galères, cinq galéasses et dix-huit vaisseaux.

des renforts il ne suffisait pas de fermer la mer de Marmara, il fallait encore écarter des atterrages de l'île une multitude de navires, qui, sortant de tous les ports de l'Anatolie et de la Morée, venaient débarquer sur les côtes des troupes et des munitions. Léonard Moncenigo établit des croisières, captura quelques bâtiments chargés de soldats et de vivres, donna la chasse à plusieurs escadres musulmanes, et sut avec de faibles moyens paralyser tous les efforts de l'ennemi.

Cette lutte contre l'empire ottoman avait le plus grand inconvénient que Venise pût redouter, elle privait l'État ainsi que les particuliers des tributs de la mer et de l'Orient. Aussi la paix était-elle généralement désirée, et déjà même au sénat quelques voix demandaient qu'on l'achetât à tout prix. La nouvelle de la déposition et de la mort violente d'Ibrahim détermina la Seigneurie à rejeter cette honteuse proposition. Elle saisit néanmoins l'occasion de l'avénement du nouveau sultan pour entrer en négociation avec le divan; mais lorsque son ambassadeur déclara que loin de vouloir céder Candie, la république n'entendait traiter que sur la base d'une restitution réciproque de tout ce qui avait été conquis depuis le commencement de la guerre, il fut chargé de chaînes par ordre du grand vizir, conduit au château des Sept-Tours et enfermé dans un cachot. — Une brillante victoire vengea bientôt cet affront.

Combat de Foschia (1649). — Riva, officier aussi habile qu'intrépide, avait tenu pendant tout l'hiver, avec vingt navires, la pénible station des Dardanelles. Il venait d'envoyer une division sur les côtes voisines pour y renouveler sa provision d'eau lorsque la flotte ottomane, forte de quatre-vingt-trois voiles, parut à l'entrée du détroit. Trop faible en ce moment pour lui fermer le passage, il la canonna vivement, la poursuivit dès qu'il eut été rejoint par les galères détachées, l'attaqua hardiment devant Foschia, lui enleva quelques navires, en brûla treize; et s'éloigna. — Trouvant la mer libre, les Turcs opérèrent, peu de temps après, leur jonction avec l'escadre de Smyrne, se dirigèrent vers la Canée, y débar-

quèrent des troupes, et revinrent dans la Propontide, où ils se tinrent prudemment enfermés, tandis que les Vénitiens parcouraient l'Archipel, ruinaient leurs établissements et saccageaient les îles.

Bataille de Paros (10 juillet). — On frémissait à Constantinople de la lâcheté du capitan-pacha (Mazzamamma) ; pour calmer l'effervescence populaire, il se décida enfin à franchir le détroit, en 1651. — Le généralissime Moncenigo se porta rapidement à sa rencontre, lui livra bataille près de l'île de Paros, et le défit entièrement. — Un vaisseau de soixante canons et neuf bâtiments de moindre grandeur tombèrent au pouvoir des Vénitiens; les autres allèrent aborder à Retimo. — Aucun événement important ne signala les deux années suivantes.

Combats des Dardanelles. — En 1654 quarante-cinq vaisseaux, six mahones (1) et vingt-quatre brigantins, sous les ordres du capitan-pacha Mourad, appareillèrent de Constantinople et ne tardèrent pas à arriver aux Dardanelles. — Aussitôt, Joseph Delfino, qui défendait le passage, donna le signal du combat ; mais, soit que ses capitaines eussent mal compris ses ordres, soit que les courants ne leur permissent pas de garder la ligne, la plupart s'éloignèrent, et il ne put opposer à l'ennemi que huit navires. Cette disproportion de forces ne l'empêcha cependant pas d'engager la lutte avec la plus grande vigueur. Une de ses galères fut coulée, trois autres sautèrent ; un galion et deux galéasses parvinrent à gagner la haute mer. Resté seul sur le champ de bataille avec son vaisseau percé de tous côtés, l'intrépide amiral tint longtemps contre toute l'armée ottomane, éloigna par son feu

(1) Gros navires de charge (ressemblant un peu aux grandes galéasses), faits pour transporter des vivres, des troupes, des munitions de guerre ; ils étaient lourds, ne se servaient point de rames et avaient des voiles carrées comme les vaisseaux ronds. — « Le Maone sono navi che s'usano nel levante : sono grandissimi vasi e « s'assimigliano alle galee grosse, ma non vanno a remi ; portano le vele quadre « come le navi, ma per la loro grandezza sono di tardo moto. (Pantero-Pantera.)

les bâtiments qui voulurent l'aborder, sortit du détroit en passant au milieu des ennemis, confondus d'une telle résistance, et alla rejoindre son escadre. — Quelques mois après, un important succès illustra encore dans ce même parage les armes de la république. Quarante vaisseaux, sous les ordres de Lazare Moncenigo, attaquèrent vaillamment cent navires, en brûlèrent ou en coulèrent à fond vingt, dispersèrent les autres et les poursuivirent jusqu'à Foschia.

Les Turcs, qu'aucun revers ne pouvait décourager, entrèrent de nouveau dans le canal le 26 juin 1656; mais le capitaine général, Laurent Marcello, les défit complétement : quatorze de leurs galères prirent la fuite; plusieurs furent abandonnées par les équipages; quatre-vingt-quatre navires et cinq mille prisonniers tombèrent au pouvoir du vainqueur, qui s'empara des îles de Ténédos, de Stalimène et de Samothrace (1).

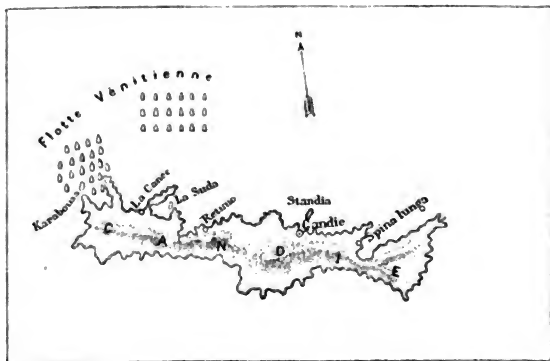
Cet échec, le plus grave que les Ottomans eussent éprouvé depuis la bataille de Lépante, ne fit qu'augmenter leur ardeur guerrière. Sous l'énergique direction du grand vizir, Méhémed-Kiupergli, cent cinquante bâtiments de différentes grandeurs furent équipés avec une incroyable célérité, et essayèrent de forcer le passage du détroit, le 17 juillet 1657. Les Vénitiens, commandés par Lazare Moncenigo, soutinrent bravement le choc, et cette fois encore l'habileté l'emporta sur le nombre : lorsque la nuit sépara les combattants, les Turcs avaient eu soixante navires brûlés, coulés à fond ou jetés à la côte. — Le capitaine général attendit l'aube du jour avec la plus vive impatience, car il espérait pouvoir le lendemain exterminer les restes de la flotte musulmane et aller foudroyer Constantinople. Un coup de vent qui dura quarante-huit heures l'empêcha d'exécuter ce hardi projet. Cependant, dès que les vagues furieuses commencèrent à se calmer, il voulut recommencer le combat avec treize bâtiments, les seuls que n'eût pas dispersés la tempête, et s'avança hardiment contre

(1) Cette victoire ne coûta que trois cents hommes aux Vénitiens, mais au nombre de leurs morts était le généralissime.

l'ennemi, mais au moment où il passait devant le château de Koumtourni, un boulet atteignit la soute aux poudres de son vaisseau et le fit sauter.

La mort de l'amiral jeta la consternation parmi les équipages, le signal de la retraite fut donné, et les Turcs reprirent peu de temps après les îles qui leur avaient été enlevées l'année précédente. — Engagés ensuite dans une lutte terrible contre l'Autriche, ils poussèrent la guerre avec moins de vigueur, éprouvèrent plusieurs échecs sur mer et firent à diverses reprises des propositions d'accommodement, que la Seigneurie repoussa toujours avec fierté.

Enfin la Porte résolut, en 1667, de tenter un suprême effort pour s'emparer de Candie, et le grand vizir Achmet-Kiupergli vint diriger lui-même les opérations du siége. — Aussitôt le généralissime, Georges Morosini, prit de sages mesures afin d'intercepter les secours qu'on envoyait de tous les points du continent voisin à l'armée ottomane. Il se rendit avec trente galères à Karabousa pour se trouver entre l'extrémité occidentale de l'île et la Morée, et donna l'ordre à dix-huit bâtiments d'aller croiser devant la Canée.



(*Fig.* 89.)

Molino, qui avait le commandement de cette escadre, attaqua peu de temps après vingt-trois navires de Syrie, en prit quatre à l'abordage et dispersa les autres ; mais pendant qu'il les poursuivait, quarante-six vaisseaux, conduits par le capitan-pacha, entrèrent dans le port de la Canée et y débarquèrent dix mille fantassins. — L'amiral ottoman repartit aussitôt pour Constantinople, et en revint une seconde fois avec le même bonheur.

L'arrivée de ces renforts avait porté l'armée turque à soixante mille hommes, et Candie n'avait à lui opposer que douze mille combattants. — Le 22 mai, Achmet établit son quartier général devant la place, et bientôt cinq batteries de canons et trois de mortiers la couvrirent de feu (1). Dès ce moment l'attaque et la défense rivalisèrent d'audace : dans l'intervalle du 10 juin au 18 novembre, il y eut trente-deux assauts, dix-sept sorties et l'on fit sauter la mine six cent dix-huit fois. Les flottes déployèrent aussi la plus grande activité. Averti que le grand vizir projetait une entreprise sur l'île de Standia, le capitaine général se porta rapidement avec vingt galères au devant des forces ottomanes (2), leur livra un combat de nuit d'autant plus dangereux que presque tous les navires s'abordèrent, prit cinq bâtiments et en coula trois. — Malgré sa vigilance, il ne put cependant empêcher d'autres escadres musulmanes d'amener aux assiégeants de nombreux contingents fournis par les États barbaresques.

Cette guerre de géants, comme l'appelait le marquis de Montbrun, qui s'était trouvé à presque tous les siéges fameux de son temps, continua l'année suivante avec le même acharnement. Achmet ne se donna plus de repos : il attaqua plusieurs bastions à la fois, entreprit d'élever un môle à l'entrée du port, lança sur la ville une quantité innombrable

(1) Voltaire remarque que les Turcs pendant ce siége se montrèrent supérieurs aux chrétiens dans l'art militaire. Ils fondirent les plus gros canons qu'on eût vus en Europe et firent pour la première fois des lignes parallèles dans leurs tranchées, usage que nous avons pris d'eux, mais qu'ils tenaient d'un ingénieur italien.

(2) Elles étaient sous les ordres de Memi-Pacha, marin expérimenté, et d'un corsaire fameux, nommé Dourakbeg.

de bombes afin d'incen
par des assauts conti
vingt mille hommes ;
cette extrémité la Seig
qui promit un secour
la première division
le duc de Navailles,
ment la tranchée le 25,
avoir tué douze à treiz

Les vainqueurs allai
tout à coup le feu prit
les batteries. Croyant
fourneau et que le sol
vante, s'enfuirent entra
de près par les Turcs,
regagner les remparts (

Cinq cents hommes a
mans. Cette perte n'aurai
la seconde division franç
jours après, et d'autres
mais il fut impossible de
desorganisées.

Cependant, le 24 juillet
mandants des escadres du
une attaque générale, qui,
camp des Infidèles, devait
assiégés. — Toute l'armée n
bâtiments et formée en crois
la tranchée. Les alliés espér
entre deux feux et, en les
truire leurs redoutes. Malheu
de soixante-dix canons saut
diers, mit la confusion dans l
de l'ennemi força de s'éloigne
n'eut aucun résultat.

(1) Le duc de Beaufort (amiral), qui av
part au combat, fut tué en cherchant à rall

[illegible]

[illegible] la ville [illegible]

[illegible] vaisseaux, et [illegible]

cinquante-huit voiles [illegible]

Adriatique, ravagea les côtes de [illegible]

de la Vallone. — Il [illegible]

[illegible] la mort vint le [illegible]

[illegible] son successeur, [illegible]

[illegible] mois après, [illegible]

[illegible], pour se [illegible]

[illegible] menaçait, et [illegible]

dépouilla de son [illegible]

[illegible] de [illegible]

[illegible] des talents de Fran[illegible]

[illegible] commandement en ch[illegible]

[illegible] partit avec jo[illegible]

[illegible] archipel, passa tou[illegible]

[illegible] capitaine-général, [illegible]

l'été à poursuivre les escadres ottomanes, qui, favorisées par le vent, évitèrent toujours de se laisser approcher, et vint hiverner à Naples de Romanie, où il ne tarda pas à succomber aux fatigues de cette dernière campagne (1694). — La Seigneurie lui fit élever un superbe monument, avec cette inscription : *Francisco Mauroceno Senatus.*

Cette guerre avait jusque-là offert aux Vénitiens des conquêtes assez faciles, mais peu solides; au lieu de les affermir, ils cherchèrent à les étendre. Le provéditeur Jean Delfino prit plusieurs forteresses sur la frontière, notamment celle de Ciclut. — Antoine Zeno s'empara de Scio, dont la garnison fut transportée sur le continent voisin. — Malheureusement cet amiral ne sut pas poursuivre ses avantages. Malgré les instances de ses capitaines, qui demandaient le combat, il se refusa obstinément à faire attaquer par ses galères les vaisseaux ennemis, que le calme retenait non loin de Smyrne, les laissa pénétrer dans le port, et s'éloigna bientôt, à la demande des consuls de France, de Hollande et d'Angleterre. La facilité avec laquelle il cédait aux prières de ces étrangers, après avoir méprisé celles de ses officiers, indigna toute l'armée.

Cependant la Porte faisait de grands préparatifs pour reprendre Scio. Trente galères et vingt-quatre sultanes, sous les ordres du capitan-pacha, appareillèrent de Smyrne et se dirigèrent vers les îles Spalmadores. Zeno, averti du départ de cette flotte, se porta rapidement à sa rencontre ,et l'action ne tarda pas à s'engager. L'avant-garde vénitienne, trop longtemps opposée seule à des forces supérieures, eut trois vaisseaux brûlés, et de fausses manœuvres, ordonnées par l'amiral, mirent la confusion dans la ligne de bataille. Mais la bravoure des équipages suppléa heureusement à l'incapacité du chef, et les Turcs, contraints de battre en retraite après une lutte acharnée de plusieurs heures, furent poursuivis jusqu'à la pointe de Catabruno (Graziani). Sandi dit formellement, au contraire, que l'armée de la république eut le désavantage, et l'abandon de Scio, qui suivit ce combat, semble donner raison à l'auteur de l'histoire civile de Venise.

Ainsi, cette campagne n'avait été signalée que par une belle occasion manquée, une bataille perdue ou au moins indécise et la perte d'une conquête. — Il en coûta au capitaine général sa charge et sa liberté (1695). Alexandre Molino, envoyé par la Seigneurie pour le remplacer, déploya la plus grande énergie. Il parcourut l'Archipel avec six galéasses, vingt-quatre galères, dix-neuf vaisseaux, et parut bientôt à la hauteur de Scio où il espérait trouver l'ennemi. — Quarante-huit bâtiments, de différentes grandeurs, l'attendaient en effet au nord de l'île.

Bataille de Scio. — Après s'être canonnées d'assez loin pendant deux jours, les flottes engagèrent sérieusement l'action. Dès le commencement de la lutte trois vaisseaux de Smyrne furent entièrement désemparés et quatre galères de Tripoli prirent la fuite. Ce premier échec jeta le découragement parmi les Infidèles; déjà même le capitan-pacha était sur le point d'amener son pavillon lorsque le feu prit à bord d'un des bâtiments vénitiens. Cet accident mit le désordre dans la ligne, et les musulmans en profitèrent pour revenir à la charge; mais ils perdirent encore deux navires, et à la tombée de la nuit les armées se séparèrent extrêmement maltraitées.

Molino resta maître de la mer jusqu'à la fin de 1696. — En 1697, il y eut encore près d'Andros une bataille meurtrière, qui se termina par la fuite de l'armée ottomane (Graziani). L'année suivante Jacques Cornaro prit la direction de la guerre, et ne montra pas moins de courage que son prédécesseur. Il ravagea l'île de Stalimène (ancienne Lemnos), captura non loin des Dardanelles un grand nombre de transports chargés de vivres tandis que la flotte musulmane se tenait timidement cachée dans le canal de Tenedos, lui donna ensuite la chasse pendant un mois, l'atteignit enfin et la battit en vue de Metelin, le 21 septembre, exigea le tribut de toutes les îles turques, et alla hiverner sur les côtes de la Morée.

Ces succès attestaient la supériorité de la marine vénitienne,

mais ils ne décidaient de rien ; la victoire de Zenta (1) n'avait pas eu de meilleurs résultats. — L'empereur désirant terminer la lutte infructueuse qu'il soutenait depuis quinze ans contre les Infidèles accepta la médiation de l'Angleterre et de la Hollande. Un congrès s'ouvrit à Carlowitz, et la paix fut conclue aux conditions suivantes : la Porte céda la Transylvanie à l'Autriche, la place de Kaminieck ainsi que les provinces de Podolie et d'Ukraine à la Pologne, le port d'Azov au czar. — Venise conserva la Morée, les îles d'Égine et de Sainte-Maure, Castel-Nuovo, à l'entrée du canal de Cattaro, les forteresses de Sing, Knin et Ciclut dans la Dalmatie; elle restitua les villes conquises au nord du golfe de Lépante (1699).

Dernière guerre contre les Turcs; perte de la Morée (1713-1718). — Par le traité de Carlowitz, la république avait acquis d'excellents ports et une continuité de possessions qui s'étendaient depuis l'extrémité de l'Adriatique jusqu'au milieu de l'Archipel; mais les Turcs n'avaient pas renoncé sincèrement à de si riches provinces. En effet, Venise, dont la neutralité n'avait pas été plus respectée sur mer (2) que sur terre pendant la guerre de la succession d'Espagne, apprit avec effroi, en 1713, que cent mille Ottomans commandés par le grand vizir Ali et une flotte de quatre-vingts voiles se préparaient à attaquer la Morée, où elle n'avait que dix mille hommes, onze galères et huit vaisseaux sous les ordres de Jean Delfino. — Cet amiral, auquel on n'envoya que des secours insuffisants, ne pouvait lutter avec avantage contre des forces si nombreuses. Le capitan-pacha s'empara de l'île de Tina (1714), poste très-important par sa situation. Peu de

(1) Zenta, bourg de la Hongrie près duquel le prince Eugène et l'électeur de Saxe Frédéric-Auguste défirent complétement l'armée ottomane.

(2) Une petite escadre française était venue jusqu'au fond de l'Adriatique intercepter les convois que l'empereur faisait partir de Trieste pour aller porter à son armée des munitions et des renforts ; — le chevalier de Forbin était parvenu à pénétrer (durant une nuit obscure) avec trois chaloupes montées de cinquante hommes dans le port de Malamocco, et y avait brûlé un vaisseau anglais armé (disait-on) pour le compte de l'Autriche.

temps après, Corinthe tomba au pouvoir de l'armée musulmane; Égine et Argos lui ouvrirent leurs portes; Naples de Romanie fut emportée d'assaut, et Malvoisie se rendit sans opposer la moindre résistance.

Toute la presqu'île venait d'être ainsi perdue en quelques mois, et les vainqueurs se disposaient à poursuivre leurs succès lorsque l'empereur d'Autriche, dont la Seigneurie avait inutilement sollicité l'alliance depuis le commencement des hostilités, se détermina enfin à envoyer contre les Infidèles une armée commandée par le prince Eugène. Cette diversion sauva la Dalmatie, mais on ne pouvait douter que les principaux efforts des musulmans ne portassent sur Corfou. La défense de cette place importante, boulevard de l'Adriatique et de l'Italie, fut confiée à un officier saxon déjà célèbre, le comte de Schullembourg, et quelques régiments allemands vinrent renforcer la garnison.

Bataille de Corfou. — La flotte ottomane, composée de vingt-deux navires de haut bord et d'un grand nombre d'autres bâtiments chargés de soldats, parut dans la rade de Corfou le 5 juillet 1716. Le capitaine général, André Pisani, n'avait encore rassemblé que ses galères; hors d'état d'attaquer l'ennemi, il voulut au moins éviter de se laisser bloquer dans le port, et s'éloigna rapidement pour aller à la rencontre des vaisseaux que lui amenait le provéditeur Cornaro. — Le capitan-pacha (Dianun Cogia), au lieu de le poursuivre, débarqua les troupes à une lieue de la ville, près des salines de Potamo. — Pendant qu'il était descendu lui-même à terre, afin de concerter ses opérations avec l'officier chargé par le Divan de la direction du siége, il entendit tout à coup, vers le nord de l'île, des salves d'artillerie. C'était Pisani, qui, ayant rencontré Cornaro à l'entrée de la passe, revenait et saluait, en doublant le cap, la Vierge de Cassopo (1).

Cogia courut aussitôt vers ses navires, leur ordonna d'appareiller et de se préparer au combat. Mais toute cette ma-

(1) C'est-à-dire une chapelle bâtie sur l'ancien promontoire de Cassiopée.

nœuvre, commandée avec précipitation, ne put s'exécuter sans quelque désordre : les embarcations légères se réfugièrent dans la baie de Butrinto, et les vaisseaux n'avaient pas encore formé leur ligne que déjà les Vénitiens arrivaient sur eux et engageaient vigoureusement l'action. — La canonnade fut vive et les bâtiments du capitan-pacha éprouvèrent de fortes avaries; cependant il n'en perdit aucun, et profita de la nuit pour gagner la côte d'Épire.

Siége de Corfou. — Les Turcs débarqués dans l'île se rapprochèrent bientôt de la capitale, et emportèrent les positions de Saint-Sauveur et d'Abraham. Maîtres de ces hauteurs, ils foudroyèrent la ville, multiplièrent les attaques, s'avancèrent plusieurs fois jusqu'au pied des remparts, et furent toujours repoussés après avoir essuyé des pertes considérables. — Un assaut général donné le 18 août n'eut pas plus de succès, et leur coûta deux mille hommes. Renonçant alors à tout espoir de s'emparer d'une place si vaillamment défendue, ils se rembarquèrent avec tant de précipitation qu'un grand nombre de soldats périrent dans les flots, et firent voile vers Constantinople (1).

Ardents à profiter des faveurs de la fortune, les Vénitiens envoyèrent, dès le commencement de la campagne suivante, vingt-sept vaisseaux de ligne devant les Dardanelles, sous le commandement de Louis Flangini. Cet amiral y rencontra quarante-deux bâtiments turcs, avec lesquels il engagea une canonnade meurtrière, qui dura toute la nuit à la clarté de la lune. — Le lendemain, le surlendemain les flottes se cherchèrent ou s'évitèrent suivant qu'elles crurent avoir l'avantage de la position. Enfin le troisième jour (16 juin 1717) s'engagea une lutte acharnée, dans laquelle les Ottomans eurent le désavantage. Quatre de leurs vaisseaux furent coulés à fond, et les autres, fort maltraités, ne tardèrent pas à battre en retraite. Malheureusement Flangini reçut, en les

(1) Pendant que l'héroïque garnison de Corfou se défendait avec tant de succès le prince Eugène battait les Turcs à Peterwaradin, leur tuait trente mille hommes et prenait la forteresse de Temeswar.

MARINE GÉNOISE.

Gênes, dont la fondation date, selon quelques historiens, de l'an 707 avant J.-C., tomba au pouvoir des Romains en 1122, eut le rang de ville municipale sous les empereurs, appartint successivement, après la chute de l'empire, aux Huns, aux Gépides, aux Goths, aux Lombards, et fut incorporée au royaume d'Italie vers la fin du huitième siècle. Gouvernée ensuite par des comtes, elle étendit promptement sa puissance maritime, vainquit les Sarrasins dans plusieurs rencontres, leur enleva la Corse, et se rendit entièrement indépendante lorsque les descendants de Charlemagne cessèrent de dominer sur la Péninsule (1) (888).

Sac de Gênes (936). — Cependant, les Arabes attendaient impatiemment l'occasion de venger leurs anciennes défaites. Profitant d'un moment où les forces navales de la nouvelle république étaient en mer pour une expédition importante (2), ils pénétrèrent dans le port, s'emparèrent de la ville, la livrèrent au pillage, égorgèrent une partie des habitants, chargèrent leurs vaisseaux de prisonniers et s'éloignèrent rapidement.

A peine étaient-ils partis que la flotte génoise arriva. L'horrible spectacle qui s'offrit aux regards des marins et des soldats les saisit d'abord d'épouvante; mais bientôt

(1) Gênes devenue libre se donna des consuls, et ne limita ni le nombre de ces magistrats, ni la durée de leur administration. Cette forme de gouvernement dura près de trois siècles.

(2) Les historiens qui rapportent ce fait ne font pas connaître le but de cette expédition.

l'effroi fit place à la fureur : ils se rembarquèrent pour se mettre à la poursuite des forbans, les surprirent non loin des côtes de Sardaigne, capturèrent tous leurs navires et massacrèrent impitoyablement les équipages. Après avoir ainsi assouvi leur vengeance, les Génois s'occupèrent à rebâtir leur ville; l'attrait de la liberté, les avantages du commerce y attirèrent un grand nombre d'étrangers, et elle ne tarda pas à devenir plus puissante qu'avant l'irruption des barbares (958).

Alliance des Génois avec les Pisans. — Conquête de la Sardaigne (1017-1035). — Non loin des bords de la mer Tyrrhénienne florissait à cette même époque la puissante ville de Pise, qui dès l'an 888 s'était érigée en république (1). Moins encombrée par les sables qu'elle ne l'est aujourd'hui, l'embouchure de l'Arno formait, pour les navires légers qu'on employait alors, un port sûr contre les tempêtes. Les Pisans, habiles à profiter de l'heureuse situation de leur cité, avaient su associer la culture des riches plaines environnantes avec les expéditions maritimes et s'assurer sur les côtes de la Calabre, ainsi que dans le Levant, de nombreux débouchés pour leurs marchandises. Mais à chaque instant exposés aux insultes des Sarrasins, qui presque toujours vaincus renouvelaient sans cesse leurs attaques, ils résolurent, en 1017, de prendre des mesures énergiques afin de punir l'insolence de ces infatigables guerriers, et recherchèrent l'alliance des Génois. — Ceux-ci s'empressèrent de s'unir à leurs puissants voisins pour combattre de si dangereux ennemis, et bientôt les flottes des deux républiques se dirigèrent vers la Sardaigne, où un prince arabe nommé Muset avait fondé une puissante colonie de corsaires. Le débarquement des troupes s'effectua sans difficulté; les Sarrasins, vigoureusement attaqués, n'opposèrent qu'une courte résistance et se hâtèrent de regagner les rivages africains.

(1) Pise, qui est aujourd'hui à onze kilomètres de la mer, en était alors beaucoup moins éloignée.

Les alliés cependant ne restèrent pas paisibles possesseurs du beau royaume qu'ils venaient de conquérir. Sous la conduite de leur chef intrépide, les musulmans revinrent plusieurs fois insulter les garnisons chrétiennes ou tenter de les surprendre, et après dix-huit ans de luttes incessantes on ne put les contraindre à traiter qu'en portant la guerre sur les côtes de Barbarie (1035). — Mais en 1050 ils parvinrent, avec le secours des Maures d'Espagne, à recouvrer la plus grande partie de l'île, et il fallut en faire de nouveau la conquête (1). (Bernard Marangoni.)

Première guerre contre les Pisans (1070). — Depuis longtemps la mésintelligence régnait entre Gênes et Pise au sujet du partage de la Sardaigne, et des intérêts communs les avaient seuls obligées à dissimuler leur ressentiment; il éclata lorsqu'elles n'eurent plus à redouter le retour des Infidèles. Les Pisans commencèrent les hostilités en s'emparant d'un point important au sud de la Corse. A la nouvelle de cette agression les Génois envoyèrent contre la capitale de leurs nouveaux ennemis quinze galères chargées de soldats; mais, vivement attaquées à l'entrée de l'Arno, elles furent ou prises ou coulées à fond après un combat acharné de plusieurs heures.

Tous les navires en état de tenir la mer reçurent aussitôt l'ordre de se préparer à venger la honte de cette défaite, et la première lutte entre les deux cités rivales aurait sans doute eu des suites funestes, si le grand mouvement religieux qui entraînait alors les chrétiens d'Occident à la délivrance des lieux saints ne les eût forcées de suspendre leur querelle particulière pour diriger vers le Levant les forces navales dont elles disposaient.

Expéditions en Orient. — Pendant la première croisade les Génois firent des armements considérables. — Ils concouru-

(1) La flotte combinée de Pise et de Gênes, commandée par Gualduccio, plébéien pisan, ne servit qu'au transport des troupes.

l'effroi fit place à la fureur : ils
mettre à la poursuite des forba
des côtes de Sardaigne, captu
massacrèrent impitoyablement
ainsi assouvi leur vengeance, le
leur ville; l'attrait de la libert
y attirèrent un grand nomb
pas à devenir plus puissant … des
bares (958). … de la

Alliance des Génois avec … voya encore
daigne (1017-1035). — N … navires de
rhénienne florissait à cett … à Laodicée
de Pise, qui dès l'an 888 s … uvellement con-
encombrée par les sabl … à celles des Pi-
bouchure de l'Arno for … infidèles Césarée,
employait alors, un po … du commerce de
habiles à profiter de l'
su associer la culture … la Palestine, les
les expéditions mariti … ur au roi de Jéru-
labre, ainsi que dans … récompense de si
leurs marchandises. … a le tiers des villes
des Sarrasins, qui pr … artie des droits de
cesse leurs attaques … 2).
mesures énergique
gables guerriers, … rès avoir obtenu ces
Ceux-ci s'empressè … trées où ses marins
combattre de si d … oits, la République,
deux républiques … tes de son territoire,
arabe nommé M … sura la possession du
corsaires. Le dé … lfe de la Spezzia), en
culté; les Sarra … to-Venere, ville alors
qu'une courte
vages africain … nte bâtiments avec

(1) Pise, qui est
moins éloignée.



(*Fig.* 90.)

ontre les Pisans (1119-1133). — Gênes
ix pour s'affermir dans sa nouvelle con-
ons de Pise sur l'île de Corse la forcèrent,
dre les armes. La première rencontre eut
'embouchure du Golo. — Pendant plusieurs
is et les soldats des deux escadres rivalisèrent
bileté; enfin la victoire se déclara pour le pa-
eorges, et les Pisans, vivement poursuivis, ne
avec beaucoup de peine à regagner leurs ports.
par ce succès, les Génois envoyèrent quelque
dans l'Arno quatre-vingts galères et soixante
ues chargées de troupes. — Pise, effrayée à
le cette armée formidable, s'empressa de négocier,
e cependant à engager de nouveau la lutte dès
it pu réunir des forces suffisantes (1) (1123). —

le court espace de paix que lui laissait sa rivale étendit sa
la conquête de Fiaccone, de Bissaria, de Fal-
Gavi.

rent à la prise d'Antioche (1097), et eur… expéditions suivantes. — En 1099 le c… briachi, averti à Joppé, où il venait d… breuse armée, partie des bords du N… Jérusalem, débarqua les équipages… chines de guerre, fit couler à fond… marche aussi hardie qu'habile à tr… heureusement, avec ses intrépid… croisés, que ce renfort aida puiss… ville sainte.

Au mois d'août de l'année 1… en Orient vingt-huit galères e… différentes grandeurs. Ces forc… pour maintenir les provinces… quises, sous l'obéissance des… sans enlevèrent, quelques m… place alors importante et l'u… l'Inde. (Caffaro.)

Infatigables défenseurs d… Génois ne cessèrent dans l… salem des secours de toute… grands services, Baudou… qu'ils avaient conquises… douane d'Alep, d'Ascal…

… le châ- … le même … vivement … échapper qu'en

… de terminer … par la destruction … avec quatre-vingts … sérieuse, la fière … et la principale condi- … de conclure fut que les … supérieur de leurs mai-

… pouvait abattre, voulurent … la fortune des armes; mais, … ils perdirent une partie … les positions qu'ils occu-

Conquête du comté de… importantes concessio… venaient de s'illustre… résolue d'étendre les… s'empara du comté… golfe de Luna (*Lun*… faisant construire u… importante.

… fut rétablie entre les deux répu- … du pape Innocent II, et elles … de Capoue, pour combattre … la liberté dans le midi de l'I- … en la forçant à reconnaître l'anti- … s'emparèrent d'Amalfi, dont les … l'escadre sicilienne bloquaient le port

(1) En 1109 ils envo… laquelle il se rendit mai… … pas mention de cette clause honteuse, rapporte…

(2) Pour perpétuer le… … on ne saurait mettre en doute la véracité de ces… les Génois, le roi de J… … sur ce point avec plusieurs écrivains des autres na… du Saint-Sépulcre cett… Tarcagnota, qui n'avaient certainement aucun…

alerne; les Génois
une flotte de cent

erre contre les Maures
musulmans infestaient
par leurs courses conti-
entravaient le commerce.
, les Génois, sous la con-
ne descente à Minorque, qui
forbans, ravagèrent l'île et
. — A la sollicitation du pape
ensuite contre les Maures d'Es-
i de Castille, et Raimond, comte
mai (1147), soixante-trois galères
ts de transport, sous les ordres de
ia et d'Aubert de la Torre, parurent
mille hommes furent aussitôt débar-
es troupes espagnoles poussèrent vive-
place, tandis que la flotte tenait le port



(*Fig.* 91.)

musulmans, qui avaient fait de grands préparatifs de
, détruisirent plusieurs fois les travaux d'approche et
sèrent pendant longtemps toutes les attaques. Enfin
tueuse ardeur des assiégeants finit par triompher. La
emportée d'assaut le 28 septembre, fut livrée au pillage,

et d'immenses richesses tombèrent au pouvoir des alliés.

La campagne de 1148 ne fut pas moins heureuse : les confédérés enlevèrent Tortose aux Infidèles et se partagèrent cette belle conquête (1).

Gênes employa les années suivantes à étendre son commerce, à construire des galères, à conclure avec Manuel Comnène divers traités par lesquels ses établissements de Constantinople acquirent une plus grande importance ; pendant les guerres que suscita ensuite dans la Péninsule l'ambition de Frédéric Barberousse, elle sut habilement s'attirer la bienveillance de ce prince, et obtint, en lui promettant le secours de sa flotte pour attaquer la Sicile, des concessions brillantes (2) qui semblaient l'exempter seule du joug imposé aux autres villes.

Troisième guerre contre les Pisans (1162-1175). — La bonne intelligence qui depuis vingt-neuf ans régnait entre Gênes et Pise était plus apparente que réelle, car, également ambitieux et avides de lucre, les deux peuples se portaient sans cesse ombrage, partout où le même intérêt les avait poussés à fonder des comptoirs. Cette jalousie, longtemps comprimée, éclata en 1162. — Les Pisans attaquèrent à l'improviste les Génois établis à Constantinople, les chassèrent de la ville et pillèrent leurs magasins. — Le châtiment suivit de près l'insulte. Douze galères pénétrèrent dans le port de Pise, alors sans défense, et y capturèrent vingt navires chargés de marchandises.

Frédéric, craignant les suites d'une guerre qui pouvait retarder la réalisation du projet qu'il avait formé d'envahir la Sicile, ainsi qu'il a déjà été dit, s'empressa de s'offrir

(1) Gênes devenait ainsi maîtresse du tiers de la ville ; mais elle vendit quelques années après sa part au comte de Barcelone.

(2) L'empereur laissa aux Génois toute la côte ligurienne depuis Monaco jusqu'à Porto Venere, promit de les mettre en possession de Syracuse ainsi que de deux cents fiefs de chevalier dans la vallée de Noto, dès qu'il se serait emparé de la Sicile, et prit l'engagement de ne point conclure de paix avec le roi Guillaume de Naples sans le consentement de la république. (Muratori.)

comme médiateur, et les hostilités cessèrent (1163). De nombreux différends au sujet de la Sardaigne amenèrent dès l'année suivante une nouvelle rupture. Quelques engagements douteux signalèrent seuls le commencement de la campagne, et la lutte ne devint réellement sérieuse que vers le milieu de l'été. — Le 30 juillet, les Génois attaquèrent vivement l'armée ennemie non loin du cap Gervasio, coulèrent deux navires, en enlevèrent cinq à l'abordage, dispersèrent les autres, et conduisirent triomphalement leurs prises dans la baie de Rapallo.

Les Pisans s'efforcèrent de réparer au plus tôt la honte d'un si rude échec. Ils brûlèrent la tour de Cap-Corse, surprirent Albenga, le 25 août, la pillèrent et la réduisirent en cendres. Contraints peu de temps après à s'éloigner par une flotte de quarante-cinq voiles (sous les ordres du consul Grillo), ils envoyèrent huit galères à l'entrée du Rhône pour empêcher le passage des convois de vivres que Gênes faisait venir de Provence ; mais bientôt des forces supérieures assaillirent cette escadre, qui ne parvint à s'échapper qu'en se dirigeant rapidement vers le nord de la Camargue et en gagnant ensuite la mer par le bras occidental du fleuve.

La fortune, jusque-là favorable au pavillon de Saint-Georges, cessa l'année suivante de lui être propice; cinquante bâtiments de différentes grandeurs, sous la conduite de Baudouin, essuyèrent une entière défaite près de l'embouchure du Serchio, et sept galères commandées par Ansaldo Tanclero furent mises en fuite à l'entrée du canal de Corse. Les pertes et les avantages se trouvant ainsi des deux côtés, à peu près balancés, il semblait facile de ménager un accommodement entre ces marchands belliqueux; cependant Frédéric ne parvint qu'à leur faire signer une trêve de six mois, après laquelle les hostilités continuèrent avec le même acharnement. Enfin, au commencement de l'année 1175, les haines s'apaisèrent et l'empereur, accepté pour arbitre, décida que les deux républiques se partageraient la Sardaigne (1).

(1) Cette guerre meurtrière n'avait été qu'une longue suite de pirateries également nuisibles au commerce et aux véritables intérêts des deux peuples.

Quatrième guerre contre les Pisans. — Cette transaction, imposée, en quelque sorte, par un prince redouté, ne satisfaisait pas les Pisans, qui avaient acheté fort cher le droit de souveraineté sur l'île entière : aussi voulurent-ils, en 1185, s'emparer de la province de Cagliari ; mais aussitôt Falcone Castelli partit de Gênes avec quatre-vingts galères, porta la désolation sur leurs côtes, et les contraignit à demander la paix.

Troisième croisade. — Après avoir ainsi humilié ces audacieux agresseurs, les Génois, toujours avides de gloire, s'allièrent avec les princes chrétiens armés pour la délivrance de Jérusalem, que le soudan d'Égypte (Saladin) venait de soumettre à son pouvoir, et envoyèrent dans les mers de Syrie une flotte nombreuse (1), qui contribua puissamment à la prise de Saint-Jean-d'Acre (2). (Foglietta.)

Changement dans la forme du gouvernement. — *Expédition de Sicile* (1190-1194). — Gênes avait vu croître, avec sa grandeur, l'ambition de ses citoyens. Les magistratures étaient devenues l'objet des désirs et des brigues de quelques familles puissantes, dont les luttes continuelles ensanglantaient la cité. Pour mettre un terme à ces maux, on résolut de n'appeler au gouvernement que des étrangers, avec le titre de podestat. Manegoldo Tetocio, noble Bressan, fut le premier élevé à cette dignité, et parvint à réprimer l'audace des factions. Mais la tranquillité ne durá pas longtemps ; les dissensions éclatèrent de nouveau, et pendant près de trois ans la guerre civile déchira la république.

Cependant Henri VI, héritier des vues ambitieuses de Frédéric Barberousse, pressait vivement les Génois de s'unir à lui pour conquérir la Sicile. Séduits par les brillantes promesses de l'empereur (3), ils mirent en mer (1194) un très-

(1) Elle était commandée par le consul *Guido Spinola.*

(2) Selon Trivet, Gênes fournit aussi au roi de France Philippe-Auguste un grand nombre de navires, dont le frêt rapporta des sommes importantes.

(3) Le continuateur des Annales de Caffaro rapporte qu'après avoir renouvelé le traité conclu par son père, ce prince artificieux dit aux Génois : « Si par vous, « après Dieu, je soumets la Sicile, l'honneur sera pour moi et le profit pour vous.

grand nombre de bâtiments de toutes espèces (1) chargés de soldats, de vivres, d'armes et de machines pour les siéges.

Cette armée, à laquelle se réunirent trente-trois navires pisans, attaqua d'abord Gaète, qui n'opposa que peu de résistance; se dirigeant ensuite au sud, elle reçut la soumission de Naples, et aborda le 1er septembre à Messine. Là, une lutte terrible s'engagea entre les marins de Gênes et ceux de Pise; il y eut de part et d'autre beaucoup de morts et plusieurs galères furent incendiées. — Ces querelles menaçaient de compromettre le succès de l'expédition; Marevalde, commandant des troupes impériales, se hâta de les terminer, et les génois, quoique peu satisfaits de l'arrangement fait par l'entremise de cet officier, dissimulèrent leur mécontentement, et continuèrent à rendre d'importants services. — Ils forcèrent les Sarrasins à s'éloigner de Catane, s'emparèrent de Syracuse et bloquèrent le port de Palerme, qui ne tarda pas à capituler.

Mais, une fois maître de la Sicile, Henri ne paya que d'ingratitude les valeureux alliés dont les forces maritimes lui avaient été d'un si puissant secours; il ne voulut pas les mettre en possession de la province que son père s'était engagé à leur donner, et répondit par de violentes menaces aux justes réclamations du podestat Jacques Mainerio (2).

Cinquième guerre contre les Pisans (1195-1217). — Pendant que Gênes épuisait ses trésors et versait le sang de ses braves marins pour servir l'ambition de l'empereur d'Allemagne, Pise, contrairement à la principale clause du dernier traité, avait fortifié Bonifacio, et cette ville était bientôt devenue un repaire de pirates, dont les courses continuelles portaient le

« car je ne dois pas y faire ma résidence avec mes Allemands; mais vous y de-
« meurerez, vous et vos descendants, et ce royaume sera plutôt à vous qu'à moi. »

(1) Déjà, au mois d'août de l'année 1192, la république avait envoyé contre Castellamare, trente-trois galères sous les ordres d'Orlando Carmindino et de Bellobruno Castelli; mais cette flotte tenue en échec par des forces supérieures n'avait pu rendre aucun service.

(2) Il fit dire à ce magistrat que « si Gênes continuait à l'importuner de ses
« plaintes, il détruirait son commerce, sa marine, son port et la réduirait en
« cendres. »

plus grand préjudice aux négociants génois. Il était urgent de mettre un terme à ces brigandages. Henri Carmindino, Inigo Longo, Othon Pulpo armèrent, avec l'autorisation du gouvernement, vingt bâtiments de différentes grandeurs, s'emparèrent de la cité qui servait d'asile aux forbans, croisèrent ensuite près des côtes voisines et capturèrent plusieurs navires chargés de marchandises.

Le pape Calixte III, redoutant les suites d'une rupture si nuisible aux véritables intérêts de l'Italie, voulut faire cesser les hostilités; mais il ne put y parvenir. Les Pisans s'efforcèrent de reprendre la place que venaient d'enlever leurs puissants rivaux; repoussés par les forces navales placées sous les ordres de Drudo Marcellini et d'Ansaldo Guaraco, ils revinrent plusieurs fois sans plus de succès, et ne s'éloignèrent qu'à l'approche de la mauvaise saison.

La guerre continua cinq ans encore avec le même acharnement. Uberto Marcellino, Simone Camilla, Nicolas Doria, chargés successivement du commandement des flottes de la république remportèrent plusieurs avantages; puis les haines parurent se calmer, les rencontres devinrent moins fréquentes, et tout faisait présager la fin prochaine des hostilités lorsque les Pisans, profitant des troubles suscités en Sicile pendant la minorité de Frédéric II, s'emparèrent de Syracuse.

Les Génois ne pouvaient laisser au pouvoir de leurs plus cruels ennemis une ville si importante; ils l'assiégèrent aussitôt, la forcèrent à capituler, et brûlèrent ou coulèrent à fond, quelques mois après, vingt-six galères qui osèrent s'avancer jusqu'à l'entrée du port (1205).

Aucun événement digne d'être raconté ne signala les campagnes suivantes. — On fit, il est vrai, de part et d'autre des armements considérables, de nombreuses escadres parcoururent la mer Tyrrhénienne, mais ne se rencontrèrent jamais et ne servirent qu'à entraver le commerce.

Fatigués de cette lutte sans gloire, les deux peuples acceptèrent enfin la médiation d'Honoré III, et la paix fut conclue en 1217 (1).

(1) Pendant cette longue guerre, Gênes agrandit son territoire de la seigneurie

Cinquième croisade (1117-1119). — Gênes prit ensuite une part glorieuse à l'expédition que firent les chrétiens d'Occident, sous la conduite de Jean de Brienne et du roi de Hongrie pour délivrer les lieux saints du joug des infidèles; elle envoya sur les côtes de Syrie deux flottes, qui rendirent aux croisés d'importants services et contribuèrent puissamment à la prise de Damiette, seul résultat de cette noble entreprise qu'empêcha de réussir la division des chefs.

Révoltes de Ventimile, de Savone et d'Albenga. — Discordes intestines. — Traités avantageux (1220-1234). — Les villes que la république avait soumises ou achetées supportaient impatiemment sa domination. Ventimile la première leva l'étendard de la révolte, et il fallut pour la réduire toute l'énergie du podestat Lotheringo Martinengo. — Savone et Albenga, qui voulurent aussi secouer le joug, furent attaquées par des forces nombreuses et se virent obligées de rentrer dans l'obéissance. — Les troubles qu'excita vers la même époque la rivalité des Castelli et des Balbi furent sévèrement réprimés.

Dès qu'il eut ainsi affermi son autorité, le gouvernement, toujours occupé du soin d'étendre le commerce, conclut divers traités avec les Maures d'Afrique et d'Espagne.

Expédition de Ceuta (1234-1235). — Ces alliances et surtout l'esprit de mercantilisme portèrent bientôt les Génois à entreprendre une expédition dont leurs historiens cherchent vainement à dissimuler la honte, et que réprouva l'Europe entière. Après avoir tant de fois partagé dans le Levant la gloire des croisés, ils ne craignirent pas de les combattre en Barbarie et fournirent au roi de Ceuta soixante-quatre galères, qui détruisirent entièrement deux flottes chrétiennes venues des bords de l'Océan pour chasser les infidèles et relever la croix sur le littoral africain. — Mais la mauvaise foi du prince musulman força la république à envoyer l'année suivante

de Caretto, de la ville de Gavi et du comté de Nice, qui se donna volontairement à elle pour se soustraire au joug du roi d'Aragon.

contre sa capitale cinquante navires, afin de le contraindre à remplir la promesse qu'il avait faite de payer les frais de l'expédition.

Guerre contre Frédéric II et les Pisans (1241-1256). — Gênes s'engagea ensuite avec ardeur dans la lutte que le saint-siége eut à soutenir contre Frédéric II. Mais la fortune ne se montra pas d'abord favorable au succès de ses armes. La flotte (1) sur laquelle étaient embarqués les prélats qui se rendaient au concile convoqué dans le but de faire confirmer l'excommunication lancée contre l'empereur, et de mettre ainsi ce tyran au ban de la chrétienté, fut entièrement défaite (après un combat acharné) entre la Meloria et le Giglio, par les forces combinées de Sicile et de Pise (2). — Trois galères périrent dans les flots; dix-neuf tombèrent au pouvoir des vainqueurs, qui y trouvèrent des richesses immenses; cinq seulement parvinrent à s'échapper. Quatre mille prisonniers allèrent mourir de misère à Palerme; les évêques et les cardinaux furent chargés de chaînes et envoyés à Frédéric, sur l'ordre qu'il donna par ces deux mauvais hexamètres, dignes de la barbarie du temps :

Omnes prælati, Papa mandante vocati,
Et tres Legati veniant huc usque ligati.

Les Génois n'avaient jamais essuyé un si terrible échec; ils ne perdirent cependant pas courage, et s'adressèrent d'abord au pape pour l'exhorter à soutenir toujours avec constance la liberté de l'Église. « Depuis le plus grand jusqu'au moindre « d'entre nous, lui écrivirent-ils, nous avons consacré nos « personnes et nos biens à venger un affront aussi cruel, à « défendre la foi et la sainte Église de Dieu; nous ne prendrons de repos, ni le jour ni la nuit, jusqu'à ce que nous « ayons délivré vos frères de la servitude..... Que Votre Sainteté le sache, les citoyens de Gênes considèrent comme

(1) Elle était commandée par Marocello.

(2) Sous les ordres d'Andrioto del Mare, d'Ugolino Buzzacherini et d'Enzio, fils de l'empereur.

« nul le dommage qu'ils ont souffert dans ce combat; mais, « abandonnant toute autre affaire, ils travaillent sans relâche « à construire de nouveaux vaisseaux et à les armer..... Aussi « supplions-nous Votre Sainteté, au nom de ce Jésus que « vous représentez sur la terre, de ne point attacher trop « d'importance au malheur que nous venons d'éprouver, et « de ne point abandonner la noble cause que jusqu'ici vous « vous êtes proposé de défendre. » (*Raynaldi, Annal.* 1241.)

Les Génois travaillèrent en effet avec la plus grande activité à rétablir leur marine; tous les citoyens devinrent ouvriers, soldats ou matelots, et cinquante-deux bâtiments se trouvèrent bientôt prêts à prendre la mer. — Ces forces se mirent à la recherche de la flotte ennemie, lui offrirent plusieurs fois le combat sans pouvoir l'engager à l'accepter, et protégèrent la côte contre les attaques des Pisans, tandis que les milices de la cité battaient les Impériaux à Ovada, à Noli, à Porto-Venere, et les contraignaient à s'éloigner du territoire de la république (1241).

Aucun événement important ne signala la campagne de 1242; l'armée navale, qu'avaient ralliée un grand nombre de vaisseaux du Levant, dévasta le littoral aux environs d'Albenga et de Savone, qui, de nouveau révoltées, servaient d'asile aux Mascherati (1), captura plusieurs bâtiments et s'efforça, toujours en vain, d'attirer l'ennemi au combat. Enfin, lorsque le conclave porta sur la chaire de saint Pierre (2) Sinibald de Fiesque, qui prit le nom d'Innocent IV, l'empereur manifesta le désir de se réconcilier avec l'Église. Il envoya, pour féliciter le nouveau pontife, une ambassade composée des personnages les plus distingués de ses États, et lui fit des propositions d'accommodement. Des conférences

(1) Les intrigues, les libéralités et surtout les magnifiques promesses de Frédéric avaient mis dans ses intérêts plusieurs des principaux citoyens de Gênes: c'étaient les Mascherati, que le gouvernement exila; les défenseurs du saint-siége étaient appelés Rampini; mais en 1244 on nomma Guelfes les partisans du pape et Gibelins ceux de l'empereur.

(2) Grégoire IX était mort de chagrin peu de après la défaite de la flotte génoise; le pontificat de son successeur (Célestin IV) n'avait duré que dix-huit jours, et le siége de Rome avait été vacant durant plus de vingt mois.

s'ouvrirent à Civita-Castellana et le pape s'y rendit; puis s'apercevant que Frédéric voulait le surprendre et s'emparer de sa personne, il alla s'embarquer dans le port de Civita-Vecchia, où vingt-quatre galères (1), commandées par le podestat, étaient venues l'attendre, et entra triomphalement quelques jours après à Gênes. Tous les navires étaient ornés de drap d'or; la ville entière partageait la joie que ressentait le saint Père en se voyant hors de danger. (*Nicolas de Curbio.* — Barth. Scriba.)

Pendant les années suivantes, tandis que Naples, Parme, la Lombardie, la Pouille étaient tour à tour les témoins des revers ou des tristes succès de l'empereur Frédéric, les Génois se tinrent sur la défensive (2); mais après la mort de ce prince (1250) ils poussèrent la guerre contre les Pisans avec plus de vigueur. — Vingt-cinq bâtiments s'emparèrent de Lerici, une autre escadre à peu près de même force alla capturer plusieurs transports chargés de marchandises à l'embouchure de l'Arno, bravant ainsi l'ennemi jusque près de sa capitale; — deux navires montés par des marins d'élite défirent complétement huit galères en vue du château de Castro (Sardaigne.)

Changement dans la forme du gouvernement (1257). — Depuis longtemps les gentilshommes avaient formé des sociétés dont les membres occupaient seuls les charges importantes de l'État. Ces priviléges mécontentaient la multitude: excitée par quelques familles patriciennes qui ne faisant partie d'aucune association se voyaient ainsi exclues de la souveraineté, elle se souleva en 1257, proclama *capitaine du peuple* Guillaume Boccanegra, fixa la durée de ses fonctions à dix ans, lui donna une garde de cinquante archers et lui attribua le droit de nommer les podestats. (Foglietta.) — La tyrannie était complétement fondée par cette révolution. Celui qu'on venait d'élever au rang suprême usa d'abord de sa

(1) Chaque galère était montée par soixante soldats et cent quatre matelots.

(2) Alliés alors avec la France, ils fournirent à Louis IX (1248) un grand nombre de navires pour le transport des croisés en Égypte. (Voir marine française.)

puissance avec modération; mais après la campagne de 1258, triste prélude de la guerre désastreuse de douze ans que la république eut à soutenir contre Venise (voir Marine vénitienne), il s'arrogea chaque jour de nouvelles prérogatives, méprisa les sages avis des conseils, cassa les jugements des tribunaux, et se rendit tellement odieux aux nobles qu'ils prirent les armes dans tous les quartiers de la ville. — Trop faible pour résister à tant d'ennemis, Guillaume abdiqua (1262), et le gouvernement fut reconstitué comme il l'était auparavant.

Cependant le peuple ne tarda pas à témoigner de nouveau son mécontentement; il se plaignait de la domination des grands, et d'autres nobles démagogues se déclarèrent les défenseurs de ses droits, afin de le faire servir à leurs vues ambitieuses. — Oberto Spinola, le plus audacieux d'entre eux, voulut même s'emparer du pouvoir (1264), et bien que sa téméraire entreprise ne réussit pas, il contracta néanmoins à cette occasion avec le parti populaire une alliance dont il sut plus tard recueillir les fruits (*Sismondi*).

Huitième croisade (1270). — Malgré les armements continuels que nécessitait la guerre contre les Vénitiens, Gênes fournit au roi de France (1) pour le transport des croisés en Afrique (voir Marine française) un grand nombre de nefs et de sélandres (2), montées par plus de dix mille matelots. (Foglietta.) — Ces navires, à leur retour, furent assaillis, près de Trapani, d'une violente tempête; dix-huit, des plus grands, périrent dans les flots et les autres allèrent s'échouer sur les côtes voisines. — Charles d'Anjou, alléguant une ancienne constitution du roi Guillaume qui attribuait à la couronne les débris rejetés par la mer, fit saisir à son profit tous

(1) Louis IX.

(2) Il n'y avait pas de bien grande différence entre ces deux espèces de navire, nous l'avons déjà dit, page 46. — Ainsi que la petite nef, la sélandre n'avait pas de barge *de cantier* (grande embarcation pontée qu'on laissait toujours à la traine et sur laquelle étaient relégués les mauvais sujets du bord); elle embarquait seulement un *paliscalme* ou *polyscalme* (barque à plusieurs tolets, à plusieurs rames) et une *gondole*.

les biens ainsi que tous les bâtiments des naufragés, et par cette odieuse confiscation se procura d'immenses richesses. (Foglietta.)

Discordes intestines. — Guerre contre le roi de Sicile (1270-1276). — Au lieu de rester unis pour punir les actes de piraterie dont ils venaient d'être victimes, les Génois donnèrent encore le triste spectacle de leurs discordes intestines. — A la faveur du désordre toujours croissant, et que le podestat tentait vainement de réprimer, Spinola et Doria réalisèrent l'ambitieux projet qu'avait déjoué six ans auparavant la vigilance de la noblesse : ils se firent proclamer *capitaines du peuple* (1), et condamnèrent au bannissement tous les principaux chefs du parti guelfe. — Ceux-ci se retirèrent à la cour de Charles d'Anjou et, aveuglés par la haine, sollicitèrent ce prince d'entreprendre la guerre contre leur patrie. Le roi de Sicile, qui voulait étendre sa domination sur l'Italie entière, s'empressa de seconder les vues de ces traîtres : sans aucune provocation de la république, il la fit attaquer à l'est, par les Florentins, à l'ouest par le sénéchal de Provence, au nord par le marquis de Bosco (1273).

Dans cette extrémité le gouvernement déploya la plus grande énergie ; les milices, sous la conduite d'officiers aussi braves qu'habiles, repoussèrent l'ennemi sur tous les points. — La campagne de 1274 ne fut pas moins glorieuse. Une escadre de vingt-deux voiles captura dans le détroit de Messine beaucoup de navires marchands ; elle alla ensuite insulter Naples, où se trouvait alors Charles, et pour le braver planta sur le rivage l'étendard de Saint-Georges.

Voulant rivaliser d'audace avec ces intrépides matelots, les Siciliens s'avancèrent l'année suivante jusqu'à l'entrée du port de Gênes ; mais ils se virent bientôt obligés de s'éloigner, à l'approche de la flotte commandée par Nicolas Doria. — Tant de mauvais succès avaient découragé le roi;

(1) Pour flatter la multitude, les deux capitaines choisirent dans son sein un homme qui prit le titre d'*abbé du peuple ;* ils lui prodiguèrent les honneurs et les distinctions, mais ne lui laissèrent aucune espèce de pouvoir.

il accepta quelques mois après la médiation du pape Innocent V; la paix fut signée, et les chefs des deux partis se réconcilièrent. Malheureusement le bon accord ne dura pas longtemps : les Fieschi et les Grimaldi suscitèrent encore des troubles ; il fallut de nouveau exiler ces fauteurs de la révolte et réduire leurs partisans par la force des armes.

Dernières guerres contre les Pisans (1282-1290). — Quoique Gênes et Pise fussent alors gouvernées par le parti gibelin, ces fières rivales ne parvenaient que difficilement à dissimuler leur haine. Une injuste agression des Pisans (1) servit de prétexte à la lutte, en 1282, et au mois de mai les hostilités commencèrent.

D'abord les deux peuples se provoquèrent sans en venir sérieusement aux mains : à la fin d'août, Nicolas Spinola s'avança jusqu'à l'embouchure de l'Arno avec vingt-six galères, et s'éloigna précipitamment dès qu'il vit approcher l'ennemi. — Huit jours après, Ginicello Sismondi parut vouloir à son tour insulter les Génois chez eux, et vint ravager Porto-Venere; mais en se retirant il essuya, près de Viareggio, une forte tempête qui jeta sur la côte voisine la moitié de ses navires.

Institution d'un comité chargé des affaires maritimes. — Les Génois ne pouvaient s'attribuer aucune part au désastre de Ginicello, dont leurs escadres n'avaient pas su arrêter la marche; aussi redoublèrent-ils d'efforts afin d'être en état de soutenir plus énergiquement la guerre. Une *credenza*, composée de quinze membres, eut pour mission de s'occuper spécialement des affaires maritimes. Ce comité, auquel les capitaines du peuple donnèrent des pouvoirs illimités, prit aussitôt de sages mesures : il mit l'embargo sur tous les navires marchands, ordonna la construction de cent vingt ga-

(1) Pise, alors maîtresse de presque toute la Sardaigne, d'une partie de la Corse et de l'île d'Elbe, avait des colonies à Saint-Jean-d'Acre ainsi qu'à Constantinople, et ses factoreries dans ces deux villes faisaient le commerce le plus étendu avec les Sarrasins et les Grecs ; elle comptait parmi ses citoyens des seigneurs qui par leurs titres, leurs richesses et le nombre de leurs vassaux auraient pu se placer à côté des souverains d'Italie.

lères nouvelles (savoir : cinquante dans les chantiers de la ville et les autres dans les différents ports de la Ligurie), et décréta que désormais aucun officier général ne tiendrait la mer avec moins de dix vaisseaux.

Avertis par leurs *explorateurs* (1) des préparatifs qu'on faisait à Gênes, les Pisans équipèrent un nombre égal de navires, et donnèrent le commandement de leur armée navale à Rosso Buzzacherini, qui se contenta d'aller assiéger un château situé près de Cagliari, tandis que Thomas Spinola désolait impunément, avec trente-quatre galères, le littoral étrurien, capturait plusieurs bâtiments chargés de marchandises précieuses, pénétrait ensuite dans le port Pisan et s'y emparait de vingt-huit mille marcs d'argent (2). (Foglietta. — Guido Corvaria. — Marangoni.)

L'année 1283 fut employée à une espèce de tournoi maritime, où les deux peuples ne se portèrent aucun coup important; mais en 1284 la lutte devint sérieuse. — Le 1er mai l'action s'engagea, dans les mers de Sardaigne, entre vingt-quatre galères pisanes (3) et une escadre forte de vingt-deux voiles, sous la conduite de Henri de Mari. On combattit avec acharnement, et la victoire, vaillamment disputée, resta longtemps indécise. Enfin elle se déclara pour les Génois, qui coulèrent à fond quatre navires, en prirent huit et firent quinze cents prisonniers. (Caffari — Villani.)

Loin de se laisser décourager par cette défaite, Pise redoubla d'efforts afin de la réparer au plus tôt. Le trésor public était épuisé; de riches particuliers lui vinrent généreusement en aide. Les Lanfranchi armèrent onze galères;

(1) « Il y eut à Pise et à Gênes jusque vers le milieu de cette guerre un usage « singulier, qu'avait entretenu l'orgueil des deux peuples ou leur désir de se sur- « passer à force ouverte plutôt que par des ruses qu'ils méprisaient. Chaque répu- « blique accréditait chez l'autre un *notaire* et quatre *explorateurs* avec mission « de rendre compte à leur patrie des projets et des efforts de ses ennemis. » « (Sismondi.)

(2) Environ un million et demi de notre monnaie. Cette somme fut en partie employée à élever, sur une chaîne de rochers, le môle qui ferme l'entrée du port au levant.

(3) Commandées par Guido Jacia.

les Gualandi et les Gaetani, six; les Sismondi, trois; les Orlandi, quatre; les Upezzinghi, cinq; les Visconti, trois; et les Moschi, deux. Ces navires réunis à ceux qu'avait déjà la république formèrent une flotte de cent voiles qui se mit en mer, au mois de juillet, sous les ordres d'Albert Morosini (1), s'approcha de Gênes, dont les forces navales étaient alors dispersée, lança contre le port des flèches d'argent (2), et ne s'éloigna qu'après avoir inutilement provoqué les habitants au combat.

Les Génois venaient de se laisser prendre au dépourvu; ils travaillèrent avec tant d'activité, qu'en peu de temps ils eurent équipé assez de vaisseaux (3) pour pouvoir aller, à leur tour, défier les Pisans.

Bataille de la Meloria (6 août 1284). — Ce fut près de la Méloria qu'ils engagèrent l'action. Leur flotte, commandée par Oberto Doria, présentait un front redoutable de soixante-dix-sept galères, et, cachés derrière l'île, trente navires formaient la réserve que Benoît Zaccharie ne devait engager qu'après en avoir reçu l'ordre de l'amiral. — L'armée ennemie, forte de quatre-vingt-six voiles, se développait aussi sur une seule ligne. André Saracino conduisait la droite; Morosini, le centre, et le comte Ugolino de la Gherardesca la gauche.

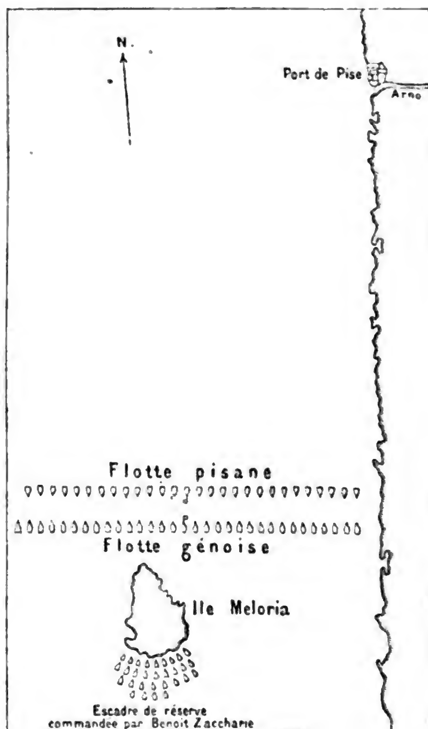
Les Pisans commencèrent vivement l'attaque; on s'aborda presque aussitôt, et ce fut une horrible mêlée dans laquelle les combattants luttèrent avec l'acharnement de la haine unie à l'ardeur de vaincre. — « L'aspect de la bataille, dit Foglietta, inspirait à la fois l'horreur et la pitié. Le nombre « de ceux qui périssaient était prodigieux; les uns tombaient « mortellement frappés sur le tillac; d'autres précipités à « demi vivants au milieu des vagues étaient achevés à coups « d'aviron; le sang coulait de toutes les écoutilles; on ne

(1) De Venise, marin expérimenté.

(2) C'était une bravade assez usitée entre ces deux peuples, qui sans doute voulaient ainsi faire pompe de leur richesse et de leur prodigalité.

(3) Ils armèrent cent sept galères selon Villani, et quatre-vingt-huit seulement d'après Foglietta.

« voyait autour des navires que cadavres mutilés, lances,
« boucliers, flèches et casques. »



(Fig. 92.)

Pendant deux heures ces intrépides marins rivalisèrent d'audace et d'habileté. — Enfin, à un signal donné par Doria, les trente vaisseaux de Zaccharie s'avancèrent à force de rames contre les Pisans, qui avaient essuyé des pertes énormes, et les dispersèrent. — Vingt-huit bâtiments tombèrent au

pouvoir des vainqueurs, sept coulèrent à fond, et onze mille prisonniers, parmi lesquels se trouvaient les plus illustres citoyens, furent conduits à Gênes, où ils demeurèrent captifs.

Épuisée par ce revers et privée de l'appui de la maison de Souabe, Pise tomba sous l'influence des Guelfes. — Le comte Ugolino, que les historiens accusent d'avoir le premier pris la fuite au combat de la Méloria afin d'affaiblir sa patrie par une grande défaite et de pouvoir ensuite l'asservir plus facilement, parvint en effet à se faire nommer capitaine général de la république. Mais bientôt ses excès le rendirent odieux. L'archevêque Roger d'Ubaldini, chef des Gibelins, profitant du mécontentement populaire, saisit le pouvoir, fit enfermer le comte ainsi que ses quatre enfants dans la tour des Gualandi, et quelques mois après les y laissa mourir de faim (1) (1287).

L'année suivante, Gênes imposa au nouveau gouvernement un traité onéreux dont il ne put remplir les conditions; la

(1) Le Dante a décrit dans son *Enfer* (chant XXXIII) avec un admirable talent la mort d'Ugolin et de ses fils. « Nous avions déjà quitté Bocca lorsque j'aperçus deux « coupables courbés dans un trou de cette glace. L'un d'eux couvrait de sa tête « celle de son compagnon et la déchirait avec les dents. O toi, lui dis-je, qui fais « éclater d'une manière si cruelle ta haine contre ce malheureux, pourquoi un « tel acharnement? Apprends-moi ton nom et quel est son crime; je te vengerai « dès que je serai sur la terre, si ma langue ne se dessèche pas (*se quella con* « *ch'i'parlo, non si secca*).

« Ce pécheur souleva de dessus ce mets abominable sa bouche ensanglantée, « l'essuya aux cheveux de cette tête, qu'il avait rongée par derrière, et dit ensuite : « Tu veux donc que je renouvelle la douleur extrême dont le seul souvenir accable « mon cœur? Mais si mes paroles peuvent couvrir d'infamie le perfide que je dé- « vore, tu vas me voir en même temps parler et pleurer. — J'ignore qui tu es et « comment tu as pu descendre dans ces lieux; cependant, à ton langage je te « juge Florentin. — Je suis le comte Ugolin, et voici l'archevêque Roger; je vais « t'apprendre pourquoi je suis si acharné contre lui. — Il n'est pas nécessaire que « je te dise comment ce monstre me fit traîner et renfermer dans une tour, où je « péris victime de sa noire perfidie; mais tu vas entendre des détails dont tu n'as « pu être instruit; c'est combien ma mort fut affreuse.............. L'heure où l'on « avait coutume de nous apporter notre nourriture approchait...... Soudain je « m'aperçus qu'on fermait au-dessous de nous, pour toujours, la porte de cette « horrible prison; à l'instant je fixai mes regards sur le visage de mes fils; im- « mobile et muet, je ne versai pas une larme. Mon petit Anselme me dit : *Mon* « *père, comme tu nous regardes! qu'as-tu donc?*... Mes pleurs ne coulèrent pas « encore, et je ne répondis rien ni ce jour, ni la nuit suivante jusqu'au lever du

guerre recommença, en 1290, et Pise, impuissante à soutenir la lutte, n'obtint la paix qu'en s'engageant à combler son port. — C'était souscrire l'arrêt de sa ruine (1).

Abdication volontaire des capitaines du peuple (1291). — Les capitaines du peuple avaient su préserver leur patrie du joug que voulait lui imposer le roi de Sicile et l'avaient fait triompher des Pisans; rassasiés d'honneurs et surtout fatigués d'avoir à réprimer sans cesse de nouveaux troubles, suscités par l'ambition des Guelfes, ils renoncèrent au pouvoir en 1291, et un étranger, Lanfranco Suardo, fut placé à la tête du gouvernement.

Recherche d'une route pour aller aux Indes par l'ouest de l'Europe (1292). — Pendant que la république combattait avec avantage contre Charles d'Anjou et achevait la destruction de la marine pisane, ses riches comptoirs du Levant

« soleil. Dès qu'un de ses faibles rayons eut pénétré dans mon triste cachot, le « teint pâle et livide de mes enfants m'annonça tous mes malheurs... Alors, « aveuglé par le désespoir, je me mordis les deux mains, et mes fils, s'imaginant « que la faim causait ma rage, se levèrent en s'écriant : *Rassasie-toi plutôt de* « *ces chairs malheureuses que tu nous as données! nous souffrirons moins.* « Je m'apaisai aussitôt pour ne pas augmenter leur douleur. Ce jour et le suivant « nous gardâmes un morne silence. Ah! terre cruelle! pourquoi ne t'es-tu pas « entr'ouverte sous mes pas?

« Quand nous fûmes arrivés au quatrième jour, Goddo s'étendit à mes pieds en « disant : *Mon père, tu ne peux donc me secourir!* et il mourut. Le lendemain « je vis encore expirer les trois fils qui me restaient. Les yeux déjà éteints, je me « traînai en chancelant sur leurs corps froids et inanimés..... et trois jours après « la faim termina tous mes tourments. — En achevant ces mots, Ugolin, les yeux « enflammés de fureur, reprend le crâne sanglant de Roger, et, tel qu'un dogue « affamé, le brise et le broie avec les dents. »

Le récit de Villani (Chronique florentine) n'est pas en tout conforme à celui du poëte. L'historien dit seulement que le comte Ugolin, attaqué dans son palais, fut pris après une vigoureuse résistance et mis à mort avec deux de ses fils et trois neveux.

(1) Bientôt, en effet, cette république abandonna les possessions qu'elle avait dans l'île de Corse et se vit enlever la Sardaigne par le roi d'Aragon; ses établissements de Constantinople perdirent toute leur importance; ses comptoirs de Syrie, qu'elle ne pouvait plus protéger, devinrent la proie des musulmans. Les Pisans s'efforcèrent plus tard de compenser par des acquisitions en terre ferme les pertes qu'avait entraînées l'anéantissement de leur marine de guerre, et

étaient en partie tombés au pouvoir des infidèles. Dans le but de créer de nouveaux débouchés au commerce, quelques hardis marins, sous les ordres de Tedisio Doria et d'Ugolino Vivaldi, tentèrent d'aller aux Indes par l'Océan ; mais privés d'instruments nautiques (1), ces intrépides navigateurs périrent victimes de leur audace (2) (Foglietta).

Guerre contre les Vénitiens (1293-1299). — Malgré les pertes que lui avaient fait essuyer en Syrie les conquêtes du soudan d'Égypte, Gênes était alors arrivée à son apogée de puissance (3), et Venise, non moins florissante, lui disputait l'empire des mers. — Un combat accidentel, dans les parages de Chypre, entre quatre galéasses vénitiennes et sept gros navires appartenant à des négociants génois fut le signal de la guerre (1293). — La haine nationale et la jalousie des deux peuples empêchèrent d'admettre aucune explication pour un événement auquel leurs gouvernements n'avaient point eu de part, et pendant sept ans ils s'efforcèrent mutuellement de s'accabler par des armements toujours plus redoutables (*voir* Marine vénitienne, page 443-444).

Guerres civiles. — Soumission volontaire de Gênes à l'empereur Henri VII, puis à Robert de Naples. — Expéditions contre les Catalans. — Établissement du dogat; Simon Boccanegra, Jean de Morta, premiers doges (1300-1350). — Pendant la lutte glorieuse que la république venait de soutenir contre Venise, les Guelfes et les Gibelins s'étaient unis pour humilier cette fière cité; après la conclusion de la paix ils se

surent montrer dans ces nouvelles luttes une valeur égale à celle qu'ils avaient tant de fois déployée dans les batailles navales.

(1) Christophe Colomb, qui, en poursuivant le même but, deux siècles plus tard, découvrit le Nouveau Monde, se servit le premier de l'astrolabe.

(2) A cette même époque la république arma contre les corsaires catalans, et leur prit un grand nombre de navires.

(3) Les Génois, alliés avec l'empereur grec et établis dans le faubourg de Péra, possédaient aussi la ville de Théodosie (auj. Caffa) ainsi que de nombreux comptoirs sur les côtes du Pont-Euxin, où ils faisaient exclusivement le commerce, alors très-important, car c'était par cette mer que toutes les marchandises de l'Asie venant de la Perse étaient envoyées à Constantinople.

divisèrent de nouveau et se saisirent tour à tour du pouvoir. Tout semblait présager que la discorde allait durer longtemps encore lorsque l'empereur Henri VII parvint à réconcilier ces implacables rivaux, et le peuple charmé des vertus de ce monarque se soumit volontairement à lui (1).

Le maître que Gênes venait de se choisir pouvait lui rendre la tranquillité; malheureusement il mourut l'année suivante, et aussitôt les Gibelins s'emparèrent du gouvernement; mais la jalousie de leurs chefs fit éclater encore la guerre civile. Après vingt-quatre jours de combats acharnés dans l'intérieur des murs, les Doria unis aux Guelfes forcèrent les Spinola à sortir de la ville (1314), et, vaincus ensuite par ceux qu'ils avaient appelés à leur aide, ils furent eux-mêmes chassés de la cité (1317).

Siége de Gênes par les Gibelins. — Les deux familles rivales ne tardèrent pas à se réconcilier dans l'exil; elles s'emparèrent de Savone, d'Albenga, de Noli, fortifièrent ces places et y réunirent de nombreux partisans, auxquels se joignirent les Gibelins des montagnes ainsi qu'un corps de troupes d'élite envoyé par les seigneurs de Milan et de Vérone (Matteo Visconti et Cane de la Scala). — Le 25 mars 1318, toutes ces forces s'avancèrent jusqu'aux portes de Gênes, tandis que trente navires s'emparaient de la tour du phare.

Les Grimaldi et les Fieschi effrayés implorèrent alors l'assistance du roi de Naples (Robert), qui arriva bientôt avec vingt-cinq galères chargées de soldats (2). — Ce puissant secours donnait aux assiégés l'avantage du nombre; ils essuyèrent cependant plusieurs échecs, et ce fut seulement au commencement de l'année suivante que les rebelles se virent contraints de s'éloigner et de gagner Gavi. Robert, persuadé que sa présence en Ligurie était désormais inutile, se dirigea vers les côtes de Provence. Peu de temps après son départ, les Gibelins recommencèrent les hostilités contre

(1) Pour vingt ans.

(2) Les Guelfes touchés de l'empressement que mettait ce prince à venir les secourir lui déférèrent la Seigneurie pour dix ans.

la ville, s'emparèrent des faubourgs et s'y maintinrent pendant près de cinq ans. — Ils soutinrent aussi la lutte avec fureur sur les côtes voisines : leur armée navale défit complétement devant Noli dix-huit bâtiments commandés par Pierre Guarco, puis vaincue non loin d'Andora, elle dut se retirer à Savone. — Les Guelfes, que de puissants renforts arrivés de Naples rendirent maîtres de la mer, envoyèrent dans le Pont-Euxin douze galères pour détruire les établissements de leurs adversaires. — Ces forces se réunirent d'abord à Sinope, où régnait alors Tarabi. Le prince musulman reçut les Guelfes avec la plus grande bienveillance et convia les principaux officiers à une fête ; mais au milieu du festin il les fit lâchement égorger (1), attaqua ensuite les navires et en prit sept ; les autres ne parvinrent que difficilement à regagner Porto-Venere (1322). — Un important succès suivit bientôt ce désastre : les assiégeants, dont les assauts multipliés avaient toujours été repoussés, furent entièrement dispersés, le 17 février 1323, et poursuivis jusqu'à Sesto.

La guerre devint ensuite moins acharnée ; les deux partis se contentèrent de mettre en mouvement de nombreuses escadres, dont les chefs évitèrent d'engager l'action, et se réconcilièrent enfin, le 15 mai 1332, afin de punir l'audace des Barcelonnais, qui étaient venus l'année précédente insulter Gênes avec soixante-dix bâtiments — Ces imprudents agresseurs comptaient sur l'alliance des Vénitiens ; abandonnés à leurs faibles ressources, ils n'essayèrent même pas de combattre, et laissèrent impunément ravager les côtes de la Catalogne par quarante-cinq galères placées sous les ordres d'Antoine Grimaldi.

Pleins de mépris dès lors pour un ennemi qu'ils croyaient plus puissant, les Génois, que la crainte seule avait réunis, ne tardèrent pas à se diviser de nouveau : les factions reprirent les armes, et après plusieurs combats sanglants les Gibelins

(1) Tarabi espérait ainsi s'attirer les bonnes grâces de l'empereur d'Orient, protecteur des Gibelins.

vainqueurs renversèrent le gouvernement établi par Robert (1).

Les Guelfes retirés à Monaco tentèrent encore, pour ressaisir le pouvoir, des efforts plus téméraires que redoutables; puis les hostilités cessèrent presque entièrement entre les deux partis, et ils fournirent chacun vingt galères à Philippe de Valois (2).

Les équipages des navires envoyés au secours de la France étaient aussi indisciplinés que braves : ils se mutinèrent bientôt, et le roi se vit obligé de faire emprisonner Pierre Capurro (de Voltaggio), qu'on signalait comme le chef de la sédition, ainsi que quinze de ses complices. — Cet acte de rigueur rétablit la subordination sur la flotte; mais un grand nombre de matelots la quittèrent.

Ces hommes turbulents en arrivant dans leur patrie trouvèrent les esprits déjà remplis d'animosité contre les Doria, les Spinola, les Grimaldi et les Fieschi. — Depuis soixante-dix ans ces familles puissantes n'avaient cessé de susciter des troubles; tantôt victorieuses et tantôt fugitives, elles avaient aussi tour à tour opprimé le peuple, et, s'attribuant toutes les fonctions honorifiques, elles semblaient aspirer à réduire la république sous le joug d'une oligarchie héréditaire. — Excités par les plaintes des anciens compagnons de Pierre Capurro, les habitants de Voltaggio s'armèrent pour le venger. La révolte gagna rapidement ensuite les vallées de Polcevera et de Bisagno, la ville de Savone, et enfin Gênes, qui gémissait sous la tyrannie des *capitaines*. Ces derniers avaient dépouillé les plébéiens de l'élection du magistrat spécialement chargé de les protéger; les insurgés exigèrent qu'on leur rendît ce droit. Dans une réunion tenue le 23 septembre (1339), Simone Boccanegra, bien qu'issu de famille noble fut proclamé *Abbé du peuple*, et, malgré sa résistance, on lui remit entre les mains l'épée de l'empire au milieu des acclamations enthousiastes de la foule. Cependant dès que

(1) Ils nommèrent *capitaines* du peuple Raphaël Doria et Galeotto Spinola.
(2) Alors en guerre contre Édouard III, roi d'Angleterre.

le silence se rétablit il dit à ceux qui l'entouraient : « Je ne « saurais accepter la charge que m'offre votre bienveillance ; « le titre que vous me déférez n'est jamais entré dans ma « famille, je ne veux pas être le premier à l'y introduire. » — Comprenant alors que la magistrature populaire ne pouvait convenir qu'à un plébéien, tous s'écrièrent : « Soyez donc « notre seigneur, soyez notre doge, car c'est vous seul que « nous voulons reconnaître pour notre protecteur. » — Le lendemain matin, la multitude assemblée sur la place Saint-Laurent confirma solennellement cette élection et condamna au bannissement les principaux chefs des factions dont la rivalité avait causé tant de luttes sanglantes.

L'énergique répression des excès de la populace, la soumission des feudataires rebelles, de brillantes victoires remportées par les escadres de la république dans la mer Noire et sur les côtes d'Espagne (1), signalèrent pendant cinq ans la glorieuse administration de Boccanegra ; puis, fatigué d'avoir sans cesse à se défendre contre les attaques des exilés qui s'étaient réunis à Ventimiglia, avec leurs partisans, il déposa le commandement (23 décembre 1344). — Jean de Morta, son successeur, put enfin amener la réconciliation des partis, et la plupart des bannis rentrèrent dans la cité (2).

Conquête de Chio. — Guerre contre l'empereur d'Orient. — Le retour de la tranquillité, que depuis si longtemps désiraient tous les bons citoyens, fut bientôt suivi d'une utile conquête. Simon Vignoso, l'un des plus habiles officiers de cette époque, s'empara de Chio (3) ainsi que d'Érytres, ville située

(1) Simone del' Quarto (plébéien) battit complétement les Turcs près de Caffa et leur prit dix navires ; — Gilles Boccanegra, envoyé avec vingt galères contre les Maures d' Espagne, rendit au roi de Castille (Alphonse XI) de si grands services que ce prince, comme témoignage de sa reconnaissance, le nomma grand amiral et lui donna en fief la ville de Palma (située entre Cordoue et Séville, au confluent du Guadalquivir et du Xénil).

(2) Les Grimaldi seuls refusèrent de se soumettre ; fortifiés à Monaco, ils firent pendant quelque temps le métier de pirates, et allèrent ensuite prendre du service en France avec dix mille arbalétriers, qui périrent presque tous à la fatale journée de Crécy.

(3) Cet illustre marin, dont la bonté surpassait peut-être encore l'intrépide

sur le continent voisin. — Quelques riches familles avaient fait les frais de l'expédition; le gouvernement leur abandonna les revenus de l'île, et ne se réserva que le droit de souveraineté.

Vers cette même époque, le sénat byzantin résolu de punir une injuste agression des Génois établis à Péra leur déclara la guerre. Malgré l'inégalité des forces, ces audacieux marchands engagèrent résolûment la lutte contre la capitale de l'Orient, brûlèrent plusieurs navires sur les rives du golfe Céras, défirent complétement dans le Bosphore l'escadre envoyée pour les combattre et contraignirent les Grecs humiliés à conclure la paix (Nicéphore Grégoras) (1).

Guerre contre Venise. — Soumission volontaire de Gênes au duc de Milan (1350-1355). — Jaloux de la puissance des Génois dans le Levant, les Vénitiens s'unirent pour les combattre à l'empereur Cantacuzène et au roi d'Aragon. Durant la lutte que soutinrent les deux républiques rivales (*voir* Marine vénitienne, page 450-453), Gênes montra la plus grande valeur. Cependant après la défaite de la Loiera, que devaient bientôt faire oublier tant d'importants succès, elle douta de sa force, et offrit la Seigneurie à l'archevêque de Milan (2); mais dès que la paix fut rétablie le peuple répudia

valeur, laissa en mourant cinq cents écus d'or pour doter les filles pauvres de l'île qu'il avait conquise (Foglietta).

(1) Les historiens génois gardent un silence absolu sur cette guerre.

(2) Mathieu Villani rapporte ainsi cet événement : « Nous devons raconter une « grande et mémorable chose, pour prouver le changement rapide que la fortune « produit quelquefois dans les États de ce monde. La noble ville de Gênes, ses « riches et puissants citoyens, seigneurs de notre littoral, de la Romanie et de la « haute mer, plus que les autres, habiles, expérimentés, de grand cœur et hardis « dans les batailles navales, illustrés pendant longtemps par d'éclatantes victoires, « possesseurs de nombreux vaisseaux, libres plus qu'aucune autre nation de « l'Italie, les Génois à cause de la défaite qu'ils ont éprouvée dernièrement près « des côtes de Sardaigne, en combattant les Vénitiens et les Catalans, sont « tombés dans une telle confusion, dans une terreur si misérable, qu'abattus et « avilis comme des femmes timides, ils n'ont su trouver d'autre remède à leur « malheur que de se soumettre au servage du puissant tyran l'archevêque de « Milan. Ils lui ont abandonné la ville de Gênes, Savone, toute la rivière du « Levant et du Ponant et les autres terres qui leur appartiennent, non compris

le maître qu'il s'était donné, et revêtit pour la seconde fois Simon Boccanegra de la magistrature suprême.

Prise de Tripoli (1356). — Le roi d'Aragon hésitait à prendre part au traité que la république venait de conclure avec les Vénitiens; afin de presser la décision de ce monarque, on envoya quinze galères dans les mers de Sicile. Philippe Doria, qui les commandait, ayant échoué dans une entreprise contre Cagliari, résolut de porter la guerre sur les côtes de Barbarie. Après s'être pourvu à Trapani d'échelles murales et de balistes, il se dirigea rapidement vers Tripoli, entra dans le port à la faveur de la nuit, s'empara de la ville avant que les habitants pussent courir aux armes, la mit au pillage et s'empressa d'expédier à Gênes un de ses officiers pour annoncer la prise de la cité musulmane et demander des ordres. — De terribles représailles étaient à craindre; aussi le doge se hâta-t-il de désavouer cet acte de piraterie et d'en condamner les auteurs au bannissement perpétuel (1). — Mais quand la Seigneurie eut appris que les princes maures ne songeaient nullement à venger les malheureux Tripolitains, elle se radoucit tout à coup et commua la sentence portée contre les coupables. L'amiral ainsi que ses compagnons furent seulement privés de solde pendant trois mois, et le riche butin qu'ils apportèrent fit oublier la perfidie par laquelle il avait été acquis (Villani).

Cependant, l'excessive rigueur de Boccanegra ne tarda pas à mécontenter la multitude; les principaux citoyens, soit de la noblesse, soit du peuple, qu'il excluait de tous les emplois publics, conspirèrent contre lui et le firent empoisonner dans un festin. — Gabriel Adorno, son successeur, eut à combattre les exilés unis au seigneur de Milan, et fut contraint de transiger avec ces redoutables ennemis. Il prit l'engagement de

« seulement Monaco, Menton et Roche-Brune, que messire Charles Grimaldi n'a « pas voulu leur remettre. »

(1) Doria, voyant que la république ne voulait pas prendre possession de la conquête qu'il avait faite, vendit Tripoli à un Sarrasin, seigneur de l'île de Gerbi, pour le prix de cinquante mille doubles (environ cent cinquante mille francs).

payer à Visconti quatre mille florins d'or et accorda aux bannis la liberté de rentrer dans Gênes. La tranquillité qui suivit cette pacification ne dura malheureusement que peu de temps : en 1371, une nouvelle révolution éleva au pouvoir Dominique Fregoso.

Expédition contre les pirates. — Guerre de Chypre (1372-1373). — Depuis quelques années l'île de Malte et Mazzara, ville située sur la côte occidentale de la Sicile, étaient devenues des repaires de pirates, qui troublaient la navigation et portaient au commerce le plus grand préjudice. — Thomas Murchio, envoyé avec dix galères contre ces audacieux forbans, se rendit maître de leurs retraites et y fit un butin considérable. — L'escadre victorieuse venait à peine de rentrer au port, lorsqu'on apprit que les Génois établis en Chypre avaient été impitoyablement égorgés (1). A cette terrible nouvelle, un cri général d'indignation s'éleva contre les Cypriotes, et la Seigneurie résolut de venger au plus tôt cet outrage : sept navires commandés par Damien Cataneo, *jurisconsulte* (2), allèrent d'abord s'emparer de Paphos (Baffa) et portèrent la désolation sur le littoral voisin. — Trois mois après, trente-six galères et un grand nombre de transports chargés de troupes, sous les ordres de Pierre Fregoso, parurent devant Famagouste. La place ne pouvait résister longtemps à des forces si nombreuses : elle ne tarda pas à capituler; le jeune roi, Pierre II, ainsi que deux de ses oncles se mirent à la discrétion des vainqueurs, et bientôt toutes les autres cités furent soumises. — Les Génois punirent avec modération l'offense qui leur avait fait prendre les armes. Ils ne livrèrent au dernier supplice que trois gentilshommes (Ciulf, Henri de Gibel et Jean de Graville), princi-

(1) Une question de préséance au couronnement de Pierre II de Lusignan avait amené un conflit entre quelques négociants de Venise et de riches marchands de Gênes; ces derniers ayant voulu soutenir leurs prétentions les armes à la main s'étaient vu accuser de trahison, et le jeune roi, effrayé, avait ordonné le massacre de tous les Génois établis dans l'île.

(2) Titre purement honorifique, que les historiens génois donnent à presque tous les plébéiens qui étaient chargés du commandement d'une expédition.

paux instigateurs du massacre de l'année précédente, laissèrent une garnison à Famagouste, et rendirent à Lusignan son royaume sous la condition de payer un tribut annuel de quarante mille florins (Foglietta).

Guerre de Chioggia (1378-1381). — Gênes soutint ensuite contre Venise une guerre acharnée (1) (*voir* Marine vénitienne, page 454-459). Pendant cinq ans ces fières républiques, inspirées et par l'ambition et par la haine qu'elles s'étaient vouée, déployèrent toutes les ressources de leur puissance navale. — L'importante victoire de Pola, l'occupation des ports de la Dalmatie et enfin la prise de Chioggia, contraignirent la superbe reine de l'Adriatique à s'humilier; mais les dures conditions que voulut imposer Doria la forcèrent de continuer la lutte. Le désespoir lui rendit alors son ancienne vigueur; la fortune seconda ce suprême effort, et les Génois, assiégés, à leur tour, dans la ville dont ils s'étaient emparés, se virent obligés de capituler, perdant ainsi le fruit de deux brillantes campagnes et laissant au pouvoir de leurs rivaux dix-neuf galères ainsi que quatre mille cent soixante-dix prisonniers (1380). — Le traité de Turin mit fin aux hostilités l'année suivante.

Troubles domestiques. — Délivrance du pape Urbain VI. — Conquête de l'île Gerbi. — Expédition contre les Maures d'Afrique; siége de Tunis. — Guerre civile. — Soumission volontaire de la république au roi de France Charles VI, puis au marquis de Montferrat (1391-1410). — Des discordes intestines suivirent le rétablissement de la paix. Le doge, Nicolas Guarco, parvint d'abord, par de sages concessions, à calmer les esprits; mais bientôt ses ennemis (2) le forcèrent à prendre

(1) La prise de Tenedos par les Vénitiens fut la cause de cette guerre.

(2) Les chefs des familles plébéiennes qui se disputaient alors le pouvoir étaient : Antoine Adorno, Pierre Fregoso, Antoine de Montalto et Louis Guarco. — Ces familles, dont les dissensions furent aussi fatales à la république que l'avaient été celles des patriciens, dédaignèrent bientôt le peuple, et se firent agréger au corps de la noblesse.

la fuite et élirent Léonard de Montalto, auquel succéda quelques mois après Antoine Adorno.

Fidèle à la politique traditionnelle de la république, qui presque toujours s'était montrée dévouée au Saint-Siége, le nouveau chef du gouvernement résolut de secourir Urbain VI, que le roi de Naples (Charles III de Duras) tenait assiégé dans Nocera. — Dix galères et de nombreux transports, sous la conduite de Clément Fazzio, allèrent débarquer des troupes près de Salerne; le puissant concours de la famille des Ursins favorisa le succès de l'expédition : le pape fut délivré et conduit triomphalement à Gênes (1385).

Une courte guerre contre les pirates signala l'année 1388. — Douze bâtiments de différentes grandeurs (1), que ne tardèrent pas à rallier huit navires siciliens, firent d'importantes captures sur les côtes de Barbarie, et s'emparèrent de l'île Gerbi, où ils trouvèrent d'immenses richesses (2).

Afin d'occuper toujours, au dehors, ses turbulents concitoyens et de pouvoir ainsi gouverner plus facilement, Adorno s'allia ensuite avec la France contre les Maures d'Afrique. Quarante galères et vingt gros navires chargés de soldats parurent devant Tunis; huit mille hommes débarquèrent sans résistance et remportèrent plusieurs avantages sur l'armée musulmane; mais la ville repoussa durant cinq mois les attaques multipliées des alliés, qui consentirent à traiter. Les infidèles prirent l'engagement de respecter désormais le commerce des chrétiens, mirent en liberté les malheureux qu'ils retenaient captifs et payèrent dix mille écus d'or (Foglietta).

Cependant les hautes qualités du doge, ses brillants succès et l'estime dont il jouissait auprès de tous les princes de l'Europe avaient excité la jalousie de ses puissants rivaux (3).

(1) Commandés par Raphael Adorno.

(2) L'île fut cédée à Mainfroi, comte de Clermont et amiral de Sicile, pour une somme de trente-six mille florins d'or.

(3) De même que dans les guerres civiles du treizième siècle les nobles avaient eu des vassaux dévoués; les puissants plébéiens de cette époque se voyaient entourés de clients toujours prêts à prendre les armes pour le triomphe personnel du chef de leur faction. Le but de toutes les luttes intestines était d'élever à la

Irrité de se voir en butte à la haine de tant d'illustres citoyens, il s'exila volontairement. Aussitôt la guerre civile éclata, et pendant sept ans on vit le trône ducal occupé tour à tour par les différents chefs des familles nouvelles. — Enfin, vers la fin de 1396, Antoine Adorno, que la faveur populaire avait de nouveau élevé au dogat, résolut pour rendre la paix à sa patrie de la mettre sous la protection de la France, et entra en négociation avec les ministres de Charles VI. — Après de longs débats entre les divers partis, la convention fut signée le 5 octobre, et le 18 mars suivant Valeran de Luxembourg, comte de Ligny et de Saint-Pol, nommé vicaire royal, vint prendre possession de sa charge (Foglietta).

Malheureusement la tranquillité ne dura pas longtemps. Les Guelfes, les Gibelins, les anciens nobles fomentèrent des troubles, les factions reprirent les armes, et les gouverneurs successivement envoyés par le roi furent sans cesse occupés à déjouer des intrigues, à réprimer des révoltes, à châtier des mutins, à calmer des mécontents (1). — Ces derniers,

magistrature suprême l'idole de l'un ou de l'autre parti. Mais le pouvoir des nobles et celui des grandes familles bourgeoises ne tenaient pas aux mêmes causes : les premiers commandaient à des paysans nés dans leurs fiefs, les seconds à des marins et à des ouvriers qu'ils faisaient travailler. Exerçant le trafic avec la plus grande activité, les plus riches négociants parcouraient eux-mêmes les mers sur des bâtiments destinés au combat aussi bien qu'au commerce; ils vivaient entourés de matelots accoutumés à l'obéissance, au respect, et dont ils savaient gagner l'affection; souvent chaque fils d'une maison nombreuse avait sous ses ordres un navire.

(1) Cette époque agitée, dit Foglietta, vit cependant naître une institution utile, et qui rendit bientôt les plus importants services. — Pour subvenir aux dépenses énormes nécessitées par des guerres presque continuelles et l'entretien du matériel naval, le gouvernement avait eu fréquemment recours à de riches particuliers, et s'était trouvé depuis longtemps contraint de donner en garantie les différentes branches des revenus publics, que percevaient (au nom des créanciers) un grand nombre d'employés divers, chargés de retenir l'intérêt des sommes prêtées et divisées toutes en actions de cent livres. Afin de remédier aux inconvénients que présentait une telle organisation financière, on forma de tous ces receveurs particuliers un seul corps, auquel on donna le nom de *Maison* ou *Banque de Saint-Georges*. — Quantité de droits et de priviléges furent accordés au nouvel établissement, entre autres celui d'être absolument indépendant de la Seigneurie et d'être gouverné par huit *administrateurs*, de concert avec les principaux actionnaires. — Les malheurs de la république accrurent tellement plus tard les besoins ainsi que les dettes de l'État, et en même temps la richesse et la puissance de la banque

devenus plus audacieux durant l'absence des troupes, imprudemment conduites dans le Milanais par le maréchal de Boucicaut, dont le gouvernement tyrannique était odieux à la multitude, suscitèrent un soulèvement, massacrèrent les soldats laissés à la garde des forts et firent nommer le marquis de Montferrat *capitaine général* de la république.

Expédition contre les Catalans. — Rétablissement du dogat; — Discordes intestines. — Guerre contre le duc de Milan, soumission volontaire de la république à ce prince (1412-1421). — Pendant l'administration du nouveau maître que les Génois venaient de choisir, ils eurent à combattre, en Orient, les Barcelonnais, qui ne cessaient d'entraver le commerce et la navigation. — Antoine Doria, envoyé contre ces hardis corsaires avec sept gros bâtiments (ayant chacun cinq cents hommes d'équipage), les défit dans plusieurs rencontres, leur enleva un grand nombre de navires, et les réduisit pour longtemps à l'impossibilité de reprendre la mer.

Peu de temps après cette glorieuse expédition, le prince que les Gibelins avaient appelé au pouvoir se vit contraint de l'abandonner (1413), et Georges Adorno, l'idole du peuple, fut élevé à la dignité ducale. Mais bientôt la discorde éclata de nouveau. Vainement les meilleurs citoyens s'efforcèrent de donner de la stabilité au gouvernement, de soumettre l'élection du chef de l'État aux formalités qu'on observait à Venise. La haine entre les familles puissantes était si vive, chaque chef de parti avait sous ses ordres tant de clients ou de vassaux, que la cité ne tarda pas à être transformée en arène, où des ennemis acharnés combattaient sans relâche.

Thomas Fregoso parvint enfin à rétablir l'ordre, en 1415, et n'usa de l'autorité souveraine que pour la gloire et l'avantage de sa patrie. — Il fit exécuter dans le port des travaux importants, diminua considérablement les impôts et s'assura l'amitié de la France (alors engagée dans une guerre dé-

de Saint-Georges, que cette dernière posséda plusieurs parties considérables du domaine de Gênes, soit en Ligurie, soit dans le Levant.

sastreuse contre l'Angleterre), en lui fournissant seize bâtiments de différentes grandeurs et six cents arbalétriers.

La sage conduite du doge ne le mit malheureusement pas à l'abri des attaques de la haine et de l'envie; trop faibles pour le combattre seuls, les Montalti, les Adorni, les Guarci, armèrent contre lui l'ambitieux duc de Milan, le marquis de Montferrat et plusieurs autres seigneurs voisins de Gênes (1418). S'inspirant alors de son ardent patriotisme, de son intrépide valeur, Fregoso soutint énergiquement la lutte et remporta plusieurs avantages. Enfin, en 1421, accablé par le nombre, il abdiqua solennellement sa dignité, afin d'éviter à ses concitoyens de plus grands malheurs (1), et remit la souveraineté de Gênes à Philippe-Marie Visconti, aux mêmes conditions qu'Antoine Adorno l'avait donnée à Charles VI, vingt-cinq ans auparavant (2).

Guerre contre le roi d'Aragon. — Élevé enfin à cette souveraineté que depuis si longtemps convoitait son ambition, Visconti s'efforça d'occuper au dehors ses nouveaux sujets, dont il redoutait l'inconstance. — En 1422, treize gros navires et vingt-trois galères, commandés par Gui Torello (Milanais), enlevèrent au roi d'Aragon Gaète, Procida, Castellamare, Sorrento, et contribuèrent puissamment à la réduction de Naples (3).

Guerre contre les Vénitiens. — Le duc obligea ensuite Gênes de prendre part à la lutte qu'il soutenait contre Venise, et pendant près de trois ans les flottes des deux cités rivales se combattirent avec acharnement. Vaincus le 23 septembre (1431) en vue de Portofino (*voir* Marine vénitienne pag. 466),

(1) Il ne se livra pendant cette guerre acharnée qu'un seul combat naval. — L'escadre génoise commandée par Baptiste Frégose fut entièrement défaite, en vue du port, et cinq navires tombèrent au pouvoir des vainqueurs.

(2) Le duc de Milan, ainsi que l'avait fait le roi de France, garantit les institutions et la liberté intérieure de la ville.

(3) Cette ville, qu'assiégeait par terre l'armée de Jeanne II, ne pouvait résister longtemps, car l'Infant don Pedro, qui la défendait, n'avait qu'un petit nombre d'Espagnols sous ses ordres et ses *condottieri* le servaient sans affection.

les Génois, afin de réparer la honte de cet échec, entrèrent l'année suivante dans l'Adriatique (1), ravagèrent les côtes de la Dalmatie, firent une descente à Corfou et parcoururent l'Archipel, où ils s'emparèrent de plusieurs bâtiments chargés de marchandises. — Cette brillante campagne n'amena pas de résultats décisifs; les entreprises des Vénitiens contre le littoral de la Ligurie n'eurent pas plus de succès, et la paix fut signée en 1433.

Expédition en Orient. — La révolte de Cembalu, ville de la Chersonèse Taurique, importante par son heureuse situation pour le commerce, nécessita bientôt une nouvelle expédition. Vingt-quatre navires de diverses grandeurs, sous les ordres de Lomellini, transportèrent dans ces régions éloignées (2) un corps de six mille hommes. La cité rebelle, assiégée par terre et par mer, fut emportée d'assaut, malgré son énergique défense, et rentra sous la domination de la république.

Nouvelle guerre contre le roi d'Aragon. — Rétablissement du Dogat. — Continuation des hostilités contre Alphonse. — Paix désavantageuse. — Troubles intérieurs. — Perte de la colonie de Péra. — Cession de la Corse, de Caffa et d'Amastris à la banque de Saint-Georges (1435-1453). — Après la mort de Jeanne II, les prétentions de René d'Anjou et du roi d'Aragon à la couronne de Naples suscitèrent une guerre funeste, dans laquelle Visconti (alors allié avec le comte de Provence) engagea les Génois, qui eurent à combattre toutes les forces navales d'Alphonse. Ce prince assiégea d'abord Gaète,

(1) Leur flotte, commandée par Pierre Spinola, était forte de vingt voiles.

(2) Quoique affaiblis de toutes façons dans le cœur de leur État et réduits à la triste condition de sujets d'une prince étranger, jamais pourtant les Génois, dit l'historien Foglietta, ne se virent plus puissants au dehors qu'à cette époque. Maîtres de Chio, de la Corse, de Famagouste, de Péra, d'Amastris (dans le Pont), de Cembalu, de Caffa, de Soldana (dans la Chersonèse Taurique), et de plusieurs autres places près du Tanaïs, ils avaient encore des comptoirs à Sinope, à Trébisonde, à Sébaste ainsi que dans plusieurs autres villes ou principautés de l'Orient, et s'y gouvernaient d'après leurs lois.

pensant n'y trouver qu'une faible résistance; mais la ville, défendue par trois cents braves, sous les ordres de François Spinola, repoussa durant deux mois les attaques multipliées de ses troupes; cependant l'héroïque garnison allait succomber, lorsqu'enfin Blaise Assereto, marin distingué, partit de Gênes, à la fin de juillet (1453) pour aller au secours de la place. — Sa flotte, composée de seize voiles, portait deux mille quatre cents soldats. Dès que le roi fut averti de son approche, il embarqua six mille hommes sur vingt-cinq bâtiments, et s'avança rapidement à sa rencontre.

Bataille de Ponza. — Le 5 août les armées se trouvèrent en présence devant l'île de Ponza. Les Espagnols avaient l'avantage du nombre. L'amiral génois ne craignit cependant pas d'augmenter encore son infériorité; il donna ordre à trois galères de se tenir à distance et engagea résolument l'action en abordant la *Magnana*, sur laquelle flottait l'étendard royal, tandis que la *Lomellina*, commandée par Jacob Giustiniani, courait sur l'*Infangasotta*, que montait le grand-maître de Calatrava. — Bientôt la mêlée devint générale, et pendant longtemps l'issue de la lutte resta indécise; enfin une vigoureuse attaque de la division, qu'Assereto avait prudemment tenue en réserve, décida de la victoire. — Alphonse, ses deux frères, le duc de Suessa, le prince de Tarente, le comte de Fondi et cent autres seigneurs tombèrent au pouvoir des Génois, qui trouvèrent sur les navires catalans d'immenses richesses (1).

A la nouvelle de cet éclatant succès, Gênes se livra aux transports de la plus vive allégresse; mais elle ne tarda pas à s'apercevoir que Visconti, loin de partager sa joie, voyait sa gloire avec envie. Philippe-Marie voulut que les captifs fussent immédiatement conduits à Milan, où il leur fit un bienveillant accueil, et bientôt les Génois reçurent l'ordre de combattre désormais pour le monarque qu'ils venaient d'hu-

(1) Empressés de s'associer à la gloire de la flotte, les habitants de Gaète firent le même jour une sortie, forcèrent le camp des assiégeants, et s'en emparèrent.

milier (1). — Le peuple, justement indigné, prit quelque temps après les armes, secoua le joug du maître impérieux qu'il s'était donné, et rétablit le Dogat.

Le nouveau gouvernement poursuivit sans succès les hostilités contre le roi d'Aragon : diverses escadres envoyées au secours de René d'Anjou ne purent faire triompher ce prince, plus artiste que guerrier, de son redoutable compétiteur au trône de Naples, et les vainqueurs de Ponza se virent contraints de conclure avec Alphonse une paix honteuse (2) (1444).

Des discordes civiles, fomentées par diverses factions rivales, signalèrent tristement les six années suivantes. Enfin, sous l'administration énergique de Pierre Fregoso les troubles cessèrent, et le doge reportatoute son attention vers l'Orient, où les Turcs étendaient rapidement leurs conquêtes. Il se hâta d'envoyer à l'empereur grec, que menaçait Mahomet II, neuf cents arbalétriers d'élite. Jean Giustiniani, digne chef de ces vaillants soldats, partagea tous les travaux, tous les dangers du dernier Constantin ; mais une blessure qui le mit hors de combat sembla lui ravir en même temps la présence d'esprit et le courage. Il abandonna son poste (la Porte dorée), et sa retraite ouvrit la ville aux musulmans. — L'occupation de Péra suivit immédiatement la prise de Constantinople, et la perte de cette florissante colonie fut un des échecs les plus funestes que pussent éprouver les Génois.

Peu de temps après le gouvernement prit le parti de céder la Corse, Caffa, Amastris à la banque de Saint-Georges (3), et

(1) Doué de toutes les qualités qui séduisent le cœur ou éblouissent les yeux, Alphonse avait promptement dominé le duc, et ce prince, entrant dans ses vues politiques, s'était hâté de conclure avec lui une étroite alliance.

(2) La Seigneurie prit l'engagement d'envoyer chaque année au roi de Naples un bassin d'or du poids de six marcs. — Au lieu de ménager la susceptibilité de ses nouveaux tributaires, Alphonse reçut leur offrande entouré de tous les grands de son royaume, qu'il avait convoqués pour être témoins de son triomphe, et les Génois vouèrent une haine implacable au prince qui venait de blesser ainsi leur orgueil.

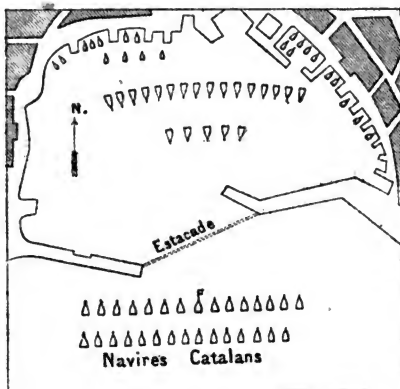
(3) Cet établissement, dont la richesse s'était considérablement accrue, formait comme une autre ville, une autre république dans le sein même de Gênes ; il

ne se réserva sur ces importantes possessions que le droit de suzeraineté (1453).

Guerre contre le roi de Naples. — Soumission volontaire de la république à Charles VII. — Perte des colonies du Levant. — Décadence de Gênes.

Le noble refus que fit la Seigneurie, en 1455, de continuer à payer l'humiliant tribut du bassin d'or excita le mécontentement du roi de Naples et bientôt le doge eut à repousser les attaques de cet orgueilleux adversaire, que secondaient puissamment les exilés. — Dans cette extrémité, Fregoso déploya le plus grand courage et soutint glorieusement la lutte jusqu'au commencement de 1458. Se voyant alors réduit à l'impuissance de résister davantage, il ne voulut cependant pas céder la victoire à ses ennemis ; il préféra placer la république sous la sauvegarde du roi de France, Charles VII.

Au mois de mai, Jean d'Anjou prit le commandement de Gênes, fit réparer les murs, réunit tous les navires dans le port et en ferma l'entrée par une solide estacade.



(*Fig.* 93.)

avait des troupes, de nombreux vaisseaux, et pouvait mieux que l'État, épuisé, résister aux efforts des Ottomans.

A peine ces travaux étaient-ils terminés que trente navires catalans, commandés par Bernard de Villamarina vinrent mouiller à petite distance, tandis que les nombreux partisans des Adorni, des Fieschi, des Spinola mettaient le siége devant la ville. — Tout annonçait une prochaine attaque lorsqu'on apprit tout à coup la nouvelle de la mort d'Alphonse. Aussitôt la flotte espagnole se dispersa, et les rebelles regagnèrent les montagnes, remettant à un moment plus opportun l'exécution de leurs ambitieux projets.

Juste, bienveillant, modeste autant que brave, le duc Jean ne tarda pas à s'attirer l'affection des Génois, qui lui fournirent des vaisseaux et soixante mille florins (somme très-importante à cette époque) pour l'expédition qu'il entreprit contre Ferdinand, successeur d'Alphonse. — Mais les dépenses qu'occasionna la guerre de Naples, pendant laquelle la flotte rendit d'utiles services, épuisèrent le trésor public ; l'augmentation des impôts, devenue nécessaire, causa un mécontentement général : le peuple, excité par les chefs des factions, se souleva et rétablit la république.

Cette révolution n'eut malheureusement pas de meilleurs résultats que les précédentes. — Toujours avide de liberté et ne trouvant jamais que la tyrannie ou la licence, dépouillée de ses riches possessions de l'Euxin, de ses fertiles colonies de l'Archipel, Gênes, affaiblie, perdit l'empire des mers, et, presque continuellement engagée dans des luttes sans gloire, n'attira désormais l'attention de l'Europe que par le triste spectacle de ses malheurs.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

MARINE PHÉNICIENNE.

MARINE JUIVE.

MARINE ASSYRIENNE.

MARINE PERSANE.

Pages.

MARINE GRECQUE.

MARINE MACÉDONIENNE.

MARINE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

MARINE CARTHAGINOISE.

MARINE ROMAINE.

MARINE DES EMPEREURS D'ORIENT.

MARINE GÉNOISE.

ERRATA.

Pages 2, ligne 27, *au lieu de* : et sept d'animaux purs, *lisez :* et sept animaux purs.
— 12, ligne 32, *au lieu de :* un des zygites, *lisez :* un de zygites.
— 35, ligne 24, *au lieu de :* étant alternativement, *lisez :* était alternativement.
— 43, ligne 4, *au lieu de :* construit par le charpentier Thorberg; pouvait être long, *lisez :* construit par le charpentier Thorberg, pouvait être long.
— 63, ligne 12, *au lieu de :* dirigeaient la droite, *lisez :* dirigeaient la gauche.
— 127, ligne 20, *au lieu de :* sur cent navires. — Le puissant Agamemnon, *lisez :* sur cent navires; le puissant Agamemnon.
— 127, ligne 34, *au lieu de :* quatre-vingt, *lisez :* quatre-vingts.
— 137, ligne 8, *au lieu de :* celui de Pirée, *lisez :* celui du Pirée.
— 140, ligne 17, *au lieu de :* Byzance située sur l'Hellespont, *lisez :* Bisanthe, située sur la Propontide.
— 145, ligne 9, *au lieu de :* firent un débarquement; et mirent, *lisez :* firent un débarquement, et mirent.
— 149, ligne 12, *au lieu de :* Thémistocle, *lisez :* Périclès.
— 161, 162 et 163, *au lieu de :* Mytilène, *lisez :* Mitylène.
— 168, ligne 7, *au lieu de :* dans le port, Nicias s'en empara, *lisez :* dans le port; Nicias s'en empara.
— 185, ligne 15, *au lieu de :* vertement, *lisez :* ouvertement.
— 286, ligne 32, *au lieu de :* troisième guerre, *lisez :* deuxième guerre.
— 471, ligne 10, *au lieu de :* Mocenigo, *lisez :* Moncenigo.
— 508, ligne 37, *au lieu de :* Genunsium, *lisez :* Genuensium.
— 525, ligne 7, *au lieu de :* dispersée, *lisez :* dispersées.

